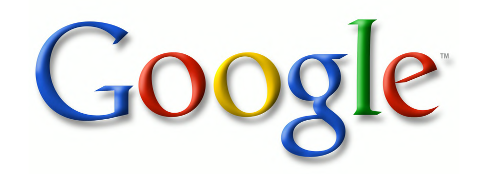
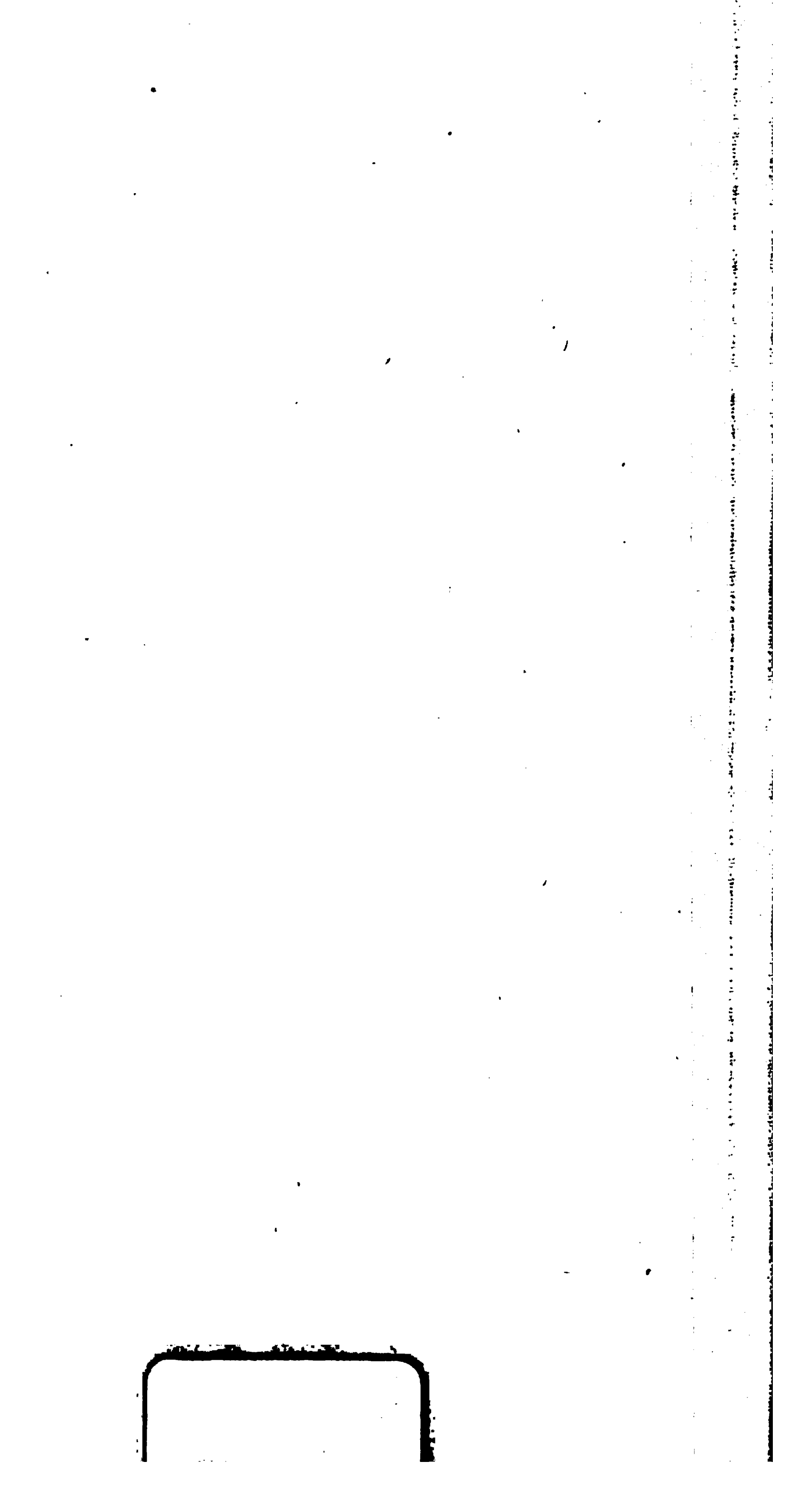




FONTES RERUM AUSTRIACARUM.

ŒSTERREICHISCHE GESCHICHTS-QUELLEN.

HERAUSGEGEBEN

VON DER

HISTORISCHEN COMMISSION

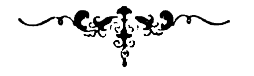
DER

KAISERLICHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN WIEN.

ZWEITE ABTHEILUNG.

DIPLOMATARIA ET ACTA.

LIV. BAND.



WIEN, 1901.

IN COMMISSION BEI CARL GEROLD'S SOHN

BUCHHANDLER DER KAIS. AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN.

JOSEPH II. UND GRAF LUDWIG COBENZL.

IHR BRIEFWECHSEL.

HERAUSGEGEBEN

VON

ADOLF BEER UND JOSEPH RITTER VON FIEDLER,

WIRKL. MITGLIEDERN DER KAIS. AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN.

ZWEITER BAND.

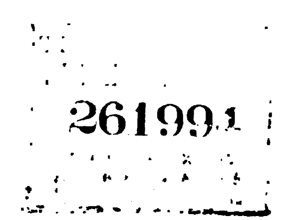
1785—1790.

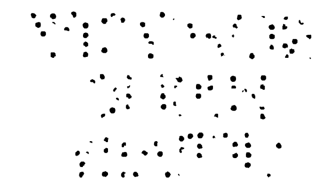


WIEN, 1901.

IN COMMISSION BEI CARL GEROLD'S SOHN

BUCHHÄNDLER DER KAIS. AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN.





Druck von Adolf Holzhausen,
k. und k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker in Wien

Inhaltsverzeichnis.

1785.

1789.

ANHANG.

Joseph II. und das Grossfürstenpaar.

Maria Theresia und Catharina.

Joseph II. und Kaunitz.

JOSEPH II. UND COBENZL.

II. THEIL.



1785.

CLXIX.

Joseph an Cobenzl.

A S[t] Pétersbourg le 24. Janvier 1785 par courrier russe.

Vienne ce 11. Janvier 1785.

Mon cher Comte! Le départ du courrier, que le Prince Gallitzin envoye, me fournit l'occasion de vous écrire ce peu de mots, et de vous joindre cette lettre pour S. M. l'Impératrice et l'autre pour LL. AA. I.[1]

Je ne puis ajouter des reflexions au contenu de la réponse aussi offensante que ridicule, que le Duc des Deuxponts a faite et par laquelle il a rompu toute négotiation ultérieure au sujet du troc de la Bavière. Son stile me paroit plutôt du foyer de Potsdam que de celui de Versailles, quoique l'intention soit, je crois, commune à tous deux, j'attribue pourtant encore assés à la politique françoise pour croire, qu'elle y auroit mis plus de décence et qu'entre autres la faute geographique, savoir, si elle venoit à être possedée par moi, me donneroit des avantages sur l'Italie, pendant qu'elle n'y touche d'aucune part et qu'elle en est separée par le Tirol, que je posséde, y auroit été omise.

Il est sûr en attendant, que si ceux, qui lui ont conseillé cette démarche, n'ont pas des moyens ou la volonté de le dedomager des avantages très réels, que ce troc auroit procuré à lui et à sa famille, il est bien la dupe de leurs vues, et il est bien clair, que tout ce qui pourroit m'unir encore davantage et me rendre plus utile à la Russie, fait l'objet principal de la jalousie de ces puissances; cela n'en prouve donc que plus la vraie utilité, aussi pouvés vous être l'interpréte et mon garant, que je serai inviolablement attaché à la Russie, mais

[1] Arneth, l. c. Nr. CXII, p. 242.

surtout à l'Impératrice, qui m'a donné des preuves réelles de son amitié. A Dieu mon cher Comte! dès que j'aurai des nouvelles de la France, je vous les communiquerai. Je serai toujours

Sig.: Votre très affectioné

Joseph m. p.

CLXX.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 21 Janvier 1785.

Mon cher groshomme. C'est pour tenir l'Impératrice au fil de tout ce qui se passe entre la France et nous relativement à nos différends avec les Hollandois, et en particulier au grand objet de l'échange, que l'Empereur écrit à sa Bonne Amie la lettre dont vous trouverez la copie ci-jointe, à moins que peut-être il y ait fait quelque changement, ce que je ne sais pas dans ce moment-ci auquel je vous écris, parcequ'il ne m'en a pas envoyé encore ni l'original ni la copie. Je me flatte que l'Impératrice donnera les mains à ce que l'Empereur lui demande, qui ne lui coutera que des paroles, qui ne la compromettront en façon quelconque, et je vous avoue que je le désire beaucoup indépendemment de l'efficacité dont cette façon de s'énoncer pourra être tant à la Haye, qu'à Versailles, où de là on ne tardera pas à en être instruit, et entre autres aussi, parceque pareil langage détruira le nouveau trait de méchanceté du Roi de Prusse qui tâche de faire passer en tous lieux la note que l'Impératrice à fait remettre par Mr de Kalitscheff comme une simple façon de parler, à laquelle encore, prétend-t-il elle ne s'ait prêtée que sur les importunités de l'Empereur. L'Impératrice me paroit moyennant cela personnellement intéressée à faire tenir à la Haye, et à faire répéter à Pétersbourg à l'ambassadeur de la Republique le langage, que l'Empereur lui propose de tenir.

J'espère que vous serez content de la réponse de l'Empereur au Roi Très-chretien, laquelle remplit en peu de mots bien des objets avec beaucoup d'énergie et autant de précision. Vous verrez par la copie également ci-jointe de la petite

lettre, qu'à cette occasion j'ai écrit au C[te] de Mercy,[1] quelles ont été mes intentions, et je souhaite qu'il puisse vous paroitre que je les aie remplis.

Dites-moi donc, je vous prie, par la première, que vous m'écrirez, avec ingenuité, le vrai état de la santé de l'Impératrice, morale et physique, mais tâchez de recueillir à cet égard *vollkommen zuverlässige Nachrichten.*

Aimez en attendant toujours, mon cher enfant

Sig.: Le meilleur de vos amis.

Original.

CLXXI.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 22. Janvier 1785.

Mon cher Comte de Cobenzl. Ce courrier vous apportera les nouvelles du jour, auxquelles je vous joins-ici ma correspondance avec le Roi de France pour la faire passer sous les yeux de l'Impératrice.[2] Vous Lui ferés aussi presenter ma lettre cijointe dont je vous envois également copie.[3] Vous verrés par ces pièces à quoi en sont les choses.

Il est essentiel pour moi que l'Impératrice tienne à cette occasion vis-à-vis les Hollandois et de quiconque voudroit les appuyer, un langage ferme, clair et conforme aux liens qui nous unissent.

Vous trouverés aussi un tableau sommaire qui vous mettra au fait de mes prétentions à charge de la Republique.

Il est bien demontré et cette occasion vient de le constater que jamais la Maison d'Autriche pourra compter sur l'alliance de la France, et qu'un allié de nom qui est ennemi de fait, ainsi qu'elle vient de le manifester dans les grandes comme dans les petites choses et à toutes les cours, devient d'autant plus dangereux, si l'on s'aveugle à son sujet. Mais

[1] Das Schreiben von Kaunitz an Mercy abgedruckt bei Arneth, l. c. II, p. 380.

[2] Die Briefe Ludwigs an Joseph und Josephs an Ludwig XVI. bei Arneth: Marie Antoinette und Joseph II., ihr Briefwechsel, S. 65 u. 69. — Die dem Briefe an Cobenzl beiliegenden Berichte des Grossvezirs und Dragomans an den französischen Botschafter im Anhange.

[3] Arneth, l. c. Nr. CXIII, p. 242.

ma position, surtout l'échange des Pais-Bas venant à manquer est telle, que vu la foiblesse de l'Angleterre depuis la dernière malheureux guerre, je suis à raison de ces provinces detachées dans le cas avec les meilleures dispositions de la Russie de devoir tout dissimuler et de passer pour ainsi dire partout ce que la France veut, puisqu'elle est liée avec les Rois de Prusse, d'Espagne et de Sardaigne ainsi qu'avec la Porte, et que je me trouverois attaqué à la fois dans quatre parties de mes États, sans que la Russie puisse venir à mon secours, que tout au plus de deux cotés. À ce mal si réel et qui m'empêche même d'être aussi utile à la Russie que je le désirerois, il n'y a qu'un seul grand et sûr reméde que je veux bien vous confier ici; ce seroit qu'au lieu de maintenir un certain équilibre de jalousie entre la Maison d'Autriche et le Roi de Prusse, L'Impératrice put et voulut travailler au contraire à nous réunir et à nous faire contracter par son moyen des liens d'amitié, par lesquels on pourroit tenir tête à toute l'Europe et se procurer des avantages réciproques soit en cas de guerre, soit en tems de paix, en relachant au moins un peu des moyens onéreux que la Maison d'Autriche et celle de Brandebourg doivent employer conjointement l'une envers l'autre, uniquement par la jalousie et la défiance qui existent entre elles. Pour moi je veux bien m'engager à renoncer de bon coeur à toute idée de ravoir jamais la Silésie, et je crois que le Roi de Prusse, vu que les circonstances présentes sont bien différentes de celles dont il à profité après la mort de l'Empereur Charles VI doit bien renoncer également à conquerir jamaís la Bohème.

S'il y a quelqu'un au monde qui pour le bien de l'humanité et celui des deux États pourroit parvenir à cet grand objet de réunir nos deux Maisons, c'est uniquement du grand génie de l'Impératrice qu'on pourroit l'espérer. Quelle gloire et quels avantages pour Elle, si Elle pouvoit desiller les yeux du Roi de Prusse à ce sujet, si outre les forces de son Empire Elle avoit 600000 soldats allemands à sa disposition? Ne donneroit-Elle pas la loix, et le grand projet de chasser les Turcs de l'Europe ne seroit-il pas alors un jeu? Toute l'Allemagne se trouveroit réunie et aux ordres de l'Impératrice ainsi que le Nord, toute l'influence de la France en Suède et en Allemagne seroit détruite et la Maison de Bourbon réduite à rester derrière le Rhin, et ses forteresses et toutes ses intrigues seroient à vau-l'eau.

Je vous dis cela, mon cher Comte, pourque vous tachiés de rectifier les idées que la Russie peut avoir, qu'il est de son intérêt absolu de conserver cette jalousie entre moi et le Roi de Prusse pour intéresser tous deux à la ménager; mais Elle devroit sentir que par cette manoeuvre elle se rend inutile à l'un et l'autre.

Vous sentés bien, mon cher Comte, que vous ne pouvés faire usage de tout ceci qu'à bonnes enseignes et qu'en manière de reflexions particulières, mais qui pourtant vous ont été suggérées par ma correspondance privée.

Pour vous mettre à même de prouver encore davantage à la Russie les mauvaises intentions de la Cour de France, je vous joins ici deux pièces secrètes l'une en françois et l'autre en italien qui me sont parvenues par un confident que j'ai à la Porte et de la certitude desquelles je puis répondre; mais il est essentiel de ne point en devoiler la source. Vous pouvés les faire lire à Besborodko, Potemkin, Woronzow et à vos amis dont vous étes sûr et si même ils désiroient les faire voir à l'Impératrice vous pourriés les leur laisser, en exigeant néanmoins d'en garder le plus profond secret et surtout de n'en rien marquer au ministre à Constantinople, pourque notre confident ne soit point découvert. Je crois que vous serés peu édifié ainsi que l'Impératrice et vos amis non seulement des objets qui y sont traités, mais aussi de la tournure des phrases dont se sert Choiseul Gouffier[1] ce grand auteur pittoresque. Non seulement mon arrangement de limites n'avance point, mais de cette façon probablement il n'en sera plus rien.

Je vous envoye aussi copie d'une lettre que le Duc de Wurtemberg vient de m'écrire par courrier avec ma réponse. Quelque petit en soit l'objet vous pourrés néanmoins le faire valoir comme un trait caracteristique de la France; et Leurs Altesses Impériales sauront en même tems par quelles raisons la convention pour cette légion Wurtembergeoise a été annullée.

Voici une lettre de la Princesse Elisabeth pour la Grande Duchesse à qui je n'écris point à cette occasion, puisque j'en

---

[1] Marie Gabriel Comte de Choiseul-Gouffier, k. französischer Gesandter in Constantinopel, später in London; Alterthumsforscher und Mitglied der französischen Akademie; geb. 1752, † 1817.

attends encore des réponses et que j'ignore comment se trouvent actuellement mes actions auprès d'elle. Marqués moi, je vous prie, mon cher Comte, comme elle envisage le mariage du Prince Louis,[1] son frère, avec la fille du Prince Czartoryski et si elle le reconnoit ou non?

Il y a bien longtems que vous ne m'avés parlé de la santé de l'Impératrice; je m'y intéresse si fort, que vous ne pouvés m'en donner assés de details; car on en dit tant et l'on paroit y mettre tant de mistère que son état commence à me donner de vives inquiétudes.

Adieu, mon cher Comte, portés-vous bien et soyés persuadé de l'estime et de l'amitié avec lesquelles je suis

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CLXXII.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Bersevitzy. à S[t] Pétersbourg le 21. fevrier 1785.

Sire!

L'Impératrice ayant voulu attendre des nouvelles ultérieures sur la tournure que prendroient les affaires de l'échange, et celles avec la Hollande avant de répondre aux différentes lettres dont il a plu à V. M. I. de me charger pour elle, ce n'est qu'aujourd'hui que je me suis vu dans la possibilité d'expédier mon courrier. Il a résulté de ce rétard, que les ordres suprêmes dont il a plu à V. M. I. de m'honorer en date du 15 et 28 Dezbr. de l'année passée, et du 11 et 22 Janvier de celle-ci sont restés sans que j'aie pu faire parvenir aucune très-humble relation aux pieds de V. M. I.

En effet les instructions qui m'étoient parvenues successivement et par le garde noble Vegheli et par deux courriers russes n'avoient pour but que d'informer la Cour de Russie de tout ce qui s'étoit passé rélativement aux affaires actuellement

---

[1] Der zweitälteste Bruder der Grossfürstin Marie, Herzog Ludwig von Würtemberg, hatte sich am 28. October 1784 mit Marie Anna, Tochter des Fürsten Adam Czartoryski (geb. 1768) vermählt.

sur le tapis. Ce n'est que par le garde noble Giarfas que V. M. I. a témoigné son désir que la Cour de Russie fit une nouvelle démarche en Hollande, et c'est aussi cette expédition qui exigeoit une prompte réponse de cette Cour.

Quoique il n'y eut par conséquent absolument pas de ma faute, dans l'impossibilité où j'étois de porter mes trèshumbles rapports aux pieds de V. M. I., et que je n'ai pas discontinué d'informer la Chancellerie de Cour et d'État de ce qui méritoit son attention et pouvoit être confié à la poste, ou à des courriers russes, je n'en ai pas moins ressenti une peine infinie de me trouver recevoir jusqu'à la quatrième très gracieuse lettre de V. M. I. sans avoir pu répondre à aucune qu'en exécutant leur contenu.

Je n'ai pas manqué de faire passer successivement à S. M. l'Imp^ce^ les lettres dont V. M. I. a daigné me charger pour cette auguste souveraine; j'ai l'honneur de mettre trèshumblement à ses pieds la réponse que S. M. l'Imp^ce^ vient de me faire remettre dans ce moment-ci.[1]

Après m'être acquitté de ce devoir, il ne me reste qu'à répondre trèshumblement à tout le contenu des très gracieuses ordres dont il lui a plu de m'honorer successivement.

Dèsavant la réception de ceux du 13 decembre de l'année passé j'avais eu l'honneur de porter aux pieds de V. M. I. la nouvelle que le voyage de Cherson n'auroit pas lieu dans l'été de 1785. Du moment où les affaires avec les Hollandois avoient pris une tournure sérieuse, on s'étoit bien attendu ici, qu'il ne seroit plus possible à V. M. de s'éloigner du timon de ses affaires, et Mr de Besborodko m'a dit à diverses reprises, que cette considération étoit entré pour beaucoup dans la facilité avec laquelle l'Imp^ce^ a consenti à remettre son voyage. Par les interceptes on a lu la manière dont V. M. I. daigne s'exprimer vis-à-vis de moi relativement à ce voyage, et j'ai en outre saisi quelques occasions naturelles de laisser lire cette lettre à quelques unes des personnes en crédit. L'Imp^ce^ n'a pu qu'être très sensible aux expressions si amicales dont Elle s'est servi.

A présent on croit que ce voyage est absolument décidé pour l'hiver de 1786. On tâchera de l'arranger de manière

[1] Arneth, l. c. Nr. CXIV, p 246.

que l'Imp[ce] ne se trouve pas au coeur de l'été dans les pais le plus chaud de son empire. Elle se flatte toujours que jusques là les affaires actuelles seront terminées, et que rien n'empêchera V. M. I. de se rendre à Cherson. Les gens bien intentionées regardent toujours cette entrevue comme la chose la plus utile au succès de toutes les affaires communes aux deux Cours Imp[les], et en effet il n'est pas douteux que la présence de V. M. I., ses qualités personelles grandes et amiables, et sa dexterité a manier Elle même les affaires mieux que tous ses négociateurs, que tout cela dis-je ne soit le meilleur moyen de porter l'Imp[ce] à tout ce qui peut pour l'avenir être utile aux intérêts de la monarchie autrichienne. Je ne manquerai pas de porter trèshumblement à la connoissance de V. M. I. tout ce qui aura rapport à ce projet de voyage.

J'ai exécuté avec la plus grande exactitude tout ce qu'il a plu à V. M. I. de me prescrire par ses très gracieuses ordres du 28 décembre de l'année passée. Il ne m'a pas été difficile de faire gouter ici les démarches vis-à-vis de la France, qui avoit pour but de l'engager à adopter le projet d'échange. On en senti la sagesse du premier coup d'oeil, et loin de trouver qu'il y ait trop peu de nerf dans la lettre que V. M. a adressé au Roi très Chretien en date du 17 décembre, Woronzow m'a fait de son chef la même réflexion que V. M. m'ordonnoit de faire sentir ici, qu'il étoit de la bonne politique, de ne montrer aucun ressentiment contre la France jusqu'à ce que l'échange fut exécutée, après quoi on pourroit mettre en ligne de compte sa conduite actuelle. En général il plaira à V. M. I. de voir par tout ce que contiennent mes trèshumbles relations, que quoique la Russie soit ennemie de la France, et qu'elle ressent vivement ses procédés actuels à notre égard, on entre en même tems dans notre situation vis-à-vis de ce voisin puissant et dangereux pour nous, et on sent la nécessité où nous sommes de le ménager, jusqu'au moment, où soit qu'il ait d'autres affaires sur les bras, soit que nous réussissions à concentrer nos possessions, et à nous éloigner de lui, il soit hors d'état de nous nuire. De même j'ai fait sentir la différence de notre position vis-à-vis de la France, et de celle de la Russie vis-à-vis du Roi de Prusse. L'une et l'autre de ces puissances veut du mal aux deux Cours Imp[les], mais nous ne pouvons rien faire à la France, et elle peut beaucoup nous nuire, la Russie n'a rien à

craindre du Roi de Prusse, et peut le mettre dans les bornes dont elle n'auroit jamais du le laisser sortir. Le contenu de mon trèshumble P. S[t] principal joint à cette relation servira de preuve, qu'on est convaincu ici de cette vérité.

Quant aux complimens du Roi de Prusse outre qu'il n'en est plus si prodigue vis-à-vis de la Russie, les nouvelles secrètes contiennent des expressions si outrageantes de sa part contre l'Impératrice que ses flagorneries ne peuvent inspirer que du dégoût.

J'ai rendu compte à la Chancellerie de Cour et d'État du regret avec lequel on a appris ici la réponse négative du Duc des Deuxponts sur l'affaire de l'échange, et combien on étoit irrité de son procédé, on a senti tout la justesse du raisonnement contenu dans la lettre dont V. M. I. m'a honoré en date du 11. janvier qu'on a eu au moyen de l'intercepte, et que j'ai communiqué aussi à quelques uns de nos amis. Je n'ai pas besoin d'en citer d'autre preuve, que le rescript que l'Imp[ce] a adressé à cet égard au C[te] Romanzow, et qui sera communiqué au P[ce] Kaunitz par le P[ce] Galitzin aussitôt que le courrier qui a été envoyé à Francfort aura pu passer de là à Vienne. C'est l'Impératrice elle même qui a rédigé cette pièce, et je dois soumettre au jugement supérieur de V. M. I. si en remerciant son allié à cet égard, il ne seroit pas utile de dire aussi quelques mots à la courage de l'auteur.

Dès la tout première réponse de la France au sujet de l'échange on a jugé ici par la mention qui y étoit faite du Roi de Prusse, que ces deux Cours étoient tellement d'accord que l'une ne feroit rien sans l'autre, et c'est ce qu'on m'a rappellé lors de la lecture de la dernière lettre du Roi de France à ce sujet.

Je n'ai vu que fort à la hate des copies du memoire que M. de Kolitschew[1] reçoit ordre de présenter aux États generaux, ainsi que de la dépêche qui lui est adressée pour lui prescrire le langage qu'il a à tenir vis-à-vis des chefs de la Republique. Le P[ce] Galitzin est chargé de faire passer ces pièces sous les yeux de V. M. I. Je n'ai rien épargné pour effectuer et leur prompte expédition, et pour qu'elles soient telles, qu'il ne puisse rester aucun doute sur la ferme résolution de

---

[1] Kalitschew, k. russischer Kammerjunker, dann bei den Gesandtschaften in Paris und Madrid, k. russischer Gesandter in Holland, später Botschafter in Wien und Paris.

l'Imp^{ce} de secourir V. M^{té} contre quiconque voudroit prendre parti pour les Hollandois. Rien ne me sera plus agréable que d'apprendre que V. M. I. trouve ces pièces conformes à ses intentions suprêmes. On s'y est servi autant que je puis me rappeller sur un simple lecture, de l'expression que l'Imp^{ce} ne pourra voir avec indifférence le feu d'une guerre générale, expression reçue en politique, pour dire poliment aux gens qu'on veut leur faire la guerre.

À en juger par toutes les apparences tout annonce que l'Imp^{ce} est sérieusement intentionnée de rendre à V. M. I. le même service, qu'elle en a reçu dans l'affaire de Crimée, et de la secourir efficacement, si le feu de la guerre devoit s'allumer. J'ai rendu compte en détail à la Chancellerie de Cour et d'État de l'augmentation de 40/m hommes, qui est ordonnée pour l'infanterie, ainsi que des ordres donnés à la flotte. Quant à ces derniers je dois ajouter qu'on équippe en même temps 50 galères, ce qui ne laissera pas d'en imposer à la Suède. Besborodko m'a déjà parlé de trois corps d'armée qui pourroient être prêts en cas de besoin, l'un de 80/m hommes contre les Turcs, comme armée d'observation, l'autre de 60/m contre le Roi de Prusse, et le troisième de 50/m hommes contre les Suédois, et il a ajouté que ces corps seroient toujours mets non seulement pour le cas présent, mais même pour tous les cas à venir.

D'après mon foible jugement ceci pourroit suffire contre le Roi de Prusse, et les Turcs, mais si malheureusement on étoit dans la dure nécessité d'avoir à faire à la fois et à la France et à la Prusse, il faudroit des secours bien plus considérables, et je crois qu'il ne seroit pas impossible d'y déterminer la Russie. Bakunin m'a dit plus d'une fois, si vous deviez avoir la guerre avec la France et la Prusse, à quoi serviroient 60/m hommes que nous vous envoyons, il en faudroit au moins 90/m à 100/m.

On a apprit ici avec beaucoup de satisfaction la fin des troubles de Transylvanie, l'Impératrice ayant sçu que j'avois reçu des silhouettes de deux malheureux chefs[1] des revoltés, me les a fait demander et les a gardé depuis.

---

[1] Nicolaus Horjah und Ivan Kloska (Klotschka), Anführer der rebellischen walachischen Bauern in Siebenbürgen (1784—1785). Ersterer war Vor-

Je ne manquerais pas de me conformer aux ordres suprêmes qui m'ont été envoyés relativement aux présens, et je puis assurer d'avance que cela produira un très bon effet et étoit absolument nécessaire.

Pour ne pas rendre cette trèshumble relation trop longue j'ai cru devoir partager dans différens P. S[t] les autres objets dont il me reste à rendre compte à V. M. I. Je me bornerai donc ici à reclamer l'indulgence si souvent éprouvée du meilleur des maîtres pour mon faible travail.

En me prosternant etc.

le 21. fevrier 1785.

P. S.

V. M. I. au moyen des ordres suprêmes qu'il Lui a plu de m'adresser le 22 du mois passé, a daigné me faire connoître ses intentions au sujet du projet d'une réunion entre les cours de Vienne, de Petersbourg et de Berlin.

Elle me prescrit en même tems de ne faire usage de ceci qu'à bonnes enseignes et qu'en manière des réflexions particuliers.

L'exécution de cet ordre suprême de la manière qu'il a plu à V. M. I. de me le prescrire, demandant du tems, et des occasions favorables, je crois devoir profiter de cet intervalle pour faire parvenir mon trèshumble rapport aux pieds de V. M. I. et lui rendre compte des sentimens actuels de cette cour pour autant que j'ai pu m'en procurer la connoissance, surtout par rapport à l'ordre qu'il plait à V. M. I. de me donner.

En premier lieu il est également de mon devoir de ne pas lui laisser ignorer, que pour autant qu'il est possible de se procurer des notions exactes sur des pareils objets, tout annonce que l'Imp[ce] est personellement si vivement piquée contre le Roi de Prusse, qu'il seroit très difficile même à nous de la déterminer jamais de renouer avec lui. Et de fait depuis l'instant heureux, où la présence de V. M. I. a écrasé l'influence préponderante de la Cour de Berlin en Russie, le Roi de Prusse n'a cessé de contrarier cette Cour en tout ce qu'elle a entre-

---

sänger und hiess eigentlich Nicolaus Ursz; der zweite walachischer Priester. Sie wurden beide am 25. März 1785 hingerichtet.

prise, et 20 ans de bonheur et de succès sont cause que Catherine II souffre plus impatiemment que tout autre d'être contrarié.

La conduite du Roi pendant tout le cours des affaires de Crimée, où il a été le seul dans toute l'Europe qui ait constamment travaillé à faire échouer les projets de la Russie, le langage qu'il a tenu à tous les cabinets pour susciter des ennemis à l'Impce, l'opposition que les ministres de Russie ont trouvé par tout dans ceux de Berlin pour toutes leurs négociations, les offres d'alliance faits aux Turcs, les intrigues ici avec la jeune Cour, qui ont si fortement déplu à la grande, tout cela a fini par le rendre odieux. On le craint peut-être plus, qu'on ne devroit, vu l'avantage de la position de la Russie à son égard, mais en même temps on le déteste, et on désire vivement son abaissement. En outre tant dans les pièces secrètes communiquées par nous, que par celles qu'on a eu ici soi-même par les interceptes, on a vu que le Roi de Prusse se sert en parlant de l'Impce de termes les plus offensans; l'Impératrice entre autres a été furieuse à la lecture de l'intercepte prussien dont la copie est jointe à mes rapports d'aujourd'hui à la Chancellerie de Cour et d'État. Déjà le mot de Zarine est pour elle ce que celui de mariage est pour le peintre Vertigo. La manière indécente dont on s'exprime sur le compte de V. M. I., et le ton de ménace qui règne dans toute cette pièce, tout cela a revolté l'Impce au delà de toute expression.

Depuis le rétablissement du sistème de l'alliance des deux Cours Imples on a bien senti ici, que la rivalité de celles de Vienne et de Berlin, l'équilibre de leurs forces rendoient l'une et l'autre moins utile à la Russie, mais on est convaincu en même tems que de ces deux Cours la première et sans contredit la plus puissante, cela qui par sa position est du plus grand secours à la Russie, et dont les intérêts ne peuvent jamais se croiser avec ceux de la Cour de Pétersbourg, tandis que l'autre n'a qu'une puissance factieux, par sa position n'est d'aucune utilité à la Cour de Russie, et peut souvent être en collision avec elle. On en a conclu, qu'il étoit de l'intérêt de la Russie de travailler de toutes ses forces à l'abaissement du Roi de Prusse pour rendre à la maison d'Autriche la faculté de faire usage de siennes là où l'exige l'intérêt commun.

Tel a été le sens dans lequel j'ai fait usage des ordres suprêmes qu'il a plu à V. M. I. de me donner en date du

30 may 1784, dans lesquels Elle a déjà daigné faire mention du mal que causoit à la Russie l'équilibre actuel entre la puissance prussienne et la puissance autrichienne. Tel est aussi l'esprit du mémoire que j'ai remis au ministère russe en date du ... et de toutes mes négociations tant avant qu'alors.

La réponse que le Prince Galitzin a été chargé de communiquer portoit : que l'Impératrice étoit tout à fait d'accord sur la question an? de la nécessité de travailler à l'abaissement du Roi de Prusse, et qu'elle vouloit seulement se concerter avec nous sur le quomodo? Une très longue conversation que j'ai eu ces jours passés avec Woronzow prouve encore les sentimens de la Russie à cet égard. Je vais rapporter ses propres mots:

Vous savez à présent, me dit-il, à quoi vous en tenir sur le compte de la France, vous voyez clairement que vous n'avez jamais rien à espérer et qu'au contraire cette puissance s'opposera toujours à tout ce qui pourra acroitre votre puissance. Il est clair que si encore il n'y a pas quelque traité de fait avec le Roi de Prusse, les explications sont telles entre ces deux Cours, qu'il n'y manque que la rédaction et la signature de l'acte, et qu'elles ont rapport à tous les cas où vous voudriez tenter quelque chose pour augmenter votre puissance. Malgré cela je ne crois pas, que M[r] de Vergennes désire la guerre avec vous et que tout ce, qu'il pourra obtenir des Hollandois il les fera de bonne foi pour appaiser les choses dans les affaires présentes. Au reste toutes nos démarches et les préparatifs considérables que nous faisons pourront aussi y influer.

Si vous êtes forcés à la guerre certainement nous vous aiderons de notre mieux. Mais je ne crois pas qu'il soit de l'intérêt de l'Empereur de vouloir la guerre dans ce moment-ci, même assuré de notre secours. Ce n'est pas une occasion où il y ait à gagner, et nous aurions de terribles ennemis en tête. Je désirerois par conséquent que la guerre fut renvoyée à un moment plus favorable.

Quant à l'échange de la Bavière, vous savez que nous avons travaillé à le faire réussir du moment où vous nous en avez fait l'ouverture, c'est ce que nous ferons toujours pour tout ce que vous croirez être de votre avantage, et en cela c'est à chaque puissance à décider elle même ce qu'elle croit lui convenir; mais à présent que les choses sont passées, je

vous avoue qu'en mon particulier je ne pouvois penser qu'avec regret à la perte de Pais-bas pour vous, le plus beau pais de l'Europe, et qui a de ressources en fait d'argent que rien au monde ne peut remplacer. Pour moi je me figure toujours que tôt ou tard la Bavière doit vous tomber en partage. Le Duc des Deuxponts n'a pas d'enfant, et nombre des circonstances peuvent amener cet événnement, quant et comment c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Ce ne sera peut-être dans 20 ans, peut-être pas dans 40, mais tôt ou tard cela doit arriver.

Mais ce qui doit être l'objet de tous vos désirs et la seule acquisition que vous puissiez faire qui soit nullement importante, et qui vaille la peine d'une guerre, et d'y employer tous ses efforts, c'est la conquête de la Silesie, et c'est pour celle-là qu'il est aussi de notre intérêt que nous vous secondions de toutes nos forces. Ceux qui ont conseillé à l'Imp[ce] de soutenir le Roi de Prusse ont précisement établi une barrière qui croise tous les intérêts de la Russie. Il faut pour cela attendre le moment favorable et ensuite le saisir aux cheveux en employant tous les moiens possibles pour y réussir.

Malgré la connoissance que vous avez de la mauvaise intention de la France, je ne crois pas que dans ce moment-ci vous devez rompre avec elle, il y auroit beaucoup à perdre et rien à gagner. Vous savez à quoi vous en tenir avec eux et vous ne serez pas leur dupe. Actuellement il faut attendre le moment favorable, prendre en secret toutes ses mésures et lors d'une nouvelle guerre entre la France et l'Angleterre, c'est là le vrai moment de mettre ses projets en exécution, et de non s'occuper à autre chose que purement et simplement à la conquête de la Silésie, cet objet rempli, tous les autres deviennent aisés.

La France ne veut pas que votre puissance s'agrandisse en manière quelconque; mais en même tems elle ne désire pas la guerre, et dès que vous ne voudrez rien acquérir, elle restera toujours votre allié tant que vous voudrez. Il sera donc très aisé de rester avec elle sur le pied de soit-disant alliance jusqu'au moment, où il sera question d'agir et pour celui-là il faut choisir l'époque où elle ne pourra pas, ou foiblement l'empêcher.

Quant à l'Angleterre je crois toujours que ce ne seroit qu'à la dernière extrémité qu'il faudroit s'unir avec elle. La

forme du gouvernement ne permet pas à cette puissance de remplir ses engagemens toutes les fois même que la Cour en auroit envie. Mais si on venoit à se brouiller avec la France, il faudroit bien s'unir à elle. Au reste pour cela même quelques années de delai, et l'attente du moment favorable seroit fort utile, puisque cet intervalle la remettant considérablement, elle sera alors en état d'agir avec plus de vigueur.

Voilà je le répète en quoi doit consister tout le but politique des deux Cours Impériales, enlever la Silesie au Roi de Prusse, et attendre pour cela le moment favorable. Toute autre conquête que vous feriez, ne voudra jamais la peine que vous vous exposiez à une guerre, et celle-ci mérite que les deux empires fassent la guerre en y employant tous leurs efforts. Mais dans ce moment-ci il faut un peu de patience et attendre le moment favorable.

Je n'ai pas besoin de dire que ce sentiment du Cte Woronzow est naturellement celui de la Cour de Russie. V. M. I. connoit trop bien tout ce qui a rapport à cette Cour pour en douter. J'ai donc cru de mon devoir d'en mettre le trèshumble rapport à Ses pieds avant de rien faire de ce qui concerne les ordres secrets qu'il Lui a plu de me donner en me prescrivant en même tems de n'en faire usage qu'a bonnes enseignes.

Je rends compte aussi à la Chancellerie de Cour et d'État de ma longue conversation avec le Cte Woronzow, mais sans rien toucher de ce qui a rapport aux ordres secrètes que V. M. I. a daigné me confier.

En même tems il seroit contraire à mon devoir de laisser ignorer à V. M. I. des faits, qui quoique antérieurs, ont cependant trait à ce, qu'Elle daigne me prescrire. Il n'aura pas échappé à sa haute pénétration combien le ministre actuel est opposé à tous les principes et au système du Comte Panin. La marotte de ce dernier étoit toujours ce qu'il appelloit le sistème du Nord, par lequel il vouloit unir la Russie, la Prusse, l'Angleterre, la Suède et le Dannemarc contre le reste de l'Europe. Il y avoit un moment aussi, et c'étoit celui qui a suivi immédiatement le partage de la Pologne, où le Roi de Prusse lui même désiroit une triple alliance entre l'Autriche, la Russie et lui.[1] Il en est question dans les rapports du Baron

[1] Vgl. Beer, die erste Theilung Polens II, 38 f.

Suitten[1] de ce temps là, et depuis que je suis ici j'ai appris que le Roi avoit déjà porté le Comte Panin, dont il faisoit tout ce qu'il vouloit, à adopter ce sistème et à y préparer les voies. Tant Woronzow que Besborodko m'ont parlé souvent et du sistème du Nord et de celui de cette triple alliance et s'y sont montrés entièrement contraires.

D'après leur sentiment ils croient que toute alliance entre des puissances qu'ont une collision d'intérêt ne peut subsister et ne peut-être que simulée. L'alliance de tout le Nord seroit une chimère en ce qu'elle renferme toutes les collisions d'intérêt qu'il peut y avoir entre des puissances. Ils ne croient pas davantage à la possibilité de la durée d'un triple alliance entre l'Autriche, la Russie et la Prusse, ils ne la croient pas même de l'intérêt de la Russie, ni du notre. La Russie alliée de l'Autriche, ses intérêts sont en collision avec ceux du Roi de Prusse. Sans doute que les forces réunies de ces trois puissances seroient invincibles pour tout le reste de l'Europe et qu'elles pourroient y jouer les maîtres absolues. Mais on ne croit pas ici cette réunion ni possible ni durable. Pour ne faire aucun acquisition et rester comme l'on est, on n'a pas besoin d'autres sistèmes que ceux qui existent. Certainement l'Autriche et la Russie étant aussi intimement liées qu'elles le sont, personne ne tentera de vouloir leur enlever quelque chose. La France même qui d'un côté craint tant tout augmentation de notre puissance, de l'autre ne voudroit surement pas la voir diminuer. Quant aux acquisitions à faire il est certain que les Cours de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin une fois d'accord, personne ne pourroit plus mettre obstacle ni à la destruction de l'Empire Ottoman, ni à l'acquisition de la Bavière pour nous, ni a telle chose dont on seroit convenu. Mais quels avantages ne foudroit il pas faire au Roi de Prusse pour obtenir son consentement, et quelle difficulté n'y auroit-il pas de convenir sans se brouiller de la part qui devroit revenir à chaqu'un des alliés dans tout ce qu'on entreprendroit. Chaqu'un d'eux croiroit toujours sa part moins considérable que

---

[1] Gottfried Freiherr van Swieten, Sohn des berühmten Gerhard van S., k. k. Gesandter am k. preussischen Hofe, später Präsident der Studien- und Büchercensur-Hofcommission und Präfect der k. k. Hofbibliothek; geb. 1734, † 29. März 1803.

celle des autres, et le Roi de Prusse surtout ne penseroit qu'a augmenter la sienne en trichant ses deux alliés. Que d'intrigue ne résulteroit-il pas de ces discussions, elles améneroient bientôt un refroidissement entre les trois Cours, celle qui se trouveroit lésée seroit toujours tentée de s'entendre avec une des autres Cours de l'Europe jalouse de ce sistème et épiant sans cesse le moment de le déranger. Le Roi de Prusse entre autre quand même il y adhéreroit, ne perdra jamais pour cela le fil de ses intrigues avec la France qui lui tiennent tant à coeur. D'ailleurs quand même on réussiroit à faire des acquisitions communes, de quel avantage seroient elles à aucune des trois puissances dès que les autres en recevroient autant. Telles sont les reflexions que m'ont fait alors ces messieurs dans nombre d'entretiens que j'ai eu avec eux sur ce sujet, et qu'alors j'appuyois de mou mieux n'ayant jamais eu d'autre but depuis que je suis ici, que celui de séparer entièrement la Russie et la Prusse.

V. M. I. daignera se rappeller que dans mon rapport à la Chancellerie de Cour et d'État du 22. juin 1781 j'ai mandé que le Cte de Goertz, ayant cru alors notre négociation touchant l'alliance rompue, avoit dit ici que dans le cas où le traité auroit eu lieu, le Roi lui avoit déjà donné ordre d'y accéder en son nom. En nous rappellant depuis cette proposition du Cte de Goertz avec les personnes en place, ils m'ont plusieurs fois répété le raisonnement que je viens de rapporter.

L'Imp^ce étant donc personnellement piquée contre le Roi de Prusse, toutes les personnes en crédit étant contraires à toute union avec lui, il suit de là qu'il paroit très difficile pour ne pas dire impossible, d'établir dans ce moment-ci le sistème de la triple alliance entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. J'ai cru d'autant plus de mon devoir de porter tous ces faits à la connoissance de V.M.I. que d'un autre côté des négociations qu'on entameroit d'ici avec la Cour de Berlin pourroit fournir à cette dernière l'occasion de reprendre une esspèce d'influence à celle de Pétersbourg, laquelle, si ces négociateurs n'avoient pas le succès désiré, auroit déjà produit un mal difficile à réparer.

V. M. informée par ce trèshumble rapport de la vraie façon de penser de cette cour-ci sur le compte du Roi de Prusse, connoissant en même tems le sentiment des gens en

place touchant le sistème à tenir par les deux Cours Impériales à présent que les sentimens de la France sont dévoilées, il n'échappera pas à Sa haute pénétration et à Sa sagesse, quel est le parti le plus avantageux à prendre une fois les affaires de la Hollande arrangées.

Dans le cas où la forme de voir du C[te] Woronzow mériteroit l'approbation de V. M[té] I., je crois qu'il ne seroit pas impossible de convenir en secret avec la Russie du renouvellement des stipulations du 1756; ainsi que j'ai été chargé de le proposer par mon mémoire du 30 mai 1784 et que la Russie y avoit donné son contentement. Peut-être même que si V.M.I. étoit intentionée de convenir d'avance et en secret de quelques stipulations relativement au cas possible d'une guerre turque, et de la destruction de l'Empire Ottoman conformément au contenu de la lettre de V. M. I. à l'Imp[ce] du 24 fevr. 1783, et sous des conditions qui ne nous lieroient nullement les mains sur l'époque à laquelle il conviendroit de former ces grandes entreprises, on pourroit aussi se flatter de réussir dans cette négociation et de s'assurer de plus en plus de l'amitié de la Russie par un traité secret éventuel sur l'objet qui lui tient le plus à coeur.

Il me semble au surplus d'après mon foible sentiment que si même dans quelque acquisition commune à la Russie et à nous, on croit devoir acheter le consentement du Roi de Prusse en le laissant prendre aussi quelque chose, il ne seroit pas absolument nécessaire pour cela d'en venir à un sistème d'alliance avec lui. De même que lors du partage de la Pologne la Russie et la Prusse étroitement alliées ont acheté le consentement de l'Autriche, en lui faisant sa part et sans s'allier avec elle, de même l'Autriche et la Russie présentement alliées entre elles pourroient dans une occasion importante satisfaire le Roi de Prusse au moyen de quelque acquisition sans pour cela se lier avec lui.

La réflexion que je crois devoir soumettre trèshumblement à V. M. I. c'est que si une fois le sistème entre les cours de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin s'établit, il est impossible qu'il ne survient beaucoup de cas, dans lesquels nous serions d'un avis différent de celui du Roi de Prusse, et où la Russie seroit notre arbitre, obligés alors de faire lutter notre crédit contre le sien, qui par ce sistème devroit naturellement avoir

repris de l'influence à Pétersbourg, il nous en couterait des sommes bien plus considérables pour engager les personnes en place d'être de notre avis, le Roi de Prusse ayant toujours mis la plus grande prodigalité dans les présens qu'il a fait ici, et n'épargnant pas son argent même depuis que les affaires y sont si mal.

Ce n'est qu'à un maître tel que Joseph II qu'un sujet peut oser parler avec une liberté semblable à celle qui règne dans cette trèshumble relation, mais je ne craindrai jamais de déplaire à V. M. I. en portant trèshumblement à ses pieds la situation réelle des affaires, telle que je la crois d'après les sentimens de ma conscience, et toutes les peines possibles que je me donne pour en être informée. Je puis me tromper, je puis manquer de lumières, mais non de zèle pour le service de mon auguste maître. Si je suis dans ce dernier cas je reclame son indulgence dont j'ai si souvent senti les effets.

J'ai l'honneur d'être etc. etc.

le 21. fevrier 1785.

P. S^t^.

Conformément aux ordres suprêmes de V. M. I. j'ai fait lire à Woronzow et Besborodko les deux pièces françoises et italiennes qu'Elle a daigné m'envoyer contenantes le récit des conférences de Mr de Choiseul-Goufier avec l'interprète de la Porte et avec le Visir. Je lui ai fait apprécier la marque de confiance que nous leur donnions par là et l'importance du plus grande secret. Ils m'ont répondu que leur propre intérêt l'exigeoit, puisque dans l'intimité qui existoit entre les deux Cours un pareil canal étoit très précieux pour eux mêmes. Ils me donnèrent parole d'honneur qu'il ne seroit rien mandé de ces notions à Mr de Bulgakow, et en conséquence j'ai laissé les pièces à Besborodko pour qu'il les fit voir à l'Imp^ce^, S. M. n'entendant pas l'italien et Besborodko n'étant pas fort dans cette langue, elle me fit prier de lui traduire le rapport de la conférence avec le Visir, ce que j'ai fait sur le champ. Quant à Potemkin je l'avois prevenu de l'arrivée de ces pièces, et il les a lu chez l'Imp^ce^.

On a été généralement indigné des horreurs qui s'y trouvent à chaque ligne contre les deux Cours Imp^les^ et sur tout contre V. M. On est d'autant plus aise que nous ayons pu nous

procurer des pièces de cette importance, que toute la politique françoise y est dévoilée. Il est cependant des points dans lesquels on croit, que Choiseul a outrepassé ses instructions, tels que le projet qu'il prête à la Reine touchant l'acceptation de ce plan, le mécontentement de sa Cour contre St Priest,[1] toutes choses qui ne peuvent exister, mais qui au reste n'ôtent rien aux preuves d'intimitié de la France contre la Maison d'Autriche, que ces pièces nous prouvent.

J'ai fait usage auprès du ministère des copies de la lettre du Duc de Wurtemberg et de la réponse de V. M. On a reconnu qu'il étoit impossible de pousser plus loin la condescendance que ne l'avoit V. M^té vis-à-vis du Duc. J'ignore si ces faits sont parvenus à la connoissance de Leurs Altesses Imp^les, mais en tout cas je ferai en sorte qu'elles en soient informées.

J'ai l'honneur d'être etc. etc.

P. S^tum. Pour satisfaire aux ordres suprémes de V. M. I. de lui rendre compte avec détail de l'état de santé de l'Imp^ce, je puis avoir l'honneur d'assurer V. M. I. que cette auguste souveraine se porte mieux qu'elle n'a jamais fait, et que tous les bruits contraires qu'on a fait courir ne sont que l'ouvrage de la jalousie contre l'intimité des deux Cours Imp^les.

Pendant tout le cours de cet été j'ai eu l'honneur de rendre compte à la Chancellerie de Cour et d'État de chaque indisposition qu'a eu l'Impératrice. Vivant comme je le fais journellement avec toutes les personnes tant d'affaires que d'autres de la société de la première classe, ayant des connexions avec plusieurs de ces qui servent la personne de l'Impératrice, et sachant par conséquent ce qu'elle fait pendant tout le cours de la journée, il est impossible que pendant six mois de suite elle ait affecté de se bien porter tandis qu'elle auroit été secrètement malade et qu'il n'en soit rien parvenu à ma connoissance. L'Impératrice a été à la vérité vivement affectée de la mort de Lanskoy, mais à présent son affliction a tout à fait cessé. A toutes les Cours du soir où nous avons eu l'honneur de la voir, S. M. m'a fait la grâce de s'entretenir

---

[1] François Emanuel Guignard Comte de Saint-Priest, früher französischer Botschafter in Constantinopel, dann im Haag, später Minister des Innern; geb. 1735, † 1821.

toujours très longtems avec moi, et cela avec la plus grande gaieté, bonté et amabilité, en un mot absolument comme V. M^{té} l'a vu lors du voyage de Mohilew. Il est même arrivé qu'en me racontant différentes choses, elle m'a cité Lanskoy comme y ayant été présent, sans que cela ait paru lui faire la moindre impression. Un jour même l'Imp^{ce} m'a raconté différentes anecdotes de Pierre III quoique ce soit une matière très delicate, et dont elle parle très peu surtout à des étrangers.

L'Imp^{ce} n'approuve pas les bruits qu'on a fait courir sur son état de santé, et j'ai rendu compte à la Chancellerie de Cour et d'État de ce qu'en conséquence elle a ordonné au Vice-Chancelier de dire à ceux qui lui parleroient des armemens de la Russie.

Je n'ai pas besoin de dire à V. M. combien ces horreurs débitées par le Roi de Prusse indisposent de plus en plus contre lui. Il en a résulté que S. M. I. a cessé de se laisser aller au goût qu'elle avoit pour la retraite, et qu'elle affecte de se montrer en toutes les occasions possibles.

L'Impératrice a fait cet hiver des parties de promenade, qui exigent certainement une bien bonne santé. Par un froid assez vif elle est allé diner ces jours passés à une campagne de feu Mr de Neplujew,[1] qu'elle a acheté et qui est à 30 Verstes d'ici sur le chemin de Schlusselbourg. S. M. est allé et revenu en traineau ouvert sans que cela lui ait fait le moindre mal.

En un mot je puis avoir l'honneur d'assurer V. M. I. que s'il existe quelqu'un de 56 ans qui promette une longue vie, c'est assurément cette auguste souveraine.

L'Impératrice se propose de passer une grande partie de l'été à cette campagne de Mr Neplujew, on ajoute tous les bâtimens nécessaires. Elle n'y aura que très peu de monde. S. M. a donné au grand écuyer une petite terre situées tout auprès. Le P^{ce} Potemkin en a une depuis long tems qui n'est pas non plus éloignée. Il est aussi question d'un séjour de Péterhoff de sorte que Czarsko Selo paroit en discrédit, seul tribut qu'on paie encore à la mémoire de Lanskoy.

En outre l'Impératrice se propose de faire un voyage au commencement de l'été d'ici à Nigny-Voloczok, où elle s'embarquera sur le Volga jusqu'à Nowogrod et de là sur le Volchow

---

[1] Alexander Neplujew, gewesener Resident in Constantinopel; † 1750.

jusque au lac de Ladoga, d'où elle revienne par le canal et puis la Newa à sa nouvelle campagne. On construit déjà les bâteaux pour ce voyage.

Je supplie V. M. I. d'être très persuadée que je ne manquerai pas de lui donner les nouvelles les plus exactes de la santé de l'Impératrice et que si ce, qu'à dieu ne plaise, elle venoit à se déranger, j'en ferai sur le champ mon trèshumble rapport à ses pieds.

J'ai l'honneur d'être etc. etc.

3. P. S^{tum}. Par les ordres très gracieux qu'il a plu à V. M. I. de m'adresser en date du 28 décbr. et 22 janvier, il Lui a plu de me prescrire de tâcher avec beaucoup de circonspection de savoir au juste quels sont les sentimens de Leurs Altesses Imp^{les} à l'égard de V. M^{té}.

Il n'a pas échappé à la haute pénétration de V. M. qu'il étoit plus difficile à présent qu'autres fois de savoir au juste leur manière de penser.

Je me suis donné toutes les peines possibles pour exécuter l'ordre suprême de V. M. I. à cet égard, et malheureusement les notions que j'ai pu me procurer jusqu'ici semblent prouver que l'amitié de Leurs Altesses pour V. M. est sujette à des variations qui ne devroient nullement exister d'après l'ensemble des circonstances. En effet après tout ce qu'avoit produit la connoissance personelle entre V. M. I., le Grand-Duc et la Grande Duchesse, tout ce qui avoit été fait en faveur de la famille de la Grande Duchesse, les liens du sang qui vont l'unir à V. M^{té} il est inconcevable qu'ils ne soient pénétrées de l'amitié la plus vive pour le bienfaiteur de la maison de Wurtemberg. Des personnes qui les entourent, la plupart sont d'honnètes gens dévoués au bon sistème, tels sont la Fermière, Nicolai et Mad^{me} de Benkendorff. Il n'y a plus personne auprès d'eux qui tienne à l'ancienne clique, et malgré cela ce n'est que d'aujourd'hui que je m'aperçois qu'il y a quelqu'un qui leur peint toujours en noir tout ce que fait V. M., même dans les choses qui ne les regardent en rien. De ce nombre sont plusieures des plus sages ordonnances par lesquelles V. M. I. a signalé les commencemens de son règne glorieux, et tout récemment l'affaire de l'échange avec la maison Palatine, que je sçais qu'on leur a détaillé sous le point de vue le plus dés-

avantageux, et le plus éloigné de la vérité. Comme cette affaire est aujourd'hui publique, j'ai trouvé une occasion naturelle d'en parler à un certain Krok,[1] qui a été autre fois du département des affaires étrangères et que je sçais que le Grand-Duc consulte quelquefois sur les objets politiques, et je lui ai fait toucher au doigt l'équité, la modération, et la convenance générale de V. Mté, et l'esprit de partie, l'animosité et la folie du Duc d'avoir refusé de tels avantages. Il est possible que Krok fasse usage de ce que je lui ai dit vis-à-vis du Grand-Duc.

En même tems je crois pouvoir assurer qu'il n'existe pas des relations directes entre la jeune Cour et celle de Berlin. Tout paradoxe que cela paroit, il est pourtant très probable qu'ils ne sont dans ce moment-ci ni prussiens ni autrichiens.

En y refléchissant beaucoup je ne vois que le Pce de Wurtemberg, qui soit autour d'eux dont on puisse se servir pour les insinuations contre nous. Il est prussien dans le fond de l'âme, et il est possible que Goertz se serve de lui pour faire passer jusqu'à leurs Altesses de critiques continuelles de tout ce que nous faisons, sans qu'elles se doutent que cela parte d'un canal berlinois.

Il est malheureux aussi que la jeune Cour ait pris à tâche d'étre presque sur tout d'un autre avis que la grande. N'ayant pas de part aux affaires, ils ne peuvent pas aprécier l'utilité que tire la Russie de l'alliance de V. M., et tout ce qu'ils entendent dire de tout ce qui se fait, leur est toujours transmis par de mécontens, les seuls qui leur parlent d'affaire, et les leur présentent sous le jour le plus faux. Voilà par exemple comment les gens jaloux de Besborodko et de ses partisans censurent vis-à-vis de la jeune Cour le sistème de l'alliance uniquement parcequ'on les y voit attachés.

Au reste ils ont si souvent changé du tout à tout à l'égard de V. M. I. et de tant d'autres choses, que l'on ne peut encore à ce qu'il me semble, asseoir aucun jugement sur ce qu'ils feront un jour, quand ils seront les maîtres. Il y a d'ailleurs une différence si énorme de voir les choses comme successeur ou comme possesseur du thrône, qu'ils s'attacheront peut-être

---

[1] Krook war Etatsrath im Collegium der ausländischen Angelegenheiten und trat im Jahre 1782 mit Beibehaltung des Gehaltes und zweijährigem Urlaube aus dem Dienste.

alors à ce dont ils marquent le plus d'éloignement dans ce moment-ci.

Après que V. M. I. a sçu si bien gagner leur amitié de l'aveu même de l'Imp[ce], chose que personne n'a pu avant elle, après tout ce qu'Elle a fait en faveur de la famille de la Grande Duchesse, il seroit trop malheureux, que cela n'aboutit pas à perpétuer le sistème d'union entre les deux Cours Impériales.

C'est ce qui me paroit impossible en continuant sur les mêmes principes si sages et si bien vus, tôt ou tard il faut que leurs yeux soient dessillés, et que les bons sentimens, ceux qui conviennent à leurs vrais intérêts, qu'ils abandonnent quelque fois, mais auxquels ils reviennent aussi souvent, que ceux-là dis-je l'emportent sur tous les efforts de la cabale. Les abandonner à eux mêmes et cesser les moyens qu'on a pris pour les gagner, seroit d'une conséquence d'autant plus dangereuse, que la Cour de Berlin en tireroit partie, et que nous risquerions de trouver un second Pierre III dans le Grand-Duc. En général sous son règne je crois toujours que les personnes en place meneront les affaires plus que lui même.

Benkendorff m'a dit il y a environs six semaines que le P[ce] Galitzin avoit écrit à sa femme, que V. M. I. avoit donné un régiment au Prince Ferdinand en qualité de colonel propriétaire, que cette nouvelle avoit causé la plus grande joie à Leurs Altesses. Depuis ce-ci ne s'est pas confirmé. En général quelques deplacées que soient les prétentions de la Grande Duchesse relativement aux avantages de sa famille, elle n'en est pas moins entiché au délà de tout expression. Il suffit que tout ce qu'elle s'est mis en tête à cet égard n'ait pas eu lieu pour occasionner l'humeur qui jette du froid dans sa correspondance avec V. M. Sa mère a toujours le plus grand crédit sur cette Princesse et c'est elle qui peut le plus influer sur ses sentimens.

On m'assure que Goetz est dans l'opinion que le Grand-Duc est tout a fait prussien, mais la Grande Duchesse autrichienne. Il seroit à désirer que la chose fut ainsi, car certainement notre lot seroit le meilleur, et ce sera la Grande Duchesse qui gouvernera son mari.

Voilà tout ce que je suis à même dans ce moment-ci de porter aux pieds de V. M. I. Je La supplie d'être persuadée des

efforts que je fais pour être toujours instruite de toute ce qui les concerne.

L'Impératrice a été fort mécontente du mariage du P^ce Louis de Wurtemberg avec la Princesse Czartoriska. On croit le Prince général tout à fait prussien dans ce moment-ci, et on regarde ce mariage comme l'ouvrage du Roi de Prusse. C'est aussi ce qui est cause que dans l'affaire de l'empoisonnement de ce Prince on prend ici tout à fait la parti du Roi de Pologne, et on regarde toute l'affaire comme une fourberie de cette femme pour attraper de l'argent.

On m'assure que Leurs Altesses Imp^les ont été presque aussi mécontentes que l'Impératrice de ce mariage et qu'elles se sont bornées à tout ce qu'on leur à écrit à ce sujet de répondre, que le P^ce Louis étoit le maître de faire ce qu'il vouloit. Cependant ils ne pouvoient se dispenser de reconnoître la Princesse.

Depuis que Mad^me la Grande Duchesse est relevée de couches, les bals chez elle et les (sic) Kameny Ostrow ont recommencé. Pendant le carême Leurs Altesses Imp^les doivent aller quelque tems à Gatschina.

Conformément aux ordres suprêmes de V. M. I. j'ai fait passer à Leurs Altesses le portrait de S. A. R. l'Archiduc François que leur envoyoit la Princesse Elisabeth. Leurs Altesses en ont été enchantées de même que l'Impératrice qui a trouvé que ce Prince étoit d'une très belle figure.

Dans ce moment-ci je reçois de Leurs Altesses Imp^les la lettre ci-jointe à V. M^té, ainsi qu'une autre pour S. A. Madame la Princesse Elisabeth, et deux paquets en toile ciré dont le présent courrier est également porteur. Je ne puis savoir si dans cette lettre on répond d'une manière convenable au contenu de celle de V. M. I. qui étoit si faite pour amener des explications amicales.

J'ai l'honneur d'être etc. etc.

CLXXIII.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 17. Avril 1785.

Mon cher Comte de Cobenzl. Je me flatte qu'à l'arrivée de ce courrier vous serés déjà entièrement retabli et que cette

incommodité vous servira, comme je le désire bien sincèrement de leçon à vous menager davantage par la suite, et cela surtout dans le manger et dans le sommeil, dans lesquels vous faites deux excès opposés.

Je vous joins ici une lettre pour Sa Majeste Impériale,[1] que vous Lui ferés remettre. Je n'ai rien à Lui annoncer de nouveau pour le présent, mais j'attends d'un moment à l'autre des nouvelles de France au sujet de mes differends avec les Hollandois.

Les Turcs, soufflés et poussés par le Cabinet de Berlin et celui de France, travaillent avec une assiduité incroyable dans les améliorations de leur militaire et de leur marine, et même il se rassemblent de façon sur mes frontières, que je serai peut-être obligé, quelque peu probable que paroisse une aggression de leur part, de prendre néanmoins des mesures de precaution. Il seroit bien désirable, que pour calmer les esprits agités et déraisonables tant en Hollande que surtout à Constantinople, mon langage et celui de la Russie fut parfaitement conforme et d'une fermeté efficace à faire évanouir tous les autres.

Adieu mon cher Comte, bientôt je compte vous en dire davantage, en attendant je vous prie de croire, que je suis toujours avec autant d'amitié et d'estime

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CLXXIV.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 18. Avril 1785.

L'état de votre santé m'a beaucoup allarmé, mon cher Cobenzl, et vous devez l'imaginer moyennant le tendre interêt que vous savez que je prends à vous. En même tems je ne puis pas m'empêcher de vous exhorter sans plaisanterie et très sérieusement à enrayer un peu sur la bâfre, si vous voulez la faire longue et bonne comme je le désire.

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CXV, p. 249.

J'espère de jour à autre que nous serons bientôt en état d'informer l'Impératrice où nous en sommes avec nos marchands de fromage, et vous pouvez assurer que de que nous aurons quelque chose à lui mander, nous ne tarderons pas à lui en faire part.

Aimez toujours un peu, mon cher enfant etc.

Minute.

CLXXV.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 7. Mai 1785.

Mon cher Comte de Cobenzl! Voilà bien longtems que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, mais il n'y avoit point d'objets intéressants à vous marquer. L'arrivée des nouvelles de ma négotiation à Paris s'est trainée jusqu'à ce moment. Pour vous en informer je vous joins ici la copie de la lettre particulière que j'ai écrite au Comte de Mercy.[1]

L'article de l'envoie des deputés d'Hollande, pour me faire des excuses, est le seul objet intéressant pour ma considération, qui, vu le projet manqué de l'échange de la Baviere, existe encore dans toute cette affaire, et quant aux millions, je voudrois, que les Hollandois aimassent mieux l'argent et me donnassent Maestricht. Ce n'est pas la valeur numéraire, mais la raison de ne pas me laisser marchander, comme ils ont voulu faire, et de ne pas accepter un pour-boire, ainsi qu'ils voudroient lui en donner l'air, qui me fait tenir ferme sur ce point. Vous ferés sentir les motifs de tout cela en Russie.

Vous verrés également par la lettre, que je vous joins ici pour l'Impératrice[2] et sa copie, que je lui parle des préparatifs, que la Porte fait et qui réellement sont de nature à inquiéter les voisins, parceque jamais les Turcs n'ont eu tant de corps d'armée assemblés et n'ont parlé si généralement de guerre, joint à cela le changement de ministère, un Vezir et un Mufti turbulens, qui ne pourront se soutenir que par un coup d'éclat; tout cela doit m'engager de m'occuper sérieusement de concert avec la Russie, de ce qu'il y aura à faire. La

---

[1] Der Brief Josephs an Mercy bei Arneth, Correspondance du Comte de Mercy I, p. 416.

[2] Arneth, l. c. Nr. CXVI, p. 250.

Porte a écrite une lettre très singuliere à la Cour de France en requerrant ses bons offices vis-à-vis de moi pour mes arrangemens de limite. L'Ambassadeur de France vient d'exécuter sa commission, et Mr de Vergenes a été fort embarrassé, devant se contredire et appuyer à cette heure les désirs de la Porte, lorsqu'il n'y a pas un an, qu'il avoit reconnu ministériellement et fait appuyer mes bons droits auprès d'elle; il a fait un baragouin de memoire, qui, comme toutes les fois, quand on n'a rien de vrai ni de bon à dire, devient long, verbeux et désagréable. La Porte prend un pretexte de croire que je veux l'attaquer, et mes propositions à son égard n'ont jamais été d'autres que d'un arrangement amical et de vouloir même acheter ce morceau de païs le long de l'Unna. On voit bien, comment le Roi de Prusse et les François ont echauffé leur imagination, à leur faire envisager tout à contre-sens le vrai fond des choses. Je dois même, si je ne veux point exciter la Porte à des démarches hostiles, abstenir à prendre des mesures de précaution, que les circonstances paroissent vraiment exiger, puisqu'on les interpréteroit pour des dispositions aggressives.

Il est essentiel que nous tenions bien ensemble, la Russie et moi, pour resister à toutes ces menées et en imposer à tout le monde par la constance de nos liens.

Le Roi de Prusse inépuisable dans ses projets et dans les moyens de sa haine et de sa jalousie tourne la tète aux Prince d'Empire, médite une association formelle contre moi et toute innovation, à laquelle on ne pense point. Le Roi d'Angleterre, comme Electeur d'Hanovre, l'Electeur de Saxe, le Landgrave de Hesse-Cassel paroissent déjà trop prêts a y accéder, mais à présent on n'a pas encore trouvé celui, qui en veuille faire la première proposition, et probablement ce sera le Duc des Deuxponts, qu'on employera à cela. Vous ferés bien sentir les consequences de ceci en Russie.

Je n'écris point cette fois-ci à LL. AA. I., parceque le froid qui a regné dans leur réponse et qui étoit d'autant plus choquant, que ma lettre n'étoit pas faite pour le meriter, paroit exiger ce silence; néanmoins je vous joins ici le paquet de la Princesse Elisabeth, que vous leur remettrés. Je ne conçois rien à cette conduite de leur part, et si c'est en me faisant peur, qu'ils veuillent procurer à leurs parents des avantages, ils se trompent fort.

Je suis bien faché de cette nouvelle comète, qui a paru sur l'horizont des faveurs de la Cour, et j'aurois bien désiré, que celle, que nous aimons tous deux si sincèrement et qui merite tant de l'être, pour sa santé et son repos eut pendu toute galanterie au croc.

Les Prussiens repandent que le General Samoilow sera envoyé à Vienne avec des projet de campagne à concerter entre nous. Je n'y conçois rien, savés-vous quelque chose, que ce général est dans le cas de voyager? A Dieu mon cher Comte! je suis bien charmé de savoir, que votre santé est remise, et espère, qu'avec du menagement elle se soutiendra longtems. Vous voudrés bien croire, que j'y prends tout l'intérêt possible et que je suis avec beaucoup d'estime et d'amitié

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

P. S. Je veux aussi vous avertir mon cher Comte! que je sai de science certaine que le chevalier Harris intrigue beaucoup à allier l'Angleterre avec le Roi de Prusse, et que pour cet effet il cherche à gagner l'Impératrice de Russie et de la détacher de nos liens et surtout de me faire perdre personellement dans son amitié, en me faisant passer à ses yeux pour faux et la leurrant dans ses espérances sans vouloir jamais les réaliser, ni seconder ses vues. Il veut employer à cela tous les moyens possibles, il exhorte en même tems le parti prussien d'agir de la même façon de son coté, et pour y parvenir il ne veut epargner ni argent ni intrigue et surtout s'addresser au Prince Potemkin. Je n'ai pas voulu manquer de vous en informer sur le champ, pour que vous soyés à tems d'en prevenir les mauvais effets et même d'en avertir l'Impératrice par vos amis.

CLXXVI.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Veghely. **à S[t] Pétersbourg le 14. mai 1785.**

Sire!

Le Courrier expédié par le Prince Galitzin m'a remis les ordres suprêmes, dont il a plus à V. M. I. de m'honorer en

date du 17. april. Je La supplie de vouloir bien recevoir à Ses pieds les assurances de ma trèshumble reconnoissance, des expressions pleines des bontés dont Elle daigne se servir relativement à ma maladie.

L'intérêt que V. M. I. daigne montrer à ma santé est un nouveau bienfait qu'Elle ajoute à tous ceux dont Elle m'a comblé. Puisse mon zèle et mes efforts me rendre digne de tant de clémence.

Accoutumé en serviteur fidel à exécuter avec la dernière ponctualité les ordres dont il plait à V. M[té] de m'honorer, j'observerai exactement ce qu'Elle daigne me prescrire relativement au manger et au sommeil.

J'ose en excepter cependant tous les cas, où le service de V. M[té] pourroit exiger des veilles de ma part. Alors j'aurai même l'audace de lui désobeir, ma santé et ma vie n'est rien quand il est question de servir un maître tel que V. M[té].

J'ai fait passer sur le champ à S. M. l'Impératrice la lettre que V. M. a daigné m'envoyer pour elle. Je n'ai point reçu de réponse à cette lettre par la raison qu'on attend ici d'un moment à l'autre le courrier que le P[ce] de Kaunitz me promet, et qui doit apporter des nouvelles décisives sur les affaires avec les Hollandois. C'est alors que l'Impératrice se propose d'écrire à V. M. Je n'ai rien pour ce courrier qu'une lettre de Mad[me] la Grande Duchesse pour la Princesse Elisabeth, que je prends la liberté de mettre aux pieds de V. M[té].

Les nouvelles qu'on a directement de Paris, conformes au contenu des dépêches que j'ai reçu de la Chancellerie de Cour et d'État, annoncent l'accommodement avec les Hollandois comme très prochain. On regarde ici l'issue de cette affaire comme avantageuse à V. M[té] en ce que la somme que les Hollandois auront à payer, remplacera plus que complètement les dépenses des armemens, et que cette affaire a fourni à V. M. une occasion très naturelle de faire passer aux Pais-bas un nombre assez considérable de ses trouppes pour que ces provinces ne soient pas entièrement à la merci de la France en cas d'événement.

Quant aux affaires turques la nouvelle qu'on a reçu ici de l'installation d'un ministre tout a fait guerrier, fait croire qu'elles pouvoient être plus difficiles à arranger, et que quelque peu importante que soit l'objet de discussion, il pourra peut-

être devenir impossible de l'emporter autrement que par une guerre. Dans ce cas comme dans tous ceux, où V. M. I. pourroit être obligé à un parti extrême, on me donne toujours les assurances les plus complettes que l'Imp[ce] est prête à la seconder.

Si les affaires d'Hollande, si celles avec les Turcs peuvent s'arranger à l'amicable, l'opinion des personnes en place ici est qu'alors l'intérêt commun de deux Cours Imp[les] exige, qu'elles ne s'occupent plus d'autre chose que des moyens de saisir la première occasion pour abaisser la puissance prussienne, et qu'elles y employent alors tous leurs efforts.

Informé de recours que la Porte a eu à la Russie relativement à l'affaire de l'arrangement de ses limites, messieurs de Herbert et de Bulgakow s'étant réuni à dire, qu'ils ne pouvoient plus rien faire dans cette affaire avant d'avoir reçu des nouvelles directions de leurs Cours, on n'attend ici, que de savoir l'intention de V. M. I. pour répondre à la Porte absolument de la manière que V. M. I. le désirera, et on suppose que le premier courrier que je recevrai m'apportera les ordres nécessaires à cet égard.

Je n'ai jamais laissé échapper aucune des occasions qui se sont rencontrées pour faire voir ici la nécessité que le langage des deux Cours Imp[les] soit absolument uniforme à toutes les Cours de l'Europe, pour y produire l'effet qu'on doit attendre de leur réunion, et on m'a toujours répondu, qu'on étoit convaincu de cette vérité, et qu'on agiroit en conséquence. D'après le contenu des ordres que j'ai reçu de la Chancellerie de Cour et d'État, je dois croire que V. M. I. a été satisfaite des démarches que l'Imp[ce] a fait faire jusqu'ici en Hollande, et à la Porte, si contre toute attente les affaires avec les États généraux devoient prendre une tournure qui rendit nécessaire une troisieme représentation plus énergique encore de la part de la Russie, je suis persuadé qu'elle y donnera les mains sur le champ. V. M. aura daigné voir parceque j'ai dit plus haute, qu'il en est de même des affaires turques, et qu'on n'attend à cet égard que de savoir Ses intentions. On conçoit très bien ici la nécessité où Elle pourroit être de prendre des mesures de précaution sur Ses frontières surtout depuis l'installation du nouveau ministère ottoman, et en général si même il résultoit une guerre entre les deux Cours Imp[les] et la Porte de ces

affaires de limites, on n'en seroit peut-être pas faché ici par la raison que cet événement rapprocheroit l'époque du grand projet.

Quant aux affaires de commerce les propositions, qui m'ont été faites ici par les plenipotentiaires de l'Impératrice, étant telles qu'elles outrepassent mes pouvoirs, et mes efforts pour les en faire démordre ayant été infructueux, je n'ai pas été à même de conclure, et c'est principalement pour demander des nouveaux ordres et pour faire parvenir mes trèshumbles rapports à ce sujet aux pieds de V. M. I. que j'expédie le présent courrier.

Voici en peu de mots de quoi il est question : La Russie consent à diminuer les droits sur les vins d'Hongrie sur le pied de 4 rbls. et $^{1}/_{2}$ par oxoffte pour le vin ordinaire, et de 9 roubles pour le vin de liqueur. L'oxofft fesant 240 bouteilles, c'est à dire à peu près 4 de nos antals, les vins d'Hongrie ne seront plus chargés à l'avenir que d'un impots de 1 Rbl. par antal pour le vin ordinaire, et de $2^{1}/_{2}$ Rbl. pour le vin de Tokai, ce qui est encore moins que ce que la Chancellerie d'Hongrie a proposé.

La mesure appellé ici oxofft étant la plus déterminée et la plus usité ici, il ne peut plus y avoir à cet égard d'erreur du genre de celle dont V. M. I. a daignée faire mention dans sa résolution suprême sur le rapport du Cte de Kolowrat[1] du 18 mars de l'année passée, dont il m'a été fait communication.

En revanche la Russie insiste sur la diminution demandée pour les Youchtes; elle insiste également sur ce qu'en réciprocité de 25 pc. de rabbais des droits qu'elle accorde dans ses ports de la Mèr noire à tout ce qui indistinctement lui sera apporté par nos vaisseaux, productions de chez nous ou étrangères, il soit accordé dans nos ports un rabbais de 25 pc. sur tous les vaisseaux russes partants de la Mèr noire, moins seulement pour les marchandises du cru et de fabriques russes ou chinoises.

Elle demande en outre un rabbais de 6 pc. sur le fer des mines, des toiles, des fabriques, et le tabak en feuille dans les

---

[1] Leopold Krakowsky, Reichsgraf von Kolowrat, kön. böhmischer oberster und österreichischer erster Kanzler, Hofkammer- und Ministerialbanko-deputations-Präsident.

Pais-bas sur la total des droits que les étrangers sont obligé de payer sur les mêmes objets.

Il ne m'appartient pas de juger si l'avantage que peut procurer le nouveau rabbais sur les vins d'Hongrie est assez considérable pour mériter touts les demandes que fait la Russie.

Je ne puis cependant pas me dispenser de soumettre à la supériorité des lumières de V. M. I. une remarque relativement à la réciprocité du 25 pc. de rabbais pour le commerce de la Mèr noire.

Lorsque dans le tarif de 1782 on fit le premier rabbais sur les droits de vins d'Hongrie, il fut statué en même tems que dans les ports de la Mèr noire on percevroit les droits sur cet article sans la diminution de 25 pc. Quoique les plénipotentiaires ne m'en ayent rien dit, et que les écrits qu'ils m'ont remis, ne contiennent rien à ce sujet, je ne doute pas qu'il en soit de même du nouveau rabbais proposé, et dans ce cas là les Youchtes, les pelléteries, le caviar devroient aussi de notre part être exceptés de 25 pc. des rabbais qu'on accorderoit au commerce de la Mèr noire. Or ces objets les principaux et presque les seuls que la Russie puisse importer chez nous, il suit de là que les 25 pc. accordés sur le reste, ne sçauroient être d'une bien grande conséquence.

Une autre considération qui n'échappera pas à la pénétration de V. M. I. c'est qu'il n'est pas probable que pendant les douze années que doit durer notre traité de commerce, la Russie ait un nombre de vaisseaux marchands assez considérable sur la Mèr noire pour que l'importation qu'elle fera chez nous, soit considérable.

Quant à la stipulation qui nous assureroit le droit de payer ici les douanes en monnoie courante, les départemens internes chez nous ont évalué à 12 pc. et $^{1}/_{2}$ le bénéfice qui en résulte sur la moitié que sans cette stipulation nous serions obligès de payer en dalers. Ce calcul étoit très juste autre fois, mais depuis que le change a tellement baissé ici et que les circonstances sont telles qu'il n'y a plus d'espoir qu'il puisse se relever, on peut évaluer toujours cette différence à 21 pc. C'est sur quoi je joins des calculs détaillés à mon P. S^{tum} 1^{mum} à la Chancelerie de Cour et d'État.

Les plénipotentiaires russes évaluent à la vérité cette différence dans la note qu'ils m'ont donné à 12 pc., mais c'est

en la comparant à la somme entière des droits à payer. D'après leur calcul elle seroit de 24 pc. s'ils la comparoient à la moitié à payer en dalers, ainsi que l'ont fait les départemens internes.

Je ne puis que m'en rapporter trèshumblement à mes dépêches à la Chancellerie de Cour et d'État, pour prouver les efforts que j'ai fait pour faire désister les plenipotentiaires russes de leurs demandes. Il ne me reste à présent qu'attendre les ordres qu'il plaira à V. M. I. de me faire parvenir à ce sujet.

J'ai eu l'honneur de rendre compte en son tems de l'installation d'un nouveau favori nommé Jermalow. Mon trèshumble P. S. 5 à la Chancellerie de Cour et d'État contient des détails sur ce qui a amené le choix qu'on a fait de lui, et tout ce qui le concerne. L'Impératrice aimoit mieux fait sans doute pour elle même de ne plus se donner en spectacle à tout l'Europe comme elle le fait par là, mais quant aux autres il me semble qu'on dit en être plutôt bien aise que faché. Cet événement l'empêchera de tomber dans la mélancolie, et en l'entretenant dans sa gaieté naturelle lui conserver l'énergie de son caractère, peut-être que sa santé même ne se seroit elle pas bien trouvé de s'abstenir tout d'un coup du commerce des hommes. Le choix ne pouvoit pas tomber sur un sujet plus propre à rassurer contre toute intrigue dans le grand. Jermalow est un fort bon enfant d'un bon caractère mais assez borné. Ses parens et ses alentours lui ressemblent tout à fait à cet égard. Lucachew son introducteur et son mentor actuel est ce que précisement on peut appeller un bon vivant, d'un bon caractère, aimant les plaisirs, et ne faisant mal à personne. Il est presqu'aussi attaché à Besborodko qu'a Potemkin, même à ce dernier l'installation de ce favori n'a pas valu autant en surcroit de crédit, que toutes les précédentes.

Potemkin jouit toujours d'une très grande considération vis-à-vis de l'Impératrice. Dans une indisposition assez forte qu'il a eu ces jours passés S. M. a été le voir, l'a forcé de prendre des remèdes, et a pris infiniment soin de sa santé.

Dans un Ukase concernant les droits de la noblesse il est fait mention de lui d'une manière peut-être même trop honorable, puisque sa prise de possession de la Crimée sans coup férir est mis à côté des victoires du maréchal Romanzow, et qu'il y a pourtant quelque différence entre un général qui

gagne des batailles et celui qui avec 40/m hommes s'empare d'une province qui est sans défense. Mais en même tems Potemkin n'a plus a beaucoup près l'influence dans les départemens qui ne sont pas les siens, qu'il avoit autre fois, et il s'y est tellement fait, qu'il paroit presque, qu'il n'y prétend plus.

Ce que l'entrée de Jermolow en faveur a valu peut-être de plus à Potemkin, c'est que l'Impératrice a fait moins d'attention à toutes les notions, qui lui sont parvenus sur ce que son armée n'est pas en aussi bon état qu'il lui avoit fait à croire. Il est certain que depuis son voyage en Crimée, où il a vu les choses par lui même, Potemkin a réformé beaucoup d'abus, fait compléter beaucoup des régimens, et amélioré plusieures choses, mais malgré cela l'armée est encore assez loin du pied où elle devroit être, et comme le Prince n'est plus comme autre fois l'homme unique auprès de l'Imp^ce il lui parviennent par foi des détails à cet égard.

Dans tout ce qui concerne le militaire S. M. commence à mettre beaucoup de confiance dans le général Anhalt, et c'est sans contredit celui qui seroit le plus en état de mettre l'armée sur un bon pied.

Besborodko est toujours l'homme essentiel quant aux affaires, et nous pouvons nous assurer de plus en plus de ses bons sentimens. Comme d'après son caractère tous ceux qui sont autour de lui influent beaucoup sur lui, j'ai cherché à m'assurer de toutes les personnes qui composent sa société intime par des petites services.

Potemkin et Besborodko ne sont plus en opposition, et le premier ayant perdu toute idée de renverser le second ils sont fort bien ensemble. Il n'en est pas de même du procureur général[1] qui n'est pas bien avec Besborodko et seroit surement bien aise de le voir hors de place. Mais il pourroit plutôt être culbuté lui même que d'en venir à bout.

L'Imp^ce étant à tous égards rentré dans son ancienne manière de vivre; elle s'est raccommodée aussi avec Czarsko Selo, qui après la mort de Lanskoy a été tout à fait disgracié. Elle n'ira donc à sa nouvelle maison de campagne que pour quelques jours en revenant par le canal de Ladoga

[1] Fürst Wjazemsky.

et la Newa de son voyage de Wischni-Woloczok. On croit aussi que cette année les fêtes auront lieu à Péterhoff.

Quant à la jeune Cour je n'ai rien à ajouter à ce que mes rapports précédens contiennent. Mes nouvelles secrètes disent toujours que le Grand-Duc penche vers le Prussianisme, tandis que la Grande Duchesse est plutôt portée pour nous.

Notre seul grief vis-à-vis du Grand-Duc, et qui je crois lui tient encore à coeur, est la chute du C[te] Panin qu'il nous attribue. Il est tellement rancunier sur cet article qu'il n'a pas pu pardonner à Bakunin d'avoir quitté le parti du C[te] Panin pour celui de Besborodko, et que quelque vivement qu'on l'en aye sollicité on n'a jamais pu engager S. A. I. à l'inviter ni a ses bals ni à Kameni-Ostrow, où d'ailleurs la ville et les fauxbourgs sont admis.

Le ministre de Saxe[1] dont le frère est chargé de l'éducation du Grand-Duc Constantin, et qui par là peut être assez instruit de ce qu'a rapport à la jeune Cour, m'assure que depuis quelque tems Besborodko va quelque fois chez le Grand-Duc pour lui montrer des papiers sur les affaires politiques. Si le fait est vrai, il ne peut exister que du sçu et par ordre de l'Imp[ce], et en le mettant successivement au fait des affaires d'état avec la précaution cependant qu'exigent celles dont le secret est important, ce seroit peut-être le meilleur moyen de le ramener peu à peu à des bons sentimens.

Il doit partir incessamment d'ici un certain Krok qui prendra sa route par Vienne. Mon P. S. 15 à la Chancellerie de Cour et d'État contient des détails à son sujet. S'il a le bonheur d'être présenté à V. M. I. il ne sera peut-être inutile, que par forme de conversation et sans le charger de rien, Elle daigne faire en sa présence mention de Son amitié pour la jeune Cour. A son retour ici il en rendroit compte, et cela fera d'autant meilleur effet, que cela aura l'air d'avoir été fait sans but.

Par le courrier d'aujourdhui j'ose prier le P[ce] de Kaunitz de vouloir bien mettre aux pieds de V. M[té] ma très-humble demande pour obtenir un congé pour me rendre à Vienne. Mais cela seulement dans le seul cas, où les affaires permettroient

---

[1] Johann Gustav Freiherr von Sacken, sächsischer Generallieutenant und Gesandter in Petersburg; † 1789.

cette absence. Ce seroit pour moi une punition d'être absent de mon poste dans toute occasion où je pourrois avoir des ordres importants de V. M. I. à exécuter. En revanche si les circonstances le permettent j'ose espérer que V. M. ne désaprouvera pas le désir que j'ai après 5 ans d'absence de ma patrie d'avoir le bonheur de me mettre à Ses pieds, de la remercier personellement de tous les bienfaits dont Elle m'a comblé, de voir mes parens et mes protecteurs et de profiter de cette occasion pour ramener ma femme en Russie.

Ce sera pour moi un des moments le plus heureux de ma vie etc. etc.

CLXXVII.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Giarfas. à S[t] Pétersbourg le 3 juin 1785.

Sire!

Le garde noble galicien Poradowsky m'a remis les ordres suprêmes dont il a plu à V. M. I. de m'honorer en date du 7. mai. Je n'ai pas différé de les mettre sur le champ en exécution en faisant passer à S. M. l'Impératrice la lettre dont Elle a daigné me charger pour cette auguste souveraine, ainsi que celle de la Princesse Elisabeth à Leurs Altesses Impériales. J'ai fait également communication au ministère des pièces, que la Chancellerie de Cour et d'État m'a envoyé relativement aux affaires d'Hollande, de l'Empire et de Turquie, et j'ai exécuté à cette occasion tout ce qu'il a plu à V. M. de me prescrire très gracieusement.

Sa Majesté l'Impératrice venant de me faire remettre une lettre pour V. M. I. j'expédie le présent courrier pour l'apporter à Ses pieds,[1] ainsi que mes trèshumbles rapports sur l'exécution des derniers ordres dont j'ai été chargé.

Par le contenu de mes trèshumbles rapports au P[ce] de Kaunitz il plaira à V. M. de voir, qu'on a parfaitement senti ici, que ce n'étoit pas un intérêt pécuniaire, mais la dignité de V. M. I. qui exigeoit de tenir ferme également et sur l'article des millions, et sur celui de l'envoie des députés. On a rendu

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CXVII, p. 252.

justice à la sagesse et à la fermeté des ordres envoyés à M^{r} le Comte Mercy. On est persuadé que les États généraux ne tarderont pas à se conformer incessamment à ce que V. M. I. exige d'eux à si juste titre, et que moyennant cela l'accommodement sera bientôt conclu d'autant plus que les dernières dépêches d'Hollande parlent du prochain départ des deputés pour Vienne, et annoncent que les États généraux ont déjà consenti à faire monter la somme pour Mastricht jusqu'a 7 millions, de sorte qu'ils ne sont plus si fort éloignés des sommes qui ont été prescrites à M^{r} le Comte Mercy.

On croit que le Roi de Prusse n'aura pas peu travaillé à détourner les États généraux de l'idée de la cession de Mastricht. Cette forteresse voisine de ses états pouvant lui faire de l'ombrage dans les mains de V. M^{té}.

On a trouvé ici les pièces que Mr de Vergennes à fait remettre à Vienne sur les affaires de Turquie fort entortillés, et aussi mal rédigés, que peuvent l'être des écrits, où on n'a pas des bonnes raisons à alléguer. Il va être donné connoissance à Mr Bulgakow de ce que V. M. I. se propose de faire répondre à la France, et il lui sera enjoint de conformer entièrement son langage sur ces affaires avec celui de l'internonce de V. M. et de donner les mains à telles démarches que le Bon Herbert voudra exiger de lui.

On a admiré la sage prévoyance de V. M^{té} de suspendre dans ce moment-ci les mesures de précaution que les armemens de la Porte paroitroient exiger, pour éviter qu'on ne les interprète pour des dispositions agressives. Malgré le caractère turbulent du nouveau ministère ottoman, on ne croit pas que les Turcs osent de sitôt se porter a aucune agression contre les deux Cours Imp^{les}, ou ce qui seroit equivalent à un refus d'exécuter les clauses des traités déjà subsistans. On attribue les préparatifs de la Porte à la fausse interprétation que la Prusse et la France ont donné aux propositions de V. M. qu'elles auront fait envisager comme des vues hostiles.

En même tems comme on se flatte d'apprendre bientôt la conclusion des affaires hollandoises, et qu'on a vu par le projet de la réponse qui doit être donnée au Marquis de Noailles[1]

---

[1] Emanuel Maria Louis Marquis de Noailles, k. französischer Gesandter in Wien (1783—1792), früher in London (1776—1778); † 1822.

que l'intention de V. M. I. n'est pas de laisser venir les choses à une guerre pour les affaires turques, on croit qu'on ne sera pas dans le cas de donner à V. M[té] les secours que l'Impératrice étoit prête de lui fournir si la guerre étoit venue à s'allumer pour l'un ou l'autre de ces objets, ainsi que les assurances les plus positives m'en ont été réitérées à chaque occasion et notamment encore lorsqu'on m'a mis à même d'expédier le présent courrier.

Dans cet état des choses il paroit que l'intention de l'Imp[ce] est de tâcher de calmer la fermentation générale où l'on est dans tout l'Europe sur les projets qu'on prête aux deux Cours Imp[les], en même tems de s'unir toujours plus étroitement avec V. M. de concerter ensemble secrètement les moyens les plus propres à se faire des amis en Empire et à enlever des partisans au Roi de Prusse, et de se préparer ainsi pour la première occasion, soit à mettre de justes bornes à la puissance prussienne, soit à exécuter le grand projet. Du moins tous les discours que le P[ce] Potemkin m'a dit avoir tenu au nouveau ministre de France, qui s'adresse souvent à lui en affaire, ont pour but essentiel de tranquiliser le cabinet de Versailles. C'est dont je rends compte avec détail à la Chancellerie de Cour et d'État.

J'envoye en même tems par ces mêmes rapports aux pieds de V. M. I. copie du circulaire que la Russie adresse à ses ministres en Empire, conforme à celui qui a été envoyé aux ministres de V. M. I., en même tems il m'a été déclaré par Besborodko que si nous avions de notre côté quelques vues sur les moyens d'attacher quelques uns des Princes de l'Empire aux deux Cours Impériales et de les enlever au Roi de Prusse, S. M. Imp[ce] n'attendoit que d'en être instruite pour s'entendre avec nous sur les moyens d'y réussir et y proceder incessamment.

J'ai engagé Besborodko par le moyen de son confident Lwow d'employer tous ses efforts pour faire revenir l'Imp[ce] de son idée qu'il est de l'intérêt de la Russie d'avoir un Roi Piaste sur le thrône des Polognes, et pour lui faire apprécier l'avantage qu'il y auroit à s'attacher la Cour de Saxe au moyen de l'expectation de cette couronne. Lorsque l'Imp[ce] a dépensé des sommes si considérables pour l'election du Roi Poniatowsky, afin de justifier en quelque sorte sa conduite à cet égard, elle

a établi pour principe la nécessité pour la Russie qu'il y eu un Roi Piaste sur le thrône de Pologne, principe précisement opposé à ceux de Pierre Ier de ses successeurs et surtout du Chancelier Bestouchef.[1] C'est ce qui a été cause de la réponse quelle a faite à la proposition de V. M. I. sur les moyens de s'attacher les Saxons, et c'est ce dont il faut la désabuser pour parvenir à l'exécution des ordres que j'ai reçu de la Chancellerie de Cour et d'État.[2]

Personne ne m'a paru plus propre à nous servir en cela que Besborodko, et j'ai fait ce qui dependoit de moi pour qu'il y mit la chaleur necessaire.

En même tems j'ai fait sentir qu'il avoit fallu toutes les bonnes dispositions de V. M. pour tout ce qui pouvoit concourir à l'avantage convenu des deux Cours Imp^{les}, pour la porter de proposer elle même des choses avantageuses à la Cour de Saxe après toute l'ingratitude de cette Cour des bienfaits de feu l'Imp^{ce} Reine. J'ai ajouté que V. M. I. vouloit bien mettre tout cela en oubli pour procurer la réussite d'un objet si avantageux pour la cause commune.[2]

---

[1] Alexis Petrović Bestuschew-Rumin, russischer Grosskanzler, früher Gesandter in Hamburg und Kopenhagen; geb. 1693, † 21. April 1766.

[2] Am 16. April 1785 wurde Cobenzl verständigt, dass der preussische Hof die Absicht habe, „die Reichsstände in eine förmliche Verbindung zu ziehen", die gegen die beiden kaiserlichen Höfe gerichtet sei, und die Minister an den deutschen Höfen haben den Auftrag erhalten, diesfälligen Bewegungen nachzuspüren. Tagsdarauf wurde hinzugefügt, dass der Antrag Preussens in Hannover und London vielen Beifall gefunden habe. Die preussische Politik sei ein wahrer Proteus, da der König in London eine andere Sprache führe als in Paris. Am 8. Mai erhielt Cobenzl den Auftrag, die Unterstützung Russlands gegen das preussische Föderationsproject in Anspruch zu nehmen. Russland kam den Wünschen Oesterreichs nach. Woronzow machte dem englischen Gesandten Vorstellungen über den Beitritt Hannovers; dem Vertreter Sachsens, Sacken, liess die Kaiserin sagen, dass die Betheiligung des sächsischen Hofes mit dem Versprechen der Neutralität sich nicht vereinigen lasse, da Sachsen zugesagt habe, dem russischen System zu folgen. An Preussen gab die Kaiserin folgende Erklärung ab: Sa Maj. Imp. très sensible à cette attention de S. M. le Roi de Prusse ne croit pouvoir mieux répondre à sa pareille ouverture qu'en lui avouant avec la franchise qu'Elle est accoutumée de témoignor en toute occasion à son ami et allié: que ne voyant point la constitution germanique menacée de quelque danger et la croyant suffisamment garantie pour les traités de Westphalie et de Teschen, aussi bien que par les assurances solemnelles

Le Vice-Chancelier a parlé au ministre d'Angleterre des ruits qui couroient de l'adhésion du Roi son maître, à la ligue projettée par le Roi de Prusse en Empire, et lui a fait sentir combien cette conduite déplairoit à l'Imp^ce et mettroit obstacle au désir de l'Angleterre de s'unir avec elle. Fitzherbert envoyant un Courrier à sa Cour, je suppose que ce que lui a dit le Vice-Chancelier à cet égard fait l'essentiel de ses dépêches. On ne croit pas ici que l'Angleterre entend assez mal ses intérêts pour se laisser aller aux insinuations prussiennes, mais d'après l'avis de Woronzow, si même cela étoit, il en résulteroit plutôt du bien que du mal, puisqu'alors les deux Cours Imp^les pourroient plutôt trouver moyen d'attirer la France à leur parti, et qu'il est incontestable que dans tout ce qu'on voudroit entreprendre, la seule néutralité de la Cour de Versailles est préferable même à la coopération de celle de Londres.

Je n'ai pas cru pouvoir faire meilleur usage de ce que V. M. I. a daigné me mander au sujet des intrigues de Harris que de laisser lire à Besborodko le passage de ses très gracieuses ordres, dans lesquels il en est fait mention, pour mettre par là lui et l'Imp^ce en garde contre cette odieuse trame. Besborodko me dit qu'à la vérité on connoissoit ici Harris pour un intriguant du premier ordre, que par là même il avoit peut-être nui aux intérêts de sa Cour pendant son séjour ici, et qu'on ne pouvoit nullement garantir la durée de l'attachement qu'il a fait éclater alors pour les intérêts de la Cour de Vienne, mais que du moins jusqu'ici il n'y avoit aucune trace ici qu'il ait changé à cet égard. Que tout récemment encore dans une lettre écrite à lui Besborodko, il lui avoit beaucoup parlé de la manière indécente dont le Prince Galitzin, ancien ministre de la Russie à la Haye, croisoit les operations de Kalitschew, et cherchoit à affoiblir l'effet de tout ce que la Russie faisoit en notre faveur en Hollande sur quoi Harris faisoit des plaintes très vives. Au reste, ajouta Besborodko, vous pouvez être bien certain, que ce ne sera jamais ni un Harris, ni personne qui pourra

---

qu'Elle vient de donner en même temps que S. M. l'Empereur. Elle a de la peine à se persuader que l'association formée qui pouvoit si aisément répandre de la méfiance entre les États mêmes, puisse contribuer à consolider d'avantage le maintien de la constitution, et la liberté des États d'Allemagne.

apporter le moindre changement à l'amitié vive et cordiale de l'Imp[ce] pour S. M. l'Empereur. Il ne l'auroit jamais pu étant ici et il le pourra bien moins encore à la Haye, en Angleterre et partout où il sera. Rien ne seroit plus absurde, que de dire que l'Empereur ne veut que leurrer l'Impératrice dans ses espérances sans jamais les réaliser, ni seconder ses vues après que S. M[té] l'Empereur nous a secondé d'une manière si puissante dans l'affaire de Crimée, et que c'est nous, qui sommes en reste vis-à-vis de lui. J'ai saisi aussi une occasion naturelle pour demander au P[ce] Potemkin s'il y avoit long-tems qu'il n'avoit reçu des nouvelles de Harris, qu'on m'assuroit qu'il avoit changé des sentimens à notre égard et qu'il étoit devenu prussien. Je n'en serois pas surpris, réprit le P[ce] Potemkin, c'est un homme sans principes, et sur lequel on ne peut absolument compter, il est connu pour tel ici. Au reste le Prince m'assura qu'il n'avoit pas reçu de ses lettres depuis long tems.

Pour satisfaire aux ordres suprêmes de V. M. I. et Lui rendre compte de ce qu'a donné lieu aux faux bruits d'un voyage de Samoilow à Vienne, je dois avoir l'honneur de Lui dire trèshumblement que dans le tems où on ne savoit pas encore quelle tournure prendroient les affaires hollandoises, les prussiennes se sont empressé ici de répandre toute sorte des nouvelles tendantes à faire croire une guerre turque comme très prochaine. Leur but étoit que l'ambassadeur et le résident d'Hollande en informent les États généraux, àfin que dans l'espoir que les deux Cours Imp[les] auroient bientôt des affaires sur les bras, les représentations de la Russie fussent moins d'effet en Hollande, et qu'on y persiste dans l'obstination où l'on étoit; c'est pour appuyer cette probabilité de rupture avec la Porte, qu'on a imaginé le soit disant voyage de Samoilow qui n'a pas quitté Pétersbourg, et qui ne le quittera que pour retourner au Caucase. Cette nouvelle s'est répandu si forte que Samoilow a craint qu'elle ne parvienne jusqu'à l'Imp[ce], et que S. M. ne lui imputa de l'avoir répandu par vanité. Il s'est adressé à Besborodko pour le prier d'assurer S. M. I. qu'il n'y avoit pas la moindre part, et qu'il ne sçavoit pas ce qui y a donné lieu, si les choses en étoient avenues au point, que les deux Cours eussent eu à se concerter sur le plan d'opération, il auroit fallu employer des gens un peu plus habiles que ne l'est Samoilow. Au reste j'ai rendu compte en son tems à la

Chancellerie de Cour et d'État des motifs qui faisoient répandre ces bruits d'une guerre turque prochaine.

La jeune Cour est actuellement dans le plus grand embarras pour faire face aux dépenses des différens bâtimens, qu'ils ont entrepris assez imprudemment, ce qui joint aux pensions considérables qu'ils donnent, les a mis dans les cas d'avoir des dettes très fortes, et de n'avoir pas même de quoi payer les ouvriers qui travaillent pour eux.

Ils se sont adressé il y a deux jours par une lettre très suppliante à l'Impératrice qui leur a répondu le même jour, qu'elle étoit peiné de leur état, mais qu'elle ne concevoit pas comment avec l'argent qu'ils avoient, ils pouvoient être si dérangés, qu'il falloit qu'ils fussent extrèmement volés. Il faut absolument que le Grand-Duc aie auprès de lui quelque emissaire prussien qui lui souffle des choses contraires à nous même quant aux affaires, mais jusqu'ici quelques peines que je me suis donné, je ne puis encore déterrer qui c'est? je mis en oeuvre pour le savoir Mad[me] de Benkendorf, Krok dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M. I. dans mon trèshumble rapport précedent, et Saken[1] ci-devant ministre en Danemark, dans lequel le Grand-Duc met beaucoup de confiance, et auquel il parle souvent d'affaire, tous trois sont fort bien intentionés, tous trois conviennent, qu'il faut qu'il existe un personage pareil, mais ils ne peuvent savoir qui c'est, et le Grand-Duc refuse absolument de s'ouvrir la dessus. Dans le moment où la Russie a ordonné son armément maritime et l'augmentation des trouppes de terre, que tout le monde savoit être en notre faveur, le Grand-Duc a fort désaprouvé tout cela en disant que la Russie alloit s'engager de gayeté de coeur dans une guerre dont on ne pouvoit prévoir les suites. Saken lui a réprensenté que lors de l'affaire de la Crimée, V. M. I. avoit également courru le risque d'une guerre très dangereuse, uniquement pour les intérêts de l'Imp[ce], que ceci seul éprouvoit les avantages de l'alliance, mais que pour qu'elle puisse subsister, il falloit que la Russie fit pour nous dans l'occasion ce qu'elle avoit éprouvé de notre part. Le Grand-Duc est convenu qu'il avoit raison et

[1] Carl Magnus Baron Sacken von der Osten, Unterhofmeister bei dem Grossfürsten Paul, dann k. russischer Gesandter in Dänemark, endlich Untergouverneur des Grossfürsten Constantin.

c'est ce qu'il fait communement quand on lui donne des arguments aussi concluans que ceux-là, mais quelques jours après il revient à la charge avec des nouvelles difficultés, ce qui prouve clairement qu'il est soufflé. Si je pouvois déterrer la source de ces intrigues il seroit peut-être possible de la détruire, mais je ne puis pas trop employer pour l'espionage de la grande Cour pour ne pas montrer trop de chaleur à s'attacher à la jeune.

On a fourré dans la tête à Leurs Altesses Imp[les] que V. M. ne cherchoit que différer le mariage de la Princesse Elisabeth pour ensuite la rompre, si Elle voyoit que la jeune Cour ne fut pas tout à fait à Elle. J'ai fait voir l'absurdité des pareilles insinuations, mais en même tems j'ai fait sentir que la froideur, que Leurs Altesses témoignoient à V. M[té] n'étoit certainement pas le moyen de l'engager à ajouter encore à toutes les bontés qu'Elle avoit eu pour la maison de Wurtemberg. On a persuadé en outre à la Grande Duchesse que la Princesse Elisabeth ne pouvoit ni recevoir ni écrire des lettres sans les montrer, de sorte que S. A. I. ne pouvoit s'entretenir librement avec sa soeur de leurs affaires domestiques, et de famille, telle que la dernière aventure du P[ce] de Wurtemberg. La Grande Duchesse a dit aussi à Krok en lui remettant une lettre pour la Princesse Elisabeth : je ne vous charge d'aucune commission verbale pour ma soeur, parceque vous ne pourrez jamais la voir en particulier.

J'ai fait sentir sur cela qu'il ne seroit trop extraordinaire qu'on permit à une jeune Princesse de 16 ans de se trouver dans des têtes à têtes, tandis qu'une simple particulière de cet age là ne quitteroit jamais sa mère ou sa gouvernante, et j'ai ajouté, que j'ignorois qu'il y eut la moindre contrainte sur la correspondance de la Princesse. D'un autre côté la Grande Duchesse a chargé Krok de prier instamment Mad[e] sa mère de faire des remontrances très vives au Prince Ferdinand sur ce qu'il manquoit à ses devoirs vis-à-vis de V. M., et que son intérêt et celui de sa famille exigeoit, qu'il employa tout au monde pour mériter ses bonnes grâces. Je crois d'après mon foible jugement qu'il ne seroit pas inutile de permettre à Krok pendant son séjour à Vienne de faire souvent sa cour à la Princesse. Je le crois chargé de rendre compte à la jeune Cour de tout ce qui la concerne, et ses rapports ne pourront être

que très avantageux pour nous. Le Grand-Duc donne de plus en plus des preuves d'un caractère tout à fois foible et soupçonneux, auquel il joint beaucoup d'imprudence. Il ne se conduit pas bien vis-à-vis de l'Impératrice. Tout ce qui est en faveur chez elle n'est pas bien reçu par lui, en revanche il accable de distinctions tous ceux qui sont mal à la grande Cour.

La Grande Duchesse a plus de fermeté et de prudence, sans l'empire très forte qu'elle a sur lui il feroit encore plus de fausses démarches. Mad[e] de Benkendorff est toute à nous, et toujours l'amie intime de la Grande Duchesse, mais elle ne jouit pas également de la confiance du Grand-Duc. Les prussiens se vantent que le Grand-Duc est tout à eux, et que du moment où il sera le maître l'ancien sistême reprendra vigueur. Ils sont assuré depuis long tems que la correspondance entre V. M[té] et la jeune Cour étoit absolument rompue, et que le Grand-Duc en entretenoit une fort suivie avec le Roi. Quant à ce dernier article Mad[e] de Benkendorff m'assure qu'elle ne le croit pas fondé. Elle, Saken et Crok croyent toujours, si même dans les sentimens actuels le Grand-Duc montoit sur le thrône qu'il n'abandonneroit jamais le sistème de l'alliance avec V. M[té], mais ils se flattent toujours que d'ici à ce moment, qui grâces au ciel paroit encore fort éloigné, on le rammenera entièrement aux bons sentimens desquels il n'auroit jamais du se départir, d'autant plus qu'ils croyent la Grande Duchesse pour nous. Je prie V. M. I. de daigner recevoir à Ses pieds les assurances que je ne perdrai jamais de vue ces objets intéressants.

Au moment où je m'y attendois le moins l'Impératrice m'a fait proposer par le P[ce] Potemkin de l'accompagner dans le petit voyage qu'elle va faire, ce dont j'ai l'honneur de joindre ici trèshumblement la marcheroute. La même proposition a été faite aux ministres de France et d'Angleterre seuls. Je crois que l'un ou l'autre et peut-être tous les deux ont sollicité cette grâce, tandis que moi j'ai suivi ma methode ordinaire d'accepter toujours avec reconnoissance des pareilles distinctions sans jamais les demander. Le choix de ces deux ministres du second rang a rendu la chose encore plus affligeante pour le C[te] Goertz. Je parts dans l'instant pour Czarsko Selo, où S. M. l'Imp[ce] nous a ordonné de venir de bonne heure voulant se promener aujourd'hui avec nous dans ce jardin. C'est demain que commence

le voyage. Mon P. S. 1mum à la Chancellerie de Cour et d'État contient tous les détails qui y ont rapport.

Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance de ce que V. Mté I. daigne me dire derechef en date du 2 mai sur ma santé. Je désire d'employer chaqu'instant de ma vie au service du meilleur des maîtres, et de me rendre digne de toutes les bontés dont Il n'a cessé de me combler.

En me prosternant etc.

CLXXVIII.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne ce 24 Juillet 1785.

Nous revoilà donc enfin dans le cas de pouvoir vous envoyer un courrier, mon cher Louis. Vous verrez par mes lettres d'office, où nous en sommes actuellement avec nos Hollandois; et je suis très avide d'apprendre la façon dont on aura envisagé là où vous étes l'incroyable déraisonement que doit porter à la connoissance de l'Impératrice directement par le canal de Monsieur de Besborodko Monsieur Fitzherbert. On n'imagine pas, comment on peut-être assez bête, ou croire son prochain assez bête, pour oser lui présenter de pareilles absurdités. Je sais par une longue expérience que le ministère anglois est le plus déraisonable et le plus insolent même des possibles, lorsqu'il croit pouvoir l'être; mais je vous avoue, que ce petit polisson en politique qui y est actuellement à la tête des affaires etrangères a surpassé, ce me semble, tous ses prédecesseurs en déraison et en impertinence. Parbleu on feroit là un beau marché!

On me paroit fort empressé à Pétersbourg du traité de commerce d'après plusieures instances réiterées, que m'a fait le Prince Galitzin; et attendu que, quod femina vult, vehementer vult, je pense qu'il faudra bien se prêter autant qu'humainement faire se pourra, et je ferai tout ce que je pourrai pour cet effet.

Je souhaite d'avoir bientôt de vos nouvelles, et je suis toujours bien cordialement mon cher enfant

Sig.: Votre bien bon ami.

Original.

CLXXIX.

Joseph an Cobenzl.

St Pétersbourg le 6. Aout 1785
par courrier Veghely.

Vienne ce 26. Juillet 1785.

Mon cher Comte Cobenzl! J'ai déjà été quelque tems à ne point avoir eu le plaisir de vous écrire; outre la stagnation qu'il y avoit dans les objets majeurs, j'ai été en voyage en Italie, dont je suis revenu un peu incommodé. Je vous savois au reste en route avec l'Impératrice. Je vous joins ici copie de la lettre que j'en ai reçu,[1] ainsi que de LL. AA. I. avec mes réponses. Vous y verrés une belle différence dans le stile et dans les coeurs qui les dictent. Mr de Rieger qui a été à même de voir de près LL. AA. I. m'assure, qu'elles sont plus mal que jamais avec l'Impératrice et que c'est en grande partie par contradiction à l'amitié qu'elle a pour moi, qu'ils sont prussiens en diables; un certain Senateur Westerwald, qui doit avoir beaucoup de crédit auprès du Grand-Duc, est celui qui l'entretient le plus dans le prussianisme. Made de Benkendorff, m'assure-t-il, est parfaitement des nôtres, je vous prie de lui faire aussi mes complimens et de lui dire toute sorte de choses obligeantes de ma part.

Quant aux affaires avec les Hollandois vous verrés par les dépêches du Prince Kaunitz de quoi il s'agit; l'essentiel est, que l'Impératrice veuille bien presser par son influence la conclusion des négociations avant l'écoulement du terme que j'ai fixé au 15. Septembre prochain. Pour le présent je ne puis que me louer de la façon avec laquelle la France s'est expliquée vis-à-vis de la Republique, et il faut voir si elle continuera de même.

Je ne doute point que le Prince Kaunitz ne vous informe en detail d'un pièce secrète, que nous avons eue, et qui met dans tout son jour le projet aussi absurde que ridicule du ministère anglois et nommément de Mr Carmarthen,[2] par lequel il veut engager la Russie par Mr de Fitzherbert à faire des démarches positives vis-à-vis de moi, pour m'engager à conclure

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CXVII, p. 252.

[2] Lord Carmarthen, Staatssecretär für die auswärtigen Angelegenheiten im Ministerium Pitt.

une alliance formelle entre nous trois, en me faisant par conséquent rénoncer à mon alliance avec la France, et en liant cette dernière puissance avec la Prusse et la Porte, ce qui me rendroit joli garçon de tous les cotés, de même que Impératrice de Russie ne pourroit plus compter sur mon assistance, ni moi presque sur la sienne, pendant que tous les deux certainement, vu l'état misérable et déchu d'Angleterre, et surtout de son exécrable ministère et gouvernement, nous n'aurions pas le moindre avantage à nous en promettre. Vous ferés sentir celà, si jamais on pourroit se faire illusion à ce sujet, et vous appuyerés surtout qu'aussi longtems que le troc que j'ai tant désiré, ne peut avoir lieu, et que le Roi de Prusse n'est point abaissé, je me trouve dans une situation à ne pouvoir d'aucune façon m'écarter de mes liens avec la France, sans exposer mes provinces au plus grand malheur. Ceci est un objet, que vous ne perdrés pas de vue, et comme indubitablement Fitzherbert[1] prendra toute sorte de voies, quoiqu'on l'ait adressé directement au seul Besborodko afin qu'il fasse lire cette fameuse lettre ostensible à l'Impératrice même, je ne doute pourtant point, que le Prince Potemkin, sans cela Angloman, n'en soit instruit, et n'y entre pour quelque chose.

Quant aux Turcs il n'y a rien à dire pour le présent, il ne me reste donc qu'à vous assurer, que j'ai trouvé très jolies les relations de votre voyage, que vous avés écrites de main propre au Prince Kaunitz, et que j'aurois bien voulu en être, surtout à Moscou, où l'Impératrice a eu la satisfaction de voir que la nation étoit convaincue du bien qu'Elle lui faisoit, pendant que Pierre le Grand n'a eu que celle d'en jetter les premiers fondemens et celà avec les moyens les plus violens.

Nous avons actuellement ici le fameux Soprano Marchesini, qui chantera en passant quelques fois dans l'Opera de Sarti il Giulio Sabino et que vous allés bientôt avoir à Pétersbourg. Vous pouvés assurer quiconque en est curieux, que c'est une exellente acquisition que l'Impératrice fait, et que cet homme est un prodige pour l'étendue de sa voix et les cordes de basse qu'il a, de même que pour l'art de la musique, qu'il possède, et pour l'exécution et la varieté de son chant, ayant formé de son gosier un vrai instrument dont il joue à plaisir;

---

[1] Der k. englische Gesandte in Petersburg.

outre celà il est d'une très jolie figure, fort bon acteur, et il récite bien.

Adieu mon cher Comte, portés-vous bien, je vous joins ici les lettres pour l'Impératrice et LL. AA. I. comme aussi celle de la Princesse Elisabeth, croyés moi bien sincèrement

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CLXXX.

Joseph an Cobenzl.

Par Marchesini. Vienne ce 18. Aout 1785.

Mon cher Comte Cobenzl. Celui qui vous remettra cette lettre, est le fameux Marchesi. Je ne puis vous en dire autre chose, si non qu'il est Milanois, qu'il veut même s'y fixer à l'avenir; qu'il est habile, peut-être unique dans son art et qu'avec celà il paroit bon enfant, car ce seroit lui faire trop d'honneur que de dire que c'est un bon homme, parcequ'il lui en manque une partie si caractéristique. Il n'est point difficile ni impertinent comme le sont souvent ces Messieurs. Je désire bien qu'il plaise à l'Impératrice, car c'est là le grand et unique objet. Je vous le recommande donc, mon cher Comte, comme un suddito austriaco et si cette qualité peut lui être utile, dans l'esprit de l'Impératrice et des Russes bien intentionés, vous la ferés valoir. Adieu mon cher Comte, portés vous bien et croyés moi,

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CLXXXI.

Joseph an Cobenzl

St Petersbourg le 20. Sept. 1785 par courrier Szabo. Vienne ce 7. Septembre 1785.

Mon cher Comte de Cobenzl! Ce courrier vous est expedié pour vous mettre au fait des circonstances, dans les-

[1] Arneth, l. c Nr. CXVIII, p. 253.

quelles se trouve la négociation avec la Hollande. Je ne doute presque point, que je serai obligé de commencer les hostilités et que par conséquent la guerre aura lieu. Je ne puis vous donner une connoissance plus detaillée à ce sujet, qu'en vous joignant ici la lettre et la copie de la lettre, que j'écris à l'Impératrice[1] et de celle que j'ai écrite au Comte de Mercy;[2] cette dernière ne servira, qu'à votre connoissance et afin de pouvoir faire connoitre le fond de mes intentions à l'Impératrice et à son ministère. Je me flatte, que quelque chose, qui puisse arriver, l'Impératrice tiendra ferme dans ses principes d'amitié pour moi, et qu'elle m'assurera au moins mes derrières, savoir du coté du Roi de Prusse et de la Porte.

La fameuse soi-disant conféderation germanique s'est faite et jusqu'à présent elle s'est bornée au Roi de Prusse, aux Electeurs de Saxe et d'Hanovre et à quelques petits Princes, qui en sont entièrement dépendans. Pour moi, j'ai pris le parti, et je crois, que c'est le plus sage, de ne plus m'y opposer d'aucune façon, mais de laisser tomber la chose d'elle même, puisqu'on en reconnoitra l'inutilité et qu'on n'a été que la dupe des mensonges du Roi de Prusse.

Vous aurés peut-être entendu parler de toutes sortes de projets de voyages, qui se débitent à mon sujet, et l'on me fait même à Vienne partir tous les jours, même pour Pétersbourg, mais vous sentés bien, que les circonstances ne me permettent point de me absenter du timon de mes affaires, d'autant plus, que si la guerre venoit à s'allumer, je me rendrois sûr aux Païs-bas.

Adieu mon cher Comte! portés-vous bien et soyés persuadé, que je suis toujours avec les mêmes sentimens d'estime et d'amitié

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

P. S. Je vous joins ici une petite lettre pour la Grande Duchesse, je veux pourtant voir, s'il est possible, que ces gens retournent à la raison.

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CXX, p. 259.

[2] Der Brief Josephs an Mercy bei Arneth, Corresp. du Comte Mercy I, p. 444.

Dans ce moment je reçois la lettre ci-jointe de la Princesse de Zerbst[1] bellesoeur de l'Impératrice. On peut aisement se figurer le triste état, dans lequel elle se trouve, lorsque l'on connoit le Prince son mari. Si l'occasion se présentoit, vous pourrés faire voir cette lettre, de même que la copie de la réponse, que je lui ai faite.

CLXXXII.

Joseph an Cobenzl.

A Pétersbourg le 14. Octobre 1785
par Benkovich.

Vienne ce 30. Septembre 1785.

Mon cher Comte de Cobenzl. Je me suis empressé de faire partir ce courrier pour annoncer à l'Impératrice la signature des préliminaires conclus à Paris entre le Comte de Mercy et les ambassadeurs Hollandois.[2] Je ne doute point que la Chancellerie d'État ne vous communique leur contenu pour que vous puissiés en donner part à l'Impératrice par la voie de son ministère. Dès que le grand objet de l'échange a manqué il ne s'agissoit plus que de sortir de cette vilaine affaire le plus honêtement que possible, et je crois que les points qui ont été arrangés mutuellement sont de nature à pouvoir me satisfaire.

Je vous envoïe ici copie de la lettre que l'Impératrice m'a écrite par un courrier expedié au Prince Gallitzin et que j'ai reçue il y a trois jours; vous trouverés aussi ma reponse[3] en original et en copie dont vous ferés passer le premier à sa destination. Je ne comprends pas ce que l'Impératrice a en idée au sujet de l'Angleterre. Faites, je vous prie, bien comprendre aux Russes que depuis l'année 1756 les Anglois ont pris à tache de me faire tout le mal qu'ils ont pu, et que le

---

[1] Friederike Auguste, Tochter des Fürsten Victor Friedrich von Anhalt-Bernburg, zweite Gemahlin des Fürsten Friedrich August von Anhalt-Zerbst; † 1827.

[2] Die Präliminarien vom 20. September 1785 sind holländischerseits unterzeichnet von: Mathieu Lesterenon de Berkenroode und Stryen, Deputirter der Provinz Holland bei den Generalstaaten, und Gerard Brantsen, Bürgermeister und Senator der Stadt Arnhem, Grossmünzmeister der Republik und Deputirter.

[3] Arneth, l. c. Nr. CXXI, p. 261.

Roi comme Electeur d'Hanovre a toujours été le boute-feu de tous les desagrémens qui ont été suscités en Allemagne dont la fameuse Ligue est un exemple tout récent. D'après ces allures on ne sauroit meconnoitre que les Anglois ne recherchent point sincèrement mon alliance, et qu'ils n'ont d'autre vue que de me brouiller soit avec la France ou avec la Russie et d'engager par là le Roi de Prusse qui a toujours été leur idole de se lier avec la France ou d'acquerir derechef la Russie. Dans l'un et l'autre cas il n'y auroit que moi qui en seroit dupe, et je suis sûr que le Roi de Prusse a suggeré cette idée aux Anglois. En me brouillant avec la France tous les effets que doit produire mon alliance actuelle avec la Russie, seroit affoiblis de même que toutes nos démarches communes; puisque j'aurois sur les bras un aussi puissant ennemi comme la France qui peut m'attaquer de plusieurs cotés. Vous ferés donc concevoir que tant que le troc des Païs-bas ne sera fait et que le Roi de Prusse ne soit abaissé, l'exécution de toutes ces idées devient impossible.

Il convient cependant d'en laisser toujours l'espérance éloignée et à l'Angleterre et à la Russie.

Je vous joins ici mon cher Comte copie d'une singulière lettre que m'a écrite la mère de la Grande Duchesse. Les excuses qu'elle m'a faites sans les avoir demandées, m'ont parues fort extraordinaires. Vous verrés aussi par la copie de ma réponse la manière dont j'ai saisi la chose; je l'ai conçue de façon qu'elle peut même être communiqué par la mère à Leurs Altesses Impériales. Je vous envoye aussi quelques lignes pour la Grande Duchesse qui renferment une lettre de la Princesse Elisabeth, sa soeur. Vous tacherés d'apprendre si du coté des Grand-Ducs on a envie de s'approcher de moi ou à quoi aboutit la lettre de la Grande Duchesse de Wurtemberg?

Adieu, mon cher Comte, voila tout ce que je puis vous dire pour le moment. Portés-vous bien et soyés persuadé de toute l'estime et de l'amitié avec lesquelles je suis

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CLXXXIII.

Cobenzl an Joseph.

par Courr. Poradovsky. à S[t] Pétersbourg le 5. octobre 1785.

Sire!

C'est avec la plus vive impatience que j'attendois l'occasion de pouvoir expédier un courrier pour envoyer mes trèshumbles rapports aux pieds de V. M. I. On me remettoit toujours d'une semaine à l'autre pour cela, et ce n'est qu'aujourd'hui que je puis enfin faire partir un des trois qui se trouvent chez moi, encore suis-je obligé de l'expédier fort à la hâte pour ne pas retarder l'envoie du traité de commerce que nous venons de conclure, et dont la publication est fixé au 12. de novembre. Je n'aurai la lettre, que S. M[té] l'Impératrice prépare pour V. M. I. que vers la fin de cette semaine et alors je ferai partir un second courrier, qui portera en même tems des rapports plus détaillés de ma part aux pieds de V. M. I. et à la Chancellerie de Cour et d'État.

Je dois reclamer trèshumblement indulgence si souvent éprouvé de V. M. I. sur la manière dont j'ai exécuté les ordres suprêmes relativement au traité de commerce. On le regarde ici en général comme infiniment plus avantageux pour nous, qu'à l'égard de la Russie, par la raison que nous pouvons faire un assez grand commerce dans les états de l'Impératrice et qu'eux n'en peuvent faire presqu'aucun chez nous.

Sur l'article le plus important pour eux, celui de Youchtes ils se sont contenté de la diminution des droits jusqu'à 60 fl. 40 kr. par quintal, et je n'ai pas été dans le cas de faire usage de la diminution ultérieure, à laquelle j'étois autorisé.

Les boëtes que V. M. I. a daigné me charger de donner aux plénipotentiaires ont paru magnifiques à l'Impératrice et ont plu infiniment à ces messieurs, mais les présents extraordinaires en argent, que V. M. I. leur destinoit n'ont pas pu avoir lieu cette fois-ci, et c'est Besborodko qui y a mis obstacle au grand chagrin des autres plénipotentiaires, c'est ce dont je rends compte avec détail dans mon trèshumble P. S[t] 2 à la Chancellerie de Cour et d'État.

Si effectivement la crainte de Besborodko étoit fondée, que ce présent extraordinaire très désiré par les plénipoten-

tiaires ne produisit un mauvais effet auprès de l'Imp[ce] il nous a rendu service en l'empêchant d'avoir lieu, et personne que lui ne peut savoir la disposition et la façon de penser momentanée de la souveraine étant toujours son homme de confiance au premier dégré. Entre tems l'offre seule de ce présent a déjà produit sur les gens en crédit ici tout l'effet, qu'on devoit s'attendre du présent même. Ils ont vu par le fait ce qu'ils avoient à se promettre de la générosité de V. M. I. en demeurants attachés à ses intérêts, et que certainement ils s'en trouveront aussi bien, que ceux qui autrefois ont été des créatures prussiennes. D'après mon foible sentiment cet argent étant déjà ici, et destiné par V. M. I. pour ces messieurs, pourroit y demeurer et attendre une occasion favorable pour leur être donné, chose qui dans l'intimité des deux Cours Impériales ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Besborodko lui même m'a promis de m'indiquer le moment qui sera le plus propice pour qu'ils puissent jouir de la générosité de V. M. I., sans risquer de déplaire à l'Impératrice. En attendant ces messieurs sachant cet argent chez moi, et qu'il n'attend qu'une occasion pour passer dans leurs mains, ce sera un aiguillon qui les excitera toujours de plus en plus à tout ce qui peut être de l'intérêt de V. M. I.

Je ne crois pas que ce présent extraordinaire ait absolument déplu à l'Impératrice, mais quand il n'en auroit résulté autre chose, si non qu'elle ait été un peu plus en garde contre les conseils favorables à nos intérêts que ces messieurs pouvoient lui donner, Besborodko a déjà très bien fait de les empêcher. On demandera peut-être d'où vient Besborodko, qui devoit savoir cela d'avance, n'à-t-il pas accepté la première proposition qui lui a été faite, et a-t-il demandé lui même qu'on en fit part à l'Impératrice? C'étoit surement un faux calcul de sa part, mais lorsqu'il ne voyoit la chose que de loin, elle lui paroissoit sans aucun inconvenient, et quand on en est venu au fait et au prendre la peur lui a pris et il a saigné du nez. Au reste je sçais de science certaine que l'Imp[ce] n'êst nullement instruit de l'idée de ce présent extraordinaire, et que tout ce qui s'est passé à cet égard, est resté entièrement entre les plénipotentiaires et moi. En même tems que Besborodko n'a pas accepté les 10/m Roubles il m'a demandé de lui faire faire un très grand et très beau service de porcellaine de Vienne,

dont il a choisi le-dessein, et que naturellement suivant l'usage il ne payera pas. J'ai cru devoir de lui promettre, et je donne la commission à mon cousin par le courrier d'aujourd'hui de le commander. J'espère que V. M. I. ne désaprouvera pas cette dépense extraordinaire, comme en général le pied où sont ces messieurs de me demander les emplettes qu'ils veulent faire, cet usage fort commode pour eux fait plus d'effet, que des présents beaucoup plus considérables.

Sur les affaires de Hollande ce n'est que par mon prochain courrier que je pourrai mettre aux pieds de V. M. I. mes trèshumbles rapports sur la manière dont j'ai mis ses ordres suprêmes à exécution, ce dont je puis avoir l'honneur de l'assurer ici, c'est qu'on a été généralement indigné de la dernière proposition des Hollandois relativement à la cession du Doel[1], qu'on a approuvé, et que j'ai reçu de nouveau les assurances les plus fortes tant de l'Imp^ce^ elle même que de toutes les personnes du ministère, que si le Roi de Prusse ou les Turcs, ou telle autre puissance que ce soit vouloit embrasser la querelle des Hollandois et leur donner des secours, S. M. l'Imp^ce^ feroit entièrement cause commune avec V. M. I.

On vient de publier l'Ukase pour la levée d'une nouvelle recrue d'un homme sur 250, ce qui formera 40/m hommes, puisqu'on compte à peu près à 10 millions la population des provinces qui fournissent la recrue. En même tems Woronzow qui vient de faire une tournée très considérable dans l'intérieur des provinces de l'empire, et qui a vu une grande partie de l'armée, m'a donné sa parole d'honneur, que la dernière recrue de l'année passé avoit suffi pour compléter tous les régimens, par conséquent que celle-ci fourniroit précisement la quantité d'hommes nécessaires pour l'augmentation projetté et dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à V. M. I. par mes trèshumbles rapports du 21. févr. Woronzow n'ayant jamais été des amis de Potemkin, il semble qu'on peut assez se reposer sur cette assertion de sa part.

Le P^ce^ Galitzin a été chargé de communiquer au P^ce^ de Kaunitz un rescript de l'Impératrice, servant de réponse à la dépêche qui m'avoit été adressée relativement à l'Angleterre. Je n'ai connoissance de ce rescript que par une communication

---

[1] Doel, Dorf in Belgien, Provinz Ostflandern, an der Schelde.

verbale que m'en a fait le Vice-Chancelier, en le traduisant ex abrupto et par conséquent c'est à peu près comme s'il ne m'en avoit pas fait aucune communication. Mais ce que je puis avoir l'honneur d'assurer à V. M. I. c'est que Fitz-Herbert a tout à fait échoué dans sa négociation, et que la lettre ostensible de Milord Carmathen, que le Prince de Kaunitz m'a bien voulu envoyer n'a fait aucune impression ici. On est convaincu de la nécessité que V. M. I. cultive les liens, qui l'unissent à la France aussi long-tems que faire se pourra, et on le désire même pour l'intérêt de la Russie. On est très décidé à ne s'unir avec l'Angleterre qu'après s'être préalablement concerté avec nous, et dans le cas seulement où la France romproit les liens qui l'unissent à V. M. I.

J'ai été absent de Pétersbourg lorsque Mr de Rieger y est venu, et ce n'est que vers la fin de son séjour même qu'il a vu le Bon de Seddeler. Mais quand j'y aurois été et quand j'aurois dirigé toutes ses démarches d'après le peu de connoissance, que j'ai pu me procurer de la jeune Cour, Mr Rieger n'auroit pas pu mieux s'acquitter des ordres dont il a été chargé. Il a parlé à LL. AA. I. et surtout à la Grande Duchesse avec une force et une fermeté, qui a étonné tous ceux qui les entourent, et il les a mis en quelque sort au pied du mur. Il a désabusé Madme la Grande Duchesse d'une infinité de fausses idées qu'on lui avoit inspirées sur la manière dont la Princesse Elisabeth étoit traitée. Il est certain que l'intimité dans laquelle V. M. I. est avec l'Impératrice est la cause principale de la froideur de la jeune Cour. J'ai eu depuis mon retour plusieures conversations avec Madme de Benkendorff, elle m'a avoué qu'on avoit inspirée les idées les plus fausses à Madme la Grande Duchesse, sur la manière dont la Princesse Elisabeth et le Pce Ferdinand étoient traités, et qu'on lui avoit fait naître des pretensions les plus ridicules à cet égard. Mais elle m'a juré en même tems que depuis quelque tems cette Princesse en étoit absolument revenu. Je l'ai infiniment pressé de me dire quelle pouvoit être la raison qui empêchoit le Grand-Duc de se livrer aux sentimens d'amitié que celle de V. M. devoit naturellement lui inspirer, elle m'a toujours répondu que c'étoit là le secret de ce Prince que personne ne pouvoit lui arracher. Le Grand-Duc est foible, me dit Madme de Benkendorff, et on peut aisément le mener. Il est très changeant, mais

il est encore plus dissimulé. Selon elle, il ne seroit pas impossible que dans le fond du coeur ce Prince ne fut attaché à V. M. et convaincu des avantages de l'alliance entre les deux Cours Imp[les], mais il est si persuadé que l'Imp[ce] est toujours d'un avis contraire au sien, qu'il craint de nuire à l'intimité qui existe entre cette souveraine et V. M. en témoignant trop hautement de l'amitié pour Elle.

J'ai représenté à Mad[me] de Benkendorff que cette crainte étoit ridicule que ce que l'Impératrice avoit fait, et pendant le séjour de V. M. ici, et pour faire réussir le mariage, et pour le voyage de Leurs Altesses Imp[les] prouvoit assez que son intention étoit, que ses enfans fussent aussi bien que possible avec V. M[té]. Madame de Benkendorff en convint, mais elle ajouta que si le Grand-Duc avoit une fois cette idée dans la tête rien ne pouvoit l'en disuader.

Au reste Mad[me] de Benkendorff, Nicolai, la Fermière croient tous qu'en continuant de les ménager, le Grand-Duc et la Grande Duchesse finiront par être attachés à V. M. autant qu'ils le devroient depuis long-tems, et que parvenus au thrône, ils trouveront le sistème de l'alliance entre les deux Cours Imp[les] établi sur des bases si solides, qu'ils n'y apporteront aucun changement. Mad[me] de Benkendorff croit, qu'en même tems que V. M. I. continue de témoigner toute l'amitié possible à Leurs Altesses Imp[les] il seroit bon de ne pas les presser si vivement d'y répondre autant qu'ils le devoient dans ce moment-ci, que le Grand-Duc soupçonneux comme il est, en infére, qu'il y ait quelque chose la dessous, et que ceci le rend encore plus réservé. Mad[me] de Benkendorff est pénétré tant de ce que je lui ai dit en conséquence des ordres suprêmes de V. M. I. que de ce qu'elle a trouvé plusieures fois pour elle dans les lettres à Mad[me] la Grande Duchesse, mais en même tems par une suite de son zèle et de son attachement à tout ce qui nous regarde, elle désireroit qu'il ne fut jamais question d'elle dans les lettres à Mad[me] la Grande Duchesse. Il en a résulté quelques fois que lorsqu'elle a pris notre parti, on lui a fait sentir qu'on attribuoit cela au plaisir que lui convient les distinctions dont l'honoroit V. M. Cette dame est tout a fait à nous, ainsi que Nicolai et la Fermière. Ce dernier s'est emporté quelques fois lorsque la Grande Duchesse parloit de réserve, dont il falloit user vis-à-vis de nous jusqu'au point de

lui dire : Madame avec votre sotte politique vous finirez par tout gâter.

La confiance dont le Grand-Duc honore M^{r} d'Osterwald vient surtout de ce que c'est de lui dont il fait usage pour emprunter de l'argent. C'est de quoi la grande Cour est instruite avec détail. Ayant été précepteur du Grand-Duc dans le tems où le Cte Panin en a été le gouverneur; je crois bien qu'il a sucé dans cette école les maximes prussiennes, mais ce n'est pas un homme capable d'avoir un crédit préponderant dans les affaires d'état.

Mad^{me} de Benkendorff m'a assuré très positivement qu'il n'existoit aucune relation entre la jeune Cour et celle de Berlin, que jamais ils ne s'écrivoient, et que même la Grande Duchesse ayant en différentes choses à demander pour ses frères, elle se servit pour cela des voies indirectes. Une époque qui doit naturellement beaucoup influer sur les sentimens de la jeune Cour c'est celle du mariage de la Princesse Elisabeth, dont Mad^{me} la Grande Duchesse souhaite beaucoup de voir arriver le moment. Peut-être n'est elle pas entièrement revenu des inquiétudes qu'on a voulu lui inspirer à ce sujet. Elle m'a fait l'honneur de me dire récemment que d'après les lettres de la Princesse, elle voyoit clairement que l'Archiduc ne lui étoit pas indifférent, et qu'elle prenoit un intérêt bien vif. Pendant le voyage l'Imp^{ce} m'a demandé aussi quand le mariage auroit lieu?

Pendant le séjour que j'ai fait à Gatschina, Leurs Altesses Imp^{les} m'ont comblé de bontés. Le Grand-Duc s'est entretenu plusieures fois avec moi sur les affaires d'Holstein, ainsi que j'en rends compte dans mon P. S^{t} à la Chancellerie de Cour et d'État. Il m'a demandé des nouvelles sur les affaires d'Hollande, et je lui ai rendu compte de l'état où elles étoient. Il m'a paru comprendre l'indispensable nécessité d'en venir à des hostilités. Mais pourquoi m'a-t-il demandé a-t-on reveillé le chat qui dort relativement à ces affaires hollandoises? Je lui ai représenté que V. M. I. ayant vu par Elle même que Ses sujets lésés contre la teneur de traités et privés des avantages qui leur revenoient de tout droit, il avoit été impossible de laisser éternellement les choses dans cet état, et de ne pas reclamer ce qui nous appartenoit le plus clairement possible, telle entre autre, que la ville de Mastricht, que les traités les plus positifs

nous assuroient, que si les Hollandois avoient entendu leurs intérêts ils n'auroient pas du hésiter un instant à consentir à l'ouverture de l'Escaut en révanche de toutes les prétensions que nous avions à reclamer à leur charge; que cette libre navigation auroit bien été un avantage pour la ville d'Anvers, mais n'auroit jamais renversé le commerce d'Amsterdam, ainsi qu'ils affectoient de le craindre, commerce trop bien établi pour cela. Que V. M. I. dans tout le cours de cette affaire avoit donné des preuves de la plus grande modération, et du désir d'éviter la guerre. Mais que Sa dignité, et Sa considération publique éxigeoit qu'Elle se fit rendre justice par la force, tous les moyens de persuasion et de conciliation étant infructueux. Le Grand-Duc parut sentir la vérité de mon raisonnement; il m'assura à différentes reprises de sa vive et sincère amitié pour V. M. I. et me dit entre autre, je ne suis pas homme à beaucoup des paroles, mais j'espère qu'un jour on me connoîtra par les faits. Comme cette affaire de Holstein tient infiniment à coeur au Grand-Duc, je suis convaincu que tout ce que V. M. I. pourra y faire en sa faveur, lui sera infiniment agréable, et produira un excellent effet sur lui. Mad^me^ la Grande Duchesse de son côté m'a beaucoup parlé de son séjour de Vienne, des agrémens de la situation du P^ce^ Ferdinand son frère aux Pais-bas, elle m'a parlé de toutes les nouvelles concernantes les personnes de la société à Vienne avec des détails dont j'ai été étonné, et qui prouvent qu'on lui en rend compte très exactement. J'ai l'honneur de mettre aux pieds de V. M. I. une lettre de LL. AA. I^les^ pour Elle, et un autre de Mad^e^ la Grande Duchesse pour la Princesse Elisabeth.

Je dois en même tems avoir l'honneur de lui annoncer trèshumblement que la Grande Duchesse est grosse dans le cinquième mois.

Leurs Altesses Imp^les^ m'ont dit d'avoir eu un plan du Bourg à Vienne que V. M. I. leur avoit donné, et qui leur a fait le plus grand plaisir. Sa M^té^ l'Impératrice ayant désirée le voir, il est resté quelques jours chez elle et s'est égaré. Leurs Altesses m'ont témoigné, qu'il leur seroit très agréable, que V. M. voulut bien réparer cette perte, c'est ce que j'ai cru de mon devoir de ne pas lui laisser ignorer.

Quelques jours après moi est venu à Gatschina le Cte Goertz avec un autre détachement du corps diplomatique.

Quoique Leurs Altesses Imp[les] les ayant reçu avec leur politesse ordinaire, elles ont cependant évité de parler à aucun d'eux en particulier, et se sont toujours adressé à tous à la fois. Seulement le Grand-Duc passant à côté du ministre de Saxe, pour lequel il a toujours eu des bontés, lui dit tout bas: *Ich muß mich mit der Politik sehr in acht nehmen.*

Le P[ce] Potemkin m'a chargé de le mettre aux pieds de V. M. I. Il doit partir pour la Crimée, mais il n'en sçait pas encore exactement l'époque. Il me dit qu'il désireroit très-vivement que V. M. I. fit l'été prochain un voyage en Galicie, où que du moins le bruit en courut, que ceci lui serviroit de prétexte pour prendre sur lui d'aller à Lemberg, et n'y trouvant pas V. M. de pousser son voyage jusqu'à Vienne, où il auroit ainsi le bonheur de se mettre à Ses pieds. J'ai cru devoir l'assurer du plaisir que V. M. auroit de la voir dans sa capitale, et je crois qu'il ne seroit pas mauvais qu'Elle daigna m'écrire quelques mots relatifs à ce projet, que je pourrais lui montrer.

Le Prince de Ligne a écrit ces jours passés une lettre à l'Impératrice qui l'a beaucoup amusé. Il dit qu'il attend avec impatience l'ordre de punir cette basse et ignoble puissance. L'Impératrice nous parloit dernièrement de cette lettre à M[r] Ségur[1] et à moi, et vouloit nous la montrer, heureusement qu'on en a fait encore auparavant la lecture, et qu'on a trouvé qu'en parlant des Hollandois le P[ce] de Ligne les appelle : des protegés si bas, des protecteurs si bêtes, ce qui n'auroit pas été un compliment pour M[r] Segur. L'Impératrice dans sa réponse au Prince de Ligne, l'invite d'être du voyage de Cherson, si les circonstances le permettent, elle lui donne un terrein en Crimée précisement à l'endroit où étoit le temple d'Iphigénie. Le voilà donc citoyen de la Tauride, quoique cette terre ne puisse être d'aucun rapport pendant une cinquantaine d'années, le P[ce] Potemkin est persuadé qu'il commencera par emprunter dessus.

J'ai l'honneur d'envoyer aux pieds de V. M. I. une traduction latine des status ecclesiastiques de Pierre le Grand faite

---

[1] Louis Philippe Graf von Segur, Oberster der Dragoner und k. französischer Gesandter in Petersburg, später in Berlin, Geschichtschreiber; geb. 1753, † 1830?

par ordre du P^ce Potemkin, et dont il doit avoir parlé à V. M. I. lors de Son séjour ici.

M^r le Lieutenant Colonel du genie nommé Fallois qui a l'honneur d'être connu de V. M. I., ayant été à notre service et en suite de celui du Roi de Prusse, m'a remis le mémoire ci-joint. Quoiqu'il ne m'ait pas paru contenir autre chose que ce qui est déjà connu chez nous, j'ai cru devoir le prendre, ce Fallois pouvant nous être utile pour savoir ce qui se passe dans sa partie. Il m'a remis aussi une armure de fusil qui à ce qu'il prétend empêche la pluie de pénétrer jusqu'au bassinet, et fait que le coup en parte en tout temps.

Ce même courrier portera aux pieds de V. M. I. l'oratoire que Sarti a composé pour la musique du P^ce Potemkin, et son premier opera buffa joué ici pour la première fois passé un mois. Le P^ce Potemkin est très grand partisan de ces deux musiques et protecteur déclaré de Sarti. Auprès de l'Impératrice, Leurs Altesses Imp^les et d'une grande partie du public il n'a pu faire oublier Paisiello.

Marchesini dont V. M. I. daigne me parler n'est pas encore arrivée.

En me prosternant etc.

CLXXXIV.

Cobenzl an Joseph.

par Courr. Szabo. à St Pétersbourg le 27 octobre 1785.

Sire!

Le courrier Benkowitsch m'a remis les ordres suprêmes de V. M. I. en date du 30. septbr. Les dépêches de la Chancellerie de Cour et d'État de la même date m'ont appris le détail des articles préliminaires signés à Paris entre l'Ambassadeur de V. M. I. et ceux des États généraux. L'issue de cette affaire est assurement telle qu'on pouvoit l'attendre, et de la fermeté de V. M. I. et de la sagesse avec laquelle la négociation a été conduite. Les Hollandois se sont trouvé réduits à souscrire à tout ce qui pouvoit intéresser la dignité de V. M^té c'est le jugement qu'on en porte généralement ici.

Je n'ai pas manqué de faire passer à S. M. l'Impératrice la lettre que V. M. I. a daigné m'envoyer, et j'ai l'honneur de

mettre trèshumblement à Ses pieds la réponse de cette souveraine, c'est ce qui fait l'objet principal de l'envoi de ce courrier n'ayant rien de fort essentiel à mander.

J'ai sçu que la lettre de V. M. pour l'Imp^ce^ lui a fait le plaisir accoutumée, comme tout ce qui vient de Sa part. S. M. ainsi que les personnes de confiance doivent en avoir trouvé le raisonnement entièrement convaincant. Je n'ai pas manqué de faire usage vis-à-vis du Prince Potemkin, Besborodko, Bakunin et Woronzow des argumens qu'il a plu à V. M. I. de me mettre en mains pour leur prouver la nécessité pour nous de ménager la France autant que possible, et la délicatesse de toute démarche vis-à-vis de l'Angleterre, dont les procédés à notre égard n'étoient pas fait d'ailleurs pour nous attacher à cette puissance. On convient généralement ici de la mal adresse de la conduite du ministère qui méconnoit ses vrais intérêts au plus haut dégré, il m'a été répondu en outre qu'il falloit faire attention à l'époque, à laquelle a été écrite la lettre dont le courrier du Prince Galitzin étoit porteur; qu'alors les affaires Hollandoises n'étoient nullement arrangées, qu'il paroissoit au contraire qu'on seroit réduit à en venir à une rupture, et qu'on ne pouvoit pas garantir entièrement quel parti la France prendroit dans ces cas? mais que depuis la signature des préliminaires avec la Hollande a apporté naturellement un changement à la chose. Au reste tout le monde convient ici de la nécessité de persister dans l'alliance avec la Cour de France, on le désire même pour l'intérêt de la Russie, tout ce qu'on voudroit de notre part c'est qu'il soit marqué à lAngleterre des ménagemens suivant l'occasion, et pour autant qu'on jugera le pouvoir sans donner ombrage à la France. J'ai répondu à cela, que nous n'y avions jamais manqué; mais que c'étoit l'Angleterre, qui depuis le ministère de Fox, de Pitt et de Carmarten ne cessoit de nous faire voir la plus grande intimitié et l'attachement le plus marqué pour le Roi de Prusse malgré les assurances qu'elle donnoit ici du contraire.

Il n'y a pas jusqu'au Vice-Chancellier, qui quoique Anglois de corps et d'ame ne sente et ne convienne en toute occasion, qu'il est impossible à V. M. I. de rompre les liens qui l'unissent à la France. C'est ce qu'il me répéte tous les jours, mais il auroit voulu en même tems que la Russie se fut déjà liée depuis long tems avec l'Angleterre, il prétend que nous d'un côté

liés avec la France, tandis que la Russie le seroit avec la partie adverse, nous tiendrions ensemble tout le monde en respect; que de cette manière dès que la France feroit faux bon à notre alliance nous n'aurions qu'à accéder à celle qui seroit déjà subsistante entre la Russie et l'Angleterre; mais son avis fait si peu d'impression qu'il est tout aussi inutile de le contredire qu'impossible de le persuader.

J'ai cru devoir faire sentir aux autres personnes en place toutes les fois que nous avons parlé de ce sistème du Vice-Chancelier, que dans l'intimité qu'on savoit exister entre les deux Cours Imp[les] il était tout simple que du moment que l'on sauroit la Russie alliée de la Grande Bretagne, la France devoit nous considérer comme les amis secrets de l'Angleterre, et que dés lors rien ne mettroit plus obstacle à l'union si dangereuse des Cours de Versailles et de Berlin, qu'avant que l'échange de la Bavière ne fut exécuté, où la puissance prussienne réduite à des justes bornes, il étoit impossible à V. M. I. de s'unir avec l'Angleterre, qu'outre le mal qui en résulteroit pour nous par le danger auquel seroient exposées nos possessions éloignées, nous ne serions plus à même d'être utiles à la Russie, les forces réunies des deux Cours Imp[les] suffisant alors à peine à leur défense vu le nombre d'ennemis qu'elles auroient sur les bras. C'est ce qu'on paroit parfaitement sentir ici.

Je supplie V. M. I. de vouloir bien être persuadé que je ne laisserai échapper aucune occasion de faire usage des raisonnements contenus dans ses très gracieuses ordres du 30 septembre et de les inculquer ici autant qu'il me sera possible à ceux qui ont part aux résolutions de la Cour d'ici.

Tout se prépare pour le voyage de Cherson pour la fin de l'année prochaine, il est toujours décidé que S. M. I. partira d'ici, au premier trainage de l'année 86, qu'Elle passera un mois ou six semaines à Kiow, et qu'aussitôt que la saison de l'année 87 le permettra, Elle continuera sa route pour Cherson et la Crimée, de manière à être de retour ici avant les grandes chaleurs.

Cette auguste souveraine compte absolument sur le bonheur de voir V. M. I. pendant ce voyage, et on ne sauroit exprimer jusqu'à quel point elle s'en fait fête. Ce voyage se fera avec plus de pompe et d'appareil que le précédent, S. M[té] voulant se montrer avec éclat aux nouveaux peuples qui sont sous sa domination.

Un petit accident qui m'est survenu au pied m'a empêché de me rendre à Gatschina le jour que je m'étois proposé, je n'ai pu y aller que quelques jours après et j'y suis resté trois jours, LL. AA. I. ayant daigné me retenir plus long tems que je ne comptois. Elles m'ont traité avec la plus grande bonté, j'ai fait lire au Grand-Duc l'acte des préliminaires signés à Paris, il a témoigné beaucoup de joie de ce que cette affaire s'étoit terminée sans coup ferir, il m'a dit en me rendant l'acte: il est aisé de voir celui des deux qui a tiré la courte paille. Je répondis à S. A. I. que tout ce qui nous avoit été accordé ne valoit ni l'ouverture de l'Escaut ni Mastricht, sur lequel nous avions cependant des droits si clairs. Mad^e de Benkendorff assure que L. A. sont très satisfaites des lettres de V. M. et que les choses vont au moins passablement bien. Je dois croire que ce n'est pas par L. A. I. qu'a été suggéré la lettre écrite à V. M. I. par la Duchesse de Wurtemberg, mais il ne seroit pas impossible, qu'ayant appris par les lettres de Mad^e de Benkendorff ou par d'autres voies combien V. M. I. avoit raison d'être choquée des procédés de la jeune Cour à son égard, la mère de la Grande Duchesse n'ait eu peur, que sa famille s'en ressentit, et qu'elle ait voulu par la donner à V. M. I. des preuves de son parfait dévouement; on ne peut qu'admirer la tournure que V. M. I. a donné à sa réponse, c'est toujours une circonstance très favorable surtout pour les tems à venir, que d'avoir la mère de Mad^e la Grande Duchesse pour soi. Quand une fois le Grand-Duc sera sur le thrône il est assez probable que la Duchesse de Wurtemberg viendra à Pétersbourg, et il ne seroit pas impossible qu'elle s'y fixa tout à fait. Alors elle joueroit un très grand rôle ici et pourroit nous être d'une grande utilité dès à présent même elle peut beaucoup sur la Grande Duchesse et celle-ci obtient tout à la longue de son mari. Ce moyen peut être employé très utilement pour les faire revenir.

Je n'ai pas manqué de faire passer à S. A. I. Mad^me la Grande Duchesse la lettre que V. M. I. m'a envoyé pour elle. J'ai l'honneur de mettre à Ses pieds la réponse de cette Princesse, ainsi qu'une lettre pour S. A. Mad^e la Princesse Elisabeth.

En me prosternant etc.

P. S.

Marchesi m'a remis les ordres suprêmes dont V. M. I. avait daigné le charger pour moi en date du 18 août. Je La supplie d'être persuadée de l'exactitude, avec laquelle je m'empresserai de les remplir, et tâcherai d'être aussi utile, qu'il me sera possible à cet homme à talens, qui les a poussé à un dégrès de perfection unique. Comme je sais que la qualité de sujet autrichienne est un titre très puissant auprès de l'Impératrice, j'ai fait lire au Pce Potemkin la lettre, dont V. M. m'a honoré. Il a beaucoup ri de la charmante plaisanterie du bon enfant qui n'est cependant pas bon homme à cause de ce qui lui manque, et ceci ne l'a pas empêché de s'emparer de la dite lettre pour la montrer à l'Impératrice, qui en a également beaucoup ri. Il en a résulté que S. M. a été prévenu très favorablement pour Marchesi, qui a débuté hier au concert de la Cour, y a eu le succès le plus complet, et a reçu le même soir un présent d'une fort belle bague des diamans de la part de l'Impératrice. Comme Elle n'aime nullement la musique, malgré tout son talent, il auroit peut-être fait peu de sensation sans la lettre de V. M. Ile. Le Pce Potemkin qui protège beaucoup Sarti, et qui s'est enthousiasmé de premier moment de Marchesini avoit grand désir de le faire goûter de l'Impératrice, mais ne savoit comment y réussir. La lettre de V. Mté lui a parfaitement servi pour cela, et en a été enchanté.

Je prends la liberté de joindre ici un petit compte que j'ai déboursé pour différente musique envoyée aux pieds de V. M. I.

CLXXXV.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 11 Novembre 1785.

Mon cher comte. Monsieur le Prince Galitzin ne m'a rendu que de bouche le contenu de la dépêche, qui lui a été adressée et que vous a lue Monsieur le Comte d'Ostermann. Il ne m'en a point donné copie, et moyennant cela j'ai été bien aise que vous m'en ayez informé, pour pouvoir en rendre compte plus exact à l'Empereur.

Le Prince Galitzin mande vraisemblablement aujourd'huy à sa cour ce que je lui ai dit en réponse, et qui est conforme en gros à ce que très sagement vous avez dit à cet égard au ministère de l'Impératrice. J'ai cru devoir y ajouter cependant quelques réflexions sur le degré de vraisemblance que peut avoir le danger d'une liaison formelle entre les cours de Londres et de Berlin, et en voici la substance:

J'ai fait observer au Prince qu'il me sembloit, que la Grande Bretagne, en tems de paix ne pourroit donner au Roi de Prusse que des subsides, qu'elle ne donnera pas, soit parceque ce n'est pas son usage, soit, parceque l'état de ses finances ne pourroit guères de lui permettre, quant même le Roi de Prusse seroit disposé à en accepter, comme il n'est pas vraisemblable, qu'il en acceptat, surtout en tems de paix.

Qu'elle ne peut rien faire de plus pour lui non plus en tems de guerre, et que son alliance par conséquent dans l'un et dans l'autre cas non seulement ne lui seroit d'aucune utilité, mais pourroit lui devenir même très préjudiciable, parcequ'il disposeroit la France contre lui et qu'il contribueroit par son propre fait à l'attacher de plus en plus aux deux cours impériales.

Qu'il en étoit à peu près de même de l'idée de l'alliance du Roi de Prusse avec l'Angleterre, dont cette dernière dans tous les cas, et même dans le plus favorable ne pourroit jamais tirer aucune autre utilité que celle de se servir de l'épouvantail de ses forces pour contenir la partie de celles que la maison d'Autriche jugeroit nécessaires à sa sûreté vis-à-vis de lui, et pour la mettre par là dans le cas de pouvoir en employer, pour les intérêts de son allié, en tems de guerre, une partie moins considérable, qu'elle ne pourroit le faire d'ailleurs.

Que l'alliance du Roi de Prusse ne seroit par conséquent également d'aucune utilité réelle pour la Grande Bretagne, et qu'ainsi au contraire elle pourroit lui devenir également très préjudiciable, soit parcequ'elle l'exposeroit à la perte de ses avantages de commerce dans le nord, qui dépendent principalement des volontes de l'Empire de Russie; soit par tout le mal que dans cette supposition pourroit lui faire la maison d'Autriche, directement et indirectement, dans le continent en épousant les intérêts de la France.

Que sans supposer par conséquent l'aveuglement le plus complet aux cabinets de Londres et de Berlin, il semble qu'il n'est pas vraisemblable au moins qu'il puisse s'établir une alliance entre ces deux cours.

Qu'elles conquetteront sans doute et tâcheront de la faire appréhender tant qu'elles pourront; mais qu'il est hors de toute probabilité que l'idée puisse s'en réaliser; et que, si tant est que cela peut arriver, il semble qu'il n'en résulteroit que du mal pour une et pour l'autre, et bien plutôt du bién que du mal pour les deux cours impériales.

Que la cour de Londres n'est d'ailleurs nullement fondée à se plaindre de la cour de Vienne : que pendant toute la dernière guerre l'Empereur en a usé a son égard avec une impartialité aussi scrupuleuse que pleine d'égards et qu'il est même vraisemblable qu'elle auroit fait sa paix bien plus honorablement et moins désavantageusement, si elle avoit trouvé bon de se déterminer à en traiter dans les conférences, que l'on avoit proposé d'établir à Vienne du consentement des deux cours impériales deux ans avant qu'elle ne se soit faite, et dans un état de choses qui étoit encore bien moins facheux alors, qu'il ne l'est devenu pour la Grande Bretagne dans la suite et pendant cet intervalle.

Que si les propos de la cour de Vienne étoient alors plus amicals et plus ouverts, qu'ils ne le sont devenus peut-être depuis, c'est que ceux que fesoit tenir dans ce tems là à Vienne le ministère d'alors, étoient du même genre, et que par conséquent, si le ministère d'aujourd'huy les trouve différents, il ne peut que se les attribuer à lui même, sans que l'on puisse en deduire de façon quelconque, que la cour de Vienne, qui est sans rancune, ait changé de façon de penser à son égard, laquelle est, et sera toujours constamment amicale et très-impartiale, à charge de revanche s'entend.

Que d'après tout ce que ci dessus et ce qui s'ensuite, je pensoit donc, qu'il n'étoit guères possible qu'il puisse s'établir une liaison effective entre ces deux puissances, et que, si tant est que cela arrivat ce seroit plutôt un bien qu'un grand mal.

L'Angleterre ne demandera pas mieux que de s'attacher aux deux cours impériales, si jamais, qu'à Dieu ne plaise, le traité de Versailles venoit à cesser. En tems de guerre elle ne peut nous faire ni grand bien, ni grand mal; au sein de la

paix par le fait des liaisons que l'Electeur d'Hannovre vient de contracter avec le Roi de Prusse, et qui sans lui ne seroit jamais parvenues à leur existence, elle nous a déjà fait tout le mal qu'elle peut nous faire; et il n'y a conséquement rien de plus absurde que les raisonnements de Mylord Carmathen, qui est ou assez aveugle et déraisonable pour ne pas sentir que tout ce qu'il dit n'est compassé que sur les convenances de l'Angleterre, et en façon quelconque sur celles de deux cours impériales; ou, qui les croit assez aveugles pour être capables de s'en laisser imposer par une logique aussi ridicule. Le seul service que pourroit rendre son alliance en tems de guerre, ce seroit celui d'obliger la France à partager ses forces et ses moyens entre une guerre de terre et mer en même tems, sans penser qu'il lui en resteroit beaucoup plus que de besoin pour la faire à la maison d'Autriche directement au Pays-bas, sur le Rhin et en Italie, et aux deux cours impériales séparément et conjointement, en excitant contre elles la Porte ottomane d'une coté, avec le Roi de Prusse et peut-être même une partie des plus puissants princes de l'Allemagne de l'autre. En un mot, je vous avoue, qu'il est inconcevable que l'on puisse se permettre de dire et même de penser des choses aussi absurdes et aussi déraisonables. — Faites de toutes ces réflexions en tems et lieu l'usage que vous croirez pouvoir en faire utilement.

Je me flatte que j'aurai bientot la satisfaction de vous embrasser ici, et en attendant je vous renouvelle avec grand plaisir l'ancienne chanson de la tendre et sincère bonne amitie, avec laquelle se suis constamment mon cher enfant

Sig.: Tout à Vous.

P. S.

Si la cour de Berlin s'étoit contenté d'une notification pure et simple de son traité d'association avec les Electeurs de Saxe et d'Hannovre, les deux cours impériales auroient pu dissimuler cette démarche, qui ne pouvoit leur être que très indifférente, en supposant que c'étoient elles qui seules devoient faire exister le casus foederis; mais comme Sa Majesté Prussienne par la déclaration qu'elle a fait répandre en tous lieux à l'occasion de cette notification a trouvé bon de la motiver d'une façon non moins odieuse et offensante pour l'Impératrice de toutes les

Russies que pour l'Empereur, en dénonçant les deux cours impériales à toute l'Europe comme ayant attenté au système de l'Empire Germanique, et se proposant de renverser sa constitution, pour avoir demandé à M[r] le Duc des Deuxponts, s'il trouvoit être ou ne point être de sa convenance d'échanger les états de Bavière contre une partie équivalente et même supérieure en revenus des Pays-bas autrichiens; il a été impossible de laisser subsister des imputations aussi graves, que sans cela une partie au moins du public auroit pu croire fondées. C'est ce qui a rendu indispensable la publication d'une analyse de cette déclaration, afin de mettre toute la partie de l'Allemagne, et même de l'Europe capable de voir sans prévention, à même de pouvoir juger de la valeur et de la véracité de toutes les assertions, qui lui ont été présentées. Il semble qu'on pourroit trouver dans cette analyse de quoi se convaincre:

1° Que ce que les deux cours impériales ont proposé à M[r] le Duc des Deuxponts étoit de la cathégorie de ces choses, qui se proposent tous les jours entre particuliers et auxquelles on ajoute ordinairement : Voyez, si cela vous convient; et si cela ne vous convient pas, comptez que je n'ai rien dit.

2° Que cette proposition étoit fondée sur le droit naturel qui compéte à tout le monde de disposer de sa proprieté ainsi qu'il le trouve bon.

3° Que les pactes de famille n'ont jamais privé de ce droit la maison de Bavière dans tous les cas et sans exception; et que quand même cela seroit, elle doit pouvoir revenir de cet arrangement toutes et quantes fois, d'un commun accord dans la maison, elle jugeroit qu'il lui convient de statuer ou de rétablir le contraire, en vertu du droit qu'en ont tous les princes et états de l'Empire, selon le propre aveu de la cour de Berlin.

J'ai jugé devoir vous informer de ce que ci dessus pour vous mettre en état de vous expliquer en conséquence, supposé que l'on vous en fournisse l'occasion.

Ut in litteris

Sig.: Kaunitz Rietberg.

Original.

CLXXXVI.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 12. Novembre 1785.

M[r] le Prince Galitzin expédiant aujourd'hui un courrier, je hazarde encore cette lettre pensant que si vous attendez la gelée pour partir de Pétersbourg, vous la recevrez encore avant votre départ; si non, M[r] de Seddeler la lira et en faira son profit, autant que besoin. Vous verrez de la lettre du Prince la conversation qu'il a eu avec le Prince Galitzin qui sans doute en rendra compte detaillé à sa Cour. Le Prince Kaunitz vous en dit beaucoup dans sa lettre particulière pour votre information, mais il vous laisse deviner le reste parceque dicter longtems le fatigue. Or ce reste vous pouviez bien ne pas le deviner si exactement, c'est pourquoi il m'a paru nécessaire de venir à votre secours en vous marquant avec plus de précision l'esprit des raisonnements du Prince Kaunitz sur les insinuations qui lui ont été faites par M[r] le Prince Galitzin, conformes en tout à ce que le ministère vous a dit également. Nous sommes charmés de voir que l'Impératrice entre dans les raisons qui nous obligent à tenir à l'alliance de la France, de même nous sentons celles qui l'engagent à ménager l'Angleterre et à desirer que nous en agissions de même. En effet, il semble que rien ne doit nous porter à indisposer la Cour de Londres contre les deux Cours Impériales, mais aussi ne paroit-il ni nécessaire ni utile de l'empêcher de s'allier formellement avec la Prusse, d'abord parcequ'il n'est pas probable que cette alliance se fasse, puisqu'il y auroit pour l'une et pour l'autre partie plus à perdre qu'à gagner; et en second lieu, parceque cette union seroit infiniment plus avantageuse aux deux Cours Impériales que l'état actuel des choses.

On ne peut se dissimuler que tout ce qui pourroit arriver de plus heureux aux deux Cours Impériales seroit de faire entrer la Cour de Versailles dans nos intérêts communs, chose qui comme l'Impératrice l'observe, n'est pas à espérer, mais seulement pour aussi longtems que l'état isolé du Roi de Prusse met la France dans le cas de pouvoir l'opposer quand elle voudra à nos forces réunies. Il n'y a donc qu'une étroite liaison entre l'Angleterre est la Prusse qui pourroit obliger la

France à changer de sistème, puisque dès lors ne pouvant opposer aux deux Cours Impériales une diversion si redoutable, il ne lui resteroit point de meilleur parti à prendre que celui de faire cause commune avec elles.

Le grand point paroit donc toujours être celui de seconder tout ce qui pourroit ammener les choses à une étroite liaison entre les deux Cours Impériales et la France, chose qui telle difficile qu'elle paroisse dans l'état actuel des choses, devroit s'ensuivre nécessairement d'une alliance solemnelle entre l'Angleterre et la Prusse.

L'alliance avec l'Angleterre ne peut jamais nous mettre en état d'être utile à la Russie, ni nous faire le moindre bien que dans le cas unique d'une union entre la France et la Prusse; or pour ce cas possible il n'y a nulle necessité de coquetter d'avance avec l'Angleterre puisqu'aussi bien alors il ne lui resteroit point d'autre parti à prendre.

Tout sujet que les deux Cours Impériales peuvent avoir de tems en tems de se plaindre de la France pose sur cette base, savoir sur la possibilité de faire agir au besoin le Roi de Prusse contre nos intérêts réunis; ce moyen ôté, il ne paroit plus douteux que la conduite de la Cour de Versailles devroit changer à tous égard du tout au tout.

Conclusion : il faut menager la France, il ne faut pas rompre en visière à l'Angleterre, mais une alliance entre l'Angleterre et la Prusse est moins à craindre qu'à desirer. Dixi. Mettez-vous cela bien dans la tête, dites en quelque chose là où il appartient, mais ne vous arrêtez pas pour cela puisque je suis très pressé de vous voir. Adieu.

CLXXXVII.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 19. Novembre 1785.

Mon cher Comte Cobenzl! Je ne serai pas long à vous écrire, puisque je compte d'avoir bientôt le plaisir de vous voir. Dans l'incertitude si ce courrier vous trouvera encore à Pétersbourg je rends même ma lettre très courte et également propre à servir pour Seddeler.

Je vous joins ici une lettre pour S. M. L'Impératrice,[1] une autre pour LL. AA. I. et une lettre de Mad[e] la Princesse Elisabeth à la Grande Duchesse, de même que les copies de mes lettres et de celles, que j'ai reçu en dernier lieu de l'Impératrice èt de LL. AA. I. Vous verrés par cette dernière, qu'il paroit, qu'on veut s'approcher de moi; sans faire le difficile je prens la chose pour bonne.

Ma paix est enfin faite avec les Hollandois. La fameuse Ligue en Empire va toujours peu-à-peu en augmentant jusqu'à ce qu'à la fin nous y serons tous, et alors ce n'en sera plus une. Adieu mon cher Comte! je n'entre pas en d'autres détails avec vous, comptant de vous voir dans peu; croyés moi en attendant avec beaucoup d'estime

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CXXIV, p. 265.

1786.

CLXXXVIII.

Joseph an Cobenzl.

Laxenbourg ce 30 Aout 1786.

Mon cher Comte Cobenzl! En vous envoyant ces deux lettres pour l'Impératrice[1] et pour Leurs Altesses Impériales, je vous souhaite encore une fois une bon voyage et je vous prie de croire que je me ferai une fête de vous revoir soit à la mer baltique ou à la mer noire.

Adieu, portés vous bien etc.

Joseph m. p.

CLXXXIX.

Cobenzl an Joseph.

p. Courr. Bernath. à S[t] Pétersbourg le 1[er] novembre 1786.

Sire!

L'Impératrice ayant daigné me charger d'une lettre pour V. M. I. me met dans le cas d'expédier le présente courrier pour la porter à Ses pieds,[2] je saisis avec empressement cette occasion pour jouir de nouveau de la gracieuse permission dont V. M. a daigné m'honorer de lui présenter mes trèshumbles rapports directs, et pour lui renouveller les assurances du zèle avec lequel je vois reprendre mes fonctions à cette Cour, trop heureux, si je puis me rendre digne du bonheur de servir un tel maître.

Le rétard d'un jour à l'autre des lettres dont le présent courrier est porteur, a été cause, que je n'ai pu jusqu'à ce

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CXXXI, p. 278.

[2] Fehlt.

moment faire d'autre rapport à la Chancellerie de Cour et d'État, que celui de mon arrivée, mais j'y est (!) gagné d'un autre côté d'être un peu plus à même de prendre des informations de l'état, où se trouve la grande et la jeune Cour.

Par mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État il plaira à V. M. I. de voir que j'ai été reçu de l'Impératrice en ministre d'une Cour intimement liée, et d'un Prince à qui elle avoit voué l'amitié la plus cordiale. C'est avec l'intérêt le plus vif, que cette auguste Princesse a répondu aux assurances, que je lui ai donné de la confiance que V. M. I. mettoit dans son amitié, que rien ne pouvoit lui être plus agréable que d'apprendre que son plus intime allié rendoit justice à ses sentimens et au désir qu'elle avoit de lui en donner des preuves effectives et réiterées, qu'elle m'a demandé des nouvelles de la santé de V. M., de Sa manière de vivre, surtout du séjour de Laxenbourg, dont j'ai du faire tous les détails en le comparant à celui de Czarsko Selo, mais elle a trouvé à juste titre, que la manière de vivre à Laxenbourg valoit encore mieux, et a ajouté que ce train de vie seroit parfaitement de son goût, ce que je n'ai pas de peine à croire. L'Impératrice m'a beaucoup questionné sur tout ce qui concerne M[sgr] l'Archiduc, et Madame la Princesse Elisabeth, sur l'époque de leur mariage, qui paroit lui tenir de jour en jour plus à coeur, elle a témoigné beaucoup de joie de ce que je lui ai dit des sentimens de cordialité, d'attachement, et de confiance qui régnoit entre le Prince et la Princesse; pendant ce diner il a beaucoup été question des arrangemens que V. M. I. fait dans Ses états dont l'Impératrice a fait mention avec les éloges qui Lui sont dues.

Je ne puis parler également qu'avec reconnoissance de l'amitié avec laquelle j'ai été reçu par le Prince Potemkin, le Vice-Chancelier et surtout Besborodko et Woronzow; j'ai fait à ces messieurs des complimens de V. M. et les ai assuré de la bienveillance dont Elle honoroit d'aussi bons serviteurs de l'Impératrice, ils y ont été très sensibles, et m'ont prié de mettre aux pieds de V. M. l'expression de leur trèshumble reconnoissance et de leur attachement au sistème de l'heureuse union des deux Cours Imp[les].

L'Impératrice m'a fait la grâce de m'annoncer elle-même que j'auroi l'honneur de l'accompagner dans le voyage qu'elle va entraprendre, elle a été d'autant plus enchantée de la lettre

de V. M. dont le dernier courrier étoit porteur, qu'outre la nouvelle marque d'amitié qu'elle lui donne relativement aux affaires turcs, Sa M[té] y a trouvé l'assurance de ce qu'elle désire tant, le bonheur de voir V. M. à moins d'événemens imprévues peu probables dans ce moment-ci, de sorte que d'après cela j'ai trouvé tout le monde ici persuadé que cette nouvelle entrevue aura lieu, et les bien intentionés en sont d'autant plus aises, qu'ils savent combien l'Impératrice le désire vivement. Pour satisfaire à l'ordre qu'il a plu à V. M. de me donner, de lui faire mon trèshumble rapport, lequel de ses trois projets de voyage pour Kiow, Cherson ou Moscou conviendroit le plus à l'Impératrice, je me suis donné toutes les peines pour me procurer des notions sûres, et voici le résultat de ce que j'ai pu apprendre à ce sujet dans les différens entretiens avec des personnes instruites, dans lesquels cependant j'ai toujours parlé de moi même et comme ignorant les intentions de V. M.

Ce que l'Impératrice désire le plus, c'est de voir V. M. et de passer quelques jours dans cette société charmante qui lui a fait tant de plaisir à Mohilew, Smolensk, Czarsko Selo et Péterhoff, et à laquelle rien de ce qu'elle a vu après et avant ne peut-être comparé; ceci est l'essentiel, et le reste peut aisément être arrangé de la manière qui convient le plus à V. M.; mais en même tems ce qui seroit le plus agréable à l'Impératrice c'est que V. M. arriva à Kiow dans les derniers jours du séjour qu'on y fera, pour faire avec Imp[ce] le voyage par eau jusqu'à Catharinoslaw, et de là par terre à Cherson; on n'a jamais osé se flatter ici de posséder plus long tems V. M. et on a toujours supposé que de Cherson elle retourneroit directement dans ses états; y compris les séjours on employera 12 jours de Kiow à Cherson. En comptant l'arrivée de V. M. I. à Kiow 3 ou 4 jours avant le départ de la Cour et autant à Cherson, ce seroit en tout environs 18 jours que V. M. passeroit avec l'Impératrice. Pendant qu'on sera sur l'eau tout le monde sera partagé en différents bâtimens, où seront les logemens de chacun, il y en aura un qui servira des rendez-vous général, et on s'assemblera pour le diner, la soir on se réunira chez l'Impératrice pour passer la soirée, la matinée et l'après diner sont absolument libres; il s'entend de soi même que de ces bâtimens un de plus commode sera destiné pour V. M. I., et ceux de sa suite qu'Elle voudra recevoir auprès d'Elle.

Quant à la Crimée on n'a jamais osé se flatter que V. M. feroit cette tournée avec l'Impératrice, il y a des personnes qui supposent qu'elle n'aura pas lieu du tout, et que dans cette province tout se bornera à une incursion de quelques jours, par la raison que tout ce qu'il faudroit pour en faire le tour ne pourra pas être prêt. Ceci n'est cependant encore qu'un bruit dont il n'est pas possible de vérifier l'autenticité; en revanche l'Impératrice à son retour demeurera plus long tems à Moscou, qu'on ne le croyoit d'abord, et y célébrera la 25me année de son règne avec toute la pompe et la solemnité imaginable; on m'assure qu'on destine tant aux fêtes qu'aux liberalités qui auront lieu à cette occasion entre 2 et 3 millions. Le voyage doit aussi couter entre 3 et 4 millions. Malgrè l'augmentation des revenues de la Russie qui outrepassent l'état des dépenses, je crois qu'il faudra pourtant quelques rames de papier pour soutenir à des fraix aussi considérables.

L'Impératrice a déjà chargé le comte Besborodko de me demander de sa part, si je n'avois aucun ordre de V. M. relativement à la suite qu'Elle prendra avec elle. J'ai répondu que V. M. ne m'avoit pas encore fait connoître ses intentions à ce sujet, que je supposois, que si les occupations permettroient à V. M. de faire ce voyage, sa suite seroit à peu près la même que lors de la première entrevue, que je pouvois répondre d'avance, que V. M. désiroit vivement d'être reçue absolument de la même manière en observant le plus parfait incognito, que V. M. désiroit aussi que l'Impératrice ne se gênat en rien pour Elle, ne changea rien à sa manière de vivre et qu'Elle la verroit dans les instans qu'elle destine d'ailleurs à la société. Je crois ne m'être pas écarté par ce langage des intentions suprêmes de V. M. I. J'ai l'honneur de joindre ici la liste des personnes qui doivent avoir l'honneur d'être de ce voyage. L'Impératrice s'en fait une fête, et tout annonce qu'il doit être fort gai.

Par mon trèshumble rapport à la Chancellerie de Cour et d'État il plaira à V. M. de voir quels ont été les différents entretiens que j'ai eu ici avec les personnes en place. Le résultat de ces entretiens, et de toutes les notions que j'ai pu me procurer d'ailleurs par tous les différents canaux secrets, est:

1mo Que l'Impératrice est plus attaché que jamais au sistème de l'alliance des deux Cours Imp^les^.

2do Que mécontente de l'Angleterre elle ne pense nullement à s'allier avec elle, encore moins d'en presser V. M.

3° Qu'elle sent la nécessité pour le bien de la cause commune du maintien de notre alliance avec la France, et que si ce n'est pas elle, du moins son ministère comprend le bien qui résulteroit d'une alliance formelle entre la Prusse et l'Angleterre.

4to Que dans ce moment-ci on ne veut nullement la guerre avec les Turcs, et qu'on paroit même disposé à attendre que les circonstances de l'Europe soient favorables pour entreprendre l'exécution du grand projet.

5to Qu'on commence à se convaincre de plus en plus de la nécessité d'écorner la puissance prussienne, et par conséquent dans le cas d'une guerre avec le Roi de Prusse V. M. a tout lieu de s'attendre à un secours efficace de la part de la Russie.

Quoiqu'on continue à recevoir de V. M. toutes les marques de confiance possibles, on n'avoit pas osé se flatter tout à fait, qu'elles allassent si loin jusqu'à accepter la proposition pour le chiffre, et à me mettre dans le cas de pouvoir communiquer mon instruction secrète. Ces deux ouvertures ont fait ici le meilleur effet possible, et on nous en a la plus vive reconnoissance, quoique dans le fait nous ne leur apprenons, ni ne leur apprendrons rien par là, qu'il ne soit de notre intérêt qu'ils sachent.

L'Impératrice jouit de la santé la plus heureuse. J'ai trouvé la cour montée plus que jamais sur un ton de gaieté extraordinaire, c'est le nouveau favori qui en est cause, il est d'une tournure fort joviale, plus aimable et plus fait à l'usage du monde qu'aucun de ses prédécesseures, il amuse autant l'Impératrice que son dévancier l'ennuyoit à la fin, et tout annonce qu'il se soutiendra quelque tems. L'Impératrice m'a fait faire connaissance avec lui et nous sommes déjà fort bon amis. Son crédit n'a aucune influence sur les affaires; une des raisons de la disgrâce de son prédécesseur a été, que dans la crainte d'importuner l'Impératrice il a refusé au Pce Potemkin de s'employer auprès d'elle pour tout ce que le Prince voudroit obtenir pour sa famille et ses protégés; c'est ce qui a mis le Prince en fureur contre lui, et l'a rendu si ardent à travailler à sa perte. La chose a couté quelque peine, Jermolow n'ayant donné aucun sujet de plainte. L'Impératrice, quoiqu'elle en fut

ennuyée avoit de la peine à s'en détacher; deux jours avant qu'il reçut son congé elle se le proposoit si peu, qu'elle avoit donné un ordre aux architects pour des changemens dans les appartements de Jermolow, mais enfin il n'a pu tenir contre les intrigues de Potemkin, Mamonow en révanche a déjà fait obtenir le Portrait à M[me] Skavronsky, qui est redevenu plus belle que jamais et sultane favorite en chef de son oncle. Il travaille aussi à faire avoir à M[me] Branizka l'ordre de S[te] Cathérine desiré depuis si long tems, mais on doute encore qu'il puisse en venir à bout.

Besborodko n'entre pour rien dans toutes les intrigues, dont il se tient éloigné, mais en revanche c'est le veritable homme de confiance de l'Impératrice sur les affaires et surtout sur la politique, son crédit est plus forte que jamais, il nous est attaché de coeur et d'ame, et a été pénétré entre autre de toutes les grâces qu'il a reçu de V. M. I., il règne à présent beaucoup d'union entre toutes les personnes à qui l'Impératrice accorde sa confiance, ce qui ne contribue pas peu à la rendre de si bonne humeur, puisque toutes ces guerres civiles entre ses serviteurs la faisoient beaucoup souffrir. C'est Potemkin qui a engagé l'Imp[ce] à tous les présens qu'elle a fait à ceux qui ont eu part à l'établissement de la banque, dont le B[ron] Seddeler a rendu compte en son tems. En général on ne peut se dissimuler, qu'elle gâte un peu ses serviteurs par son extrême liberalité; dernièrement elle a donné 50/m roubles au P[ce] Viasemsky pour avoir dirigé les travaux d'un port où aboutiront les trois canaux de la ville que l'on fait près de la porte du côté de Péterhoff, et il a regardé comme la plus grande injustice du monde, que la somme fut si modique.

L'établissement de la nouvelle banque trouve aussi beaucoup de frondeurs, et la possibilité dont il est fait mention dans l'Ukase d'avoir jusqu'à 100 millions de roubles des billets de banque dans les besoins urgents de l'état, effraye généralement, et empêche qu'on ne se fit à la promesse que d'ailleurs il n'y en aura que pour 40 millions.

J'ai été reçu avec beaucoup de bonté par Leurs Altesses Impériales, qui m'ont chargé des lettres ci-jointes pour Votre Majesté et pour Madame la Princesse Elisabeth, et m'ont demandé des nouvelles de Votre Majesté avec l'air du plus vif intérêt.

Je n'ai pas besoin de dire combien j'ai été questionné sur tout ce qui concerne Madame la Princesse. LL. AA. I[les] m'ont parlé du séjour de Vienne comme d'une époque des plus heureuses de leur vie, et m'ont donné des nouvelles assurances de leur amitié pour V. M.

Depuis mon arrivée j'ai eu plurieurs entretiens très confidentiels avec Madame de Benkendorff et Saken, Gouverneur de P[ce] Constantin, ancien menin du Grand-Duc, en qu'il a beaucoup de confiance, et qui a même reçu la promesse de S. A. I. d'être un jour son Vice-Chancelier. L'une et l'autre m'ont assuré de la manière la plus forte que le Grand-Duc et la Grande Duchesse étoient dans ce moment-ci attachés à V. M. et très satisfaits des lettres qu'elles en recevoient, Madame de Benkendorff m'a dit que tant le Grand-Duc que la Grande Duchesse reconnoissoient à présent tous les torts qu'ils avoient eu vis-à-vis de V. M. pendant leur séjour de Vienne, et les faux pas qu'ils avoient commis et qu'ils désiroient beaucoup de pouvoir La revoir et de se retrouver avec Elle, à fin de réparer leurs fautes, que c'étoit là ce qu'elle leur avoit entendu dire à différentes reprises; je n'ai pas caché a l'une et à l'autre des personnes ci-dessus mentionées, qu'il venoit à V. M. des nouvelles des tous les côtés possibles comme si le Grand-Duc étoit tout à fait prussien dans l'âme, qu'il désaprouvoit l'amitié de l'Imp[ce] pour V. M., et qu'il entretenoit avec la Cour de Berlin un concert secret, que V. M. étoit attaché de coeur et d'âme à Leurs Altesses, ce dont Elle leur avoit donné assez des preuves, mais que naturellement Elle s'attendoit à du retour de leur part, et par conséquent Elle ne pouvoit qu'être très peinée de ces nouvelles avec lesquelles s'accordoit d'ailleurs la froideur qu'on Lui avoit témoigné quelque fois; j'ai cru bien faire de tenir ce langage vis-à-vis des personnes ci-dessus mentionnées dont je connois les bons sentimens dans la supposition très probable, que ce prétendu concert entre le Grand-Duc et la Cour de Berlin soit faux. Le Grand-Duc doit être naturellement très offensé, que la Cour de Berlin fasse courir des pareils bruits, il doit toujours craindre qu'ils ne parviennent à l'Imp[ce] et n'excitent son indignation.

Dans le cas où ce concert existeroit en effet, plus le Grand-Duc prend ici de précautions pour s'en cacher soigneusement, plus il devroit être choqué de l'indiscrétion des prussiens à son égard.

Madame de Benkendorff et M[r] de Saken m'ont assuré tous les deux de la manière la plus forte, qu'ils étoient parfaitement sûrs, qu'il ne pouvoit absolument rien exister de particulier entre la Cour de Berlin et L. A. I., et qu'il n'y avoit pas la moindre correspondance. Que même dans le dernier tems de la vie du feu Roi, le Grand-Duc et la Grande Duchesse en étoient fort mécontens, que la mort du Roi n'avoit causé presqu'aucune sensation même sur la Grande Duchesse, que le Roi d'aujourd'hui avoit à la vérité écrit une lettre d'honnêteté à L. A. I. qui y avoient répondu dans le même sens, mais que c'est à quoi se bornoit jusqu'ici leur correspondance; tous ces bruits qu'on fesoit courir d'un prétendu concert entre le Grand-Duc et la Cour de Berlin étoient forgés par celle-ci précisément pour empêcher les preuves d'amitié que V. M. étoit intentionnée de donner à la Grande Duchesse, et qui étoient autant de crève coeur pour les prussiens, que c'étoit de la même manière, que pendant le voyage, et même depuis on avoit tâché de donner des doutes sur l'amitié de V. M. pour la Grande Duchesse, que les torts que la Grande Duchesse et le Grand-Duc pouvoient avoir envers V. M. ne venoient d'aucune impulsion prussienne, mais des idées qu'ils s'étoient forgés eux mêmes, et surtout de leur peu d'expérience. Madame de Benkendorff m'a demandé avec inquiétude, si ces bruits prussiens ne parvenoient pas à l'Imp[ce]? je répondis que certainement nous ne lui en dirions rien, V. M. ne désirant rien de plus qu'une bonne harmonie entre cette auguste souveraine et ses enfants, mais que de la même manière, que la chose nous revenoit par cent canaux différents, et tout à fait indirects, nous ne pouvions pas répondre qu'il n'en arrivat autant à l'Impératrice. Madame de Benkendorff s'emporta beaucoup contre la scélératesse de la Cour de Berlin, en ajoutant cependant, qu'on croyoit que le Roi d'aujourd'hui seroit moins intrigant, et que Leurs Altesses Imp[les] le regardoient comme très honnête homme, je répondis que ce que le Roi ne feroit pas par lui même, se feroit par son ministre Herzberg[1] à qui il avoit donné toute sa confiance, et qui étoit absolument imbu des principes politiques du feu Roi.

---

[1] Ewald Friedrich Graf Herzberg, königl. preussischer Cabinetsminister; † 27. Mai 1795.

Nous avons toujours pour nous auprès de la jeune Cour Madame de Benkendorff et Saken, la Fermière et Nicolai; les seuls qui se permettent d'être d'un sentiment opposé sont Epinus, par la raison de son extrême mécontentement de la grande Cour, et cet abominable bavard de Cruse qui a osé quelques fois, à ce qu'il m'est revenu, censurer en présence du Grand-Duc les changemens que V. M. I. trouve bon de faire dans ses états. En me creusant la tête pour trouver le seul canal qui pourroit exister d'une correspondance secréte entre le Grand-Duc et la Cour de Berlin, il n'y en a qu'un dont je puisse concevoir la possibilité. Leur A. I. sont fort attachées au Prince Evêque de Lubec,[1] et entretiennent une correspondance fort suivi avec lui, et quelques personnes prétendent qu'il est tout à fait prussien dans l'âme, il est possible qu'il serve d'interprète à la Cour de Berlin vis-à-vis du Grand-Duc. C'est ce dont je serai plus particulièrement instruit dans quelque tems. Rath a fait connoissance avec un nommé Klinger, qui est particulièrement lié avec le plus intime confident du P[ce] Evêque, il fait dans ce moment-ci un voyage à Eutin, et à son retour il nous a promis des notions sûres de tout ce qui concerne cette Cour.

Les gens bien intentionés et instruits me promettent toujours que le moment du mariage sera décisif pour nous assurer de l'attachement de la jeune Cour, surtout si V. M. I. daigne saisir cette époque pour accorder quelque grâce distinguée au père et à la mère de la Grande Duchesse, qui amélioreroit leur situation; ceci feroit sur elles l'impression la plus forte, et dès que cette Princesse est pour nous, nous ne devons plus avoir de doute sur le Grand-Duc qui sera toujours conduit par elle; c'est au reste pendant la vie de l'Impératrice qu'il est important de faire quelque chose en faveur des parens de la Grande Duchesse, quand une fois le Grand-Duc sera sur le thrône, les trésors de la Russie leur seront ouverts, et ils n'auront plus besoin d'avoir dès obligations à personne qu'à leurs enfans.

---

[1] Peter Friedrich Herzog von Holstein-Gottorp, Bischof von Lübeck (1785), geb. 1755; war früher in russischen Diensten, später Administrator des Herzogthums Oldenburg, erhielt (1803) bei der Säcularisirung das Bisthum Lübeck als Erbeigenthum. 1823 Grossherzog von Oldenburg; † 1829. Seine Gemahlin war Friderike Elisabeth, des Herzogs Friedrich Eugen von Würtemberg Tochter, Schwester der Grossfürstin Marie; geb. 1765, † 1785.

Telles sont les réflexions qu'on m'a fait faire, et que mon zèle ne me permet pas de laisser ignorer à V. M.

J'ai eu occasion de remarquer encore à présent que la Grande Duchesse conserve des doutes, que les sentimens de V. M. ne sont plus les mêmes à son égard que lors de son séjour à Pétersbourg; étant allé voir Madame de Benkendorff peu de jours après mon arrivée, et lui ayant beaucoup parlé de la vive amitié de V. M. pour la Grande Duchesse, elle en a rendu compte avec détail à S. A. I. qui lui demanda à différentes reprises et avec beaucoup d'intérêt: est il bien vrai que le comte Cobenzl vous a dit cela? croyez vous que ce sont les vrais sentimens de l'Empereur? il n'échappera pas à la haute pénétration de V. M. I. combien il est important pour l'avenir de convaincre Madame la Grande Duchesse que M[r] le Comte de Falkenstein est toujours le même à son égard.

Quoique je suis fort bien traité dans ce moment-ci, il pourroit fort bien m'arriver d'être personellement sujet à des hauts et bas à cet égard, suivant l'humeur du Grand-Duc auquel mes liaisons nécessaires, et la manière dont je vis publiquement avec les gens en crédit, peuvent déplaire dans des certains momens de bile, mais c'est un mal inévitable de ma position, je mettrai toujours mon attention principale à ce que cela me reste personel, et qu'il n'en influe rien sur ma cour; en ce cas la chose peut être assez indifférente et tout ce qui peut en résulter, c'est que lorsque le Grand-Duc sera sur le thrône, s'il me prend en grippe, V. M. doive employer un autre ambassadeur que moi auprès de lui, l'intérêt d'un particulier n'est rien quand il est question d'objets pareils à ceux-ci.

Entre la grande et la jeune Cour la froideur est aussi grande qu'elle n'a jamais été, et on observe que le Grand-Duc n'a pas même pour l'Impératrice les ménagemens dont il ne s'étoit jamais écarté auparavant. Pendant l'été L. A. I. n'ont presque jamais été à Czarskoe Selo, toujours à Pawlowsky ou à Gatshina. Dans les momens où le Grand-Duc se trouvoit en public avec l'Imp[ce] les jours de fête, on a cru voir qu'il effectoit de jetter des régards sur Potemkin, sur le nouveau favori, et sur l'Imp[ce] elle-même, qui peignoient l'état de son âme. Toutes les fois que l'Impératrice lui adressoit la parole il lui répondoit avec la dernière froideur. S. M. étant allé une fois à Pawlowsky, elle remarqua que les ouvrages étoient inter-

rompus et qu'il n'y avoit nul part des ouvriers, non Madame, lui répondit le Grand-Duc d'un air très cavalier, je ne ferai rien bâtir dans ce moment-ci, peut-être dans trois ou quatre ans recommencerai-je mes ouvrages, selon que la fantaisie m'en viendra. On m'assure que l'Impce avoit pris sur elle ce jour là une assignation de 100/m roubles, et que choquée du ton que le Grand-Duc prenoit vis-à-vis d'elle, elle est parti sans la lui donner. La Grande Duchesse se conduit avec plus de circonspection et de prudence, et elle a toujours vis-à-vis de l'Impératrice le ton qu'elle doit avoir, toute cette humeur ne provient d'autre chose que d'un manque total d'argent, et tire encore son origine de la réponse négative qui est venu de la part de l'Impce à la lettre par laquelle on lui en demandoit, dont j'ai fait mention dans mon trèshumble rapport, ... il est certain que les fonds sont quelques fois si bas, qu'on ne sçait où prendre 50 roubles; le Grand-Duc cherche à emprunter à droite et à gauche, mais ne trouve rien nulle part, il a été outré de tout ce qu'on a donné à Jermolow, du changement de favori, et de tous les présens faits à ceux qui ont été employé à l'établissement de la banque, il en a parlé hautement avec la plus vive amertume. Leurs Altesses se plaignent aussi, que toutes les fois qu'ils ont voulu se mettre avec l'Impératrice sur un ton de tendresse respectueuse, plus ils s'avançoient vis-à-vis d'elle, plus elle étoit froide et réservée à leur égard, en marquant clairement que leurs attentions lui déplaisoient; il n'est pas douteux que dans toutes ces choses il n'y ait de tort de part et d'autre, mais le plus grand est toujours du côté de la jeune Cour.

Toutes ces circonstances ont affecté très vivement le Grand-Duc, et ont influé sur sa santé, qui n'a pas du tout été bonne pendant cet été, il a beaucoup maigri, il a perdu le sommeil et l'appétit, il s'est plaint d'une malaise universelle et d'un poids qu'il avoit sur la poitrine qui le fesoit beaucoup souffrir, il perdoit en même tems presque tous ses cheveux; on a été obligé de lui prescrire un régime très sevère, de lui faire prendre les eaux de Spa pendant très long tems, qui lui ont fait grand bien; à présent il est entièrement rétabli, mais sans qu'on puisse être sûr que cet état ne reviendra. Je tiens tous ces détails de Mohrenheim qui continue de jouir des bonnes grâces de Leurs Altesses Imples, Madame la Grande Duchesse a imaginé

tous les moyens possibles d'égayer le Grand-Duc, c'est de là que sont provenu ces spectacles de société qui ont duré tout l'été chez Leurs Altesses Imp[les], et qui auront lieu également cet hiver. La Fermière a composé à cet effet plusieures comédies et opéra comiques.

Le Grand-Duc s'occupe beaucoup à s'instruire de tout ce que regarde la législation, et c'est avec Nicolai qu'il travaille sur cet objet important; il blame fortement tout ce qu'a fait l'Impératrice dans l'intérieur de son empire, mais quant aux ordonances de V. M. je connais trop les bons sentiments de Nicolai pour n'être pas sûr qu'il les fera envisager au Grand-Duc sous leur véritable point de vue, et s'efforcera de lui faire comprendre leur utilité.

Telles sont les notions que j'ai pu me procurer depuis mon arrivée, et qui m'ont paru dignes d'être portées à la connoissance de V. M. I. C'est avec autant de liberté que de franchise que je tâche de mettre sous Ses yeux les choses absolument telles que je les vois, je connois trop le maître que j'ai le bonheur de servir pour n'être pas persuadé qu'Il rendra justice à la pureté de mon zèle et qu'Il daignera me continuer la même indulgence dont j'ai souvent éprouvé les effets.

P. S. J'ai l'honneur de mettre aux pieds de V. M. I[le] la musique de l'opera de Castor et Pollux, le dernier que Sarti ait fait ici, cet opéra n'a pas eu le même succés qu'Armide. Sarti a demandé son congé qui lui a été donné, et le Prince Potemkin l'a engagé à son service pour le mettre à la tête d'une chapelle qu'il veut former à Catterinoslaw, c'est la première fois qu'on se sera avisé d'établir un corps de musique dans une ville avant même qu'elle soit bâtie. On a écrit à Paisiello pour le ravoir, mais ce qu'il a éprouvé jadis l'a un peu dégouté de la Russie, il a refusé la proposition en disant, qu'il avoit une pension de la Cour de Naples, qu'il gagnoit d'ailleurs de l'argent par ses compositions, et que la santé de sa femme ne lui permettoit pas d'entreprendre le voyage, on veut à présent écrire à Sachini.[1]

V. M. I. aura peut-être été informé que dans le tout dernier moment de son séjour ici, Mack[2] a vendu son beau collier

---

[1] Antonio Maria Gaspare Sacchini, ital. Operncompositeur; geb. 1735, † 1786.

[2] Franz Mack, k. k. Kammerjuwelier.

de perles, mais sans connoitre la personne qui en faisoit l'acquisition, c'est le Prince Potemkin qui a fait cette emplette, mais il ne dit pas le prix, et on a exigé de Mack qu'il observe le même silence, le Prince m'a dit qu'il se propose de présenter ce collier à l'Imp^ce^ à son passage à Catherinoslaw comme un présent qui lui feroit le gouvernement. Le Prince est parti dans la nuit du 29 au 30 pour Riga d'où il va à Plescow, Mohilew, Kiow, Cherson et jusqu'en Crimée, pour voir si tous les arrangemens sont fait pour la réception de l'Impératrice, il retournera jusqu'à Kritschow terre à lui dans la Russie blanche pour y recevoir S. M. I. qui s'y arrêtera un jour.

Besborodko, s'est enfin dégoûté des caprices de la Davia et la planté là, il lui a substitué une petite danseuse russe qu'il a déjà comblé des présens, et avec laquelle, il m'a fait souper une couple des fois, mais il ne sera pas impossible cependant qu'il reprit ses anciens liens.

P. S^t^ 2. Au moment du départ de mon courrier, l'Impératrice m'a fait encore dire par Besborodko, qu'elle désiroit, que je supplie V. M. dans mon très-humble rapport de m'énvoyer le plutot possible, Ses ordres suprêmes touchant le voyage et la suite qu'elle prendra avec Elle, afin qu'on soit à temps pour faire les dispositions nécessaires à ce qu'Elle soit bien servie d'abord en Pologne entre Brody et Kiow, et si on a le bonheur de La voir à Cherson et qu'Elle veuille ensuite s'en retourner par la route directe pour que les arrangemens soient bien pris sur cette route. J'ai cru de mon devoir de porter à Ses pieds le rapport de cette ouverture de Besborodko.

CXC.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 21. Decembre 1786.

J'ai bien reçu, mon cher enfant, le premier petit in quarto, que vous m'avez adressé depuis votre départ, et j'y ai vu avec plaisir tout ce qu'il contenoit d'instructif et d'affectueux. Tout ce que je crois pouvoir ajouter au contenu des lettres d'office que je vous adresse aujourd'huy, sans tomber dans des redits superflues, c'est 1mo que tout ce que méchamment on tache persuader au public d'un prétendu rapprochement entre nous

et la cour de Berlin et que nous nous en occupons, est de toute fausseté. Nous sommes trop avisés, pour ne pas être intimement convaincus, que tout liaison avec la dite cour, ainsi qu'elle seroit complétement inutile, parcequ'elle n'épargneroit pas un écu, attendu qu'on ne pourroit jamais y mettre assez de confiance, pour oser reformer un seul homme dans nos armées; elle pourroit entrainer des contreliaisons très facheuses dans le nord et le midi sur la supposition d'une importance, qu'elle seroit toute fois très éloignée d'avoir. Qu'il s'en suite par conséquent qu'elle ne nous convient pas et ne peut nous convenir jamais; il y a plus; il ne convient pas même aux deux cours impériales, ni conjointement, ni séparément, d'être avec cette cour ni même de paroitre sur un pied de meilleure intelligence que par le passé; parceque, outre qu'elle ne seroit jamais qu'apparente, il est bien plus avantageux à toutes deux, que la cour de Berlin continue et augmente ses torts vis-à-vis d'elles, pour les maintenir par là dans le droit de s'en venger quand elles le pourront et de se debarrasser par la d'une puissance, qu'elles trouveront éternellement dans leur chemin, tant qu'elle existera, et qui par son existence rendra toujours si non impossible, au moins très difficile l'exécution de tout grand projet quelconque qu'elles pourront avoir.

2do La seconde des grandes vérités politiques qu'il est bon que vous sachiez pour votre direction, c'est, que, comme les deux cours impériales ne pourront jamais trouver un moment plus favorable à quelque grande entreprise, que celui, auquel d'autres grandes puissances de l'Europe dans le cas de pouvoir y mettre obstacle, se trouveroient en guerre entre elles; il ne faut jamais oublier un instant qu'il leur convient que méfiance et jalousie puissent s'entretenir entre elles, et que par conséquent il faut bien se garder de rien faire qui puisse diminuer ce sentiment reciproque et à plus forte raison rien de ce qui pourroit l'éteindre, et faire cesser par là une rivalité, qui peut devenir d'une utilité décisive.

Je sens fort bien que ces deux observations, que je nommerois lumineuses, si un autre que moi les avoit faites, faute de loisir je les ai serrées si fort, que je ne sais pas trop, si vous ne les trouverez pas obscures par excès de laconisme; mais je n'y saurois que faire pour aujourdhui je n'ai pas plus de tems, et vous m'entendrez moyennant cela, si vous pouvez;

mais en échange je me flatte que vous comprendrez d'autant plus aisement

que vous êtes le Benjamin

Sig.: de votre bon papa.

Original.

CXCI.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 22. Decembre 1786.

Mon cher Comte de Cobenzl. Quoique vous ayés déjà deux courriers chés vous, je fais néanmoins partir ce troisième pour vous porter les détails ci-joints et ces lettres pour S. M. l'Impératrice et Leurs Altesses Impériales à qui vous les remettrés.

Je m'imagine que ce courrier arrivera encore avant le départ de L'Impératrice, et que vous serés encore à même de me faire parvenir avant cette époque toutes les notions que vous jugerés nécessaires de m'être transmises.

Je vous joins ici copie de ma lettre à l'Impératrice[1] et de celle à Leurs Altesses Impériales. Dans cette dernière vous trouverés aussi la copie d'une feuille separé que j'y ai mise et qui devroit leur prouver jusqu'à l'évidence l'intérêt et l'amitié que j'ai pour elles. J'ai arrangé la chose de façon qu'elles puissent faire voir ma lettre et garder pour elles seules la feuille separée. Vous ne ferés aucunement semblant d'en être informé, si même elles vous en parloient; mais vous vous chargerés de toute commission directe ou indirecte qu'elles pourront vous donner pour moi à ce sujet. Elles ont le champ libre de demander de moi des secours en argent ou de me charger des désirs qu'elles auroient vis-à-vis de l'Impératrice à laquelle je m'engagerois d'en parler.

Je vous envoie en même tems copie des points d'instruction que j'ai donnés aux deux gardes expediés dernièrement, pour reconnoître le chemin droit qui des frontières de la Gallicie mène à Cherson. Vous trouverés aussi copie de la lettre que j'ai écrite à cette occasion au Prince Potemkin.[2]

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CXXXIV, p. 281.

[2] Der Brief Josephs an Potemkin vom 25. Novembre 1786: Mon Prince, quoique incertain, si ces deux Gardes Nobles que j'envoye directement

Je suis décidé, s'il est humainement possible, de me rendre directement à Cherson et non à Kiovie, de façon que je puisse y être un ou deux jours avant l'Impératrice; et voici les raisons qui m'engagent à prendre ce parti.

1° Je puis partir plus tard et par conséquent m'approcher davantage de la meilleure saison qui rendra les chemins plus practicables.

2do Je ne serois pas si longtems absent, et par là mes affaires souffriront moins de rétard.

3tio Cherson est le lieu pour lequel je me suis engagé et qui est aussi le plus intéressant à voir.

4to Si j'allois à Kiovie et que je dusse faire le voyage avec l'Impératrice jusqu'à Cherson, je perdrois beaucoup de tems, car son départ dépendant du dégel pourroit être sujet à des incertitudes et enfin je craindrois même que l'humidité sur les batteaux ne m'exposat à une attaque d'érésipèle.

5to Il seroit peut-être fort embarrassant de faire un aussi long voyage avec L'Impératrice, et tous les plats rechauffés ne réussissent presque jamais ou il faut au moins les rendre aussi courts que possible.

C'est donc dans ce sens que vous vous expliquerés. Mais si les chemins directs pour aller à Cherson seroient trouvés entièrement impracticables, alors je prendrois plutôt le parti de me rendre à Kiovie pour y passer quelques jours avec L'Impératrice avant son départ pour Cherson, et je reviendrois ensuite de Kiovie directement au logis sans aller à Cherson.

---

par Kaminiec à Cherson pour en reconnoitre la route, vous y trouveront, je les charge néanmoins de cette petite lettre, trop charmé de donner des marques de mon souvenir à un fidel serviteur de ma meilleure ami. Lié et pour le tems de mon départ et pour celui de mon retour par différentes circonstances, je veux m'informer d'avance de toutes les routes possibles, afin de pouvoir profiter du moment de remplir le seul objet que je désire si sincèrement, savoir celui d'avoir la douce satisfaction de revoir Sa Majesté Impériale à laquelle vous savés combien je suis réellement attaché. Je jouirai à même tems du plaisir qu'Elle resentira en voyant par Elle même les arrangemens intéressants et les créations surprenantes, que muni de sa confiance et de sa volonté, vous avés sçu, mon Prince, faire réussir si promptement par votre zèle et vos talens dans le gouvernement qui vous est confié. Adieu, mon Prince, croyés qu'il me sera également fort agréable de vous revoir et de vous assurer de bouche de l'amitié avec laquelle je suis . . .

Vous ne ferés aucun usage de tout ceci, car je vous le marque seulement pour votre connoissance privée et afin que dans vos discours vous puissiés prévenir les esprits en conséquence.

Quelque route que je prenne soit directement à Cherson, soit à Kiovie, j'aurois soin moi-même de me faire pourvoir de chevaux, et ce n'est que dans les États de la domination de L'Impératrice que je désire qu'on m'en fasse trouver. Je vous envoie à cet effet la liste des voitures que j'aurai avec le nombre des chevaux qu'elles exigeront, soit en cas de bons ou de mauvais chemins. De cette façon ne voyageant point avec L'Impératrice je n'embarraserois pas sa suite pour les chevaux et ne croiserois point ses dispositions.

Les deux caisses dont ce courrier est porteur, contiennent un buste de la Princesse Elisabeth de Wurtemberg en porcelaine avec son piédestal que j'envoie à Mad[e] sa soeur la Grande Duchesse; je souhaite qu'ils arrivent à bon port et vous voudrés bien les lui remettre.

Je suis bien faché des nouvelles dissensions qui existent dans la famille Impériale et que j'ai apprises par vos rapports. Le voyage des deux jeunes Grand-Ducs à Kiovie est certainement de nature à être très désagréable à Leurs Altesses Impériales, et j'en suis même faché pour L'Impératrice puisque cela lui donne un air d'inquiétude que je ne voudrois point savoir dans son coeur.

Au reste j'ai reçu, mon cher Comte, par le courrier votre lettre et j'ai parfaitement gouté tout ce que vous avés dit et fait à votre arrivée à Pétersbourg.

La politique n'offre pour le moment rien d'intéressant à vous mander. Il faudra voir ce que deviendra le nouveau Roi de Prusse qui paroit encore très indécis dans ses propres affaires.

Vous prendrés avec vous à Kiovie tous les gardes qui se trouveront à Petersbourg au tems de votre départ, pour m'instruire bien exactement de tout ce qui a trait au voyage de l'Impératrice, mais surtout pour ce qui regarde la durée de son séjour à Kiovie et à peu près le tems de son départ pour Cherson et le jour de son arrivée en cette ville. Vous ferés toujours passer ces courriers de Kiovie par Kaminiek à Léopol, puisqu'ils me trouveront par là le plus surement soit en

Gallicie, où je compte m'approcher vers ce tems, ou déjà en route.

Adieu, mon cher Comte, c'est dans l'attente d'ultérieures nouvelles et du plaisir de vous revoir que je vous assure de l'estime et de l'amitié avec lesquelles je suis

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

P. S. Comme je sais que vous n'êtes pas mal gourmand et que vous avés à faire avec des gourmands dans un païs où même la politique se fait par le palais et l'estomac; je vous envoïe une petite caisse renfermant des faisans de Bohème et des chappons de Stirie, que je viens de recevoir. Je souhaite qu'ils arrivent en bon état. m. p.

CXCII.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 21. Decembre 1786

Tandis que la lettre d'office que vous apporte ce courrier vous donne des directions principales, et que la lettre particulière de l'Empereur vous instruira sans doute de ses intentions sur d'autres objets, je crois devoir pour le bien du service vous informer en confidence sub sigillo confessionis de quelques particularités qui ne sont pas contenues dans les susdites lettres. Vous saurez donc qu'il y a eu ces jours passés des pourparlers entre l'Empereur et le Prince Kaunitz sur un objet de la plus grande importance, puisqu'il ne s'agit de riens moins que de la base de notre systeme politique. Vous verrez tout cela par les pièces que je vous envois ici de mon chef sans y être authorisé par personne,[1] et par conséquent sous la condition bien expresse que vous ne ferez confidence du contenu envers qui ce puisse être, non seulement parmi vos amis dans ce pays-là, mais même envers aucun de vos subalternes. De plus,

[1] Wahrscheinlich sind die Denkschriften über die Allianz mit Preussen gemeint; abgedruckt Ranke II, S. 298—308.

dès que vous aurez bien lu et médité ces pièces pour les avoir imprimées dans votre memoire, vous les brulerez bien surement vous-même à votre propre cheminée, pour qu'il n'en reste pas le moindre vestige dans votre archive. Le Prince croit d'avoir parfaitement persuadé l'Empereur, mais à moi il me reste encore des doutes là dessus; tout mon but par conséquent en vous faisant cette confidence est de vous mettre en état d'argumenter sur cet objet en cas que l'Empereur vous entretienne sur cette matière, ce qui arrivera probablement, bien entendu que vous le fassiez de manière que l'Empereur ne puisse pas se douter que vous étes instruit de ce qui a été debattu ici entre lui et le Prince. Vous sentez bien qu'il ne sera pas peu parlé politique entre l'Empereur et l'Impératrice pendant leur entrevue, il est donc bien essentiel que l'Empereur ne lui tienne d'autre propos que ceux qui peuvent lui faire envisager les choses de la manière comme il importe à nous qu'on les envisage en Russie, en l'engageant si possible est d'agir en conséquence. D'après ce que vous nous mandez, il semble que les matadors de ce pays-là commencent à présent à convenir de nos principes; si cela est ainsi, nous le regardons comme votre ouvrage, c'est donc à l'Empereur à présent à y mettre le sceau, et à vous par conséquent à faire de votre mieux pour l'y determiner. Si ce voyage produisoit ce grand effet, on pourra bien dire que cela a été de la part de l'Empereur un grand coup de politique; si non, ce n'aura été qu'une convis bien fatigante. Voilà ce qui me paroit à moi salvo meliori. Encore une chose. Surement il sera parlé entre vous de la Pologne et nommément de la question : quel role nous devons jouer dans ce pays-là? Nous avons disserté sur ce point pendant votre dernier séjour à Vienne, d'après cela et d'après ce que vous nous avez écrit, le Prince a fait occasionellement à l'Empereur le rapport que je vous joins également ici pour votre information, qui comme vous verrez n'a ammené pour le moment à aucune determination, parceque et l'Empereur et le Prince flottent encore toujours dans l'incertitude s'il seroit pour nous plus utile ou plus dangereux de nous mettre sur un pied de prétension à avoir aussi un petit mot à dire dans ce pays-là. Or il me semble à moi qu'au point où les choses en sont actuellement, ce seroit en effet plus dangereux, mais que si l'Empereur pouvoit effectuer auprès de l'Impératrice ce que

vous indiquez et ce que vous croyez possible, alors tout danger cesseroit et il ne resteroit pour nous que l'utile.

Vous me dites dans une de votres, que nos affaires commencent à mieux aller aussi avec la jeune Cour, et j'ai lieu de croire que ce soit ainsi, puisque l'Empereur vient de me dire d'en avoir reçu des lettres conçues dans un ton amical au delà de tout ce qui se faisoit jusqu'ici. L'Empereur en répondant à L. A. I. par une lettrė fort honnête y a ajouté un Postscriptum reservé conçu en de termes infiniment obligeants et tendres qui devroient nécessairement les captiver. Il leur dit en substance qu'il prend tout la part imaginable à leurs plaisirs et à leurs peines, et leur offre d'une manière non équivoque ses bons offices auprès de l'Impératrice. Je crois qu'il n'y a pas de mal à cela, quand au fond de la chose, mais j'aurois désiré que l'Empereur ait un peu plus pesé les expressions, parceque observés et surveillés comme ces Princes sont, il n'est peut-être pas absolument impossible que ce Postcriptum passe sous les yeux de l'Impératrice qui pourroit ne pas approuver également toutes les frases. Rien n'est plus fondé d'ailleurs que votre remarque qu'il faut gagner la Grande Duchesse en faisant du bien à ses parents avant qu'elle ne puisse les assister elle-même. Le mariage de l'archiduc seroit pour cela l'occasion la plus favorable, et le moyen imaginé autrefois par l'Empereur même de donner au Prince Fréderic Eugène le gouvernement de l'Autriche Anterieure, l'idée la plus heureuse, s'il vouloit la mettre en exécution, c'est un point essentiel, auquel vous devez tacher de disposer l'Empereur de votre coté, nous vous seconderons à cet égard de toutes nos forces du notre. —

1787.

CXCIII.

Cobenzl an Joseph.

par Edziectowicz. St Pétersbourg ce 18. janvier 1787.

Le garde polonais Uyesky arrivé ici dans la nuit du 4. au 5. m'a remis les ordres suprêmes dont V. M. Ile a daigné m'honorer en date du 22 décembre.

Je n'ai pas manqué de faire parvenir à l'Impce la lettre dont V. M. I. a daigné me charger, cette auguste souveraine est infiniment sensible à l'attention recherchée de V. M. d'avoir voulu lui écrire encore avant son départ de Pétersbourg pour lui souhaiter un bon voyage, et cette lettre de V. Mté a fait sur elle l'effet ordinaire, c'est à dire le plus grand plaisir.

Conformément aux ordres suprêmes de V. M. I. j'ai déclaré en tems à Mr le Vice-Chancelier, qu'Elle étoit décidé si la chose étoit possible de se rendre directement à Cherson pour avoir la satisfaction de se retrouver avec Sa Majté l'Impce, j'ai ajouté, qu'une des raisons qui détermineroient V. M. à faire ce choix pour cette seconde entrevue étoit que la promesse que V. M. I. avoit fait à l'Impce lors de son premier voyage regardoit Cherson, et que V. M. vouloit en toute chose observer scrupuleusement les engagemens qu'Elle avoit contracté vis-à-vis de son intime alliée.

Je puis dire que l'Impératrice a été enchanté d'apprendre avec certitude qu'elle auroit le bonheur de revoir V. M. Elle m'en fait assurer par Mr le Vice-Chancelier et le Comte Besborodko, et tous les canaux indirects me l'ont encore plus confirmé; a quelques personnes indifférentes qui m'ont demandé la raison pour laquelle V. M. ne venoit point à Kiow, et ne faisoit pas la route avec l'Impératrice de là jusqu'à Cherson, j'ai répondu que les médecins craignoient qu'un voyage par eau de

si longue halaine n'occasionnat quelque ressentiment d'érésipèle, et cette raison a fermé la bouche à tout le monde.

La manière dont l'Imp^{ce} a reçu la nouvelle de la résolution de V. M. I. de venir à Cherson, a prouvé que je ne m'étois pas trompé en assurant que tout ce qu'elle désiroit, c'étoit le bonheur de revoir V. M. et que le lieu et la durée de l'entrevue étoient absolument à Sa disposition, en même tems j'ai eu l'occasion de me convaincre encore de plus en plus combien l'Imp^{ce} s'attendoit à cette marque d'amitié de V. M., et le mauvais effet qui résulteroit si l'entrevue n'avoit pas lieu. Pour préparer les esprits à tel ordre que j'aurois pu recevoir à cet égard de V. M., j'ai souvent parlé même dans le public de ce qu'il étoit beaucoup plus difficile à V. M. I. de sortir de ses états à présent, que du vivant de S. M. l'Imp^{ce} Reine, et j'ai vu toutes les personnes bien intentionnées fort allarmée lorsque j'appuyois trop là dessus. Le Roi de Prusse n'a pas manqué de répondre partout que l'entrevue n'aura pas lieu, et d'en conclure qu'il y a du refroidissement entre les deux Cours Imp^{les}. D'un autre côté on sçait ici par des nouvelles secrètes que la Cour de Berlin redoute très fort cette nouvelle occasion de cimenter de plus en plus l'union de l'Autriche et de la Russie, et peut-être que ce n'est pas sans raison.

J'ai l'honneur de mettre très humblement aux pieds de V. M. I. la lettre dont S. M. l'Imp^{ce} m'a chargé pour Elle,[1] ainsi qu'une autre de cette souveraine pour Madame la Princesse Elisabeth. Ces lettres sont déjà depuis quelques jours entre mes mains, mais avec la permission de l'Imp^{ce} j'ai voulu que le présent courrier ne parte qu'après son départ pour en porter la nouvelle positive à V. M^{té}, en conséquence en me rendant à Czarskoe Selo, j'ai laissé toutes mes dépêches signées entre les mains du Baron Seddeler, qui dès qu'il aura été averti, par un de mes gens envoyé par moi, du départ de la Cour, expédiera le présent courrier.

Au bal paré du jour de l'an S. M. Imp^{le} a fait avertir les dames par la Princesse Daschkow, de prendre congé d'elle, c'est à quoi elles ne s'attendoient nullement dans cet instant là, après qu'elles eurent toutes baisé la main de l'Imp^{ce}, elle s'approchat des ministres étrangers, prit congé d'eux et se retira

[1] Arneth, l. c. Nr. CXXXV, p. 289.

après que tout le corps diplomatique excepté nous trois voyageurs et toutes les personnes qui se trouvoient au bal lui eurent également baisé la main.

Le 2/13 S. M. Imp[le] se rendit à l'eglise de Casan où on fit les prières accoutumées pour son heureux voyage et de là partit pour Czarskoe Selo. Elle fut accompagné dans toute la ville par une foule de peuple, qui la combloit de bénédiction, la tristesse étoit peinte sur tous les visages, et on peut dire sans flatterie, que cette souveraine est généralement aimée. Nous nous sommes rendu à Czarskoe Selo le 6/17 au soir et le 7/18 S. M. a entrepris son voyage.

J'ai l'honneur de mettre aux pieds de V. M. I[le] une carte qui vient d'être gravée du voyage de l'Imp[ce], il n'y a absolument aucun changement relativement à sa route, ni dans tous les arrangemens qui ont été pris, seulement dans les derniers moments de son séjour à Petersburg. Elle a nommé du voyage la jeune comtesse Czernichew, demoiselle d'honneur, fille du Vice-Praesident de l'Amirauté pour tenir compagnie à son père, qui est toujours comblé de distinctions de Cour, et qui ne peut jamais obtenir ni crédit dans les affaires même de son département ni grâce pécuniaire, dont il auroit cependant grand besoin.

Toute la famille de Narischkin, c'est à dire Madame et toutes ses filles mariées et non mariées se sont rendu à Kiow, où ils tiendront maison pendant le séjour qu'y fera la Cour.

Conformément aux ordres suprêmes de V. M. I[le] je n'ai fait aucune mention de son intention de se rendre à Kiow, dans le cas où le chemin direct pour Cherson seroit trouvé impracticable.

En lisant les lettres que V. M. Imp[le] a adressé à LL. AA. I[les] au moment où elles leurs sont parvenus, il sembleroit qu'Elles ont deviné tout ce qui est arrivé à leur égard, tant les expressions dont se sert V. M. sont adaptées à leur situation; je n'ai pas manqué de faire remettre ces lettres dès le lendemain de l'arrivée du courrier, et l'état où elles ont trouvé le Grand-Duc et la Grande Duchesse, a encore ajouté à la reconnoissance dont ils ont été pénétré; Madame de Benkendorff étant venu le même soir au bal chez moi me dit qu'elle avoit ordre du Grand-Duc et de la Grande Duchesse de me dire que ces lettres leur avoient fait le plus grande plaisir, et qu'elles étoient bien

vivement touchées des sentimens que V. M. manifestoit pour elles, elle n'est entré dans aucun autre détail, et moi de mon côté je n'ai répondu que par des assurances générales de l'amitié de V. M. I. pour LL. AA. Imp^{les}.

Mes rapports successifs à la Chancellerie de Cour et d'État auront porté aux pieds de V. M. I. la nouvelle du départ subit du Prince de Wurtemberg et de ce qui l'a occasionné, mon P. S. d'aujourd'hui contient quelquels détails ultérieurs à ce sujet.

Déjà l'idée de l'Impératrice d'amener les jeunes Grands-Ducs a été un coup terrible pour LL. AA. I. et surtout pour Madame la Grande Duchesse; S. A. I. m'ayant parlé un jour de Cour des fêtes de Kamenoi Ostrow prêtes à recommencer, et lui ayant répondu que je les attendois avec d'autant plus d'impatience que j'en profiterois très peu cette année, devant partir avec l'Impératrice, les larmes lui sont venu aux yeux au seul mot de voyage, elle a eu toute la peine du monde à garder contenance, elle m'a fait dire par Madame de Benkendorff dans quel état je l'avois mis quoiqu'innocement, et il a fallu longtems pour qu'elle s'accoutume à entendre prononcer le mot de voyage. Il n'est sorte de moyens que la Grande Duchesse n'ait mis en usage pour détourner l'Imp^{ce} de son projet, jusqu'à employer même l'entremise du favori, mais tout a été inutile, peut-être même qu'on en a trop fait, et que sans l'acharnement des sollicitations de la Grande Duchesse l'Impératrice elle-même auroit pu revenir de cette idée, mais l'habitude de voir tout seconder à ses voeux est cause que S. M. n'aime pas la contradiction, et qu'elle n'en devient que plus obstinée à ce qu'elle a une fois résolu.

Un cadeau fait avec grâce par l'Imp^{ce} à la Grande Duchesse avoit un moment causé une petite joie à S. A. Imp^{le}, mais dès le lendemain un léger mésentendu à de nouveau tout gâté, la Grande Duchesse a demandé Mamonow[1] chez elle pour lui faire un présent par la raison qu'il avoit été porteur de celui que S. A. I. avoit reçu, l'Impératrice a cru que c'étoit pour l'engager à faire de représentation contre le voyage des

---

[1] Alexander Dimitriew Mamonow, Generalmajor, Cornet der adeligen, erster Major der Provbrasensky'schen Garde, Adjutant und Kammerherr der Kaiserin.

jeunes Grands-Ducs, et quoique la chose a été éclaircie le lendemain, la Grande Duchesse en a été pourtant fort affectée, elle n'en étoit point encore remise, et étoit même incommodée, lorsqu'est survenu comme un coup de foudre l'affaire du Prince de Wurtemberg.

Il est impossible de justifier la conduite que ce Prince a tenu pendant toute la durée de son séjour en Russie, il étoit d'une violence extrême vis-à-vis de tous ses subalternes dans son gouvernement, de ses domestiques, des ouvriers et marchands qui fournissoient sa maison, dont plusieurs ont été maltraité par lui-même, nombre d'allemands dans ce cas là sont venu porter des pleintes chez moi, et je sais que Madame la Grande Duchesse ayant tenté vainement de corriger son frère faisoit payer sous main des comptes qu'il refusoit d'acquitter; peu de tems avant son aventure, un ancien cuisinier à lui est venu se pleindre à moi, que le Prince ne l'avoit pas payé de la dépense d'un couple des grands soupers qu'il m'avoit donné à moi-même lors d'un course que j'ai fait à Vibourg avec ma famille passé trois ans; le Prince s'étant apperçu, que son épouse avoit quelqu'intelligence secrète avec l'Impératrice engagea lui-même un jeune homme à faire la Cour à Mademoiselle Prisborne, demoiselle d'honneur de la Princesse, qui avoit sa confiance en lui promettant de l'épouser pour obtenir sa confiance, et savoir ses secrets, et après la planter là, voulant ensuite se défaire à tout prix de cette même demoiselle d'honneur à qui le mauvais état de sa fortune faisoit supporter toutes les brusqueries du Prince, il engagea un de ses aides de camp de se glisser la nuit dans l'appartement de cette personne, et tout uniment de tacher de la violer, heureusement que Mademoiselle s'est trouvé la plus forte et qu'ainsi l'entreprise n'a pas réussi; Mademoiselle de Prisborne ayant fait des plaintes au Prince, il l'envoya promener, elle quitta alors la Princesse et est devenu depuis demoiselle d'honneur de la Duchesse de Meklenbourg; je tiens ces détails peu connus des personnes dignes de foi. Vis-à-vis de sa femme le Prince a exercé les plus grandes violences, et elle de son côté n'a rien fait de ce qu'il falloit pour l'adoucir, la cronique scandaleuse prétend qu'elle avoit de l'inclination pour le jeune Prince Daschkow, et que le dernier éclat qu'elle a fait avoit pour but essentiel l'espoir d'être du voyage de l'Impératrice, et de rejoindre ainsi

son bien aimé dont le régiment est en quartier à Kiow. Une grande partie des pas de clerc que le Comte et la Comtesse du Nord ont fait pendant leur voyage leur ont été suggérés par le Prince de Wurtemberg, il donnoit d'ailleurs de très mauvais conseils au Grand-Duc, tous calqués sur son caractère impetieux et violent, et quoique le Grand-Duc ne l'aimoit pas, ce qu'il disoit n'en faisoit pas moins d'impression sur son Altesse Imp^{le}. Malgré le mauvais traitement du Roi de Prusse, les bontés de V. M. I. pour sa maison, il n'en étoit pas moins prussien dans l'âme et il ne sorte du bruit ridicule qu'on ait fait courrir pour allarmer LL. AA. Imp^{les} qu'il n'ait appuyé de tous ses efforts. C'est un des plus grands griefs que l'Impératrice avoit contre le Prince, d'autant plus que S. M., l'ayant pris à son service dans le moment où le Roi de Prusse l'avoit si mal traité, se flattoit d'avoir donné par là au Grand-Duc et à la Grande Duchesse un donneur de conseils antiprussien.

Tous ces faits n'étoient point ignoré de la Grande Duchesse, qui désiroit depuis longtems l'éloignement du Prince, mais malgré cela la manière brusque dont la chose a été exécutée, a pénétré de douleur LL. AA. Imp^{les}, et tous ses torts n'ont pu faire oublier à la Grande Duchesse qu'il étoit son frère, elle a été malade de chagrin au point d'avoir pendant dix jours tous les soirs un accès de fièvre. On étoit à souper chez la Grande Duchesse au moment, où le Comte de Pouschkin est arrivée avec les deux billets de l'Impératrice, le Prince a reçu le sien avec assés de fermeté il a prié le Grand-Duc de ne rien dire à la Grande Duchesse devant le monde, mais rentré dans l'intérieur de l'appartement, le Prince s'est laissé aller à toute sa fureur contre l'Impératrice au point que le Grand-Duc lui a imposé silence, et lui disoit de se souvenir que c'étoit sa mère et sa souveraine. Après les premiers jours cependant les choses se sont un peu calmé, moyennant beaucoup des messages entre la grande et la petite Cour; la première fois que le Grand-Duc et la Grande Duchesse ont revu l'Impératrice après leur indisposition et leur retraite qui a duré près de 15 jours, il en ont été reçu fort tendrement, le Prince de Wurtemberg a laissé ici 40.000 roubles de dettes, le Grand-Duc a chargé Mr Nicolai de faire vendre son mobilier et d'en payer les créanciers, ceci n'étant pas suffisant la Grande Duchesse a répondu du reste, on m'assure dans ce moment que

l'Impératrice l'ayant appris avoit fait dire à la Grande Duchesse qu'elle avoit lieu d'être offensé de ce qu'elle n'a pas eu confiance en elle pour une aussi petite somme.

J'ai cru de mon devoir d'ajouter très-humblement tous ces détails, à ce que contiennent à cet égard mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État. Si le Prince de Wurtemberg tient la promesse qu'il a donné de ne point rentrer au service prussien, il est très bon pour les intérêts de V. M. qu'il soit éloigné du Grand-Duc et de la Grande Duchesse.

Au moment où je couche par écrit cette trèshumble relation, je viens d'apprendre que le jeunes Grand-Ducs Aléxandre et Constantin ne quitteront pas Pétersbourg, voici comment la chose s'est passée.

J'ai eu l'honneur de rendre compte dans mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État que le Grand-Duc Aléxandre avoit été retenu quelque tems chez lui par la petite vérole volante, à peine étoit-il rétabli, que le Grand-Duc Constantin a été attaqué de la même maladie, on se flattoit qu'il s'en tireroit aussi aisément que son frère, mais il lui est resté beaucoup de petites tumeurs sur le corps et surtout aux jambes, qui s'ouvrent l'une après l'autre, comme une espèce d'ulcère, en général il a le sang très scorbutique comme le Grand-Duc son père, on prétend, qu'on ne l'a pas assez purgé dans son indisposition, ce qui vient de ce que l'Imp^ce n'aime pas du tout les médicines; son état n'est nullement dangereux, mais il demande des ménagemens, et il est incompatible avec le projet du voyage. L'Impératrice s'étoit toujours flatté du contraire jusqu'au jour de l'an, où après le bal paré elle est allé voir elle-même le Grand-Duc Constantin et a été effrayée de son état, elle a ordonné au général Soltikow de se rendre le 14/3 à Czarskoe Selo pour y recevoir les ordres définitifs, ayant vu de nouveau ce jour là par les rapports du médecin que la santé du Grand-Duc ne permettoit pas du tout le voyage, elle demande Mr de Soltikow ce que disoient la dessus le Grand-Duc et la Grande Duchesse, ils ne disent rien du tout, répondit le général ‚ils connoissent votre tendresse pour leurs enfans, et ils sont persuadé, que vous ferés tout pour le mieux, au reste après avoir reçu vos derniers ordres sur le voyage des jeunes Grands-Ducs, ils s'y sont tout à fait soumis, et ont pris leur parti là dessus.' l'Impératrice après quelques momens de

réflexion dit enfin à Mr de Soltikow, les Grands-Ducs ne partiront pas, et dans l'instant Sa Majesté fondit en larmes, et fut long-tems sans pouvoir parler; il est certain qu'elle s'étoit fait une fête de les avoir avec elle pendant ce voyage, et qu'il lui en coutera d'être si long-tems sans les voir; l'Impératrice a écrit à LL. AA. Imples qu'elle les prioit de ne point venir à Czarsko Selo, parceque dans ce moment-ci il lui seroit trop sensible de prendre congé d'eux et du Prince Aléxandre; le Grand-Duc et la Grande Duchesse sont enchanté de ce que leurs enfans restent ici, tel est le dénouement de cette affaire qui occupe la Cour plus qu'autre chose depuis un mois, il en résulte qu'on se sera séparé en assez bonne intelligence.

LL. AA. I. ne m'ont chargé d'aucune commission particulière pour V. M. sur les offres si tendres et si amicales qu'elle a bien voulu leur faire, de mon côté j'ai exécuté scrupuleusement l'ordre suprême de V. M. de ne pas paroître informé, j'ignore en conséquence si la réponse que j'ai l'honneur de mettre aux pieds de V. M. contient quelque demande, ce que je puis assurer, c'est que dans ce moment-ci LL. AA. Imples sont attachées de coeur et d'ame à V. M. Je ne puis encore découvrir aucun trace de quelque correspondance secrète entre le Grand-Duc et la Cour de Berlin, on m'assure que le Prince Evêque de Lubeck qui étoit fort enthousiaste du feu Roi de Prusse n'est pas du tout bien avec celui d'aujourd'hui, et c'étoit par son canal qu'on a supçonné que pouvoit être venu des messages berlinois. Le Grand-Duc a auprès de lui un officier subalterne qui a servi autrefois en Prusse, il a beaucoup de pouvoir sur S. A. Imple pour les affaires militaires, et par son conseil le Grand-Duc envoie l'un après l'autre des ordres de tout espèce à son régiment, qui sont cause que tous les officiers de mérite se retirent successivement, je l'ai supçonné longtems d'être un emissaire du Roi, mais on m'assure qu'il est trop borné pour cela, d'ailleurs il est observé de près, lui et sa correspondance par les ordres de l'Impce. Le Grand-Duc sera toujours d'un caractère changeant irrésolu et susceptible de prendre des impressions du premier venu auquel il s'adresse, mais ce sera toujours la Grande Duchesse qui aura l'empire le plus décidé sur lui, et il sent lui-même qu'il ne peut pas se passer de ses avis et de ses conseils, c'est donc la Grande Duchesse qui est la personne la plus intéressante à gagner, et

cette Princesse à un fond de sensibilité qui assure d'une reconnoissance éternelle tous ceux à qui elle croira avoir obligation. Outre les chagrins qu'a eu Madame la Grande Duchesse relativement à ce qui a été dit ci-dessus, elle a eu encore la douleur de voir dans le même tems le Grand-Duc avoir une espèce d'inclination pour Madame Skawronsky, il lui a fait la cour fort assiduement et même sous les yeux de la Grande Duchesse à Kamenoe Ostrow et en ville, et on prétend qu'il lui a rendu quelques visites secrètes, M[me] la Grande Duchesse a eu le bon esprit de ne point paroître jalouse, quoique dans le fond du coeur elle souffroit extrèmement; par cette sage conduite elle a été elle même en quelque sorte sa confidente et n'a rien perdu de ses droits auprès de lui, il y a tout lieu de croire que ce n'est qu'un feu passager qui ne durera pas. M[me] de Skawronsky ayant d'ailleurs quitté Pétersbourg pour se rendre auprès de son oncle. L'indisposition de la Grande Duchesse n'est provenue que des chagrins qu'elle a éprouvé, le fond de sa constitution est excellent, mais la santé du Grand-Duc est bien loin d'être aussi bonne, Mohrenheim m'assure qu'il a quelque fois des oppressions si violentes qu'il en perd la respiration, et que cela va presque jusqu'aux convulsions. Il n'y a aucun danger présent, mais si on ne le guérit pas de cela, il ménace de ne pas faire de vieux os. Au reste peu de gens ici se doutent de son état qu'on cache avec soin.

Par les sollicitations de Madame de Benkendorff j'ai fait parler à Besborodko relativement à ce qui concerne LL. AA. Imp[les], et il a promis de saisir un bon moment pour engager l'Imp[ce] à les faire venir à Moscou, si elle y reste assez de tems pour que cela en vaille la peine, c'est une chose qui feroit le plus grand plaisir au Grand-Duc et à la Grande Duchesse, je dois agir à cet égard avec la plus grande circonspection, pour ne pas risquer d'être compromis vis-à-vis de l'Impératrice, qui ne me pardonneroit pas de me mêler des choses pareilles, et c'est ce que Besborodko lui-même m'a recommandé, j'ai engagé aussi ce secrétaire de cabinet à s'intéresser auprès Sa Majesté en faveur de M[me] de Benkendorff pour lui faire avoir des terres en Livonie, et je dois croire qu'il a déjà commencé à faire quelque chose pour elle, puisque l'Impératrice qui jusqu'ici ne pouvoit pas la souffrir, à tout d'un coup dit beaucoup de bien d'elle à Monsieur de Saltikow à Czarsko Selo, en avouant

qu'elle s'étoit trompé sur son compte. Il n'échappera pas à la haute pénétration de V. M[té] Imp[le] quels sont les motifs qui m'ont engagé à faire cette démarche auprès de Besborodko, par lequel je n'ai jamais à craindre d'être compromis, c'est un homme sur lequel nous pouvons absolument compter en toute chose.

Le Prince Potemkin n'a rien eu de plus pressé que d'envoyer ici la lettre dont V. M. I. l'avoit honoré par les courriers envoyé directement à Cherson, je n'ai pas besoin de dire combien il a été flatté des expressions dont V. M. I. a daigné se servir à son égard, c'est un brevet tout puissant en sa faveur auprès de l'Impératrice, cette lettre a fait aussi ici un très bon effet.

J'ai dit au Comte Besborodko en lui faisant des complimens de V. M., que M[r] le Comte de Falkenstein seroit bien aise de le revoir à Cherson, et qu'il étoit chargé de l'assurer de la bienveillance de Sa Majesté l'Empereur, il a été infiniment sensible à ce compliment, et il m'a chargé en le mettant aux pieds de V. M. de L'assurer de son zèle pour les intérêts du plus intime allié de sa souveraine. J'ai cru dévoir faire également un compliment au Comte Ostermann et au Comte Woronzow et leur dire que V. M. étoit faché que le voyage de l'Imp[ce] ne Lui procure pas l'occasion de les voir, pénétré de reconnoissance ils m'ont prié de les mettre aux pieds de V. M. I. et de L'assurer également de leur attachement au sistème. Ces trois ministres, Markow qui vient d'arriver et Saken, Gouverneur du Grand-Duc Constantin, sont les personnes sur lesquelles nous pouvons compter entièrement.

Il plaira à V. M. I. de voir par mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État, qu'au moment du départ de l'Impératrice on a conclu les traités de commerce avec les Cours de France et de Naples; quant au premier on m'a fait valoir les facilités qu'on y a apporté comme une déférence à nos principes, dont Besborodko et Woronzow reconnoissent parfaitement l'évidence, on est seulement faché de ce que la Cour de Berlin a baissé le ton pour les affaires d'Hollande et ne veut pas se brouiller avec la France, ce qu'on désireroit beaucoup ici, on attribue ce changement aux intrigues de Monsieur le Comte de Vergennes.

On est fort aise ici du voyage que Leurs Majestés Siciliennes se proposent de faire à Vienne, on désireroit qu'elles

s'attachassent de plus en plus à V. M., ce qu'on regarde comme pouvoir être très utile pour des cas possibles dans l'avenir, on suppose que les camps considérables que V. M. I. veut faire voir au Roi de Naples ont pour but de lui inspirer plus de goût pour le militaire, et le désir d'avoir lui même une armée de terre aussi bonne et aussi forte que possible, s'il est peut-être de l'intérêt du Roi de Naples d'employer ses ressources à avoir une bonne flotte, on croit qu'il importe au contraire aux deux Cours Imp[les] de l'engager de ne s'attacher qu'aux trouppes de terre, les seuls avec lesquels il puisse être utile dans le cas d'une guerre d'Italie, telles sont les réflexions du Comte Woronzow, que j'ai cru de mon devoir d'exposer aux pieds de V. M. I.

Le traité de commerce avec l'Angleterre n'a pas pu se conclure, et ne sera pas même renouvellé du tout à moins que l'Angleterre ne cède sur le point de la néutralité armée, c'est à quoi elle paroit peu disposée vis-à-vis de la Russie, malgré qu'elle ait reconnu ces principes vis-à-vis de la France. Pour de traité d'alliance avec la Grande Bretagne, il n'en est nullement question.

L'approbation gracieuse dont V. M. I. à honoré mes premières démarches à mon arrivée à Pétersbourg, a été pour moi de la plus grande consolation, puissois-je toujours réussir à remplir les intentions du maître que j'ai le bonheur de servir, le plus digne d'être bien servi, j'ose réclamer l'indulgence de V. M. I. et je la supplie d'être bien persuadé, qu'on ne sçauroit ajouter au zèle dont je suis pénétré pour son service.

Qu'il me soit permis en même tems de témoigner respectueusement ma joie de la nouvelle occasion qui va me procurer le bonheur de me mettre aux pieds de V. M. I., je prevois que M[r] le Comte de Falkenstein va m'enlever encore tout le mérite que peut se faire un négociateur autrichien, auprès de l'Impératrice c'est Lui qui dans son premier voyage en Russie a renouvellé l'alliance des deux empires; c'est Lui qui dans ce second achevera probablement de porter l'Impératrice à tout ce qui peut accélerer les avantages que nous devons récueillir de ce sistème, trop heureux d'être le témoin et l'admirateur de tout ce qu'il fera, je mettrai tous mes soins à ne pas gâter son ouvrage après son départ.

Dans l'idée que V. M. I. pourroit peut-être venir à Kiow, et sachant qu'Elle ne veut jamais accepter aucun logement à

la cour et tout ce qui y ressemble, on m'avoit assigné une maison assez grande pour qu'Elle put me faire la grâce d'y loger, comme Elle a daigné faire à Pétersbourg, quoiqu'on ne m'en ait encore rien dit, il est possible qu'on fasse la même chose pour le séjour de Cherson, j'ose supplier V. M. I. de me donner Ses ordres suprêmes à cet égard.

Je prends avec moi dans ce voyage le domestique Rosenberg, le même qui a eu le bonheur de Lui servir de laquai de louage à Mohilew, en cas que V. M. I. daigna encore se servir de lui.

Conformément à Ses ordres suprêmes je prens avec moi les deux courriers qui me restent, et je ne manquerai pas de les expédier par la route qu'il a plu à V. M. I. de me prescire pour Lui apporter mes trèshumbles rapports sur le voyage de l'Impératrice.

J'ai remis ici au Comte de Besborodko la liste des voitures de V. M. avec le nombre des chevaux qu'elles exigent soit en cas de bons ou des mauvais chemins, en lui disant que ce n'étoit que dans les états de la domination de l'Impératrice que V. M. I. désiroit qu'on les lui fasse trouver, et qu'ailleurs Elle s'en pourvoiroit Elle même, il m'assura qu'en cela, comme en tout on se conformera aux intentions de V. M. I^{le}.

Je n'ai pas manqué de remettre à LL. AA. Imp^{les} le buste de la Princesse Elisabeth avec son piédestal, qui sont arrivés en fort bon état. S. A. I. en a été enchantée et a vu par la que Mme la Princesse n'avoit pas pris autant d'embompoint qu'on l'avoit dit ici, on avoit fait à croire à Mme la Grande Duchesse que Mme la Princesse Elisabeth étoit plus grasse qu'elle même.

Que V. M. I. me permette de porter à Ses pieds mes trèshumbles actions de grâce des excellens faisans et chapons de Stirie qu'Elle daigna m'envoyer, le courrier étant arrivée un jour où il y avoit bal chez moi, dès le même soir une partie a été mangé et trouvé excellente, et comme depuis ce moment les affaires, dont le Comte de Besborodko étoit accablé avant le départ de la Cour, ont empêché nos diners de gourmans, j'ai partagé entre lui et Woronzow tout ce dont je n'ai pas fait usage le premier jour, ce qui leur a fait grand plaisir, il est bien vrai que la politique se fait dans ce pays ci par le palais et l'estomac, c'est ce dont ma pauvre bourse se ressent bien

ainsi que l'extrème cherté qui pendant mon absence a augmenté à peu près d'un tiers.

Marchesini va faire un voyage en Italie, mais il revient décidement dans 6 mois, ce qui nous en assure c'est le départ de la Todi qui avoit demandé 8000 roubles de gages et d'être dispensé de chanter autre part, que devant l'Impératrice, malgré le plaisir que S. M. trouve au chant de cette virtuose elle a jugé cependant ces prétentions un peu fortes, la Todi a toujours été fort mal avec Marchesini qui n'a pu voir sans jalousie la préférence que l'Impératrice donnoit en toute occasion à la prima donna sur le primo uomo.

À mon arrivée à Vienne j'ai porté aux pieds de V. M. I. le plan du nouveau théatre de l'Hérémitage, comme on va prendre une partie de l'ancien palais appellé Corpus pour y ajouter des loges d'acteurs, foyers, sales de répétition etc. et qu'on va lui donner une façade régulière du côté de la rivière, j'ai cru devoir en ajouter le plan que je prends la respectueuse liberté de joindre ici.

P. S^um^. Peu de tems après le départ de mon dernier courrier est arrivée ici la porcelaine que V. M. I. a bien voulu donner au Comte de Besborodko, d'après les dispositions qui avoient éte faites d'avance à la douane, les caises ont été portées directement chez lui sans que personne en ait rien sçu, cette nouvelle grâce l'a pénétré de reconnoissance, il est honteux de me parler lui-même de ce qu'il reçoit ainsi sous main, mais à Rath vis-à-vis duquel il a banni toute honte à cet égard, il a parlé sans réserve du plaisir que lui faisoit ce magnifique présent, il n'est aucun pays où des choses pareilles soient aussi nécessaires et d'un aussi bon effet, que dans celui-ci.

P. S^um^. Au moment où j'ai pris congé de LL. AA. Imp^les^ le Grand-Duc et la Grande Duchesse m'ont tous les deux témoigné combien ils avoient été touché du contenu de la lettre dont V. M. I. les avoit honoré. Qu'ils espéroient que V. M. reconnoitroit dans leur réponse leur sensibilité à cet égard, et voudroit bien ne pas douter qu'Elle avoit acquis sur eux des droits à une reconnoissance éternelle, le Grand-Duc m'ordonna d'en assurer encore derechéf V. M. tant dans mes trèshumbles rapports que lorsque j'aurai moi-même le bonheur d'être à Ses pieds à Cherson. Les expressions dont LL. AA. Imp^les^ se sont

servi, le ton dont elles m'ont parlé, et la manière dont j'ai été reçu dans ce moment-là prouve encore d'avantage que la lettre de V. M. I. a fait sur eux l'effet qu'elle devoit produire, c'est ce que j'ai cru devoir ajouter encore aux trèshumbles relations déjà préparés pour le courrier.

CXCIV.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 13. Fevrier 1787.

Mon cher Louis. Ma lettre d'office de cette expédition[1] est une parti du Contenu d'un ouvrage que je viens de faire et de remettre à l'Empereur, pour être par lui même remis à l'Impératrice la veille ou l'avantveille de son départ, pour tenir lieu des conversations politiques que je lui ai conseillé d'éviter autant qu'il le pourroit, pendant son séjour à Cherson. Ces sortes de Dialogues ne pouvant jamais se faire qu'à batons rompus, et manquant moyennant cela ordinairement leur but, au lieu que ce que je lui ai fait et qui est d'une force aphorismatique, doit faire vraisemblablement la plus forte impression, qu'il est juste de lui laisser opérer à lui même et je vous préviens moyennant cela, que tout le contenu de ma lettre d'office susdite n'est que pour vous, et que ni de bouche, ni autrement, il ne faut en faire aucun usage, pour ne pas affoiblir d'avance l'effet, qu'il doit être reservé à l'Empereur de faire en personne. Peutêtre que je pourrai vous envoyer tout l'ensemble

[1] Cobenzl wurde angewiesen (13. Februar 1787), da er Gelegenheit haben werde, täglich mit Besborodko auf der bevorstehenden Reise zusammenzukommen, folgende ‚politische Betrachtungen' an die Hand zu geben: Am gefährlichsten sei Preussen, daher Destruction desselben, die Durchführung des grossen Planes sonst unsicher, Oesterreichs Mitwirkung unthunlich. Nothwendig: Oesterreichs Sorgfalt für die Aufrechterhaltung der französischen Allianz; keine Allianz Russlands mit England; Einverständnis der Kaiserhöfe über die Mittel und Wege, um seinerzeit in Polen die bestmöglichste Partei gegen Preussen zu ziehen; die polnische Krone keinem Piasten zuzuwenden, sondern irgend einem Reichstand, vornehmlich Sachsen; ruhige Erwartung des Zeitpunktes, bis man mit möglichster Sicherheit und Hintanhaltung fremder Störungen sich gegen Preussen werde wenden können, am besten wenn Frankreich und England mit einander im Kriege sein werden.

de ce Vademecum, que j'ai fait pour notre bon Seigneur et Maitre; mais comme je ne sais pas encore s'il acceptera en tout ou en partie, je ne le puis pas dans ce moment-ci. Au moins est il certain que j'ai fait tout de mon mieux, pour que cette seconde entretien scabreuse ne fut ce que parce qu'elle est la seconde, puisse tourner a bien. Dont tout ce que vous me mandez des procedés de l'Impératrice vis-à-vis de son fils et de sa belle fille, je vous avoue que je n'y ai pas retrouvé toute la prudence possible, mais il faut supposer qu'elle connoit ses gens et que moyennant cela elle a cru pouvoir et de voir même faire tout ce qu'elle a fait. Au reste ce sont des étranges espèces, que tous ces Princes aujourd'huy vivants de la maison de Wurtemberg, et il ne peut être que bon que l'on ait eloigné celui dont l'Impératrice vient de se debarrasser. Il se peut, que nous vous envoyons encore un courrier avant le départ de l'Empereur surtout si quelque expédition de votre part en fournit l'occasion. Je n'en serai pas faché parceque dans une circonstance aussi critique on ne sauroit trop souvent se donner des nouvelles. En attendant soyez bien certain que je suis toujours pour vous ce que je souhaite, que vous soyez pour moi.

Sig.: Kaunitz Rietberg.

Original.

CXCV.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 14. Fevrier 1787.

Mon cher Comte de Cobenzl. J'ai reçu la lettre que vous m'avés écrite avant votre départ de Pétersbourg par le dernier courrier, et je vous envoie celui-ci qui j'espère, vous trouvera sain et sauf à Kiovie. Je vous prie de le renvoyer tout de suite à Brody où un des ses camarades l'attendra pour continuer ensemble leur route jusqu'à Cherson, étant chargés de marquer les gîtes et de commander préalablement les chevaux, ainsi que déterminer les stations où il faudra des relais. Vous pourrés en même tems lui remettre une dépêche pour moi et le Prince Kaunitz, qui de Brody seroit envoyée en toute sureté par estaffete à Vienne.

Je vous joins ici copie de la route que je me propose de faire et que mes gardes ont ordre de prendre. Dès qu'ils seront

revenus de Cherson à Brody ils vous enverront une liste exacte des stations et du nombre des chevaux qu'il faudra à chacune, surtout pour la partie de la Russie, afin que vous puissiés en prévenir à tems le Prince de Potemkin, puisque je crois que je ne traverserai que la partie de son gouvernement. Il faut bien se garder d'ordonner dés à présent les chevaux qui attendroient trop longtems, mais l'époque où il faudra les rassembler aux stations respectives doit être celle du départ de l'Impératrice pour se rendre de Kiovie sur le Nieper à Cherson; car c'est alors seulement que je compte partir de Léopol où je serai quelque tems d'avance afin d'arriver ensuite un couple de jours avant l'Impératrice à Cherson.

Dans la partie de la Pologne je compte m'arranger pour les chevaux moyenant mes gardes soit par des juifs ou autres entrepreneurs. Je crois que cette manière sera plus agréable à la Republique que si les Russes en seroient chargés.

Il est essentiel que vous donniés au garde, porteur de la présente et qui ensuite ira régler ma route, tous les renseignemens possibles sur le tems à peu prés que l'Impératrice compte s'embarquer sur le Nieper, et les jours qu'Elle mettra pour faire le trajet de Kiovie à Cherson, y compris les cataractes, le séjour à Krementschiouk et l'entrevue du Roi de Pologne, afin que je puisse m'arranger en conséquence et arriver ni trop tôt et encore moins trop tard à Cherson.

Pour vous mettre au fait de mes projets je vous dirai que je compte partir d'ici, si vos nouvelles n'y portent pas de changement, à peu prés le 24 Mars, et en voyant quelques objets en chemin arriver commodement le 3 ou 4 Avril à Léopol, où je passerai les fêtes de Pâques qui sont le 8 du même mois, et comme dans le premier projet de voyage il étoit dit que l'Impératrice partiroit de Kiovie entre le 5 et le 10 Avril, tems auquel le débâcle des glaces seroit déjà passé sur le Nieper, je serois à même d'arriver avant Elle à Cherson.

Si l'Impératrice partoit avant ce tems et que mon départ fixé au 24 Mars fut trop tard, alors vous m'enverriés tout de suite un des courriers que vous avés avec vous, pour (que) je puisse anticiper mon départ; tout comme dans le cas contraire, vous l'expédierés également si le voyage de l'Impératrice seroit retardé de façon qu'Elle n'arriveroit à Cherson que les derniers jours d'Avril ou au commencement de Mai; car dans ce cas

je resterois plus longtems à Vienne, pour ne pas attendre inutilement tant de jours à Léopol. Quoiqu'il en arrive vous garderés toujours un courrier pour l'expédier quelques jours avant le départ même de l'Impératrice de Kiovie, et qui viendra me trouver à Léopol pour m'annoncer definitivement le jour auquel je devrai partir de cette ville.

Voilà, mon cher Comte, bien des détails dont je dois vous ennuyer pour le moment au lieu de vous parler politique.

J'ai fait écrire à l'Internonce Herbert de se rendre également, comme Bulgakow, de Constantinople à Cherson pour le tems que l'Impératrice s'y arrêtera. Je crois que cette parfaite conformité des mesures, et l'appel de mon ministre à l'exemple de celui de Russie ne pourra qu'être agréable à l'Impératrice et à son ministère par l'impression que cela devra faire sur la Porte, et je suis en même tems charmé que Herbert puisse être présenté à l'Impératrice.

Rien au reste ne se passe dans la partie politique dont je puisse vous entretenir. L'état des choses est toujours le même; les mensonges inventés par un Hoffenfels aux Deuxponts, par un Stutterheim à Dresde et par un Herzberg à Berlin ne discontinuent, avec la différence cependant qu'il y a moins de sel que dans ceux que feu le Roi de Prusse se plaisoit de repandre.

Je vous suis obligé de l'offre que vous m'avés faite de partager avec moi le quartier qui vous sera assigné à Cherson. Je compte loger chés mon Consul Rosarovich dont la maison quoiqu'un peu eloignée de la Cour contient 14 chambres; elle me sera d'autant plus commode que mes cuisiniers pourront y apprêter à manger pour les gens de ma suite.

Toutes réflexions faites je crois de cette façon prendre le meilleur parti, et s'il falloit faire quelque chose d'extraordinaire et que l'Impératrice ne se contentat pas du séjour à Cherson, je préfererois de l'accompagner encore pour quelques jours en Crimée jusqu'au Port de Sebastianople, plutôt que de me rendre à Kiovie et d'être présent à l'entrevue du Roi Stanislas.

Adieu, mon cher Comte, je ne vous dis ceci que pour votre direction, comptant vous en parler encore lorsque nous nous verrons.

C'est un moment que j'attends avec bien du plaisir pour vous assurer de bouche que je suis bien sincérement

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

P. S. Voici une lettre pour l'Impératrice dont je vous envoie en même tems copie.[1]

CXCVI.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 12. fevrier 1787.

Tout ce que vous nous mandez par le courrier que vous avez expédié de Pétersbourg le jour de votre départ, est fort instructif parfaitement bien vu et l'effet de votre assiduité et activité à laquelle nous sommes si bien habitués; la seule remarque, que je trouve à faire est, que vous ne devriez pas répéter dans votre lettre à l'Empereur des objets que vous rapportez dans la lettre d'office, car comme Sa Majesté lit toujours cette dernière per extensum vous le fatiguez mal à propos en lui faisant lire la même chose deux fois.

Dans la dépêche qu'on vous expédie aujourd'hui vous recevrez différentes notions nouvelles et directions pour votre conduite auxquelles je me rapporte. Je ne m'arreterai ici qu'un moment sur le point le plus important. D'après quelques apparences il ne seroit pas impossible que Frédéric Guillaume laissa depérir du moins en partie l'édifice dispendieux que ses ancêtres ont érigé et maintenu jusqu'ici par une activité infatigable. Gardons nous bien de secouer le chat qui paroit avoir envie de dormir; car si nous avons le moins du monde l'air de songer à en tirer parti, d'autres l'empêcheront de s'endormir et veilleront pour lui. Mais ce n'est pas tout de faire des protestations; car non seulement on n'y croit pas, mais tout au contraire on les regarde comme des pièges; c'est par la manière d'agir qu'il faudroit tâcher de persuader, non seulement la Prusse, car cela

[1] Arneth, l. c. Nr. LXXXVI, p. 283.

ne réussiroit pas, mais l'Europe entière, que nous ne nous occupons que de notre propre conservation; le point de perfection seroit, si on pensoit que Fréderic Guillaume nous communique son sommeil et sa securité si jamaïs ils existent, qu'heureux d'être tranquils chez nous, nous n'avons aucune envie de troubler nos voisins ni de nous meler de querelles des autres. Cela n'est pas facile à faire accroire, mais cela est possible, si nous nous conduisons en conséquence; quand je dis nous, j'y comprends les Russes qui gateront tout, s'ils ne veulent pas cacher leurs ongles aux Turcs avec le même soin avec lequel nous devons cacher les notres à la Prusse, pour ne les faire paroitre qu'en tems et lieu. Toutes les apparences sont telles que nous ne pouvons que gagner à l'attente, et qu'en précipitant les choses, en les annonçant longtems d'avance ou en les entamant dans un mauvais moment, nous ferons beaucoup de bruit et peu de besogne, et qu'étant même fort heureux nous acheterons l'un et l'autre fort cher de très minces avantages, tandis que d'autres *ungeladene Gäste* pêcheront à notre préjudice dans l'eau que nous aurons troublé. Ces raisons devroient persuader les Russes à moins que la vanité ne les aveugle au point de préférer des explois bruyants à des établissements solides et de sacrifier des grands intérêts à une gloriole passagère et nuisible. D'après le plan de conduite qui me paroit nécessaire dans les présentes circonstances, j'avance même la question, si dans le cas, que le Roi de Prusse demanda à la Russie une prolongation du terme de son alliance, il ne vaudroit pas mieux de s'y prêter que de s'y refuser pour ne pas lui donner des nouveaux sujets d'inquiétude. Si nous sommes surs de l'intention de la Russie, ni cette condescendance ni aucune autre propre à rassurer le Roi de Prusse ne devroit nous allarmer étant faite de concert avec nous, de même que la Russie ne doit pas croire que nous changeons de plan et de principes, si jamais elle nous voit en combat de politesses et de complaisances avec la Prusse. Ruminez tout cela dans votre cervelle et ne cessez pas de prêcher et à vos amis là-bas, et à l'Empereur à votre rencontre le resultat de vos réflexions.

Quant à vos dépenses je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai deja dit et écrit; comptez pour sur que quelque chose qu'arrive, jamais vous n'obtiendrez un sol d'augmentation à votre traitement.

Si vous faites des dettes, je vous plains, mais enfin ce sera votre affaire, car ce n'est pas moi qui les payera, et l'Empereur beaucoup moins encore, il s'est trop nettement expliqué sur ce point pour qu'on puisse en douter. — —

Probablement vous aurez encore un courrier avant notre depart pour Cherson, mais ce que je m'empresse à vous notifier c'est que contre votre attente surement vous y verrez Herbert, l'Empereur lui ayant permis de s'y rendre tant pour le voir lui-même que pour présenter à l'Impératrice un serviteur qui doit avoir à coeur les intérêts de la Russie autant que les nôtres. Mr. de Bulgakow lui ayant dans une conversation offert une place dans son navire, et Herbert en ayant rendu compte dans un rapport sans penser qu'il puisse en resulter quelque chose, on vient de lui écrire, qu'il n'a qu'à profiter des offres obligeants de Mr. de Bulgakow si vraiment il pouvoit accompagner ce ministre sans lui être à charge.

CXCVII.

Cobenzl an Joseph.

par le Courrier Barczay. Kiow, le 25. février 1787.

Sire!

Le garde hongrois Barczay arrivé ici le 22. après diner a remis les ordres suprêmes dont il a plu a V. M. I. de m'honorer en date du 14. février. Je n'ai pas manqué dès le même jour de remettre moi-même à S. M. L'Impératrice la lettre, dont V. M. I. m'avoit chargé pour cette auguste souveraine, qui m'a demandé sur le champ, où elle auroit le plaisir de voir V. M. J'ai repondu que c'étoit à Cherson, ainsi que M^r^ le Cte de Falkenstein s'y étoit engagé et qu'en général il vouloit toujours être scrupuleux exécuteur de tous ses engagemens envers l'Impératrice. S. M. I^ce^ me répondit qu'elle se flattoit que V. M. étoit bien convaincue de son empressement à exécuter aussi de son côté tout ce à quoi ses engagemens, et la reconnoissance l'obligoient envers V. M. *Je doit payer mes dettes*, me dit l'Impératrice, *et ce sera avec bien du plaisir.*

Je ne manquerai pas d'exécuter avec la plus scrupuleuse exactitude tout ce qu'il a plu à V. M. I. de me prescrire. Je n'ai attendu, pour réexpédier le Courrier jusqu'à Brody que

la lettre cy-jointe de l'Impératrice, et la nouvelle marcheroute exacte en partant d'ici, que V. M. I. m'a prescrit de donner au garde porteur de ses très gracieux ordres; ainsi que j'ai l'honneur de la mettre très-humblement à Ses pieds. J'y joins également quelques changemens que le Prince Potemkin a proposé pour la route à prendre par V. M. en Russie. Je l'ai donné également au garde, avec ordre d'examiner les choses sur les lieus, et de se conformer après à ce qu'ils jugeront le plus commode pour le voyage de V. M., et le plus analogue avec ce, qu'Elle a daigna leur enjoindre. Ce n'est que lorsque les dits gardes seront de retour à Brody et qu'ils m'auront envoyé la liste exacte de stations et le nombre des chevaux qu'il faudra à chacune, que je demanderai au Prince Potemkin de les faire rassembler, mais cela seulement pour le moment, où V. M. I. en aura besoin.

Il est impossible de déterminer dès à présent le jour du départ de l'Impératrice, et de son embarquement, puisqu'il dépend absolument de la saison. Autant qu'on peut en juger à vue de pays, il aura lieu entre le 10/21. et le 20 Avril/1er May, du moins certainement pas avant. Du moment où la rivière sera débâclée le jour du départ pourra être fixé d'une manière déterminée, et j'aurai toujours le tems d'expédier un courrier pour en porter la nouvelle à V. M. I. au moins quinze jours d'avance.

L'entrevue avec le Roi de Pologne n'arrêtera l'Impératrice que tout au plus un jour. Le roi restera tout ce tems-ci à Kaniew, s'il rejoint l'Impératrice le matin, alors il dinera avec elle, et il passera le reste de la journée, s'il arrive le soir, alors il dinera avec elle le lendemain, et l'Impératrice partira tout de suite après diner.

En comptant ce jour de retard l'Impératrice employera 4 jours jusqu'à Krementschuk. S. M. doit y passer 2 jours, et employera ensuite encore 3 jours pour aller jusqu'à Ekatherinoslaw. Le voyage par eau sera donc de 9 jours, et comme il en faudra encore 4 jusque à Cherson l'Impératrice aura en tout depuis Kiew jusqu'à ce port 13 jours de marche. Il résulte de là que l'Impératrice n'arrivera à Cherson, qu'au plutôt dans les premiers jours de may vieux stile, c'est à dire vers le 13 du nôtre, et que par conséquent V. M. I. ne sera pas dans le cas de quitter Vienne encore aussitôt, qu'Elle s'est proposé.

Je la supplie de recevoir à Ses pieds l'assurance qu'aussitôt qu'il sera possible, que le départ de l'Impératrice d'ici soit déterminé, je ne tarderai pas un instant à Lui en faire mon très-humble rapport par un des courriers. Le jour même du départ de l'Impératrice j'aurai l'honneur de Lui en rendre compte par une estaffette, et je garderai encore un courrier avec moi, pour pouvoir Lui envoyer mon très-humble rapport, si pendant le voyage même il devroit survenir quelque changement.

Il ne serait pas impossible que la navigation sur le Dnieper dura quelques jours de plus, qu'on ne peut le prevoir, l'amiral Putschin qui doit diriger notre marche par eau m'a dit, que les vents contraires pourraient aisément la retarder d'un jour ou deux. Nous sommes par conséquent tout à fait à la merci de la saison et des éléments.

Conformément aux ordres suprêmes de V. M. I. j'ai donné ces mêmes renseignemens, les seuls qui sont en mon pouvoir, à Barczay.

En sortant de la Tauride l'Impératrice ne suivra pas la même route qu'elle s'etoit proposé, elle n'ira plus à Taganrok, Czerkask et Azow, mais elle retournera à Cherson, Ekaterinaslaw, Krementschuk, d'où elle se rendera à Pultawa, Charkow, Kursk, Orel et Moscou par la même route que devoient suivre les jeunes Grands-Ducs. La raison de ces changemens est l'impossibilité de voyager avec une aussi grande suite du côté de Czerkask, qui d'ailleurs dans le tems où nous aurions du nous y rendre est presque toujours tout-a-fait inondé et dont l'air est très mal sain.

Si par hazard à tout ce que je viens de dire plus haut, et surtout à la partie du voyage d'ici à Cherson, il arrivoit encore quelque autre changement, je ne manquerai pas d'en faire mon très humble rapport aux pieds de V. M. I.

J'ai dit au Comte Besborodko que V. M. I. avoit bien voulu permettre à son internonce de venir se mettre à Ses pieds pendant son séjour à Cherson, et de présenter ses hommages à l'Impératrice. S. M. l'Impératrice m'a fait dire en réponse qu'Elle seroit fort aise de faire sa connoissance, et en général ce voyage de deux ministres impériaux qui doivent partir ensemble de Constantinople pour se rendre également dans la ville, où leurs augustes maîtres seront réunis, a

fait un très grand plaisir ici, par l'effet qui en résultera chez les Turcs.

J'ai dit également au Comte Besborodko, que V. M. I. se proposoit de loger à Cherson chez son Consul afin qu'on ne l'importune pas de quelque offre d'un logement ailleurs.

Pour ne pas retarder le départ du courrier, je prends la liberté de me rapporter sur tout le reste à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État. Qu'il me soit permis seulement de témoigner ma joie du bonheur, que je vais avoir de me mettre aux pieds de V. M. I. et de pouvoir recevoir verbalement les ordres, qu'Elle daignera me donner. Que V. M. se rappelle les grâces dont Elle m'a comblé et Elle jugera, quel doit être mon désir de La servir d'une manière digne d'un tel maître. En me prosternant etc.

P. S. Le Prince Potemkin m'a prié de lui dire confidemment, comment V. M. I. vouloit être reçue, et tout ce qu'il pourroit faire dans ses gouvernemens, pour Lui rendre son voyage aussi commode que possible, si V. M n'accepteroit point une garde ou escorte, et choses pareilles. J'ai répondu que V. M. désiroit être traité précisement comme dans son premier voyage, dont Elle avoit été si satisfaite, qu'Elle n'accepteroit par conséquent ni garde ni escorte, ni rien de ce qui ne s'accordoit pas avec le plus parfait incognito. Le Prince Potemkin me dit, que comme tous les cheveaux de paysans étoient employés pour le voyage de l'Impératrice, on placeroit pour celui de V. M. des chevaux du régiment. Mais que comme ceux qui La conduiroient ne savoient pas les chemins sur les steps, où il est très aisé de s'égarer, il étoit absolument nécessaire que V. M. fut accompagné par un ou deux Cosaques, qui serviroient non d'escorte mais des guides, que c'étoit ce qu'on fesoit pour tout voyageur de quelque rang que ce soit, qui passoit par ces contrées.

Au sujet des listes, qu'il m'a donné pour le voyage de V. M. dans son gouvernement, j'ai observé au Prince, que V. M. I. n'acceptoit jamais de logement dans un chateau de qui que ce soit. Le Prince me répondit, qu'il y avoit dans les mêmes endroits des auberges, où V. M. pouvoit être servie, mais qu'il avoit noté les meilleures villages. J'ai insinué également au Prince, qu'il faudroit empêcher que les propriétaires

des terres, par où V. M. passoit, ne se crussent obligés de s'y rendre pour La recevoir, ce qui ne feroit que L'incommoder dans Sa route.

J'ose espérer d'avoir tenu sur tout cela un langage conforme aux intentions suprêmes de V. M. I.

CXCVIII.

Cobenzl an Joseph.

Kiow le 6. avril 1787.

Sire!

N'etant pas informé du jour, qu'il a plu à V. M^{té} Imp^{le} de fixer pour son départ, je ne puis être sûr, que le présent courrier que Mr de Segur expédie par Vienne à Paris, et qui se charge en même tems de mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État arrive assés tôt pour qu'ils puissent être mis aux pieds de V. M^{té} Imp^{le}. Dans cette incertitude je prends le parti d'addresser par la même occasion la présente relation a M^{r} le Comte de Brigido, qui aura l'honneur de la remettre à V. M^{té}, et d'y répéter ce que contiennent les susdits rapports touchant le voyage de Sa Majesté l'Imp^{ce}. Le Dnieper a débâclé entre hier et aujourd'hui, et il est absolument libre de glace ici. Mais il n'en est pas de même de Kaniew d'où les dernières nouvelles portent, que la rivière étoit encore prise; d'ici à trois ou quatre jours les glaçons doivent passer, et il n'est pas douteux, que dans le courrant de la semaine prochaine on ne fixe le jour du départ de Sa Maj^{té} L'Impératrice de Kiow. Dès l'instant où il y aura quelque chose de déterminé la dessus, je ferai partir le garde hongrois qui est chez moi, pour en porter la nouvelle aux pieds de V. M^{té} l'Imp^{le}. Vraisemblablement le départ de l'Impératrice aura lieu du 20/1 au 25 Avril/6 May. Le garde gallizien portera à V. M^{té} la nouvelle du départ effective de l'Impératrice, et se mettra en route en même tems que nous.

Excepté le Prince de Ligne père, le grand général Branitzky et son épouse, la Comtesse Skawronsky, et peut-être le Prince de Nassau,[1] il n'y aura personne de plus sur les ga-

[1] Karl Heinrich Fürst von Nassau-Siegen, geb. 1745. Durch Spruch des kais. Reichshofrathes für nicht legitim erklärt, führte er ein abenteuerliches Leben. Er machte im Jahre 1766 die Weltreise mit Bougainville,

léeres, que la suite de l'Impératrice, et aucun des étrangers, qui sont ici en assez grand nombre, n'obtiendra d'y être compris. Sa Maj[té] a permis de propre mouvement au Prince Charles de Ligne de se rendre à Cherson et en Crimée en même tems que la Cour, et a ordonné au Prince Potemkim de lui en faciliter les moyens. Mais comme son congé est sur le point d'expirer, il n'ose profiter de cette grâce et partira peu de tems après les fêtes pour rejoindre son corps.

La contenu de mes dépêches à la Chancellerie de Cour et d'État, n'étant qu'une répétition de ce que j'ai déjà mandé sur les affaires turques, je prends la respectueuse liberté de m'y rapporter ici.

Plus le moment approche de me mettre aux pieds de V. M[té] Imp[le], plus je sens combien je suis heureux de jouir deux fois de cette grâce, dans la place que j'occuppe; en attendant que j'ai ce bonheur, qu'Elle me permette de me prosterner devant son thrône etc.

CXCIX.

Cobenzl an Joseph.

Kiow ce 9 avril 1787.

Sire!

Il est de mon devoir, de ne laisser échapper aucune occasion, de porter aux pieds de V. M[té] Imp[le] les nouvelles touchant le voyage de l'Impératrice. Je profite par conséquent de la poste, qui part aujourd'hui pour addresser cette trèshumble relation au Comte de Brigido, entre les mains du quel elle restera jusqu'à l'arrivée de V. M[té] à Léopol.

Le Prince Potemkin se proposoit de partir la semaine dernière pour Krementschuk, afin de juger par lui même si tous ses ordres ont été bien exécutes relativement aux arrange-

war nach der Rückkehr Oberst in französischen Diensten, kämpfte zur Zeit der Belagerung Gibraltars in Spanien und erhielt den Rang eines Generalmajors und die Würde eines Grand erster Classe. Von der Kaiserin Katharina nach Russland berufen und mit grosser Auszeichnung behandelt (er erhielt die Entrées und den Titel Altesse), wurde er Viceadmiral, zerstörte als solcher die türkische Flotte im Schwarzen Meere und erfocht als Befehlshaber der russischen Galeerenflotte den Seesieg am Niemen über die Schweden.

mens de voyage de l'Impératrice. Mais ensuite il a pris le parti d'y envoyer le colonel Popow,[1] son homme de confiance avec ses instructions à cet égard. Il doit en revenir le 3/14 ou 4/15 de ce mois, et c'est alors que le jour même du départ de l'Impératrice sera fixé, et que je pourrai faire partir mon courrier pour en porter la nouvelle aux pieds de V. M^{té} Imp^{le}. Sa Maj^{té} l'Impératrice auroit désiré pouvoir partir d'ici vers le 16/27 de ce mois, mais on croit qu'il ne sera guères possible que cette auguste souveraine entreprenne son voyage avant le 22 avril/3 may, ce qui revient à ce que j'ai toujours eu l'honneur de mander très humblement à V. M^{té} Imp^{le} depuis mon arrivée à Kiow. Je La supplie très humblement d'être persuadée que mon courrier partira aussitôt, que le jour du départ de l'Impératrice sera fixé.

En me prosternant etc.

CC.

Cobenzl an Joseph.

Kiow ce 16. avril 1787.

Sire!

Le colonel Popow, envoyé d'ici à Krementschuk ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander très humblement à V. M. I., afin d'examiner, si tout est prêt pour le voyage de S. M. l'Impératrice, n'est pas encore de retour, et comme on a d'ailleurs des nouvelles, qu'a Krementschuk le Dnieper n'est pas encore débarrassé de glaçons, que la crue des eaux est fort lente, et la saison encore assez rude, il est impossible de déterminer precisement le jour du départ, c'est ce que S. M. l'Impératrice m'a fait la grâce de me dire elle même. En attendent on continue de faire tous les préparatifs nécessaires, et il est toujours certain, que l'on partira du 18/29 au 20 avril/1 may, c'est sur quoi, j'ai cru de mon devoir de faire mon très-humble rapport aux pieds de V. M. I. en me servant pour cela de l'occasion de la poste que part aujourd'hui, et me reservant toujours mon premier courrier pour le faire partir aussitôt que le jour du départ sera fixé, et le second pour porter aux pieds de V. M. I. la nouvelle du départ effectif de l'Impératrice.

---

[1] Oberst Popow, der erste und vertraute Generaladjutant Potemkins.

Je reçois dans ce moment-ci une dépêche de la Chancellerie de Cour et d'État, qui m'annonce, que V. M. I. se proposait de se mettre en route le 11. de ce mois. Mes rapports au Prince de Kaunitz ont apporté aux pieds de V. M. tout ce que j'ai pu mander jusqu'ici touchant le départ de l'Impératrice, et Elle aura trouvé à Lemberg quelques unes de mes très-humbles relations, où j'ai repêté les mêmes nouvelles dans la crainte que plusieurs de mes rapports n'arrivent à Vienne qu'après le départ de V. M.

Un courrier françois ayant apporté à Mr de Segur la ratification de son traité de commerce,[1] l'échange s'en est fait avec le Comte de Besborodko, seul plenipotentiaire russe qui se trouve ici le 14. de ce mois. Le Roi Très Chrét. a chargé son ministre à cette occasion de remettre à chacun des plenipotentiaires de l'Impératrice outre 4000 ducats en argent, un boëte avec son portrait enrichi des Diamants pour la valeur d'environ 10^m rubl. chacune. Mr de Segur a reçu également de l'Impératrice une boëte avec le portrait de S. M. I. On envoye à la famille de Mr de Vergennes le présent, qu'on destinoit au defunt ministre de la collection de medailles en or pareille à celle qu'a reçu le Prince de Kaunitz, et à Mr de Montmorin une très belle boëte avec le portrait de l'Impératrice.

En me prosternant etc.

CCI.

Joseph an Cobenzl.

Leopol ce 19. avril 1787.

Mon cher Comte de Cobenzl. Je vous envoie cette estaffette pour vous annoncer que je suis arrivé ici hier aprés midi, où j'ai trouvé vos deux lettres adressées au Comte Brigido et dont je vous suis bien obligé.

Me voilà à peu prés à moitié chemin de l'endroit au quel je souhaite d'arriver, ou pour mieux dire de la personne qui seule m'y attire, et qui est l'unique objet que je désire y voir. J'ai monté mes fluttes de façon qu'aussitôt que votre courrier viendra m'annoncer le jour positif du départ de S. M. L'Impé-

[1] Ueber die Vertragsverhandlungen interessante Aufschlüsse. Segur, Mémoires II.

ratrice, je puisse me mettre en route et me trouver avant Elle à Cherson. En attendant je parts demain pour faire une petite tournée à Zamosce et dans les environs pour y voir une partie des colonies d'Allemands que j'ai établies dans ce païs-ci.

J'ai eu le plus beau tems du monde pendant mon voyage; mais depuis deux jours il gêle et nous avons même eu de la neige.

Adieu, mon cher Comte, vous trouverés ci-joint un lettre à S. M. L'Impératrice que vous Lui presenterés de ma part.[1] Au reste je ne vous repéterai point le plaisir que j'aurai de vous revoir, car vous ne pouvés en douter, non plus que des sentimens d'estime et d'amitié avec lesquels je suis

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCII.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier François. Kiow ce 23 avril 1787.

Par mon dernier très humble rapport que j'ai l'honneur de mettre aux pieds de V. M. I. j'avois assuré, que le départ de Sa Majesté l'Impératrice de Kiow auroit lieu du 18/29 au 20/1 may de ce mois, j'étois d'autant plus autorisé à le croire, que Sa M[té] I[le] m'avoit dit elle-même à différentes reprises que le séjour de Kiow commençoit à lui paraître long, et qu'elle vouloit absolument partir même le 17/28, effectivement le 8/19 matin que le Comte Besborodko revint d'une cours, qu'il avoit fait sur ses terres, Sa M[té] Imp[le] lui donna l'ordre formel de faire tout préparer pour partir le 17/28, mais le Prince Potemkin représenta que la chose étoit absolument impossible. La rigueur de la saison est telle qu'à l'instant où j'écris, il ne fait certainement pas plus froid à Pétersbourg qu'ici. Chose sans exemple, la Neva a débâclée depuis le lac de Ladoga jusqu'à 7 verstes au dessus de Pétersbourg deux jours plutôt, que le Dnieper à Kiow; il a resulté de cette saison tardive que l'herbe qui dans environs de Krementschuk et plus bas est ordinairement déjà

[1] Arneth, l. c. Nr. CXL, p. 286.

toute venue à la mi-mars, a à peine commencée à paroître, et c'est sur celà qu'on comptoit pour le fourage du nombre très considérable de chevaux, destinés au voyage de l'Impératrice, et pour la cavallerie qui doit servir partout d'escorte, et pour tous les différens camps projettés qui doivent de nouveau avoir lieu, c'est ce que le Prince Potemkin a représenté à l'Impératrice, en ajoutant que ce n'etoit que l'affaire de quelques jours de retard, puisqu'il étoit impossible que la mauvais tems actuel dure plus longtems, et qu'il suffit d'une pluie un peu chaude pour faire tout verdir. C'est d'après ces représentations que le 9/30 de ce mois Sa Majesté me fit la grâce de me dire elle-même, qu'elle me prioit instamment de ne pas me presser trop d'envoyer mon courrier à V. Mté, et d'attendre qu'il fut possible de déterminer le jour du départ de Kiow, pour ne pas exposer V. M. Ile à s'ennuyer à Cherson avant l'arrivée de l'Impératrice.

D'un autre côté le Prince Potemkin et le Comte Besborodko m'ont dit tous les deux, que le plus grand obstacle qu'ils ont trouvé, à engager l'Impératrice à différer seulement de quelques jours son départ d'ici, étoit son extrême empressement, de se retrouver avec V. Mté, et ils m'ont prié de conjurer très-humblement V. Mté de ne pas trop presser son arrivée à Cherson, pour ne pas engager l'Impératrice, lorsqu'elle en seroit instruite, à précipiter sa route, en ajoutant que si Sa Majesté s'opiniatroit à vouloir aller sur les galéeres, avant que le tems soit radouci, elle s'exposoit immanquablement à avoir la fièvre, et y exposoit toute sa suite. J'ai répondu, que l'intérêt, que V. M. prenoit à la santé de l'Impératrice étoit trop vif, pour qu'Elle ne vit pas Elle même avec beaucoup de regrets, que son auguste amie s'expose au moindre danger; d'après cela il est décidé que Sa Majté Imple ne partira d'ici, que le 23/4, le 24/5 ou au plus tard le 25 avril/6 may. Outre les deux jours de séjour à Krementschuk S. M. Ile pourra bien s'arrêter un ou deux jours aux environs d'Ecatherinoslaw ou Koidak, pendant lesquelles on essayera de faire passer les cataractes aux galéeres, ce qui dépend de la hauteur de l'eau, et si cela réussit Sa Mté Ile continuera la route par eau jusqu'à Cherson, où de façon ou d'autre on peut compter qu'elle arrivera toujours à peu près du 5/16 au 10/21 May. Le colonel Popow n'est pas encore de retour, et c'est ce qu'on attend pour déterminer irrévocablement le jour du départ d'ici, j'en serai informé aussi-

tôt, et c'est alors que j'expédierai sur le champ un de mes courriers qui portera aux pieds de V. M. I^{e} la nouvelle précise et du jour que l'Impératrice partira d'ici, et de celui où elle pourra arriver à Cherson, il sera suivi par un des ses camarades au moment même, où l'Impératrice quittera Kiow.

Hier est arrivé une estaffette du Prince Gallitzin avec la nouvelle du départ de V. M. Imp^{le} de Vienne. La dépêche a été reçue avec plus grand plaisir, d'autant plus, que quelques lettres particulières de Vienne parvenues indirectement à la connoissance de l'Impératrice avoit donné des inquiétudes à cet égard. La sensation qui en avoit résulté est déjà une preuve complête qui justifie ce que j'ai toujours assuré, combien l'Impératrice désiroit vivement de revoir V. M. I^{le} pendant son voyage, et quel fond elle faisoit sur la promesse, qu'elle avoit reçue à cet égard.

On a reçu ici la nouvelle, que le roi de Naples se proposoit d'envoyer à Cherson le Marquis de Gallo,[1] le même qui est destiné à remplir la place de son ministre auprès de V. M. Imp^{le}, pour y complimenter l'Impératrice au nom de Leurs Majestés Siciliennes, au sujet de son voyage. Cette auguste souveraine a été on ne peut pas plus sensible à cette attention recherchée, et m'a fait la grâce de me dire en me l'annonçant qu'elle reconnoissoit bien à cette marque d'amitié la soeur de son meilleur et plus intime ami.

Au moment où j'écris cette très humble relation, je reçois un billet de main propre de S. M. l'Impératrice, qu'elle m'a fait la grâce de m'addresser directement, contenant ces mots: *Le Baron Dalberg*[2] *a été unanimement elu Coadjuteur de Mayence.* On regarde ici ce choix comme favorable aux in-

---

[1] Marzio Mastrilli, Marchese, später Duca di Gallo, geb. zu Palermo 1753, geleitete die Prinzessin Maria Theresia, Braut des Erzherzogs Franz, nach Wien, wo er vom Jahre 1790—1797 als königl. neapolitanischer Gesandter fungirte. Er unterzeichnete die Präliminarien in Leoben und mit Cobenzl und Merveldt den Frieden von Campo Formio; dann ging er nach Neapel, wo er bis 1815 sehr thätig war; 1820 zum Botschafter in Wien ernannt, wurde er dort nicht zugelassen, ebensowenig zum Congresse in Laibach. † 1833.

[2] Karl Theodor Reichsfreiherr v. Dalberg, Coadjutor, dann Kurfürst-Erzbischof von Mainz (25. Juli 1802); 23. April 1804 Fürst von Regensburg; Fürstprimas von Deutschland (12. Juli 1806) und Grossherzog von Frankfurt (16. Februar 1810); † 10. Februar 1817.

térêts des deux Cours Impériales en Empire. La part que Sa Majesté l'Imp^{ce} a prie à cette nouvelle et la manière dont elle a daigné me l'annoncer, est une nouvelle preuve bien marquée de son attachement pour V. M^{té}, et de l'intérêt qu'elle prend à tout ce qui concerne la cause commune contre la parti prussien.

La présente trèshumble relation sera apporté aux pieds à V. M^{té} Imp^{le} par le courrier, que le Comte de Segur renvoye à sa Cour chargé des ratifications du traité de commerce, et qui prend sa route par Lemberg et Vienne, j'espère qu'il sera bientôt suivi par mon propre courrier, qui portera des relations plus détaillées aux pieds de V. M. Imp^{le}.

En me prosternant etc.

P. S. C'est au moment où je ferme mon paquet, que je reçois par estaffette les ordres suprêmes, qu'il a plu à V. M. de m'addresser le 19. avril. Le courrier françois, qui est au moment de partir, ne me laisse que le tems d'en annoncer la réception; je ne manquerai pas de remettre encore ce matin à Sa Majesté l'Impératrice la lettre, dont V. M. a daigné me charger pour elle, et qui lui fera sûrement le plus grand plaisir. Il n'est aucune occasion, où cette auguste souveraine ne fasse éclater la vive amitié qui l'unit à V. M., et l'impatience qu'elle a de La revoir.

Cherson est pour moi la terre promise, puisque c'est là, que j'aurai le bonheur de me mettre aux pieds de V. M^{té} Imp^{le}, un des moments les plus heureux de ma vie.

Je ne manquerai pas d'informer Bartzay à Brody du jour du départ de l'Impératrice dès qu'il sera fixé.

En me prosternant etc.

P. S. Je profite encore de l'occasion du courrier françois pour rendre compte très-humblement aux pieds de V. M. I^{le} de ce dont m'a chargé l'Impératrice au sujet de l'élection du Baron Dalberg à la coadjutorie de Mayence. L'Impératrice m'a ordonné de dire à V. M. qu'elle connoissoit depuis longtems le Baron Dalberg, avec lequel elle avoit été même en correspondance litteraire, qu'elle savoit, qu'on pouvoit compter de trouver en lui un parfait honnête homme, très instruit, très eclairé, et d'un mérite rare, qu'elle se rendroit presque garant, que jamais V. M. n'auroit qu'à se louer de lui, qu'en conséquence elle le recommandoit d'avance à la bienveillance du Chef de l'Empire, et croiroit, qu'il daigne en toute

occasion le traiter avec bonté. Ce sont les propres mots de l'Impératrice que je rapporte. Elle se propose de les répéter elle même à V. M. si l'occasion s'en présente à Cherson.

C'est un courrier du Comte de Roumianzow, qui a apporté ici la nouvelle de l'élection de Baron Dalberg, qui a saisi cette occasion pour addresser une lettre à l'Impératrice. Sa Majté y a répondu de la manière la plus gratieuse. Le Comte d'Anhalt est ami intime du Baron Dalberg, et a fortifié l'Impératrice dans la bonne opinion qu'elle avoit de lui.

CCIII.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Batsak. Kiow ce 25. avril 1787.

Par une trèshumble dépêche d'avant hier j'ai eu l'honneur d'accuser la réception des ordres suprêmes de V. M. Ile du 19. avril. Immédiatement après le départ du courrier, je me suis rendu à la cour, et j'ai eu l'honneur de remettre à l'Impératrice la lettre dont V. Mté avoit daigné me charger. Cette auguste souveraine s'est montrée infiniment sensible à l'attention recherchée de V. M. Imple de lui annoncer son arrivée à Lemberg, elle m'a témoigné la plus vive impatience de se retrouver avec Mr le Comte de Falkenstein, et de voir renaître les heureux moments de Mohilew. Mais en même tems S. M. m'a dit, qu'il étoit impossible de déterminer le tems, qu'on employeroit à faire le trajêt d'ici à Cherson.

Hier S. M. l'Impératrice ma fait remettre la lettre ci-jointe, que je suis chargé de porter aux pieds de V. M. Imple.[1] Cette auguste souveraine y mande elle même, qu'elle a fixé irrévocablement son départ d'ici au 22 avril/3 may, qu'autant qu'on peut déterminer d'avance, elle croit employer 15 jours d'ici à Cherson, et par conséquent y arriver environ le 7/18 mai que ce ne sera que de Krementschuk, qu'on pourra fixer proprement le jour, où elle sera à Cherson, et que m'y trouvant à la suite de S. Mté je pourrai faire mon trèshumble rapport aux pieds de V. M. I. par un courrier, qui pourra La rejoindre dans Sa route. L'Impératrice m'a permis de faire lecture de sa lettre à V. Mté qu'Elle trouvera très amicale, et en tout les expressions de la

[1] Arneth, l. c. Nr. CXLI, p. 287.

reconnaissance telle, que le mérite les secours que V. M. lui a donné. Depuis que j'ai lu cette lettre, ayant eu l'honneur de faire ma cour à l'Impératrice, cette princesse me dit, que les termes, dont elle s'étoit servi dans sa lettre n'étoient que l'expression des sentimens dont elle étoit pénétré pour V. M., et de ce qu'elle Lui devoit à toute sorte de titres, qu'elle se feroit une fête d'en assurer personellement M^r le Comte de Falkenstein, et de se retrouver avec Lui, qu'elle désireroit bien presser d'avantage sa route, mais que faisant ce voyage par eau, il falloit se soumettre à ce qui se trouveroit possible, qu'elle auroit désiré d'être rendue à Cherson avant V. M. comme c'étoit aussi son devoir, pour La recevoir, mais que V. M. voulant absolument la dévancer, elle désireroit beaucoup, que ce ne fut, que d'aussi peu de tems possible. En premier lieu pour la raison que V. M. s'ennuyeroit à Cherson, et puis parceque l'air n'y étant pas tout à fait sain, elle ne voudroit pas prolonger le séjour de V. M^té au délà du tems, qu'elle auroit le bonheur d'y passer avec Elle; l'Impératrice a beaucoup appuyée sur ce qu'elle désiroit que V. M. ne fut pas trop longtems avant elle à Cherson, et le P^ce Potemkin m'a dit la même chose.

C'est donc le 22 avril/3 may que l'Impératrice après avoir assisté au service divin à la cathedrale dinera à bord de ses galéeres, et continuera son voyage. L'entrevue avec le Roi de Pologne ne causera presqu'aucun rétard, et tout se bornera à ce que ce Prince dinera avec l'Impératrice et passera quelques heures avec elle, soit avant, soit après le diner. Il est impossible de rester moins de trois jours à Krementschuk, tems nécessaire avec différentes fonctions d'usage dans une ville siégée d'un gouvernement.

D'après cela j'ai pris la parti d'expédier aujourd'hui mon premier courrier avec la lettre de l'Impératrice, à la nouvelle du jour fixé pour son départ. Le jour même de son embarquement il en partira un second, qui en portera la nouvelle aux pieds de V. M. et de Krementschuk je ferai partir, soit un de mes gens affidés, soit un courrier du Prince Potemkin, qui m'a offert les siens, en cas que j'en eusse besoin pour faire mon trèshumble rapport sur le jour de l'arrivée à Cherson, à moins qu'en recevant des ordres suprêmes de V. M., je ne me trouve avoir avec moi un nouveau garde hongrois ou gallitzien dont je me servirai en ce cas. Si contre toute attente dans ce dif-

férentes intervalles, il arrivoit quelqu'autre changement, un nouveau courrier en porteroit sur le champ la nouvelle aux pieds de V. Mté.

J'ose La supplier très humblement de me faire savoir exactement le jour, qu'Elle se propose de quitter Lemberg, la route qu'Elle doit tenir, sur laquelle on assure qu'il s'est fait des changemens depuis celle que Schoky m'a envoyé, et enfin quels sont les gîtes où V. M. Se propose de coucher, pour que je puisse calculer toujours, où je puis envoyer les courriers, que je pourrais être dans le cas de dépêcher.

Je me propose de devancer l'Impératrice dans les derniers jours de sa route, assés pour être sûr de me trouver à Cherson avant l'arrivée de V. M. Imple prêt à recevoir les ordres sur tout ce sur quoi Elle daignera m'ordonner. Je n'ose Lui demander la permission d'avancer encore d'avantage pour moi le bonheur de La voir en allant à Sa rencontre, mais j'ose me flatter au moins, qu'Elle ne désapprouvera pas mon empressement d'être aux pieds du meilleur des maîtres le plutôt que possible, et de prolonger les instants où j'aurai le bonheur de Lui faire ma cour. Ce sera pour la seconde fois, que Mr le Comte de Falkenstein le meilleur négotiateur que l'Empereur puisse jamais employer, mettera le sceau en Russie à un sistème dont le renouvellement est uniquement le fruit de son habileté. Heureux d'être à porté de prendre des leçons d'un aussi grand maître, je mettrai tous mes soins à bien exécuter Ses volontés et maintenir Son ouvrage après son départ.

Je prens la respectueuse liberté de joindre ici trèshumblement mes dépêches à la Chancellerie de Cour et d'État sub volanti, en suppliant V. M. de les faire parvenir à sa destination après qu'Elle aura daigné en faire la lecture.

J'ai l'honneur d'envoyer également aux pieds de V. M. I. une nouvelle liste de la route de l'Impératrice et de toutes les stations.

En me prosternant etc.

P. Sum. Au moment où V. M. Imple va par une seconde entrevue avec l'Impératrice fortifier encore l'amitié personelle, qui s'est établie à Mohilew, je crois de mon devoir de faire parvenir à Ses pieds l'esquisse du tableau de la Cour de Russie, et du caractère des individues qui composent la suite de l'Im-

pératrice pour autant que mon peu de lumière a pu m'en procurer la connoissance.

Je crois que V. M. trouvera l'Impératrice peu changée pour le tems qui s'est écoulé depuis la première entrevue, seulement qu'elle a pris plus d'embonpoint. Elle est toujours du caractère le plus gai, le succés des entreprises, qu'elle a formé et qu'elle reconnoit à chaque occasion devoir à l'amitié de V. M. Imp[le], a ajouté encore à sa bonne humeur. Quoique plusieurs personnes aient déconseillé le voyage actuel dans la crainte, qu'elle ne put le soutenir, elle n'a jamais voulu en démordre; en premier lieu dans l'espoir de revoir V. M., en second lieu parce qu'elle regarde le tems, qu'elle y employe comme un délassement de ses occupations. C'est ce qui est cause que pendant tout ce tems il s'est fait très peu d'affaires. S. M. jouit de la santé la plus heureuse, et il n'est personne de son âge, qui soutienne comme elle la fatigue, et qui n'éprouve aucune espèce d'incommodité. Elle est plus que jamais sensible à la louange, et toutes les fois, que nous trouvons occasion de lui glisser quelque flagonnerie, sur ce qu'elle a fait pendant son règne, c'est toujours très bien venu. En même tems cette suite continuelle du succès l'a rendu peu habituée à être contredite. Il est possible de la faire changer d'opinion, mais il faut pour cela s'y prendre très adroitement, et la rammener à son avis presque sans qu'elle s'en appercoive elle même. Il est incroiable tout ce que l'on met sans cesse en usage dans toute l'Europe pour persuader, que les sentimens d'amitié de V. M. pour l'Impératrice ne sont plus les mêmes, tout ceci n'a fait jusqu'ici aucun effet. Il suffit de rappeler la prise de possession de la Crimée et que c'est la Russie, qui est en reste vis-à-vis de nous du côté des services rendus pour se convaincre, que ce n'est pas à nous, à nous refroidir vis-à-vis de ceux, dont nous attendons le rendu de ce que nous avons fait pour eux. La peine, que V. M. prend de faire un voyage aussi fatiguant uniquement pour voir l'Impératrice, est une nouvelle preuve de son attachement pour elle, les assurances que recevra cette auguste souveraine de la bouche de V. M. de la continuation de ses sentimens seront un antidote tout puissant contre toutes les intrigues à venir.

Cathérine II. aime à parler de tout ce qu'elle a fait dans l'intérieur de son empire, et on ne peut disconvenir qu'elle en

parle très bien. Ses intentions sont très bonnes, et c'est en grande partie par des défauts d'exécution, qui ne lui sont pas connus, que les effets ne répondent pas partout à ce que l'on devroit attendre. Étant elle même gaie, elle voudroit que tout ce qui l'environne participe à son bonne humeur, elle est surtout flatté de ce qu'on affecte de se trouver bien dans sa société, et rien ne la choqueroit tant que si elle s'appercevoit qu'on s'ennuie auprès d'elle.

Quant à la politique l'Impératrice est de jour en jour plus attachée à l'alliance qui l'unit avec V. M., et c'est ce qui fait la base de son système. Au ressentiment qu'elle avoit contre le feu Roi de Prusse, des mauvais tours, qu'il avoit cherché à lui jouer partout, s'est joint encore sous le Roi actuel l'idée désavantageuse, qu'elle a de son personnel, et la persuasion qu'il ne saura soutenir l'état de force auquel son prédécesseur avoit fait monter la monarchie prussienne. Les nouvelles que l'on reçoit de toute part, qu'il donne dans tout ce qui tient à la francmaçonnerie, aux illuminés, à l'art de faire paroître les morts etc. suffiroient d'ailleurs pour lui faire perdre tout crédit auprès de l'Impératrice si jamais il en avoit eu, tant elle déteste tout ce qui donne là dedans. Les procédés de George II. vis-à-vis de la Russie et son aveugle attachement pour la Prusse, ont si non éteint, du moins bien attiédé, l'ancien attachement de l'Impératrice pour l'Angleterre, elle aime la nation anglaise, mais elle est fort piquée contre le Roi et son ministère. Non seulement il n'est question d'aucune traité d'alliance avec l'Angleterre, mais même le traité de commerce est rompu.

D'un autre côté si l'Impératrice n'est pas revenue tout à fait de son ancien éloignement à l'égard de la France, du moins est il bien diminué. À force de les prêcher là dessus, nous sommes parvenus à leur faire sentir la nécessité de ménager cette puissance. Le traité de commerce est déjà une espèce de rapprochement. L'Impératrice traite à merveille le Comte de Segur qui a fait tout ce qu'il falloit pour réussir complétement ici, et que le Prince Potemkin aime comme son enfant. On voit clairement, que celui-ci travaille tant qu'il peut à chercher à persuader le ministre de France que le Cabinet de Versailles a grand tort de soutenir les Turcs, et feroit bien mieux de s'unir aux deux Cours Impériales, pour partager leurs dépouilles.

Les événemens futures nous feront voir, si ses sermons auront beaucoup opérés.

En relisant cet article et tout ce qu'il contient sur le compte de l'Impératrice, je m'apperçois que ce n'est qu'une répétition de ce que V. M. Imp[le] a trouvé elle-même à Mohilew, mais c'est toujours une nouvelle que de dire, que les choses sont dans le même état, et d'ailleurs je défie M[r] le C[te] de Falkenstein à Cherson de prendre un plus grand ni un meilleur modèle, que M[r] le C[te] de Falkenstein à Mohilew.

Le Prince Potemkin jouit toujours de la plus haute considération et du plus grand crédit pour tout ce qui est affaire de grâce, mais quoiqu'il soit informé de tout, il se mêle cependant moins qu'autre fois des objets politiques. À son crédit personnel se joint encore dans ce moment ci celui du favori actuel qui a été son aide de camp, et qui jusqu'à présent fait absolument tout ce qu'il veut. C'est Maimonow qui dans les premiers moments de sa faveur, où ces messieurs peuvent tout obtenir, lui a fait avoir le portrait pour la Comtesse Skavronsky et la promesse du cordon de S[e] Cathérine pour la Comtesse Branitzka, qui l'a effectivement reçu ici à Kiow. Je dois au Prince Potemkin la justice qu'il s'est toujours montré fort attaché au système de l'union des deux Cours Impériales. Son amitié pour Segur et ce à quoi il veut l'engager est une chose qui s'accorderoit parfaitement avec nos vues, et à laquelle par conséquent je l'encourage autant que je puis. Les bontés que V. M. Imp[le] a toujours eu pour lui sont cause qu'il s'attend à un accueil distingué de Sa part, et j'ai cru bien faire de lui dire, lorsque l'occasion s'en présentoit, que V. M. étoit bien aise, de cette occasion de le revoir.

Mais si Potemkin nous sert et nous a toujours bien servi dans nos affaires on ne peut disconvenir en revanche, qu'il sert assez mal la Russie en bien des points. L'armée couta beaucoup plus, qu'elle ne faisoit, et malgré toutes les augmentations, qu'il y a fait, on m'assure, que du tems de la guerre de Prusse, on pouvoit mettre sur pied presque autant de monde qu'à présent. Les connoisseurs approuvent assez les changemens qu'il a fait sur la tenue des trouppes, mais il n'y a aucune uniformité dans les manoeuvres, et les colonels n'étant point inspectés par les généraux, chacun établit une tactique à sa façon. J'ai eu l'honneur de mander en son tems dans mes trèshumbles

rapports les projets qu'il avoit pour la formation de trois camps, dont l'un devoit aller a 150/m. hommes, depuis ces projets ont paru tout à fait évanouis, et il n'étoit plus question, que de faire voir en passant à l'Impératrice une grande partie de la cavallerie qui se rangeroit sur le chemin, pour cela à présent on recommence à parler des camps; mais personne ne peut assurer, qu'ils auront lieu effectivement, puisque cela tient à des ordres que le Prince Potemkin expédie lui même, et varient d'un moment à l'autre.

Quelqu'intérêt que nous pussions y avoir, il seroit inutile et même dangereux de vouloir rémédier à ce mal. L'Impératrice n'entend rien à tout ce qui tient au militaire, et ne peut pas vérifier par elle même le pied où sont les choses. Elle s'en repose par conséquent sur ceux auxquels elle a donné sa confiance à cet égard. D'ailleurs quoique l'armée russe soit bien éloignée du point de perfection auquel V. M. Imp[le] a porté la Sienne, l'espèce de soldats est si bonne, que malgré leurs défauts, si comme nous avons lieu de nous en flatter, l'Impératrice tient ce qu'elle nous a déjà promis plusieurs fois, 90/m. hommes de secours, dans une guerre prussienne on trouveroit toujours moyen d'en tirer grand parti.

Il paroit que le P[ce] Potemkin a usé de sa negligence ordinaire dans les ordres à donner, et les préparatifs à faire pour le voyage de l'Impératrice; occupé dans celui qu'il a fait lui même à Cherson et en Crimée, d'une passion momentanée pour une certaine M[me] Sievers, il s'est reposé de tous les arrangemens sur le colonel Popow, et il n'est pas douteux qu'une des raisons qui a retardé notre départ d'ici, est que tout n'étoit pas prêt pour le voyage. L'Impératrice étoit si décidée pendant longtems à vouloir partir le 16/27 ou 17/28 que j'ai craint que quand on lui en annonceroit l'impossibilité elle en fût très en colère contre Potemkin, il y a eu aussi un jour d'orage à ce sujet, mais les soins et les bons offices du favori ont raccommodé la chose. Il ne seroit pas impossible qu'il ne se recontre encore quelque sujet de mécontentement pendant le cours de la route, s'il y avoit quelque confusion dans ses arrangemens.

Potemkin paroit au reste fort occupé de ses affaires domestiques. La terre très considérable qu'il a acheté en Pologne, a fait croire à beaucoup de monde qu'il avoit des projets sur le thrône de la Pologne, mais il me paroit qu'il a perdu toutes ses

anciennes idées de souveraineté, qu'il n'aspire qu'à jouer le rôle d'un particulier distingué, et que le but de ses amplettes n'est autre que celui de s'assurer une rétraite pour les tems à venir.

Besborodko est le véritable homme de confiance dans les affaires et surtout relativement aux objéts politiques, où il a la plus grande influence, il est attaché de coeur et d'ame au système d'alliance qui unit les deux Cours Impériales, et c'est dans le fait l'homme le plus signifiant, et sur lequel nous pouvons absolument compter. J'ose implorer les bontés de V. M. Imp[le] en sa faveur, et ose L'assurer très humblement que l'accueil qu'Elle daignera lui faire, et les choses obligeantes, qu'Elle voudra bien lui dire, seront du meilleur effet. Il est actuellement assez bien avec Potemkin, qui le ménage infiniment. C'est l'Impératrice qui a trouvé moyen, de concilier ces deux personnages, dont la désunion lui étoit fort à charge. Ils travaillent ensemble sur beaucoup d'objets, et se rendent des services mutuels. C'est Potemkin qui a proposé à l'Impératrice les récompenses qu'elle a donné à tous ceux qui ont eu parti à l'établissement de la nouvelle banque, et lors de l'amplette, que celui-ci a fait en Pologne, Besborodko a engagé une partie de ses paysans, pour lui faire avoir l'argent necessaire à cet effet, mais tout ceci n'empêche pas, qu'il ne sente fort bien, et qu'il ne convienne dans ses entretiens familiers tant avec Rath qu'avec moi, du mal occasionné par la négligence de Potemkin dans différentes choses. Besborodko est pénétré des toutes les bontés que V. M. a bien voulu avoir pour lui, et les grâces qu'Elle a daigné lui accorder ont produit le meilleur effet.

De toutes les personnes qu'il a avec lui, il n'y en a aucun, qui mérita la peine d'être cité que le petit Lwow, un des principaux employés du département des postes, qui se mêla aussi de faire l'architecte, mais seulement comme amateur. C'est le même qui a bâti l'église de S[t] Joseph à Mohilew, en a mis les plans aux pieds de V. M. et en a reçu à cette occasion une très belle boëte, qu'Elle m'a chargé de lui remettre. Le Comte Besborodko a beaucoup d'amitié et de confiance en lui.

Je n'ai à dire sur le compte du favori Maimonow, que ce que j'ai pris la liberté de représenter à V. M. I. sur le compte de Lanskoy, avant l'entrevue de Mohilew. L'Impératrice est sensible aux distinctions qu'on accorde à celui, qui est en exercice auprès d'elle. Je dois seulement remarquer que Maimonow

né homme de condition et appartenant aux familles les plus distinguées de l'empire, ayant reçu une bonne éducation, et doué d'ailleurs d'assez d'esprit naturel à une conversation beaucoup au dessus du celle de ses prédécesseurs, et qu'on peut plus aisément causer avec lui. Il est actuellement dans une grande faveur et satisfait l'Impératrice de toute manière. Il a des talens, dessine fort joliment, et en tout il vaut infiniment mieux que Lanskoy et Jarmolow. Nous sommes tous trois fort liés avec lui, il n'a cependant aucune part aux affaires politiques, et ne se mêla, que de ce qui est objet de grâce, sur lesquels il peut beaucoup.

Des dames qui ont l'honneur d'accompagner l'Imp[ce] les deux premières M[me] Branizka et M[me] Skavronsky ont l'honneur d'être connues par V. M. L'Impératrice les traita avec une distinction particulière. Elle a fait inoculer le fils ainé du Comte Branizky pendant le séjour de Kiow et y a pris l'intérêt le plus vif. Quant à celui-ci qui est aussi du voyage, le Prince Potemkin l'a un peu grondée sur les affaires polonoises, mais cela n'empêche pas que l'Impératrice ne lui conserve ses anciennes bontés qui datent encore du service qu'il lui a rendu, lorsque le roi de Pologne étoit ministre à Pétersbourg et que Branizky s'y trouvoit en même tems.

Les deux nièces sont aussi fort bien dans ce moment-ci avec leur oncle, quoiqu'aucune des deux ne soit la sultane favorite et que le mouchoir appartienne à une des filles du grand écuyer.

La Cammerfräule Protossow a du son élévation à Lanskoy, mais sa faveur est morte avec lui et elle n'est que soufferte à la Cour.

Le Comte André Schouvalow est fort employé dans les affaires de finances, et fort distingué par l'Impératrice, c'est un courtisan délié, esclave de la faveur et fort intriguant. Il a sçu tirer parti de l'ancienne amitié qui l'unissoit avec Woronzow, et doit beaucoup à celui-ci et au Comte Besborodko; on ne peut au reste lui refuser beaucoup de connoissance et d'instruction. Il voit trop bien l'état actuel des choses pour ne pas affecter le plus grand attachement au système de l'union des deux Cours Imp[les], il sait d'ailleurs apprécier parfaitement la sagesse de tous les réglemens, et les changemens que V. M. Imp[le] a fait dans sa monarchie, dont il est l'admirateur. Si V. M[té] daigne

lui parler quelque fois et le distinguer, il en sera pénétré de la plus vive reconnoissance.

Le Grand Chambellan Schouvalow, qui a eu l'honneur de faire sa cour à V. M. I[le] tant en Italie qu'à Paris et à Moscou, joue dans ce moment-ci un assez triste rôle à la Cour, il a eu la maladresse de fronder un peu ouvertement les établissemens de l'Impératrice sur les écoles normales, ainsi que les changemens qu'elle se propose de faire à l'université de Moscou. C'est ce qui est cause qu'on le traite assez mal. Il se rappelle toujours avec beaucoup de reconnoissance des bontés que V. M. lui a témoigné en chaque occasion.

Le Comte d'Anhalt qui fait le service d'aide de camp général pendant tout le voyage est toujours très bien traité par l'Impératrice. Il la voit souvent en particulier, et elle lui demande des informations sur tout plein des choses sans que cela perce dans le public. Il est extrèmement reservé, très circonspecte, et c'est ce qui a éteint la jalousie que le P[ce] Potemkin avoit dans le premier moment conçue contre lui. D'un autre côté cette circonspection est cause qu'il n'informe pas l'Impératrice comme il le pourroit peut-être des vûes de son armée. Il est possible aussi que ce qui l'en empêche, c'est qu'il est convaincu que ce qu'il disoit, pourroit lui nuire, sans être d'aucune utilité. On lui reproche communément d'être un peu minutieux dans toutes les choses qui dépendent de lui. Il se rappelle avec bien de la reconnoissance des bontés dont V. M. Imp[le] l'a honoré, lorsqu'il a été voir ses camps et a été enchanté de cette occasion de jouir du bonheur de La revoir.

Le Comte Czerniczew continue à végéter dans sa nullité qui le rend malheureux à chaque instant de sa vie. On est si accoutumé à lui voir jouer la comédie sur l'article de sa santé, que dans ce moment-ci, il est sérieusement malade et très souffrant, sans que l'Impératrice veuille y ajouter foi, en sorte qu'il faudroit, qu'il meure, pour persuader qu'il peut être malade. Sa fille, qui est aussi du voyage, sans être jolie a beaucoup d'esprit et de talens.

Je n'ai rien à dire sur le compte du grand écuyer qui continue d'être le bouffon de la Cour, ni sur celui du Prince Baryatinsky qui en qualité de maréchal de la Cour a sur lui tout le détail du service, ils ont tous deux l'honneur d'être connus de V. M. I[le].

Le Prince Potemkin a pris le Prince de Nassau très fort en amitié et lui a procuré les petites entrées et l'honneur d'être du voyage de l'Impératrice. Il fait un peu ici les fonctions du roi de Pologne, auquel il est très attaché, mais sans que cela n'ait d'autre but, ni d'autre effet que celui de détruire toutes les tentatives en parti de l'opposition pour nuire au parti du roi dans l'esprit de l'Impératrice. Il est d'ailleurs très reconnoissant des grâces que V. M. I[le] lui a accordé toutes les fois, qu'il a eu le bonheur de se mettre à Ses pieds.

Le Comte de Segur est le premier ministre de France qui depuis longtems ait été bon traité en Russie, il s'en est rendu digne par le désir de plaire qu'il a témoigné et par une conduite tout à fait opposée à celle de ses prédécesseurs. Par là il a bien servi sa cour et s'est mis a porté de connoître celle-ci, et de voir combien tous les rapports, qui avoient été faits avant les siens étoient erronés. Comme il étoit dit dans ses instructions qu'un rapprochement des cours et de Pétersbourg et de Versailles étoit conforme aux intérêts de V. M. je l'ai secondé de mon mieux, et lui ai témoigné toute l'amitié et tout la confiance qu'il m'a été possible, je dois lui rendre la justice, que j'ai été payé de sa part dans la même monnoye, il doit beaucoup aux bontés de la Reine, et m'a témoigné beaucoup d'attachement au sistème d'alliance qui unit la Cour de Vienne à celle de Versailles, en assaisonnant cependant ses assurances des remarques françoises sur les projets d'aggrandissement qu'on prêtoit aux deux Cours Impériales. En tout c'est un des ministres de France, dont nous pouvons être le plus content, je le crois (sic) des bontés de V. M. I[le] et d'en être accueilli avec distinction. C'est ce que j'ose implorer pour lui, outre qu'il le mérite par ses qualités personelles; la manière dont il a débuté dans les affaires lui donne droit de prétendre aux premières places à sa cour, et il est par conséquent un de ceux, qu'on a intérêt de ménager.

Le ministre anglois Fitzherbert à l'honneur d'être connu personnellement de V. M. I[le], et a eu le bonheur de se mettre à Ses pieds lorsqu'il étoit encore ministre à Bruxelles. Il est précisement l'opposé de son prédécesseur Harris et mêt autant de phlegme, de song froid et j'oserois presque dire d'indifférence dans les affaires que l'autre y employoit d'intrigues, de chaleur et d'activité. Fitzherbert n'a rien obtenu ici quant à la

politique, mais son personnel y est fort agréable à l'Impératrice et à toutes les personnes en place, et il est effectivement fort aimable et fort instruit. Il est atteint de mélancolie et sa santé a été mauvaise tant à Pétersbourg qu'a Kiow.

Tant Segur que Fitzherbert quitteront Pétersbourg peu de tems après le retour de l'Impératrice, le premier a déjà obtenu un congé de sa cour, et le second y est obligé à cause de sa santé.

Le Prince de Ligne a singulièrement réussi dans ce second voyage près de l'Impératrice; il l'amuse beaucoup par ses saillies, et sa gaieté. Sa Majesté l'Impératrice m'a fait l'honneur de me dire très souvent, que si cela dépendoit d'elle, elle voudroit l'avoir toute sa vie dans sa société. Elle a ajouté que de toute façon ce n'étoit pas un homme ordinaire, et qu'elle lui croyoit des qualités essentielles équivalentes à l'agrément de son esprit. Sa présence et le pied, sur lequel il est ici, ne peut être que d'un bon effet; il ne laisse échapper aucune occasion de parler de l'attachement de V. M. Imp[le] pour l'Impératrice, et de lâcher quelque sarcasme sur le nouveau Roi de Prusse, lesquels dans la situation actuelle des choses réusissent fort bien.

Du reste de la suite de l'Impératrice le seul qui mérite encore d'être nommé, c'est le senateur et secrétaire de cabinet Streccalew, homme de mérite à tous égards, qui a acquis d'influence dans les affaires internes, et étant chargé de la caisse des domaines soigne pendant le voyage toutes les dépenses qui y sont relatives. Il a servi comme volontaire pendant deux campagnes dans l'armée du maréchal Daun, et a été en suite une espèce de chargé des affaires de Russie à l'armée françoise.

Sur tous les autres individus je ne puis que citer le vers de Corneille: Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Ce n'est que indulgence et la bonté si souvent éprouvée du meilleur des maîtres qui ait pu m'autoriser à l'envoyer d'un rapport aussi volumineux. S'il contient quelques détails qui puissent intéresser V. M., je croirai ne pas avoir mal fait de l'envoyer très humblement à Ses pieds; il est impossible qu'une entrevue soit arrangée sous de meilleurs auspices que celle, qui va avoir lieu entre V. M. et l'Impératrice. Ceci appuyé des talens supérieurs de V. M. Imp[le], de Sa manière de voir toujours si juste, de la connoissance qu'Elle a de ce qu'exige l'intérêt de Sa monarchie, de Son esprit, et de Son amabilité ne peut

laisser aucune doute, que le séjour de Cherson ne cimenta encore plus étroitement l'amitié qui a pris naissance, lors de celui de Mohilew. Il est d'autant plus essentiel, que cette entrevue se passe dans les témoignages les plus forts d'une amitié réciproque, qu'ayant cette fois-ci pour témoin les ministres de France et d'Angleterre, le plus léger nuage, même apparent, seroit sur le champ répandu et grossi dans toute l'Europe et preduiroit les effets les plus facheux. En me prosternant etc.

CCIV.

Joseph an Cobenzl.

Leopol ce 29. Avril 1787.

Mon cher Comte Cobenzl. Je viens de recevoir vos dépêches par le courrier Garde noble, dont je vous suis très obligé, les trouvant infiniment intéressantes et instructives. Vous m'avés aussi fait un vrai plaisir de me mander tous les details concernant les personnes qui composent la Cour de L'Impératrice dans ce voyage. Je compte partir d'ici le 6. de May et en m'arretant à Brody, être à peu près pour le 15 ou 16 pour sûr à Cherson. Je désire y être au moins un ou deux jours avant l'Impératrice, et c'est peut-être le moment où je verrai mieux les choses qui s'y sont faites; ainsi il n'y a point à craindre que je m'ennuye. Si cela s'arrange commodément vous pouvés d'un jour devancer L'Impératrice à Cherson; je serois charmé d'avoir le plaisir de causer avec vous, mais si cela fait quelqu'embarras, vous devés rester à la suite. Je ne manquerai pas de suivre vos bons conseils et me réglerai en conséquence le mieux que je pourrai, car voila quelques années que je suis un peu roullié dans le métier de courtisan.

Je vous prie de sonder finement le terrein, si peut-être l'on pense que je pourrois faire la tournée de la Crimée avec l'Impératrice, je n'y aurois besoin que de 3 voitures legères, ce qui n'exigeroit pas beaucoup de chevaux. Je serois charmé que vous puissiés m'en informer afin de me regler en conséquence.

Je vous envoye ci-joint une lettre pour L'Impératrice. Je veux faire encore une tournée de 4 jours en Podolie et au

---

[1] Bei Arneth, l. c. Nr. CXLII, p. 288.

Niester pour voir les dispositions qu'on y fait pour la navigation.

Je vous prie de faire bien mes complimens au Maréchal Romanzow et de lui témoigner la peine que je ressens de n'avoir pas le plaisir de revoir un homme dont je fais tant de cas, me trouvant si prés de lui. Vous assurerés de même le Prince Potemkin, le Comte Besborodko et tous ces Messieurs du plaisir que j'aurai de les revoir et de me trouver dans leur compagnie, ainsi que dans celle des Dames de la suite de l'Impératrice.

Adieu mon cher Comte je vous dirai bientôt de bouche combien je suis

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

P. S. Je joins ici pour votre notion la liste des couchées que je compte de faire de Brody à Cherson.

CCV.

Cobenzl an Joseph.

A bord du Dnieper près Kaniew ce 6 mai 1787.

Notre voyage par eau n'étant pas aussi rapide qu'on s'étoit flatté, j'ai cru ne pas devoir attendre notre arrivée à Krementschuk pour faire mon trèshumble rapport à Votre Majesté Impériale, j'ai donc pris le parti d'expédier un de mes gens de Kaniew qui aura le bonheur de porter cette trèshumble rélation à Ses pieds. Je garde avec moi le garde hongrois Dolavitzeni pour le faire partir de Krementschuk.

Sa Majesté Impériale a effectivement diné à bord de la gallère le 3 de ce mois, ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Majesté, mais jusqu'à ce que tout le monde ait été rassemblé, chaqu'un chez soi et que tout ait été prêt, il s'est écoulé un espace de tems considérable, et on n'a pu partir ce jour là qu'a quatre heures et demi après diner. Le lendemain le vent a été contraire toute la journée, la galère portant la cuisine est resté en arrière et s'est trouvée engagée sur un banc de sable. Il a fallu une partie de la nuit pour la retirer;

tout cela a été cause que nous ne sommes arrivés devant Kaniew que ce matin à dix heures. S. M. l'Impératrice a envoyé le C[te] de Besborodko à bord de sa chaloupe pour chercher le Roi de Pologne, de le conduire à sa galère, où il a été présenté à Sa Majesté sous le nom de Comte Poniatowsky. Il a diné avec sa Majesté l'Impératrice, et sa suite étant fort nombreuse il y a eu deux tables, les principales personnes du Roi tous ont été à la première, et les autres à la seconde.

Après diner le Roi s'est retiré dans une galère qui a été préparée à cet effet. On avoit cru d'abord que c'étoit à cela que se borneroit l'entrevue, mais le Roi a témoigné tant de désir de passer encore la soirée avec l'Impératrice, que Sa Majesté Impériale a différé son départ jusqu'à demain.

À l'heure à laquelle nous nous rassemblons ordinairement chez l'Impératrice le Roi s'y est rendu, et est resté le même tems que nous. Tout s'est passé d'une manière très gaie et très amicale, mais sans qu'il se soit rien traité qui puisse avoir influence sur les affaires générales de l'Europe pour l'avenir.

Demain matin à la pointe du jour Sa Majesté l'Impératrice continue son voyage pour Krementschuk, où on croit arriver le 9. mai sans pouvoir en être sûr, toute la navigation est incertaine. C'est ce qui affecte beaucoup l'Impératrice, mais uniquement dans la crainte que Votre Majesté n'arrive trop-tôt à Cherson et ne s'ennuie en l'attendant. Cette auguste souveraine me répéte cela presque tous les jours.

Le Prince Potemkin m'a dit qu'il désireroit que Votre Majesté voulut rejoindre l'Impératrice sur le chemin de Koidak à Cherson pour accélerer le moment où elle aura le bonheur de voir Monsieur le Comte de Falkenstein. Cela ne causeroit aucun dérangement et il y a à ce, qu'il m'assure assez de logement et de chevaux sur la route d'autant plus que l'on se flatte toujours de pouvoir faire cette route par eau et que tout est prêt en même tems pour la voyage par terre.

Je supplie Votre Majesté Impériale de recevoir mes très-humbles extases de mon grifonage, j'écris à la hâte, devant passer toute la journée avec l'Impératrice. Je n'ai que le tems de me prosterner aux pieds etc. etc.

CCVI.

Cobenzl an Joseph.

Krementschuk ce 11 may 1787.

Sire!

Je m'empresse de faire partir le garde hongrois Dollawitziny, pour porter aux pieds de V. M. I[le] la nouvelle de l'arrivée de l'Impératrice à Krementschuk et mes très humbles rapports sur la suite de notre voyage.

Au moment du départ de mon dernier courrier nous espérons tous d'être ici le 9 au soir, mais le 7 de ce mois vers midi il s'est élevé un vent si fort et directement contraire, que nous avons été obligé de rester à l'ancre tout le reste de la journée. Le même vent a duré toute la journée du 8 et nous n'avons pu faire que très peu de chemin; le Dnieper est si rempli de bancs de sable, que dès que le vent est fort on craint à chaque instant de toucher, et malgré toutes les précautions il n'est aucun bâtiment auquel cela ne soit arrivé plus d'une fois. Il est résulté de tous ces empêchemens qu'il a été absolument impossible d'arriver avant la mantinée du 11, et qui a infiniment contrarié l'Impératrice et la mis dans une véritable peine, mais uniquement par la raison, qu'elle faisoit attendre V. M. Cette idée l'occupe et l'afflige toute la journée. Elle n'a cessé de m'en parler et de me témoigner ses regrets, en me priant de servir de témoin de l'impossibilité de lutter contre les éléments. Quand on a fait cette route, on ne conçoit pas comment on a pu seulement se figurer et même assurer qu'on n'employeroit que deux, trois où quatre jours jusqu'a Krementschuk surtout avec une suite aussi nombreuse que celle de l'Impératrice. Il est vrai que nous sommes presque les premiers qui aient tenté cette navigation, dont les difficultés avoient toujours rebuté, et S. M. Imp[le] m'a dit qu'une des raisons que l'avoit porté à ce voyage, étoit de faire voir que la chose étoit possible et d'encourager par son exemple à tenter cette route.

Sans l'impatience de se retrouver avec V. M. et la crainte de La faire attendre, ces retards n'auroient rien fait du tout à l'Impératrice qui aime d'être sur l'eau, qui est fort contente de son logement, et qui veut bien l'être aussi de sa société, les derniers jours elle a diné avec nous sur sa galére à petite table ronde et nous a gardé toute la journée avec elle.

J'ai cru bien faire de rassurer l'Impératrice sur ses craintes au sujet du retard de son arrivée à Cherson, autant qu'il étoit en moi, en lui disant que l'intention de V. M[té] n'étoit nullement, que son auguste alliée se géna pour Elle le moins du monde.

L'Impératrice reste ici demain le 12 de ce mois et après demain le 13, elle s'embarque de nouveau le 14. L'expérience qu'on a de la rivière et de la navigation fait, qu'on compte à présent quatre jours pour la route d'ici à Koidak. L'Impératrice y reste un jour. Le Prince Potemkin se flatte encore qu'on pourra faire passer les cataractes aux galéres et continuer le voyage par eau jusqu'à Cherson. Mais Besborodko que j'en crois plus que lui m'assure que la chose est absolument impossible, et qu'il s'en faut de beaucoup qu'il y ait assez d'eau pour cela. En ce cas là l'Impératrice ira par terre, et suivra la route qu'elle s'étoit proposé d'abord; S. M. sera par conséquent quatre jours entre Koidak et Cherson, et elle arrivera à Cherson le 23 de ce mois. C'est cinq jours plus tard que cette souveraine n'avoit mandé à V. M.; lesquels cinq jours de différence ne sont provenus que des difficultés imprévues de la navigation.

Besborodko croit sans en être cependant sûr que de Koidak l'Impératrice laissera en arriére une partie de sa suite pour accélerer sa marche et arriver d'autant plus vite pour rejoindre V. M., mais c'est ce qui n'est pas encore entièrement décidé.

L'impératrice arrivant cinq jours plus tard à Cherson, je n'ai pas osé faire la moindre mention de l'intention de V. M. de l'accompagner en Crimée, de peur de leur en donner ici l'espoir, et qu'ensuite V. M. n'en eut pas le tems. Je puis répéter à cet égard ce que j'ai eu l'honneur de mander dernierement à V. M[té], que pour l'Impératrice, plus elle aura le plaisir d'être avec M[r] le Comte de Falkenstein, plus elle en sera enchanté. Mais je suis informé ici de fort bonne part, que le Prince Potemkin est fort embarassé de trouver en Crimée le nombre de chevaux nécessaire à l'Impératrice, loin de pouvoir l'augmenter. On croit même qu'à cause de cela la tournée que l'Impératrice se propose de faire en Crimée sera raccourcie. Au reste lorsque V. M[té] se trouvera à Cherson avec l'Impératrice, la chose s'arrangera absolument comme M[r] le Comte de Falkenstein le désirera, et si les chevaux manquent, l'Impératrice pourra se reserrer en laissant en arrière une partie de sa suite.

Une chose qui me prouve que le Prince Potemkin ne compte plus lui même que les galéres pourront passer les cataractes c'est qu'il ne me parle plus du projet que V. M. I[le] rejoigne l'Impératrice sur la route de Koidak à Cherson, dont il ne cessoit de m'entretenir dans le commencement. On m'assure aussi que sur la route par terre, il n'a pas plus de chevaux qu'il n'en faut pour la suite de S. M.

L'arrivée de l'Impératrice à Krementschuk a été fort belle. Outre le gouvernement et une noblesse assez nombreuse, il y a ici un camp de huit régiments de cavallerie, un bataillon de grenadiers et un régiment de chasseurs. Des huit régiments de cavallerie sept sont chevauxlegers et un de cuirassiers; celui du Prince Potemkin que V. M[té] a vu à Mohilew, et qui s'appelle à présent le régiment d'Ecatherinoslaw. Les gens de métier étrangers et nationaux trouvent cette cavallerie fort belle en hommes et en chevaux.

Je prends la liberté de mettre aux pieds de V. M[té] I[le] deux petites lettres au Prince Kaunitz, sous cachet volant, contenant les détails de l'entrevue avec le roi de Pologne et quelques autres nouvelles. Je supplie V. M. I[le] de me pardonner tout ce griffonage, j'ai si peu de tems, que j'écris très à la hâte et à batons rompus.

Je me propose toujours de quitter l'Impératrice à Koidak pour la devancer à Cherson, et y jouir plutôt du bonheur d'être aux pieds du meilleur des maîtres. Ce sera un de ces momens heureux de ma vie, où je jouirai de cette grâce.

En me prosternant etc.

CCVII.

Cobenzl an Joseph.

à Krementschuk le 12 may 1787.

L'Impératrice ayant reçue la nouvelle que V. M. I. avoit couché hier à Meigorod, qu'Elle seroit ce soir à Schiwka et demain à Cherson, s'est déterminée sur le champ à faire partir le C[te] Michel Romanzow fils ainé de maréchal a fin de complimenter M[r] le Comte de Falkenstein sur son arrivée dans cette ville et Lui exprimer ses regrets d'avoir été retardée dans son voyage au point d'arriver si tard après Lui. Le C. Michel

Romanzow est lieutenant général et Cheval. de l'Ordre de St Aléxandre. Le Pce Potemkin qui l'aime beaucoup, et qui lui a procuré cette commission aussi agréable que flatteuse, on a prié de lui donner des lettres pour le général Kinsky,[1] et je me sers de cette même occasion pour envoyer cette trèshumble relation aux pieds de V. M.

Je ne puis exprimer à quel point l'Impératrice est peinée du retard involontaire arrivé dans son voyage, et de ne venir à Cherson que si longtems après V. M. Cette auguste souveraine ne cesse de me répéter que c'est manquer à tout ce qu'elle doit à M. Comte de Falkenstein que de Le laisser si long tems seul, et de me prendre témoin de l'impossibilité où elle est de presser son arrivée au delà de ce qu'elle s'est proposé, et qu'il n'a pas dépendu d'elle d'accélerer d'avantage son voyage jusqu'ici. Il est certain qu'avec une suite aussi nombreuse il n'est pas possible de rien changer aux arrangemens faits d'avance.

Il est à présent décidé que la route de Koidak à Cherson se fera par terre. S. M. l'Impce dinera demain sur ses galéres, et tout de suite après diner elle se mettra en marche. Si la navigation est hereuse on sera le 17 à Koidak. On a besoin de la journée du 18 pour être en état de débarquer tous les équipages, et l'Impce mettra en même tems la première pierre à la nouvelle ville d'Ekaterinoslaw. S. Mté partira le 19 et sera le 22 à Cherson, et tout au plus tard le 23 ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à V. Mté.

Si j'en croyois mon impatience, je me mettrais sur le champ dans la calèche du Cte Romanzow pour être d'autant plutôt aux pieds de V. M. I. Mais pour obéir à Ses ordres suprêmes je dois attendre que l'Impératrice soit à Koidak pour la quitter, ce dont Elle est déjà prévenu. J'espère de pouvoir être à Cherson dans deux fois 24 heures et par conséquent de devancer d'autant S. Mté. Ce moment sera un des plus heureux de ma vie.

J'espère que V. M. I. aura reçu les deux trèshumbles relations que j'ai pris la liberté de Lui adresser en date du 6 et du 11.

---

[1] Philipp Joseph Graf Kinsky, k. k. Feldmarschall-Lieutenant, geb. 1741. Begleitete den Kaiser auf der Reise nach Cherson; zog sich später in das Privatleben zurück und starb 1827.

CCVIII.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Doloviczeni. Kiow le 30 mai 1787.

Le garde hongrois Doloviczeni arrivé ici le 6 a deux heures après midi m'a remis les ordres suprêmes dont il a plu à V. M. I. de m'honorer en date de 29 du mois passé. Je n'ai pas manqué de présenter dès le même jour à S. M. Imp[le] la lettre que V. M. a daigné m'envoyer pour Elle qui Lui a causé le plaisir accoutumé. Cette auguste souveraine s'est retiré sur le champ pour en faire la lecture. Elle a beaucoup ri entre autre de l'expression concernant le Rabbin de Brody.

Je dois porter aux pieds de V. M[té] I. l'expression de ma reconnoissance de l'indulgence avec laquelle Elle a daigné recevoir l'expédition dont mon dernier courrier a été chargé. Il est bien peu de Princes, auxquels on puisse parler avec liberté et la franchise à la quelle V. M. I. daigne autoriser ses serviteurs, et qui soient aussi dignes d'entendre toujours la vérité.

Dès que V. M. I. daigne me le permettre il n'y a aucun inconvénient ni embarras à ce que je devance l'Imp[ce] à Cherson, pour avoir le bonheur d'être plutôt aux pieds du meilleur de maîtres. Il n'est pas douteux qu'un ou deux jours que V. M[té] passera à Cherson avant l'Imp[ce], La mettent à même de bien voir tout ce qui s'y est fait. Quoiqu'à un bon juge comme Elle ce n'est pas le clinquant et l'apparence qui en impose, et tout ce qui se fera même en présence de l'Impératrice n'empêchera pas de voir les choses telles qu'elles sont. C'est peut-être ce qu'on redoute ici, et qui est cause qu'on ne cesse de me répéter combien on désire que V. M[té] ne soit à Cherson que tout au plus la veille de l'arrivée de l'Impératrice. Je réponds à cela que l'époque en étant si incertaine, il est impossible de calculer aussi juste. Mais en même tems je puis très bien m'appercevoir que si V. M[té] devançoit l'Impératrice de plus que de deux jours, Elle leur feroit ici une peine infinie.

Je puis répondre d'avance des sentimens de l'Imp[ce] relativement au projet de V. M[té] d'aller avec elle en Crimée. Plus M[r] le C[te] de Falkenstein passera de tems avec elle plus elle en sera enchantée, et elle ne désire rien de plus, que de voir prolonger les moments de cette charmante société qui lui a fait tout le plaisir à Mohilow et à Pétersbourg. Je ne manquerai

pas cependant d'exécuter l'ordre de V. M[té] de sonder le terrain à cet égard et de Lui en faire mon trèshumble rapport de Krementschuk. Il y a des gens qui croient qu'on abrégera la tournée en Crimée; qui se borneroit alors à aller voir le Port de Sewastopol qui est aussi ce qu'il y a de plus intéressant.

Le P[ce] Potemkin, le C[te] Besborodko, Mad[e] de Branizka et Mad[e] Skavronsky, ainsi que le maréchal Romanzow pénétrés de bontés de V. M. I., dont je leur ai rendu compte, m'ont chargé de mettre à Ses pieds l'expression de leur reconnoissance. Le maréchal a été malade presque tout le tems du séjour de la Cour à Kiew. On est assez mécontent de lui comme gouverneur de province, et on a trouvé celui-ci de beaucoup moins avancée que toutes les autres.

Le P[ce] Stanislas Poniatowsky m'a dit à plusieurs reprises, que le Roi de Pologne désireroit beaucoup de pouvoir avoir le bonheur de rencontrer V. M. dans Son voyage. J'ai répondu que les ordres que V. M[té] avoit daigné m'envoyer n'ayant rapport qu'à la route qu'Elle fait en Russie, j'ignerois les défaits de ce qui regardoit celle par la Pologne.

Je me proposois de ne faire partir le présent courrier qu'après qu'il auroit vu les galères de l'Imp[ce] en marche, mais comme rien ne peut plus mettre obstacle au départ, je crois le faire partir quelques heures plutôt, pour être sûr qu'il trouvera V. M. I. encore à Léopol.

Je prends la liberté de mettre aux pieds de V. M. I. la lettre qui vient de m'être remise de la part de l'Imp[ce].

CCIX.

Cobenzl an Kaunitz.

Sebastiopol ce 3 de Juin 1787.

Monseigneur!

J'ai eu l'honneur de rendre très-humblement compte à V. E. de tout ce, qui concernoit le séjour de M[r] le Comte de Falkenstein à Cherson. Dès avant son arrivée, il avoit le plus grand désir d'accompagner l'Impératrice en Crimée. Encore à Kiovie il me prescrivit de sonder le terrain à ce sujet. Je répondis que je ne pouvois lâcher le moindre mot à ce sujet sans faire concevoir des espérances qui étoient une espèce d'engage-

ment. Ce non obstant toutes les lettres postérieures me parlèrent toujours du voyage de Crimée. À peine eut-il rejoint l'Impératrice, qu'il parla si publiquement du voyage de la Tauride que personne n'eut plus de doute à ce sujet, et que l'Impératrice borna sur le champ à quatre jours son séjour de Cherson qui n'avoit été fixé à six, que pour prolonger le plaisir d'être avec Mr le comte de Falkenstein.

C'est ainsi que ce voyage a été arrangé, c'est que S. Mté l'Empereur le désiroit si vivement, qu'il n'étoit pas à craindre qu'il s'y ennuyat, seul chose qui pouvoit le rendre sujet à inconvénient.

L'Impératrice a fait une nombreuse promotion à Cherson dans la marine, le militaire et le civil. Elle a distribué de beaux présens à tous les employés, qui ont eu quelque peine pour son voyage.

Les deux augustes souverains sont partis le 28 après diner dans une chaise ouverte à huit places, dans laquelle se trouvoient le Comte Falkenstein, S. M. l'Impératrice, la Comtesse Braniczka, le Prince de Ligne, le grand chambellan Schuwaloff, le Comte d'Anhalt, le général Mamanow et moi. C'est de la sorte que se continue tout le voyage.

Le premier jour on a couché à Périslawl. Le second jour, c'est à dire le 29. après avoir passé le Dnieper, ce qui pour les equipages a pris toute la matinée. On continua la route jusqu'à Kamenoiostrog. En entrant dans la Tauride l'Impératrice a de nouveau fait les remercîmens les plus affectueux au Cte de Falkenstein de tout ce qu'il avoit fait pour l'aider à cette importante acquisition.

À l'avant dernière station s'est trouvé un corps de 3000 Cosaques du Don, qui ont escorté l'Impératrice tout le chemin, toujours en faisant le simulacre de la petite guerre, et manoevrant en toutes espèces toujours en avançant. C'étoit un très beau spectacle qui a fait le plus grande plaisir à Mr le Comte de Falkenstein. Tout le monde sçait, combien ces Cosaques sont propres à cette espèce de service. Malgré tout le chemin qu'ils avoient fait, à la station ils ont encore fait une attaque générale en présence de Leurs Majestés Impériales.

Le 30 on a diné à Piatkolodosci et couché à Stibar.

Le 31 on a diné à Takil. À la station d'ensuite on a trouvée un corps de 500 Tartares formés en trouppe régulière;

fort bien montés et habillés, et 28 des principaux jeunes gens Tartares, très richement habillés, et bien montés et armés de lances, arcs et flêches pour la garde de l'Impératrice, ceci joint à l'escorte ordinaire des Cosaques rendroit l'entrée à Baktschisarai des plus brillantes.

Cette ville, ancienne résidence des Chans de Crimée ressemble à Constantinople à ce que chaqu'un dit. Le palais des Chans, qui fait la demeure de l'Impératrice, de M[r] le Comte de Falkenstein et de toute la Cour, est comme un des plus beaux palais de la capitale de l'Empire Ottoman. Nous avons vu des mosquées turques de différentes sortes, entre autre celle des hurleurs, des maisons tartares, des bains, l'ancien Harem des Chans, les jardins de ses femmes, les fontaines où les Turcs vont se laver, en un mot, une grande partie des objets qui fixent l'attention des étrangers à Constantinople et qu'on ne peut voir là qu'avec peine et danger, tandis que nous avons tout vu de la manière la plus commode et la plus sûre. Ces différentes choses ont fait le plus grand plaisir à M[r] le Comte de Falkenstein. On nous a fait voir des danseurs et des danseuses turques. Il y a eu les deux soirées que nous avons passé là, une illumination superbe. La ville est dans un fond pressée entre deux hautes montagnes, qui étoient toutes deux couvertes de lampions.

On s'est déterminé à passer la journée du 1[er] juin à Baktschisarai tant pour se reposer que pour voir tout ce qu'il y avoit d'intéressant. On a fêté en même temps le jour de nom du Prince Constantin qui se rencontroit ce jour-là. À la table de l'Impératrice ont été admis le Mufti du lieu et les principaux Mursa Tartares.

En général les Tartares et les Russes vivent fort bien ensemble. C'étoit beaucoup d'engager les premiers à former un corps régulier, vetus en uniforme et soldés par l'Impératrice. Ils s'y sont prêtés sans aucune contrainte, tandis que c'est qui pour avoir voulu faire la même chose Schain Gueray les a le plus révolté. Il reste encore en Crimée environ 60/m. Tartares males; mais plusieurs demandent encore à s'en aller.

Le 2 nous avons quitté Baktschisarai et sommes venus diner à Inkermann. Nous avons vu en chemin les restes de l'ancienne forteresse qui sont fort curieux. La maison où nous avons diné est située en face du bras de mer qui entre dans

la terre depuis Sebastiopol jusqu'a Inkermann, de sorte que nous étions vis-à-vis de toute l'escadre qui s'y trouve à l'ancre. Pendant le diner on a arboré sur la flotte le pavillon amiral qui a été salué de toute l'artillerie. L'Impératrice en s'adressant à moi saisit ce moment-là pour me dire que sans blesser l'incognito, elle ne pouvoit pas s'empêcher de me porter la santé du meilleur de ses amis, ce qu'elle fit s'étant levée debout et ayant presque les larmes aux yeux. Cette scène étoit réellement attendrissante. D'abord après diner on s'embarqua dans des chalouppes tout près d'Inkermann et on fit 7 verstes par mer pour arriver à Sébastiopol, toujours dans une des anses de ce port. V. A. peut juger par là de la bonté de cette rade, puisque jusqu'auprès d'Inkermann les vaisseaux de guerre les plus considérables peuvent mouiller à l'abri de tout vent, et que ce n'est qu'une des anses, dont il y en a cinq en tout, et dont trois sont très grandes. Plus de cent vaisseaux de ligne peuvent y être très à l'aise et sans avoir rien à craindre. Enfin ce port est de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, le meilleur qui existe. Je me veux rapporter à cet égard au témoignage de M^r le Comte de Falkenstein qui se propose d'en faire le récit à V. A.

L'escadre qui est à l'ancre dans le port, est de 16 voiles et consiste en 3 vaisseaux de 66 canons, 3 fregattes de 50 et 9 fregattes de 46, 40 et 36. Elle est commandée par le Comte de Woinovich qui est de Trieste et qui a été fait contre amiral à la dernière promotion de Cherson. Toute l'escadre est munie de tout ce qu'il lui faut, pour mettre à la voile au premier ordre, tant en équipage qu'en vivres et munitions. Elle sortira aussi incessament pour croiser dans la mer noire et exercer les matelots.

Il y a en outre dans le port de Sebastiopol une bombarde et neuf fregattes, mais qui ne sont pas encore entièrement équipées. On attend 4 fregattes de Tangorock et les trois vaisseaux, lancés dernièrement à Cherson, sont destinés également pour ici dès qu'ils seront armés.

En tout on destine à Sebastiopel une flotte de 12 vaisseaux de ligne, huit fregattes de 50 canons, et des bombardes et autres fregattes moins considérables à proportion. Chaque bâtiment aura son magazin à part, devant lequel il se tiendra dans le port en sorte, que toute la flotte pourra être ravitaillée à la

fois. Il y a déjà plusieurs de ces magazins de faits, et en général il est incroyable tout ce qu'on a bâti ici en deux ans. C'est déjà une jolie petite ville, tandis qu'il n'y avoit pas une chantière ici, et que les premiers officiers de marine qu'on y a envoyé, ont été obligée de camper dans des tentes. Le bon état où tout cela a été trouvé fait monter bien haut le crédit du Prince Potemkin.

Ce matin M[r] le Comte de Falkenstein fait le tour de toutes les rades, d'abord par terre à cheval, et ensuite en chalouppe. Il a pris connoissance des fortifications qu'on se propose d'y faire, et Il a donné une très belle bague à l'officier, chargé de la direction qui L'a accompagné. L'auguste voyageur a accompagné ensuite l'Impératrice à la messe. Après diner on est allé à bord de vaisseau amiral, et le Comte Falkenstein a été voir aussi une fregatte de 50 canons. Le soir la bombarde a jetté des bombes dans un simulacre de forteresse construite en bois à l'autre bord, lequel au cinquième coup a pris feu, et a fait partir un bouquet d'artifice.

Demain matin nous partons pour aller coucher à Baktschiserai, mais par une autre route que celle d'hier pour voir Sinseropole où on veut bâtir la place du gouvernement.

Jusqu'ici tout va fort bien; comme les objets ne cessent pas d'être intéressants le Comte de Falkenstein s'amuse à merveille, il est fort gai et tout le monde en est enchanté.

J'ai l'honneur d'être avec respect

De Votre Altesse

Les très humble et très obeissant serviteur

Louis C. Cobenzl.

Sevastiopole ce 3 Juin 1787.

CCX.

Cobenzl an Kaunitz.

Sevastiopol ce 3 Juin 1787.

Das une des conversations de M[r] le Conmte de Falkenstein avec l'Impératrice le premier ayant félicité cette Princesse sur le bon état où il voyoit ses forces de terre et de mer, et Sa Majesté Impériale lui ayant répondu par les mêmes complimens sur son armée, ses finances etc. Elle Lui demanda, s'Il

ne se sentoit pas animé par un désir de gloire, et de se remettre en possession des anciens territoires qui avoient été enlevés à Ses ancêtres, et si surtout Belgrade ne le tentoit pas? Elle ajouta qu'Il étoit dans l'âge où Il pouvoit le mieux réussir à remplir cet objet; qu'Il avoit tout ce qu'il falloit pour y réussir, et qu'après tout ce qu'Il avoit fait et pour mettre Son armée en bon état, et pour perfectionner l'administration interne, il seroit affreux, qu'Il dût vieillir sans avoir rien exécuté de ce qui étoit le plus brillant et le plus fait pour passer à l'immortalité.

Monsieur le Comte de Falkenstein répondit à l'Impératrice: qu'Il sentoit parfaitement tous les avantages de récouvrir les anciens patrimoines enlevés à la maison d'Autriche, mais qu'Il prioit Sa Majesté de faire attention à Sa position vis-à-vis de la France et du Roi de Prusse.

L'Impératrice répliqua que Frédéric Guillaume étoit un Prince trop médiocre pour oser tenter à s'opposer aux efforts réunis des deux cours Impériales; que la France bien loin de pouvoir penser à une guerre, n'avoit pas de quoi payer le courrant de ses dépenses en temps de paix, que par conséquent le moment paroissoit favorable et qu'il falloit en profiter. Au reste ajouta l'Impératrice contre les Turcs je me vois assez forte, il suffit que Vous ne m'empêchiez pas.

J'ai eu l'honneur de rendre compte à V. A. dans tous mes trèshumbles rapports depuis mon retour à Pétersbourg de la manière dont le Comte Besborodko avoit adopté les principes, contenus dans mon instruction. Je n'ai cessé de lui représenter à chaque occasion que dans l'état où étoient les deux Cours Impériales, il étoit de leur intérêt de ne viser qu'au grand d'attendre la première occasion de diminuer la puissance prussienne, et ces obstacles levé, d'exécuter le grand projet contre la Porte Ottomane, qu'en attendant il ne falloit faire autre chose que de préparer les voies à ces vastes desseins, que si l'on vouloit ne pas attendre le moment favorable, et tout de suite attraper quelque petit morceau aux Turcs, on gateroit tout; que la possession d'Oczakof, par exemple, n'ajoutoit rien à la puissance de la Russie, surtout depuis l'acquisition de la Crimée, et de Sevastiopol, et que pour une pareille acquisition on auroit les mêmes obstacles à surmonter que pour l'exécution de tout le grand projet. Je ne cesse de répéter les mêmes choses à Mon-

sieur le Comte Besborodko, et lui de son côté m'assûre toujours que l'Impératrice ne désire nullement la guerre: qu'elle ne s'y prêtera que dans le cas où sa dignité blessée ne lui permettroit pas d'autre parti. C'est ce qu'il m'a dit encore ces jours passés en me rendant compte des dernières nouvelles arrivées de Constantinople.

Je dois encore ajouter qu'à la veille de notre départ de Cherson le Prince Potemkin étant allé faire sa Cour à M^r le Comte de Falkenstein, il lui parla beaucoup de la vive amitié dont l'Impératrice étoit pénétrée pour Lui, et de son désir de Lui rendre les mêmes services, qu'elle en avoit reçu; Monsieur le Comte Falkenstein répondit par des protestations de perfaite réciprocité et que la Russie pouvoit en toute occasion compter sur l'Autriche, mais Il ajouta qu'on devoit aussi entrer dans sa position et considérer l'État de ses frontières vis-à-vis de la France et de la Prusse, que si l'échange de Bavière avoit eu lieu, Il auroit eu beaucoup moins de ménagemens à garder, et auroit pu être plus utile à la Russie.

En sortant de chez le Comte de Falkenstein le Prince Potemkin rencontra le Prince de Ligne, auquel il parla en termes généraux de cet entretien, et dans l'enchantement ou il étoit de la manière dont le Comte de Falkenstein l'avoit reçu, il ajouta: dites à Sa Majesté l'Empereur, si vous en avez l'occasion, que nous ne Lui demandons autre chose contre les Turcs que de nous laisser faire et tout au plus de faire quelque démonstration entre temps en notre faveur.

Notre auguste maître ayant daigné m'apprendre ces détails, j'ai cru devoir Lui proposer de me permettre d'entrer en explication avec Potemkin et Besborodko et de savoir d'eux, si l'intention de l'Impératrice est de profiter des différens actuels avec la Porte pour s'emparer d'Oczakof, en nous laissant les maîtres ou de prendre notre équivalent sur Belgrad et la Bosnie, ou de rester spectateurs de la guerre. Je leur aurois rappellé de nouveau tout ce que nous nous sommes dit si souvent, et nous disons encore de la nécessité d'attacquer la puissance prussienne avant de rien entreprendre contre la puissance ottomane, et leur aurois demandé, comment ils accordoient ce que l'Impératrice et Potemkin avoient dit à S. M^té l'Empereur avec les principes dont nous étions convenu à cet sujet?

En combinant tout ce qui s'est dit avec ce que me répète journellement Besborodko, notre auguste maître a jugé que ce n'étoit que pour sonder Ses intentions qu'on Lui avoit tenu ce langage; qu'il n'y avoit encore aucun parti pris de la part de l'Impératrice, et que je devois par conséquent me borner à continuer à faire valoir mes principes à chaque occasion sans faire mention de ce qu'avoit dit S. M. l'Impératrice. C'est ce que j'ai fait aussi vis-à-vis de Besborodko, mais pour Potemkin il est si occupé de tout ce qui concerne le voyage de l'Impératrice, qu'il est presqu'impossible de lui parler des affaires politiques.

Dans un autre entretien avec Monsieur le Comte de Falkenstein où il fut encore question de difficultés qu'on avoit à redouter de la part de la France, le Prince Potemkin dit, que cette puissance feroit d'abord beaucoup de bruit, qu'elle iroit jusqu'aux démonstrations de toute espèce, mais qu'elle finiroit par prendre elle même un part du gateau. Monsieur le Comte de Falkenstein dit que cela étoit plus à désirer qu'à croire; qu'au reste si quelque chose pouvoit convenir à la France c'étoit l'Egypte et l'isle de Candie; qu'elle avoit même envoyé des ingenieurs et des officiers pour examiner la situation des lieux et lever les places. Le Prince Potemkin se recria sur ce qui concerne l'isle de Candie, mais Monsieur le Comte de Falkenstein remarqua très judicieusement que si l'on vouloit les attirer à soi, il falloit leur donner un lot capable de les tenter, et que d'ailleurs leurs forces maritimes dans le port de Toulon leur assuroient la facilité de s'emparer de ce qui leur conviendroit le mieux.

Le jour de la fête du Prince Constantin qu'on passa à Baktschisarai j'ai eu occasion de me convaincre que l'Impératrice à plus que jamais en tête l'exécution du grand projet. Elle a beaucoup appuyé sur la singularité de célébrer cette fête précisement dans l'ancienne capitale de la Crimée, et tout d'un coup elle se reprit en me disant à l'oreille, qu'elle n'avoit pas pris garde, que le Comte de Segur étoit vis-à-vis d'Elle. Au reste, ajouta S. M[té], il est bon qu'il s'accoutume peu à peu a cette idée. Je pris occasion de lui dire que le succès de ces vastes idées dépendroit de la manière dont la chose seroit entamée, et surtout de l'époque qu'on choisiroit pour cela. L'Impératrice me repliqua qu'à la façon d'attendre le bon moment, on perdroit bien des momens.

Arrivés à Sevastiopol et y ayant trouvé une flotte de 3 vaisseaux de ligne de 66 canons, 3 fregattes de 50 et 9 fregattes de 46, 40, et 36, et tout 16 voiles, toutes armées, toutes équipées et qui n'auroient besoin que d'un ordre pour marcher là où on jugeroit à propos, l'Impératrice dit à Monsieur le Comte de Falkenstein, que ce seroit dommage que tout cela dût pourrir dans le port. Le Comte répondit à Sa Majesté qu'il falloit l'occasion et le moment de les employer. Mais Vous craignez toujours pour les provinces éloignés de votre monarchie, dit l'Impératrice. Examinez ma situation, répondit le Comte, et Vous verrez que je ne puis faire autrement; que Votre Majesté me mette en sureté à cet égard et rien ne m'empêche plus de la seconder de toutes mes forces partout où elle veut.

Entre temps je continue toujours sur le même pied avec Besborodko, et lui ne change nullement son language. Il me répète sans cesse que pourvu que les Turcs donnent satisfaction sur les points qu'on leur demande à présent, et qui sont tous conformes aux traités, la Russie ne veut pas la guerre et attendra le moment favorable pour entreprendre ses vastes projets; qu'au reste si elle avoit quelques projets, ce seroit toujours par se concerter avec moi, qu'elle commençeroit.

L'Impératrice ne laisse pas d'être piquée contre les procédés de la France et l'envoi continuel d'officiers et d'ingenieurs à la Porte. Il se trouve entre autres dans le moment-ci à Oczakow un Monsieur de la Fite qui fait reparer les fortifications, et sur le compte duquel Mr de Segur a déjà été plaisanté plus d'une fois. Mais dans le fond on sçait bien que tout cela n'aboutira pas à grande chose par le peu de docilité des Turcs à recevoir des leçons d'un Chrétien.

Tout ce dont j'ai l'honneur de rendre compte à V. A. est un peu à batons rompus; mais c'est à la hâte et à mesure que j'apprends quelque chose, que je le couche sur le papier.

Il me semble qu'on peut conclure de tout cela, que tout ce que l'Impératrice voit de militaire dans ce voyage, l'état de ses forces navales, les progrés qu'on a fait ici, tout cela l'échauffe, et lui monte la tête, qu'elle voudroit également échauffer Monsieur le Comte de Falkenstein, que le Prince Potemkin qui veut paroître tout militaire, l'excite aussi de son côté; mais en même tems il est à espérer que le sang froid de

Monsieur le Comte de Falkenstein, la justesse des raisons qu'Il allégue, aidée de la bonne manière de voir de Besborodko, et de mon travail auprès de l'Impératrice l'empêcheront de précipiter ses démarches, et de s'engager dans des entreprises, contraires à nos intérêts.

Tout ceci demande en même tems la plus sérieuse attention, et V. A. peut être bien assurée, que je n'épargnerai ni soin ni peines pour me procurer des données exactes à ce sujet, autant qu'il sera dans mon pouvoir.

J'aurois beaucoup désiré que M[r] le Comte de Falkenstein profitat de ses entretiens avec l'Impératrice pour la faire parler sur l'article de la diminution de la puissance prussienne, et que lorsque elle cherche à exciter son amour propre sur les anciennes possessions enlevées à la maison d'Autriche, Il lui rapelle la playe la plus récente et la plus considérable, la perte de la Silésie. C'est ce que j'ai pris la liberté de dire à Mons[r] le Comte; mais jusqu'ici l'occasion ne s'en est pas présentée.

M[r] de Segur a été fort affligé des plaisanteries de l'Impératrice sur ses compatriotes qui se trouvent à Oczakow. Il n'est pas sans inquiétudes sur tout ce qu'il voit ici, mais en même temps il me paroit persuadé, que la présence de M[r] le Comte de Falkenstein est plus propre à arrêter qu'a encourager l'Impératrice dans ses vastes projets, et que notre auguste maître ne désire nullement la guerre turque. Monsieur le Comte de Falkenstein le traite aussi avec toute sorte de bontés, et il a trouvé l'occasion de lui faire sentir qu'il régardoit l'état actuel de foiblesse des Turcs comme plus avantageux à la monarchie autrichienne que tout ce qu'on pourroit y substituer.

En me recommandant aux bontés de Votre Altesse j'ai l'honneur d'être avec respect

De Votre Altesse

Le très-humble et très-obeissant serviteur

Louis C. Cobenzl.

Eigenhändiges Original.

CCXI.

Cobenzl an Kaunitz.

Sevastopol ce 3 Juin 1787.

Monseigneur.

Votre Altesse a été informée tant par mes très-humbles rapports, que par ceux du B[ron] de Herbert des points litigieux qui existent entre la Russie et la Porte Ottomane. J'ai eu l'honneur de lui mander également, qu'on s'étoit proposé de s'aboucher à Cherson tant avec le Baron de Herbert, qu'avec M[r] de Bulgakow sur la manière de finir une bonne fois ces différens. Le Comte de Besborodko m'ayant fait connoître d'avance ce qu'on exigeoit ici de la Porte, j'en fis part à M[r] de Herbert à Cherson, qui m'assura qu'il ne voyoit là aucun objet qui dut entrainer la guerre, et auquel il ne fut possible de porter la Porte, dès que la chose seroit appuyée par notre cour. En conséquence ayant pris les ordres de Sa Majesté l'Empereur je fis aboucher le Comte Besborodko avec le Baron de Herbert, afin qu'il put apprendre de ce ministre même plus en détail tout ce que la Russie exigeoit de la Porte.

Suivant les ordres de Sa Majesté l'Empereur l'internonce est parti directement de Cherson pour Constantinople, mais M[r] de Bulgakow a eu ordre de suivre l'Impératrice jusqu'ici. Je viens encore de m'entretenir tant avec le Comte de Besborodko, qu'avec M[r] de Bulgakow sur ces objets, et en sommaire de tout cela, voici en peu de mots ce que celui-ci est chargé de demander, et d'exiger des Turcs comme le dernier mot de l'Impératrice, et que M[r] le Baron de Herbert sera dans le cas d'appuyer.

1°. Un firman donné par la Porte au Pacha d'Akalczike pour lui défendre d'inquiéter à l'avenir ni directement ni indirectement Heraclius, ou, comme les Turcs l'appellent le Chan de Tiflis. La Russie n'exige nullement, que la Porte reconnoisse l'état des chose établi avec ce Prince, mais elle insiste irrévocablement sur ce que dans le firman on ne se serve d'aucune expression qui seroit encore relative aux prétentions de la Porte sur Heraclius, telle que de vivre sous l'ombre de la protection de la sublime Porte, ou autre pareille. On doit se contenter tout simplement de la nommer.

2°. Que les Turcs en qualité de souverains de la partie du Cuban qui est au de là du fleuve de ce nom, s'engagent à réprimer les violations de territoire que font à tout moment les Tartares de ces contrées dans le païs soumis à la Russie, ou si la Porte reconnoit son insuffiance à cet égard, qu'elle ne regarde pas comme violation de territoire, ce que la Russie fera pour reprimer ces peuples, et mettre ses sujets à l'abri de leurs brigandages.

3°. Pour éviter à l'avenir toute difficulté sur le sel que la Russie doit fournir à Oczakow, elle s'engage à livrer tous les ans 50.000 pouds ou 2,000.000 de livres, ce qui suffiroit pour une population de 100.000 ames. Or il conste qu'il n'y a jamais que tout au plus 12/m hommes de trouppes à Oczakow, et fort peu de population, et les prétentions de la Porte ne viennent que de ce que les Janissaires par abus voudroient recevoir assez de sel pour le vendre ailleurs, ce que ne portent pas de tout les traités.

4°. Que la Porte satisfasse aux engagemens qu'elle a pris de transporter dans l'intérieur du pays les Zaporoves qui sont près d'Oczakow; qu'elle ne reçoive plus les transfuges qui viennent de la Russie, et qu'elle restitue ceux que contre les traités elle a pris dépuis que cette clause a été stipulé; quant au dernier article, je crois que de ce côté-la on ne sera pas très rigoureux, pourvu que les choses soient arrangées pour l'avenir.

5°. Que les Turcs observent dorénavant les engagemens qu'ils ont pris de ne plus tant maltraiter la Valachie et la Moldavie, et surtout de ne pas opprimer les souverains de ces principautés, et de les mettre dans le cas où s'est trouvé le dernier de prévenir le triste sort qui l'attendoit par la fuite, et en se réfugiant dans le pays de la domination de l'Impératrice.

6°. La Porte s'est engagée par les traités à répondre des prises, que les barbaresques feroient des vaisseaux russes, et à leur procurer une satisfaction. Cependant aux plaintes qui ont été faites de la capture d'un vaisseau russe qui a eu lieu l'année passée, on a répondu à Constantinople, que l'on ne pouvoit rien faire à cet égard avant le retour du Capitan Pascha. La Russie ne trouve nullement convenable, qu'on fasse dépendre et l'honneur de son pavillon et la sureté du vaisseau du retour peut-être incertain d'un individu employé par la

Porte. L'Impératrice exige, par conséquent qu'à cet égard comme aux autres, la Porte satisfasse à ses engagemens.

7°. Que la Porte ne porte aucun obstacle à l'établissement des consuls russes partout où l'utilité du commerce russe l'exige; c'est à quoi elle s'est engagée également par les traités.

8°. Le traité de commerce entre la Russie et la Porte stipule, que la Russie pourra avoir des vaisseaux dans tous les ports de la domination ottomane sans aucune exception. Les Turcs ont voulu empêcher quelques vaisseaux russes de se rendre dans des contrées, où il n'y en avoit pas encore eu, sous prétexte, que c'étoit une chose nouvelle, qu'ils n'avoient pas prévu en faisant le traité. On sent la futilité de ce raisonnement, et on exige l'accomplissement de ce qui a été convenu.

L'Impératrice ne voulant nullement la guerre, S. M^té^ a ordonné au Comte Besborodko d'envoyer un courrier d'ici à Paris pour charger Mr de Simolin de communiquer au cabinet de Versailles tout ce qu'elle demande des Turcs, pour lui faire connoître en même tems, que sans craindre du tout la guerre, elle désire infiniment de vivre en paix avec la Porte; que Mr de Bulgakow a ordre de faire communication de tout ce qui vient d'être dit à Mr de Choiseul, et qu'elle espère que le roi voudra bien ordonner à son ambassadeur, d'employer son crédit à la Porte pour engager les Turcs à exécuter fidèlement tout ce qu'éxige la Russie, et qui n'est rien d'autre chose, que la stricte exécution des traités. On prévient Mr de Simolin, que sur ces points l'Impératrice ne peut accepter aucun moyen terme quelconque, qui ne pourroit être que contraire à sa dignité.

Cette dépêche à Mr de Simolin devoit être traduite en françois pour m'être communiquée; mais le tems s'est trouvé trop court, outre qu'on n'a pas ici les employés nécessaires. Pour y suppléer le Comte de Besborodko m'a envoyé l'original de la dépêche en russe par son homme de confiance Mr Lwow, pour qu'il fasse verbalement la traduction, et c'est par cette manière que j'ai rédigé sur le champ ce très-humble rapport. De Perislawl, où nous réjoindrons une partie des employés, cette dépêche sera envoyée au Prince Galitzin pour être communiquée par lui à V. A.

Vous aurez vu, mon Prince, par ce que je prens la liberté de vous dire dans ma lettre in quarto, combien Cherson et Sebastiopol ont échauffé l'imagination de l'Impératrice, qui seroit très portée à tenter quelque chose sur Oczakow, soit que nous l'aidions, soit que nous la laissions agir seule. Je n'ai besoin que de me rappeller les instructions très gracieuses de V. A. pour être convaincu, que l'un et l'autre seroit infiniment contraire à nos intérêts. La Russie seroit à la vérité très portée à nous laisser prendre en même tems Belgrad et la Bosnie, et a nous défendre de toutes ses forces contre quiconque voudroit s'y opposer. Mais nous serions toujours dans le risque de détruire par là notre alliance avec la France, et d'un autre côté si nous restons les bras croisés, la Russie se trouveroit en possession de tout ce qu'elle s'est destinée par le grand projet pour elle-même, tandis que nous de notre côté n'aurions rien gagné de tout. Quelle raison auroit elle ensuite de nous être si fort attachée, après qu'elle n'auroit presque plus besoin de nous que pour des intérêts qui ne la touchent plus directement. Nous opposer à ses entreprises seroit une tâche bien difficile, dans laquelle nous serions foiblement secondés, et qui feroit revivre l'alliance du Roi de Prusse avec la Russie. Ces réflexions qui sont tirées mot à mot des instructions qu'il a plu à V. A. de me donner, sont celles que je me suis permises vis-à-vis de S. M[té] l'Empereur qu'Elle a daigné honorer de Son approbation. Puis donc qu'en appuyant les demandes de la Russie à la Porte, on évite tous les inconvéniens à craindre, et que ces demandes ne concernent dans le fait que des objets de peu d'importance, il semble que ce parti est de tous le plus adapté à nos intérêts. Entre tems l'Impératrice se retrouvera à Pétersbourg loin de tous les objets qui lui ont fait une aussi vive impression, et il sera plus aisé de la calmer et de lui faire voir les avantages de différer et de remettre à un moment plus favorable l'exécution de ses grands projets; comme aussi de lui rappeller que c'est par la diminution des forces prussiennes, que la chose doit être entamée.

Il a été enjoint sérieusement à M[r] de Bulgakow de montrer la confiance la plus entière à M[r] le B[ron] de Herbert, de ne lui rien cacher de tout ce dont on le charge, et d'être aussi plus communicatif vis-à-vis de l'ambassadeur de France. Le Comte de Besborodko a été très-satisfait de sa conférence

avec le Baron de Herbert, qui en tout a été fort bien traité par l'Impératrice.

En me recommandant à la haute protection et aux bontés de Votre Altesse je l'honneur d'être avec respect

Monseigneur

De Votre Altesse

Le très-humble et très-obeissant serviteur

Louis C. Cobenzl.

Ganz eigenhändig.

CCXII.

Cobenzl an Kaunitz.

Berislawl ce 13 Juin 1787.

Monseigneur.

L'impatience de l'Impératrice de revoir ses petits fils a été cause qu'elle les fait venir au devant d'elle à Moscou. Comme ils voyagent à petits journées ils devoient déjà être en chemin. Ils sont accompagnés de tous leurs maîtres en sorte que leurs études ne seront pas discontinuées. Quoique cela ait du faire beaucoup de peine au Grand-Duc et à la Grande Duchesse, ils ont cependant eu la prudence de faire bonne mine à mauvais jeu, et ils se sont contentés d'écrire à l'Impératrice, qu'ils envioient le bonheur qu'alloient avoir leurs enfans de se trouver de quelque tems plutôt aux pieds de Sa Majesté. Autant qu'il m'a été possible d'agir dans une affaire aussi délicate, et sans courrir aucun risque d'être compromis, j'ai fait ce que j'ai pu sous main, par Besborodko, pour que l'Impératrice fit venir aussi à Moscou le Grand-Duc et la Grande Duchesse, mais la chose a été impossible à obtenir. Leurs Altesses Impériales en auroient été comblées de joye. Quoique l'Impératrice n'ait aucun sujet d'être mécontente de leur conduite pendant son absence, la grande et la jeune Cour ne sont rien moins que bien ensemble. S. M^{té} a dit à Monsieur le Comte de Falkenstein en Lui parlant avec la plus grande confiance, qu'au milieu de tout ce qui lui étoit arrivé d'heureux, si une chose pouvoit l'affliger, c'étoit de n'avoir pu s'occuper de l'éducation de son fils, et de n'avoir pu prévenir les défauts qu'il

avoit, et surtout changer son caractère méfiant et soupçonneux; mais qu'au commencement de son règne on avoit eu des idées si terribles sur son compte, qu'elle n'avoit eu d'autre partie à prendre que d'abandonner entièrement l'héritier du thrône à ceux qui avoient été mis auprès de lui avant elle, que c'étoit ces mêmes personnes qui lui avoient inspiré toutes ses mauvaises qualités. L'Impératrice ajouta qu'elle étoit cependant moins mécontente de son fils que de la Grande Duchesse; mais qu'Elle espéroit qu'il se détacheroit bientôt d'elle, que le Grand-Duc avoit déjà eu quelque inclination pour d'autres personnes. Quant au dernier point il me semble que nous devons espérer tout le contraire de ce que désire l'Impératrice, s'il est un moyen de nous assurer du Grand-Duc, c'est de profiter de l'empire de sa femme sur lui, et de nous attacher celle-ci par tout ce que nous ferons en faveur de ses parens, si nous perdons cette voie, je ne vois pas, où on pourra la remplacer.

En me recommandant aux bontés de Votre Altesse j'ai l'honneur d'être avec respect

De Votre Altesse

Le très-humble et très-obéissant serviteur

Louis C. Cobenzl.

Ganz eigenh. Original.

CCXIII.

Cobenzl an Kaunitz.

Berislawl ce 13. Juin 1787.

Monseigneur.

Il m'a été impossible de profiter du départ du courrier expédié de Karasabazar pour faire parvenir un mot de rapport à V. A. L'Empereur ne m'en a parlé qu'au moment, où il étoit prêt à monter à voiture, et où je n'ai plus eu le temps que de lui faire avoir son passeport.

Mes derniers très-humbles rapports étoient datés de Sebastiopol. Il est impossible de voir avec plus d'attention et de reflexion un objet intéressant que Monsieur le Comte de Falkenstein n'en a mis à observer tout ce, que ce port offre de remarquable. L'Impératrice et toute sa suite en sont partis le

cinq à neuf heures du matin. Monsieur le Comte de Falkenstein accompagné de M[r] le général Kinski s'étoit mis en route dès les cinq heures du matin, pour aller voir le port de Balaclawa qui est un peu hors de la route de l'Impératrice. Les deux augustes voyageurs se sont réjoints à la premiere poste. On a continué le voyage par un très beau chemin, que le Prince Potemkin a fait faire au travers des montagnes et dont une grande partie est taillée dans le roc. On a diné à Baudiari dans une très belle vallée, et une situation superbe. On n'avoit même fait ce détour que pour voir cette belle partie du pais; mais comme il avoit plu toute la nuit, on a pourtant été obligé d'aller fort lentement et on n'est arrivée à Backtschisaray pour la couchée que vers minuit, ce qui a beaucoup fatigué l'Impératrice. Sa Majesté s'est décidée à passer la journée du 5. à Backtschisaray, et la chose étoit d'autant plus nécessaire qu'une grande partie des équipages sont restés en arrière, et que les dernières calèches n'ont pu arriver que vers les cinq heures de l'après-midi. Après s'être ainsi reposé, on s'est remis en route le 6. à neuf heures du matin. On a diné à Sinseropol où doit être le centre du gouvernement de la Crimée, et où on va bâtir toutes les maisons pour les dicastaires. Vers cinq heures on est arrivé à Karasabazar. C'est dans cette place que le Prince Potemkin avoit établi son camp lors de la prise de possession de la Crimée. Il y a fait bâtir une fort jolie maison à la Tartare avec un charmant jardin anglois. La situation est d'ailleurs très belle, et les montagnes qui servent de point de vue font un très bel effet. Le Prince Potemkin a fait tirer le soir un feu d'artifice, dont le bouquet n'étoit que de 20/m fusées. Après cela toutes les montagnes des environs autant que l'oeil pouvoit y porter, ont été illuminées en sorte, que c'étoit tout un paÿs qui se trouvoit éclairé, une des montagnes qu'on a illuminée, étoit à 20 verstes de distance.

Le 7. après-midi on est parti pour Staroikrim, d'où on est allé diner le 8 à Theodosie ou Caffa. C'étoit autrefois une ville très florissante et fesant un très grand commerce. Mais lorsque dans la dernière guerre le Prince Dolgoruki s'est emparé de la Crimée, Caffa a été presqu'entièrement détruit, et on y rencontre partout des ruines, qui a été cause, que cette ville n'a plu du tout à l'Impératrice. Monsieur le Comte de Falkenstein s'y étoit rendu de grand matin avec le général

Comte de Kinski pour la voir à son aise; il a trouvé la baie fort bonne et a jugé que Theodosie ne pourroit plus être utile pour la marine de guerre, mais bien servir au commerce d'entrepôt. C'est aussi le sentiment du Prince Potemkin, et on y fera travailler en conséquence; l'Impératrice a vu une femme de la famille de Guerrais qui s'est rétirée à Theodosie. Toute la Cour est retournée le même jour à Staroikrim, et le 9 on a diné et couché à Karasabazar. La tournée qu'on se proposait de faire à Sudak et qui est indiquée sur la liste du voyage, n'a pas eu lieu. On a craint avec raison, que l'Impératrice n'en fût encore plus fatiguée, que de celle de Baudiari.

Le 10 on a couché à Babasar; le 11 à Kamenoi-Most et le 12 à Berislawl. Le 13 l'Impératrice a continué sa route vers Krementschuck. S. M. l'Empereur est resté jusqu'au moment où cette auguste souveraine est montée en carosse, après quoi Elle est partie de son côté pour réjoindre le reste des ses équipages à Cherson.

Pendant toute la durée assez longue de cette entrevue l'Empereur n'a pas cessé d'être d'une gaieté et d'une amabilité charmante. Il a dit les choses les plus flatteuses et les plus amicales à l'Impératrice. Il a beaucoup relevé tout ce qu'a fait le Prince Potemkin, s'est entretenu avec infiniment de bontés avec le Comte Besborodko, lui a témoigné le cas qu'il fesoit de lui. S. M[té] a distingué M[r] de Segur qui est enchanté de ses bontés, en un mot il n'est personne de la suite de l'Impératrice qui n'ait lieu de se louer infiniment de l'auguste voyageur.

Dans une conversation avec l'Impératrice l'Empereur lui ayant parlé du règne de Charles VI., du commencement de celui de Marie Therese, et des pertes que la maison d'Autriche avait faites, et contre les Turcs et du Royaume de Naples et de la Silésie, il ajouta, que de toutes ces pertes la plus sensible étoit la dernière tant par son importance en elle même que par l'augmentation de la puissance prussienne, l'Impératrice répondit à cela: *wo einmal das Wasser hingeloffen ist, kann es wieder hinlaufen.*

Une autrefois les deux augustes souverains ayant parlé des moyens de se revoir encore et de se donner un nouveau rendezvous, l'Impératrice proposa en riant Constantinople pour cela, l'Empereur répondit, qu'Il ne refusoit pas l'invitation, mais

qu'il falloit bien choisir le moment et les circonstances, qu'Il prioit S. M[té] l'Impératrice, si les cas arrivoit jamais de lui communiquer d'avance son plan pour qu'Il put se concerter sur les mesures à prendre. Je crois, dit l'Impératrice, que le mieux est, que nous agissions chaqu'un de notre côté du mieux que nous pourrons.

Cette conversation donna lieu à l'Empereur de dire à l'Impératrice quelques jours après, qu'Il avoit aussi à lui proposer une place de rendez-vous, qu'il paroissoit que Koenigsberg conviendroit merveilleusement, que Lui en partant de Glogau, n'auroit pas loin à s'y rendre. L'Impératrice remarqua que c'étoit un mauvais païs, l'Empereur répondit qu'il pouvoit être aisément troqué contre la Courlande. En ce moment il survint du monde qui empêcha de pousser plus avant l'entretien.

L'Impératrice n'a laissé échapper aucune occasion de témoigner à l'Empereur, combien elle étoit reconnoissante du service qu'Il lui avoit rendu, qu'elle étoit en dette vers Lui, et qu'elle attendoit avec impatience de pouvoir s'acquitter. Notre auguste maître ayant parlé à l'Impératrice des propos qu'on ne manqueroit pas de lui porter, et des mensonges de toute espèce qu'on inventeroit dès qu'Il seroit parti. Elle répondit : comment pourrois-je ajouter foi à tout cela après les fortes preuves d'amitié que vous m'avez donné, et la peine que vous avez prise de nouveau de venir me voir? J'ai vu clairement cette fois-ci que vous vous plaisiez dans ma société.

L'Impératrice à dit à l'Empereur qu'elle savoit qu'il entroit dans les plans du Roi de Suède d'enléver à la Russie même Pétersbourg, si jamais il en trouvoit l'occasion.

Il semble qu'on peut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que l'entrevue n'a nullement rafroidi l'amitié personnelle de Joseph II et de Cathérine II, que si nous n'étions en guerre contre le Roi de Prusse, nous pourrions nous attendre d'un secours considérable de la Russie, qui contribueroit volontiers à la diminution de la puissance prussienne. Besborodko est toujours d'avis que c'est par là qu'il faudroit commencer. Mais le voyage à Cherson et en Crimée a echauffé l'imagination de l'Impératrice, et l'a rendu plus impatiente de profiter de ses forces contre les Turcs. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la ramener toujours au principe qu'il faut commencer par le Roi. Mais la possibilité que l'Impératrice nous a avouée

d'entrer en danse, même sans nous, en nous laissant après le choix d'être ou spectateurs ou acteurs, mérite la plus sérieuse attention. Il seroit très fâcheux que la Russie s'emparat d'Oczakow et de son territoire, sans que nous de notre côté ne fissions aucune acquisition. Elle posséderoit alors tout ce qu'elle s'est réservé d'après le grand plan, et plus elle avance toute seule contre les Turcs, moins notre alliance lui devient nécessaire. Sans doute que Belgrade et la Bosnie seroit un fort bel équivalent d'Oczakow. Nous pourrions obtenir aisément de la Russie tout ce, qui pourroit nous être utile de sa part en cas d'opposition du Roi de Prusse. Reste à voir encore, si le deficit annoncé par la France et l'état de ses finances seroit une sureté suffisante pour n'avoir rien à craindre de ce côté là, le plus important de tous. Tels sont mes faibles idées sur cet objet important, que j'ai cru de mon devoir de soumettre aux lumières de V. A. L'approbation dont elle daigneroit les honorer, pourroit seule leur donner quelque valeur. J'ai eu l'honneur de rendre compte à V. A. des demandes que la Russie forme à la charge de la Porte, telles quelles ont été communiquées à la France, et qu'elles servent d'instruction à M[r] de Bulgakow. M[r] de Segur a témoigné en être satisfait, et a dit qu'il ne doutoit pas, que sa cour ne les appuyat de tout son pouvoir. Dans les circonstances actuelles il est aussi très essentiel que la Porte se prête à ces demandes qui ne contiennent rien de bien onereux, et d'où pourroit dépendre la continuation de la paix. Il faut aussi que ce soit nous plutôt que la France qui ayons le mérite d'avoir décidé la Porte. Ce sont les motifs qui ont déterminé Sa Majesté l'Empereur de rendre M[r] de Bulgakow porteur d'un ordre adressé au Baron de Herbert, conçu en termes généraux, par lequel il lui étoit enjoint de seconder les demandes de M[r] de Bulgakow de tout son pouvoir. On a été fort sensible à cette nouvelle marque d'amitié de S. M[té] l'Empereur.

Bulgakow a pris congé à Karasabazar d'où il s'est rendu à Sebastiopol pour s'embarquer. On lui a fortement enjoint d'avoir la confiance la plus entière dans le Baron de Herbert, et même d'être moins réservé vis-à-vis de l'ambassadeur de France.

L'Impératrice a beaucoup demandé à l'Empereur des nouvelles de V. A.; en lui répondant Il a parlé de vous, Mon-

seigneur, comme le mérite un ministre d'un mérite aussi supérieur à tout.

L'Impératrice a dit aujourd'hui au Prince de Ligne, que plus elle voyoit le Comte de Falkenstein, plus elle causoit avec Lui, plus elle étoit étonnée de Sa prodigieuse instruction et enchantée de Son amabilité, qu'Il avoit fait sa conquête dès la première entrevue, mais qu'elle trouvoit, qu'Il avoit infiniment gagné en toute chose depuis ce tems là; qu'Il étoit plus que plus aimable, plus attachant et plus instruit, que Sa société lui étoit bien agréable, mais qu'en même tems elle Lui feroit bien du mal par les regrets qu'Elle lui causeroit, et le vuide qu'elle sentiroit de Sa privation; qu'outre les liens politiques et l'union intime qui régnoit entre eux, et qui lui avoit rendu Sa visite si agréable, elle regrettoit encore en Le voyant partir, l'homme le plus aimable qu'elle eut connu, qu'Il pouvoit bien compter sur elle en toute occasion, comme aussi elle étoit persuadée de Sa vive amitié. Ce sont les propres mots de l'Impératrice qui prouvent que cette entrevue a fait tout effet qu'on pouvoit en désirer.

Tels sont, mon Prince, les détails que j'ai cru de mon devoir de mettre sous les yeux de V. A. Je dois lui démander pardon de mon griffonage, et du peu d'ordre qui règne dans mon travail. J'écris fort à la hâte presque toujours de nuit, n'ayant pas un moment à moi de jour, et je n'ai pas de secrétaire pour copier mon barbouillage. Je m'abstiens de toute déscription de la Crimée; M^r le Comte de Falkenstein bien meilleur juge que moi, fera connoître ce pais à V. A. bien mieux que je ne le pourrois.

En me reccommandant à la continuation de ses bontés et a sa protection j'ai l'honneur d'être avec respect

Monseigneur

De Votre Altesse

Le très-humble et très-obeissant serviteur

Louis C. Cobenzl.

Ganz eigenh. Original.

CCXIV.

Ludwig Cobenzl an Philipp Cobenzl.

Bereslawl ce 13 Juin 1787.

Nous voilà au terme de l'entrevue mon bon ami; je ne vous répéterai pas tout ce que j'en dis au Prince et que probablement vous lirez. J'y ajouterai seulement quelques mots pour vous.

J'ai suivi la marche que je m'étois proposée, et sur toutes les choses, sur lesquelles Monsieur le Comte de Falkenstein a daigné me parler, j'ai répondu avec la plus grande liberté et franchise telle que mon zèle et mon attachement à ses intérêts me l'ont inspiré. Il a bien voulu recevoir avec bonté tout ce que je Lui ai dit. Vous saurez plutôt que moi, s'Il a été content de moi et vous serez à même de me le mander.

L'Empereur a été tout le temps fort gai, et fort aimable vis-à-vis de l'Impératrice. Elle me paroit persuadée, qu'il s'est fort bien trouvé de sa compagnie, ce qui étoit essentiel. Tout ce que l'Empereur a dit en fait de politique, et que j'ai entendu, ou dont il a daigné m'instruire étoit fort à sa place. Il a dit des choses très flatteuses à l'Impératrice, et a fort bien traité les personnes signifiantes, qui toutes me paroissent fort contentes. Au reste s'il y a quelque chose, qui ait déplu, ce n'est que dans quelque tems et par voie indirecte que je le sçaurai. A moi naturellement on me dit les plus belles choses du monde.

Une seule chose me fait un peu peur, c'est que l'Empereur a beaucoup parlé à l'Impératrice et avec grand détail de ses arrangemens pour l'intérieur, entre autres relativement à ses affaires des troubles des Pays-bas. Or comme il est possible que sur bien des choses ces deux souverains aient des principes différens, il auroit peut-être mieux été, qu'on eut moins parlé sur cet objet.

Vous aurez vu par mes rapports que la tournée en Crimée a considérablement monté en tête à l'Impératrice, et que cela lui fait revenir les idées tant du grand projet, que d'une petite équipée sur Oczakow. Elle est piquée contre les Anglois, et le déficit annoncé par les François la persuade qu'ils sont hors d'état d'agir. J'espère que lorsqu'elle sera revenu chez elle

plus calme et plus tranquille, je pourrai la ramener aux principes de mon instruction. Je ferai ce, que je pourrai pour cela, mais je ne puis en répondre. Un autre mal c'est qu'il pourroit qu'elle nous croit un peu timides, et que nous avons besoin d'être forcés à entreprendre quelque chose. Or il se pourra faire qu'un jour ou l'autre au moment où nous y penserons le moins, elle attaquera Oczakow, en nous laissant maîtres de prendre en même tems Belgrade et la Bosnie, si nous voulons, ou de la regarder faire, comme pour la Crimée. Dans ce cas là il me semble que notre position seroit fort embarassante. Je réponds bien d'avance, que la Russie s'engageroit, si nous voulions, à la même chose qu'elle nous a proposée l'affaire de la Crimée en cas d'attaque du Roi de Prusse, de s'en tenir à la guerre défensive contre les Turcs, et à porter ses forces contre lui, mais il est encore à savoir, si le déficit est une caution suffisante que nous n'avons rien à craindre de la France. D'un autre côté si nous restons les bras croisés, la Russie aura pris tout ce qu'elle s'étoit réservé par le grand plan, sans que nous ayons rien pour nous, et quand elle aura tout ce qu'elle voudra, quelle raison lui fera préférer notre alliance à celle de la Prusse, et quel besoin aura-t-elle de nous? Le troisieme parti, celui de nous opposer aux tentatives de la Russie me paroit encore plus sujet à caution; elle s'allieroit plus fort que jamais avec la Prusse, nous aurions tous les efforts réunis sur les bras, et de la France tout au plus le sécours stipulé de 20/m hommes à espérer. Percé tout cela d'avance, en cas d'événement je serai vigilant, et ferai tout au monde pour être instruit, s'il est possible, à tems de tout ce qui se passera.

L'Empereur m'a fait voir Son journal et Sa lettre au maréchal.[1] Il me paroit que S. M^{té} à une beaucoup trop mince idée de ce que peuvent les Russes. L'armée n'est certainement pas complette, ni en aussi bon état que la nôtre. Mais malgré cela ils ont tant de forces, et leur ennemis en ont si peu, qu'ils peuvent à ce qu'il me semble, non pas exécuter sans nous le grand projet, mais fort bien prendre, sans nous, Oczakow.

Tout ce que j'ai vous dit, n'émpêche pas que si l'occasion s'en présentoit et si nous le voulions, je crois, que l'Impératrice nous aideroit contre le Roi de Prusse, mais je crains seulement

[1] Die Briefe an Lacy bei Arneth.

qu'elle ne veuille pas attendre cette occasion pour faire quelque chose contre les Turcs. Au reste il est dans la nature des choses, qu'elle nous secondera bien plus efficacement, même contre le Roi de Prusse si la guerre commence pour Oczakow, que si nous le ferons commencer pour nous et directement contre lui.

L'Empereur n'a pas voulu faire usage auprès de l'Impératrice de l'écrit du Prince, et il me semble, que dans les circonstances actuelles Il n'a pas tort. Je ne m'aviserai pas de rien minuter, ou corriger à ce qu'a fait le Prince, il pourroit l'apprendre et cela est trop scabreux.

L'Empereur n'a rien dit à l'Impératrice touchant Romanzow, et m'a même témoigné n'avoir pas été satisfait de sa dexterité dans l'affaire de l'échange; cela ne m'empêchera pas de faire ce que vous me dites, d'autant plus que cela me donnera lieu de dire quelques mots en termes généraux au sujet de l'idée de Woronzow pour Allopeus. A propos de cela pourquoi ne m'envoyez-vous pas le Postcript ostensible que je vous ai demandé à ce sujet? Il est très essentiel que ce Mr Allopeus ne soit point en empire, il est prussien dans l'âme, et par conséquent il pourroit y nuire à nos intérêts.

Vous connoissez mon zèle pour le service, mon ardeur, pourque tout aille bien, et mon attachement pour notre maître, qui est si pur, que j'aime mieux avoir le malheur de lui déplaire que celui de le tromper. Ainsi vous devez juger de ma joie de ce que tout a bien été.

Je vous embrasse etc. etc.

CCXV.

Joseph an Cobenzl.

Apporté par le Comte de Pergen. Cherson ce 16. Juin 1787.

Mon cher Comte de Cobenzl. Ayant trouvé ici le Comte de Pergen, je l'ai arreté pour vous l'envoïer en courrier avec la lettre ci-jointe à Sa Majesté Imperiale,[1] ne pouvant quitter ses États sans lui temoigner encore la satisfaction que j'ai eu de la revoir et les regrets que je sents de m'en séparer.

---

[1] Fehlt.

J'ai fait très heureusement ma course à Kinburn, et j'ai été par mer voir assés prés l'Isle fortifié, la flotte turque et Otschakow pour m'en former une juste idée. Je ne crois pas Otschakow susceptible d'un coup de main, hormis qu'on s'en prépare les moyens en entretenant une intelligence dans la ville même pour s'assurer d'une porte.

Je parts demain et compte être en 6 jours à Léopol. Faites bien mes complimens au Prince Potemkin et au Comte Besborodko, ainsi qu'à tous les Messieurs et Dames de la suite, en les priant de se ressouvenir de leur camarade criméen. Pour vous, mon cher Comte, je ne puis assés vous répéter, combien j'ai été satisfait à cette occasion de votre zèle, intelligence et activité, il m'a paru même y entrevoir que vous les aviés voués en grande partie au Comte de Falkenstein que je préfére infiniment à l'Empereur toutes les fois qu'il s'agit de sentimens; ce dont je vous prie d'être persuadé ainsi que de l'estime et de l'amitié avec lesquelles je serai toujours

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

P. S. Vous trouverés ci-joint une lettre pour Leurs Altesses Impériales que vous voudrés leur faire parvenir par la première occasion, elle ne contient rien qui ne puisse être vu.

Je vous envoïe aussi ce memoire que vient me présenter un negotiant nommé Brighenti. Ses projets de commerce paroissant de nature à y intéresser également le service de S. M. l'Impératrice, vous l'appuyerés autant que vous le jugerés à propos. Je lui ai donné le privilège d'une diligence sur le Danube, et il va d'ici à Constantinople pour s'arranger avec le Baron Herbert sur sa nouvelle entreprise.

Quant au bois de construction qu'il propose de procurer de la Hongrie, il souhaiteroit n'avoir rien à faire avec l'Amirauté de Cherson, où il craint que des caisons d'intérêt personnel lié avec celui des Polonois qui ont actuellement la fourniture des bois, ne le fassent échouer; il préfereroit donc de pouvoir contracter directement à Pétersbourg avec le Prince Potemkin; mais j'ignore s'il n'est lui-même intéressé pour les

bois de sa terre en Pologne; cependant comme rien ne presse, vous avés le tems de vous assurer s'il y a de la probabilité que ce negociant puisse réussir. m. p.

CCXVI.

Cobenzl an Kaunitz.

Charkow ce 22. Juin 1787 n. st.

Monseigneur.

Par la derniere lettre que j'ai eu l'honneur d'addresser à Votre Altesse de Berislawl, je n'ai pas manqué de lui rendre compte des derniers moments de l'entrevue de Sa Majesté l'Empereur avec Sa Majesté l'Impératrice et du départ de notre auguste maître pour Cherson. N'ayant pas été dans le cas d'expédier depuis de courrier à Sa Majesté l'Empereur il ne m'est resté que la voye de la poste pour faire passer mes très humbles rapports à Votre Altesse, et comme on fait déjà passer tout ce qui part pour les pays étrangers par Moscou et Pétersbourg, le présent très-humble rapport ne parviendra que longtems après ma lettre ci-dessus mentionnée; telle est la raison de l'intervalle considérable de tems entre ces deux très-humbles rapports.

Monsieur le Comte de Falkenstein ayant accompagné Sa Majesté l'Impératrice jusqu'à son carosse à Berislawl le 13. au matin, cette auguste souveraine continua sa route en donnant les marques les plus évidentes, et de sa vive amitié pour Son auguste allié et du plaisir qu'elle avoit eu de Le voir, et de ses regrets de Le quitter. Le même jour au soir près de Shesternia nous trouvâmes un camp de cavallerie commandé par le général en chef Souworow, ayant sous lui le lieutenant-général Bibikow et les généraux-majors Maximowich, Neranschiz et Schelbiz. Le corps consistoit en cinq régiments de chevaux-legers de 6 escadrons chacun et le regiment de dragons de Smolensk de 10 escadrons faisant en tout 40 escadrons, tous parfaitement bien montés et fort beaux en hommes. Le 14. on alla coucher à Schettaja et le 15. Sa Majesté l'Impératrice arriva en parfaite santé à Krementschuck, où elle s'arrêta le 16. et où il y eut le soir bal paré à la cour, où toutes les dames eurent l'honneur d'être présentées à Sa Majesté Impériale. Cette auguste souveraine partit le 17. après diner pour aller coucher à Kobiliaki.

En arrivant à Cherson Monsieur le Comte de Falkenstein avoit trouvé le Comte de Pergen qui devoit venir me réjoindre avec mes équipages, il lui ordonna de s'arrêter jusqu'au 16 après diner, où il le fit partir en courrier chargé de ses ordres très gracieux pour moi, qui contenoient une lettre pour Sa Majesté l'Impératrice. Le Comte de Pergen ayant fait fort bonne diligence arriva à Kobiliaki le 18 à 6 heures du matin, je me rendis de fort bonne heure à la Cour et je chargeai l'aide de camp général de service, Comte d'Anhalt (le Prince Potemkin ayant pris les devants, et le Comte Besborodko ayant aussi quitté la suite, pour aller voir une de ses terres), de prévenir Sa Majesté l'Impératrice que j'étois chargé d'une lettre pour elle de la part de Monsieur le Comte de Falkenstein. Dans la vive impatience de recevoir cette lettre, cette auguste souveraine me fit entrer sur le champ dans son appartement avant d'avoir même commencé sa toilette et me reçut avec la plus grande bonté, comme porteur d'une missive, qui lui étoit des plus agréables. Elle me demanda des nouvelles de Monsieur le Comte de Falkenstein avec toute l'expression de la plus vive amitié et du plus tendre intérêt, et elle ait la bonté de remarquer avec sa gaieté et son enjouement ordinaire, que j'étois le premier ambassadeur, à qui on eut jamais donné audience en cotillon. Sa Majesté arriva pour diner à Pultawa, où elle s'arrêta le lendemain 19. Le Comte de Pergen eut l'honneur de lui baiser la main, et d'être admis ensuite à sa table. L'Impératrice avoit entendu la messe ce jour là à un couvent où Charles XII avoit placé sa principale batterie, lorsqu'il fit le siège de Pultawa; en y allant en avoit conduit Sa Majesté par le champ de bataille même de la fameuse victoire, que Pierre le Grand remporta sur le monarque suédois, et on avoit posé des soldats de distance en distance pour faire voir la position et la ligne de l'armée russe; ceci joint au plan très exacte que nous avions vu la veille, et que le général en Chef Prince Dolgorouky avoit expliqué à l'Impératrice, nous avoit donné une idée fort claire de ce qui s'étoit passé dans cette fameuse journée.

A 6 heures du soir Sa Majesté l'Impératrice se rendit avec toute sa suite au camp commandé par le Prince Dolgorouky près de Pultawa. Sa Majesté passa devant le front de toute la ligne, consistant en 9 régiments de chevaux-legers, le

régiment de Petersbourg dragons, le régiment d'Ekatherinoslaw cuirassiers, 4 bataillons de grenadiers, et 4 bataillons de chasseurs, le tout formant par conséquent 70 escadrons de cavallerie et 8 bataillons d'infanterie. Le Prince Dolgorouki a sous lui deux lieutenants-généraux Kaiking et Lewachow, et quatre généraux-majors. L'Impératrice s'étant placé ensuite sous une tente, toutes ces trouppes défilèrent devant elle et allèrent se poster pour la manoeuvre. Cette manoeuvre consista dans une attaque en face de la tente où se trouvoit l'Impératrice et où l'on supposoit être l'ennemi; l'action commença par des décharges d'artillerie pendant lesquelles les trouppes avancèrent en colonnes, elles deployèrent ensuite pour former la ligne avec autant de vitesse que d'exactitude; la gauche de l'armée attaquante debusqua d'abord la droite de l'ennemi qui étoit appuyé à un bois; ensuite l'ennemi étant supposé se rétirer il y eut une charge de cavallerie de 54 escadrons de 600 pas de longueur, dont les deux cent derniers en pleine carrière, ce qui fut exécuté à merveille. Les régiments de Saint Pétersbourg et d'Ekatherinoslaw, les mêmes qui avoient chassé l'ennemi du bois le prirent ensuite en flanc en faisant également une charge en arrière très bien exécutée, c'est ce qui termina la manoeuvre. Les trouppes ont paru à tous les gens du métier très bien éxercées et superbes en hommes et en chevaux. L'Impératrice se remit ensuite en carosse et retourna toute seule à la cour, nous restâmes tous au camp où il y eut un très grand souper.

Sa Majesté Impériale voulant donner une marque éclatante de sa satisfaction des services importants du Prince Potemkin lui a donné le surnom de Taurinsky en mémoire et de la manière dont il a exécuté la réunion de la Crimée à l'empire de Russie, et de tout ce qu'il a fait dans les deux gouvernemens d'Ekatherinoslaw et de Tauride depuis qu'il en est chargé, ainsi que du pied sur lequel il a mis l'armée russe. A cette grâce si flatteuse et si distinguée, a été joint encore un présent de cent mille roubles.

Il est certain que lors de la prise de possession de la Crimée, le prince a parfaitement suivi l'intention de sa souveraine que cette opération s'exécuta sans la moindre effusion de sang, ce qui ne laissoit pas d'avoir ses difficultés. Il est prodigieux ce qu'il a fait en si peu de tems à Cherson et à Se-

bastiopol ainsi que dans les autres parties de son gouvernement. Les changemens et les augmentations considérables, qu'il a fait dans l'armée avec autant d'intelligence que d'activité sont du plus grand avantage pour la Russie, les 30.000 hommes de chasseurs qu'il a érigé formeront un corps d'infanterie legère, qui rendra à l'armée russe les mêmes services, que nous recevons de la part de nos croates. Les chevaux-legers, qu'il a substitué aux houzards et aux piqueniers forment un corps tout à la fois superbe et très utile. L'élite de l'infanterie russe va former à présent les 40.000 hommes de grenadiers. Le tout ensemble met l'armée sur un pied encore plus respectable que celui, où elle étoit pendant la dernière guerre avec la Porte, où elle a cependant remporté des avantages aussi considérables.

Le général en chef Prince George Dolgorouky commandant le camp près de Pultawa, militaire très distingué par ses services actuels que par ceux qu'il a rendu dans l'Archipel pendant la dernière guerre, a été nommé par l'Impératrice second lieutenant-colonel du régiment des gardes de Preobraczinski. Les gouverneurs d'Ekatherinoslaw, et de Tauride ont reçu chacun 500 paysans dans la Russie blanche, il y a eu des petites croix de Saint Wolodimir distribués aux employés qui se sont le plus distingué, ainsi que des présents de toute espèce pour ceux qui ont eu quelque part aux arrangements du voyage; j'ai vu porter quatre caisses de boëtes, montres et autres bijoux pareils destinés à cet usage chez le prince Potemkin. Tant en entrant qu'en sortant de Pultawa, outre l'escorte ordinaire de la noblesse et des employés du gouvernement, Sa Majesté a été accompagné de la généralité et de tout le corps des officiers du camp.

Le 20. Sa Majesté se rendit à Constantinogrod et le 21. elle arriva à Charkow. Ce gouvernement étant un de plus peuplés de la Russie, et le terrein commençant même à manquer à la quantité de bras, l'Impératrice a pris la résolution de le confier au Prince Potemkin, et de le joindre par là au gouvernement d'Ekatherinoslaw et de Tauride; successivement on transportera ce qu'il y a trop ici en hommes dans les steppes du gouvernement d'Ekaterinoslaw, où le terrein est excellent, et où il n'a besoin que d'être cultivé. Monsieur de Chertkow gouverneur général de Woronesch et de Charkow sera dédom-

magé de la perte de ce dernier gouvernement par celui de Saratow, dont le général Paul Potemkin est chargé et dont les occupations, que lui donnent l'Astraccan et le Caucase, ne lui laissent pas le tems de s'occuper autant, qu'il le faudroit.

Avant d'arriver à la ville de Charkow, nous avons trouvé rangé sur la route onze mille recruts destinés pour la division du Prince Potemkin, ce sont tous des jeunes gens de taille fort elevée et devant faire d'excellents soldats.

A Krementschuck le Prince de Nassau a pris congé de Sa Majesté l'Impératrice pour retourner à Varsovie. A Pultawa le grand général de Pologne, Comte Branizky et son épouse ont également pris congé de Sa Majesté pour s'en retourner à Bialloczerkiew, l'Impératrice a donné une fort belle bague avec son portrait au grand général.

Le Prince Potemkin occupé de différens objets très importants dans ses gouvernemens se propose de s'y arrêter encore quelque tems, et prendra demain congé de Sa Majesté Impériale. Il commencera par visiter son nouveau gouvernement de Charkow, et passera ensuite dans ceux d'Ekaterinoslaw et de Tauride, il se propose d'aller voir en même tems sa nouvelle terre en Pologne. Il ne prend personne avec lui pour l'accompagner dans ces voyages, que les gouverneurs qui sont sous ses ordres.

Ce soir il y a bal paré où toutes les dames de cette province, où il y a beaucoup de noblesse, auront l'honneur d'être présenté à l'Impératrice.

En arrivant à Charkow Sa Majesté Impériale a eu la satisfaction de rencontrer le Comte Tolstoi officier aux gardes, qui lui a apporté l'agréable nouvelle de l'heureuse arrivée de Leurs Altesses Impériales les Grands-Ducs Alexandre et Constantin à Moscou en parfaite santé.

Voila donc ce fameux voyage à Cherson et par la Crimée heureusement terminé, malgrès tous les prognostiques par lesquels on vouloit en detourner Sa Majesté l'Impératrice. Je puis avoir l'honneur d'assurer Votre Altesse que cette auguste souveraine a fait preuve à cette occasion de sa bonne santé et de son excellente constitution; elle n'a pas été incommodée un seul jour, et n'a pas cessé d'être de cette amabilité, de cette gaieté charmante qui fait le bonheur de tous ceux qui sont

autour d'elle. Outre le plaisir, qu'elle a éprouvé à l'entrevue avec Sa Majesté l'Empereur, elle a été très aise de voir par elle même les nouveaux pays, qu'elle a ajouté au vaste Empire de Russie. Quand on a vu soi-même l'état actuel des frontières, et qu'on le compare avec celui qui existoit sous les règnes précédents, où rien ne pouvoit mettre la Russie à l'abri des incursions des Tartares, on voit quels avantages immenses la paix de Kainardchi, et l'aquisition de la Crimée ont assuré à cette puissance, et combien tout ce qu'a fait Cathérine II est glorieux. Tel a été l'heureux fruit de renouvellement de l'alliance des deux Cours Impériales, qui a rendu à la Russie ses véritables alliés naturels.

Autant le voyage, que j'ai le bonheur de faire à la suite de l'Impératrice, est intéressant et instructif par tout ce qu'il me met dans le cas de voir, autant il est agréable par la vie délicieuse, que je mène; il est impossible d'être plus aimable, plus gaie, plus instruite, que l'Impératrice et par conséquent, quand on a le bonheur d'être de sa société, tout à la fois on rit, on s'amuse, et on apprend. Depuis le départ de Monsieur le Comte de Falkenstein j'ai eu l'honneur d'être tous les jours dans le carrosse de l'Impératrice. Lorsqu'elle se sert de sa voiture fermée à 6 places, Sa Majesté y fait entrer la Comtesse Branizka et depuis son départ la Comtesse Skavronsky, le grand chambellan Schouwalow, le Prince de Ligne, le général Mamonow et moi. On voyage souvent dans une calêche à 8 places, et alors on prend de plus Messieurs de Segur et de Fitzherbert. Quand le Prince Potemkin ne prenoit pas les devants, il occupoit la place du grand chambellan Schouwalow. Hier les équipages de l'Impératrice arrivèrent fort tard; Sa Majesté Impériale étant dèshabilée fit entrer dans sa chambre à coucher le Prince Potemkin, le général Mamonow, le grand chambellan, le général Anhalt et moi, on resta jusqu'à 11 heures du soir à causer; Sa Majesté fut d'une gaieté charmante, et c'étoit une soirée délicieuse.

Je connois vos bontés pour moi, mon Prince, et le tendre intérêt que vous prenés à ce qui me concerne, j'ai cru devoir entrer dans les détails de tout l'agrément de ma position. C'est à vous, que j'en suis rédevable puisque c'est à vous, que je dois et le poste que j'occupe, et tout ce qui m'est jamais arrivé d'heureux. Continués moi toujours ces mêmes bontés et

soyés bien persuadé du respectueux attachement avec lequel votre enfant gaté est pour la vie

de Votre Altesse

(Sig.) Le très-humble et très-obeissant serviteur

Louis C. Cobenzl.

CCXVII.

Joseph an Cobenzl.

Reçu par Pottyondy le 21. Juillet 1787.

Vienne ce (5) Juillet 1787.

Mon cher Comte de Cobenzl. C'est pour donner part à L'Impératrice de mon heureux retour à Vienne, que j'expédie ce courrier.[1]

J'ai fait le trajet depuis Cherson jusqu'à Léopol par le nouveau chemin le long du Bog en 6 jours commodement, et je n'en ai mis que 4 de Léopol à Vienne.

Vous verrés par la copie ci-jointe de ma lettre à l'Impératrice tout ce que je lui écris touchant la malheureuse affaire des Païs-Bas, qui a pris un degrés de force et d'insolence à laquelle rien n'approche. Je crois que le Prince de Kaunitz vous en mettra au fait plus en détail.

Sans me déshonorer publiquement, je n'aurois jamais pu ratifier, ce que le 30 May les États ont arraché de concession à Leurs Altesses Royales. Tout le monde, sans excepter personne là bas et ici, étoit pour ce parti là, et il n'y a que la voix de l'honneur et de la consideration de mon état, que rien n'a pu étouffer dans mon ame, qui m'a fait prendre le parti d'appeller ici Leurs Altesses Royales et les deputés des États; s'ils viennent, il y a encore un lueur d'espoir, mais s'ils s'y refusent, tout est dit, et je marche avec l'armée en personne soumettre des sujets rebelles.

C'est le moment où l'Impératrice, et où la Russie peut et doit me temoigner sa reconnoissance de tout ce que j'ai fait dans l'occasion pour elle, en donnant les plus fortes assurances,

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CXLVI, p. 294.

que si quelque puissance étrangère voulut s'en meler directement ou indirectement, elle épouseroit ma cause et me prêteroit les secours d'un vrai allié.

Je ne puis pas vous dire, mon cher Comte, combien je suis affecté et honteux, que de mon tems il soit arrivé un événement pareil; mais aussi il falloit justement la combinaison, qu'on profitât de mon absence pour qu'on ait pu tant oser, et que des misérables gens en place aient pu tant céder sans faire aucune disposition.

Adieu, mon cher Comte, je ne puis pas vous en dire davantage, et vous laisse penser tout le reste de l'état violent et des peines dans lesquelles je me trouve.

Je suis avec tous les sentimens d'estime et d'amitié

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

Je vous joints ici en copie la Declaration en date du 30. Mai que les États de Brabant ont arraché à LL. AA. RR., la réponse que je viens de faire aux mêmes Étâts sur la représentation qu'ils m'ont fait parvenir directement par un exprès, et le nombre de bataillons et escadrons que j'ai ordonné de s'approcher de la frontière pour marcher aux Païs-bas si la necessité l'exige; afin que vous puissiés montrer ces pièces à l'Impératrice, si elle désire de les voir sur ce que je lui en parle dans ma lettre *(Eigenh.)* adieu.

CCXVIII.

Kaunitz an Cobenzl.

reçu par Pottyondy
le 21. Juillet 1787.

Vienne le 5. Juillet 1787.

L'Empereur veut donner une nouvelle marque d'attention et de bonne amitié à l'Impératrice, en vous dépêchant ce courrier, pour lui notifier son heureux retour, et l'envoy de ce courrier va remettre notre correspondance dans son train ordinaire. Je vous mande à cette occasion tout ce qui peut être utile que vous sachiez, et entre autres le facheux état des

choses dans nos Pays-bas, soit parceque tout au moins il en coutera des millions à l'Empereur préparatifs de guerre, et bien d'autres avec, si malheureusement falloit la réaliser, indépendemment du malheur d'aller devoir verser le sang de ses propres sujets; lesquels d'une façon repréhensible sans doute, mais au fond cependant ne demandent rien que de juste, c'est à dire le maintien de la constitution et du contrat social, qui les a rendus sujets de la maison d'Autriche, et le tout pour avoir voulu tout refondre et tout changer par le ‚sic volo, sic jubeo', au lieu de s'entendre avec eux sur ce, qu'on vouloit, et de se prêter à des formes et à des dénominations, auxquelles la nation tient presqu'encore plus qu'aux choses mêmes.

J'ai fait et écrit l'impossible pour prévenir les malheurs, que plus ou moins on ne peut plus éviter; mais malheureusement sans succès, et il s'en est suivi ce qui est arrivé à l'Empereur depuis qu'il existe, toutes les fois qu'il a voulu faire sans me demander mon avis ou contre mon opinion. Dieu veuille qu'il me réussisse de tirer encore cette fois-ci la Charette du Bourbier, comme j'ai eu le bonheur de parvenir à le faire jusqu'ici dans tant d'autres occasions décisives.

Selon ce que j'ai pu en apprendre avant et depuis le retour de l'Empereur, il me semble que l'entrevue au moins n'a pas fait de mal. J'ignore s'il vous a communiqué un certain papier d'observations, sur le sistème des Alliances des deux Cours Imp[les] que je lui ai fait et donné avant son départ, pour n'être remis à l'Impératrice que la veille du jour ou le jour même, auquel il la quitteroit. Mandez-moi, oui ou non, pour ma direction.

Vous m'avez très fort obligé en prenant la peine de m'écrire tout ce que contenoient vos petits in quarto pendant votre voyage, j'ai senti tout le prix de cette attention bien obligeante de votre part, et je vous en remercie de tout mon coeur. Aimez moi toujours un peu, et soyez persuadé que vous le devez, car je vous aime toujours beaucoup et suis bien cordialement

Sig.: Tout à Vous m. p.

Original.

P. S. Dans des moments de loisir, j'ai fait un petit ouvrage, dont l'idée a le mérite d'être au moins neuve et originale. Il est plus intéressant pour l'Impératrice de toutes les

Russies que pour personne, et réellement je n'ai pris la peine de le faire, que parceque je m'intéresse très particulierement à sa gloire.

En voici le titre:

„Proposition d'un arrangement, qui assureroit à tous ceux qui l'adopteroient la tranquille jouissance de la liberté illimitée de leur navigation, et de leur commerce, lorsqu'ils se trouveront neutres en tems de guerre maritime, et la certitude de n'avoir rien à appréhender de contraire à leurs intérêts, lorsqu'ils seroient du nombre des nations belligérantes.'

Personne ne la vu jusqu'à présent, et j'en ferois volontiers l'hommage à cette grande Princesse, si j'étois sûr que cela lui sera agréable. Si vous trouvez l'occasion, parlez en à l'Impératrice elle-même, et en ce cas je me ferai un plaisir de vous l'envoyer pour lui être remis, par le premier courrier que je vous dépêcherai.

Ut in Litteris
Sig.: Kaunitz R. m. p.

P. S. Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous laissiez lire à l'Impératrice, ou que vous lui donniez copie de mon Postscript, marqué au crayon de la lettre *A* mais je vous avoue que je ne me soucie pas d'envoyer mon ouvrage, à moins que l'Impératrice n'aye bien envie de le voir et que je ne sois sûr, qu'elle m'en saura gré, comme effectivement elle le devroit, parceque si mon idée s'exécute, ainsi que je ne vois rien qui doive s'y opposer, je lui aurai rendu l'important service d'avoir réussi enfin à faire ce que ni elle ni personne n'a pu jusqu'ici. encore une fois

Ut in Litteris
Original. Sig.: K. R.

CCXIX.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

5. Juillet 1787.

— Je ne puis rien vous dire en politique aujourd'hui et même ce que la dépêche contient, est une simple spéculation sur les contenus de vos rapports, car l'Empereur ne nous a

pas dit jusqu'ici un seul petit mot sur son voyage et sur l'entrevue. On n'a parlé jusqu'ici que Pays-bas, où les affaires sont dans la plus violente crise. En attendant ce que vous nous avez marqué de Cherson me déplait très fort, je crois bonnement que Catherine se gausse du nous, et qu'elle nous prépare encore des scènes égales à celle de la Crimée, vous l'empêcherez bien difficilement par votre éloquence, mais si cela doit arriver, tachez du moins d'être bien sur vos gardes pour ne pas être joué, et que vos rapports soient tels qu'on ne puisse pas vous rapprocher d'avoir été dupe; car enfin pour tous les maux il y a des remédes plus ou moins efficaces, pourvue qu'on en soit averti à tems et qu'on puisse prendre un parti. Jusqu'ici d'après ce qu'on voit et entend, combiné avec la conduite que nous tenons depuis le premier voyage de l'Empereur à Pétersbourg, toutes les apparences sont telles que nous ne faisons qu'aiguiser le couteau qu'on employera un jour pour nous châtrer. Puissent mes craintes être vaines! J'attends avec bien de l'impatience les premières nouvelles que vous pourrez me donner en particulier par voye sûre, à l'égard de tout ce qui s'est passé et nommément pour ce qui regarde Herbert.

CCXX.

Cobenzl an Kaunitz.

Kolomenski ce 5. Juillet 1787 n. st.

Monseigneur.

Par mon dernier très-humble rapport datée de Charkow du 22. Juin, j'ai eu l'honneur d'informer Votre Altesse de l'arrivé du comte de Pergen à Kobiliaki, de la manière dont j'ai eu le bonheur de remettre à l'Impératrice la lettre que Mr le Comte de Falkenstein lui a addressé encore de Cherson, du plaisir, que cette auguste souveraine en a ressenti, et de la suite de notre voyage jusqu'à Charkow. Peu de jours après cette auguste souveraine me fit remettre une lettre pour Sa Majesté l'Empereur, mais ayant manqué jusqu'ici d'occasion pour la Lui faire parvenir et étant d'ailleurs informé que cette lettre ne contient rien de pressé, mais seulement la réponse de l'Impératrice à celle, dont j'ai eu le bonheur d'être le porteur,

je l'ai gardé jusqu'à ce moment-ci, je profite des premiers moments de notre séjour à Moscou pour l'envoyer à Sa Majesté l'Empereur par la poste d'aujourd'hui.

Je m'empresse d'annoncer à Votre Altesse par la même occasion la nouvelle de l'heureuse arrivée de sa Majesté l'Impératrice à Kolomenski, maison de campagne située à 10. verstes de Moscou. Le voyage a continué d'être tout aussi agréable et tout aussi heureux, qu'il avoit commencé. En arrivant près de Kursk le général Kamenski a reçu l'Impératrice à la tête de deux bataillons de grenadiers et deux bataillons de chasseurs nouvellement formés. Sa Majesté Imp[le] n'a pas fait de séjour dans cette capitale de gouvernement, et après y avoir diner le lendemain de son arrivée, elle a continué sa route vers Orel. Le même général Kamenski, qui commande également dans ce gouvernement, a reçu cette auguste souveraine à la tête d'une trouppe pareille à celle qui se trouvoit à Kursk. La noblesse de la ville a exécuté la soirée du jour, que Sa Majesté s'est arrêté à Orel un spectacle de société que Sa Majesté à honoré de sa présence.

À Tula l'Impératrice a vu l'arsenal de fusils, pistolets, épées et sabres, dont on venoit de tirer un assortiment pour 50/m hommes, et qui cependant étoit encore bien fourni, et pouvoit avoir de quoi suffir encore à 40/m hommes. Le lendemain l'Impératrice a vu la fabrique qui outre tout ce qui est nécessaire aux armes fait encore des ouvrages d'acier les plus fines et les mieux travaillés possibles. Les ouvriers ont eu l'honneur de présenter à l'Impératrice une toilette en acier; sa Majesté a ordonné de prendre pour son compte tous les ouvrages qui se trouvoient faits, et dont la vente pourroit être difficile, en sorte, qu'en tout elle aura acheté pour environ 30/m. Cette auguste souveraine a fait la grâce de donner a chacun de nous, qui avons eu l'honneur de l'accompagner à cette fabrique, une fort belle epée.

Sa Majesté a paru très satisfaite de la manière dont ses ordres ont été exécutés dans les gouvernements de Kursk, d'Orel et de Tula, et les gouverneurs de ces deux premiers gouvernements ont eu la croix de Saint Wladimir seconde classe.

Hier en arrivant ici Sa Majesté a diné à Dubrowitz terre du Prince Potemkin. A 15 verstes de Kolomenski nous avons

trouvé les Grands-Ducs Alexandre et Constantin qui venoient à la rencontre de Sa M[té] Impériale. Rien n'étoit plus intéressant, et même plus touchant, que le plaisir réciproque qu'ont éprouvé ces augustes personnes à se révoir. Les Grands-Ducs ont volé vers leur auguste grand-mère avec l'empressement le plus vif, et tous leurs discours témoignoient la joie extréme, qu'ils avoient de la revoir. Du premier moment ils étoient avec elle sur l'ancien pied de confiance, et d'attachement filial, qu'elle a sçu leur inspirer par les soins qu'elle prend de leur éducation.

Sa Majesté l'Impératrice compte se reposer ici, jusqu'aux fêtes de l'avénement au thrône, et de Saint Pierre et Paul, qui seront célébrés à Moscou et pour lesquelles elle ira loger au Kremlin, de là elle se rendra au chateau de Petrowski, où elle se reposera également quelques jours, et partira vers le 15 ou 16 pour Pétersbourg.

Pendant toute la durée du voyage où j'ai toujours eu le bonheur d'être dans le carrosse de Sa Majesté, j'ai eu des occasions continuelles de me convaincre de plus en plus, que cette seconde entrevue entre Sa Majesté l'Empereur et cette auguste souveraine a produit le même effet sur tous les deux, celui de cimenter plus étroitement que jamais la vive amitié personelle qui les unit. Je puis assurer, que l'Impératrice rend bien sincèrement à Sa Majesté l'Empereur les sentimens dont Il est pénétré pour Elle. Sa Majesté Impériale a daigné me communiquer journellement elle-même toutes les nouvelles qui lui venoient des Pays-bas, et de tout ce que se permettent les malheureux habitants de cette contrée dans leur triste aveuglement.

Je puis assurer Votre Altesse que l'Impératrice ressent cet événement comme si la chose arrivoit à elle-même, elle attend avec la plus vive impatience d'apprendre les dispositions que fera Sa Majesté l'Empereur, intimiment persuadée d'avance qu'elles seront parfaitement analogues à Sa sagesse, à Sa fermeté et à l'étendue de Ses lumières.

Le Prince George Dolgorouky en devenant lieutenant-colonel du régiment de Preobraczinsky a laissé la place du premier major de ce même régiment vacante. Sa Majesté en a disposé en faveur du général Maimonow.

En me recommandant à la continuation de vos bontés, j'ai l'honneur d'être

De Votre Altesse
(Sig.): Le très-humble et très-obeissant serviteur
Louis C. Cobenzl.

Original.

CCXXI.

Cobenzl an Kaunitz.

Moscau ce 12 Juillet 1787.

Monseigneur!

J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse de l'heureuse arrivée de Sa Majesté l'Impératrice à Kolomenskoy en parfaite santé. Sa Majesté Imp[le] y a passé les journées du 24, 25 et 26, pendant ce tems là elle s'est rendue à Zarisin, et s'est promenée dans le superbe jardin, qu'elle y a fait faire, le 27 Juin/8 Juillet Sa Majesté Imp[le] a fait son entrée dans la ville de Moscou, cette auguste souveraine étoit seule dans son carosse avec les Grands-Ducs Alexandre et Constantin, la cortêge étoit sans doute des plus brillants, mais beaucoup moins par la suite nombreuse de l'Impératrice, que par la foule innombrable du peuple, qui bordoit les rues et entouroit le carrosse de Sa Majesté, et qui témoignoit la joie la plus grande de voir leur bienfaitrice, les fenêtres étoient pleines de monde, partout, où on avoit pu placer des gradins les places étoient achetées aux prix les plus hauts. En un mot il ne manquoit rien de tout ce qui pouvoit rendre ce spectacle superbe et intéressant. Si Catherine II. se montre en toutes occasions la mère de son peuple, c'est aussi, comme telle, qu'elle est reçue partout où elle daigne se faire voir. Sa Maj[té] et LL. AA. I. sont descendu au Kremlin, où elles ont été reçu par l'Archevêque Platon qui a fait une courte harangue, au moment où ces augustes personnes entroient dans l'eglise a celebré le service divin, et après a fait un sermon analogue à la circonstance. Les dames des premières classes se trouvoient rassemblées dans l'église; on s'est rendu ensuite à la maison du gouvernement général batti autrefois par le maréchal de Czerniczew, et

achetée après sa mort par la cour pour le logement des gouverneurs généraux, mais que le gouverneur d'aujourd'hui Mr de Yeropkin n'habite pas, n'ayant pas voulu quitter la sienne. Cette maison s'est trouvée assez grande pour loger très commodement, l'Impératrice, les Grands-Ducs et nous tous qui avons l'honneur d'être de leur suite, ce qui n'auroit pas été possible au Kremlin, où Sa Majesté vouloit loger d'abord. Il y a eu grande table à la Cour, et le soir toutes les personnes qui ont les entrées, ont eu l'honneur de faire leur cour à l'Impératrice.

Le lendemain, anniversaire du jour de l'avénement au thrône, Sa Majesté Imple s'est rendue au Kremlin et y a assisté au service divin. L'Archêveque Platon a prononcé un sermon qu'on assure avoir été très éloquent, après la messe Sa Majesté s'est rendu dans les salles du Kremlin où toutes les premières classes en hommes ont eu l'honneur de baiser la main. Il y a en suite grande diner à la Cour et le soir bal paré au Kremlin pour toutes les huits classes, auxquels Sa Majesté l'Impératrice et LL. AA. I. ont assisté. Le 29/10 fête de Saint Pierre, Sa Majesté et LL. AA. I. se rendirent également au Kremlin et pendant le service divin au moment, où suivant le rîte grec, le Diacre dit les priéres pour l'archêveque, Sa Majesté lui a fait ordonner de proclamer Platon Metropolite, événement tout à fait inattendu pour lui, au point, que dans le premier moment il a cru, que c'étoit une erreur du Diacre. Après le grand diner ordinaire à la cour, le soir il y a eu bal masqué à la salle du Club, que la noblesse a fait bâtir, une des plus belles, et plus commodes pour ce à quoi elle est activée que j'aie encore vu, sept mille masques se sont trouvé à cette fête. L'Impératrice ayant craint le chaud extrême qu'il y a faisoit n'a pas voulu y assister, et nous avons eu l'honneur et le bonheur de passer la soirée avec elle en petite comité.

Il vient de paroitre une ordonnance concernant les grâces, que Sa Majté l'Impératrice accorde à la ville de Moscou, dont la préambule est à ce que l'on m'assure, fait de main de maître. J'aurai l'honneur d'en envoyer à Votre Altesse une traduction dès mon retour à Pétersbourg, ces grâces concernent surtout le peuple auquel on fait remise de tout ce, qui étoit du en contribution encore avant 1776, et pour tout ce qui est du de 76 jusqu'à 86 on accorde 20 ans de terme.

Hier Sa Maj[té] l'Impératrice a fait l'honneur au Comte Scheremetew de se rendre à sa maison de campagne de Rouskowa vers les 6 heures du soir, et elle a assisté à un spectacle donné par les acteurs et danseurs et un orchestre à ses gages, on a joué l'opera de Gretry, les mariages Samnites avec tout son spectacle, en langue russe, l'orchestre est excellent, les chanteurs fort bon, et on ne pouvoit rien ajouter à la beauté des decorations, des habits et de la pompe du spectacle. Sa Majesté est retourné en suite au chateau du Comte Scheremetew, et après le jeu, elle a bien voulu se mettre à table, et quoique il lui arrive rarement de veiller, elle n'est rentrée chez elle qu'après une heure du matin.

Tout le jardin étoit illuminé, et il y avoit une affluence de monde prodigieuse. La feste étoit une des plus belles qu'un particulier puisse donner. Sa Maj[té] Imp[le] qui distingue particulièrement le comte de Scheremetew, le seigneur le plus riche de l'empire, l'a comblé de bontés par tout ce qu'elle a bien voulu lui dire d'obligeant, et par la manière dont elle a témoigné se plaire chez lui. Il est à remarquer que la nuit en revenant le chemin étoit bordé de voitures, et les rues pleines du monde pour voir passer l'Impératrice, comme si c'étoit en plein jour. On ne laisse échapper aucune occasion pour jouir du bonheur de voir cette adorable souveraine. Aujourd'hui toute la cour part pour le chateau de Petrowsky, où on restera jusqu'au moment de se mettre en route pour Pétersbourg.

Sa Majesté l'Impératrice a nommée demoiselles d'honneur de sa cour, deux des soeurs du général Maimonow, elle a donné le rang de capitain des gardes au fils du comte Alexi Orlow.

En me recommandant à la continuation des bontés de Votre Altesse j'ai l'honneur d'être

de Votre Altesse

le très-humble et très-obeissant serviteur

Louis Cobenzl m. p.

CCXXII.

Cobenzl an Joseph.

par le Courrier Potiondy. à St Pétersbourg le 9. aout 1787.

Sire!

Arrivé ici le 22. du mois passé à la suite de l'Impératrice, j'y ai trouvé le garde noble Potiondy qui m'a remis les ordres suprêmes du 5 de ce mois, dont V. M. I. a daigné m'honorer. Conformément à ce qui lui avoit été prescrit, il avoit pris la route de Smolensk, où il avoit appris que l'Impératrice étoit parti de Moscou le 15. Il s'est décidé sur cela à se rendre à Pétersbourg, où il est arrivé dans la nuit du 21 au 22, et comme on m'y attendoit pour le lendemain, il ne valoit pas la peine, qu'il alla à ma rencontre sur le chemin de Moscou.

Autant on a ressenti de joie du retour de l'Impératrice, autant j'en ai éprouvé de savoir V. M. I. rendue dans sa capitale en parfaite santé, après avoir fait le trajet le plus heureux.

Le voilà donc terminé ce fameux voyage contre lequel dans les deux empires tout le monde étoit déchainé, qui cependant s'est passé de la manière la plus agréable, la plus intéressante, et dans lequel V. M. I. a parfaitement rempli l'objet qu'Elle s'étoit proposé, non pas de traiter d'affaires avec l'Impératrice, mais d'être avec elle, et d'augmenter par Sa présence l'amitié personelle qui Vous unit tous les deux, en même tems de voir comme $Mons^r$ le Comte de Falkenstein avec tous les pais qu'il a parcouru, la partie la plus intéressante de l'empire de Russie, et la seule qui en valut la peine, après avoir été à Moscou et à Pétersbourg.

J'ai voulu laisser passer quelques temps pour pouvoir être bien assuré, et par moi-même et par les différens canaux que j'ai de l'effet qu'avoit produit sur l'Impératrice cette nouvelle entrevue. Je puis avoir l'honneur de dire à V. M. I. avec pleine connoissance de cause, que M^r le Comte de Falkenstein a surpassé tout ce, qu'on pouvoit attendre de ce voyage, et qu'à la lettre l'Impératrice est enchantée de Lui. Elle a trouvé Sa conversation encore plus aimable et plus instructive que lors de la première entrevue. Elle prétend que S. M. l'Empereur a eu grand tort de lui annoncer cet auguste voiageur comme moins gai, que lors du premier voyage, qu'elle L'a trouvé en

tout supérieur à ce qu'Il étoit alors, et qu'elle voudroit passer sa vie dans une aussi charmante société. C'est l'homme, a-t elle ajouté, que j'aime et respecte le plus au monde. Tels sont les discours qu'elle nous a tenu, au Prince de Ligne et au moi, pendant toute la durée du voyage, et que je sais qu'elle a répété à tous ceux, à qui elle a parlé de cette seconde entrevüe.

Un autre avantage qui en a résulté, c'est que du moins pour le moment, le sang froid, avec lequel V. M. I. a répondu à tous les tentatives de l'Imp[ce] pour L'échauffer sur des projets de conquète contre les Turcs a contribué à apaiser cette humeur belliqueuse que la vue de Cherson, et de Sebastopol avoit inspiré. Il a fallu cependant quelque temps pour cela, et ce n'est qu'à mésure qu'on s'éloignoit de la partie méridionale de l'empire, que j'ai pu remarquer de la différence à cet égard; dans les premiers momens après le départ de V. M[té] c'étoit toujours des propos du même genre. Rira bien qui rira le dernier, me disoit un jour l'Impératrice, en me parlant de tout ce que fait la France en faveur des Turcs. Je répondis que j'espérois que les choses seroient combinées de façon, que nous ne ririons jamais l'un sans l'autre; cela dépend de vous, repliqua S. M.

A présent j'ose espérer que si les Turcs ne provoquent pas l'Impératrice en refusant d'accorder les demandes bien peu importantes, qui nous ont été communiquées à Cherson et à Sebastiopol, il ne sera pas question de guerre avec eux. La disette dont on est ménacé dans les provinces d'ailleurs les plus fertiles de l'empire, vient à l'appui de tout ce que nous pouvons dire pour inspirer des sentimens pacifiques. C'est sur quoi je prends la respectueuse liberté de m'en rapporter très-humblement à mes dépêches à la Chancellerie de Cour et d'État.

Mais si d'un côté nous devons nous féliciter et de l'entrevue et de l'effet qu'elle a produit, si Mons[r] le Comte de Falkenstein a trouvé moien de renchérir encore à Cherson et en Crimée sur ce qu'il avoit déjà effectuée avec tant d'habilité à Mohilew; en revanche on ne peut assez deplorer le malheureux état des choses aux Pais-bas, et jusqu'où l'esprit de révolte et de sédition de quelques audacieux a pu conduire les sujets de Votre Majesté dans ses provinces belgiques. Je puis avoir l'hon-

neur de L'assurer que l'Impératrice a pris une part aussi vive à tout ce, qui s'est passé, que si cela regardoit ses propres possessions. Elle n'a cessé de nous en parler pendant tout le voyage, la manière dont on a arraché à Leurs A. R. les concessions contraires aux ordres de V. M[té] l'a révolté au delà de toute expression. Elle a dit à ce sujet: la chose est dévenue si délicate que je n'oserais donner aucun conseil sur le parti qu'il y a à prendre, mais on peut s'en rapporter à M[r] le Comte de Falkenstein que celui qu'il choisira, sera surement le meilleur.

Dès le lendemain du jour de notre arrivée je n'ai pas manqué de mettre en exécution les ordres suprêmes, qu'il a plu à V. M. de me donner. Je me suis rendu de bon matin à Czarsko Selo, et j'ai remis au C[te] Besborodko la lettre dont V. M. a daigné me charger pour l'Impératrice. Je lui ai rendu compte en même tems de tout ce dont j'étois chargé, et particulièrement du malheureux état des choses dans les Pais-bas, et j'ai ajouté que quoiqu'il ne fut pas probable que quelque puissance étrangère voulut s'en mêler directement ou indirectement, si contre toute attente la chose arrivoit, V. M. comptoit trop sur l'amitié de l'Impératrice pour n'être persuadée d'avance, que dans un cas pareil elle en éprouveroit les secours d'une bonne et fidèle alliée, et qu'elle épouseroit la cause. J'ai tenu le même langage dans mes conférences avec le Vice-Chancellier et Markow.

En me remettant passé trois jour la réponse de l'Impératrice, que j'ai l'honneur de mettre aux pieds de V. M. I.,[1] M[r] le Vice-Chancellier m'a dit que son auguste souveraine ne pouvoit qu'applaudir aux mesures qu'avoit pris V. M. I. d'épuiser toutes les voies de la modération, et de n'emploier celles de la rigueur qu'a la dernière extrémité, qu'elle fesoit les voeux les plus ardens pour la réussite complette des entreprises de V. M., qu'il n'étoit pas probable que quelque puissance étrangère

[1] Arneth, l. c. Nr. CXLVII, p. 297. Joseph übermittelte den Brief Katharinas an Kaunitz. Dieser schrieb an den Kaiser am 25. August 1787: Je remercie très humblement V. M. de ce qu'Elle a bien voulu me communiquer la lettre de l'Impératrice. Elle me paroit tout au-moins aussi amicale que l'étoit celle qu'elle écrivait à V. M. avant la dernière entrevue, et c'est une preuve bien agréable à ce qu'il me semble qu'elle a eu tout le succès que l'on pouvoit desirer

veuille se mêler ni directement ni indirectement dans cette affaire mais que, si contre toute l'attente cela arrivoit, elle étoit prête à remplir ses engagemens vis-à-vis de V. M. et Lui prêter tous les secours d'une vraie et fidèle allié. La même chose m'a été confirmé depuis par Besborodko et Markow qui ont ajouté, que dans un cas pareil les secours de l'Impératrice seroient proportionés non pas aux stipulations des traités, mais à toute l'étendue des sentimens de cette auguste souveraine pour V. M. On me dit, que la lettre de l'Impératrice contient les mêmes assurances à cet égard.

Je connois trop la sollicitude du meilleur des maîtres pour le bien être de ses sujets, auxquels il sacrifie tout son temps, tous ses soins, toutes ses veilles, pour ne pas savoir d'avance, combien le coeur de V. M[té] doit être peiné de la nécessité où se trouvera peut-être d'emploier ses forces contre Ses propres sujets qui L'y contraignent par leur aveuglement et leur effervescence. Je souhaite bien plus que je n'ose espérer que l'envoi des députés puisse encore prévenir qu'on ne soit réduit d'en venir à des extrémités.

Il n'est présqu'aucune partie de l'Europe d'où l'on ne doive attendre dans ce moment-ci des nouvelles intéressantes. La France, l'Angleterre et la Prusse arment a l'envie à l'honneur de la Hollande; une fois les affaires des Pais-bas terminées, ce qui d'une manière ou d'autre ne peut pas durer trop long tems, s'il étoit possible que les puissances susmentionnées pussent s'engager dans une belle et bonne guerre, ce seroit là le moment d'exécuter à la fois le grand projet et de réparer les anciennes pertes de la monarchie autrichienne, dont l'Impératrice a tant parlé à V. M[té], en s'attachant cependant essentiellement à la plus récente et la plus sensible c'est à dire à la Silèsie. Ce seroit le moyen de tirer parti de l'alliance de la Russie et de tout ce que V. M. a fait pour l'Impératrice. Si au contraire dans une nouvelle guerre entre la France et l'Angleterre celle-ci devoit avoir le dessous, et être réduite à la condition d'une puissance du second ordre, si en même tems la Russie poussoit toujours plus loin ses conquêtes contre les Turcs, et que malgré tout cela l'équilibre entre les Cours de Vienne et de Berlin dut rester tel qu'il est, V. M. I. est trop eclairée, pour ne pas sentir combien la monarchie autrichienne perdroit à ce marché, et quels inconvéniens devroient en résulter pour elle.

Les circonstances nous ont mis dans le cas de former successivement différentes entreprises, dont nous n'avons pu exécuter qu'une légère parti. Il est à présent de la plus grande nécessité de ne plus nous attacher, qu'à des objets d'une importance majeure et seulement lorsque les circonstances paroitront favorables, mais une fois que la chose est entreprise de n'en plus démordre à quelque prix que ce soit, et de tout tenter, et même tout risquer pour en venir à bout, notre considération politique tient à prouver, qu'il n'est pas si aisée de nous faire lâcher prise, lorsqu'une fois nous avons annoncé un dessein bien formé.

C'est le zèle le plus pure, et j'ose dire l'attachement le plus inviolable à la personne de Monsieur le Comte de Falkenstein, autant que le devoir d'un sujet fidel et respectueux qui m'ont dicté ces reflexions. Je sais trop combien V. M. exige que ses serviteurs lui parlent toujours avec la plus grande franchise pour avoir la moindre crainte de bien déplaire par la liberté avec laquelle je m'exprime.

Le voyage a continué absolument sur le même pied, que lorsque nous avons eu le bonheur de posséder M^r le Comte de Falkenstein. L'Imp^ce a comblé le P^ce Potemkin de nouvelles grâces, et de tout ce qui pouvoit faire connoître, combien elle étoit satisfaite de lui. Outre le titre de Taurisky et 100/m. roubles qu'elle lui a donnée, elle a écrit elle même aux gouverneurs de Moscou et de Pétersbourg pour leur apprendre comment elle a trouvée les choses dans les gouvernemens du Prince, et leur ordonne de travailler à détruire les bruits contraires qu'on s'efforçoit de répandre. Ceci n'a pas fait beaucoup d'effet dans le public, et à Moscou on n'a pas même voulu croire que les choses étoient telles en Tauride et à Cherson que nous les avons effectivement trouvé.

La manoeuvre de Poultawa a fort bien réussi et au dire des gens du métier de toute nation, cette nouvelle cavallerie legère est passablement bien exercée.

Le P^ce de Ligne et moi nous n'avons plus été dans une autre voiture, que celle de l'Impératrice depuis Berislawl jusqu'ici, et S. M. nous a comblé des bontés. Segur et Fitzherbert n'ont plus été avec elle que lorsqu'elle s'est servi du carosse à huit places.

Depuis notre retour ici il y a de tems des petits soupers chez Maimonow à Czarsko Selo, où Imp[ce] vient, et où nous passons la soirée avec elle en petit comité de dix ou douze personnes. Le P[ce] de Ligne est tout à fait établi à Czarsko Selo.

Lorsque nous y sommes arrivé le Grand-Duc et la Grande Duchesse étoient au bas de l'escalier pour recevoir l'Impératrice. Cette première entrevue, et le moment qu'on a passé ensemble en public dans l'apartement étoit assez froid entre S. M. et Leurs Altesses, et le Grand-Duc dans ces moments là a toujours la contenance d'un courtisan disgracié. Ils sont entrés ensuite dans l'appartement de l'Impératrice, et nous avons attendu qu'ils se quittent pour baiser la main à la Grande Duchesse, le Grand-Duc a saisi cet instant pour questioner beaucoup le P[ce] de Ligne sur les malheureuses affaires des Pais-bas, et en a reçu des éclaircissemens conformes à la vérité et à la déraison des malheureux habitans.

Lorsque quelques jours après nous avons été à Pawlovsky, le jour de la fête de la Grande Duchesse à une masquerade, LL. AA. I. m'ont reçu avec beaucoup de bonté, m'ont long tems fait promener avec elles et se sont entretenues avec moi sur le même objet en témoignant beaucoup d'intérêt à tout ce qui pouvoit concerner V. M[té]. J'ai tâché de présenter la chose sous son véritable point de vue, et c'est ce qui a fait l'objet de l'entretien de toute la soirée.

Le Grand-Duc a beaucoup questionné le C[te] de Segur et le P[ce] de Ligne sur le plus ou le moins de fondement de tout ce qu'on affecte de répandre sur les progrès et la quantité des choses faites dans les gouvernemens du P[ce] Potemkin, et surtout sur l'état de l'armée russe. Malgré tout ce que ces deux voyageurs ont pu lui dire, il ne veut pas se persuader que les choses soient en si bon état qu'on le dit.

Il a paru au P[ce] de Ligne, que le Grand-Duc n'avoit pas de l'armée de V. M. I. l'idée que doit en avoir tout connoisseur, il croioit encore devoir accorder quelque supériorité dans l'art des manoeuvres à l'armée prussienne. Il ne peut en juger que par les rapports, qu'on lui en fait, n'ayant vu de nos trouppes que peu des régimens séparés. Si le camp qui devoit être assemblé pour lui sur les frontières de la Moravie et de la Bohème avoit eu lieu, il en jugeroit sans doute autrement.

Je n'ai pu parler à mon aise à personne de ceux qui sont de la Cour de Leurs A. I., seulement Mad^e de Benkendorff a trouvé le moment de me dire, que tout alloit fort bien, et que les lettres de V. M. fesoient le plus grand plaisir. Je dois incessament aller passer quelques jours à Pawlovsky chez L. A. I., j'aurai occasion de savoir mieux l'état des choses, et ce qui peut s'être passé dans mon absence.

L'Impératrice a entendu pendant le voyage la lecture d'une tragédie faite par Mr de Segur, intitulée Coriolan. La pièce doit être jouée dans quelques jours au theatre de l'Érémitage en ville par les acteurs devant S. M. qui viendra exprès de Czarsko Selo pour cela.

Il n'y aura qu'un très petit nombre de spectateurs admis.

En me prosternant etc.

P. S. Il est connu à V. M. I. que l'Impératrice a fait frapper une médaille à l'occasion du voyage qu'elle vient de terminer aussi heureusement, d'un côté son buste et de l'autre la carte de tous les pays qu'elle a parcourru, cette médaille est destinée uniquement à ceux qui ont eu l'honneur d'être du voyage, et personne d'ailleurs ne pourra en avoir, j'ai cru bien faire de dire à S. M. l'Imp^ce que M^r le Comte de Falkenstein recevroit une de ces médailles avec d'autant plus de plaisir, que tout ce qui rappelloit ce voyage et le tems qu'il a passé avec elle Lui seroit toujours infiniment pretieux. S. M. m'a toujours répondu qu'elle n'oseroit jamais l'offrir à son auguste compagnon de voyage, mais que si je l'exigeois absolument, que j'en étois le maître, et qu'elle s'en trouveroit très flatté. Lors donc que le Comte de Besborodko m'a remis ces médailles pour moi, le Prince de Ligne, Mr de Segur, Fitzherbert et le général Kinsky, je lui en ai demandé une pour le Comte de Falkenstein, qui suivant les ordres qu'il avoit m'a été remis sur le champ, je prends la liberté de l'envoyer très humblement aux pieds de V. M. I. dans l'espoir qu'Elle ne désaprouvera pas ma conduite à cet égard; deux mots que V. M^té daigneroit dire la dessus dans une de Ses lettres à l'Impératrice, lui feroient le plus grand plaisir. Cette médaille pourra toujours servir, si V. M. le veut, pour être placée dans le cabinet et sera une pièce rare par le petit nombre qui en sont distribués. J'adresse par le présent courrier au général Comte de Kinsky celle qui m'a été remise pour lui.

P. S. 2 On vient d'achever la voiture ouverte dans le goût de celle dans laquelle V. M. I. a fait avec l'Impératrice la tournée de la Crimée, et que M[r] le Comte de Falkenstein a bien voulu accepter; aussitôt que l'Impératrice l'aura vu, elle sera envoyée à Vienne, et c'est un officier de l'écurie ayant le rang de capitaine, nommé Fogt, qui est chargé de la conduire, je lui ai donné une lettre pour le grand écuyer Prince de Dietrichstein, et comme il seroit possible que celui-ci ne fut pas à Vienne au moment de l'arrivée de ce carosse, je l'ai adressé en ce cas à mon cousin Cobenzl, lequel ne peut jamais quitter Vienne pour aller à ses terres, par la grande raison qu'il n'en a pas. L'Impératrice désire beaucoup que ce carosse soit trouvé commode pour les promenades de Laxembourg, et rapelle à M[r] le Comte de Falkenstein le charmant voyage qu'ils ont fait ensemble.

P. S. 3 Je prends la respectueuse liberté de mettre aux pieds de V. M. I. les nouveaux livres de l'école normale qui ont été publié ici, que Jankowics vint de me remettre, le pauvre homme a eu le malheur qu'à la suite d'une couche sa femme a presqu'entièrement perdu la tête, heureusement on est parvenu à la guérir, et elle est parfaitement rétablie; comme la chose n'est que accidentelle, il est à espérer qu'elle ne reviendra pas.

CCXXIII.

Joseph an Cobenzl.

A S[t] Petersbourg le 12. Septembre 1787
par courrier Baczkady.

Vienne ce 30. Août 1787.

Mon cher Comte de Cobenzl. J'ai reçu par le courrier votre lettre dont le contenu m'a été très satisfaisant par l'intérêt que l'Impératrice continue à prendre à tous ce qui me regarde. Je me vois bien promptement dans le cas de faire honneur aux bonnes intentions que le ministère vous a fait connoître à mon sujet, au cas que je fusse attaqué par quelque puissance à l'occasion des troubles qui existent aux Païs-bas. Vous aurés déjà appris par la lettre que Herbert vous a écrite directement, ce qui c'est passé à Constantinople. Je puis aisement me figurer l'indignation avec laquelle l'Impératrice aura

reçu cette nouvelle, et l'insolence des Turcs de lui déclarer la guerre et de commencer par mettre M[r] de Bulgakow et son sécrétaire de legation aux sept tours.

Je vous joins ici une lettre que j'écris à l'Impératrice[1] et une autre à Leurs Altesses Impériales que vous leur remettrés. Vous verrés par la copie de la première, comment je pense sur cet événement. Le casus foederis est clair et je ne balancerai point à le reconnoître, en y employant tous les moyens que la sureté de mes autres provinces pourra seulement permettre. Il est essentiel que je sois informé exactement et au plutôt des projets de la Russie, comment, de quelle façon, avec quelle force, où et quand elle compte agir contre les Turcs, où elle ne restera que sur la defensive, et de quel coté elle se portera offensivement? car je ne puis rien faire ni rien disposer sans ces notions préalables. Vous sentés bien qu'il seroit imprudent à moi que si la Russie ne se tenoit que sur la defensive, ou ne faisoit qu'une legère aggression dans ses provinces les plus eloignées, que moi je m'attirasse seul sur le bras les plus grandes forces ottomannes. C'est de la part du Roi de Prusse qu'elle doit surtout se procurer des assurances bien positives, car au défaut de celles-là elle me mettroit presque hors d'état de lui être efficacement utile; ce que vous aurés soin de bien faire sentir. Je ne sçaurois vous en dire davantage pour le moment, puisque tout dépend de la façon dont l'Impératrice se sera decidé sur l'événement. Je fais néanmoins des dispositions de loin à loin pour être prêt en tout cas à seconder ses vues. Vous ferés valoir mon empressement dans la position où je suis et avec mes autres embarras, étant assés rare qu'un allié s'offre de lui même sans attendre qu'on requiert l'accomplissement de ses engagemens.

J'attends dans peu de jours des nouvelles décisives des Païs-bas, si l'éxécution des préalables que j'ai ordonnés, aura eu lieu ou non; en attendant l'assemblée des trouppes s'y est faite sans le moindre embarras. Lorsque tout sera remis en ordre et qu'on aura accordé le subside, il sera ensuite facile de convenir sur les autres points.

Je vous suis obligé de la manière dont vous m'avés procuré la medaille du voyage de l'Impératrice. Quant à mon

[1] Arneth, l. c. Nr. CXLVIII, p. 298.

portrait pour M[r] Mamonow j'attendrai quelque bonne occasion pour le lui envoyer.

Je vous joins ici deux choeurs pour la musique du Prince Potemkin que je vous prie de lui remettre.

Il importera beaucoup que quiconque commandera les troupes russes se mette en correspondance directe avec moi, soit que je me trouve à Vienne ou à l'armée, quand elle se rassemblera, il faudra établir des Cosaques jusqu'à mes frontières, et delà je ferai de mon coté des dispositions pourque notre correspondance soit sure et accélerée.

Adieu mon cher Comte, j'attends avec bien de l'empressement de vos nouvelles, et je vous prie de croire que je suis toujours avec estime et amitié

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCXXIV.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 30. Août 1787.

La Porte venant de faire exister bien positivement le Casus foederis de notre alliance avec la Russie, celle-ci nous demandera sans doute le secours stipulé par le traité, en nature ou en argent, ou peut-être une diversion, ou notamment désignée ou à notre choix. Sans doute nous ne nous refuserons pas à l'accomplissement littéral du traité; mais ce qui nous conviendroit de préférence, me paroitroit être que l'on nous proposat une diversion, et que l'on nous en abandonnat le choix. Vous sentez bien que nous ne vous envoyons pas ce courrier pour vous apprendre ce que vous savez aussi bien que nous, et que peut-être même vous avez sçu avant nous, mais pour vous mettre en état de nous apprendre ce que l'on se propose de faire là où vous êtes, soit à l'egard des Turcs, soit vis-à-vis de nous. La rupture au fond n'a rien d'extraordinaire, si ce n'est que les Turcs s'y soient determinés les premiers, qu'ils aient voulu se rendre les aggresseurs et mettre par là les torts de leur côté, et il est certain, que, si tant est que la Russie

ne désiroit, qu'un pretexte pour rompre avec eux, elle doit, au fond du coeur, leur savoir gré, d'avoir bien voulu le lui fournir aussi complettement, et sans qu'il manque la moindre des circonstances. Reste à voir si, comme devroit le supposer, la Russie désirant la guerre, a eu soin de se mettre en état, de pouvoir la faire d'un moment à l'autre. Je ne sais qu'il sera son plan pour cette première campagne, mais il me semble qu'elle ne peut guères débuter que par le siège d'Oczakow, et dans la supposition qu'elle ait pris pour cela toutes ses mesures, je le souhaite. J'attends avec impatience les nouvelles que vous pourrez nous donner sur leur plan, afin que nous puissions nous décider en conséquence, et je vous prie moyennant cela de nous renvoyer votre courrier le plutôt possible, avec toutes les notions, que vous pourrez recueillir, pour notre instruction.

J'ai bien reçue votre dernier du 9 du courant. Je suis bien aise que vous ne soyez mort ni de fatigues, ni d'ennuy pendant votre voyage.

Je vous remercie pour le dessin de la vue de Backsiserai, qui me paroit une miserable bicoque. Mais ce n'est point cela. Ce sont les plans de l'interieur du Palais des Khans avec tout ce qui en dépend, que je voudrois, pour me faire une idée nette de son organisation, et je vous en serai obligé. Je souhaite que vous puissiez continuer à jouir de la plus brillante santé mon très cher garçon; aimez toujours un peu celui qui est irrévocablement

Sig.: Tout à Vous m. p.

Original.

CCXXV.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 30. Aout 1787.

Vos refléxions sur l'état présent des affaires me sont parvenues à point, ainsi que vous en aurez jugé en recevant l'exprès que Herbert vous a expedié le 16. de ce mois. Elles sont très judicieuses et par conséquent faites pour être mises sous les yeux de l'Empereur, ce que je vais faire incessament dèsque l'esprit de Sa Majesté sera un peu calmé et revenu de l'étourdissement que le nouvel événement a occasioné. Nous

voilà donc prêts à entrer en danse, ne doutant pas un instant que l'Impératrice n'accepte sans balancer le défi que la Porte lui a fait. Il y a en cela comme en tout autre jeu des chances pour et contre, mais les dernières ne me paroissent dans ce moment-ci nullement telles à devoir engager ni la Russie ni nous à refuser la partie. Tel est le sentiment du Prince Kaunitz, et l'Empereur en paroit également convaincu, et si son armée le sert comme le servira son Cabinet, je ne suis pas fort en peine de l'issue de cette nouvelle bagarre, surtout si elle amenoit un boulversement général qui me paroit à présent bien plus à désirer qu'à craindre, surtout si on réussissoit de manière ou d'autre à empêcher un concert solide entre la France et la Prusse, ce qui ne paroit pas impossible. Si nous travaillons de notre côté à lier un peu la Cour de Versailles avec celle de Pétersbourg, si on travaille chez vous à empêcher la Cour de Berlin de sécourir la Porte, que l'un ou l'autre réussisse, nos affaires peuvent bien aller, mais il me semble que pour l'un et pour l'autre il n'y a point de tems à perdre, parcequ'un concert arrêté entre la France, la Prusse et la Porte seroit de toutes les chances qu'on peut prévoir la plus mauvaise. Je ne crois pas qu'il faille faire des avances au Roi de Prusse, mais ce n'est pas non plus le moment de le brusquer par des procedés insultans tant que nous ne sommes pas surs de la France, ce qui me feroit souhaiter à Berlin un ministre Russe tout autre que l'actuel qui y est personnellement détesté de tout le monde, et qui se conduit comme un fou. Enfin à present nous verrons bientôt quelle tournure les choses commenceront à prendre de tous les côtés; ce n'est que d'après cela que nous pourrons nous régler, mais en attendant il faut préparer plusieurs cordes à son arc, se ménager différentes ressources et ne barrer aucune des portes, par lesquelles on pourroit sortir glorieusement du labyrinthe. Tout ceci sont des idées crues et vagues qui me passent par la tête dans ce premier moment, et que je ne vous donne que pour ce qu'elles sont. J'attends à être informé de votre manière de voir les mêmes objets, pour discuter avec Spielmann les démarches à suggérer successivement au Prince et à l'Empereur avec lesquels, comme vous savez, on ne discute guère. — —

CCXXVI.

Cobenzl an Joseph.

par Mr Putz. à St Pétersbourg le 12. septbr. 1787.

Sire!

Au moment où nous recevons par Mr de Herbert la nouvelle de la rupture des conférences et de l'emprisonnement de Mr de Bulgakow, j'ai cru de mon devoir d'expédier sur le champ un courrier pour rendre trèshumblement compte aux pieds de V. M. I. de l'effet que cet événement a produit ici.

Vous connoissez trop, Sire, la grandeur et la fiérté de l'Impératrice pour ne pas savoir d'avance combien elle est irritée de la conduite des Turcs à son égard. V. M. I. a été témoin de la manière dont elle étoit exalté lors de son séjour à Cherson et en Crimée, malgré tout l'effet que cet appareil militaire avoit produit sur elle, cette fumée s'étoit bien appaisée, et le langage de la modération avoit succédé à celui des conquêtes. Ceci se soutient encore, malgré que les Turcs soient visiblement agresseurs de la Russie, et l'Impératrice vient de nous faire déclarer, au Cte Segur et à moi, que si les Turcs vouloient encore relacher Mr de Bulgakow, et donner une satisfaction éclatante et proportionnée à l'attentat commis contre sa personne, S. M. I. ne seroit pas éloignée d'écouter des propositions raisonables, ce qui doit s'entendre d'un arrangement qui auroit lieu sur le pied des dernières propositions faites à la Porte même avec quelques unes des modifications, que l'ambassadeur Cte de Choiseul a indiquées au Cte Segur. Il me semble qu'on ne peut pas pousser la modération plus loin, et que c'est faire tout ce qu'il faut pour mettre tout le tort du côté des Turcs. Entre tems on s'occupe de tous les moyens de repousser la force par la force, mais d'après ce que l'Impératrice a dit au Pce de Ligne, il paroit que pour cette année nous ne devons pas nous attendre à des événemens fort importants; probablement il y aura deux armées, l'une commandée par le Pce Potemkin, qui entreprendra le siège d'Oczakow, j'ignore encore, si ce sera cette année ou au printems prochaine, l'autre à laquelle, on donnera le nom de la première armée, commandée par le maréchal Romanzow, s'il veut bien accepter ce commandement, sera destinée à couvrir le siège par tout où les Turcs voudroient tenter de l'inquiéter.

Il se trouve assez des trouppes en Crimée pour qu'on n'aye à craindre ni une descente de la part des Turcs, ni une irruption des Tartares du Cuban. J'aurai soin de me procurer sur tous ces points des notions, qu'il sera possible d'avoir, pour en faire mes très humbles rapports à V. M. I.

On se flatte ici beaucoup, que dans cette occasion le tort étant visiblement de côté des Turcs, la France n'embrassera pas leur cause. J'ai beaucoup appuyé sur la nécessité de ménager cette puissance, et c'est peut être ce qui a fait dire par Mr le Comte Besborodko au Cte Segur, que l'Impératrice quoique forcée à la guerre, ne pensoit nullement à renverser l'empire ottoman, et qu'elle ne vouloit que se procurer une juste satisfaction de l'insulte qu'elle avoit reçue.

Si on pouvoit se flatter raisonnablement de ne pas être attaqué par la France, ce seroit sans doute une position, dont V. M. I. pourroit tirer une grande partie, soit pour se procurer aux dépens des Turcs un juste équivalent de tout ce qu'elle a fait pour la Russie, soit même pour mettre des justes bornes à la puissance prussienne pour le cas où le Roi de Prusse aidé de l'Angleterre voulut nous attaquer en haine des secours que nous donnerions à la Russie; Mr de Segur est dans des fort bons principes sur les affaires actuelles, il n'épargne rien pour les faire goûter à sa Cour, ainsi que V. M. I. daignera voir par mes très humbles rapports à la Chancellerie de Cour et d'État. Puisse-t-il réussir à cet égard.[1] Si jamais on a quelque droit d'espérer la néutralité de la France, il est certain que cela devroit être dans ce moment-ci; où ses finances sont dans l'état le plus déplorable, la nation dans la plus grande fermentation, où il existe une diversité d'opinions entre la France et la Prusse sur les affaires de la Hollande, assez forte pour faire marcher des trouppes de part et d'autre, et où l'attaque hostile des Turcs est un effet des manoeuvres prussiennes et angloises, qui paroissent être réunis ensemble en tout lieu. En général le moment est le plus intéressant pour toute l'Europe, et tel, que si d'un côté il peut procurer des avantages essentiels, de l'autre il est impossible de se décider en quoi que ce soit, sans qu'il y aye un inconvénient et risque à courir.

---

[1] Segur befürwortete eine Allianz Frankreichs mit Russland und eine Antheilnahme an dem Kriege mit der Pforte.

Le Grand-Duc veut à tout force aller à l'armée, et dit en avoir la promesse depuis l'affaire de la Crimée, il croit les trouppes russes dans le plus mauvais état possible, et voit en noir tous les événemens de la guerre. J'ignore encore si on lui accordera sa demande.

Le Prince de Ligne étoit au moment de partir, lorsque la nouvelle de la rupture des Turcs est arrivée. Cette circonstance l'a engagé de suspendre son départ, et de profiter encore de la permission que V. M. I. lui a bien voulu accorder. Il écrit aujourd'hui au maréchal Lacy[1] pour le prier d'intercéder auprès de V. M. I. pour qu'il puisse être employé à l'armée russe de la même manière que le général Barco[2] dans la dernière guerre. Je prends la liberté de représenter très-humblement à V. M^té^ que d'après mon foible jugement il seroit l'homme le plus propre à cette mission, l'intimité qui existe entre lui et le P^ce^ Potemkin le mettroit à même d'entretenir toujours ce dernier dans les bonnes dispositions pour nous, et d'être instruit mieux que tout autre de tout ce qui se passera; je dois même ajouter, que je craindrois que le refus de cette grâce qu'il sollicite avec la plus vive ardeur, ne parut sensible à l'Impératrice qui sera flatté d'avoir à son armée un homme aussi distingué, et qu'elle honore d'une estime toute particulière.

Madame la Grande Duchesse m'a remis le paquet ci-joint pour Mad^me^ la Princesse Elisabeth, que j'ai l'honneur de mettre aux pieds de V. M. I., et en m'y prosternant je suis avec la plus profonde soumission etc. etc.

CCXXVII.

Joseph an Cobenzl.

Durch den Kapellmeister Cimarosa den 2. December erhalten. — Augarten, 24. September 1787.

Lieber Graf Cobenzl! Überbringer dieses ist der Kapellenmeister Cimarosa,[3] welcher mich um ein Schreiben an Sie gebethen hat.

---

[1] Der bekannte Feldmarschall und Hofkriegsraths-Präsident Franz Moriz Graf von Lascy, Lehrer und Freund des Kaisers, wie dieser selbst ihn nannte; geb. in Petersburg, 21. October 1725, † Wien, 24. November 1801.

[2] Vincenz Freiherr von Barko, k. k. Feldmarschall-Lieutenant, commandierender General in Ungarn; † 11. März 1797.

[3] Cimarosa Domenico, Operncompositeur; geb. zu Aversa, 17. December 1747, † zu Venedig, 11. Jänner 1801.

Da nun dieser Mann wirklich viele Kentnisse in der Musick besitzt und Ich auch glaube, dass er mit seinem Singen selbst bey dem Clavier in einer kleinen Gesellschaft gefallen wird, so will Ich Ihnen denselben hiemit empfehlen, damit Sie ihm Ihre Unterstützung, da wo er sie nöthig hat, angedeihen lassen.

Joseph m. p.

CCXXVIII.

Cobenzl an Joseph.

par Courr. Baczkady. à S[t] Pétersbourg le 24 septbr. 1787.

Le garde noble Baczkady arrivé ici le 12 à 9 heures du soir m'a remis les ordres suprêmes dont m'a honoré V. M. I. au moment où l'official d'ambassade Putz recevoit de moi ses dépêches pour les porter à Vienne, de sorte que pour ne pas arrêter celui-ci, je me suis borné dans un P. S. à la Chancellerie de Cour et d'État d'annoncer en deux mots l'arrivée de mon nouveau courrier.

Je quittois l'Imp[ce] au moment de l'arrivée de mon nouveau courrier, M[r] de Segur et moi nous passons les soirées presque journellement avec elle à son Erémitage; on avoit copié mes dépêches pendant mon absence, et je rentrois chez moi pour les signer lorsqu'à la lecture des ordres suprêmes dont V. M. I. m'a honoré, j'ai appris la nouvelle marque d'amitié si éclatante qu'Elle vouloit bien donner à Son allié en lui offrant Son secours même avant d'en être requis; j'ai voulu que l'Imp[ce] reçut le plutôt possible cette nouvelle si intéressante pour elle, et j'ai vu encore le même soir le Vice-Chancellier auquel j'ai remis la lettre de V. M. I., et chez le favori Mamonow à qui j'ai confié l'objet de l'envoi du courrier, en sorte que l'Impératrice en s'éveillant le lendemain a trouvé sur sa table et la lettre de V. M. et un billet de M[r] Mamonow, qui la félicite de l'heureuse nouvelle qu'elle recevoit.

Ne pouvant dans une occasion comme celle-ci refuser de reconnoître le casus foederis sans rénoncer d'avance à tout équivalent des conquêtes de la Russie, les circonstances étant d'ailleurs aussi favorables, que possible en Europe, rien n'étoit mieux vu que le parti qu'a pris V. M. I. de prévenir les réquisitions de l'Imp[ce] et de lui offrir Elle même ses secours, ce

qui augmentoit encore le prix de cette preuve d'amitié. Je manque de termes pour faire connoître à V. M[té] qu'elle a été la joie de cette auguste souveraine à la réception de cette nouvelle. Qu'ai-je fait, disoit elle, sans cesse pour mériter d'avoir un ami si chaud, et si magnanime? je n'ai pu que montrer ma bonne volonté. C'est à ces traits, à cette manière de se décider sur le champ qu'on reconnoit le grand Prince et l'homme supérieur. Tels sont les discours qu'elle a répété sans cesse au Prince de Ligne, à moi et à tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher.

La joie de l'Imp[ce] étoit trop grande pour que la chose put long tems demeurer secrètte. Il se répandit bientôt dans la ville des soi disant copies de la lettre de V. M. dont rien n'étoit exacte, si non la promesse de venir au secours de la Russie, et tout le monde est dans la plus juste admiration et du service important que V. M[té] rend à son allié, et de la grandeur d'âme avec laquelle Elle a daigné l'offrir.

Qu'il me soit permis de féliciter mon auguste maître de la résolution qu'Il vient de prendre sur les affaires présentes vraiment digne de Son courage. Veuille le ciel couronner du succès le plus complet toutes ses entreprises pour Sa gloire personelle et pour le bien de la patrie. À présent que le parti est pris, et annoncé tant en France qu'en Russie, on ne doit plus s'occuper que d'en tirer toute la partie possible pour le bien-être de l'état, et à risquer plutôt toute chose au monde, que d'en avoir le démenti.

La lettre ci-jointe que l'Imp[ce] me charge de faire parvenir aux pieds de V. M. I. contient sans doute les expressions de la reconnoissance de cette auguste souveraine.[1] Du moment où on a appris ici les intentions de V. M., on a été à se répentir de ce qu'on avoit déclaré au C[te] de Segur et à moi qu'on étoit prêt de consentir encore à la paix, si les Turcs vouloient relâcher Bulgakow et donner une satisfaction convenable, ce qui a occasionné l'envoi de mon dernier courrier. On trouve cette démarche qu'on a fait alors d'autant plus précipitée, qu'à l'aide du secours de V. M. et à la position des affaires de l'Europe on regarde le moment comme très favorable. J'avoue qu'avant l'arrivée du courrier, ignorant encore les intentions de V. M[té], je

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CXLIX, p. 300. Der Brief vom 11. September a. St.

les ai encouragé moi-même à cette démarche, en représentant que quoiqu'il arrive elle serviroit toujours à mettre la modération dans tout son jour, et augmenter les torts des Turcs. À présent on est resolu s'il est nécessaire d'en rendre l'effet nul, en se montrant d'autant plus difficile sur la satisfaction qu'on exigera.

Par mes trèshumbles rapports à la Chancellerie de Cour et d'État il plaira à V. M. I. de voir que j'ai fait tout ce, qui dépendoit de moi pour qu'Elle fut informée le plutôt possible de tout ce qu'Elle désiroit de savoir touchant les opérations des trouppes russes. Les ordres les plus précis ont été donné sur le champ au Prince Potemkin d'entrer incessament en correspondance d'abord avec le Prince Galitzin, ensuite avec les généraux de V. M. I. dès qu'ils seront designés, ou avec qui Elle daignera lui prescrire, àfin que V. M[té] soit absolument instruite de tout ce qu'il se propose de faire, et qu'Elle veuille bien se décider en conséquence. Aux ordres qui lui ont été envoyé de la Cour et qui ont été réglés sur les demandes que j'ai faites, j'ai joint encore une lettre, que je lui ai adressé sur le même objet.

M[r] le Comte Besborodko m'a communiqué de plus tout ce qu'on savoit ici, ce qui est également contenu dans mon rapport au P[ce] de Kaunitz, mais que je dois avouer être insuffisant. Je dois donc m'en rapporter absolument à ce qui lui viendra directement par le P[ce] Potemkin.

L'esprit de modération avoit ici tellement succedé aux fumées belliqueuses affichées avec tant d'éclat pendant le voyage, et on étoit si éloigné de croire que les Turcs osassent attaquer la Russie, qu'on avoit déjà dispensé les trouppes, negligé de former des magazins, et qu'on ne s'attendoit nullement à la guerre, surtout dans la disposition où on étoit d'adopter des modifications sur les points litigieux. Il résulte de là qu'on ne croit pas ici pouvoir agir offensivement pendant cette campagne, et si le Prince Potemkin exécute quelque chose, il surprendra d'autant plus agréablement l'Impératrice, qu'elle ne parle elle même que de rester sur la défensive. J'ai représenté combien il étoit de conséquence d'agir avec le plus de vigueur que possible, et de faire les plus grands efforts pour obtenir des succès rapides, que c'étoit le moyen de tirer le plus grand parti des circonstances favorables, et que plus la guerre duroit,

plus on étoit exposé à les voir changer. On convient parfaitement de cela, et on m'assure, que dès que les choses seront en train, nous n'aurons pas à nous plaindre, qu'on n'agisse pas ici d'une manière assez vigoureuse. Au reste on attribue à tout ce que nous avons représenté ici, si les préparatifs ne sont pas plus avancés, l'Impératrice n'ayant jamais rien voulu entreprendre sans y être forcée, tant que son allié, dont les intérêts lui tenoient autant à coeur que les siens mêmes, trouvoit que les circonstances n'étoient pas favorables. Le pleinpouvoir absolu qu'on a donné au P^ce^ Potemkin joint au peu de détail que contiennent ses rapports, est cause qu'on est hors d'état de donner ici les renseignemens que nous avons demandé. C'est donc chez lui que tout se décidera. Ceci prouve encore plus la nécessité d'avoir à son armée un homme de confiance, et qui aie du pouvoir sur lui, ce qui se rencontre dans le Prince de Ligne mieux que dans tout autre, j'ose m'en rapporter trèshumblement à ce, que contiennent mes rapports du 12. à cet égard.

Conformément aux ordres suprêmes de V. M^té^ I^le^ je n'ai pas manqué de représenter ici fortement, que ce n'est qu'en proportion de ce que feroient les trouppes russes que V. M. I. peut agir Elle-même, puisque dans une guerre qu'Elle n'entreprend que par une suite de Son amitié pour l'Imp^ce^, il ne seroit pas juste qu'Elle en supporte seule tout le fardeau. On me répond à cela, qu'on agira certainement avec toute la vigueur nécessaire aussitôt que faire se pourra, et que pénétré de reconnoissance de procédés de V. M^té^. l'Imp^ce^ s'en remet absolument à Elle de tout ce qu'Elle trouvera bon d'entreprendre pour la cause commune.

J'ose réclamer à cette occasion la liberté que V. M. I. daigne accorder à tous ses serviteurs de lui parler avec toute franchise pour exposer trèshumblement à ses pieds, qu'elle est ma manière de voir à cet égard. Il est certain qu'on ne peut pas s'attendre à quelque chose de considérable de la part des Russes pour cette campagne, c'est l'année prochaine qu'ils agiront avec toute vigueur. Il ne seroit surement pas raisonable que nous nous attirions à nous seuls toutes les forces ottomannes sur le corps, mais d'un autre côté les Turcs trompés par les assurances prussiennes ne s'attendent à aucune attaque de la part de V. M^té^. Ils rassemblent tout ce qu'ils ont de force vers

la Bessarabie, la Servie et la Bosnie doivent nécessairement être dégarnies de trouppes. Si le reste de cette campagne suffisoit pour qu'on put s'emparer de Belgrade, ou faire une attaque avantageuse dans l'une de ces deux provinces pour s'y établir l'hiver, ce seroit un commencement de guerre assez glorieux pour nous. Les trouppes qui sont en Bessarabie ne peuvent venir au secours de ces provinces, ni tenter quelque chose dans la partie des états de V. M^té^ qui avoisinent le plus de ceux de l'Imp^ce^, sans abandonner l'armée russe qu'ils ont à présent en tête, et qui en les suivant les empêcheroit de rien tenter contre nous. Dans le fait nous n'entreprenons cette guerre que pour nous assurer un équivalent de ce qu'acquéreront ou ont acquis les Russes, chaqu'un agira de son côté pour faire les plus de conquêtes possibles, et probablement celui, qui aura été le plus loin, conservera le plus à la paix, telle est la raison qui doit nous engager à ne laisser échapper aucune occasion de faire quelques progrès. Au reste les nouvelles qu'on recevra du P^ce^ Potemkin, et les calculs militaires peuvent seuls déterminer la valeur des idées d'un habit gris, qui voudroient que les armées pussent faire autant de chemin, que son doigt en fait sur la carte dans son cabinet.

Le Ministre de Prusse se donne toutes les peines possibles pour détruire les nouvelles que l'on a de tout ce qu'a fait à Constantinople Mr Dietz [1] pour susciter la guerre. Le Vice-Chancelier lui a répondu, que l'Imp^ce^ jugeoit non sur des bruits, mais sur des faits, et qu'elle étoit dans le cas d'éprouver quels étoient les véritables amis dans une guerre, où on l'attaquoit injustement.

Je crois qu'on ne fera rien ici pour choquer la Cour de Berlin, mais on n'ira pas au devant d'elle, et je crois qu'il seroit dangereux de le conseiller. En dédomagement de sa conduite passive ou même du contingent pecuniaire fixé par son traité avec la Russie, le Roi pourroit exiger qu'on lui livra Danzic ou quelque autre acquisition, que telle qu'elle soit ôteroit toute la valeur à ce que nous pourrons enlever à l'empire ottoman. La France ne nous attaquera jamais à moins d'être avec

[1] Heinrich Friedrich Diez, k. preussischer Gesandter in Constantinopel. Er war früher Kanzleidirector und Protonotarius bei der Regierung in Magdeburg.

le Roi de Prusse, et si celui-ci entreprenoit quelque chose sans la France, quelle plus belle occasion de tourner contre lui les forces réunies de l'Autriche et de la Russie, et de réparer les pertes les plus sensibles qu'ayent fait les prédécesseurs de V. M[té].

Les nouvelles que V. M. I. avoit daigné me donner touchant les affaires des Païs-bas feroient espérer que les choses ne tarderoient pas à rentrer dans l'ordre, mais les lettres directes nous parlent de nouvelle résistance des États. Puissent-ils ne pas être assez aveuglés pour forcer V. M[té] à deploier Sa puissance à leurs dépens. Cet événement seroit à la vérité facheux dans les circonstances actuelles, mais les forces de V. M. peuvent suffire à tout, et si le Roi de Prusse éloigne 60/m hommes du coeur de ses états pour les affaires d'Hollande, V. M. peut sans aucun danger employer le nombre nécessaire à contenir ses provinces belgiques.

J'ai fait passer au P[ce] Potemkin la musique que V. M. a daigné de me mander pour lui. Quant au portrait de M[r] de Mamonow qu'Elle me permette de lui représenter trèshumblement, qu'il a été solemnellement promis, que cette faveur est attendu avec la plus vive impatience, et m'a été rappelé à très fréquentes reprises, que Mamonow est tous les jours plus en grâce, qu'il a assez d'esprit pour pouvoir aller loin, qu'il est très favorablement disposé pour nous, et qu'il seroit fâcheux de lui donner de l'humeur pour une chose qui peut au contraire nous l'attacher d'avantage. V. M. est trop éclairée pour ne pas apprécier toutes ces raisons que mon zèle me dicte; j'ose donc La supplier de me mettre à même de dégager Sa parole le plus promptement et le plus richement que faire se pourra.

Je n'ai pas manqué de faire parvenir à Leurs A. I[les] la lettre dont V. M[té] a daigné me charger, et je joins ici trèshumblement les réponses du Grand-Duc et de la Grande Duchesse ainsi qu'une lettre à S. A. Madame la Princesse Elisabeth.

En me prosternant etc.

CCXXIX.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 11. Octobre 1787.

Le mémoire que vous venez de m'envoyer à la suite du précédent, contient beaucoup de propositions très-justes et ana-

logues à notre manière de voir Spielmann et moi. Je ne sçais ce qui en arrivera puisque ce n'est pas nous deux qui décidons, mais si on s'écarte de ces principes, ce ne sera pas notre faute. — Nous voilà donc prêts à entrer en danse, où peu s'en faut, malheureusement voilà la saison pluvieuse qui va commencer en Hongrie, et dès-lors on ne peut marcher surtout pas avec un train d'artillerie, par conséquent je doute fort que les hostilités puissent commencer de notre coté avant le printems, ce qui nous est sans contredit très préjudiciable. — S'il faudroit mêler dans tout cela les Vénetiens, c'est un point qu'il faut peser encore plus murement; en attendant à vue de pays il me semble que pour nous il vaudra beaucoup mieux les tenir dehors, vu que toute liaison avec eux nous gêneroit; ce que j'aimerois le mieux seroit qu'ils s'alliassent avec les Turcs. . . .

P. S. Si le Prince expédie encore une lettre particulière qu'il a commencé à dicter pour vous, vous recevrez là de la prose d'une singulière tournure. Vous lui repondrez sur cela tout ce qui vous plaira, mais dans tous vos propos et dans toute votre conduite là bas, je vous conseille de vous tenir toujours exclusivement aux lettres d'office. Nous avons encore le jugement fort bon, mais pas autant de mémoire et malheureusement 76 ans sur les épaules.

CCXXX.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 12. Octobre 1787.

Ici, conséquemment au bon ordre établi dans toutes les branches de l'administration, et le controle, qui est constamment sous les yeux de l'Empereur au moyen des protocolles sur toutes choses, que lui fournissent tous les Départemens et qui se trouvent à Sa Secrétaire de Cabinet, Il sait ce qui est, et ce qui se peut, sans avoir besoin de sortir de sa chambre, et en Russie au contraire l'Impératrice et son Ministère ne savent exactement que ce que l'on veut bien ne pas leur laisser ignorer, et je ne suis pas étonné moyennant cela, que l'on soit dans le cas de devoir attendre les informations du Prince Potemkin, pour savoir ce qui pourra se faire avant de pouvoir dire ce que l'on voudra faire, mais j'ai grand peur que l'on

ne soit peut-être bien plus éloigné, qu'il ne seroit désirable, de l'état où on devroit être, pour pouvoir entreprendre du grand tout de suite, et sans être obligé de débuter, par une humiliante defensive, après tant de jactance.

Outillé, comme nous le sommes ici, on eut ête en état de débuter par un coup d'éclat et de vigueur, au moment même, où on a été informé de la déclaration de guerre, et c'est malheureusement ce que l'on ne paroit pas être à beaucoup près, au grand détriment de l'avenir, sur lequel de la mollesse au début ne peut pas manquer d'influer. Mais enfin que faire? Il faut aimer ses amis malgré leurs défauts, et pourvu que cette première école soit reparée pardonner. Vous pensez bien que cet état des choses me fait attendre avec bien de l'impatience ce que vous pourrez nous mander de plus satisfaisant par la suite, d'après les renseignemens que l'on attend de Mr de Potemkin.

Vous verrez par les communications ci-jointes, le mauvais effet qu'a fait tout de suite la démarche molle précipitée et inconsiderée, que l'on a faite en France, ainsi que la façon, dont j'ai éludé la demande, qu'on nous a faite, de nous employer conjointement avec Mr de Choiseul Gouffier à nous attirer un refus itératif et humiliant de la Porte. J'ai taché par là de raccomoder la sottise le plus que possible et de préparer en même tems le Ministère françois au refus d'un concert, qu'il paroit tenté de nous proposer, dans un moment, dans lequel certainement il ne peut pas en être question, supposé même qu'il put l'être par la suite, si nos succès étoient par hazard assez brillantes, pour pouvoir rendre vraisemblable l'entière destruction de l'Empire Ottoman en Europe.

Nous venons d'avoir la facheuse nouvelle du malheur arrivé à la flotte Russe, cela est malheureux parceque cela fait des pertes qui ne sont ni facilement ni promptement réparables. Dieu veuille que le mal ne soit pas aussi grand qu'on le dit. Nous le souhaitons bien vivement, comme vous pensez bien. Je vous embrasse.

Sig.: Tout à Vous m. p.

Original.

CCXXXI.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 13. Octobre 1787.

Mon cher Comte de Cobenzl. J'ai reçu les deux lettres que vous m'avés envoyées successivement par Putz et le Garde noble Bacskady, et j'ai vu avec plaisir dans la dernière que la prompte décision que j'avois prise pour les arrangemens militaires, a été sentie par l'Impératrice et tous les Russes, comme elle le méritoit.

J'attends avec impatience les premières nouvelles du Prince Potemkin dont jusqu'à ce moment je n'ai encore eu le moindre signe de vie.

Selon tous vos rapports je remarque qu'on a été pris un peu au dépourvu. Vous vous souviendrés que je vous ai dit à Cherson et en Crimée, que je ne voyois point les choses arrangées de façon à pouvoir entrer en guerre ou faire quelque entreprise sur Oczakow.

Vous verrés par ce que vous mande le Prince de Kaunitz, comment sont les choses avec la France. Je crois que l'Impératrice pourra être parfaitement contente de la manière dont j'ai decliné d'entrer en pourparler, en remettant tout à son arbitrage.

Je prevois bien que cet automne on ne fera plus rien, si les Turcs ne font eux-mêmes quelque attaque soit sur le Boug ou sur Kinburn, où tendent leurs projets à ce qu'il on assure de Constantinople. En attendant vous aurés dejà appris le désastre arrivé à la flotte de Sebastopol qui a été dispersée par des ouragans, et dont un vaisseau nommé Madelaine de 74 canons a été tout dematé et poussé par les vents et les courrants dans le Canal de Constantinople, et par conséquent pris par les Turcs avec tout l'équipage. Dieu sçait ce qui est arrivé aux autres batimens. C'est une terrible perte, parcequ'elle est irréparable, les chantiers de Sevastopol n'étant ni formés ni fournis de ce qui est nécessaire; ceux de Cherson manquent aussi de bois et l'on n'en peut rien tirer tant qu'on n'a pas Oczakow, et que l'embouchure du Nieper ne soit libre de vaisseaux turcs. Ce n'est donc que de l'amirauté de Taganrog que la flotte peut recevoir des agrès et des ravitaille-

mens, et encore la navigation est difficile et peu sure, si les flottes turques se tiennent dans la mer noire.

Quelque bonne envie que j'aurois et quelqu'avantageux qu'il seroit pour moi d'agir le plutôt possible, vous sentés bien que je ne le puis avant que les Russes n'ayent publié leur manifeste et fait quelque mouvement avec leur trouppes; car ce n'est qu'en allié que je sois en bon droit d'attaquer les Turcs, n'ayant point de plaintes directes contre eux; je le pourrois d'autant moins que par vos dépêches envoyées avec Putz vous m'aviés instruit de la démarche très pacifique que l'Impératrice avoit faite vis-à-vis de la France pour pouvoir éviter la guerre. Actuellement que la saison est déjà avancée, je vois bien que nous ne ferons rien jusqu'au printemps.

Je destine le Prince de Ligne à suivre l'armée russe pour y mener la correspondance, et je vous joins ici une petite lettre que vous lui remettrés. Je compte aussi lui envoyer dans peu quelques points d'instruction avec un officier de l'état-major dont il pourra se servir.

Je suis charmé pour l'opinion publique qu'on ait donné un commandement à Romanzow, quoique je ne croye pas qu'on en tirera grand parti; sa réconciliation avec le Prince Potemkin fait néanmoins honneur à tous deux.

Je suis bien curieux d'apprendre si on permettra au Grand-Duc de faire campagne; il m'en a temoigné son désir et je l'ai fort approuvé. On ne l'enverra surement à l'armée du Marechal Romanzow, et je doute qu'il voudra aller à celle du Prince Potemkin. Quant à moi je suis décidé à me rendre avec mon neveu à l'armée que je fais rassembler, ce qui pourra accélerer son mariage avec la Princesse Elisabeth.

A l'égard de mon portrait que vous sollicités pour Mamonow je vous l'enverrai pour le lui remettre dans une montre que j'ai commandée à cet effet.

Je vous joins ici l'état de l'armée et des corps que j'aurai sur mes frontières et en Hongrie; il est exact et tel que je l'ai moi-même. Vous pourrés le communiquer à l'Impératrice et à son ministère, sans qu'il soit pourtant communiqué à d'autres, comme une chose qui n'est point susceptible de publicité.

On m'annonce dans l'instant l'arrivée de la voiture que l'Impératrice m'a fait faire à Pétersbourg, je rouvre même ma lettre pour l'en remercier par un postscript.

Vous trouverés ci-joint ma lettre pour l'Impératrice[1] et une autre pour Leurs Altesses Impériales avec une lettre de la Princesse Elisabeth à Mad^e la Grande Duchesse accompagnée d'une petite boïte.

Adieu, mon cher Comte, croyés que je suis toujours avec les mêmes sentimens d'estime et d'amitié

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCXXXII.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 22. Octobre 1787.

Mon cher Comte de Cobenzl. Il ne vous arrive plus de Maitre de Chapelle sans être porteur d'une de mes lettres. Celui qui vous remettra la présente est un nommé Martin[2] qui se rend aussi à Pétersbourg. Il s'est signalé ici par trois jolis opera qui ont eu du succés. Il n'est pas aussi bouffon que Cimarosa, mais sa composition n'est pas moins agréable, ce qui me fait croire qu'il réussira également chez vous.

Adieu, mon cher Comte, vous connoissés les sentimens avec lesquels je suis

Sig.: Votre très affectioné

Joseph m. p

CCXXXIII.

Joseph an Cobenzl.

à Pétersbourg le 22. Novembre 1787
par courrier russe.

Vienne ce 30. Octobre 1787.

Mon cher Comte de Cobenzl. C'est par le retour d'un courrier du Prince Gallitzin que je vous envoye ces deux lettres dont vous remettrés l'une à S. M. L'Impératrice[3] et l'autre à

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CL, p. 302.

[2] Martini Vicenti, Operncompositeur, Director der italienischen Oper in St. Petersburg; geb. 1754 in Valencia, † 1810 in St. Petersburg.

[3] Arneth, l. c. Nr. CLI, p. 303.

Leurs Altesses Impériales. Je leur annonce par cette occasion que j'ai fixé pour les premiers jours de Janvier la célébration du mariage de la Princesse Elisabeth, ayant préféré l'inconvénient de ne pas y voir le Grand-Duc, mon frère et la Grande Duchesse à faire partir mon neveu tout de suite après le mariage à l'armée; de cette façon il passera pourtant près de trois mois avec son épouse et pendant ce tems-là le mariage pourra prendre couleur, ainsi que s'établir sur un pied solide à cimenter leur bonheur et satisfaction réciproque pour le reste de leur vie.

Je n'ai encore un signe de vie ni du Prince Potemkin ni du Marechal Romanzow; par conséquent j'ignore absolument ce qui se passe; aussi n'ai-je appris que par la voie de Pologne les attaques faites sur Kinburn qui ont été repoussées avec avantage.

Les arrangemens ont été pris de mon coté, et le printems prochain je compte ouvrir avec de grands moyens la campagne. Pour le présent l'hiver étant à la porte je puis d'autant moins commencer des operations solides et importantes, que pour attaquer les forteresses qui sont devant moi, j'ai de grandes rivières à passer dont les hautes eaux souvent suivies d'innondations et les glaces interromperoient mes communications. Je crois même à propos de différer jusqu'au printems la déclaration de guerre, afin que mes vastes confins avec les Turcs soient encore pour cet hiver à l'abri de tout pillage.

Vous ferés concevoir ces verités là où vous le croyerés nécessaire; elles me paroissent de nature à convaincre tout le monde que c'est la vraie façon de pouvoir assister efficacement mon Allié.

Adieu, mon cher Comte, il est inutile de vous rappeller combien vos nouvelles me deviennent intéressantes dans ce moment, continués à me les transmettre exactement ainsi qu'à être persuadé que je suis toujours bien sincèrement

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCXXXIV.

Kaunitz an Cobenzl.

le 31. Octobre 1787.

La dignité de l'Impératrice me fait desirer bien vivement que ses armées soient bientôt en état de pouvoir convertir la guerre deffensive en offensive, et de jouer moyennant cela un rôle convenable à Catherine II et à l'empire russe.

Ut in literis.

Minute.

CCXXXV.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

31. Octobre 1787.

Je n'ai pas grandes choses à vous dire aujourd'hui. La depêche d'office vous met au fait de tout ce que vous devez savoir pour votre information et pour celle de nos amis et alliés. Vous voyez que les François après avoir fournis aux Turcs artilleries, Ingénieurs, Constructeurs etc. paroissent vouloir au moins prendre part au gateau, s'ils ne peuvent nous nous empêcher l'entamer. Ils commencent à cette heure de parler de concert; est ce tout de bon on est ce pour nous tirer les vers du nez et se régler en conséquence? Voilà la question. Je crois qu'il faut les voir venir, ne point se jetter à leur tête et ne point les rebuter, et en attendant se presser à aller en avant sans eux autant que possible.

Je crois aussi qu'il faut écouter les Anglais, même le Roi de Prusse s'il feroit le bon valet, àfin tout le monde. Écouter n'engage à rien, et rebuter qui que ce soit pourroit nuire tant qu'on ne sçait pas de qui on pourroit encore avoir besoin. Si les Anglois et les François vouloient se prendre par les cheveux, ce seroit une bien bonne chose dans ce moment-cy, et cela nous mettroit bien à l'aise, les Russes et nous. Quelques soient les armements des deux coté il n'y a pas grande apparence qu'ils en viennent aux mains, cependant qu'en soit ou les demonstrations menent souvent plus loin qu'on ne vouloit aller, et il faut se mettre en passe de tirer parti de tout événement. — —

CCXXXVI.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Veghely. S[t] Pétersbourg ce 14. novbr. 1787.

Sire!

J'ai reçu avec la plus profonde soumission les ordres suprêmes dont il a plu à V. M. I[le] de m'honorer en date du 13. octobre, lesquels m'ont été remis par Putz et les deux gardes nobles Veghely et Retzey. Je n'ai pas manqué de mettre sur le champ à exécution ce qui m'a été prescrit par cette expédition. Une légère blessure à la jambe, suite d'une chute, que j'ai fait en me promenant à pied et qui me retient chez moi depuis trois semaines ne m'a pas empêché de voir les ministres qui ont eu la complaisance de se rendre chez moi toutes les fois, que je leur ai fait savoir, que j'avois quelque chose à leur dire.

La lettre de V. M. que conformément à Ses ordres, j'ai fait parvenir à l'Impératrice a causé un plaisir infini à Sa Maj[té].[1] J'y ai joint l'état de l'armée et des corps, qui ont été rassemblé sur les frontières en Hongrie, l'Impératrice et son ministère ont vu avec la plus grande satisfaction, combien les secours qu'ils reçoivent de notre part sont considérables, ce qui ajoute encore à leur sensibilité et à leur reconnoissance. J'ai demandé comme de raison, que la chose ne fut communiquée à personne, comme n'étant point susceptible de publicité, ce qui m'a été solemnellement promis.

J'ai l'honneur de mettre aux pieds de V. M. I[le] la lettre, que l'Impératrice vient de me faire parvenir, j'y joins également l'état qui m'a été remis des forces, que la Russie emploie dans la guerre présente. Après la dernière levée des recrues si considérable, il n'est presque aucun doute, que ces trouppes ne soient absolument completes.

Malgrès les ordres réitérés qui ont été envoyé au Prince Potemkin, d'informer le Prince Gallizin directement de tout ce qui se passe parmi les trouppes qu'il commande, les gens en place craignent beaucoup que jusqu'à l'arrivée du Prince de Ligne à l'armée, V. M. n'en aura eu que peu ou point de

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CL, p. 302.

nouvelles directes. J'ai fortement appuyé ici sur l'indécence d'un pareil procédé, j'ai représenté qu'il étoit inoui que lorsqu'un allié tel que l'Empereur poussoit l'amitié jusqu'à offrir Lui même Ses secours, ne demandoit pour agir que d'être informé du plan d'opération de l'armée russe, et qu'on chargeoit des ces informations le général commandant de cette armée il ne donne absolument aucune nouvelle, de tout ce qu'il importoit de savoir, pour que de notre côté on put commencer les opérations. Besborodko, Woronzow et le Vice-Chancelier à qui j'ai le plus parlé confidentiellement de cela, conviennent parfaitement du tort du Prince. Le Vice-Chancelier en parla même avec une véhémence contre lui, qui seroit imprudente, s'il parloit de la sorte à tout autre qu'à moi. Outre la négligence du Prince dans tout ce qu'il fait, une des choses qui l'aura empêché de suivre à cet égard les ordres, qu'il a reçu d'ici, c'est que dans le fait, il n'avoit rien d'intéressant à mander; il n'a pas encore formé de plan de campagne, et jusqu'ici tous ses soins se sont bornés à réparer les effets de son peu de soin en tems de paix, et à remettre les choses au point, où elles auroient du être au moment de la rupture.

Je n'ai pas manqué de remettre au Prince de Ligne la lettre dont V. M^{té} Imp^{le} a daigné me charger pour lui. Pénétré des bontés de V. M^{té} et animé du zèle le plus vif pour Son service, il s'est empressé de se rendre au lieu de sa destination et il a quitté Pétersbourg le 1. novbr. en se proposant de faire autant de diligence que les chemins détestables qu'il trouvera le permettront. Il m'a laissé en partant la lettre ci-jointe que je prends la respectueuse liberté de mettre aux pieds de V. M. Imp^{le}.

L'Impératrice a été très flattée de ce que V. M. a bien voulu nommer le Prince de Ligne pour faire campagne à l'armée russe. Tant les partisans du Prince Potemkin que ceux du parti contraire ont tous été enchantés de ce choix, sachant, combien la manière d'être du Prince de Ligne convient au Prince Potemkin, combien il aime sa personne, connoissant en même tems sa réputation militaire et n'attendant que de bons conseils de sa part, ils croyent que la présence du Prince de Ligne à l'armée russe sera même utile aux affaires de la Russie, en même tems qu'il est l'homme le plus propre à y bien servir V. M^{té}. Comme il pourra par ses discours influer essentiellement

sur la manière de voir du Prince Potemkin dans la partie politique, j'ai cru devoir causer avec lui, et lui donner quelques mots par écrit sur ce qu'il avoit à faire de ce côté là. J'ai joint cette pièce à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État. Je lui ai donné un chiffre pour les choses secrètes, qu'il voudroit me faire savoir par notre correspondance qui naturellement ne pourra guères aller que par des courriers russes. Dès qu'il sera arrivé auprès du Prince Potemkin, la correspondance directe et immédiate avec V. M. ne tardera pas à être établie de manière à ce qu'Elle soit informé de tout avec le plus de célérité et exactitude possible.

V. M. Imp[le] avoit parfaitement vu, et beaucoup mieux que nous, lorsqu'Elle daignoit nous dire à Cherson et en Crimée qu'Elle ne croyoit pas les choses arrangées de façon à pouvoir entrer en guerre, ou faire quelqu'entreprise sur Oczakow. Le Prince Potemkin croyoit ne rien risquer en assurant l'Impératrice du contraire. Il n'auroit jamais cru les Turcs assez osés pour déclarer la guerre à la Russie, et il comptoit, que les efforts réunis de M[r] Herbert, et de M[r] de Choiseul moyenneroient encore un accommodement. On lui a déjà écrit plus de 4 fois d'ici d'envoyer son projet pour le plan de campagne, mais jaloux comme il est de la formation du nouveau conseil et prévoyant, que tout ce qu'il fera, y sera scruté d'une manière très sévère il n'a pas encore obéi à cet ordre.

Dans ces circonstances il m'a paru que tout ce qui pourroit accélérer la fixation d'un plan de campagne, étoit très utile à la cause commune et surtout aux intérêts de V. M[té], si ce plan étoit conforme à Ses intentions, en conséquence nous sommes trouvés d'accord avec le Prince de Ligne, qu'il communiqueroit à M[r] de Mamonow un extrait de la lettre dont V. M. l'avoit honoré, cet extrait a été lu avec la plus grande attention par l'Impératrice, et examiné par son conseil, et c'est d'après cela, que S. M[té] Imp[le] vient de me faire dire par M[r] le Vice-Chancelier qu'elle avoit admiré les connoissances militaires que V. M. Imp[le] a déployé dans un plan si conforme aux intérêts des deux Cours. Que S. M. l'Impératrice étoit tout à fait d'accord avec V. M[té] sur les principaux points qu'il renfermoit, qu'elle ne différoit de sentiment que seulement en cela que dans le même tems, où après la prise d'Oczakow l'armée du Prince Potemkin suivroit le bord de la mer pour s'approcher

d'Akermann, et ensuite de l'embouchure de Danube, l'autre armée devroit pourtant entrer dans la Moldavie et la Wallachie, où l'on croit savoir ici qu'ils existent des magazins assez considérables pour fournir à la subsistance des trouppes sans avoir besoin de la Gallicie, et où on s'attend que les habitants du rit grec donneront toute sorte d'assistance à la nation russe. S. M. l'Impératrice est tout à fait d'accord de l'avantage que les trouppes turques soient attaquées par les deux augustes alliés dans des points les plus éloignées, pour les obliger de séparer leurs trouppes, et les empêcher de prendre une position centrale où ils pourroient réunir leurs forces contre l'une ou l'autre des deux Cours Imp[les]. On croit ici, que Bender n'exigera pas un siège régulier, et qu'il peut être emporté soit par un coup de main, soit par un blocus. Une partie de la garnison vient d'en être tirée pour remplacer celle d'Oczakow après la perte occasionnée près de Kinburn. On retire tout a fait les trouppes de Caucase pour les joindre à celles du Cuban, où on croit le nombre actuel nécessaire à la défensive, on ne pense point du tout à agir offensivement de ce côté là, si ce n'est en poursuivant les Turcs après avoir repoussé leurs attaques, et uniquement pour détruire quelques unes de leurs habitations, c'est en conformité de cette réponse qui m'a été donné qu'on a expédié les ordres au Prince Potemkin.

Ce n'est que peu de jours avant l'arrivée de mon courrier, qu'on a appris la perte du vaisseau de la Madelaine, par un estaffette du Prince Gallizin de Vienne; le Prince Potemkin l'a appris par les nouvelles de Pétersbourg. Le reste de la flotte est rentré à Sebastiopol, où on est occupé à réparer le dommage causé par l'ouragan. La perte de ce vaisseau et le peu de succès de l'expédition sont certainement de grands malheurs, qui ont d'autant plus affligé le Prince que le conseil avoit désaprouvé la sortie de la flotte. L'Impératrice dont tous les soins dans les circonstances actuelles sont d'empêcher une trop grande désunion entre ses serviteurs a été très occupée de la manière d'annoncer au Prince la prise de ce vaisseau sans qu'il en fût trop frappé, il parle de faire sortir encore la flotte d'Oczakow, mais on doute ici que la chose soit possible. Le Contreadmiral Mordwinow qui a eu l'honneur d'être présenté à V. M. à Cherson est parvenu à armer le Wladimir de 66 Canons et la fregatte de 50, qui ont été lancés en présence de V. M., il a armé

en même tems toutes les galéres qui avoient servi au voyage de l'Impératrice sur le Dnieper, ainsi qu'un nombre de chaloupes canonières, et avec cette flotille et quelques brulôts il se proposoit d'attaquer la flotte turque devant Oczakow, mais un grand brouillard survenu le jour qui étoit déterminé pour l'entreprise et quelques lenteurs des officiers subalternes dans l'exécution des ordres ont empêché la réussite de l'affaire. La flotte turque d'Oczakow a quitté la position, et est allé prendre le large en pleine mer. On ne sait pas exactement si, comme quelques uns prétendent, elle croise à 25 verstes de là pour attendre des renforts, ou si elle retourne à Constantinople? Il n'est pas probable, qu'elle veuille faire une descente en Crimée, n'ayant pas à bord assez de trouppes pour cela. Dans cette même expédition l'officier de marine Lombardi le même qui s'étoit conduit si bravement en deux occasions, en commandant la galère Desna a monté sur une grand chaloupe canonnière ou espèce de batteries flottante, avec un lieutenant colonel et 150 soldats, mais ils ont eu le malheur d'être emporté par le courant, et depuis on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. On suppose, qu'ils ont été pris, par là raison, qu'un espion de la ville d'Oczakow, qu'on a arrêté, a dit d'avoir vu dans la place un officier de marine russe avec 12 hommes, qu'on avoit fait prisonniers. Le Joseph second n'a pas pu encore jusqu'ici être tout à fait équipé.

Le Prince Potemkin a fait une course à Cherson, Kinburn et a été voir la flotte de Mordwinow, on croyoit, qu'il iroit aussi à Sebastiopol mais il n'a pas poussé sa route jusque là. On vient de recevoir la nouvelle de son retour à Elisabethgrod, on mande, qu'il est à présent d'aussi bonne humeur, qu'il étoit triste, sombre et chagrin depuis la rupture jusqu'à ce moment-ci, ce qui fait supposer qu'il se croit en état d'aller en avant, et de tenter quelque chose. Une grande partie de ses trouppes sont près du Boug, les pontons nécessaires pour les passer qui ont été construits à Krementschuk, viennent seulement d'arriver à présent, et on croit, que l'armée va entrer dans les pays ennemis. Besborodko m'assure, que le Prince a à présent absolument tout ce qu'il lui faut pour le siège d'Oczakow, ses trouppes sont rassemblées, ce qui manquoit à l'artillerie est réparé, et on a toujours regardé le mois de novembre comme le tems le plus propre à faire ce siège. Il ne seroit donc pas

impossible que la chose eut lieu encore cette année, c'est ce dont les rapports du Prince de Ligne informeront V. M. I^le^ beaucoup plus, qu'Elle ne peut l'être par les miens.

Pendant l'absence du Prince Potemkin d'Elisabethgrod, il y est arrivé un courrier du corps du Cuban, lequel ayant été obligé de suivre le Prince, ce n'est que hier, qu'on a reçu formellement la nouvelle, que les Tartares avoient tenté une attaque contre ce corps en plusieurs endroits, mais que partout ils ont été repoussé avec perte, qu'en un seul endroit, on leur avoit tué 2/m hommes, et qu'en tout ils avoient laissé sur le place beaucoup de morts. Le général Tökely[1] étoit allé à leur poursuite et a ruiné quelques unes de leurs habitations.

Je n'ai pas besoin de répéter très humblement à V. M. I^le^ avec combien d'impatience on attend ici la nouvelle de la déclaration de Mr de Herbert à Constantinople, et du commencement des hostilités de notre part. A tout ce qu'on me dit à ce sujet, je réponds toujours, que nous ne sommes qu'auxiliaires, que c'est aux Russes à commencer, que n'ayant aucune raison de nous plaindre des Turcs et ne leur faisons la guerre que pour secourir la Russie; que c'est à eux à nous donner l'exemple par des attaques, et des opérations vigoureuses. Il plaira à V. M. I^le^ à voir par mes rapports à la Chancelerie de Cour et d'État, que conformément aux ordres que j'en avois reçu j'ai employé tous les moyens possibles pour faire sentir ici la nécessité d'accélérer les opérations et de les pousser avec la dernière vigueur; en même tems je ne puis m'empêcher, de représenter trèshumblement aux pieds de V. M. I^le^ que d'après ma foible manière de voir, il me semble, qu'il seroit très important non pour l'intérêt des Russes, mais pour le nôtre, que nous puissions commencer les hostilités le plutôt possible. À l'Impératrice il pourroit dans le fait suffire que de part et d'autre l'attaque dans les pais ennemis se fit en même tems, mais pour nous, ce n'est pas du tout la même chose. Quant au droit nous l'avons sans contredit, les Turcs ont déclaré la guerre à nos alliés, ils ont commencé contre eux les hostilités, ils ont fait dans différents endroits plusieurs invasions dans leur pais, en voulant s'emparer de Kinburn, ils ont publié leur manifeste de même que l'Impératrice leur a fait ici une décla-

[1] General en chef, commandirte am Kuban.

ration de guerre solemnelle. Les hostilités une fois commencés, que les Russes entrent ou non dans le pais ennemi, nous sommes bien et dûement autorisés à faire une diversion en faveur de la puissance avec laquelle nous sommes liés par un traité défensif. Quant à notre intention, il exige incontestablement que nous agissions le plus promptement et le plus vigoureusement possible. Dans le fait, si nous faisons la guerre, ce n'est pas du tout pour les beaux yeux de la Russie, mais pour qu'elle ne s'aggrandisse pas sans que nous en fassions autant de notre côté; nous devons chercher à rendre notre part aussi considérable que possible, pour avoir le plus de dédommagement que faire se pourra des fraix de la guerre. Si pendant le tems, où les Russes s'amusent à prendre Oczakow et son territoire, nous étions à même de nous emparer d'une partie aussi grande que possible, de ce que V. M. Imp[le] s'étoit destiné par le grand projet, ce ne seroit que tant mieux, et à la paix plus nous aurons pris vraisemblablement, plus nous garderons. Les circonstances sont très favorables en Europe dans ce moment-ci, mais elles peuvent changer et nous devons tacher de prévenir par la rapidité de nos progrès le moment où d'autres puissances seroient en état de faire une diversion en faveur des Turcs, ou du moins faire en sorte, que dans un cas pareil ils nous trouvent en si bonne posture du côté de l'Empire Ottoman, que nous n'ayons plus qu'à y conserver nos avantages.

Au reste je sais dans quel état admirable V. M. Imp[le] a mis Son armée, avec quelle célérité les préparatifs se font chez nous, et je suis persuadé d'avance, que ce que nous n'aurons pas pu faire auroit été impossible à toute armée quelconque.

J'ai trop éprouvé l'indulgence de V. M. Imp[le] pour n'être pas persuadé d'avance qu'Elle fera grâce à la liberté que j'hazarde. Mon attachement inviolable à l'auguste personne de V. M. me fait désirer, je l'avoue, avec la passion la plus vive qu'Elle se couvre de la gloire militaire, qu'Elle est née pour acquérir et qui réponde à la supériorité de Ses talents, et à l'étendue de Ses connoissances dans cette partie. Jamais peut-être dans tout le règne de V. M[té] il ne se rencontrera d'occasion plus favorable que celle d'à présent.

C'est avec beaucoup de satisfaction que j'ai appris le présent que V. M. destinoit à Mamonow, et qui en le comblant de joie, fera grand plaisir à l'Impératrice. Il me rappelle très

souvent la promesse qui lui a été faite très gracieusement du portrait de V. M^{té}.

En me prosternant etc.

P. S.

C'est avec autant de satisfaction que de reconnoissance que l'Imp^{ce} a appris la manière, dont il a plu à V. M. I. de décliner la proposition de la France pour des nouveaux efforts à Constantinople relatifs au rétablissement de la paix. V. M. I. a agi d'une manière entièrement conforme au désir de l'Imp^{ce}, et a parfaitement senti que cet offre de paix fait ici dans le tout premier moment en conséquence de la désolation ou la guerre avoit mis Potemkin, et avant qu'on sçut, que V. M. I. viendroit aussi promptement au secours de son allié, étoit une démarche précipitée dont on se repentit presqu'au moment où elle a été faite.

Il aura plu à V. M. I. de voir par mes très humbles rapports à la Chancellerie de Cour et d'État, qu'ici la France a fait une proposition formelle d'une triple alliance avec les deux Cours Imp^{les}, et Mr de Segur a donné à entendre, que sa Cour étoit prête à renouveller le sistème de 1756, ou même à concourir à la destruction des Turcs, si la Russie vouloit stipuler de secours en cas de guerre contre l'Angleterre.[1] Dans toutes les instructions qui m'ont été donné depuis 6 ans sur cet objet important l'association de la France à nos vues m'a toujours été représenté comme le sistème le plus favorable; j'ai cru en conséquence devoir chercher à disposer la Cour de Russie à entrer dans les dispositions de Mr Segur. Par la réponse qu'on lui a donné on s'en remet en quelque façon à ce qui viendra ici de la part de V. M. I. L'Impératrice et son ministère ne paroissent pas éloignés d'y donner les mains, surtout si la chose est appuyée par nous; il seroit sans doute à désirer que les deux Cours Imp^{les} puissent terminer la guerre turque sans avoir à porter leurs armes d'aucun autre côté, mais il faut pour cela que les autres puissances de l'Europe ayent des affaires sur les bras; la France n'étant pas en état même avec le secours de l'Espagne de résister aux forces réunies de l'Angle-

[1] Vgl. Segur, Mémoires II, 160, und Instructions données aux Ambassadeurs de France, Russie II, p. 431 f.

terre et de la Prusse, sans l'assistance des deux Cours Imp[les] il est à craindre qu'elle ne cède sur les affaires d'Hollande, et ne s'accommode à tout prix avec la Cour de Londres, si on la rébutoit dans le nouveau sistème qu'elle veut embarasser, alors rien ne l'empêcheroit plus de porter son attention aux affaires de l'Orient, et toute collision venant à cesser entre elle et la Prusse, peut-être même ces deux puissances s'uniroient elles pour cela. L'opinion publique si puissante à Paris, les voeux de tout le militaire françois pour une guerre de terre, forçeroient même le ministère à soutenir les Turcs; seul moyen pour lui de se laver aux yeux de la nation de l'abandon de la Hollande. Il faut en venir à une guerre générale, la chance est bien plus en notre faveur, si les deux Cours Imp[les] ont pour elles la France et l'Espagne, que V. M. n'aye rien à craindre pour ses païs-bas et l'Italie, que si l'union de la Prusse avec les Cours de Bourbon nous obligeoit à partager nos forces. Au reste si la Russie doit s'allier avec la France, il est très important que cette alliance ne se fasse que par notre entremise, à quoi toutes les voies sont préparées dans ce moment-ci.

Telles sont mes foibles idées sur cet important objet, les ordres suprêmes de V. M. I. et les instructions de mes chefs me mettront à portée d'apprécier leur valeur.

Je suis etc.

P. S[tum]. Conformément aux ordres suprêmes de V. M. I. je n'ai pas manqué de faire parvenir à L. A. I. la lettre qu'Elle a daigné m'envoyer, ainsi que celle de S. A. Mad[me] la Princesse Elisabeth accompagnée d'une petite boite, j'attends d'un moment à l'autre leurs réponses de Gatschina, et j'espère qu'elles me parviendront assez à tems pour être jointes au présent courrier.

Il n'y a rien encore de décidé sur le projet du Grand-Duc de se rendre à l'armée, dont le seul obstacle est toujours, que Mad[e] la Grande Duchesse veut absolument s'établir aussi près que possible de lui pendant tout ce tems. Si V. M. I[le] daigne se rapeller, que l'Imp[ce] lui a témoigné qu'elle verroit avec plaisir, que le Grand-Duc se détacha de son épouse, Elle ne sera pas surprise des difficultés que rencontre Madame le Grande Duchesse à obtenir la permission qu'elle solicite avec tant d'ardeur. Le Grand-Duc consentira volontiers à rester à l'armée du Prince Potemkin.

Je prends la respectueuse liberté de m'en rapporter à ma très humble dépêche du 18 octobre sur les détails du dernier séjour que j'ai fait à Gatschina, où il a été beaucoup question de ce que demandent L. A. I[les]. Le Grand-Duc m'a témoigné beaucoup désirer que les circonstances occasionnent une entrevue militaire avec V. M., dans le cas où les progrès de deux armées fussent tels qu'elles pussent se joindre, en général j'ai été traité pendant ce séjour avec toute sorte des marques de bonté et de confiance. Depuis je n'ai pas eu l'honneur de voir L. A. I.

Malheureusement je n'ai que trop eu l'occasion de voir par les derniers interceptes, qui m'ont été envoyé, la fausseté de toutes ces protestations de l'attachement, ou du moins que la jeune Cour ne cultive tout autant l'amitié du Roi de Prusse, que celle de V. M[té]. Il me semble que malgré cela il faut toujours éviter de jetter le manche après la cognée, et si nous ne pouvons espérer que le Grand-Duc étant sur le trône, nous donne des puissants secours, au moins faut il tâcher de faire en sorte qu'il ne soit pas contre nous, ce qui ne me paroit pas impossible d'après le caractère qu'annonce ce Prince, et à quoi le mariage de Mad[me] la Princesse Elisabeth, et l'attachement de Mad[me] la Grande Duchesse à sa famille pourront beaucoup contribuer. La nouvelle que l'époque en étoit avancée a causé la plus grande joie à la Grande Duchesse, et a fait aussi plaisir à l'Impératrice.

Je n'ai rien reçu encore de Gatschina, et je ne puis retenir plus longtems mon courrier sans risquer de déplaire à l'Imp[ce]; très certainement les paquets de L. A. I. m'arriveront au plus tard dans un couple des jours, mais je ne pourrai les confier à la poste, ne sachant pas s'ils ne renferment peut-être quelque chose qui pourroit déplaire à l'Impératrice. Je serai donc contraint d'attendre une occasion.

CCXXXVII.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier russe. S[t] Pétersbourg ce 10 decembre 1787.

Sire!

J'ai reçu avec le plus profond respect les ordres suprêmes dont il a plu à Votre Majesté Imp[le] de m'honorer en date

du 30 octobre. Je n'ai pas manqué de faire passer le même jour à S. M. l'Impératrice et à Leurs Altesses Imp[les] les lettres dont il a plu à V. M. de me charger, et je ne doute pas que le présent courrier ne porte les réponses au Prince Galitzin.

La nouvelle qu'il avoit plu à V. M. I. d'avancer l'époque du mariage de S. A. R. l'Archiduc François avec la Princesse Elisabeth a du naturellement faire beaucoup de plaisir ici. On n'a pu qu'avec beaucoup de satisfaction voir approcher le moment qui va ajouter les liens du sang à tous ceux qui unissent les deux Cours Impériales de la manière la plus indissoluble. Il est à espérer qu'après cet événement les intrigues prussiennes auprès de Leurs Altesses Imp[les] auront moins de succès, et que la Cour de Berlin recevra de leur part moins de témoignages de sentimens qui ne s'accordent nullement avec le sistême de l'alliance si étroite heureusement établie entre l'Autriche et la Russie, et dont les effets se manifestent d'une manière si éclatante dans ce moment-ci.

D'après les nouvelles arrivées ici de l'armée le maréchal Romanzow doit être entré en correspondence d'abord avec le Prince de Cobourg, commandant les trouppes en Gallicie, et doit ensuite s'être donné l'honneur d'écrire également a V. M. Dès l'arrivée du Prince de Ligne au quartier général du Prince Potemkin ils doivent s'être entretenu sur le plan de campagne des armées russes ce qui aura mis le Prince de Ligne en état d'envoyer un rapport détaillé aux pieds de V. M. M[r] le Vice-Chancelier vient de me remettre la pièce ci-jointe qui contient en substance ce que le Pr. Potemkin a dit au P[ce] de Ligne.

L'Impératrice sent parfaitement qu'avant le retour de la belle saison, il est impossible que les opérations soient commencées de notre côté, mais cette auguste souveraine désireroit de voir bientôt finir l'ignorance où sont encore les Turcs du parti que V. M. I. est décidé à prendre, conformément à ses ordres suprêmes je n'ai pas manqué de représenter ici que cette incertitude de la Porte si elle existoit étoit plutôt utile que nuisible à la cause commune, puisque les Turcs en seroient moins préparés à nous recevoir, que de se déclarer avant d'être en état d'agir, n'étoit autre chose qu'avertir l'ennemi de se tenir sur ses gardes, qu'il paroissoit d'ailleurs que les Turcs s'attendroient à nous voir prendre part à la guerre puisqu'ils faisoient marcher des corps considérables du côté de Belgrade et Widin,

et qu'ils avoient déjà designé un de leurs habiles généraux pour commander l'armée contre nous, sans compter qu'en se déclarant avant d'être en état d'attaquer le territoire ennemi, avec les grands moyens préparés par V. M. nous exposions inutilement nos vastes confins avec les Turcs à des insultes et brigandages de leur part, toujours difficiles à empêcher quelques nombreuses que soient les trouppes qui font le cordon. Que s'il étoit question de faire la paix avec les Turcs, je conçoivrois que l'effet que pouvoit occasioner la certitude des secours que V. M. I. donne à la Russie, en apportant du trouble dans le ministère ottoman y opéreroit des changemens dans leur sistème guerroyant. Mais comme l'intention et l'intérêt des deux Cours Imp[les] n'est autre que de faire repentir les Turcs par la force des armes de leur agression téméraire, il me paroit qu'il peut être égal, que le Visir actuel en place, et que ce soit lui, ou tel autre ignare de Maraboud qui dirige leurs opérations militaires.

À cela il m'a été répondu qu'on recevoit ici des nouvelles réiterées, que les Prussiens et les Anglois ne cessoient de persuader aux Turcs, que V. M. ne prendroit aucune part à la guerre et que tous les armemens qu'on fait actuellement ne sont autre chose que des démonstrations, qu'il seroit très avantageux à la cause commune que les Turcs soient désabusé à cet égard le plutôt possible, que le trouble qu'une telle déclaration devoit à porter chez eux nuiroit à leurs préparatifs militaires, et les empêcheroit surtout de porter toutes leurs forces contre les armées de l'Imp[ce], qu'une telle démarche en faisant cesser la même incertitude dans toute l'Europe ne pourroit produire qu'un bon effet, en ce que les deux Cours Imp[les] sauroient à quoi s'en tenir sur les intentions de ceux qui pourroient être tenté de s'opposer à leurs progrès, et qu'elles seroient plus à tems de prendre des mesures en conséquence, que d'ailleurs le présent courrier ne pouvant arriver à Vienne que vers la fin de décembre, et comme il faudra quelque tems pour qu'on delibère et qu'on prenne parti sur ce qui fait l'objet de son envoi, cette déclaration ne précéderoit que de très peu de tems l'époque où V. M. I. étoit résolue de l'ordonner, et seroit un nouveau témoignage bien sensible de son amitié pour l'Imp[ce], qu'Elle ajouteroit à tous ceux que cette auguste souveraine en a reçu.

C'est dans ces termes que m'en ont parlé les ministres de S. M. l'Imp[ce] dans les différentes conférences que j'ai eu avec eux, et que le P[ce] Galitzin est chargé de représenter la chose au P[ce] Kaunitz. D'après cela je n'ai pu que la prendre ad referendum, et me charger d'en faire mon trèshumble rapport aux pieds de V. M. I.

On croit toujours ici que la prise de Chotzim n'exigeant pas un siège régulier, et pouvant être l'affaire d'un coup de main auquel les trouppes que V. M. I. a fait rassembler dans le voisinage pourroient suffir, cette opération pourroit avoir lieu, sans nuire à celle que V. M. I. se propose sur Belgrad et la Bosnie d'autant que d'après ce dont on est convenu précédement cette forteresse devoit faire partie de notre lot, cette tentative si elle réussit conviendroit infiniment au plan d'opération des armées russes en ce qu'elles dispenseroient l'armée du maréchal Romanzow de tout siège, qu'il pourroit se contenter de masquer Bender, et couvriroit en même tems le siège d'Oczakow, que feroit le P[ce] Potemkin. Le Prince Galitzin est également chargé de représenter la chose au Prince Kaunitz de la même manière qu'il m'en a été parlé ici.

Je supplie V. M. I. de recevoir à Ses pieds l'assurance de mon empressement et de mon zèle pour faire les rapports les plus fréquens et les plus exacts de tout ce qui pourra être digne d'être porté à Sa connoissance, trop heureux de me trouver employé à des objets qui intéressent aussi essentiellement la prosperité des deux empires et la gloire de deux souverains, dont les intérêts sont inséparables.

En me prosternant etc.

P. S. Le Maitre de Chapelle Cimarosa vient de me remettre les ordres suprêmes dont il a plu à V. M. I. de le charger pour moi, je ne manquerai pas d'y satisfaire et tâcherai de lui être utile en toute chose, qui pourra dépendre de moi. Sa manière de chanter les airs bouffons au clavecin est réellement précieuse et pourra être amuser un moment l'Impératrice.

Malheureusement dans le moment où il nous vient un compositeur qui est certainement du premier mérite on renvoie l'opera bouffon qui d'ailleurs n'est pas complet, puisqu'il nous manque une première chanteuse; il vient d'arriver un premier soprano nommé Bruni, qu'on dit avoir du mérite, mais la chan-

teuse Madame Pozzi ne sera ici que l'été prochain en sorte que ce ne sera que d'ici en un an qu'on aura un opéra serieux, et qu'on pourra faire usage des talens distingués de Cimarosa. Je suis avec la plus profonde soumission, ut in litteris.

CCXXXVIII.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 10 Decembre 1787.

Vous n'étes pas le seul, qui ne peut pas bien combiner le langage de Mr. de Montmorin à Mercy avec celui de Mr. de Segur à Pétersbourg; mais voici mes conjectures à cet égard. 1° il me semble que les ordres à Mr. de Segur ont été donné dans un moment, où on prévoyoit encore à Versailles une possibilité de rupture avec l'Angleterre et la Prusse, et à Mr. de Mercy on a parlé après qu'on étoit déjà rassuré à cet égard. 2° Je ne sçais pas en quoi consiste l'insinuation verbale faite par Mr. de Noailles au Prince Kaunitz, ni ce que le Prince lui a répondu, ni ce que le Prince a écrit à Mr. de Mercy pour être rendu et même lu à Versailles.[1] Vous trouverez fort étrange que je ne sache rien de tout cela, mais cela n'est pas moins vrai pour cela, et voilà des tours que le Prince nous joue à présent quelque fois à Spielmann et à moi; ajoutez à cela que jamais nous n'apprennons ce que l'Empereur écrit de son coté, et étonnez-vous après celà, s'il arrive quelque fois des choses ou de propos incombinables. Tant y a que dans l'affaire en question j'ai lieu de croire, que le langage tenu par le Prince à Mr. de Noailles et sa lettre en conséquence à Mr. de Mercy ont été assez séche pour donner un peu d'humeur à Versailles, et pour rendre le ministère français plus reservé et plus taciturne envers nous qu'envers la Russie. Quoiqu'il en soit, cela se raccomodera, nous avons marqué depuis lors à la Cour de Versailles que nous ne nous refusons pas à un concert avec eux conjointement avec la Russie, et que nous serions charmé, que l'alliance proposée par Mr. de Segur s'effectua sur le même pied qu'en 1756, voilà donc les choses en bon chemin, il faut voir ce qui en résultera. — Comme vous me demandez d'être

[1] Die Briefe Josephs und des Fürsten Kaunitz an Mercy vom 9. December 1787 bei Arneth, Correspondance du Comte de Mercy II, p. 143.

bien instruit, vous verrez que Mr. de Spielmann a rassemblé pour vous tout ce dont la connoissance peut vous être utile, et on continuera de même. — Nous ne vous parlerons ni le Prince ni moi de ce qui est arrivé à Belgrad, puisque l'Empereur vous en dit autant qu'il veut que vous sachiez, et nous tous nous n'en savons pas davantage: mais cet événement et bien d'autres choses, dont nous sommes tous les jours temoins, me portent à croire très-sérieusement, qu'une prompte paix à tout prix est tout ce que peut nous arriver de moins malheureux, et si la Russie et la Porte inclinoient à terminer bientôt leur querelle à l'amiable, ce n'est pas nous qui devons l'empêcher, bien au contraire, notre intérieur étant malheureusement tel que jamais nous ne tirerons un bon parti des circonstances. Plus long tems la querelle durera, plus y aura-t-il de la perte pour nous, de quelque manière que les autres s'arrangent. Tous les apprêts nous coutent deja un argent immense, mais si dès à présent la Russie vouloit nous en tenir quitte pour avoir montré notre bonne volonté, je suis sûr que l'Empereur ne se le feroit pas dire deux fois; enfin quoiqu'on puisse dire sur les inconvénients infaillibles d'une inaction parfaite de notre part, dans le tems qu'on agit ailleurs, malgré cela il est reconnu par tous ceux qui sont à même de voir les choses de près, et constaté par l'expérience, que ces inconvénients ne sont rien en comparaison de ce qui nous attend, si nous sommes obligés d'agir, ce qui ne se fera jamais qu'à notre corps défendant. Vous me direz nouvellement, comment combiner ce que je vous dis là avec ce qu'on vous dit dans la depêche d'office au sujet des projets de Mr. de Herzberg; or la disparité consiste en ce que dans la depêche on parle comme il faut parler et comme on devroit agir, et ce que je vous dis moi, est fondé sur la persuasion dans laquelle on agira en effet, ce que vous ne devez jamais perdre de vue dans vos démarches et dans votre conduite . . .

CCXXXIX.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 11. Decembre 1787.

Mon cher Comte de Cobenzl. J'ai reçu vos rapports par le dernier Garde noble. Je suis faché que vous ayés été incommodé pendant quelque tems aux jambes. Quand ces sortes

d'indispositions s'attachent à un gros corps comme vous, elle deviennent quelques fois longues et fort ennuyantes, en même tems qu'elles exigent beaucoup de ménagement.

Les propositions que la France a faites à la Russie m'ont paru bien singulières d'autant plus qu'on n'en a sonné mot ici, et que Mr de Noailles de même que Mr de Montmorin à Paris tenoient un tout autre langage. Pouroient ils s'imaginer que dans les circonstances présentes, et vu les liens qui subsistent entre moi et la Russie, celle-ci aye pu me laisser ignorer. Il faudra voir à présent que sa frayeur d'avoir une guerre à soutenir et contre l'Angleterre et contre la Prusse est passée, si elle continuera à vouloir réaliser une alliance avec l'Impératrice. Si le traité de 1756 est pris pour base de cette nouvelle liaison, je n'aurois rien contre; mais il est essentiel et je ne saurois assés vous le recommander, que vous engagiés la Russie de n'accorder au Roi de Prusse aucun avantage dans tout ce dont on pourra convenir. Je ne puis douter et je crois que vous en serés informé par la Chancelerie d'État, que les projets de Mr de Herzberg aussi inadmissibles que ridicules ont été faits dans cette vue. Je ferai là un beau marché en m'étendant du coté de la Moldavie et Valachie pour me trouver entre la Russie et la Porte, et en rendant la Gallicie à la Pologne pour que le Roi de Prusse s'arrondisse par une partie de la Grande Pologne et surtout par le Palatinat de Posen. Je vous prie, mon cher Comte, de bien observer que l'acquisition de deux cents villages que je ferois en Moldavie et en Valachie ne vaudroit pas celle d'un seul village que le Roi de Prusse seroit dans le cas de faire à cette occasion; toute mon amitié et liaison avec la Russie cesseroient du moment que je verrois qu'elle songe à aggrandir le Roi de Prusse. Vous ne pouvés assés prêcher cette verité.

Selon les nouvelles que le Prince de Ligne m'a mandées d'Elisabethgorod on ne fera plus rien cet hiver, et il est même très problématique, si le Prince Potemkin pourra ou voudra faire quelques operations au printems prochain? Il veut, à ce qu'il dit, faire précéder une bataille heureuse aux siéges qui seroient à entreprendre. Ceci est d'autant plus douteux qu'il n'y a pas d'armée turque dans ces environs, et qu'il est incertain s'il y en aura une de rassemblée.

Je vous l'avois bien dit que ces gens n'étoient point prêts. Je crains surtout que le manque de vivres les mettra absolument hors d'état d'agir avant le mois de Juin, et si les Tartares ou les Turcs brulent les fourrages sur les steps au de là du Bog ils se verront dans l'impossibilité de rien entreprendre.

Le Prince Potemkin est bien l'homme le moins capable pour une pareille besogne; occupé de ses intrigues de Cour il n'a point la tête à la conduite d'une armée; avec là le peu d'harmonie qui régne entre lui et le Maréchal Romanzow fait que celui-ci devient également inactif, ce qui convient très fort à sa paresse naturelle et à son avarice qui ne cherche qu'à ramasser de l'argent sans en depenser, voulant jouir de sa réputation sans plus la risquer.

La façon de penser du Grand-Duc est certainement très facheuse, et je ne crois pas qu'on puisse jamais espérer d'en tirer un meilleur parti; en attendant il n'y a pourtant rien de mieux à faire de notre côté que de ne point attiser le feu et de faire semblant de l'ignorer.

La farce que le Roi de Suède vient de jouer à Copenhague lui ressemble bien; aussi l'Impératrice s'en moquet-elle parfaitement dans sa lettre dont je vous envoye ci joint copie, et vous verrés que le Roi de Prusse y est aussi pour quelque chose.

Je vous envoye également par ce courrier une cassette contenant une montre avec mon portrait pour Mr Mamonow et que vous lui remettrés de ma part, s'il est encore en faveur, car il faut ajouter cette précaution, si non vous la garderés pour une autre occasion.

Je vous prie de bien faire sentir l'importance de la verité de ce que vu les considérations tant pour la France que pour la Prusse et les autres puissances de l'Europe, je ne pouvois entrer dans toute cette guerre que comme allié et auxiliaire de L'Impératrice de Russie, n'ayant pas le moindre motif directe de faire la guerre aux Turcs, et que par conséquent il étoit naturel que avant d'entreprendre quelque chose j'attends que les Russes ayent fait le premier pas aggressif, et alors j'agirai de mon coté comme allié.

De declarer la guerre, de faire quelques petites hostilites insignifiantes pendant cet hiver ne seroit d'aucune utilité à la Russie et exposeroit toute l'étendue de mes provinces limitrofes

et à des brigandages, ou m'obligeroit au moins à tenir un cordon beaucoup plus considérable, et à exposer mes trouppes pendant la plus mauvaise saison à toutes les fatigues et incommodités qui s'en suivroient naturellement. Je ne perds cependant pas mon tems et je continue toujours mes dispositions; je serai par là dans le cas de soutenir mon allié de toutes mes forces, lorsque celui-ci aura commencé à agir aggressivement.

Autant que je me souviens de ce Général Paul Potemkin que vous m'annoncés être destiné pour mon armée, c'est un petit gros monsieur bien ennuyant, qui sera espion de son oncle, sans avoir plus de credit pour ce qu'il écrira en Cour; mais comme il en faut un, il m'est égal que ce soit lui ou un autre.

Pour vous donner une preuve que je suis réellement décidé à faire la guerre aux Turcs comme allié de la Russie et à ne pas me laisser tirer l'oreille à ce sujet, je vous dirai, que j'avois tout disposé pour une surprise nocturne sur Belgrad qui promettoit le plus grand succés; mais malheureusement la grande obscurité et un brouillard empêchèrent les troupes embarquées d'arriver à tems au rendés-vous, et par conséquent rien n'a été entrepris ni aucun acte d'hostilité n'a été commis; néanmoins les Turcs ne l'ont pas ignoré. Je n'attends que les choses ayent repris leur assiette pour voir ce qu'il auroit à faire par la suite; l'objet est d'une si grande importance que je suis trés faché que cet incident l'ait fait manquer. Vous pourrés en faire part en confidance à l'Impératrice, puisque je ne lui en marque rien, ou le lui faire savoir par quelqu'un affidé, en vous gardant toute fois de l'ébruiter.

Adieu, mon cher Comte, je désire bien que votre santé soit dejà remise, et je vous prie de faire passer cette lettre à l'Impératrice,[1] ainsi que de croire que je suis toujours avec les mêmes sentimens d'estime et d'amitié

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

---

[1] Bei Arneth, l. c. Nr. CLIV, p. 307.

1788.

CCXL.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 7. Janvier 1788.

Mon cher Comte Cobenzl. J'ai reçu votre lettre par le courrier russe, qui a apporté les pelisses pour la Princesse Elisabeth. Vous aurés déjà appris en attendant ce que je vous avois mandé au sujet d'une expédition que nous avions voulu faire sur Belgrad, mais qui malheureusement n'a pas eu de succès, uniquement parcequ'elle n'a pas été entreprise. Les Turcs en ont été pleinement informés et par conséquent leur doute — si effectivement je leur ferai la guerre ou non — est entièrement levé; et cela se constate par les dispositions defensives en tout genre, qu'ils preunent tant à Belgrad que tout le long de mes frontières. Que la déclaration de guerre ne s'en soit point suivie encore de ma part, cela n'a d'autre objet, que d'éviter encore, s'il est possible, pour cet hyver les malheurs des habitans qui sur une distance de 130 lieues de païs, comme est ma frontière, se trouveroient exposés à différents brigandages, que la nation très portée au vol, leur feroit ressentir, sans qu'on put assés s'en garder malgré les forces qui se trouvent réunies.

Vous pouvés entièrement tranquilliser et S. M. l'Impératrice et tout ceux qui vous en parlent, que certainement je ferai plus pour la cause de la Russie, qui n'est pas la mienne, qu'aucun allié n'a certainement jamais fait encore, et que j'y déployerai des moyens de la plus grande force, venant encore de commander 19 bataillons et deux régimens de cavalerie de plus à l'armée; qu'ils n'avoient donc à se reposer entièrement sur moi, et je me réglerai dans mes operations uniquement sur les circonstances les plus avantageuses du moment. Ils peuvent être également rassurés, que certainement les armées russes n'auront point à combattre les plus grandes forces ottomannes et ne

verront pas même le Grand-Vizir, puisque selon l'expérience de toutes les guerres passées et par la raison très simple du local, dèsque mes armées passeront le Danube, le Grand-Vizir et l'armée principale ottomanne ne pourra plus songer à marcher en Valachie et Moldavie, mais devra se porter directement contre moi.

Il seroit bien injuste et désagréable, si l'exigence ou l'ingratitude de M[rs] les Russes vint à un si haut degré, qu'ils ne reconnussent pas même tout ce qu'ils me doivent, et crussent que je devrois encore faire beaucoup davantage pour leurs beaux yeux.

La prise de Chotym dont vous me parlés et que les Russes vous ont insinuée que je devrois faire, est encore une de ces contradictions manifestes. Ils disent pour raison que par là le Maréchal Romanzow seroit dispensé de faire un siége, et avoir le train qui y est nécessaire; on devroit donc croire que pour la prendre il faudroit faire un siége; cependant à nous ils voudroient que nous la prenions de vive force; mais comme nous n'avons que 8 bataillons et 4 regimens de cavalerie dans toute la Bucovina et la Galicie, sans train de siége, il seroit très couteux d'en envoyer à 150 lieues loin de Vienne, pour avoir cette bicoque de Chotym. Outre cela il ne me convient d'aucune façon de m'attirer la guerre du coté de la Bucovina et de cette partie de la Galicie qui sont un païs entièrement ouvert à toutes les incursions; mais si le Maréchal Romanzow avec son armée s'approchera de mes frontières, alors le Prince de Coburg à l'ordre de donner au Maréchal, avec les trouppes qu'il a, toute l'assistance possible.

Mais il est un objet encore bien plus important, dont je dois vous entretenir, et sur lequel il faut que j'excite tout votre zéle et tous vos talens pour le bien du service. Je suis sûr que M[r] de Herzberg en qui le Roi de Prusse a une confiance aveugle, médite de profiter de cette guerre, pour procurer à la maison de Brandenbourg un accroissement considérable de puissance. Il ne s'agit pas de moins, que de lui faire avoir — sans coup férir, et sans dépenser un écu pour la cause de la Russie — Danzig, Thorn, le Palatinat de Posen et peut-être encore une couple d'autres de la Pologne, en revanche il croit que je pourrois rendre toute la Gallicie et la Bucovina à la Pologne, pour me contenter de la Valachie et une partie de la

Bessarabie le long du Danube, que la Porte me céderoit à condition que toutes les puissances garantissent à la Porte dorénavant toutes ses possessiones sur la rive droite du Danube et de la Save.[1] Vous voyés bien que je serois par là joli garçon, et plutôt que de souffrir, que le Roi de Prusse ait un seul village, hors que le grand projet ne s'exécute dans tout son entier, j'aimerois mieux faire la guerre jusqu'à destruction; et si vous ne pouvés point me procurer à ce sujet une certitude parfaite de la part de la Russie, qu'elle ne consentira jamais, que le Roi de Prusse tire le moindre avantage de cette guerre, je ne balancerai pas un moment de m'arranger tout de suite avec la Porte à telle condition que cela puisse être, et laisser la Russie toute seule, pour tourner toutes mes forces du coté du Roi de Prusse. Sur ceci je ne badine pas, et vous voudrés bien, mon cher Comte, ne vous en pas faire accroire à ce sujet, ni vous laisser endormir par des phrases ou des paroles emmiellées, mais tenir un langage ferme, au quel je suis autorisé à tout égard.[2]

La France m'a fait connoitre ses désirs de s'entendre avec les deux Cours Impériales; je ne puis que me référer à la dépêche de la Chancelerie d'État par laquelle vous verrés ce qui s'est passé à ce sujet.

Je vous joins ici une lettre pour l'Impératrice,[3] et deux pour Leurs Altesses Royales qui ne traitent que du mariage celebré entre mon neveu et la Princesse Elisabeth, du quel je leur donne part.

Adieu, mon cher Comte, croyés que je suis toujours avec beaucoup d'estime

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

---

[1] Vgl. Hertzberg an Dietz, 24. November 1787 bei Zinkeisen, Geschichte des osmanischen Reiches VI, p. 674 f.

[2] Vgl. Joseph an Mercy, 7. Jänner 1788 bei Arneth II, p. 150.

[3] Bei Arneth, l. c. Nr. CLV, p. 308.

CCXLI.

Cobenzl an Kaunitz.

St Pétersbourg ce 26. Janvier 1788.

Je profite de l'occasion d'un courrier russe, pour vous envoyer le douplicat de la lettre que je vous ai envoyé par la dernière poste, pour que vous l'ayez plus vite. Dans les momens ou l'Impératrice n'est pas occupée du bonheur des ses sujets, des lois les plus sages, des projets les plus utiles et les plus glorieux, les sciences et les arts remplissent tous ses instans de loisir; actuellement Sa Maj. Impériale s'amuse ellemême à mettre en ordre une collection très considérables de medailles. Elle voudroit avoir sous les yeux la Catalogue de notre Cabinet de Vienne. Pour autant que j'en suis informé, il me semble que ce Catalogue n'est point imprimé, dans ce cas là, je vous prie de faire en sorte, qu'on donne les ordres nécessaires pour qu'on en fasse tout de suite une copie, et de me faire parvenir cette copie le plus promptement que faire se pourra, afin que que je puisse remplir les ordres que Sa Maj. l'Impératrice a bien voulu me donner elle-même. Je n'ai pas besoin de vous recommander de mettre toute la celerité possible a l'exécution d'une commission pareille à celle-ci. Adieu mon bon ami, je vous aime et vous embrasse de tout mon coeur.

Cobenzl.

CCXLII.

Cobenzl an Joseph.

Saint-Pétersbourg ce 3 fevrier 1788.

Sire!

Le retard qu'on a mis ici à la réponse, qu'on devoit me donner, a été cause que le gard noble hongrois Bersewitzy, porteur des très gracieux ordres dont V. M. I. a daigné m'honorer en date du 7 Janvier, est arrivé ici avant que j'aie pu envoyer à Ses pieds ma trèshumble relation sur la manière dont j'ai mis à l'exécution les ordres du 11 décembre. Je profite de l'occasion d'aujourdhui pour y suppléer.

On n'a pas eu un instant ici l'idée qu'il put être question du projet chimérique, fruit de l'imagination déréglée de Herzberg et de sa mauvaise volonté pour nous. On sent bien que le fruit de la guerre actuelle doit être pour les deux Cours Impériales, non pas d'échanger, mais d'acquérir. L'Impératrice ne désire autre chose que de tenir le Roi de Prusse dans un état purement passif, et son intention est en même tems que les deux Cours Impériales étendent leurs conquêtes contre la Porte aussi loin, qu'elles pourront; que lui de son côté ne doit rien gagner nulle part; s'il vouloit faire une tentative pour s'approprier quelque chose, soit en Pologne, soit ailleurs, l'Impératrice rendroit sa guerre contre les Turcs purement défensive et uniroit ses forces à celles de V. M. I^le^ pour l'en faire repentir.

Telles étoient les stipulations des engagemens des deux Cours Impériales; telles sont encore les assurances réiterées dans un rescript de l'Impératrice au Prince Gallitzin, qui a été envoyé par un courrier russe passé quelques jours. J'en ai joint une traduction à mes dépêches à la Chancellerie de Cour et d'État.[1]

V. M. I^le^ aura daigné voir par ces mêmes dépêches que je n'ai épargné ni les soins ni les représentations les plus fortes

---

[1] Kaunitz war über das Rescript an Galitzin befriedigt, am 10. Februar 1788 schrieb er an Joseph: ‚Votre Majesté observera par le contenu de communication ci-jointe que la lettre ostensible au Comte de Cobenzl, qui étoit destinée principalement à la découverte des intentions secrètes dans lesquelles pouvoit être la Cour de Petersbourg à l'égard de celle du Berlin relativement à la guerre présente, a rempli son objet, en mettant le ministre Russe dans la nécessité de devoir s'expliquer sur les deux cas possibles dans cette circonstance. Attendu que d'une part le rescript impérial renouvelle l'assurance du réligieux accomplissement des engagemens subsistants entre les deux Empires, et de l'autre celle que l'on s'opposera de tout son pouvoir à toute acquisition que pourroit vouloir faire la Cour de Berlin aux dépends de la République de Pologne; parceque l'on peut y croire; attendu que, quelle qu'elle fut non seulement elle seroit contraire à la garantie solennellement promise par la Russie, mais de plus diamétralement opposé à ses intérêts, et qu'il est toujours bon d'avoir trouvé le moyen de se faire renouveller et réitérer de pareilles assurances. Avec la plus profonde soumission.'

Resolution Josephs: Je suis parfaitement de votre avis et en vous renvoyant cette pièce J'y joints les deux lettres du Prince de Ligne que Je viens de recevoir. Adieu.

pour faire sentir à la Russie que quelques avantages, que nous puissions obtenir du côté de la Porte ils ne seroient plus d'aucune valeur, dès que le Roi de Prusse s'aggrandissoit d'une façon quelconque; je n'ai pas même excepté de cette assurance positive et générale, que j'ai répeté toutes les fois que l'occasion s'en est présenté, l'entière exécution du grand projet, pour en faire d'autant mieux sentir quelle importance V. M. I. attachoit à toute augmentation de la puissance prussienne. L'Impératrice a cru inutile de faire une nouvelle convention à ce sujet tandisque les engagemens des deux Cours Impériales sont déjà aussi obligatoires que possible. Il lui a paru qu'on ne pourroit stipuler d'avance autre chose, que la promesse générale, de déclarer formellement la guerre au Roi de Prusse, et en se bornant à la défensive du côté des Turcs, d'employer le plus des trouppes qu'on pourra contre ce nouvel ennemi; mais que de spécifier dès à présent le nombre de ces trouppes et les mesures qu'il y auroit à prendre étoit d'une chose impossible, puisque cela dépendoit des progrès qu'on auroit fait contre les Turcs, et qu'en voulant faire faire dès à présent quelques mouvements aux trouppes en conséquence on allarmeroit inutilement ce voisin dangereux, on le précipiteroit peut-être dans un parti violent, auquel il pensera cependant avant que de s'y resoudre. J'ai fait ce que j'ai pu pour qu'on donne aussi les mains à une nouvelle convention relativement à cet objet important; mais on m'a toujours répondu, que cette convention ne sauroit avoir ni plus de sainteté ni plus de force que les engagemens déjà subsistens et les nouvelles assurances positives que l'on nous donnoit de les exécuter avec la plus grande exactitude. Je serai très heureux si V. M. I. daigne approuver la manière dont je me suis aquitté de Ses ordres suprêmes à cet égard.

Il me semble d'après mon foible jugement que l'on peut d'autant plus compter sur l'exécution de cette promesse que nous savons à présent, quelle partie de la Pologne Herzberg voudroit procurer à son maître, et que cette acquisition seroit presqu'aussi préjudiciable aux intérêts de la Russie, qu'aux nôtres mêmes, sans compter toutes les autres considérations; l'Impératrice perderoit toute l'influence qu'elle a en Pologne dont elle se montre si jalouse à chaqu'occasion.[1]

[1] Ueber Polen wurden die bündigsten Zusicherungen gemacht: ,l'intégrité des possessions actuelles de la Pologne est garantie par notre traité avec

La conduite de la France pour se rapprocher des deux Cours Impériales est comme à son ordinaire toujours tortueuse; après avoir reçu des réponses assez favorables à ses premières insinuations en Russie, elle veut à présent que les deux Cours Impériales s'expliquent vis-à-vis d'elle sans réserve aucune, et lui communiquent leur plan contre les Turcs. Mr de Segur m'a fait entendre en même tems, que s'il étoit question de chasser les Turcs tout à fait de l'Europe sa Cour voudroit pour elle une part du gateau, et des suretés pour la continuation de ses avantages de commerce, mais que s'il n'étoit question, que d'acquérir quelques provinces, le Roi son maitre ne croiroit pas avoir besoin de rien prendre pour lui, et se contentroit de stipuler la neutralité.[1] Le dernier point reviendroit au sistème de 1756; les ordres suprêmes de V. M. I. et les instructions détaillées que j'ai reçu de la Chancellerie de Cour et d'État me faisant connoître qu'un traité conclu d'après ces principes seroit conforme aux intentions de V. M., j'ai fait ce que j'ai pu pour les faire adopter ici; il plaira à V. M. I. de voir par mon P. S. Nr. 1 au Prince de Kaunitz la manière, dont je m'y suis pris à cet égard; on est en général assez disposé à un pareil sistème, et pas éloigné d'y donner les mains, mais on s'étoit attendu que la France feroit elle même des propositions soit à nous, soit à la Russie.[2] Comme il n'y a pas de plan arrêté pour les conquêtes à faire entre les deux Cours Impériales, à plus forte raison ne peut on rien communiquer à la France à cet égard; en outre il me paroit, qu'on ne seroit pas faché, en tenant toujours la négociation ouverte de la trainer un peu en longueur, pour ne pas trop choquer l'Angleterre avant que la flotte, que l'Impératrice veut absolument envoyer à la Medi-

---

cette republique, elle l'est encore par la triple convention de partages, aussi par notre traité même avec S. M. l'Empereur. La sainteté de notre parole et nos intérêts mêmes ne nous permettront donc jamais de voir avec l'indifférence aucune tentation pour un démembrement du Royaume de Pologne.'

[1] Vgl. die Weisung Montmorins an Segur 2. October 1787. Instructions Russie II, p. 434.

[2] Dem P. S. 1 vom 3. Februar 1788 liegt ein Mémoire bei, welches Cobenzl dem russischen Minister übergeben hatte über die Erspriesslichkeit, ja Nothwendigkeit einer Verbindung mit Frankreich. Die russischen Staatsmänner stimmten zu, aber die Verhandlung sei in die Länge zu ziehen mit Rücksicht auf England.

terrannée, ait eu le tems d'être hors de portée de toutes insultes que les fiers Anglois pourroient dans un moment d'humeur être tentés de lui faire. On m'a assuré qu'on répondroit à la France beaucoup plus amicalement que ne l'indique le rescrit au Prince Gallitzin, en lui montrant toute la bonne volonté possible pour le rapprochement des deux Cours, en la tranquillisant sur l'idée de l'expulsion des Turcs de l'Europe; mais en lui faisant sentir en même tems qu'il étoit impossible dès le commencement d'une guerre de s'expliquer sur les plans, qu'on n'a pas arretée soi-même et qui dépendent des événements. Cette réponse sera rédigée en grande partie sur le modèle de la lettre que le Prince de Kaunitz a écrit au Comte de Mercy sur le même objet.[1] Elle doit m'être communiquée dès qu'elle aura été approuvée par l'Impératrice; je ne manquerai pas de l'envoyer sur le champ aux pieds de V. M. I. par un second courrier.

En réponse à ce que m'avoit été dit ici pour presser la déclaration de guerre de V. M. I. contre la Porte, j'ai communiqué au ministère de S. M. l'Impératrice le P. S^{um} original que la Chancellerie de Cour et d'État m'a addressé à cet égard, dans lequel il est dit que le Baron de Herbert est déjà muni de cette déclaration, qu'il ne diffère de la donner que pour ne pas mettre les Turcs en garde contre une nouvelle tentative pour surprendre Belgrad, que dès qu'il sera informé de la réussite de cette entreprise, il a ordre d'en faire usage tout aussitôt. D'après cela on espère de recevoir incessament deux nouvelles, que l'on attend ici avec la plus vive ardeur; celle de la prise de Belgrad et celle de la déclaration de guerre. Je ne sauroit exprimer à V. M. I. quelle est l'impatience de l'Impératrice à cet égard; elle ne cesse d'en parler tant à moi qu'à tous ceux qui l'entourent; sur les premiers ordres de V. M. I. je n'ai pas manqué de représenter à chaqu'occasion, que l'on m'a fourni, que nous ne pouvions entrer dans cette guerre, que comme auxiliaires, et en vertu des engagemens, qui nous unissoient à la Russie, que les Turcs nous avoient donné aucun autre motif de rompre avec eux; que nous ne pouvions donc rien faire de plus amical que d'agir offensivement en même

---

[1] Das Schreiben von Kaunitz an Mercy vom 6. Jänner 1788 bei Arneth, Correspondance du Comte Mercy-Argenteau II, p. 154.

tems que la Russie; que de déclarer la guerre sur le champ et de faire quelques petites hostilités insignificantes pendant l'hyver ne seroit d'aucune utilité à la cause commune, et exposeroit toute l'étendue des provinces limitrophes de V. M. à ces incursions et des brigandages, tant que la raison ne permettroit pas d'aller en avant; outre les fatigues et les incommodités, qui en résulteroient pour le soldat; qu'après que V. M. I. avoit déclaré et à la Russie et à la France Ses intentions d'une manière si décidée, après les préparatifs immenses, qu'on feroit chez nous, il n'étoit certainement aucune personne qui put avoir le moindre doute sur la partie qu'Elle prendroit à cette guerre, et que les préparatifs des Turcs contre nous marquoient aussi, combien ils s'y attendoient. J'ai joint à mes dépêches à la Chancellerie de Cour et d'État la lettre, que j'ai écrit à cet égard au Prince Potemkin, et une billet que j'ai addressé au Comte de Woronzow, au moment, où nous étions tous les deux malades, et par conséquent hors d'état de nous voir. Ce dernier m'a dit en confidence que l'idée des avantages qui devoient résulter pour la cause commune d'accélérer la déclaration de guerre de notre part, étoit personnelle à l'Impératrice, que moyennant cela personne ne pouvoit la lui ôter de la tête, et que s'il étoit possible chez nous de s'y prêter sans un trop grand inconvénient, ce seroit doubler la reconnoissance dont elle étoit déjà pénétré pour tout ce que V. M. faisoit pour cela.

J'ai cru de mon devoir d'en rendre compte aux pieds de V. M. I.

La veille de l'arrivée de mon courrier, le maréchal Romanzow a mandé à l'Impératrice, qu'il venoit de recevoir la nouvelle du Prince Potemkin, que la déclaration de guerre de notre part étoit déjà faite, qu'en conséquence le maréchal avoit fait avancer sur le champ les corps des généraux Soltikow et Elmbt[1] pour soutenir en cas de besoin le Prince de Cobourg. C'est ce que j'ai appris de S. M. l'Impératrice elle-même qui marqua à cet égard la plus grande joie. Je fus obligé de l'empêcher de s'y livrer en lui faisant observer que si cette déclaration étoit faite effectivement nous devrions en avoir des nouvelles directes de Vienne; je remarquai visiblement combien

[1] Johann Martin Freiherr v. Elmpt, kais. russischer Generalfeldmarschall, geb. 1726; † 1802.

cette reflexion lui faisoit de peine; elle répondit, qu'elle éspéroit du moins que cette nouvelle n'auroit pas été prematurée de trop longtems. D'autant plus grande a été la joie de S. M. lorsqu'elle a été instruite par le P. S. du Prince de Kaunitz ci dessus cité d'une nouvelle tentative sur Belgrad, et que Herbert étoit déjà muni de la déclaration de guerre, mais pour qu'elle dura, il est nécessaire que cet espoir soit confirmé le plutôt possible.

L'Impératrice ayant fait la lecture du P. S. de Prince de Kaunitz susmentionné me dit: enfin j'espère que ces incrédules y croiront; je vous assure qu'il y en avoit beaucoup, mais en même tems que je n'ai jamais été de ce nombre, je connois l'Empereur, sa vive et sincère amitié pour moi, la loyauté et la fidélité de ce grand Prince à tenir la parole, ainsi j'étoit parfaitement tranquille.

On a sçu presqu'en même tems que j'ai eu mon premier courrier par les nouvelles publiques les détails de la première tentative, qui a été faite sur Belgrad; on ne doute presque pas en la réussite de celle que va avoir lieu.

Les Prussiens n'ont pas manqué suivant leur habitude de mentir toujours contre l'évidence d'insinuer ici par tous les canaux possibles, que malgré les assurances que nous donnions, on se borneroit chez nous à des préparatifs et des démonstrations, et que quand on viendroit au moment de rompre, nous chercherions quelque moyen de nous en dispenser. Quoique l'on m'assure toujours de la manière la plus positive, qu'on est bien loin de croire à une imputation aussi injurieuse, il est pourtant possible que ce soit cela qui ait engagé l'Impératrice à tant presser la déclaration. Ceci n'est qu'une simple conjecture de ma part, mais j'ai cru cependant de mon devoir de la soumettre au jugement supérieur de V. M. I. Au reste telle manoeuvre abominable retombera sur son auteur dès que les faits suivront les promesses que V. M. I. a bien voulu donner à Son alliée.

Pour soulager la mémoire du Vice-Chancelier, je lui ai remis un extrait de ce qui étoit ostensible des ordres expédiés que V. M. I. a daigné m'addresser le 7 janvier. La grandeur des moyens que V. M. I. se propose d'employer pour le secours de son alliée surpasse tout ce qu'on osoit espérer, et l'Impéra-

trice en est pénétrée de reconnoissance. Non seulement la Russie, mais toute l'Europe en attend les plus grands effets proportionés à l'immensité des préparatifs, à la réputation de l'armée et à l'auguste chef qui la commande. Je connois trop le maitre que j'ai le bonheur de servir pour n'être pas persuadé qu'il se couvrira dans cette occasion la plus favorable, qui puisse jamais se rencontrer, de toute la gloire qu'Il est fait pour acquérir. V. M. I. a mis Son armée sur le pied le plus respectable, Elle a à faire à un ennemi tout à fait ignare de la manière de faire la guerre actuelle et vis-à-vis duquel l'ordre, la discipline, la manoeuvre, la supériorité de l'artillerie doivent assurer les plus grands avantages. Il est très probable, qu'aucune puissance de l'Europe ne pourra s'opposer aux progrès des deux cours Impériales; c'est Joseph II qui commandera Lui-même son armée; comment pourroit on douter un seul instant que la guerre ne soit aussi avantageuse que possible. Nous verrons donc arriver le moment si désiré par tous les fidèles serviteurs de V. M. où Elle recueillera le fruit de ses longs travaux, et rendra à la monarchie ce que les circonstances malheureuses lui avoient fait perdre.

J'ai expliqué de nouveau au ministère les raisons, qui empêchoient que nous ne puissions nous occuper de la prise de Chotym. L'Impératrice a appris avec la plus vive gratitude l'ordre donné au Prince de Cobourg de donner toute l'assistance possible au maréchal Romanzow, si son armée s'approche des frontières de V. M. I. C'est avec la même satisfaction qu'on a sçu par des lettres de Varsovie que Mr de Caché[1] avoit été chargé de demander le passage par le territoire de la République pour les trouppes de V. M.

La nouvelle du mariage de Monseig^r l'Archiduc, attendue ici avec la plus grande impatience par Madame la Grande Duchesse, a été reçue avec la joie la plus vive tant par S. M. l'Impératrice que par Leurs Altesses Impériales.

Je rends compte dans mon PS^tum de la manière dont j'ai notifié cet événement et de la sensation qu'il a causé. Presque tout le monde se réunit à me dire que ces nouveaux liens font un grand effet sur la jeune Cour, et il m'a été fait à cet égard tant directement par L. A. I. que par tous ceux qui les entourent

[1] Bernhard v. Caché, k. k. Hofrath und Chargé d'affaires in Warschau.

les protestations les plus fortes. Les ministres de l'Impératrice en me parlant de tout ce que nous savons du prussianisme du Grand-Duc me répétent sans cesse, que cela vient en grande partie de l'habitude de ce Prince d'être en tout et pour tout d'un avis contraire à celui de l'Impératrice; que lorsqu'il sera lui même à la tête des affaires, il verra trop clairement, combien il est de l'intérêt de la Russie d'être unie à l'Autriche pour ne pas adopter ce système. Malheureusement on peut d'autant moins compter sur ces assurances, que ceux qui les font sont intéressés à nous en convaincre pour nous attacher d'avantage à ce système, en nous en promettant la durée. Le fait est qu'avec un Prince du caractère du Grand-Duc, il est impossible de prévoir ce qui arrivera.

Peut être que l'empire que Mme la Grande Duchesse a sur lui et les liens qui unissent V. M. à cette Princesse le feront persister dans le sistème actuel, toujours est il certain que nous devons désirer la continuation du crédit de la Grande Duchesse comme étant ce qui doit nous être le plus utile pour l'avenir.

Dans mon très humble PS^tum^ N° 4 je rends compte de tout ce qui concerne le départ du Grand-Duc pour l'armée; le PS^tum^ étoit déjà fini, lorsque j'apprends que cet départ est différé. L'Impératrice ayant sçu que Md^me^ la Grande-Duchesse étoit grosse, a écrit de propre mouvement une lettre au Grand-Duc pour lui annoncer qu'elle trouvoit bon, qu'il resta ici jusqu'après les couches de Madame la Grande-Duchesse, qui doivent avoir lieu vers la fin de may, ou le commencement de juin. V. M. I. peut aisément se figurer la joie qu'a ressenti cette Princesse de cet ordre de l'Impératrice. Celle du Grand-Duc sera un peu moins vive, vu l'extrême désir qu'il avoit d'être à l'armée.

On ne sait trop ce que nous devons désirer à cet égard; il est certain, qu'il seroit très malheureux pour l'avenir, que le Grand-Duc séparé de la Grande Duchesse prenne de l'inclination pour quelqu'autre, et que moyennant cela elle perde son crédit sur lui. De l'autre côté rien ne paroitroit plus propre à attacher le Grand-Duc au sistème de l'alliance des deux Cours Imp^les^, que de le rendre lui même témoin des avantages qui en resultent pour la Russie par les progrès que V. M. I. fera pendant cette guerre.

J'ai fait parvenir à S. M. l'Impératrice ainsi qu'à leurs Altesses Imp^les^ les lettres dont a plu à V. M. de m'envoyer

successivement par les deux courriers qui me sont venus. Le Prince Gallitzin aura déjà porté aux pieds de V. M. la réponse de la Souveraine à la lettre du 11 décembre[1], et le courrier que j'expédierai avec le mémoire pour la France sera porteur de la réponse à la lettre du 7 janvier.[2]

J'ai l'honneur de mettre très humblement aux pieds de V. M. les lettres dont Leurs Altesses Imp[les] m'ont chargé.

On envoye plus de courriers au Prince Potemkin, qu'on n'en reçoit de sa part; on lui a fourni avec la plus grande abondance tout ce qui lui est nécessaire pour agir avec vigueur. On m'assure qu'il a assez de vivres pour pouvoir en prendre avec lui, quand même il n'en trouveroit point chez l'ennemi. Les gens en place déplorent l'inaction où il a été jusqu'à ce moment-ci, et le désordre qui régnoit dans l'armée, au moment de la guerre. Ils espèrent pourtant, qu'il fera des progrès rapides dès que la saison le permettra; malgré toute la partialité de l'Impératrice pour lui et l'amitié du favori, il ne peut pas se dissimuler, qu'il risque beaucoup si l'effet ne répond pas à ce que sa souveraine attend de lui. On croit que lorsqu'il aura pris Oczakow, attrappé le grand ordre militaire et fait sonner bien haut cet événement, il abandonnera les opérations ultérieures au maréchal Romanzow, ce qui n'en sera que mieux. Surtout si le Grand-Duc va à l'armée, le Prince fera tout au monde pour profiter de cette occasion de regagner ses bonnes grâces. Quant au maréchal Romanzow, on m'assure, qu'il n'attend que l'occasion d'agir; par la manière dont S. M. l'Impératrice m'a fait la grâce de me parler de lui dernièrement, je vois qu'elle est tout aussi satisfaite de l'ardeur qu'il témoigne dans ses rapports, qu'elle étoit mécontente de lui dans son gouvernement général.

Sur les nouvelles que nous avons ici d'Elisabethgorod je dois croire le Prince George Dolgorouky[3] arrivé depuis longtems à Vienne, je ne doute pas que ce choix ne soit plus agréable à V. M. Imp[le] que celui de Paul Potemkin. Le dernier est actuellement ici, mais il va se rendre incessament à l'armée du Prince où il sera employé.

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CLVI, p. 309.
[2] Arneth, l. c. Nr. CLVII, p. 309.
[3] Georg Fürst Dolgoruky, General en chef.

M[r] de Mamonow étant non seulement en plein exercice de sa place, mais même son crédit augmentant de jour en jour, je n'ai pas manqué conformément aux ordres suprêmes de V. M. I. de lui faire parvenir la superbe montre qu'Elle a daigné m'envoyer pour lui, en l'accompagnant d'un billet, dans lequel je lui disois, que c'étoit la bonne opinion que M[r] le Comte de Falkenstein avoit conçu de lui, et dout il avoit rendu compte à S. M. L'Empereur, qui lui valoit cette grâce. Il m'a répondu sur le champ, et il m'a prié instamment de faire parvenir une lettre de sa part aux pieds de V. M. I. Je ne puis exprimer à V. M. jusqu'où a été sa joie lorsque il a reçu ce présent. Il en a été flatté autant qu'il devoit l'être; l'Impératrice elle même en a parlé quelques jours en suite, et en a parlé de manière a me faire connoître, qu'Elle n'avoit pas été moins charmée que lui de cette bonté de V. M. I. Je dois avoir l'honneur de Lui répéter très humblement ici, qu'après avoir été promise, la chose étoit indispensablement nécessaire, et qu'elle a fait le meilleur effet possible.

Pénétré de la part que V. M. I. daigne prendre à ma santé, je La supplie de recevoir à Ses pieds l'expression de ma très humble reconnoissance. Pendant le tems assez long, que j'étois retenu ches moi, je n'étois tourmenté que de la crainte de ne pouvoir m'aquitter avec le même zèle des ordres que je recevois, et j'aurois été inconsolable si les ministres de l'Impératrice en me faisant des visites fréquentes, ne m'avoient pas mis dans le cas de traiter les affaires avec eux à ma manière accoutumée. Depuis le commencement de l'année je suis en état de sortir, et de réprendre mon train de vie ordinaire mais sans être encore entièrement guéri, et on m'oblige à beaucoup de ménagemens et de régime.

Puisse l'année dans laquelle nous venons d'entrer être telle que toute l'Europe s'y attend, c'est à dire marquée par les succès les plus glorieux de V. M. I., et je verrai s'accomplir les voeux les plus ardens, que j'aie jamais formés.

P. S. Le Grand-Duc est au désespoir de ce qu'on ne le laisse point aller à l'armée, il est persuadé que tout ceci n'est qu'un subterfuge projetté depuis longtems, et que même après les couches de son auguste épouse on se servira de nouveaux prétextes pour le retenir; Madame la Grande Duchesse a dé-

claré à l'Impératrice, que quelque peine que cela lui fit de se séparer du Grand-Duc, elle avoit pris son parti là dessus, et qu'elle ne prétendoit nullement à cause de son état l'empêcher de se rendre là, où son zèle, et son désir de s'instruire l'appelloit. Malgré cela, l'Impératrice insiste toujours sur ce que le Grand-Duc ne parte point; il attribue cette résolution de S. M. au Prince Potemkin qui ne se soucie pas de l'avoir à son armée, et son aversion pour lui en augmente; il n'échappera pas à la pénétration de V. M. I. que cet événement ajoute encore à la désunion de la grande et de la jeune Cour. J'ai cru de mon devoir de profiter du courrier d'aujourdhui pour porter des nouvelles aux pieds de V. M. Imp.

CCXLIII.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 7. Fevrier 1788.

Mon cher Comte de Cobenzl. Après avoir en vain attendu avec bien de l'empressement de vos nouvelles pour vous expédier ce courrier je ne puis le différer plus longtems, puisqu'il est porteur de la notification de ma déclaration de guerre que le Baron Herbert est chargé de remettre à la Porte le 9 de ce mois de la façon dont vous serés instruit par la Chancelerie d'État.

Je me flatte que la Russie sentira ce que je fais pour elle, et qu'il eut été très fort de ma convenance de suspendre encore cette déclaration surtout après qu'elle est si peu avancée dans ses dispositions militaires, et qu'elle n'a pas même encore mis le pied hors de ses frontières, et que probablement il ne sera pas question de ses opérations avant la fin de mai ou le commencement de juin, de manière que je porterai seul tout le poids de la guerre.

Mais une chose bien plus essentielle c'est que Mr de Herzberg continue toujours à poursuivre son projet dont je vous ai informé en dernier lieu. Il s'est même vanté d'en avoir déjà fait avec succès des insinuations à Pétersbourg, ainsi que vous le verrés plus en detail par les piéces qui vous seront communiquées par la Prince Kaunitz. L'objet étant pour moi de la dernière importance, je ne saurois assés ranimer votre zéle dans

une conjoncture aussi delicate et vous exhorter d'être en garde contre toutes cajoleries insideuses qui ne doivent vous imposer. Ainsi loin de penser en Russe, vous tacherés sans doute d'agir en bon Autrichien à qui les suites pernicieuses d'un pareil projet ne peuvent échapper. C'est dans ces sentimens que je vous charge, mon cher Comte, de faire tous vos efforts pour me procurer de la part de la Russie des assurances non équivoques, mais des plus cathégoriques qu'il ne sera jamais question de consentir au moindre avantage en faveur du Roi de Prusse; car si j'y entrevois du louche, je n'attendrois d'être planté, trouvant bien plus de mon interêt à planter la Russie. La Moldavie et la Valachie seroient un beau troc contre la Gallicie! Ces deux provinces n'offrent que des pais déserts, incultes et eloignés, en même tems qu'elles me placeroient entre la Russie et la Porte; tandis que la Gallicie a infinement plus d'avantages tant à l'égard du voisinage que des différentes améliorations en tout genre dont elle est susceptible. L'acquisition de Danzig et de deux Palatinats de Posen et de Kalisch donneroit à la Prusse une supériorité décidée sur la maison d'Autriche, au point qu'il n'y auroit plus entre elles une égalité de puissance. Par la vous jugerés de l'importance de l'objet.

C'est avec bien de l'impatience que j'attends de vos nouvelles et de celles des armées et flottes russes dont je n'entends plus parler.

J'ai envoyé deux officiers à Montenegro avec de l'argent, des armes et des munitions pour tacher de faire une diversion aux Turcs; je les ai de même chargé de lettres pour le Bassa de Scutari en autant qu'il y aura moyen de s'arranger aussi avec lui. On verra par là que je néglige aucun expédient propre à seconder la cause commune. Faites-le bien valoir, mon cher Comte, car je pourrois bien m'ennuyer à la fin, de ne trouver toujours que des ingrats.

Je compte me rendre avec mon neveu le 1er mars à l'armée et ouvrir la campagne aussitôt qu'il sera humainement possible.

Adieu, mon cher Comte, en vous joignant ici une lettre pour l'Impératrice[1] et une autre pour les Grands-Ducs,

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CLVIII, p. 310.

je vous prie de croire que je suis toujours avec estime et amitié

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCXLIV.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 7 Fevrier 1788.

Mon cher comte! Faute de loisir je n'ai pu vous écrire familièrement par la voye de mon dernier courrier, et par la même raison je ne pourrai être que très bref aujourd'hui. J'espère qu'on sera content de nous actuellement et si on ne l'a pas été plustôt, je vous assure que ce n'étoit pas ma faute. Le reste dépendra de la façon dont on fera la guerre; supposé qu'on la fasse de part et d'autre avec assez d'énergie et de vivacité, pourque tout puisse être dit dans cette campagne ou tout au plus la campagne d'après, tout ira bien et finira comme on peut le désirer, mais en échange, si elle traine et qu'on la fasse mollement, non seulement je ne reponds de rien, mais j'appréhende très fort le contraire, si on laisse aux cours de Berlin et de Londres le tems d'intriguer, de s'en méler et de rendre par là le mal plus compliqué. C'est que je ne cesse de prêcher ici, et que vous ne sauriez trop tâcher de faire sentir là où vous étes.[1]

---

[1] Am 7. Februar erhielt Cobenzl umfassende Weisungen über die Allianz mit Frankreich: ‚Quelque soit l'état deplorable des finances de la France rien ne seroit plus facile à cette puissance dès qu'elle s'entendroit avec la Prusse, que de faire marcher une armée de 40 à 50 mille hommes dans les Pays-bas, de les entretenir aux dépens de ces riches provinces, et de nous enlever par là 10 millions de revenus. Il seroit tout aussi aisé à la France en se joignant à l'Espagne, et à la Sardaigne de faire une diversion en Italie ou dans ce moment-ci nous n'avons presque aucunes troupes. — — — du moment ou le ministère sera d'accord avec le Parlement, rien ne les empêche plus de trouver de l'argent, et une guèrre de terre, que le militaire françois désire avec ardeur, seroit peut-être la chose la plus propre à opérer une telle réunion.‘ Wenigstens sei die Neutralität Frankreichs anzustreben. Die Verhältnisse seien ähnlich wie 1756, wo Preussen Frankreich verliess und ein Bündnis mit Eng-

J'ai beaucoup d'impatience d'avoir de vos nouvelles, et attendant, je vous réitère l'assurance de la persévérance inaltérable de tous mes sentiments pour Vous

Sig.: Kaunitz R.

Original.

CCXLV.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 23 Fevrier 1788.

Mon cher Comte de Cobenzl. Leurs Altesses Impériales m'ayant écrit par votre dernier courrier une lettre fort obligeante et amicale, j'ai voulu leur répondre tout de suite. Comme je parts le 29 pour l'armée et que je ne sais pas quand on expédiera un courrier pour Pétersbourg, j'ai mieux aimé me servir de la poste que de différer à leur temoigner l'intérêt que je prends à tout ce qui les regarde. Je vous envoye donc ci-joint ma réponse que je vous prie de leur remettre, ainsi que de croire que je suis toujours avec estime et amitié

Sig.: Votre affectioné
Joseph m. p.

CCXLVI.

Cobenzl an Joseph.

Saint Pétersbourg ce 1er mars 1788.

Sire!

Au moment, où j'attendois d'un moment à l'autre d'être à même de expédier un courrier avec mes très humbles rapports aux pieds de V. M. Ile est arrivé le garde polonois Zaremba porteur de Ses ordres suprêmes du 7 février.

Peu de jours après le départ de ce garde polonois doit être arrivé à Vienne un courrier au Prince Gallitzin porteur du rescript de l'Impératrice à lui, dont cet ambassadeur étoit chargé de faire communication au Prince de Kaunitz. Le mien

---

land schloss. ‚Dans ce moment-ci la France en a été complétement la dupe de la cour de Berlin, qui lui a fait prendre l'alliance de la Hollande, qui l'a humiliée à la face de l'Europe.'

a du le suivre environ 8 jours après; et ce n'a pas été pour moi une petite peine, que de savoir, que mes rapports étoient attendus à Vienne avec impatience, et de ne pouvoir dépêcher le courrier par la lenteur extrême que l'on met ici dans toutes les affaires.

V. M. I. aura daigné voir et par mes rapports précédens et par ceux que j'addresse ajourd'hui à la Chancellerie de Cour et d'État, que j'ai fait absolument tout ce que dépendoit de moi pour obtenir les suretés nécessaires de la part de la Russie contre les projets de Herzberg.

Je suis dans l'impatience d'apprendre, si V. M. I. aura trouvée suffisant à cet égard le contenu du rescript ci-dessus cité; en rappellant les engagemens directes des deux Cours pour le cas d'une diversion prussienne pendant la guerre turque, et la garantie de l'intégrité des possessions de la Pologne, stipulée par les mêmes engagemens en renouvellant la promesse d'y satisfaire en plein, il semble que la Russie s'engage à faire cause commune avec nous contre le plan de Herzberg, et je reçois chaque jour de nouvelles assurances des intentions loyales de l'Impératrice à ce sujet. Ce non obstant après la réception des ordres suprêmes du 11. décembre et 7. janvier et après que j'ai vu dans les pièces, qui m'ont été envoyées, tout le développement du plan de Herzberg, ainsi, que l'espoir, qu'il se faisoit, de le voir goûter par la Russie, je suis revenu à la charge à cet égard, en appuyant mes démarches par tous les moyens, que j'ai cru les plus propres à les faire réussir.

Pour être à même de vérifier les assurances, qu'on me donnoit de la fausseté de la supposition de Herzberg et de ce que le Baron de Keller[1] mande à sa Cour; je ne suis pas contenté des communications verbales, qui m'ont été faites; j'ai demandé copie des propositions que Mr de Keller avoit faites ici, et de la réponse que l'Impératrice avoit trouvé bon d'y donner; les pièces m'ont été remises par M^r le Vice-Chancelier, et elles sont jointes à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État. Il plaira à V. M. de voir par leur contenu, que l'Impératrice y décline l'offre du Roi de Prusse de sa médiation

[1] Dorotheus Ludwig Christoph Baron, dann erster Graf (1789) v. Keller, k. preuss. Gesandter in Petersburg, früher in Wien, später Staatsminister; † 1827.

pour la guerre actuelle avec la Porte, en disant qu'elle ne peut entendre à rien là dessus sans le concert de V. M. Imp^le^, et qu'elle se refuse également à renouveller l'alliance prussienne qui finit dans le courrant de ce mois-ci.

Quant aux sûretés contre les projets prussiens, il m'a été répondu à tout ce que j'ai dit à cet égard, que l'Impératrice s'expliquoit là dessus elle même dans la lettre dont le présent courrier est porteur, et que le Prince Gallitzin est chargé de remettre au Prince de Kaunitz pour la porter aux pieds de V. M. Imp^le^. On m'assure que cette lettre contient de nouvelles assurances aussi positives, et aussi obligatoires, que tel acte, qu'on pourroit conclure à cet égard.[1]

Les ministres de l'Impératrice m'ont cité pour preuve de leur bonne foi, les moyens qu'ils nous mettent eux-mêmes en main de savoir même avant eux tout ce qui se passe entre les Cours de Pétersbourg et de Berlin, ce qu'il ne feroient certainement pas, s'ils avoient avec cette Cour quelque négotiation que nous dussions ignorer.

Par mon très humble rapport N° 3 il plaira à V. M. I. de voir que le Prince de Ligne par une suite de son zèle pour tout ce que intéresse le service de V. M. Imp^le^ a cru devoir m'envoyer un courrier, pour m'informer en confidence de tout ce qui s'est passé entre lui et le Prince Potemkin, et du véritable état des choses à l'armée. J'ai joint au même P. S. une réponse au Prince de Ligne, contenant des détails de tout ce dont il m'a paru nécessaire, qu'il fut instruit, et qui sert en même tems de supplément à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État. Par l'ensemble de toutes ces pièces il plaira à V. M. I. de voir que j'ai fait tout ce qui a pu dépendre de moi pour qu'ils soient envoyé au Prince Potemkin les ordres les plus positives pour agir offensivement, le plus promptement, et le plus vigoureusement que possible; mais dès les premiers moments de la guerre, j'ai été convaincu, que tout ce qu'on pourroit faire à Pétersbourg n'influeroit que foiblement sur le Prince Potemkin, et qu'on avoit besoin d'un homme de confiance auprès de lui, dont la personne lui fut agréable, et qui put influer sur ses décisions. C'est ce que m'a fait supplier V. M. Imp^le^ de faire choix du Prince de Ligne pour cette importante commis-

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CLIX, p. 312.

sion; malgré tout ce que j'ai fait et que je ne manquerai pas de faire encore avec toute l'ardeur, dont je suis capable, il est à même par sa position de contribuer autant que moi à rendre les opérations de l'armée russe aussi vigoureuses que nous devons le désirer. C'est ce que m'engage aussi de représenter très humblement à V. M. I. avec cette franchise que le meilleur des maîtres daigne permettre à ses serviteurs, qu'il est essentiel que le Pce de Ligne s'éloigne le moins que possible du Prince Potemkin et que lorsque V. M. I. aura besoin d'un homme de confiance auprès de maréchal Romanzow, il vaudroit mieux, que ce fut le Baron Herbert, qui se rendit à son armée.

Même après l'explosion de la guerre, et jusqu'au moment où j'ai appris la part, que V. M. I. étoit intentionnée d'y prendre, je n'ai cessé de travailler à la paix conformément aux instructions, que j'avois à cet égard, mais depuis que V. M. a annoncé, non seulement ici, mais à la France, et que par conséquent tout le monde a sçu qu'Elle alloit combattre le croissant; j'avoue que j'ai désiré avec la plus vive ardeur qu'Elle se couvre de la gloire qu'Elle est faite pour acquérir, et que toute l'Europe, qui L'a vu apporter le plus grand soin à mettre le militaire et en général les forces de Sa monarchie dans l'état le plus respectable voie, de quoi cette armée est capable, quand elle est conduite par Joseph II. Si en cela je parois bon Russe, c'est que je crois, que dans la position, où je suis, le service de V. M. Imple exige que je le paroisse, mais je La supplie d'être persuadé, que je ne le serai jamais, qu'autant qu'il le faudra pour être bon Autrichien, et pour remplir le moins mal qu'il m'est possible les fonctions de la place que V. M. I. a daigné me confier.

Il seroit inutile de dire à V. M. I. combien on a été enchanté ici de la nouvelle de notre déclaration de guerre. Sa Majesté l'Impératrice m'a témoigné sa joie et sa reconnoissance envers V. M. Imple de la manière la plus forte. Toute la nation partage à cet égard le sentiment de sa souverain, je ne doute pas que l'Impératrice ne témoigne sa gratitude à V. M. I. dans la lettre, dont le Prince Galitzin est chargé.

C'est aujourd'hui le jour, où V. M. Imple quitte sa capitale, pour se rendre à l'armée. Puissent Ses fidèles sujets n'être pas privé long tems de bonheur de L'y revoir, couvert des lauriers qu'Elle doit nécessairement recueillir.

On a appris ici avec autant de joie que de reconnoissance les dispositions que V. M. Imp[le] a bien voulu faire pour occasioner en Montenegro une diversion contre les Turcs, et porter des secours au Pascha de Scutari. Tout le monde admire la sagesse, et l'activité des mesures prises contre l'ennemi commun, et on en attend le plus grand succès.

Je viens de recevoir à l'instant le billet ci-joint de Monsieur de la Fermière, dont j'ai cru de mon devoir de porter le contenu aux pieds de V. M. Imp[le]; la lettre dont il y est fait mention étant addressée à Son Altesse Madame l'Archiduchesse; je la joins à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État; je suppose, qu'elle en contient une autre pour V. M. Imp[le].

La Grande Duchesse a appris par des lettres de Montbéliard que V. M. Imp[le] avoit daigné permettre au Prince Ferdinand de Würtemberg de faire la campagne auprès de Sa personne. Cette nouvelle lui a fait le plus grand plaisir et elle m'a parlé dans les termes les plus reconnoissans de tout ce qu'elle devoit à V. M.

Le Grand-Duc commence à se flatter de nouveau de l'espoir qu'après les couches de son auguste épouse, on lui permettra d'aller à l'armée; son équipage poursuit toujours sa route; les personnes qui lui sont attachées, sont persuadées au contraire, qu'au moment du départ, quelque nouveau prétexte l'obligera à rester ici. Pour ne pas tomber dans une répétition tédieuse dans un moment où V. M. I. est sans doute surchargée d'occupation, je prends la respectueuse liberté de me rapporter au contenu de mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État, dans lesquels je suis entré dans le détail de tout ce qui m'a paru être digne de parvenir à la connoissance de mon auguste Cour. Oserois-je après toutes les bontés, dont V. M. Imp[le] daigne me combler, La supplier encore d'y ajouter celle de donner des ordres pour que je sois instruit bien exactement de tous les événemens de la campagne actuelle; il n'échappera pas à Sa haute pénétration combien je serai questionné à cet égard par l'Impératrice et LL. AA. Imp[les] à raison du vif intérêt, quelles doivent y porter à tant de titres.

En me prosternant etc.

P. S. Le maître de Chapelle Martini arrivé depuis peu de jours m'a remis les ordres suprêmes dont il a plu à V. M. I[le]

de le charger pour moi en date du 22 octobre de l'année passée. Je ne manquerai pas de m'y conformer en cherchant de lui être utile dans tout ce qui pourra dépendre de moi. Comme c'est pour être à la tête de l'école musicale russe qu'on l'a fait venir; il fait traduire dans ce moment-ci son opera della Cosa rara, et il se propose de la faire donner d'abord après pâques par ses élèves.

Cimarosa débute par une éspèce de Pastorale, qu'il vient de composer, et qui doit être exécuté par le peu de sujets que nous avons ici pour l'opéra sérieux, entre lesquels il n'y a que Bruni qui sâche chanter, il est très fâché de devoir commencer avec des gens, qui sont si peu en état d'exécuter sa musique. Au défaut de bonnes voix, il a cherché à se tirer d'affaire par les momens d'ensemble les choeurs, et les ballets. Sa pièce devoit être exécutée jeudi passé, mais l'Impératrice s'étant trouvé indisposée, la représentation a été remise à la semaine prochaine.

CCXLVII.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 6 Avril 1788.

Ma lettre d'office ne me laisse rien à ajouter en affaires,[1] et je ne vous dirai par conséquent que quelques mots sur l'événement singulier de la liberté de se retirer accordée à Herbert et à Bulgakow avec une bonne grâce, laquelle en verité n'est rien moins que turque, et que l'on ne peut attribuer qu'à la façon de penser personelle de la majeure partie de ceux qui composent le Divan actuellement; elle n'est pas moins notable cependant, et paroit due principalement aux expressions moderées de notre déclaration, auxquelles les Turcs ne s'attendoient pas, et qui en les étonnant a diminué l'aigreur au lieu de l'augmenter.

---

[1] Unsere wesentliche Frage besteht darin, ob die Kaiserin von Russland den Fall einer directen Aggression und jenen einer von Seite Preussens auf Unkosten der Republik Polen bewirken wollenden Vergrösserung für einen und den nämlichen Fall ansehe, folglich für den letzteren die nämlichen Verbindlichkeiten als giltig erkenne, zu welchen sie für den ersten Fall namentlich sich anheischig gemacht habe. Cobenzl habe auf eine klare, bestimmte, kategorische Antwort zu dringen. Depesche vom 6. April 1788.

Nos armées autrichiennes vont donc enfin ouvrir boutique. J'espère, que celles des Russes feront de même, et je souhaite que celle des deux qui ira le plus, comme on dit, bon jeu et bon argent, puisse engager l'autre à suivre son exemple, et à la surpasser même, s'il se peut; car j'en reviens toujours là: la guerre la plus courte sera toujours la meilleure, même la seule bonne dans l'état des circonstances respectives. Je désirerois sans doute, que nous fussions les donneurs d'exemples; mais je pardonnerai cependant volontiers aux Russes de l'être. Faites tout ce que vous pourrez, et au demeurant aimez moi toujours comme je vous aime.

Sig.: Votre bon papa.

Original.

CCXLVIII.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 6 Avril 1788.

La dépêche d'office bien détaillée qu'on vous expédie aujourd'hui ne laissant rien de désirer sur tout ce qui est nécessaire pour votre conduite actuelle, je n'ai rien à vous dire en particulier sur les mêmes objets. Nous voilà donc en pays ennemis depuis Chotzim jusqu'au Danube d'un coté et de l'autre coté aussi dans la Croatie turque; il ne nous reste qu'à passer la Save pour être aussi en Bosnie et en Servie, et j'espère que cela sera fait avant la fin du mois; l'Empereur fatigué comme un chien s'étant pressé de faire la déclaration de guerre que nous aurions pu différer jusqu'à la bonne saison, et le maréchal Romanzow est sur ses terres, et le Prince Potemkin dans un bon lit à Elisabeth. On dit que les Russes ne pourront entrer en campagne que dans le courrant du mois de Juin, et par conséquent ce ne sera qu'en Août qu'ils pourront tenter de passer le Dniestre. Soit; si seulement ils vouloient faire mine de remuer plutôt, alors du moins les Turcs dans le doute devroient diviser leurs forces et envoyer une armée en Bessarabie, au lieu que voyant que de ce coté-là il n'y a pas pour eux de quoi s'inquiéter de sitôt, ils nous viennent sur le dos avec toutes leurs forces pour commencer par nous bien ploter, en attendant mieux. J'espère bien qu'ils ne nous feront pas grand mal, et je sens aussi que les Russes ne demandent pas mieux

que de nous endosser le gros de la besogne, pourque le Prince Potemkin n'aye qu'à se baisser et cueillir les lauriers, mais l'Empereur pourroit bien aussi s'ennuyer de la fête, s'il voit qu'on le laisse tout seul dans le margouillis après l'y avoir entrainé; enfin nous verrons.

Fréderic Guillaume paroit donc bien disposé à tirer parti des circonstances, on fouille dans les archives pour trouver des droits à faire valoir, on s'assure des Ligueurs en Allemagne, on manigance sous mains à Danzig, on a de l'argent en caisse, une armée prête à marcher au premier signal, et nous autres nous commercerons à délibérer avec la Russie sur le que faut-il faire? lorsque les Prussiens auront déjà tout fait. Tout cela va fort bien. Le meilleur moyen pour en imposer au Roi de Prusse seroit l'accession de la Russie au traité de Versailles, mais comme cela nous seroit fort utile à nous, et que les Russes sont dans la possession de ne consulter que leur intérêt particulier, il est tout simple qu'ils répugnent de s'y prêter. Il faut voir à quoi tout cela aboutira.

Je suis bien faché d'apprendre que vous vous plaigniez de votre santé; la paix faite, je trouve très-juste qu'on vous accorde un congé, et me flatte bien que l'Empereur ne vous le refusera pas, mais d'ici à là vous devriez un peu vivre de régime, point essentiel que certainement vous negligez trop ....

CCXLIX.

Cobenzl an Joseph.

St Pétersbourg ce 18. avril 1788.

Sire!

Monsieur le Vice-Chancelier Comte d'Ostermann vient de me remettre un rescript adressé par l'Impératrice au Prince Galitzin, dont cet ambassadeur a ordre de faire communication au Prince de Kaunitz, et qui contient le plan d'opération définitivement arrêté pour les armées russes, ce rescrit étant en langue russe, le Cte Ostermann me l'a traduit verbalement in extenso et m'en a remis en outre l'extrait ci-joint que je prends la respectueuse liberté de mettre aux pieds de V. M. Imple, et qui contient tout ce qui se trouve d'essentiel dans la pièce même. Les ministres de S. M. l'Impératrice m'ont fait observer que ce

plan tel qu'il vient d'être arrêté, revient presqu'entièrement à ce que V. M. Imp[le] a bien voulu indiquer dans la première lettre dont Elle a honoré le Prince de Ligne, et dont nous avons remis ici un extrait. Aprés y avoir mûrement refléchi, aprés que la chose a été debattue entre le conseil et le Prince Potemkin, on est revenu ici de l'idée de faire prendre possession à l'armée du Feldmaréchal Romanzow de la Moldavie et de la Valachie, et on s'est déterminé, à employer cette armée à couvrir les entreprises du Prince Potemkin, et à garantir la Pologne de toute invasion de la part des Turcs, ce qui n'empêchera cependant pas que M[r] le C[te] de Soltikow avec son corps ne fasse toutes les manoeuvres nécessaires pour faciliter le siège de Chotim et donner tout assistence au Prince de Cobourg.[1] Ce qui n'a pas peu contribué à cette nouvelle détermination pour l'armée du maréchal, c'est la conduite de la Cour de Berlin, et les indices qui se multiplient tous les jours de ses projets sur Danzig, Thorn et une partie de la Pologne; on a cru nécessaire dans ces circonstances de tenir l'armée du maréchal toujours à portée de marcher contre le Roi de Prusse dès qu'il feroit la moindre tentative pour s'agrandir.

Il a été expédié ces jours passés deux courriers, l'un au maréchal Romanzow l'autre au Prince Potemkin pour leur apporter ce plan d'opération définitivement arrêté; outre le re-

---

[1] Der Kaiser beurtheilte in einem Schreiben an Kaunitz vom 9. Mai 1788 diesen Operationsplan abfällig: ‚Es wird Ihrer Einsicht nicht entgehen, wie wenig selber allem demjenigen angemessen ist, was Ich Mir von dem wichtigen Dienst, den Ich jetzt Russland leiste, versprechen hätte sollen; da auf Chotym gar nicht gedacht worden, uns die allda versammelten Türken und Tartarn auf dem Hals gelassen werden, dadurch aber die Bukowina und Gallizien ihren Einfällen ausgesetzt bleiben, und das Korps des Prinzen von Koburg in die Unthätigkeit versetzt wird, nebst dem, dass bey der schon vorgerückten Jahrszeit, und da auf Oczakow noch nichts unternommen worden und weiss Gott wann es geschehen dürfte, Mir der ganze Schwarm der Türken ganz sicher über den Hals kömmt, weil der Grossvezir keine Ursache hätte, seine Armee zu theilen. Sie werden diese unangenehme und bedenkliche Lage dem Grafen Cobenzl mit den lebhaftesten Farben schildern, damit, obschon dermalen kein Mittel dagegen ist, wenigstens der Werth von dem, was Ich thue, erkannt werde. Auf solche Art werden wir von dem Frieden, den Sie wünschen, immer mehr entfernt, je weniger Thätigkeit und Ernst von Seiten der Russen gezeigt wird.‘ Vgl. den Brief von Joseph an Kaunitz vom 7. Mai 1788 im Anhange.

script d'office que l'Impératrice leur a adressé à cet égard. S. M. Imp[le] leur a encore adressé à chaqu'un une lettre particulière de main propre, dans lesquelles elle se sert des expressions les plus fortes pour les presser d'employer tous leurs soins, tout leur zèle et leur talent à exécuter le plus promptement possible tout ce qui concerne ce plan d'opération. Elle leur représente la nécessité d'agir avec la plus grande vigueur et d'accélérer les succès dont les deux Cours Impériales doivent raisonablement se flatter contre les Turcs, elle leur recommande à tous les deux d'agir dans un parfait concert, de sacrifier toute pique ou animosité personelle à ce qui exige le bien de son service, et en un mot, elle met en usage tout ce qu'elle croit propre à les engager à agir avec vigueur; on espère que tout ceci produira enfin l'effet de déterminer le Prince Potemkin à commencer le siège d'Oczakow, et à le pousser fortement. Il écrit lui même que l'herbe qui servoit toujours de prétexte à son inaction commence à croitre de l'autre côté du Bog, il témoigne le plus vif désir de quitter Elisabethgorod, qui devient mal sain, et il assure que toutes ses trouppes sont complèttes, et qu'il ne lui manque absolument rien pour aller en avant.

La dernière recrue a rempli le vuide qui se trouvoit dans les régimens, et d'après les listes qu'il a envoyé par le dernier courrier, et qu'on assuroit être parfaitement exactes, sans compter l'armée du Cuban ni celle de la Crimée, sans compter même les malades actuelles, le Prince Potemkin a 80/m. hommes sous les armes. S'il peut s'emparer d'Oczakow et battre l'armée turque en cas qu'il s'en présente une contre lui, il m'a été de nouveau déclaré ici, qu'il suivra précisement la marche que V. M. Imp[le] a daigné indiquer dans Sa lettre au Prince de Ligne ci-dessus mentionée.

Tant par mes très humbles relations que j'ai pris la liberté de mettre à Ses pieds que par mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État, il aura plu à V. M. Imp[le] de voir que je me suis servi de tous les moyens qui pouvoient dépendre de moi, pour faire sentir ici la nécessité d'accélérer les opérations militaires et de les pousser vigoureusement. Il n'est aucun exemple, que dans une guerre contre les Turcs, la cavallerie russe se soit pourvue de fourage pour pouvoir agir avant la crue des herbes, c'étoit donc une chose absolument impossible à obtenir dans un tems surtout où le Prince Potemkin, ne s'étant pas

attendu à la guerre il lui manquoit tant d'autres choses à son armée, et il avoit besoin d'un prétexte qui lui donna le tems de réparer les effets de sa négligence, puisse-t-il au moins nous dédommager à présent du tems perdu, en faisant des efforts proportionées aux grands moyens qu'il a en main.

Pourvu seulement qu'il agisse assez pour forcer les Turcs à employer une partie considérable de leurs forces contre lui, et par ce moyen nous en débarasser, il me semble qu'alors il peut nous être indifférent que ses succès soient plus ou moins rapides, peut-être même seroit il à désirer qu'ils ne fussent pas assez considérables pour faire renaitre à l'Impératrice le désir d'exécuter le grand plan, puisque d'après les instructions que j'ai de la Chancellerie de Cour et d'État, V. M. I. ne regardoit pas le moment assez favorable pour cela. Si pendant le tems, que les Russes employeront à s'emparer d'Oczakow et de la Besarabie, les succès des armées victorieuses de V. M. I[le] pouvoient lui assurer un équivalent non seulement des conquêtes de la Russie dans cette guerre-ci, mais aussi de l'acquisition de la Crimée, que cette puissance a fait dans un moment où les circonstances ne nous permettoient pas de suivre son exemple; il me semble qu'alors cette guerre nous aura procuré précisement l'avantage que nous devons raisonablement nous en promettre, et que ne doit on pas attendre d'une armée telle que la nôtre, conduite par notre auguste maître en personne, qui se trouve à même de se couvrir dans ce moment-ci de toute la gloire, qu'il est fait pour acquérir?

On a donné ici les plus justes éloges à l'activité avec laquelle les hostilités ont été commencées chez nous, et en le comparant dans le public avec l'inaction du Prince Potemkin, il n'en a pas resulté des vers à sa louange. Nous trouvons dans les Bosniaques les meilleurs soldats de l'armée turque, lesquels à l'arme blanche ou dans les assauts derrière les murs sont assurement aussi redoutables qu'aucune trouppe de l'Europe, mais dès que la grande armée de V. M. Imp[le] agira, dès qu'il sera question d'entreprendre un siège régulier en y employant l'artillerie nécessaire, ou de les attaquer en pleine en bataille rangée, il paroit impossible qu'ils puissent résister à la supériorité de nos moyens.

Le Grand-Duc se flatte à présent du nouveau qu'après les couches de la Grande Duchesse on lui permettera d'aller à

l'armée, les personnes de sa cour en doutent toujours, on m'assure que la déclaration de guerre de V. M. Imple à la Porte, la manière vigoureuse dont les hostilités ont été commencés chez nous, ont fait sur lui le meilleur effet possible; je suis très curieux de voir si malgré cela nous trouverons des traces de la continuation de ses liaisons avec la cour de Berlin.

Le Comte Soltikow qui commande le corps russe le plus voisin des armées de V. M. Imple m'a fait prier très instamment de porter à Ses pieds les assurances de son très humble respect, et de la joie dont il est pénétré d'être employé conjointement avec les trouppes de V. M. Imple; il espère par le zèle avec lequel il se propose d'exécuter les ordres de sa souveraine de mériter la bienveillance de son plus intime allié.

Me trouvant dans le cas d'expédier un courrier avec le rescript ci-dessus mentioné, j'ai cru pouvoir saisir cette occasion pour satisfaire au désir que m'a témoigné le grand maréchal d'Autriche Comte de Pergen,[1] que son fils puisse se trouver à Vienne pour les noces de sa soeur, en chargeant ce dernier de mes dépêches.

J'ose expérer que V. M. Ile. daignera ne pas désapprouver cette courte absence qu'il fera de Pétersbourg.

Je ne puis à cette occasion refuser à ce jeune homme le témoignage du zèle, de la bonne conduite, de la discrétion, et de l'assiduité, dont il a fait preuve pendant le tems, qu'il a passé chez moi, c'est un hommage que je dois à la vérité envers un sujet, qui annonce les talens nécessaires pour être employé utilement pour le service de V. M. Imple.

P. S. Par mon très humble rapport à la Chancellerie de Cour et d'État j'ai eu l'honneur de rendre compte du désir de l'Impératrice que son favori Mr Mamonow soit élevé à la dignité du Comte de l'Empire, et de la manière que la chose est parvenue à ma connoissance. Il est de mon devoir d'ajouter à ce que j'ai dit alors, que tous les jours je reçois des nouvelles preuves du prix infini qu'attache l'Impce à cette grâce que V. M. daignera lui accorder. Mamonow de son côté ne pense qu'à cela soir et matin, et cette bonté que V. M. I. voudroit bien

---

[1] Johann Anton Graf v. Pergen, k. k. Staatsminister in inländischen Geschäften, Präsident der niederösterreichischen Landesregierung und Oberst-Landmarschall in Oesterreich u. d. E.

ajouter à toutes celles qu'Elle lui a déjà témoigné, achevera de nous l'attacher entièrement, ce qui me paroit d'autant plus essentiel, que quoique Besborodko se soutient toujours, et que suivant toute apparence il ne succombera pas, on ne peut cependant pas répondre de ce qui arrivera à cet égard, l'attachement de l'Impérat^{ce} pour Mr Mamonow augmentant de jour en jour.

Il n'échappera pas à la haute pénétration de V. M. I. quelle humeur on prendroit ici du refus à cet égard, la même grâce ayant déjà été décidé en faveur de Lanskoy, lorsque la mort l'empêcha d'en jouir.

En me prosternant etc.

CCL.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Bersevitzy. à St Pétersbourg le 24 mai 1788.

Sire!

Le ministère de S. M. l'Impératrice venant de me remettre une déclaration ministerielle concernant les suretés que j'ai été chargé de demander relativement au Roi de Prusse, me met dans le cas d'expédier un courrier avec mes très humbles rapports aux pieds de V. M. I. et à la Chancellerie de Cour et d'État.

Je profite de cette occasion pour Lui donner en même tems la nouvelle, que Madame la Grande Duchesse est accouché fort heureusement le 21 de ce mois d'une Princesse qui portera le nom de Cathérine. Leurs Altesses Impériales avoient quitté Pétersbourg pour se rendre à Pavlovsky le 13, elles comptoient y rester jusqu'au 21. Madame la Grande Duchesse croyant accoucher beaucoup plus tard; dès le 17 S. A. I. ressentit déjà des douleurs, qui l'obligèrent de se rendre sur le champ à Zarsko Selo, ce n'étoit encore qu'une fausse allarme; mais le 21 à 10 heures du matin on vint avertir l'Impératrice, qui se rendit sur le champ chez la Grande Duchesse, et y resta jusqu'à six heures du soir. C'est à quatre heures de l'après midi, que S. A. I. fut delivrée. Les couches ont été fort laborieuses, et la Grande Duchesse a beaucoup souffert, mais Elle se porte à présent aussi bien qu'on peut le désirer, aussi bien que la Princesse nouvellement née.

J'ai l'honneur de mettre aux pieds de V. M. I. les lettres dont leurs A. I. m'ont chargé tant avant qu'après cet événement.

Le Prince de Kaunitz m'ayant fait connoître les intentions suprêmes de V. M. I. qui regardoit comme très essentiel: de se faire donner de la Cour Imp[le] de Russie toutes les assurances possibles contre tout ce que le Roi de Prusse voudroit entreprendre, et ayant reçu des instructions détaillées à ce sujet, j'ai mis tous les soins, tous les efforts qui étoient en mon pouvoir à m'y conformer exactement. Mes ordres portoient de demander une déclaration ministérielle, qui nous assurat de la part de l'Impératrice pour le cas où le Roi de Prusse tenteroit de s'agrandir en Pologne, les mêmes mesures, aux quelles elle s'étoit engagé pour le cas d'une diversion de sa part pendant une guerre turque, c'est à dire, de faire cause commune avec nous contre lui, et d'y porter toutes les forces, qu'on pourra soustraire à un état défensif contre les Turcs. Tel est aussi le contenu de la déclaration ci-dessus citée, et jointe à mon très humble rapport à la Chancellerie de Cour et d'État, dans laquelle on a pris pour modèle ce que porte l'article secret du traité relativement à une diversion de la part du Roi de Prusse.

Cette déclaration étant signée de tout le ministère de l'Impératrice a la même force qu'un traité,[1] il me semble moyennant cela d'après mon foible jugement, que cet objet se trouve rempli.

Quant à l'alliance avec la France, il plaira à V. M. I. de se rapeller que j'ai été chargé d'effectuer ici:

---

[1] Sa Majesté l'Impératrice ne balance pas à Lui donner de nouveau l'assurance la plus formelle, que si le Roi de Prusse entreprenoit dans les conjonctures présentes de s'emparer de quelques unes des possessions actuelles de la République de Pologne, Sa Maj. l'Impératrice n'hésiteroit pas un instant de se joindre à Sa Maj. l'Empereur, pour faire conjointement à ce Prince les réprésentations les plus énergiques et les plus capables de le détourner d'un dessein nullement compatible, ni avec la bonne intelligence et la tranquillité entre les voisins, ni avec la religion des traités, et qu'en cas que ces réprésentations fussent infructueuses, Sa Maj. l'Impératrice, faisant cause commune avec Sa Maj. l'Empereur, employeroit pour empècher l'effet d'un telle dessein, toutes les forces et tous les moyens que la sûreté de son propre empire et le besoin d'opposer une défense convenable à son ennemi actuelle la Porte Ottomane, pourraient laisser à sa disposition. St Petersburg, 10. Mai 1788; unterzeichnet: Jean Ostermann, Alex. Comte de Besborodko, Marcow.

Que la Russie se déclare prête à renouveller le traité de 1756, ou s'il étoit impossible d'obtenir son aveu à cet égard, de proposer:

Qu'il soit donné à la France des assurances positives, qu'on ne veut pas pousser les choses jusqu'à la destruction totale de l'Empire Ottoman.

De lui promettre que si jamais il étoit question de cet événement on se concerteroit avec elle à cet égard.

De l'assurer qu'à la paix, elle seroit seule chargée de la médiation et qu'on cherchera à lui faire obtenir la libre navigation de la Mer noire.

De lui témoigner toute la bonne disposition possible pour la sureté présente et future des avantages que lui procure son commerce dans le Levant.

Qu'en revanche la France s'engage à faire cause commune avec les deux Cours Imp[les] contre le Roi de Prusse non seulement s'il les attaque, mais même s'il tente de s'agrandir en Pologne. •

J'ai cru devoir proposer à la Russie tout à la fois et le traité avec la France, et ce que nous proposions d'y substituer en cas du refus de sa part, il m'a paru plus avantageux au succès de l'affaire d'avoir son aveu sur le tout ensemble, quitte à se relâcher de ce qu'on ne pourroit effectuer.

La réponse de la Russie à tous ces points se trouve consignée dans un rescript de l'Impérat[ce] au Prince Galitzin, dont cet ambassadeur a ordre de remettre une copie au Prince de Kaunitz. Elle porte: Que l'Impératrice est prête à conclure avec la France le même traité d'alliance défensive, qu'elle a avec V. M. sans y comprendre cependant l'article secret relatif à la Porte. On y exceptera du casus foederis toute guerre avec la Turquie, avec l'Angleterre, en Asie, en Italie, et dans les deux Indes; on stipulera la néutralité de la France pour la guerre actuelle, de manière à ce qu'il ne puisse plus être question des secours indirects, que jusqu'ici la Porte recevoit de la Cour de Versailles.

L'Impératrice partage le désir de V. M. que la France s'engage à s'unir aux deux Cours Imp[les] contre le Roi de Prusse non seulement en cas de diversion, mais même des tentatives de sa part pour s'agrandir en Pologne. S. M. I. demande également, que si l'Angleterre vouloit mettre obstacle au passage de

sa flotte, ou l'attaquer en haine de cette alliance, la France fit cause commune avec elle.

L'Impératrice désire que non seulement le Roi d'Espagne, mais encore le Roi de Naples accède à cette alliance.

S. M. I. a de la répugnance à donner dès à présent à la France l'assurance d'une médiation exclusive, mais elle se déclare prête à accepter ses bons offices avec beaucoup de reconnoissance.

Il est dit dans le rescript que l'Impératrice ne désire de la Porte qu'une satisfaction convenable pour l'insulte faite à son ministre, qu'une indemnisation juste des fraix de la guerre, et une sureté complète pour l'avenir, en ajoutant expressement que ceci est bien loin de porter avec soi la destruction de l'Empire Ottoman.

Dans le cas où les Turcs forceroient par leur obstination les deux Cours Imp[les] à prolonger la guerre, et par cette augmentation des dépenses de demander aussi des plus grands dédommagemens, on promet de s'entendre avec la France, comme aussi de lui confier les conditions de la paix dès que les circonstances permettront de former un plan là-dessus.

L'Impératrice cite ses ordonances relativement au Port de Cherson, Sebastopol et Theodosia, et ses traités de commerce, pour prouver qu'elle verra avec plaisir le pavillon marchand de toute nation amie, et notamment de la France sur la Mer noire. Mais elle ne pourroit consentir d'y voir le pavillon de guerre, le sien même n'ayant pas le droit de passer le canal de Constantinopel.

S. M. I. se déclare prête à contribuer à la sureté du commerce de la France pour l'avenir, et on finit par demander le plus profond secret sur cette négociation.

D'après mon foible jugement il me semble, que cette affaire prend une tournure, qui promet un bon succès. C'est aussi ce qu'en pense le Comte de Segur, à qui j'ai cru devoir confier en général les intentions de la Russie, et qui ne doute pas, que sa Cour ne les trouve à sa convenance. Les ordres suprêmes de V. M. I. me mettront à même de connoitre, si nous envisageons la chose sous son véritable point de vue.

Le désir de l'Impératrice est que toute cette négociation se fasse le plus que possible par l'entremise de V. M. I., et que par conséquent le Comte de Mercy soit autorisé à faire part

au ministère de Versailles des intentions de la Russie détaillées dans le rescript de la manière qu'on croira la plus propre à les faire goûter par la cour de France. Ceci me paroît également pouvoir nous convenir puisqu'en même tems qu'il est de notre intérêt, que la Russie, et la France soit bien ensemble, il ne nous importe pas moins, que ce soit par nous et non autrement, que cette union s'effectue.

Il ne sera rien dit dans ce moment-ci au Comte de Segur à cet égard, mais lorsqu'il aura reçu son courrier, qui probablement lui portera des ordres relatifs à cet objet, il lui sera répondu dans le même sens de ce qu'on m'a dit aujourd'hui.

Mais si la partie politique prend une assez bonne tournure, il n'en est pas de même de la partie militaire, et rien n'est plus déshonorant que l'inaction dans laquelle sont resté jusqu'ici les armées russes. Je puis avoir l'honneur d'assurer très humblement que tout le public en est revolté, et qu'en comparant l'activité avec la quelle V. M. I. a commencé partout les hostilités avec la conduite du Prince Potemkin, il en résulte les plus grands, les plus justes éloges pour l'auguste allié de la Russie, et les expressions les plus outrageantes pour le général de Catérine II[de]. C'est surtout la prise de Sabatsch par V. M. I. en personne qui a produit cet effet qu'Elle me permette de témoigner à Ses pieds la joie dont j'ai été pénétré à la nouvelle de cet événement. La gloire de V. M. I. m'est plus chère que toute chose au monde, qu'Elle juge de mon bonheur lorsque j'apprends qu'Elle s'achemine à grands pas vers le seul genre de succès dont l'occasion lui avoit manqué jusqu'ici, et qui doit mettre Joseph II au nombre des plus grands capitaines dont l'histoire nous ait conservé les noms.

Je n'ai besoin que de m'en rapporter à mes rapports, à la Chancellerie de Cour et d'État pour prouver tout ce que le Prince de Ligne et moi avons fait, dit et écrit à fin d'accélérer le commencement des opérations de l'armée russe, le tout en vain. Il a fallu attendre cette maudite herbe que Dieu confonde, et perdre moiennant cela huit mois dans l'inaction. Je ne suis pas dans le cas de ménager les expressions, vis-à-vis des ministres russes, eux-mêmes en disent tout autant que moi à cet égard.

Je suis convaincu que l'Impératrice le sent, qu'elle en est même intérieurement pénétrée, mais son amour propre qui a

fait choix du Prince Potemkin, qu'elle regarde comme son elève, et son amour pour Mamonow qui le soutient, l'empêchent de sévir comme il le faudroit contre un homme qui la sert si mal. Reste à voir si à présent, qu'il doit enfin être en mouvement avec toute son armée, il réparera le tems perdu et marchera à grands pas? C'est ce dont l'Impératrice se flatte et qui elle me promet à chaque occasion.

Je me suis plaint amèrement de la conduite des généraux russes relativement au Prince de Coburg,[1] les quels après avoir demandé eux mêmes qu'il agit offensivement, après avoir proposé la réunion du corps de Soltikow avec nos trouppes, après que les magazins étoient déjà préparés par nous à grands fraix, tout d'un coup ont changé leur plan, et nous mettent par là dans le cas de perdre le fruit du commencement heureux des opérations en Moldavie.

On a été ici tout aussi faché que chez nous que le maréchal Romanzow par une fausse intreprétation du plan d'opération, dont le Comte Pergen a été porteur, n'ait pas consenti sur le champ à faire marcher le Comte Soltikow pour se joindre à nous, on espère que peut-être la lettre du maréchal Romanzow au Prince Potemkin dont le Baron de Herbert a été porteur, et la réponse du Prince pourront encore remédier à la chose. N'ayant pas été informé que V. M. I. avoit changé de résolution relativement au siège de Chotim, et de l'arrangement qui avoit eu lieu pour la réunion du corps de Soltikow avec nous, ce n'est que fort tard et tout à fait après coup que j'ai pu parler de cet objet que je n'ai appris, que par ce qui m'en a été dit ici.

Le Grand-Duc s'occupe à présent beaucoup des affaires de la marine, il se fait rendre compte de tout, ordonne tout par lui même et y donne le plus grand soin; on attribue ce changement à des reproches que lui a fait faire l'Impératrice sur les torts envers elle, auxquels elle a ajouté, qu'au lieu de fronder des choses qu'il ne savoit qu'imparfaitement, il feroit mieux de se mêler du département qu'elle lui avoit confié. On

---

[1] Friedrich Josias Prinz v. Coburg-Saalfeld, k. k. Feldmarschall, Sieger bei Chotym, Botussan, Rohatiz, Tokschan, Martinesti im österr.-russischen Kriege gegen die Türken, später commandirender General des Reichsheeres gegen Frankreich (1793). Geb. 1737; † 1815.

trouve qu'il est trop vétilleux, trop minutieux, et trop sévère, je crois cependant, qu'à tout prendre le département y gagnera du côté de l'ordre.

On est encore dans la même incertitude, touchant le départ de S. A. I. pour l'armée, la chose doit être bientôt décidée à présent que la Grande Duchesse est accouchée.

La grâce que V. M. I. a daigné accorder au Prince de Würtemberg en le nommant général major, et le plaçant dans le corps des grénadiers à Semlin, a fait le meilleur effet auprès de Leurs Altesses Impériales. Elles m'en ont parlé dans les termes les plus reconnoissantes envers V. M. Je sais aussi que dans leur société intime, elles ont marqué vivement toute leur sensibilité à cet égard.

La manière dont M[r] Mamonow a été fait aide de camp général prouve évidemment jusqu'où va l'attachement de l'Impératrice pour lui, et qu'il dévient de jour en jour un personage plus importante à la Cour de Russie. Orlow, Potemkin et Lanskoi sont les seuls favoris avant lui qui ont été si loin, encore n'ont ils obtenu cette grâce qu'après un tems considérable de faveur.

Mon zèle pour le bien du service de V. M. me fait une loi de porter à Ses pieds la remarque, que voilà déjà un tems assez considérable qu'Elle ne m'a chargé d'aucune lettre pour l'Impératrice. Cette correspondance directe est très nécessaire à cultiver assiduement.

Si le vainqueur de Sabatsch prouve surement qu'il est le meilleur général qu'aye eu la Maison d'Autriche, il n'est pas moins vrai, qu'il ne sera jamais mieux servi à la Cour de Russie que par le Comte de Falkenstein.

Pour ne pas abuser de la patience de V. M. I. à une époque où chaqu'un de Ses momens est si pretieux, je prendrai la respectueuse liberté de m'en rapporter au contenu de mes dépêches à la Chancellerie de Cour et d'État sur les événemens pour aujourdhui.

P. S. Ma très humble relation ainsi que mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État étoient déjà rédigés lorsque le Vice-Chancelier Comte d'Osterman m'a appris que dans l'entrevue de deux maréchaux attendue depuis si long tems il avoit été decidé après les succès des armes de V. M. I. dans

la Moldavie, que l'armée sous les ordres du maréchal Romanzow après avoir passé le Dniester agiroit entre ce fleuve et le Pruth, tandis que l'aile droite, où le corps commandé par le Comte Soltikoff soutiendroit les opérations du Prince de Cobourg. Le maréchal passera incessamment le Dniester, et les trouppes du Prince Potemkin sont toutes en mouvement pour commencer les opérations de son côté.

Il paroit qu'il y a eu tout plein de mésentendu dans cette malheureuse affaire du siège de Chotim. D'abord l'Impératrice n'a adopté le plan d'opération que V. M. I. a daigné lui indiquer dans sa première lettre au Prince de Ligne que sous quelques restrictions relativement à l'armée du maréchal Romanzow, ainsi que j'en ai fait alors mon très humble rapport aux pieds de V. M. I. en son tems, et que le Prince Galitzin a eu ordre de le dire à Vienne. Lorsque V. M. I. a bien voulu se rapprocher de leur plan en permettant au Prince de Cobourg de faire le siège de Chotim, eux au contraire étoient revenus au premier plan de V. M. de faire agir le maréchal Romanzow entre le Dniester et le Bug, et de ne rien faire en Moldavie. C'est ce que j'ai mandé par le Comte de Pergen. Depuis les succès en Moldavie on fait décider définitivement, que l'armée de Romanzow agiroit entre le Dnister et le Pruth, et que son aile droite couvriroit le corps du Prince de Cobourg.

Au moins à présent y a-t-il quelque chose de décidé, et on part d'un point fixe. Ce Prince Potemkin qui non plus que les moutons ne pouvoit pas marcher sans herbe veut enfin se mettre en mouvement. Dieu veuille seulement que ses opérations soient telles qu'elles attirent une partie considérable des forces turques contre lui, et les empêchent d'être toutes tournées contre V. M. C'est là ce que nous devons le plus désirer, et il paroit presqu'impossible, que cela soit autrement.

CCLI.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 31. May 1788.

Le courrier que nous vous envoyons aujourdhui ne vous apporte que votre femme. Vous ne recevez cette fois-cy point de depêche d'office, d'abord parceque, comme le courrier sera

au moins cinque semaines en chemin, tout ce qu'on pourroit vous mander seroit peut-être changé jusques-là, et puis parceque tant que nous n'avons pas votre réponse aux directions que vous avez reçu en dernier lieu, nous ne pouvons rien vous mander, ni à vous ni au Comte de Mercy à Paris. Nos affaires à l'armée vont clopin clopant, nous voilà au commencement de Juin encore en deça de la Save, et cela parceque l'Empereur dit publiquement qu'il est la dupe des Russes, qu'ils ne font rien à dessein pour lui laisser tout le poids de la guerre sur le dos, qu'il n'est pas assez fou de s'épuiser inutilement d'hommes et d'argent contre toutte l'armée Ottomane afin que le Prince Potemkin puisse prendre Oczakow bien commodement, en employant touttes les forces de l'Empire russe contre la seule garnison. Regis ad exemplum les mêmes propos se tiennent dans l'armée, dans tout le public et même chez l'étranger, d'une façon vraiment scandaleuse. J'en suis en désespoir, puisqu'à mon avis nous devrions bien faire la guerre de notre coté sans nous embarasser le moins du monde, si les Russes la font bien ou mal du leur; mais enfin, les choses sont ainsi, l'Empereur pense et parle comme je viens de le dire et agit en conséquence, surtout depuis qu'il a appris que les pauvres quattre bataillons Russes, qui avoient joint le Prince Cobourg, se sont aussi retiré. Je ne sçais pas ce qui arrivera plustard si non que les maladies vont a présent arriver avec la chaleur, et que par conséquent le passage des rivières s'effectuera moins que jamais. L'Empereur paroissant bien decidé à se tenir sur la simple déffensive, tant que les Russes n'auront pas fait des progrès de leur coté et obligé le Grand Visir à envoyer à leur rencontre une grande partie de l'armée rassemblée à Sophia.

En Croatie le Prince Lichtenstein attend un renfort de 15.000 hommes qui ne se trouveront en place que dans trois semaines d'ici; alors je suppose qu'il restera aussi sur la défensive tant que l'Empereur n'aura pas passé la Save. Le Prince Cobourg malgrè deux ordres qu'il a reçu de l'Empereur de vuider tout de suite la Moldavie, pour rentrer dans la Bouccovina, n'a pu se résoudre jusqu'ici à abandonner Jassi et ses habitants à la cruauté des Turcs; il a même tenté de prendre Chotim, mais avec quelques canons de régiment pour toutte artillerie et de grenades au lieu de bombes, il n'a pu parvenir ni à faire brèche ni à mettre le feu dans la place, dont la prise

auroit été une affaire de deux jours, si le corps de Soltikow s'étoit joint à lui, après quoi il auroit encore eu du tems de reste pour aller épauler les fiers explois du grand Héros d'Elisabethgorod. Enfin nous verrons comment tout cela ira, mais je crois que le plus sage sera de songer à la paix le plutôt le mieux, puisqu'il me semble que les Turcs ne doivent pas encore être en peine de sortir de l'Europe.

Enfin Herbert est arrivé à Livourne après avoir été près de trois mois en mer; il se porte bien et se rendra probablement ici à petites journées dès qu'il sera sorti de quarantaine. Adieu, tachez de vous bien porter, ce qui n'empêchera pas que vous obteniez un nouveau congé à la paix.

CCLII.

Joseph an Cobenzl.

Par courrier Michalovsky. Semlin ce 17. Juin 1788.

J'ai reçu, Mon cher Comte de Cobenzl, votre dépêche du 24. Mai et je vous suis obligé des détails que vous me marqués. Mais à l'égard du projet d'alliance entre la Russie et la France je ne puis que me rapporter à ce que vous en dira le Prince de Kaunitz, qui ne m'a pas encore fait passer ses idées là dessus. Je me bornerai donc à vous parler d'objets militaires et à vous éclaircir des doutes que vous pouvés en avoir eus.

Dans le premier projet de campagne que je fis l'année passée après que la guerre a été déclarée et qui à ce que vous m'avés marqué dans le tems, fut adopté à Pétersbourg, je ne pus m'imaginer que l'armée russe que le Prince Potemkin disoit toute prête à franchir les frontières et à assiéger Oczakow, fut au mois de Juin encore au point où elle étoit au commencement. Je croyois pour sûr qu'après la déclaration de guerre et surtout après l'affaire de Kinburn qui avoit si bien réussi, que la flotte turque ne pouvoit plus tenir la mer, qu'on se seroit empressé à tenter quelque chose sur Oczakow ou à bloquer cette place durant l'hiver pendant que dans la même saison j'avois formé des projets sur Belgrade, qui étoient si bien combinés qu'ils ne pouvoient manquer sans une de ces fatalités qu'il est impossible de prévoir. De cette manière nous aurions

obligé les armées turques à se partager, en même tems que les Bosniaques eussent été retenus chés eux par le corps que je destinois d'agir dans cette partie, tout comme je méditois de faire une diversion aux Albanois par l'intelligence que j'avois avec les Montenegrins et que j'entamois avec le Pacha de Scutari. Tous les Chrétiens de Servie m'étoient devoués. Il ne restoit donc à la Porte que ses Janissaires soudoyés de Constantinople, ses trouppes de Roumelie, de Bulgarie et d'Asie qui en partie étoient occupées par les forces russes dans le Cuban et vers la Georgie, joint à cela menacée par les flottes russes dans la mer noire et l'Archipel, et n'ayant plus que quelques misérables Tatares, je croyois que la Porte seroit fort embarrassée et n'auroit que des moyens assés foibles à déployer dans les deux points d'attaque, mais cet ordre des choses a pris malheureusement une toute autre tournure; car mon expédition à Belgrad manqua, les armées russes ne firent aucun mouvement depuis, leur flotte sur la mer noire fut fort mal traité par un coup de vent, quelques uns de mes généraux commirent aussi des gaucheries dans leurs dispositions, et les petites entreprises qu'ils tentèrent, les inondations du printems furent assés fortes, les digues absolument nécessaires pour parvenir aux rivières et pour entretenir la communication, furent mal imaginées et mal conduites et ne purent être achevées à tems. Enfin sachant le Grand-Visir déjà arrivé à Sophie, le Seraskier à Nissa, un autre à Vidin avec des corps de trouppe: voyant arriver journellement à Belgrade des convois et renforts considérables et étant assuré par toutes les nouvelles de Constantinople que le Grand-Visir et toute la nation suivant les conseils que les ministres d'Angleterre et de Prusse leur donnoient, étoient decidés et désiroient même de marcher avec toutes leurs forces contre moi, et sachant aussi qu'il n'y avoit pas un turc, hormis les garnisons, qui eut passé le Danube pour s'opposer à l'armée russe et que par conséquent toute la boutique me viendroit sur le corps au moment que je serois occupé du siége de Belgrade, que je n'aurois pu achever avant leur arrivée, et que par là je me trouverois entre une garnison de 12 à 15 mille hommes et une armée, Dieu sait de quelle force, et que je n'aurois pour toute retraite et communication que deux ponts sur deux grands fleuves et une armée qui par la necessité absolue doit couvrir une étendue de 150 lieues de païs cultivé et peuplé non pas

contre de simples dommages, mais contre une destruction totale, n'étoit pas d'une force proportionée à se partager en deux parties, l'une pour faire et continuer le siége, et l'autre pour aller combattre le Grand-Visir; tout cela m'a décidé à ne pas passer la Save pour le présent, mais à attendre des événemens plus propices. Je ne vous nierai point, mon cher Comte, que ce parti m'a couté un grand effort de raison, mais c'étoit de l'avis de tout le monde le seul parti à prendre pour le moment. Il ne faut attribuer qu'au zèle du Prince de Cobourg toutes les demandes, les petites difficultés et les mésentendus qu'il y a eu entre lui et l'armée du Maréchal Romanzow. Je n'y étois pour rien, de même que toutes les déclarations qu'il a faites tant à la garnison de Chotym qu'au commandant de Kaminiek sont parties de sa plume sans y avoir été autorisé de ma part, et je crois qu'on pourra bien se l'imaginer.

Ce vrai état des choses change aussi la face des affaires et du premier projet de campagne. Je sents fort bien, car je suis juste, que le Prince Potemkin ne peut point passer le Bog et marcher sur Oczakow avec toutes ses forces, tant que la Crimée est menacée de toute la flotte du Capitan Pascha et que celle de la Russie qui loin d'être parvenu à l'Archipel, n'est pas même sortie encore de Cronstadt, n'oblige le Capitan Pascha à partager ses forces navales. C'est donc à l'armée du Maréchal Romanzow à avancer. La Moldavie est toute ouverte et une partie en est déjà occupée par mes trouppes. Si l'on peut se défaire de la garnison de Chotym, toute la Gallicie la Buccowine et une grande partie de la Pologne seront en sureté, et le corps du Prince de Cobourg pourra agir à mesure que le Maréchal Romanzow avancera en Valachie vers le Danube en cotoyant sa droite et en tirant à lui les trouppes de la Transilvanie et même celles du Banat. Ceci doit obliger l'armée du Grand-Visir à se partager, et si cela arrive, c'est alors le moment pour moi d'avancer et d'aller chercher à livrer bataille au premier corps turc que je pourrois atteindre et si je m'en tire avec succés, je pourrois tout de suite commencer le siège de Belgrade.

Voilà, mon cher Comte, en peu de mots le plan de campagne que les circonstances actuelles me permettent de faire. Je ne manque certainement ni de bonne volonté ni de désir de faire pour le mieux. Il ne faut non plus vous cacher qu'il con-

vient de penser à une seconde campagne, puisque nous ne pourrons parvenir dans celle-ci à avoir des données propres à forcer les Turcs à une paix convenable et raisonnable. C'est sans doute un grand mal; mais il vaut mieux en convenir tout de suite que de se leurrer de vaines espérances et de manquer à prendre à tems ses arrangemens en conséquence.

Vous insisterés toujours fortement à ce que le Roi de Prusse ne puisse tirer parti de cette situation, car ja sais qu'il en a grande envie.

Pour Mamonow vous aurés déjà appris qu'il a été fait Comte du St Empire.[1]

En vous joignant ici une lettre pour S. M. l'Impératrice[2] et deux autres pour Leurs Altesses Impériales je vous prie, mon cher Comte, de croire que je suis toujours avec les mêmes sentimens d'estime et d'amitié

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCLIII.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 28. Juin 1788.

Auriez-vous cru, il y a un an, qu'une guerre avec les Turcs se feroit par les deux Cours Impériales de la manière qu'elle se fait en effet? Si vous l'avez cru, vous êtes un prophète, car dans toute l'Europe, pas même dans l'Empire ottoman, je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui l'ait imaginé. Où est donc cette grande mobilité des armées disciplinées et exercées à l'Européenne, cette abondance de fournitures et agrés de toute espèce, à la faveur de laquelle au premier coup de sifflet les armées sont prêtes à marcher et à agir? Il est facheux que tout cela ne soit que charlatanerie chez nous aussi bien que chez les Russes, et que d'un coté comme de l'autre on ait laissé tout le loisir à l'ennemi non seulement de se préparer à une vigoureuse défense, mais même de nous attaquer

[1] Mit Diplom vom 9. Mai 1788.

[2] Bei Arneth, l. c. Nr. CLX, p. 313.

avec un avantage marqué pour peu qu'il ait du jugement et de la conduite. Patience; ce qui est fait, est fait; tâchons du moins de mieux faire à l'avenir; mais tout est perdu, si la conduite des Russes continue à être telle à convaincre l'Empereur qu'ils ne songent qu'à faire leurs affaires à nos dépens, que non contents de ne seconder en aucune manière ce que nous n'avons entrepris que sur leurs sollicitations, ils contrarient partout nos propres dispositions par leurs émissaires en Moldavie, en Albanie, en Montenegro. Avec une poignée de monde le Prince de Cobourg a le bonheur d'occuper la Moldavie jusqu'au Pruth, et de s'y soutenir du moins jusqu'ici tout seul, et des officiers Russes munis d'ordres du Maréchal de Romanzow ont l'insolence de venir à Jassy, de citer les Boyards séants au Divan à la barbe du commissaire que l'Empereur a préposé à l'administration du pays occupé par notre armée, de leur offrir protection, et de prétendre d'y établir des recruteurs Russes dans le tems que nous formons à grands fraix des corps de Moldaves et d'Arnautes pour la défense du pays, et pour suppléer du moins en partie au défaut des Russes, qui après beaucoup de promesses nous ont toujours fait faux bond.

Nous dépensons déjà plus d'un million dans Montenegro en argent comptant, armes et munitions que nous y envoyons à force, nous y faisons passer quelques centaines de soldats, bas officiers et officiers pour former avec une peine infinie un corps de six à sept mille hommes pour agir vers la Bosnie, et à peine avons nous porté des plaintes contre les intrigues scandaleuses du Major Sava Mirkowitz, que Mr. de Soborowsky envoye deux autres officiers dans le même district pour tâcher de nous enlever deux mille recrues, dont il dit avoir besoin pour les embarquer sur sa flotte. Depuis six mois nous travaillons à gagner le Bacha de Scutari et à l'engager à marcher avec ses trouppes vers la Bosnie, et des émissaires Russes sont chargés de l'en dissuader pour qu'il se tourne plutôt vers Salonique. Ce qui doit résulter de cette belle conduite des Russes envers nous est facile à prévoir, et si tous ces émissaires et en Moldavie et en Montenegro ont cherché à exécuter jusqu'ici leurs commissions impunément, on ne le doit qu'à l'extrème déférence que toute notre armée a pour l'Impératrice, à laquelle on n'a pas voulu donner jusqu'ici le plus petit sujet de mécontentement; mais vous sentez bien, qu'à la longue cela ne peut

pas durer, et si on ne veut pas en voir résulter les suites les plus funestes, il faut à tout cela, non pas des compliments, des promesses, mais les dispositions les plus promptes et les plus efficaces pour couper la racine à ces contrarietés scandaleuses, ce qui, à mon avis ne peut s'effectuer solidement que d'une façon, qui est 1° de faire rappeler tout de suite tous les émissaires Russes qui se trouvent dans Montenegro et en Albanie, et de n'y envoyer plus personne; 2° de défendre bien expressément au Maréchal de Romanzow de dicter la loi dans les districts du pays ennemi occupé par nos trouppes.

Voilà deux choses qu'il faut absolument que vous tâchiez d'obtenir, quand ce ne seroit que pour prévenir des scènes scandaleuses aux yeux de l'Europe. Pour le reste, messieurs les Russes feront ce qui leur plaira, ils passeront le Dniestre ou ne le passeront pas, ils assiégeront Oczakow et Bender ou ne les assiégeront pas, c'est leur affaire; l'Empereur las de faire depuis quatre mois la guerre tout seul paroit bien déterminé à ne plus pousser la charrette de son coté avant qu'ils ne commencent à la pousser du leur. Il est vrai que dès le commencement nous sommes convenus que chaqu'un de nous fera la guerre de son coté comme il voudra et pourra, mais bien entendu qu'on la feroit en même tems, et non pas que les Russes ne se mettront en jeu qu'après que les Turcs se seront un peu fatigués en se chamaillant avec les Autrichiens. L'Empereur du moins dit, qu'il ne l'entend pas comme cela, et qu'après avoir déjà perdu un tems precieux, il aime mieux perdre encore le reste de la campagne que de s'hasarder avec toute l'armée du Grand-Visir pour faire beau jeu à Mrs. de Romanzow et Potemkin .....

CCLIV.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 29. Juin 1788.

Je n'ai pas vu ce que vous mande l'Empereur, dont la lettre m'est parvenue cachetée cette fois-ci sans copie; je ne veux pas m'exposer moyennant cela à vous dire plus ou moins ou autrement qu'il ne peut vous avoir dit sur les objets militaires, et je me bornerai par conséquent à l'aveu de ma douleur et de mon étonnement à voir faire la guerre à l'un et l'autre

des deux cours impériales, qui devoient anéantir, croyoit on, l'empire ottoman, si elles vouloient, aussi pitoyablement et peu honorablement, qu'elles l'ont fait jusqu'ici, et quelles la feront vraisemblablement par la suite, ayant négligé de faire tout ce qu'elles auroient voulu avec facilité et sans risque depuis six mois, et se trouvant aujourd'hui vis-à-vis des Turcs dans le cas diamétralement opposé, après leur avoir laissé le tems de mettre toutes leurs flottes en mer et toutes leurs armées en campagne, à moins qu'il n'arrive des miracles, sur lesquels je ne pense pas que l'on doit compter, parce qu'ils ont passé de mode.[1]

De mon coté j'ai bien fait tout ce que j'ai pu, pour que les choses n'allassent pas, comme elles sont allées malheureusement. Vous voyez, comme moi, que j'y ai perdu mes peines, et il ne me reste par conséquent qu'à gémir de tout ce que je vois, et à me dire souvent tout à bas à moi-même, que lorsqu'on ne sait pas faire la guerre mieux que cela, on ne devroit pas s'en méler.

Nous allons voir de quoi accoucheront enfin vos Russes, et je vous avoue que j'ai grand peur que ce ne sera désormais que de l'eau claire, à moins qu'ils ne parviennent à livrer bataille à la plus considérable des armées turques qu'ils trouve-

---

[1] Am 24. Juni 1788 schrieb Kaunitz an den Kaiser: ‚J'ai renvoyé tout de suite à la chancellerie de V. M. la lettre du Prince de Ligne qu'Elle a bien voulu me communiquer, et comme de raison, j'ai été vivement peiné, mais peu étonné de son contenu: tout ce que les Russes auroient pu entreprendre sans beaucoup de risque et de peine depuis trois mois, n'étant plus guère dans le cas de pouvoir l'être avec la même facilité et sans beaucoup de danger, depuis qu'ils ont laissé aux Turcs tout le tems nécessaire pour mettre leurs flottes en mer et leurs armées en campagne; ainsi que je conçois que nous sommes à peu près dans le même cas aujourd'hui par les mêmes raisons; et j'avoue à V. M. que pour Sa gloire et Ses intérêts je ne me consolerai jamais de ce que dans le cas de pouvoir prendre Belgrade quatre fois pour une, depuis le 1r d'Avril, cela n'ait pas pu avoir lieu. Je ne puis pas m'empêcher d'en gémir, mais sans me permettre de rien ajouter ultérieurement sur le facheux état présent des choses, suite naturelle malheureusement du passé, je me bornerai au souhait le plus ardent, que V. M. puisse être mieux conseillée et mieux servie par la suite qu'Elle ne l'a été jusqu'ici sur les opérations militaires. Je prie Dieu qu'il daigne exaucer mes voeux. Je recommande à V. M. toutes les attentions possibles pour la conservation de Sa prétieuse santé, et je lui baise les mains avec la plus respectueuse tendresse.

ront devant eux, et à les battre non pas un peu, mais complétement; quod faxint superi.

Quant au rescript adressé au Prince Galitzin sur la négotiation avec la France, j'y ai fait tout ce que j'ai pu comme vous le verrez par ma lettre d'office. Reste à voir ce que cela produira.

Vous ne reverrez plus, comme on vous l'aura mandé naturellement, votre petit Pergen,[1] et j'en suis bien aise pour lui, parceque ce que l'Empereur a fait de lui, lui fait un établissement pour la suite, au lieu que la carrière politique ne l'eut mené à rien.

Puissiez vous nous mander bientôt quelque exploit des Russes, qui en vaille la peine.

Je vous embrasse de tout mon coeur

Sig.: Tout à vous.

Original.

CCLV.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Zaremba. à St Pétersbourg le 2 juillet 1788.

Sire!

Les affaires entre la Russie et la Suède ayant pris une tournure si sérieuse, qu'on ne peut en attendre autre chose qu'une rupture formelle en très peu de tems, j'ai cru de mon devoir de ne pas différer d'expédier un courrier aux pieds de V. M. I. pour Lui faire mon très humble rapport de ce qui s'est passé jusqu'ici, me réservant d'en faire partir un second, ou de saisir une occasion également prompte pour Lui faire connoître le parti auquel se sera décidé Sa Majesté l'Impératrice.

Déjà depuis le mois d'avril on a eu ici des nouvelles des armemens suédois, auxquels dans le premier moment on n'a pas cru devoir faire une trop grande attention. On savoit déjà qu'ils étoient aussi considérables, qu'ils pouvoient l'être, que le ministre de Suède, Baron de Nolken, n'en avoit reçu aucun avis de sa Cour, et tout ce qu'il a dit au Vice-Chancellier à ce sujet n'étoit absolument que de son propre mouvement et par

[1] Graf Pergen, der Botschaft zugetheilt.

une suite de son désir personel, qu'il ne survint aucune brouillerie entre son païs et celui-ci, où il s'est marié, où il a des dettes, et auquel il tient par conséquent de toute manière. Lors même que Mr de Nolken reçut son premier courrier, il ne parla au ministère que pour demander un passeport pour le réexpedier. C'est cependant ce même courrier appelé Morion dont le retour a servi de prétexte au Roi de Suède pour tout ce qu'il a dit au Sénat, pour faire approuver ses mesures belliqueuses.

Ce Prince n'a cessé de publier dans ses états, que menacé d'une attaque de la part de la Russie, il étoit obligé de se mettre sur un pied de défense respectable, et qu'ayant voulu s'expliquer là dessus amicalement avec l'Impératrice, il en avoit reçu la réponse la plus hautaine, chose absolument contraire à la vérité.

La Cour de Suède ayant fait part à celle de Danemarc de ses craintes prétendues de la Russie, en représentant toujours les mesures qu'elle prenoit comme purement défensives, on a voulu profiter de cette circonstance pour essayer de rassurer le Roi sur les sentimens pacifiques de l'Impératrice, et on a envoyé ordre au Comte Rasumowsky[1] de faire déclarer par le ministre de Danemarc et de déclarer lui-même que l'Impératrice ne demandoit pas mieux que de continuer à vivre en bonne intelligence avec la Cour de Suède, et étoit bien éloignée de toute vue hostile contre elle.

Dans le mémoire remis par le ministre de Russie il s'est servi de l'expression: Sa Majesté assure le ministère du Roi et ceux de la nation qui ont part au gouvernement de ses sentimens pacifiques. C'est à cette phrase que le Roi de Suède s'est accroché pour faire crever la bombe. Il a fait dire à Monsr Rasumowsky par le maitre de cérémonie, que les termes de sa note, dans laquelle il parloit de la nation en la séparant du Roi, étoient le stile des anciens ministres russes dans les tems des troubles contraires à la constitution de 1772 immédiatement contre le salut du Roi et de l'état, et offensants S. M. le plus grièvement possible; que le Roi ne voulant pas croire que l'Impératrice puisse autoriser son ministre à lui manquer si essentiellement, il avoit exigé le rappel

[1] Andreas Graf Rasumowsky, kais. russ. Gesandter in Stockholm, früher in Kopenhagen.

du comte, que dès ce moment il ne le reconnoissoit plus comme ministre de la Russie, défendant à son ministère de le regarder comme tel, et donnant pour témoignage de son ancienne bienveillance au dit comte une semaine entière pour se préparer à son départ, au bout de laquelle il trouveroit des vaisseaux prêts pour le transporter; que pour le reste de la note le Roi enverroit lui même la réponse lorsqu'il seroit en Finlande, ce que jusqu'ici n'est cependant pas encore arrivé.

Dans la supposition même que le Comte Rasumowsky eut touts les torts possibles, le procédé du Roi n'en seroit pas moins irrégulier, puisqu'en cas pareil un souverain peut bien défendre la Cour à un ministre, ne pas permettre aux siens de traiter avec lui, et faire des plaintes à sa Cour en demandant son rappel, mais il n'a pas le droit de lui ordonner de partir, et ce n'est que de la part de son maître qu'un homme public peut recevoir un pareil ordre.

Quels que fussent les armemens de la Suède, ce n'est qu'après l'arrivée de cette dernière nouvelle, que l'Impératrice a pu se déterminer à contremander l'envoie de la flotte dans l'Archipel. Elle ne vouloit absolument pas que le Roi de Suède put se vanter d'avoir fait changer la moindre chose dans les dispositions faites pour la guerre contre la Porte; mais le même jour de l'arrivée de ce courrier S. M. a ordonné à l'amiral Greigh de prendre le commandement de 8 vaisseau de ligne destinés à l'amiral Tshitshagow, outre les 12 vaisseaux qui restoient de l'escadre de la Mediterranée après le départ de trois de 100 canons, en sorte que Greigh commande dans ce moment-ci à Cronstadt une flotte de 20 vaisseaux de ligne, avec les quels il va se rendre devant Reval pour s'opposer à tout ce qui voudroit tenter la flotte suédoise.

Quant aux trois vaisseaux de 100 canons, après avoir quelque difficulté avec la flotte suédoise relativement au salut qu'on a exigé d'eux contre la teneur du traité d'Abo, ils sont heureusement passé jusqu'à Copenhague où ils attendront probablement l'arrivée de 5 vaisseaux de ligne et trois frégattes qui doivent y venir d'Archangel dans 15 jours ou trois semaines, en sorte que sur mer la Russie aura dès le premier moment une supériorité des forces très décidée sur la Suède.

Quant aux trouppes de terre, la flotte mettant à couvert de toute descente en Estonie, on ne croit pas y avoir besoin d'une armée.

D'après les états exactes qu'on a formé en déduisant même l'incomplet, les trouppes qui se trouvent actuellement dans la division de Pétersbourg sont de 17 à 20/m hommes, on en rassemblera tout ce qui ne sera pas absolument nécessaire aux garnisons pour former une armée en Finlande, laquelle quoiqu'inférieure aux forces suédoises pourra suffire à ce qu'on espère à se tenir sur la défensive dans un païs de chicane tel quel la Finlande.

Entre tems on pressera l'arrivée des trouppes qu'on attend de la division de Moscou, la levée de nouvelle recrue, et on prendra toutes les mesures nécessaires pour avoir le plutôt possible une armée au moins égale à celle du Roi de Suède, sans cependant rien diminuer à ce qui est employé contre les Turcs, ce dont jusqu'ici il n'est absolument pas question.

Ce ne sera que dans 5 ou 6 jours qu'on aura arreté le parti qu'on prendra sur ce que vient de faire S. M. Suédoise. Je n'ai pas voulu différer si long tems l'expédition du présent courrier.

Tel est en sommaire au moment où j'écris l'état des choses relativement à la Suède. Je prends la respectueuse liberté de m'en rapporter quant'aux détails à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État.

La guerre de ce côté-ci me paroit inévitable, mais je crois qu'on s'étudiera à bien rejetter sur le Roi de Suède tout l'odieux de l'agression, pour rendre d'autant plus difficiles les secours qui doivent lui être administrés par la nation, et ne donner aucun prétexte au Danemarc de rester dans l'inaction.

Ces mêmes rapports surmentionnés contiennent des indices que l'on a ici de la part que l'Angleterre et la Prusse ont aux armemens de la Suède, ce qui fait craindre que tout cela pourroit bien finir par une guerre générale.

Quant à la guerre contre la Porte les deux maréchaux russes ont enfin passé avec leurs armées l'un le Boug, et l'autre le Dniester. Mons[r] le Vice-Chancellier vient de me faire lecture des ordres déjà envoyés au maréchal Romanzow d'employer la droite de son armée à soutenir et à aider le Prince de Cobourg pour la prise de Chotim, et ceci une fois executé et à mesure qu'il pourra s'avancer dans le païs ennemi, de se concerter, et combiner les opérations avec les généraux de V. M. avec les quels il a ordre d'entretenir une correspondance suivie. En

même tems sa gauche doit être employée à ménacer Bender, et à tâcher d'attirer à lui une partie des trouppes qu'on ne doute pas que les Turcs vont envoyer à la défense d'Oczakow. Si on peut parvenir à se rendre maître de cette dernière forteresse, les deux maréchaux ont ordre de pousser leurs opérations aussi loin que possible dans le païs ennemi, toujours en se concertant avec ceux de V. M. I.

Je prends la respectueuse liberté de m'en rapporter également à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État sur tout ce que j'ai dit et fait pour que la conduite de deux maréchaux russes leur inaction inouie, soit représentée à l'Impératrice sous son véritable point de vue. J'ose espérer que V. M. I. daignera me rendre la justice, que je n'ai rien négligé de tout ce qui pouvoit dépendre de moi.

Il est en même tems de mon devoir de ne pas lui laisser ignorer, que j'ai appris sous main, que la cabale prussienne cherche par toute sorte de voie indirecte à aigrir l'Impératrice sur ce qu'on prétend qu'il se dit à notre armée touchant l'inaction des armées russes. Comme S. M. I. est trop éclairée pour ne pas sentir la justice des plaintes qu'on a tant de droit de faire chez nous, jusqu'ici je ne crois pas qu'il en résulte des mauvais effets, à la longue cependant il pourroit en naître des impressions fâcheuses.

Au reste le meilleur moyen de les prévenir seroit sans doute des nouveaux succès contre l'ennemi commun. Il est certain que la conduite des Russes est impardonable, tel est l'effet d'un choix de généraux dans lesquels on consulte plus la faveur que le mérite, avec les moyens qu'ils ont, et d'après l'exemple de la guerre passée où dans le premier tems il ne s'est rien passé d'essentiel, mais où ils ont fini cependant par avoir les succès les plus complets, il me paroit impossible, qu'ils ne fassent pas de progrès. Je prévois bien qu'il ne manquera pas des gens en Europe, qui diront, que c'est être dupe de la Russie que de faire la guerre pour elle lorsqu'elle même ne fait rien. D'après mon foible jugement il me semble que ce seroit être effectivement sa dupe, que d'imiter son inaction; la présence seule des troupes de V. M. suffit pour attirer les forces turques, et les empêcher de se tourner contre la Russie, ainsi sans que nous fassions aucuns progrès. L'Impératrice tire déjà tout l'avantage de notre assistance, mais c'est aux armées victourieuses

de V. M. I. à assurer à sa monarchie le juste dédommagement des fraix et des risques de la guerre. Ce n'est assurement pas pour les beaux yeux de la Russie, qu'Elle la fait, c'est pour profiter d'une occasion favorable de récupérer d'anciennes possessions enlevées a Son auguste maison. Or quand même les Russes ne feroient rien du tout, les forces de V. M. I. seules doivent suffire pour enlever à l'Empire ottoman des provinces, qui sont à Sa convenance dès qu'une autre puissance ne tente de diversion.

Quelle occasion plus favorable pourroit-il jamais se rencontrer, que celle où la France même consent à ce démembrement, et où la Prusse ne fait jusqu'ici aucun mouvement qui annonce un dessein prochain d'inquiéter V. M. J'ose espérer qu'Elle pardonnera la témerité de ces réflexions au zèle le plus pur dont je suis animé pour les intérêts de mon auguste maître, pour Sa gloire, et j'ose dire pour Sa personne.

J'ai eu l'honneur de rendre très humble compte dans son tems de l'union qui s'étoit rétablie entre la grande et la jeune Cour, elle continue d'être sur un fort bon pied. Cet état des choses est en grande partie l'ouvrage du comte Mamonow, dont le crédit sur l'esprit de l'Impératrice dévient de jour en jour plus fort, et dont leurs Alt[es] Imp[les] témoignent être infiniment plus contents que d'aucun de ses prédécesseurs. Messieurs de Soltikow et Sacken attachés aux jeunes Grands-Ducs ont aussi été employés là dedans, et c'est ce qui a valu au premier le grand cordon de S[t] Wladimir.

Je ne puis rendre à V. M. I. quelle a été la joie de Mamonow et même de l'Impératrice de la grâce que V. M. I. a daigné lui accorder en l'élevant à la dignité du Comte de S[t] Empire. Dans le billet que S. M. lui a écrit à cet égard, et qu'il m'a fait lire elle se sert des expressions les plus fortes pour marquer le plaisir que lui a fait son plus intime ami par cette nouvelle marque d'amitié qu'Il lui donne.

Je profite de tous les momens où je suis avec Mamonow pour le rendre de plus en plus attaché au sistème de l'alliance, et surtout à lui faire sentir la nécessité de faire sortir les généraux russes de leur engourdissement.

Je supplie V. M. I. de recevoir à Ses pieds l'expression de ma très humble reconnoissance de la bonté qu'Elle a eu de permettre au garde noble hongrois Pationdy d'accompagner ma

femme dans son voyage, elle est arrivé ici ce matin le plus heureusement, et le plus promptement possible, puisque si on décompte le séjour qu'elle a fait, elle n'a employé que 13 jours de marche.

En me prosternant etc.

CCLVI.

Cobenzl an Joseph.

par Bernath. St Pétersbourg ce 21. juillet 1788.

Sire!

Au moment où j'ai reçu les ordres suprêmes dont V. M. I. m'a honoré en date du 17. juin j'étois occupé à rediger mes très humbles relations, et je préparois l'expédition d'un courrier pour porter à Ses pieds la nouvelle du dénouemement des affaires avec la Suède. L'Impératrice préparoit également une lettre à V. M. I. pour lui faire part de cet événement, lorsqu'elle reçut celle que j'ai eu ordre de lui faire parvenir. Cette auguste souveraine a changé alors la sienne pour qu'elle put servir de réponse à celle de V. M., c'est ce qui a retardé le départ de mon courrier de quelques jours. Comme cette lettre vient de m'être remise je m'empresse de l'envoyer aux pieds de V. M. I.[1]

Il Vous aura plu, Sire, de voir par mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État, tout ce qui s'est passé relativement aux affaires de la Suède. V. M. a été informé tant par les dépêches de Mr le Comte de Stadion[2] que par les miennes du prétexte qu'a pris le Roi pour ordonner à Mr le Comte de Razoumowsky de quitter Stockholm dans huit jours, et lui déclarer qu'il ne le reconnoissoit plus comme ministre, procédé, qui seroit même irregulier si Razoumowsky étoit coupable, puisque jamais personne que son propre souverain, ne peut dépouiller un ministre public de son caractère.

Le Roi sembloit dans cette démarche n'en vouloir qu'au ministre de Russie, il supposoit qu'il avoit agi sans ordre de sa

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXI, p. 315.

[2] Johann Philipp Graf v. Stadion, k. k. Gesandter in Stockholm und später in London, Berlin und Petersburg; von 1805—1809 Minister der auswärtigen Angelegenheiten und von 1815 Finanzminister. Geb. 1763; † 1824, 15. Mai.

Cour, et promettoit d'envoyer une réponse sur les autres points de son mémoire, de Finlande directement à Pétersbourg.

Avant même d'avoir satisfait à cet engagement les Suédois ont commencé les hostilités en enlevant une douane frontière, en s'emparant de quelques bâteaux russes chargés de grains, en s'emparant de la ville de Nysslot, et en attaquant le chateau.

Le 14 de ce mois a été remis la réponse promise par le Roi de Suède, et quoique d'après mes derniers très humbles rapports V. M. I. n'aie plus douter de la guerre de ce côté-ci, Elle ne s'attendoit certainement pas aux propositions que Gustave a fait à Cathérine II, en lui déclarant que de l'acceptation pure et simple de ses propositions dépendoit la guerre ou la paix et qu'il ne vouloit recevoir sur cela qu'un oui, on un non, il exige:

Que Razoumowsky soit puni exemplairement.

Que l'Impératrice lui rende toute la Finlande et la Carélie en sorte, que la frontière soit remise jusqu'à Sisterbeck sur le même pied ou elle étoit avant le traité de Nystad-Abo.

Que l'Impératrice accepte sa médiation dans la guerre avec les Turcs, et l'authorise à proposer tout de suite à la Porte la restitution de la Crimée et le rétablissement de la paix sur le pied de celle de Kanardgi, et si les Turcs ne s'en contentent pas, que tout soit rétablie sur le pied de 1768. Que l'Impératrice désarme sur le champ, et que lui reste armé jusqu'à l'entière accomplissement de toutes les conditions de la paix.

Ce mémoire dans lequel il est fait mention de Pugatscheff,[1] et de tout ce que le Roi auroit pu faire à cette époque et contre la Russie et contre la personne de l'Impératrice, est écrit dans un stile que Louis XIV ne se seroit pas permis vis-à-vis de la République de Gènes; V. M. I. daignera en juger ou en faisant la lecture, elle est jointe à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État. Je m'abstiens de toute réflexion à cet égard, on n'en peut faire aucune qui ne saute aux yeux de tout juge impartial.

Une rupture entre la Russie et la Suède ne pouvant pas convenir aux intérêts de V. M. dans un moment où les deux

---

[1] Imeljan Pugatschew, Kosak, der sich für den Čar Peter III. ausgegeben und einen gefährlichen Aufstand gegen die Kaiserin Katharina II. erregt hat. Er wurde am 10. Jänner 1775 in Moskau hingerichtet.

Cours Imp[les] sont engagées dans une guerre contre la Porte, je n'ai pas cessé depuis la première nouvelle des armemens ordonnés par le Roi de prêcher ici la modération, et il est certain que l'Impératrice a fait tout ce qui pouvoit dépendre d'elle pour éviter ce qui vient d'arriver. On ne doute pas ici que cet événement ne soit l'ouvrage de l'Angleterre et de la Prusse, mais on est persuadé en même tems que Gustave a été beaucoup plus loin que ne vouloient les instigateurs, dont le but étoit probablement d'empêcher l'envoi de la flotte russe dans la Mediterrannée, d'obliger l'Imp[le] à des dépenses et à des armemens, et de tenir la Suède prête à agir s'il en étoit besoin au moment de l'explosion du plan de Herzberg, mais non pas de l'engager à une levée de bouclier telle que vient de se permettre le Roi, dont l'extravagance malgré toutes leur mauvaise volonté doit les mettre en embarras.

La Russie n'en éprouve pas moins de se voir attaquer dans le nord, dans un tems où toutes ses forces sont occupées au midi de son empire. Suivant le plan de dislocation générale de l'armée russe arrangé par le Prince Potemkin, la division de Pétersbourg, même dans le cas d'une guerre de Turquie n'auroit jamais du être moindre que de 45 à 48/m. hommes, ce qui est plus que suffisant pour une guerre de Suède, mais cet état des choses n'a jamais existé que sur le papier, et le Prince Potemkin en faisant venir un régiment après l'autre à son armée a diminué celle de Pétersbourg au delà de ce que permettoit la sureté de l'empire. En prennant au commencement de la guerre 500 hommes de plus beaux et de mieux exercés des régimens d'ici pour compléter les siens, et les faisant remplacer par des recrus, il a rendu d'autant meilleure l'armée qu'il commande mais d'autant moins bonne celle qu'on est obligé d'employer à présent contre le Roi de Suède, malgré tout cela comme on a pris tout ce qui étoit possible de rassembler à la hâte on a formé au Comte Puschkin une armée qui dans peu de jours et quand elle sera rassemblée pourra être de 20/m. hommes; j'en ai joint un état à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État. J'ai envoyé également celui de la flotte, qui est supérieure en nombre à celle de Suèdois commandée par un fort bon amiral; mais qui a aussi un grand nombre de matelots qui n'ont pas eu le tems d'être exercés; le Prince Potemkin en ayant pris 7 ou 8/m. de meilleurs sur la

flotte de la mer noire. Greigh a ordre de chercher la flotte Suédoise et de la combattre.

La Finlande russe étant un païs de chicane où une armée peut être arrêtée par des forces inférieures à chaque pas, on espère que le Comte Puschkin empêchera le Roi de Suède de faire des progrès importants, on ne peut cependant se dissimuler, que si contre toute attente Greigh ou Puschkin étoit entièrement battu, le Roi pourroit alors exécuter son projet de venir jusqu'à Pétersbourg, projet qu'il affiche avec la plus grande arrogance, on prétend même, qu'il dit que s'il ne l'exécute pas, il abdiquera la couronne, voulant absolument suivre l'exemple ou de Gustave Adolphe ou de la Reine Cristine. Quand même il réussiroit de pénétrer jusqu'ici, il ne forceroit pas par là l'Impératrice à une paix désavantageuse. Je suis persuadé que dans un cas pareil se roidissant contre les difficultés elle employeroit toutes les ressources possibles pour reprendre la supériorité sur lui, et il n'est pas douteux qu'elle trouveroit dans son empire autant et plus qu'il ne lui faudroit pour cela.

J'ai toujours fait ce que j'ai pu pour empêcher qu'on ne pense à faire revenir des trouppes ni de l'armée du Prince Potemkin ni de celle du maréchal Romanzow, qui nous sont si nécessaires et contre les Turcs et en cas d'événement contre le Roi de Prusse. Il est décidé à présent que l'on rappelera quelques régimens et surtout un corps de cosaques de l'armée du Cuban qu'on peut le plus aisément diminuer sans inconvénient. Ces trouppes pourront être ici au mois d'octobre; on se propose également de mettre les régimens d'infanterie de l'armée contre la Suède sur le même pied de ceux de V. M. I. de 4/m. hommes pendant le tems de la guerre, en sorte que vers la fin de l'année on aura des forces respectables de ce côté-ci sans diminuer celles qui sont contre les Turcs autre part que du côté du Cuban. Une diversion de la part du Danemarc si elle a lieu, comme on dit raisonnablement s'en flatter, doit aussi donner beaucoup de fil à rétordre à S. M. Suédoise qui s'est absolument dégarni de ce côté là. Voilà où en sont les choses relativement à cette guerre imprévue. Je ne manquerai pas d'informer V. M. I. tant par mes relations, que par mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État avec le plus grand détail de tout ce qui parviendra à ma connoissance à cet égard.

Au moment ou j'expédie ce très humble rapport les nouvelles que l'on a de Finlande sont, qu'un corps des trouppes suédoises est entré du côté d'Abofors et a pénétré d'environ 15 verstes dans le paϊs, on croyoit d'abord que c'étoit le Roi lui même, mais les nouvelles postérieures portent que ce corps n'est pas assez considérable pour que S. M. puisse y être en personne. D'après les premiers mouvemens de l'armée suédoise on suppose qu'elle mettra le siège devant Fridrichshamm; cette forteresse est en assez bon état pour pouvoir tenir longtems. Sa garnison est de 2500 h[es] de trouppes de campagne outre 1300 h[es] de ce qu'on appelle ici bataillons de garnison, dont 700 sont très en état de servir et le reste invalides, de 200 pièces de canon qui se trouvent dans cette forteresse, 150 sont en fort bon état, et les autres ne peuvent plus guères servir.

Il y a eu quelques petites escarmouches entre les cosaques et la cavallerie suèdoise, dans lesquels les russes n'ont perdu jusqu'ici que deux hommes, il est certain que Gustave a déjà manqué le moment le plus favorable pour lui; si dès son arrivée en Finlande il avoit marché à la tête de toutes ses forces il n'auroit pas trouvé 3000 hommes pour lui resister, il auroit pu s'emparer de tous les defilés et pénétrer aisement jusqu'à Pétersbourg, mais dans la situation où sont les choses à présent il faudroit déjà que le sort le favorisa beaucoup pour qu'il put faire des progrès d'une grande conséquence, et de moment en moment les ressources de la Russie lui fournissant des nouveaux moyens de défense, un échec qu'essueroit les trouppes de l'Impératrice pourra être plus aisement réparé. Il arrive tous les jours des transports de recrues des enfans des prêtres qui tous sont destinés pour l'armée ou pour la flotte contre la Suède. Dès leur arrivée on les exerce et on emploie tous les moyens possibles pour les mettre bientôt en état de servir. L'offre que les habitans de Pétersbourg ont fait d'une partie de leurs domestiques ainsi que des paisans de terres voisines peut bien fournir entre 2 à 3000 hommes, et d'après ce qu'on m'a dit je suppose qu'il ne tardera pas de paroître une Ukâse ordonnant une nouvelle levée des recrues, un homme par cent dans toute la Russie, ce qui peut aller de 80 à 90.000 hommes, en sorte que pour la campagne prochaine on ne manquera certainement pas du monde pour être en force par tout, pourvu seulement qu'on en tire un bon parti, et que ce monde soit employé plus

utilement que ne l'ont été jusqu'ici les trouppes confiées aux deux maréchaux. Les galères seroient toutes prêtes à être équipées d'un moment à l'autre, si on avoit assez de trouppes pour cela, mais comme elles sont plutôt propres à une opération offensive, et que dans ce moment-ci on ne peut rien soustraire à la défensive, ce ne sera que lorsque l'armée sera renforcée des trouppes du Cuban et des nouvelles levées qu'on fera usage de ce moïen.

P. S.

Après avoir satisfait à mon devoir en rendant compte à V. M. I. de tout ce qui concerne la guerre avec la Suède qu'il me soit permis de porter à Ses pieds l'expression de la douleur dont je suis pénétré en apprenant par les très gracieuses ordres dont Elle a daigné m'honorer, que l'on croit à la grande armée de V. M. I. à cette armée qui suivant l'attente de tout autrichien et de toute l'Europe, commandée par notre auguste maitre en personne devroit faire les plus grands progrès, que cette armée doit rester dans l'inaction, et risquer ainsi de perdre toute la campagne actuelle. V. M. I. permet à Ses serviteurs de Lui parler avec toute la franchise qu'inspire le zèle le plus pur pour Son service, et j'ose le dire l'attachement le plus inviolable à Sa personne et à Sa gloire. Je suis persuadé qu'Elle fera plutôt grâce à l'erreur qu'à la fausseté et à la dissimulation, et je m'en croirois coupable, si je ne prennois la liberté de soumettre à son jugement supérieur mes réflexions sur l'état actuel des choses.

Il est certain que l'inaction dans laquelle sont restées les armées russes est inexcusable, qu'en perdant le tems le plus précieux ils ont diminué les avantages de la position de deux Cours Impériales contre l'ennemi commun; la vrai raison de cette inaction c'est que rien n'étoit prêt pour la guerre, que l'armée étoit dans l'état le plus délabré, qu'il s'en falloit de 85/m. hommes qu'elle ne fut complette, qu'elle a pour chef un président de guerre disposant souverainement de tout, homme de génie si l'on veut, mais nullement homme d'affaire, qui passe sa vie à se dorloter sur un divan et à jouer aux cartes, qui n'a que des élans momentanés d'activité, qui d'ailleurs laisse reposer les affaires les plus importantes, et ne donne de résolution sur rien.

Chez nous au contraire, grâce aux soins infatigables de V. M. I. l'armée est montée sur un pied à être toujours prête à la guerre et à pouvoir marcher d'un moment à l'autre contre l'ennemi; toute l'Europe a admiré la célérité avec laquelle 60/m. hommes étoient prêts à marcher contre les Païs-bas s'il avoit fallu en venir à cette dure extrémité, et comment un moment après tout se trouvoit prêt à agir contre les Turcs avec des forces aussi considérables au point que si la Russie avoit été en état, la campagne auroit pu s'ouvrir peu de tems après la déclaration de guerre de la Porte.

Ce qui devroit naturellement résulter de cette différence dans les deux armées, c'est que pendant le tems que les Russes étoient à réparer l'effet de leur négligence en tems de paix, les armes victorieuses de V. M. I. eussent fait des progrès assez rapides pour s'assurer à la paix des acquisitions plus importantes même que celles de Son allié, acquisitions qui seules peuvent dédommager des frais de la guerre et des risques inévitables qui l'accompagnent.

Après 10 mois de l'inaction la plus honteuse de la part des Russes voilà enfin le P[ce] Potemkin au delà du Bug et sous les murs d'Oczakow, le Capitain Bacha entièrement défait par le Prince Nassau, rien n'empêche plus que ce fameux siège préparé depuis si long tems ne soit entrepris, et suivant toute probabilité cette place ne peut pas tarder d'appartenir à l'Impératrice vu les moyens immenses qui sont destinés à cette conquête. Le maréchal Romanzow a également passé le Dniester, le corps du comte Soltikow conjointement avec le Prince Coburg est devant Chotim, qui j'espère sera bientôt entre les mains de V. M.; Romanzow a ordre de menacer Bender pour détourner l'attention des Turcs qui voudroient délivrer Oczakow s'il s'en présentent et s'il ne rencontre point l'ennemi d'avancer avec toutes ses forces vers Ismail; tout cela lui est ordonné si positivement, qu'il me paroit impossible qu'il n'y satisfasse pas. Il doit se contenter de masquer Bender sans l'assiéger; je n'ai pas cru devoir même faire la moindre démarche pour qu'on fit ce siège, puisqu'il m'a paru plus conforme aux intérêts de V. M. I. que le maréchal Romanzow se porta en avant que de l'arrêter encore par un nouveau siège. Et dans un moment où les armées russes sont enfin en mouvement et forceront l'armée du Grand-Visir à se partager, la grande armée de

V. M. I. demeureroit dans l'inaction et ne répondroit pas à l'idée que l'Europe s'est fait de Ses succès, c'est ce que je ne puis croire de mon maître, du Prince le plus doué des talens de l'activité, de l'élevation d'âme, fait pour se couvrir de gloire, et qui n'en aura jamais une occasion plus belle et plus facile, que celle, qui se présente, non dans la guerre, mais dans la campagne actuelle.

Si la grande armée de V. M. I. n'avance pas dans le païs ennemi, il est certain que le Grand-Visir restera où il est, dès lors il ne se sera rien fait d'essentiel dans toute la campagne que la prise d'Oczakow, ce qui est bien assez pour l'intérêt des Russes, mais non pas pour le nôtre. Dès lors les Turcs ont rempli complétement le but qu'ils pouvoient se proposer contre nous, celui d'arrêter nos progrès, car certainement ils n'ont jamais pensé à faire d'avantage. Je conçois qu'il est impossible d'entreprendre le siège de Belgrad lors qu'on peut s'attendre à l'arrivée d'une armée turque, qui obligeroit de le lever, mais j'avoue que j'avois cru la grande armée de V. M. I. assez forte pour tenir un corps près de Belgrad et menacer cette place, tandis qu'avec un nombre de trouppes plus considérable que n'en ont jamais eu les Russes dans la dernière guerre, Elle iroit au devant du Grand-Visir. Il me paroit impossible quelle que soit la quantité de trouppes turques, que dans une bataille rangée une armée telle que celle de V. M. I. pourvue d'une si excellente artillerie, commandée par Son auguste personne n'aye pas l'avantage sur celle du Grand-Visir. Cette milice asiatique ne peut pas avoir le courage, l'intrepidité des Bosniaques, qui combattent pour leurs foyers, dans un païs de chicane de la manière dont les Turcs savent le mieux faire la guerre, au lieu qu'une bataille rangée en plaine a toujours été l'occasion la plus sûre de les vaincre. V. M. I. me fait la grâce de me parler d'une seconde campagne, à la quelle il faut se préparer; mais qui pourra répondre que dans cette seconde campagne nous aurons l'avantage assez rare dont nous avons joui pendant celle-ci de n'avoir à faire qu'aux Turcs seuls, et que les projets de Hertzberg qui se développent de plus en plus n'ameneront pas une guerre générale. D'ailleurs suivant toutes les apparences aussitôt que les Russes auront Oczakow et son territoire, et tout au plus Akerman, ils se contenteront de cette conquête et seront eux-mêmes très

empressés à faire la paix, c'est ce que le langage des ministres me prouve tous les jours d'avantage. Est-ce de notre part que viendront les obstacles; et si elle a lieu cette paix quels avantages pouvons nous nous en promettre, si jusqu'à ce moment nous n'avons pas fait des progrès considérables, et si nous ne gagnons pas beaucoup contre les Turcs, tout ce qui aura résulté pour nous de cette guerre, c'est de perdre la sureté que nous avions dans toute autre de n'être jamais attaqués par les Turcs; le ressentiment qu'ils conserveront contre nous, l'idée qu'ils ont d'ailleurs de résister plus aisément aux Allemands qu'aux Russes, dont ils n'auront pas été désabusés, les rendront plus faciles à suivre les impulsions prussiennes et à nous attaquer toute et quant fois que nous serons occupés par le Roi de Prusse. Il ne faut pas se dissimuler en même tems que plus on s'attendoit en Europe à nous voir faire des progrès rapides contre les Turcs, plus notre considération politique en souffrira si cette opinion générale n'est pas justifiée.

L'inaction des Russes a fait perdre à la vérité un tems bien considérable et bien précieux, mais il nous reste encore une partie de l'été et surtout toute l'automne qui est le tems où pendant la dernière guerre les armées de l'Impératrice ont toujours emporté les plus grands avantages. Ce tems doit suffire pour gagner une bataille sur le Grand-Visir et prendre Belgrad; ces deux événemens faits pour couronner ce que la prise de Sabatseh a si bien commencé, couvriroient V. M. I. de gloire, inspireroient aux Turcs la même terreur pour nos armées qu'ils ont eu des Russes, et s'il faut alors faire la paix cet hiver, cette paix sera avantageuse, glorieuse, et dédommagera pourtant en quelque sorte des fraix et des risques de la guerre. S'il faut faire une seconde campagne, et que malheureusement la guerre dévienne générale, la défensive contre les Turcs sera plus aisée et peut-être seroit ce le moment avec l'aide de la Russie et la néutralité de la France en deployant les plus grands moyens, faisant les plus grands efforts et y mettant toute l'activité possible de mettre des justes bornes à la puissance prussienne.

Ce n'est pas la cause des Russes, c'est uniquement la cause autrichienne que je crois plaider ici, et surtout celle de la gloire de V. M. à la quelle je ne connois rien que je ne voulusse sacrifier. Il suffit à la Russie que V. M. I. tienne toutes les forces ottomanes en échec, comme Elle fait dans ce moment

ci, que par conséquent ils puissent prendre Oczakow, et avancer jusqu'au Danube sans trouver un seul Turc, et obtenir par là pour cet hiver une paix bonne pour eux, mais ceci ne suffit pas pour l'intérêt de l'Autriche, c'est celui là qui de moment en moment rende plus nécessaire des succès contre les Turcs, succès qui à ce qu'il me semble pourroient et devroient avoir lieu, soit que les armées de l'Impératrice y contribuent ou non, car je ne pourrois jamais m'imaginer que pour battre le Grand-Visir et prendre Belgrad qui ne tiendra pas long tems après une défaite de l'armée turque, la grande armée de V. M. I. ne soit pas suffisante.

Il ne s'en suit pas de là, qu'il ne faille continuer à employer tous les moyens possibles pour rendre les Russes plus actifs, c'est ce que je n'ai jamais perdu de vue un seul instant, et tout ce qu'il étoit possible de dire à cet égard sans choquer ouvertement l'Impératrice je ne cessois de le répéter aux ministres, et V. M. I. peut bien être persuadée du zèle et de l'ardeur avec lesquels je continuerai d'agir à cet égard. Les derniers ordres qu'on a envoyé au maréchal Romanzow pour qu'il se porte en avant avec son armée étoient aussi positifs que possible; il est rare même qu'on écrive aux maréchaux sur ce ton, et V. M. I. n'en est certainement pas à s'apercevoir qu'on négocie plutôt avec eux qu'on ne leur ordonne; vis-à-vis du maréchal Romanzow ce ménagement vient de la peur qu'il ne quitte le service étant déjà assez dur pour lui de jouer un rôle si secondaire à celui du Prince Potemkin; quant à celui-ci outre l'attachement de l'Impératrice, il a pour lui le soutien du favori. Malgré tout cela cependant il a bon besoin de prendre Oczakow pour détruire l'impression que n'a pas laissé de faire l'état délabré où tout s'est trouvé en Finlande.

Si peut-être ce qui ne seroit pas impossible après la prise d'Oczakow le Prince Potemkin se fesoit rapeller sous prétexte que sa présence est nécessaire à l'Impératrice, et qu'alors le maréchal Romanzow resta seul, chargé de la besogne, jaloux de montrer la différence qu'il y a entre lui et son rival, je suis persuadé qu'il feroit les plus grands progrès.

Depuis la nouvelle de la victoire du Prince de Nassau sur le Capitan Bacha nous n'avons aucune nouvelle du Prince Potemkin, pas même encore la relation détaillée de cette affaire. Ses partisans supposent d'après cela, que la siège d'Oczakow

est entrepris, et qu'il ne veut envoyer de courrier que pour en annoncer la conquête à S. M. l'Impératrice; il vient d'en arriver un de la part du maréchal Romanzow qui se plaint beaucoup d'avoir trop peu de cavallerie légère tandis que le Prince Potemkin en a plus qu'il ne faut; il mande en même tems que sur la nouvelle de l'arrivée d'un corps de Tartares, que les uns font monter à 40/m. les autres à 25/m., le général major Fabri avoit évacué Jassi, que lui avoit écrit sur le champ au Prince de Cobourg pour lui offrir d'envoyer un renfort à Mr Fabri, et le conjurer de tenir le plus long tems possible.

Il seroit bien malheureux que la conquête brillante, que les armées de V. M. I. ont fait de la plus grande partie de la Moldavie, dut être abandonée au moment même où les Russes prennent le parti qu'ils auroient du prendre passé trois mois.

Sur les représentations que j'ai faites ici relativement à la conduite des émissaires russes auprès des Montenegrins, et du Bacha de Scutari, S. M. l'Impératrice s'est décidée à les rappeler tous, d'autant plus que la guerre de Suède ne lui permettant pas d'envoyer sa flotte dans la Méditerranée, elle ne pourra fournir à ces peuples les secours qu'elle leur a promis. Le fils du Comte Mocenigo, qui se trouve dans ce moment à Pétersbourg part en même tems que ce courrier pour porter au général Zaborovsky[1] des ordres en conséquence.

Comme il seroit difficile d'expliquer à ces peuples pourquoi la flotte ne part pas, Zaborovsky rappelera sur le champ ces deputés comme pour leur donner de nouveaux ordres, les retiendra auprès de lui, et aucun d'eux ne retournera à son ancienne destination. L'Impératrice ayant appris le parti, que V. M. I. se propose de tirer de Montenegrins et du Bacha de Scutari s'en remet absolument à ce que V. M. I. trouvera bon de faire à cet égard, comme la chose la plus utile à la cause commune.

J'ai fait également des plaintes très vives sur ce major russe qui s'est avisé de vouloir faire le Gouverneur à Jassi, et on m'a promis d'envoyer des ordres aux deux maréchaux pour qu'à l'avenir aucun officier russe ne s'ingère de se mêler de la moindre chose dans les distrits occupés par les trouppes de

---

[1] Zaborovsky, k. russ. Generallieutenant, Commandirender der auf der für das Mittelmeer bestimmten Flotte befindlichen Truppen.

V. M. I. Je supplie V. M. I. d'être bien persuadée que je mettrai la plus grande vigilance à empêcher, que le Roi de Prusse ne puisse tirer parti de la situation des affaires. On reçoit toujours ici des nouvelles preuves de ses mauvais desseins, et on me paroit de jour en jour plus décidé à nous seconder fortement contre lui, s'il vouloit tenter de s'agrandir.

Je ne cesse de répéter ici, que le moyen le plus sûr de l'en empêcher c'est de tout employer pour faire les progrès les plus rapides contre les Turcs, et que si les Russes n'avoient pas perdu tant de tems et en guerre et en négociation, on n'auroit rien à craindre de sa part.

La lettre de V. M. I. a fait le plus grand plaisir à l'Impératrice ainsi qu'elle pourra en juger de la réponse de cette auguste souveraine.

Madame de la Grande Duchesse m'a chargé de présenter ses complimens à V. M. I. et de Lui dire qu'occupée à écrire jusqu'a 3 ou 4 fois par jour au Grand-Duc, elle avoit été dans l'impossibilité de me charger d'aucune lettre ni pour V. M. ni pour S. A. R. Madame l'Archiduchesse, ni pour le P[ce] Ferdinand son frère, auxquels elle m'a chargé également de présenter ses complimens.

P. S. 2. Mes expéditions pour le présent courrier étoient déjà prêtes, et je n'attendois plus que quelques paquets que le Vice-Chancellier veut envoyer par cette occasion, lorsque hier à huit heures du soir est arrivé ici M[r] de Kutusow aide de camp de l'amiral Greigh expedié en courrier par lui pour porter la nouvelle du combat très vif qui a eu lieu le 6/17 entre la flotte russe et la flotte suédoise, dans lequel les premiers ont eu l'avantage étant restés maîtres du champ de bataille, et pris le vaisseau suédois le Prince Gustave de 70 canons, et fait prisonier le vice-amiral Vachtmeister. Les Russes de leur côté ont perdu le vaisseau le Vladislaw de 66 canons qui a été pris par les Suédois. J'ai l'honneur d'envoyer aux pieds de V. M. I. la copie du rapport que l'amiral Greigh a adressé à S. M. l'Impératrice de main propre. On attend incessament une relation plus détaillée.

Les circonstances qu'on a appris en outre par le porteur de la nouvelle, sont, que le vaisseau amiral que montoit le Duc

de Sudermanie,[1] et au quel en vouloit principalement l'amiral Greigh a été le premier à donner l'exemple de la retraite. À bord du vaisseau suédois le Prince Gustave on a trouvé 160 morts et 240 blessés. En tout l'affaire a été des plus chaudes et des plus sanglantes. On ne sçait pas encore jusqu'où va la perte des Russes, mais Kutusow dit, qu'il croyoit qu'il y avoit environs 16 officiers tués ou blessés. L'amiral Greigh lui même a eu une contusion au genou, qui le fait boiter, mais ne l'a pas mis hors du combat. Le vice-amiral Vachtmeister lui ayant remis son epée, Greigh la lui a rendu pour s'être défendu si vaillement.

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans ce combat, c'est qu'une flotte russe dont plus de la moitié des matelots n'avoient pas eu le tems d'être exercés aic pu emporter la victoire sur les Suédois. Aussi l'amiral Greigh qui n'est pas de tout gascon, mande-t-il à l'Impératrice qu'à présent qu'il a vu comment se comportoient ses gens pendant le feu, pouvoit presque répondre à S. M. de l'événement dans un nouveau combat. Les vaisseaux russes ont surtout souffert dans les agrès, mais cependant pas assez pour ne pas vouloir recomencer le combat le lendemain, si la flotte suédoise ne s'étoit pas rétirée. Le courrier dit, qu'au moment de son départ Greigh alloit mettre à la voile pour aller à leur poursuite, en sorte qu'on peut d'un moment à l'autre recevoir la nouvelle d'un second combat.

Je suis etc.

CCLVII.

Joseph an Cobenzl.

Semlin ce 7. Août 1788.

Mon cher Comte de Cobenzl. J'ai reçu ici à Semlin le 6 de ce mois votre lettre du 21. Juillet. Cet intervalle de 16 jours prouve une bonne diligence.

La conduite du Roi de Suède est au delà de tout raisonement et très indigne quant au fond et à la forme. Je dé-

---

[1] Carl Herzog von Südermannland, seit 1809 Carl XIII., König von Schweden; Bruder Gustavs III., geb. 1748; zweimal Regent, am 3. Juni 1809 König; 1814 König von Norwegen. † 20. Juni 1818.

sire bien que le combat de l'amiral Greigh ait des suites heureuses et que le Danemark agisse de son coté comme allié avec autant d'empressement et de loyauté que moi; et alors je crois que vous en aurés bon compte.

Il ne faut plus se plaindre de opérations des armées russes; mais les laisser faire; d'autant plus qu'il me coûte que leur état n'est pas brillant.

Tout ce que votre zèle et votre attachement pour ma personne vous fait désirer à l'égard de mes opérations m'a été agréable; mais il faut connoître toutes les circonstances pour apprécier les raisons de notre façon d'agir. Dès qu'on avoit négligé la fin d'Avril et le commencement de Mai par toutes sortes de bonnes et de mauvaises raisons, dans lesquelles je ne veux point entrer, tout ce qui s'en est suivi jusqu'aujourdhui, étoit une conséquence très naturelle; quelque peiné que j'en ai été, ne s'agiroit-il que des désagrémens de quatre mois d'ennui dans un endroit mauvais et mal sain sans rien faire et se savoir critiqué de tout le monde, il falloit néanmoins céder aux précautions que m'imposoit mon devoir de chef de la patrie dont la conservation générale et individuelle m'est confiée.

La fin de tout cela est encore bien difficile à prévoir; mais je me flatte pourtant que la Russie devant reconnoître les services signalés que je lui rends dans cette occasion, elle n'aura pas l'indignité, en obtenant même Oczakow, de faire une paix, sans que ma convenance y soit prise en considération.

Adieu, mon cher Comte, j'attends avec bien de l'empressement les nouvelles ultérieures des opérations contre les Suédois, et je vous prie de faire passer cette lettre à l'Impératrice,[1] ainsi que de croire que je suis toujours avec les mêmes sentimens d'estime et d'amitié

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

---

[1] Bei Arneth, l. c. Nr. CLXII, p. 317.

CCLVIII.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Putz. **à St Pétersbourg 24 octobre 1788.**

Sire!

Aussitôt que l'official de Chancellerie Stahl m'eut apporté les ordres suprêmes dont il a plu à V. M. I. de m'honorer le 7 d'août, je n'ai pas manqué de faire parvenir à l'Impératrice la lettre dont Elle a daigné me charger pour cette souveraine. Ayant eu l'honneur de la voir quelques heures après que cette lettre lui étoit remise, je l'ai trouvé dans l'enchantement de son contenu, et des expressions dont V. M. se sert relativement au Roi de Suède.

La manière dont on a reçu chez nous les offres de Mr Celsing[1] relativement à une paix séparée avec les Turcs, a excité dans l'Impératrice la plus vive reconnoissance.

J'ai cru devoir assurer S. M. I. que nous ne voulions aucun avantage, qui ne nous fut commun avec elle, et parfaitement analogue aux liens qui unissoient les deux empires. L'Impératrice me répondit: Soyez bien persuadé Mr l'ambassadeur que je pense absolument de même et que je le prouverai dans toutes les occasions.

Les suites du combat de l'amiral Greigh ont été comme il aura plu à V. M. I. de voir par mes très humbles rapports, que depuis cet événement la flotte suédoise a toujours été bloquée dans le port de Svéaborg sans oser en sortir. La croisière de la flotte russe a rempli le double avantage, d'enfermer la flotte suédoise et d'exercer singulièrement les matelots russes; cette croisière étant une de plus longue et de plus difficile, qui aye jamais existé par la saison, et l'espèce de mer, dans laquelle elle a eu lieu.

Ce n'est que dans ce moment que l'Impératrice en me chargeant de la lettre ci-jointe[2] pour la porter aux pieds de V. M. I. m'a mis dans le cas de faire partir pour Vienne Putz, que V. M. I. a eu la clémence d'y placer.

J'ai été pénétré de la manière dont Elle a daigné accueillir ce que le zèle le plus pure, et l'attachement le plus inviolable

---

[1] Celsing, schwedischer Gesandter.

[2] Arneth, l. c. Nr. CCXLVI, p. 319.

pour Son auguste personne, et pour Sa gloire m'avoit fait hazarder.

Depuis ce moment il s'est passé bien des événemens. Daignez juger, Sire, par ce même attachement et par mon zèle patriotique de la douleur qui me pénètre toutes les fois que j'apprends que les choses ne réussissent pas au gré et d'après les intentions de V. M. I. Mon chagrin à cet égard qui va même jusqu'à altérer ma santé est encore augmenté par l'incertitude où je suis sur les événemens, ne sachant jamais ce qui se fait chez nous, qu'assez imparfaitement par les nouvelles publiques, et ne sachant pas du tout ce qui doit se faire. La cour de Berlin lève le masque de plus en plus et accumule les outrages les plus faits pour aigrir l'Impératrice, aussi le ressentiment de cette auguste souveraine contre le Roi de Prusse prend-t-il tous les jours de nouvelles forces, et s'il y a jamais guerre dans laquelle nous pouvons espérer d'être vigoureusement soutenus par la Russie contre la Prusse, ce devroit être celle que pourront faire naître les circonstances actuelles, mais il faudroit naturellement, que cette guerre se fit d'une toute autre manière, que cette première campagne contre les Turcs, pour pouvoir éviter des plus grands malheurs.

Il n'est aucun doute que le désordre qu'il y a eu dans l'armée russe, tout ce dont ils ont manqué, et tout ce qu'ils n'ont pas fait, est absolument la faute du Prince Potemkin. C'est lui qui a perdu toute l'année devant ce malheureux Oczakow, où son armée a plus souffert par les maladies et par le manque de subsistance que si elle avoit perdu deux batailles. C'est lui qui a été cause que l'armée du maréchal Romanzow n'a été employée qu'uniquement pour couvrir cet éternel siège d'Oczakow contre les attaques d'un ennemi qui n'a jamais existé. Pour la campagne prochaine ce sera le maréchal Romanzow qui sera chargé de la grande besogne.

C'est ici qu'on prend tout les mesures pour que l'armée soit pourvue de tout ce qui lui manque, et mise sur le pied le plus respectable, et par conséquent on promét de réparer ses torts. Reste à voir jusqu'où on tiendra parole.

L. A. I. pour jouir d'autant plus à l'aise du plaisir, d'être ensemble après une séparation de quelque tems sont à la campagne, et y resteront encore un mois en revenant ici les jours de fête. Madame la Grande Duchesse m'a chargé de la lettre

ci-jointe pour le Prince Ferdinand de Würtemberg, que je prends la liberté de mettre aux pieds de V. M. I.

La Princesse de Würtemberg née Princesse de Brunsvig, épouse du frère ainé de S. A. R. Madame l'Archiduchesse vient de mourir à Réval; je n'ai pas besoin de dire à V. M. I. quelle ne sera pas beaucoup regrettée.

Pour ne pas abuser du tems si précieux à V. M. I. dans un moment où Elle doit être accablée de soins et d'affaires, je prends la très respectueuse liberté de me rapporter très humblement à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État.

CCLIX.

Cobenzl an Joseph.

par courrier Michalevsky. à St Pétersbourg 21 novembre 1788.

Sire!

Il aura plu à V. M. I. de voir par mes différents rapports à la Chancellerie de Cour et d'État que le Chev^{r} Galvez, ministre du Roi Catholique auprès de l'Impératrice, a été chargé ici du même office dont l'ambassadeur M^{quis} de Elano s'est acquité auprès du Prince de Kaunitz. Le ministère russe a donné les plus justes éloges à la manière dont il a été répondu de notre part à la cour d'Espagne; on l'a trouvé aussi noble qu'adaptée aux circonstances et analogue à l'intimité qui unit les deux Cours Imp^{les}.

On vient de dresser également ici la réponse de l'Impératrice au Roi Catholique; elle se trouve contennue dans une dépêche adressée à Mr de Zinovieff[1] ministre de Russie à Madrid, dont on l'autorise à donner copie à Mr de Florida Blanca[2] pour peu qu'il trouve des dispositions favorables dans ce ministre à la solidité des raisons et à la justice de la cause des deux Cours Imp^{les}.

Comme c'est la première occasion, que l'Impératrice aye d'entrer en détail vis-à-vis de la Cour d'Espagne, et sur le procédé des Turcs, et sur ceux du Roi de Suède, et sur la conduite inimicale des Cours de Berlin et de Londres, on a tâché

[1] Sinowiew, k. russ. Gesandter in Madrid.

[2] Florida Blanca, Graf, k. span. Minister.

de les présenter tous sous leur vrai point de vue. On y démontre comme de raison, qu'ils militent pour la formation d'un sistème d'alliance et d'union intime de deux Cours Imp[les] avec les principales branches de la Maison de Bourbon pour s'opposer à la ligue anglo-prussienne. On témoigne y être entièrement disposé, et on se sert des expressions les plus propres à flatter le Roi d'Espagne, et à le convaincre de l'amitié de l'Impératrice. En communiquant ce rescrit à la Cour de France on insiste de nouveau sur les mêmes objets. Les deux dépêches à M[r] Zinovieff dont l'une ostensible et l'autre pour son instruction particulière, celle à M[r] de Simolin, le mémoire que les deux Cours de Berlin et de Londres ont fait remettre ici, tout cela est joint à une dépêche ostensible adressée au Prince Galitzin avec ordre d'en donner copie au Prince de Kaunitz. On y insiste de nouveau sur la nécessité de mettre des bornes au ton de dictateur que prennent les Cours de Berlin et de Londres, et c'est avec la plus vive impatience qu'on attend les réponses de V. M. Imp. sur cet objet important. Le paquet au Prince Galitzin m'ayant été remis avec prière de le faire parvenir à son adresse; c'est ce qui cause l'envoi du présent courrier, et me fourni l'occasion de faire passer cette très humble relation aux pieds de V. M. Imp[le]. Il n'échapera pas à Sa haute pénétration, que ce que la Russie propose dans ce moment-ci est précisement ce que nous avons si souvent représenté comme indispensable pour le cas toujours prévu d'une agression prussienne. V. M. I. qui connoit si bien Cathérine II peut aisément se faire une idée de l'effet qu'ont produit sur elle les procédés arrogans des Cours de Londres et de Berlin; il est certain, que s'il est jamais un moment où l'on peut se flatter que la Russie agira vivement contre la Prusse, c'est sans contredit celui-ci, où l'Impératrice est outragée de la manière la plus violente par Frédéric Guillaume. Reste à voir si les circonstances permettront de profiter de ces dispositions; il est facheux lorsque le sistème anglo-prussien est déjà si solidement établi que celui de deux Cours Imp[les] avec les Cours de Bourbon soit seulement à faire. Il n'est pas égal sans doute de proposer une alliance lorsque le casus foederis est encore éventuel et paroit éloigné, ou lorsqu'il est probable qu'il entrainera dans une guerre prochaine, surtout avec une puissance aussi obérée qu'est la France. La manière dont les Russes se sont conduits

pendant cette campagne n'est certainement pas encourageante pour une besogne beaucoup plus difficile qu'une guerre turque.

C'est ce que je n'ai pas caché ici. On rejette la faute de tout ce qui s'est fait sur le Prince Potemkin, lequel avec son malheureux siège d'Oczakow a rendu inutile et son armée et celle du maréchal Romanzow. On espère qu'après cette campagne il ne s'éloignera plus de l'Impératrice, qu'il sera aussi à sa place auprès d'elle, qu'il est deplacé à la tête d'une armée; toute la besogne étant entre les mains du maréchal Romanzow tout seul, on ne doute pas qu'elle n'aille bien, la mauvaise volonté qu'il a manifesté pendant cette campagne ne provenant que de l'humeur que lui donne la sujétion où on l'a tenu vis-à-vis du Prince Potemkin. J'ai joint à mon très humble rapport P. S^tum 3 à la Chancellerie de Cour et d'État un état des forces de terre et de mer qu'aura la Russie pour la campagne prochaine. Besborodko me donne les plus fortes assurances, que d'après les mesures qui ont été prises, ce ne sera pas seulement sur le papier que cet état existera, mais qu'il sera bien complet et bien effectif.

L'Impératrice attend la réponse de V. M. I. pour se décider sur la manière d'agir vis-à-vis du Roi de Prusse; elle seroit sans doute obligée de céder si elle n'étoit pas secondée par nous. Je n'ai pas besoin de dire combien il en couteroit, combien elle en seroit ulcérée; il seroit par conséquent fort à craindre, qu'il n'en résultat même des conséquences fâcheuses pour le sistème d'alliance des deux Cours Imp^les.

Le Grand-Duc qui n'a jamais été fort porté pour la guerre avec les Turcs, est en revanche on ne peut pas plus animé contre le Roi de Suède. On m'assure qu'ils sont aussi vivement les procédés du Roi de Prusse pour venir à l'appui de Gustave III. Le moment actuel peut par conséquent également être décisif pour fixer ses sentimens pour l'avenir. S. A. I. se trouve incommodé dans ce moment-ci d'une fièvre de réfroidissement qui a dégénéré en fluxion à l'oreille, elle a beaucoup souffert la nuit passée, mais de vésicatoires qui ont fait beaucoup d'effet ont déjà calmé la douleur, et on espère, qu'elle ne tardera pas à se rétablir entièrement.

Il n'y a aucun changement relativement à Mamonow à ce que j'ai mandé de lui par mon dernier courrier. Il est toujours en place, et paroit à l'extérieur dans son ancienne faveur.

On continue à m'assurer sous main qu'il est presque entièrement épuisé, et que son éloignement n'est différé qu'à cause de la quantité de soins dont l'Impératrice est accablée.

C'est avec la plus grande joie que j'ai appris par les nouvelles publiques que nous à porté la poste d'hier l'entière sortie de l'armée du Grand-Visir du Bannat, et les succès des trouppes de V. M. I. contre son arrière garde.. Puisse le ciel favoriser toujours Vos armes Sire d'une manière proportionée aux soins et aux peines infinies que Se donne le Prince le plus actif et le plus laborieux dont aie jamais vu l'exemple.

Tous les voeux que je forme ne tendent qu'à la gloire du meilleur de maîtres. J'ai eu pendant le cours de cette année bien souvent le coeur navré des inquiétudes, que me causoient les nouvelles de la santé de V. M. I., il est affreux de savoir son maître, et un maître tel que Vous Sire exposé à des dangers continuels de toute espèce. C'est dans des moments pareils que l'on se trouve bien malheureux d'être à 300 lieues de sa patrie.

Je me prosterne etc.

CCLX.

Joseph an Cobenzl.

par courrier Szabo. Adoing ce 24. Novembre 1788.

J'ai reçu votre lettre par le chancelliste Putz et ai vu de même votre rapport au Prince Kaunitz et toutes les suites confidentielles que le Prince Galitzin a remises à ce sujet. Comme je suis en voyage et fort occupé de différentes dispositions, je n'ai pas le tems de m'entretenir fort au long avec vous, Monsieur le Comte, mais je ne puis pourtant point vous cacher, de n'avoir jamais rien vu de plus impudent que la proposition de l'Impératrice, de faire la guerre au Roi de Prusse conjointement avec moi, en restant sur la defensive vis-à-vis de la Porte.

Cela veut dire clairement, chargés vous vous seul de 200/m. Turcs, de 200/m. Prussiens, d'une soixantaine de mille Hollandois, Hanovriens, Saxons et autres alliés, laissés vous prendre la Hongrie et la Bohême, et faire un peu la guerre aux Pays bas, pourque je puisse mettre le Roi de Suède à la raison et arranger mes affaires en Pologne; et vous, Monsieur

le Comte, vous prenés la chose comme trés faisable, et au lieu de représenter tout de suite l'absurdité de cette proposition avec toute la force des argumens dont la chose est susceptible, pourqu'on ne vous fasse point la moue à quelque partie d'hermitage, vous leur laissés cette opinion comme trés naturelle.

Les armées nombreuses et l'étalage de puissance, dont l'Impératrice se glorifie de vouloir mettre en oeuvre de plusieurs cotés, la possession d'Oczakow que l'on met déjà en ligne de compte, pour la formation du cordon dans la fameuse defensive, tandis qu'on ne l'a point et qu'on ne l'aura pas probablement; cette armée formidable du maréchal de Romanzow, qui doit attaquer le Roi de Prusse et me mettre dans le cas de pouvoir me passer de 180 mille hommes, que je dois avoir contre les Turcs pour couvrir seulement mes frontières, tandis que je sais, que le maréchal n'a pas 20/m. hommes, que son armée est dans le plus pitoyable état, que de toute la campagne elle n'a pas tiré un coup de fusil, ni osé avancer vis-à-vis de ces misérables hordes de tartares qui se trouvoient dans son voisinage; que le maréchal est un prussien brulé, et que le plus grand nombre des Russes, sans en excepter l'heritier presomptif, malgré tout ce que je fais pour eux, sont de la plus noire ingratitude à mon égard et me désireroient des revers, et vous, Monsieur le Comte, vous prenés tout cela pour bon, et voulés me donner ces misérables vessies pour des lanternes, et m'embarquer dans une affaire d'aussi grande importance qui pourroit avoir la perte de la monarchie pour suite. C'est trés bien fait à un ministre étranger de se rendre agréable à la Cour où il est, c'est même trés nécessaire; mais il ne faut pas porter la complaisance trop loin en s'en faisant accroire, devenir russe et cesser d'être autrichien.

Vous verrés par la copie de la lettre que j'écris l'Impératrice[1] et par la depêche que vous recevrés du Prince Kaunitz, que je suis irrévocablement decidé à ne point m'engager dans une double guerre avec la Porte et le Roi de Prusse en même tems, et que plutôt je renoncerois à toute alliance avec la Russie, que de m'engager dans une pareille guerre, surtout dans les circonstances présentes, vu la foiblesse de la France, celle de la Russie, qui s'est assés manifesté dans l'incroyable campagne

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXIV, p. 321.

qu'elle vient de faire, et l'esprit de vertige qui a pris en Europe pour le Roi de Prusse, ou pour mieux dire pour M[r] de Herzberg; car Fréderic Guillaume joue toujours de la base, va voir regulièrement M[lle] de Voss et autres maitresses, et est tout etonné de ce qui lui réussit et du rôle qu'on lui fait jouer.

La défensive de la Russie contre la Porte prise ainsi qu'elle l'a dit est trés facile. La presqu'île de la Crimée ne s'attaque pas aisement et une descente est toujours trés difficile, du reste à droite et à gauche de la Crimée les états russes sont des déserts, qui gardés par quelques Cosaques le sont suffisamment, pendant qu'il n'y a qu'à regarder sur la carte, pour voir que depuis la Gallicie, jusqu'à la mer adriatique je n'aurois pas seulement sur le bras toutes les forces ottomanes, mais aussi toute la population de leurs provinces limitrophes, qui tous soit Turcs ou Chrétiens sont armés et trés disposés à ravager et piller mes plus belles provinces, si on ne les empêche. De l'autre coté le maréchal Romanzow, je suppose, se porteroit avec son armée en Pologne, ou sans doute il y auroit des conféderations contre la Russie, avec lesquelles il se batailleroit et ces mêmes conféderes viendroient voler et piller en Gallicie. Le Roi de Prusse joint aux Saxons entreroit avec deux armées en Bohème et en Moravie, et ses troupes de Westphalie jointes à des Hanovriens, Hessois, Brounswicquois, Hollandois etc. etc. attaqueroient mes Païs-bas. Voici le tableau non chargé que l'on me propose, et qu'on aura peut-être encore l'impudence de s'étonner que je ne l'accepte pas avec reconnoissance.

Quand on est dans le cas ou se trouve la Russie et dans celui ou par pure amitié et loyalité pour elle je me trouve, il faut s'exécuter, et bien loin de vouloir allumer de nouveaux feux, et de vouloir faire le fendant, il faut renoncer à un peu de gloriole, reculer et céder et tacher de faire la paix comme on pourra, afin de faire mieux la guerre une autre fois et de mieux arranger ses flutes d'avance, que ne les a la Russie maintenant par l'affreuse administration du Prince Potemkin.

J'ai été bien éloigné de me permettre, quoiqu'on a la bonté de m'en accuser, la moindre démarche louche comme allié de l'Impératrice et que l'on m'en ait fournie l'occasion qu'entre autre le Grand-Visir en personne m'a fait dire, qu'il désiroit de faire la paix avec moi, qu'il y étoit autorisé et même

en me procurant des avantages, il m'enseigna même le canal secret par lequel je pouvois lui répondre, savoir par son médecin, un Italien qui étoit avec lui, mais je n'ai pas même donné de réponse, et rejetté bien loin toute idée pareille et ne le ferai jamais, hormis que mon allié y trouve pareillement sa convenance, on m'y force par ses procédés.

Voilà, Monsieur le Comte, tout ce que je peux vous dire pour présent, et je vous recommande trés essentiellement de tenir le langage de fermeté, qui me convient et qui puisse convaincre et déterminer la Russie à un parti prompt et raisonable. Croyés moi toujours

Sig.: Mon cher Comte

Votre affectioné

Joseph m. p.

CCLXI.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 28 Novembre 1788.

Vous verrez par mes lettres d'office, mon cher enfant, que je suis dans le cas de vous charger par cette expédition, de la plus importante des commissions, que j'aie encore eu à vous donner.[1]

---

[1] Am 28. November 1788 erhielt Cobenzl den Auftrag, dahin zu arbeiten, dass Russland entweder einem gemeinsamen Frieden mit der Pforte die Hand biete oder Oesterreich gestatte, einen einseitigen Frieden zu schliessen, dass der gemeinsame oder einseitige Friede mit den Türken direct, ohne fremde Intervention eines dritten Hofes eingeleitet werde. In einem P. S. vom selben Tage wurde hinzugefügt, dass Se. Majestät einen Frieden zwischen Oesterreich, Russland und der Pforte zwar zu Stande zu bringen wünsche, dass aber die Absicht hierauf nicht principiell und vorzüglich, sondern hauptsächlich darauf gerichtet ist, für Oesterreich einen einseitigen Frieden von der vorläufigen russischen Einwilligung zu bewirken, weil dieser leichter auf Grund des gegenwärtigen Besitzstandes zu erreichen sei als ein gemeinsamer, gleichwohl aber für Russland alle wesentlichen Vortheile haben würde. Vgl. Joseph an Kaunitz, 17. November 1788 bei Beer, Joseph II., Leopold II. und Kaunitz, p. 326; die Briefe Josephs an Kaunitz vom 7. und 24. November 1788, Kaunitz an Joseph, 27. November 1788 im Anhange.

J'ai été aussi clair, aussi précis et aussi énergique qu'il m'a été possible de l'être, et il seroit de toute inutilité par conséquent de vous redire que je ne pourrois pas mieux dire que je ne l'ai fait. Avec la confiance la plus parfaite que je mets en vous, je n'ai voulu vous rien ignorer, et ce qui s'en suite de mes communications, comme il ne vous échappera pas sans doute, c'est que loin d'avoir été le maître de faire le mieux, il a fallu me contenter de faire comme on dit: ibant qua poterant, et me consoler de n'avoir pu faire mieux. C'est ce que je vous conseille de faire aussi de votre coté, sans prendre la peine de vous en affecter plus que de raison; attendu que ce seroit folie de vouloir se fâcher, lorsqu'on a fait tout ce que l'on a pu, de ce qu'on n'a pas voulu qu'il se fit mieux. Faites tout ce que vous pourrez pour nous obtenir le consentement de la Russie de l'un ou de l'autre façon, et comme le tems presse de nous faire parvenir une reponse cathégorique le plutôt que humainement possible.

Mandez moi le véritable état de votre santé qui inquiète ma tendre amitié pour vous, et soyez persuadé que je suis toujours

Sig.: Votre bon papa.

Original.

CCLXII.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 28. Novembre 1788.

La dépêche d'aujourdhui vous donnera bien à penser et bien de réflexions à faire. Vous y trouverez jointes différentes pièces qui y sont reclamées; cependant après l'expedition nous avons pensé, Spielmann et moi, qu'il y en avoit encore d'autres, dont l'inspection pourroit vous être utile et même nécessaire pour agir dans l'esprit des directions, qu'on vous donne d'après les ordres absolus et réitérés de l'Empereur, et ce sont ces pièces que je vous envois ici séparément et que vous fesez bien de bruler après que vous les aurez assez lu et médité. Que vous dirai-je sur tout cela? que tous nos beaux plans soient fondés sur des suppositions que l'expérience a maintenant suffisant constaté n'avoir été que des vaines illusions. Vous savez tous les événements de cette campagne et vous pouvez en

grande partie en deviner les causes, qui en variant peut-être de forme, resteront au fond toujours les mêmes dans toutes les campagnes et guerres à venir dont le ciel veuille préserver du moins la présente génération, car nous ne sommes pas en mesure de pouvoir songer à la génération future. Je puis vous dire encore d'après le conseil de guerre et la chambre des finances que cette campagne nous coute en argent un peu moins que toute la guerre de sept ans, temoin le 25 % qu'on retiendra à la fin du quartier courrant sur vos appointements comme sur les miens, et de 60 % qu'on levera sur vos terres, par dessus la contribution ordinaire. Je vous dirai encore que compte fait sans bataille et sans perte nous avons perdu pendant cette campagne 80.000 ames outre tués, morts de maladie et gens entrainé en esclavage. Les promesses des Russes vous sont connues; j'avois cru autrefois que cela pouvait être très-indifférent pour nous, aujourdhui j'envisage leur mauvais succès du moins comme un des motifs à faire valoir pour excuser tant bien que mal les nôtres, et pour justifier en quelque façon nôtre conduite actuelle.

Vous voyez que sur toute autre chose on veut la paix et ensuite le maintien de l'alliance, si possible est. Il faut donc que nous tâchions de faire tout ce qui dépend de nous pour obtenir ce double objet, en prenant cependant bien garde de ne rien hazarder qui puisse nous faire manquer l'un et l'autre, cas très possible et très malheureux s'il arrive. Cette tâche à remplir est bien difficile, bien délicate pour nous tous, et votre situation des plus facheuses et des plus embarassantes, surtout d'après les expressions aigres-douces dont l'Empereur se sert à votre sujet dans son billet du Prince, et dont il vous régale probablement aussi dans sa lettre particulière. Allons donc, vogue la galère, il en résultera ce qui pourra, quand on n'a rien à se reprocher, on peut se consoler de tout événement facheux comme de tout désagrément personel. Vous me demandez pourquoi dans notre traité nous avons stipulé égalité des moyens sans qu'on nous l'aye demandé? mais c'est pour lier la Russie de même dans le cas d'une guerre prussienne. Vous étes aussi surpris de ce que nous nous soyons tant pressé à entrer en danse, vous devez vous souvenir cependant les propos qu'on tenoit à l'armée de Potemkin et les plaintes de l'Impératrice de ce que nous différions tant notre déclaration

de guerre, et celle-là une fois lâchée, on ne pouvoit trop se presser d'agir pour tirer parti de nos avantages que nous n'avons perdu que pour avoir trop lanterné. En voilà assez. Ce courrier vous apporte de quoi lire et méditer de reste, je ne vous dirai donc plus autre chose sinon que vous devez trouver sous cette enveloppe un gros pacquet d'argent que Brentano[1] vous envoit.

CCLXIII.

Joseph an Cobenzl.

Vienne ce 17. Decembre 1788.

Mon cher Comte Cobenzl Je ne saurois presque rien ajouter par ce courrier à ce que je vous ai déjà écrit par le précédent et à ce que contiennent les dépêches qui vous seront expédiés du bureau. Ce sont les réponses que vous me procurerés sur le précédent courrier qui décideront essentiellement de ce qu'il y aura à faire, soit pour la paix ou pour la guerre. En attendant vous ferés valoir dans toute son étendue ce que j'ai fait pour la Russie et que malgré tous les sujets de plainte que j'aurois sur la misérable campagne qu'ils ont faite, je ne me permets pas encore la moindre démarche, quelque convenable et avantageuse qu'elle put m'être, qui ne soit concertée préalablement avec Elle. Vous en recevrés une nouvelle preuve par les pièces que la Cour de France vient de me communiquer et que l'on vous envoye par ce courrier.

Quant à la future campagne, selon mes nouvelles les plus exactes des armées russes, tant de celle du Maréchal Romanzow que de celle du Prince Potemkin, j'ai aussi peu à m'en attendre que pendant cette année ci. Leur état est déplorable. Le Maréchal Romanzow a tout ce qu'il y a de plus mauvais en trouppes, et surtout en cavalerie; point d'argent pour faire des magazins, et les généraux en commençant du Maréchal jusqu'au dernier officier pillent pour leur compte tant qu'ils peuvent en Moldavie, de façon que cette province ne pourra guère fournir au printems prochain aux armées. La Pologne leur est enlevée et interdite par le Roi de Prusse, par conséquent qu'est ce qu'il y a à espérer? et la même scène de l'année passée se

[1] Brentano, Banquier in Frankfurt a. M.

renouvellera, et peut-être avec encore plus de violence cette fois ci, où je me verrai derechef seul en but à toutes les forces de l'Empire Turc.

Vous sentés bien, mon cher Comte, que toutes les complaisances ont leur borne, et que ce seroit trop dupe que de continuer ce jeu là à la longue; par conséquent il n'y a d'autre parti à prendre que d'obtenir une déclaration formelle par écrit, qu'il sera ordonné positivement par l'Impératrice au Maréchal de Romanzow, de marcher au printems dès que la crue des herbes le permettra avec son armée en Valachie et au Danube, pour obliger le Grand-Visir au moins à y détacher quelque chose, ne pouvant le laisser sur ses derrières.

C'est en verité exiger peu, et une chose que les Russes peuvent faire sans risques, ayant un si grand fleuve devant eux. Plus qu'ils se porteront vers le haut du Danube et s'approcheront de l'Alouta, mieux ce sera, puisque alors le Grand-Visir ne pourra plus profiter des avantages que lui donnent Viddin et Orsowa pour passer le Danube et entrer au Bannat avec facilité, attendu qu'il auroit les Russes en dos, et il en seroit de même à notre égard, si delà il voulut se porter contre le Maréchal Romanzow, vu que nos trouppes de la Transilvanie et du Bannat avanceroient en Valachie sur ses derrières.

Je ne puis point me former d'idée ce que l'Impératrice décidera de faire dans les occurences présentes. Il est à espérer que la prudence l'emportera sur sa vanité et gloriole très lézées. Je ne lui écris point par cette occasion, puisque je ne saurois y dire autre chose, que ce que j'ai déjà marqué bien positivement dans ma dernière lettre; et quoique je sache fort bien qu'on est fort peu en peine à Pétersbourg et à la cour des affaires importantes et de la guerre, et que les fariboles et les vains amusemens prévalent, je ne saurois pourtant point écrire en ce moment-ci des lettres dans ce genre.

Le Grand-Duc et la Grande Duchesse paroissent avoir entièrement renoncées à m'écrire, car il y a presqu'un an que je n'ai pas reçu de leurs lettres; il en arrive de même à l'Archiduchesse, qui depuis son mariage en reçoit beaucoup moins que par le passé de sa soeur: ce que cela veut dire je n'y comprends rien; mais il est difficile de comprendre quelque chose à des têtes aussi renversées que celles là le sont; néanmoins je vous joins ici une lettre pour eux que vous leur remettrés.

Adieu, mon cher Comte, vous pouvés bien vous imaginer que j'attends avec impatience les réponses en question pour me régler en consequence, et j'espère que le courrier qui en sera chargé, sera déjà en route lorsque vous recevrés celle-ci. Croyés moi avec bien de l'estime

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCLXIV.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 17 Decembre 1788.

Indépendemment des perspectives effrayantes, que j'expose à la France pour l'engager de s'employer de tout son pouvoir au plus prompt rétablissement possible de la paix,[1] et de même aux puissances belligérantes pour les engager à y donner les mains, j'ai encore bien d'autres raisons, mon bon ami, qui me déterminent à la désirer avec la plus grande vivacité. Les moyens que je compte employer sont incontestablement, non seulement les meilleurs, mais même les seuls qui puissent l'être avec vraisemblance de succès, et je ne puis trop vous exhorter par conséquent à faire valoir tous les arguments de persuasion que je vous fournis. Je crois que l'on peut s'en fier là où vous étes à ce qu'il me paroîtra convenable, et il faut par conséquent que sans delai, on m'autorise à faire au nom de deux cours impériales toutes les démarches, qui me paroîtront nécessaires.

Je ne doute pas que vous ne secondiez mes vues, et dans cette confiance j'attendrai, comme vous pouvez penser, avec impatience vos réponses; attendu que chaque jour nous rapproche de la fin du quartier d'hyver.

Je vous embrasse de tout mon coeur

Sig.: Kaunitz R.

Original.

---

[1] Vgl. Kaunitz an Mercy bei Arneth II, p. 216, und die Weisung vom 17. December, p. 215.

CCLXV.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

17 Decembre 1788.

Vous verrez par les depêches que ce courrier vous apporte, que les choses se disposent passablement bien pour la paix; j'espère que vos gens là bas s'y prêteront d'aussi bonne grâce que nous, car enfin à quoi bon toutes ces gasconades qui ne servent plus dès qu'elles sont reconnues pour telles; cette campagne a suffisamment constaté ce que nous sçavons et pouvons de part et d'autre, rengaînons bien vite pour reparer des dégâts, si nos adversaires veulent nous le permettre, peut-être faisons nous mieux une autre fois, quand nous nous trouverons dans d'autres circonstances . . . . .

1789.

CCLXVI.

Joseph an Cobenzl.

Arrivé à St Pétersbourg le 17. Janvier 1789 par Gregoritsch.

Vienne ce 5. Janvier 1789.

Mon cher Comte de Cobenzl. L'événement de la prise d'Oczakow m'a engagé d'envoyer exprés ce courrier avec cette lettre pour marquer à l'Impératrice l'attention de lui en faire tout de suite mon compliment.[1] Vous ferés valoir cette démarche, parceque je vois qu'il est nécessaire de se faire valoir dans ce pais-là, où l'on prend les plus grandes attentions pour très simples et très naturelles.

Mon avant-dernier courrier vous aura fort amplement instruit de ma façon de penser; je ne l'ai point changée depuis et ne la changerai jamais. Dans les présentes circonstances de la Russie et de la France une double guerre avec la Porte et la Prusse, jointes aux liens du Roi de Prusse avec l'Angleterre, la Hollande, la Pologne et les Princes d'Allemagne, feroit certainement la perte de la monarchie, puisque je serois seul dupe de cet événement.[2] Or je suis très decidé de ne m'y commettre jamais et de prendre plutôt le parti le plus extrême que de m'y laisser entrainer.

À présent que les Russes ont Oczakow, il faut que de deux choses l'une arrive, ou qu'il se prêtent à faire la paix

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXVI, p. 325.

[2] Am 13. Juni 1788 wurde in Loo ein provisorischer Vertrag zwischen England und Preussen abgeschlossen, der definitive Vertrag am 13. August 1788 zu Berlin unterzeichnet. Wichtig sind die geheimen Artikel, veröffentlicht von Ranke H.: Die deutschen Mächte II, 358, worin die Aufnahme von Holland und Schweden in das Bündniss in Aussicht genommen ist, im gegenwärtigen Kriege Russlands und Oesterreichs mit der Pforte sollen die verbündeten Mächte Einverständniss pflegen.

avec la Porte à des conditions raisonnables et admisibles, ou qu'ils se décident à employer tous les moyens pour pousser la guerre avec toute la vigueur et ouvrir la campagne prochaine aux bords du Danube, en ne faisant que bloquer Bender et en avançant vers le Danube. De ceci il faut que j'aie des assurances, et que l'Impératrice donne des ordres positifs à quiconque commandera ses armées pourque je ne sois plus dans le cas où j'étois l'année passée; il faut de même que toutes les dispositions à l'égard des vivres et des recrues se fassent à tems, pour qu'il ne reste plus le moindre prétexte ou excuse d'agir lorsque l'intérêt commun l'exige.

Je vous joins également ici une lettre de l'Archiduchesse Elisabeth à Me la Grande Duchesse, et comme ce courrier garde noble fait sa prémière course vous aurés soin de lui faire voir les objets intéressans de Pétersbourg et de lui en faciliter les moyens.

Adieu, mon cher Comte, je suis toujours avec les sentimens que vous me connoissés

Votre très affectioné
Joseph m. p.

CCLXVII.

Kaunitz an Cobenzl.

par Gregoritsch
à St Pétersbourg le 17. Janvier 1789.

Vienne le 5. Janvier 1789.

Je suis bien aise que l'Empereur ait bien voulu donner à l'Impératrice la marque d'attention de la feliciter sur la prise d'Oczakow, au moyen de la lettre autographe que je vous adresse par courrier. Vous verrez au reste par le duplicata de la lettre, qu'en date du 3 je vous ai adressé avanthier par la poste ordinaire, la façon dont j'envisage cet événement.[1] Je

[1] Zwei Tage früher, am 3. Jänner 1789 schrieb Kaunitz an Cobenzl: ‚Da denen kaiserlichen Höfen die alle Schranken übersteigende Feindseligkeit der Neider nicht gestatten will, dass sie sich von der Fortsetzung des Krieges jene wichtige Folgen versprechen können, welche den vereinigten Kräften zweyer so eng verbundener Mächte angemessen wären, so gereicht es uns doch wenigstens zum innigsten Trost, dass diese mit so fatalen Hindernissen verwickelte Campagne noch endlich auf eine solche Art gekrönet worden ist, welche einerseits dem russischen Reiche

souhaite qu'on puisse le voir du même oeuil à Pétersbourg, et je vous exhorte à faire votre possible pour qu'on l'envisage de même là où vous êtes. Faites vous mettre en état de nous faire parvenir le plutôt possible la réponse quelconque du ministère russe, quand même malheureusement vous ne pourriez pas l'obtenir telle, qu'il seroit désirable qu'elle fut. J'attends avec impatience des nouvelles de votre santé, à laquelle je prends bien de l'intérêt, comme vous savez, et je suis toujours bien cordialement, mon cher enfant

Votre bien bon ami qui vous aime bien

Kaunitz R. m. p.

CCLXVIII.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 5. Janvier 1789.

La prise d'Oczakow nous a bien agréablement surpris et bien positivement surpris; puisque le Prince de Ligne venant de là nous assuroit bien fortement que cette place ne tomberoit au pouvoir des Russes que tout au plus dans une seconde campagne. Il n'y a pas grand mal à ce que ce profète se soit trompé, mais à quoi il y en a beaucoup, c'est la publicité avec laquelle il clabaude contre les Russes en générale et contre les deux maréchaux en particulier, ce qui non seulement augmente l'humeur de l'Empereur déjà sans cela assez forte contre eux, mais ne peut manquer d'être rapporté à Pétersbourg, puisque Ligne s'égosille vis-à-vis de tout le monde et en pleine assemblée. J'ai tâché de reparer cela le mieux que j'ai pu vis-à-vis du

---

einen höchst wesentlichen Vortheil verschaffet, andererseits aber vollenden sollte, die Pforte von ihrer tollkühnen Verblendung zurückzuführen.

‚Indem diese doppelte Frage die Zustandbringung eines der Würde beyder Höfe anständigen Friedens allerdings hoffen lässt, so öffnet sich für selbe die fernere erwünschlichste Aussicht, dass sich sonach alle anderwärtigen Anschläge ihrer Feinde in Kürze von selbst zernichten werden, der ihrem Ansehen und Interesse hinterlistig zugefügte Nachtheil sich mit leichter Mühe wieder gut machen lassen und den zwey Höfen alle nöthige Musse verschafft werden wird, die günstigen künftigen Gelegenheiten zur billigen Vergeltung abzuwarten und vorzubereiten.'

Prince Galitzin, qui certainement ne fera pas mauvais usage de tout ce qu'il a du entendre. C'est à vous à voir, comment reparer plus ou moins le mal là, où vous étes.

Voilà donc un coup de vigueur couronné de succès par lequel le Prince Potemkin repare toutes les fautes qu'il a faits, et les Russes obtiennent tout ce qu'ils ont pu désirer d'obtenir au bout d'une campagne heureuse, avec une perte assez peu notable, au lieu que nous avec des grandes pertes et dommages avons effectué autant que rien. Ce seroit sans doute, si nous étions d'autres gens, le moment à présent de pousser la guerre avec vigueur; mais Dieu nous en préserve dans les circonstances où nous sommes; et dans notre détresse, c'est encore un bonheur, que l'Empereur soit si pressé à faire la paix à tout prix, son voeu n'étant autre que celui de tirer son épingle du jeu le plutôt possible. Cet important événement de la prise d'Oczakow n'est donc agréable à l'Empereur que s'il peut amener la paix, mais la crainte que ce ne soit un nouveau obstacle, l'inquiète extrémement. Il est persuadé qu'à cette heure que les Russes ont ce qui leur importoit le plus, si les Turcs se refusent à la paix, les Russes se borneront à se tenir dans la défensive tant vers les Turcs que vers le Roi de Prusse, et qu'ils nous abandonneront entièrement à la merci de nos ennemis communs. Il en prévoit la perte de la Gallicie, peut-être l'indépendence des Pays-bas, et si non des conquêtes du moins des nouveaux ravages de la part des Turcs dans nos provinces hongroises. Enfin absolument d'avantage, il craint en même tems la force de tous ses voisins et la perfidie de tous ses alliés. Tout ce que je peux lui dire pour l'encourager ne fait aucun effet sur lui, et le Prince ne s'en inquiète pas plus, que s'il s'agissoit de l'Empire du Mogol. Enfin Dieu donne que cet événement d'Oczakow abbatte tellement d'esprit des Turcs qu'ils se prétent bien vite à la paix. Si la guerre continue, Dieu sçait ce qui nous arrivera.

Apparemment que vous trouverez le fond de tout cela dans les lettres de l'Empereur; mais comme je ne sçais ce qu'il vous écrit, j'ai voulu vous mander tout ce qui je sçais pour votre direction. Vous pouvez bien croire que l'Empereur est très impatient de savoir l'effet que la prise d'Oczakow aura fait à Pétersbourg et les mesures qui en résulteront là bas, ainsi ne tardez pas de nous expédier un nouveau courrier le plutôt possible avec tout ce qui peut nous importer d'apprendre. Adieu. —

CCLXIX.

Cobenzl an Joseph.

à St Pétersbourg le 7. Janvier 1789.

Sire!

J'ai reçu avec respect les ordres suprêmes, qu'il a plu à Votre Maj^té Imp^le de me faire parvenir par le garde noble hongrois Szabo. C'est avec la plus vive douleur que j'ai appris par eux, que j'avois eu le malheur de mécontenter Votre Majesté Imp^le pour n'avoir pas pris sur moi de rejetter tout de suite la proposition dont le Prince Galitzin a été chargé à Vienne, et qui ensuite m'a été communiqué ici, accablé déjà de la malheureuse tournure qu'ont prise les affaires, je n'avois pas besoin de ce nouveau chagrin, pour avoir à supporter à la fois tout ce qui pouvoit m'être le plus sensible.

Votre Maj^té Imp^le est trop juste pour ne pas vouloir entendre ma justification, que je prens la respectueuse liberté de mettre à Ses pieds.

Le cas d'une aggression de la part de la cour de Berlin pendant que les deux Cours Impériales seroient occupées à une guerre turque, étoit si aisé à prevoir qu'il a du faire depuis long tems l'objet de toutes les négociations. V. M^té daignera se rappeler que tous les ordres qui me sont parvenus relativement à cet objet, portoient de déterminer la Russie à s'en tenir sur la défensive nécessaire du côté des Turcs, pour porter les plus de forces que possible contre le Roi de Prusse, et en formant en même tems une alliance avec les Cours de Bourbon. Tel a été l'esprit de toutes les explications qui ont eu lieu entre les deux cours pendant les neuf années, que j'ai été employé à Pétersbourg. Ces ordres si souvent répétés n'ont jamais été revoqués par d'autres qui y fussent contraires. Comment d'après cela aurois-je pu prendre sur moi de mon propre chef, et sans y être autorisé par quoi que ce soit au monde de rejeter les propositions de la Russie consistantes exactement dans les mêmes choses, que nous avions toujours proposées nous mêmes pour le cas actuel depuis si long tems prévu par nous. Quant même la chose auroit été toute nouvelle je dois avouer ingénument aux pieds de Votre M^té Imp^le que je n'aurais jamais cru, qu'il peut être au pouvoir d'un ministre quelconque de prononcer

sur des objets aussi importans, sans être muni d'avance d'ordres bien précis de sa Cour, à plus forte raison, lorsqu'il est question de mesures presque convenues entre les deux Cours. En outre je dois supplier Votre Majesté Impériale de daigner Se rappeler que ce n'est pas à moi que la proposition en a été faite. C'est le Prince Galitzin, qui en a été chargé. La communication qui m'a été donnée seulement pour mon information, n'a eu lieu, comme il est d'usage ici, qu'après que le courrier russe étoit déjà parti. Si donc j'avois pris sur moi de représenter la proposition comme inadmissible on m'auroit demandé naturellement, si j'avois donc reçu de nouveaux ordres contradictoires à ceux en vertu desquels j'avois toujours parlé jusqu'ici, et n'en ayant point à alléguer, on m'auroit dit sans doute, que je devois attendre les ordres supérieures de Votre Majesté Impériale pour prononcer sur d'aussi grands objets. Il étoit même dans le nombre des choses possibles, que si j'avois refusé d'écouter la proposition de la Russie, et que je me fusse élevé contre sans même attendre les ordres de ma Cour, il en auroit résulté un rapprochement de l'Impératrice avec la ligue anglo-prussienne, qui certainement lui fera un pont d'or. Or si un tel événement avoit eu lieu, si c'étoit une réponse de ma part faite de propre mouvement, et sans instruction, qui l'eut occasionné, combien n'aurois-je pas été coupable, et n'aurois je pas été responsable des suites funestes, qui pouvoient en résulter à tout jamais. La première chose qu'on m'auroit dit, si j'avois déclaré dès lors la proposition russe inacceptable, auroit été de me demander ce qu'il y avoit donc à faire dans la circonstance actuelle. Je ne pouvois proposer la paix puisque je ne savois pas, si elle étoit possible. Deux dépêches de la Chancelerie de Cour et d'État m'avoient à la vérité appris, combien on désiroit chez nous que quelqu'événement heureux et décisif put nous rendre possible un accommodement pour cet hiver; mais malheureusement ces événemens n'ont pas eu lieu et quoique je ne dissimulois pas, combien la conduite innouie des Russes pendant cette campagne apportoit de changement aux anciens plans il ne me restoit cependant d'autre parti à prendre, que d'attendre les ordres suprêmes, qu'il plairoit à Votre Majesté Imp[le] de me donner, de préparer les voies à telle décision qu'on devroit prendre chez nous, et d'empêcher surtout qu'avant cette réponse on ne se déterminat ici à rien de décisif, et qui

put occasioner une levée de bouclier de la part de la Prusse. C'est à quoi j'ai cru devoir me borner, et peut-être que sans tout ce que j'ai fait et dit à cet égard, au moment de la menace de la Cour de Berlin de faire entrer ses trouppes dans le Holstein, il seroit parti d'ici une déclaration, que dans ce cas là la Russie feroit cause commune avec le Dannemarc. L'expédition en étoit déjà toute prête. Le langage que j'ai tenu, lorsque dans des conversations familières on a insisté pour savoir mon opinion sur la réponse qu'on recevroit de ma Cour, et qui portoit, que si en examinant de bonne foi, et sans prévention l'état de ses forces on ne se trouvoit pas en état de tenir tête à la ligue anglo-prussienne, il falloit caler les voiles, et tout préparer pour saisir un moment plus favorable. Ce langage étoit assurément tout ce que je pouvois faire sans ordre, pour préparer les voies à ceux que je viens de recevoir.

Cet exposé que je prens la liberté de mettre aux pieds de Votre Majesté Impériale doit Lui servir de preuve, que ce n'est pas pour qu'on ne me fasse pas la mine à l'héremitage, que je n'ai pas rejetté la proposition de l'Impératrice, mais uniquement parceque je me serois cru très coupable, si j'avois osé prendre sur moi de prononcer sur des objets de cette importance, et que j'étois convaincu qu'en parlant sans ordres, même supposé que j'euse deviné les intentions de Votre Majesté Impériale, je n'aurois pu faire aucun bien et peut-être beaucoup de mal.

Non, Sire, quand il sera question du service de Votre Majesté Impériale du bien de Sa monarchie, en un mot de Ses intérêts qui me sont plus chers que la vie, nulle considération ne m'arrêtera jamais, moins encore une chose aussi futile que celle du plus ou moins d'accueil, que je puis éprouver de la part d'un souverain étranger, auquel je ne puis avoir désir de plaire que pour autant, que la chose peut être utile aux affaires. Votre Maj^{té} Imp^{le} aura pu voir par mes rapports la conduite que j'ai tenu constamment relativement à toutes ces petites distinctions de Cour, de ne jamais les rechercher, ni directement ni indirectement, mais de les accepter, quand elles m'étoient offertes. L'humeur, qu'elles occasionnent aux ministres prussiennes, les épitetes outrageantes qu'elles m'attirent de leur part dans les interceptes, devroient, ce me semble, convaincre, que le pied, où je me suis mis ici, n'a pas été inutile au service.

Tout aussi peu, que je me suis cru autorisé à répondre de moi même à ce que proposoit la Russie dans une circonstance aussi épineuse que celle du moment, tout aussi peu j'ai pensé qu'il me convenoit de proposer la moindre chose à Votre Maj^{té} Imp^{le}. Chargé de Ses intérêts à une des cours les plus importantes de l'Europe, mais ne voyant cependant qu'un coin du tableau, ma tâche étoit de Lui rendre compte des dispositions, où l'on étoit ici, de ce qu'on pouvoit en attendre, si l'exécution répondoit mieux aux intentions pour la campagne prochaine, et de ce que pouvoit résulter d'une réponse négative de notre part. C'est à quoi je me suis borné en parlant très humblement à Votre Majesté de l'animosité de l'Impératrice contre le Roi de Prusse, en Lui disant que, si jamais il est un moment, où l'on peut attendre, que la Russie agira vivement contre Fréderic Guillaume, c'est celui où Cathérine II en est si vivement outragée, et en Lui faisant part de mes craintes que, si cette souveraine peu accoutumée à céder, s'y voyoit contrainte par nous, il n'en résultat du refroidissement dans l'alliance. Ceci sont des faits, dont je suis à portée de me convaincre, et dont il est de mon devoir de rendre compte, et il n'échappera pas à la pénétration de Votre Majesté Impériale, qu'il y a loin de là à vouloir L'embarquer dans des affaires, qu'Elle regarde comme contraires à Ses intérêts. C'est au chef, dont j'ai le bonheur de dépendre, à discuter Ses intérêts, à Elle à en résoudre, et à moi à obéir avec la plus grande exactitude à tout ce qu'il Lui plait de m'ordonner.

Je supplie Votre Majesté Impériale d'être bien persuadée, que si je parois russe ici, ce n'est que pour autant, que je le crois utile à Son service, que je suis incapable de cesser d'être autrichien, et que, si je ne suis pas assez heureux qu'on ait cette confiance en moi, je ne mérite pas non plus de garder le poste important, qui m'est confié. Croyez Sire qu'il existe pourtant encore des serviteurs uniquement attachés à Votre auguste personne, à Votre gloire, à Vos intérêts, et à ceux de la patrie. Tels sont les sentimens, qui m'animeront jusqu'à mon dernier soupir. Je puis manquer de capacité, mais jamais de zèle. C'est lui seul, et le désir d'être utile à Votre Majesté qui me rend supportable la durée d'un séjour, où je ne puis me dissimuler, que la rigueur du climat a abimé successivement ma santé, et où malgré de la plus grande économie l'horrible cherté achève

de dissiper les débris de fortune que j'ai héritée de mes pères.

J'en étois jusqu'ici de la présente très humble relation lorsqu'est arrivé le garde hongrois Rewiczky porteur des ordres suprêmes de Votre Majesté du 17 décembre, le même jour, qu'est partie le courrier russe envoyé au Prince Galitzin chargé du rescript servant de réponse aux ordres, dont je me suis acquitté.

Dans l'intervalle étoit aussi arrivé ici la nouvelle de la prise d'Oczakow au moment où on en désespéroit totalement. Autant j'ai été obligé de témoigner dans le public de joie de cet événement, autant je dois avouer à Votre Majesté Impériale que j'ai été pénétré de douleur de voir, malgré la détestable campagne des Russes qu'ils sont en possession de ce qui leur tenoit tant à coeur, tandis que nous sommes si loin de ce, dont on pouvoit suivant toute apparence se flatter. Au reste j'ai fait sentir ici, autant que j'ai pu, que cette conquête étoit due uniquement à la manière, dont Votre Maj^té^ Imp^le^ avoit occupé toutes les forces de terre turques pendant la campagne, et les avoit empêché de venir au secours de cette place et de rien tenter contre les armées russes.

Par le rescript adressé au Prince Galitzin, il aura plu à Votre Majesté Impériale de voir, que l'Impératrice consent à la paix avec les Turcs, mais qu'elle veut garder Oczakow, et avoir un dédommagement pécuniaire des fraix de la guerre. Quant à ce dernier article, j'ai lieu de croire, qu'il sera bien modifié si non tout à fait rayé.

L'Impératrice consent également à ce que Votre Maj^té^ fasse une paix particulière avec la Porte, dans le cas, où l'on ne pourra pas convenir d'une paix générale, à condition, qu'Elle dispose ensuite ses forces de manière à tenir le Roi de Prusse en échec.

Mais en même tems elle use dans ce rescript d'une parfaite réciprocité de ce que nous lui avons déclaré de ne pouvoir soutenir à la fois une double guerre et contre la Prusse et contre les Turcs, et se réserve aussi de faire une paix particulière avec la Porte.[1]

[1] Catharina erklärte sich (an Galitzin 1. Januar 1789 n. St.) unter gewissen Bedingungen zu einem gemeinsamen Frieden geneigt; einen einseitigen Frieden wollte sie unter folgenden Bedingungen gestatten:

Votre Majesté Impériale daignera voir par mes rapports à la Chancelerie de Cour et d'État ce que j'ai cru devoir faire et dire à ce sujet. On m'assure que c'étoit l'Impératrice elle même qui contre l'avis de ses ministres avoit inséré cette clause dans le rescript, et cela dans un premier moment d'humeur contre nous. Mais on cherche à me persuader en même tems qu'Elle en est revenue, et qu'Elle sent, combien ce que nous proposons, est adopté aux circonstances.

Je n'ai pas cru devoir faire d'autre usage de ce que Votre Majesté Impériale me fait la grâce de me dire touchant l'engagement par écrit, qu'il faudroit se procurer, si la guerre duroit, pour que le maréchal Romanzow eut des ordres positifs d'entrer en Valachie, et de passer jusqu'au Danube dès que la crue des herbes le permettra, que d'en parler en termes généraux à Besborodko, et de lui dire qu'après ce que nous avions éprouvé pendant cette campagne, si contre toute attente la guerre devoit durer, nous ne pourrions nous dispenser l'engagement le plus positif pour que le maréchal Romanzow se porta aussitôt que la saison le lui permettroit avec son armée vers le haut du Danube, en s'approchant vers l'Aluta, puisque c'étoit le seul moyen, pour que toute la force de l'ennemi ne nous tomba pas sur le corps, Besborodko me répondit, qu'en parlant ici de rester sur la défensive contre la Porte, on n'avoit jamais entendu autre chose, si non que d'employer le moins de trouppes qu'on pourroit contre les Turcs, pour en avoir un d'autant plus grand nombre contre le Roi de Prusse. Mais qu'on n'en sentoit pas moins la nécessité de se porter en avant contre les Turcs

---

1° que l'Empereur, étant quitte de cet ennemi, tandis que nous en restant en guerre avec lui garderions seuls tout la fardeau pour nous, veuille diriger son attention et ses précautions contre le Roi de Prusse, et qu'au cas, que celui-ci continuat à faire des démarches nuisibles et indécentes pour nous, il prenne sur lui de l'en empècher d'abord par ces fortes représentations et si celles-ci restoient sans effet par des mesures effectives.

2° que si l'Emp. resolut de ne pas garder la forteresse de Chotyn, mais de la sacrifier au retablissement de la paix, elle nous soit cedée jusqu'à la fin de notre guerre avec les Turcs, pareillement que les quatre comtés de la Moldavie, où sont les trouppes de l'Emp. des Romains, pussent être occupés par les nôtres.

3° que nous nous reservons une liberté pareille de conclure une paix particulière de notre coté avec les mêmes assurances reciproques.

le plus que possible et qu'à présent qu'Oczakow et Chotim étoient entre les mains de deux Cours Imp[les], et qu'on pouvoit se contenter de masquer Bender, rien n'empêchoit que l'armée russe destinée contre les Turcs ne se porta au Danube.

Je n'ai pas cru devoir faire mention de la chose autrement que cela, lorsque mes ordres ne portoient d'ailleurs que de prêcher la paix, et il dépendra de ceux que Votre Majesté Impériale daignera m'envoyer après avoir reçu la réponse de l'Impératrice de me prescrire si je dois faire une proposition formelle à cet égard, et demander l'écrit un question.

Je dois même avouer à Votre Majesté avec cette franchise dont je crois de mon devoir de ne m'écarter jamais vis-à-vis de mon maître, que lorsque l'on à vu par les rapports du Prince de Ligne combien le siège d'Oczakow traineroit à longueur, que j'aurois beaucoup désiré, qu'on m'eut envoyé sur le champ des ordres pour décider ici à tout prix de faire avancer le maréchal Romanzow, et de faire revenir de cette malheureux idée, que son armée ne devoit être employé qu'à couvrir le siège d'Oczakow. Peut-être aurais-je pu y réussir, et la campagne n'auroit pas si infructueuse. Il plaira à Votre Majesté Impériale de se rappeler qu'on ne m'a écrit pour que je fasse avancer le maréchal Romanzow, que lorsque les Turcs étoient déjà depuis longtemps au Bannat, que la saison étoit trop avancée pour qu'il put venir à tems à notre secours, et qu'il avoit été déjà pris tout autre arrangement entre lui et le Prince de Cobourg. Je ne crois pas, que l'ignorance où j'ai toujours été de tout ce qui se concertoit entre les généraux respectifs, et en général de tout ce qui avoit trait aux opérations militaires ait été utile au service, et peut-être aurois-je pu parer à plusieurs inconvéniens, si le Prince de Cobourg avoit eu ordre de m'informer de tout ce qui se passoit entre lui et le maréchal Romanzow.

Le Prince Galitzin a été chargé de remettre à Votre Maj[té] Imp[le] la lettre de Sa Majesté l'Impératrice. J'ai l'honneur de porter trèshumblement à Ses pieds les lettres de Leurs Altesses Imp[les], elles donnent pour raison de leur long silence les embarras, où elles se sont trouvées cette année par l'absence de Monseigneur le Grand-Duc et sa campagne en Finnlande.

C'est avec la plus vive douleur que j'ai vu par la lettre que Votre Majesté Impériale écrit à l'Impératrice qu'Elle n'est

pas encore entièrement satisfaite de Sa santé et qu'il Lui reste encore les incommodités de l'asthme. Faut il encore qu'à tant d'autres sujets d'affliction se joigne pour moi le plus grand, celui d'être inquiet sur la santé de mon maître. Veuille le ciel exaucer les voeux des fidèles sujets de Votre Majesté Impériale en La conservant longtems pour le bonheur de Ses peuples.

En me prosternant etc.

P. S. Jancovich prend la respectueuse liberté de mettre les livres ci-joints aux pieds de Votre Majesté Impériale.

CCLXX.

Cobenzl an Joseph.

À St Pétersbourg le 24. Janvier 1789.

Sire!

Conformément aux ordres suprêmes de V. M. Imple en date du 5 Janvier que le garde noble Gregorovich m'a remis le 17. je n'ai pas manqué de faire passer sur le champ à Sa Majesté l'Impératrice la lettre de félicitation sur la prise d'Oczakow, et de faire valoir cette nouvelle marque tout particulière d'amitié et d'attention que Votre Majesté Imple donnoit à Son auguste alliée. Je dois avoir l'honneur de L'assurer qu'elle y a été aussi sensible que possible, ainsi qu'aux témoignages éclatans de joie que V. Mté a bien voulu donner à la réception de cette heureux nouvelle. Outre ce que les ministres m'ont dit à cet égard de la part de leur souveraine, je sais que la même soirée de l'arrivée de mon courrier, qu'elle a passé chez Mamonow qui étoit incommodé, seule avec lui et Ribeaupierre,[1] elle s'est expliqué à ce sujet dans les termes de la plus vive reconnoissance et de plus sincère attachement. Votre Majesté Imple pourra s'en convaincre encore d'avantage par le contenu de la lettre ci-jointe, que je suis chargé de portes à Ses pieds.[2]

Suivant la constante habitude de ce pays-ci, on a encore perdu un tems aussi prétieux que considérable jusqu'à ce qu'on ait envoyé des ordres au Prince de Galitzin servant de réponse

---

[1] Ribeaupierre, k. russischer Oberst, war zugleich mit Mamonow Adjutant bei dem Fürsten Potemkin und vertrauter Freund des ersteren.

[2] Der Brief vom 11. Januar a. St. fehlt.

aux dernières ouvertures, que j'avois faites ici, et qu'on m'ait mis à même de réexpédier le présent courrier. Je n'ai pas passé un jour sans représenter vivement, que la réussite de la chose dépendoit uniquement de la célérité et du secret, que par conséquent chaque jour perdu étoit un avantage, que l'on donnoit gratuitement aux ennemis des deux Cours Impériales pour croiser ce qu'il étoit si fort de notre intérêt commun de terminer au plutôt possible.

Je n'ai trouvé aucun contradicteur à une proposition si évidente, mais les termes techniques d'affaires en Russie zavtra et tot czas (demain et tout à l'heure) m'ont cependant retenu jusqu'à ce moment-ci.

Par le contenu du rescript, que le Prince Galitzin a été chargé de communiquer au Prince de Kaunitz, il aura plu à Votre Majesté Imp^le de voir que l'Impératrice est d'accord avec nous, que c'est par l'entremise de l'ambassadeur de France à Constantinople qu'il convient de tâcher à déterminer les Turcs de proposer la paix sur le pied de l'uti possidetis, et cette souveraine s'en remet à tout ce que Votre Majesté Impériale trouvera bon de décider pour entamer la négociation; seulement il a été impossible de la déterminer de se désister de l'idée d'exiger que les Turcs rélâchent Bulgakow, avant que d'entendre à aucune négociation. L'Impératrice ayant suivi cette marche dans la dernière guerre avec la Porte, l'ayant déjà annoncé pour celle-ci à la plupart des puissances européennes, elle croit sa dignité intéressée à insister là dessus, et Votre Majesté Impériale sait assez, combien cette considération est puissante ici. L'argument du secret, sur lequel j'avois le plus insisté, a perdu de sa force, depuis qu'on a vu par le rapport de Monsr Nesselrode,[1] que la Cour de Berlin l'avoit pénétré.

L'Impératrice désire, que si les Turcs pouvoient être aménés à consentir à des conditions acceptables, ils envoient des plénipotentiaires au quartier général du Prince Potemkin ou qu'ils donnent leur propositions par écrit par quelque voie que ce soit; mais on n'est pas porté ici à adopter l'idée de faire signer les préliminaires par le Comte Choiseul Gouffier, quelques représentations que j'aie faites, que cette voie étoit

---

[1] Max Julius Reichsgraf von Nesselrode-Ereshofen, k. russischer wirklicher geheimer Rath, Gesandter in Lissabon und Berlin; † 1810.

sans contredit la plus courte, et par conséquent la plus propre à prévenir l'effet des intrigues anglo-prussiennes.

En même tems l'Impératrice croit, qu'un des moyens les plus propres à accélérer la paix, seroit de faire occuper la Valachie par l'armée du maréchal Romanzow, aussitôt que faire se pourra, en quoi Elle désire qu'il soit assisté par les corps commandés par le Prince de Cobourg et le général Fabris, ce qui est accompagné d'un petit approche sur notre armistice. Il plaira à Votre Majesté Impériale de voir par mes rapports à la Chancelerie de Cour et d'État, que par ce, que j'ai dit à cet égard, j'ai cherché à préparer les voies à tels ordres qui pourroient me venir en réponse à cette proposition. Il est certain qu'après l'inaction dans laquelle a été le maréchal Romanzow pendant toute cette campagne, après que les trouppes de Votre Majesté Impériale ont été continuellement occupées, et que ce sont elles, qui ont fait deux fois la conquête de la Moldavie, les Russes pourroient à présent fort bien se charger seuls de celle de la Valachie. Mais d'un autre côté en partageant avec eux l'occupation de cette province (supposé que des raisons militaires à moi inconnues ne nous en empêchent pas) nous y gagnons d'avoir d'autant plus à restituer aux Turcs, pour obtenir d'èux ce que nous voulons qu'ils nous cèdent à la paix, sans compter d'une part la reconnoissance que nous devroit l'Impératrice de ce nouveau service, et de l'autre le mauvais effet, que produiroit ici le refus qu'elle essuyeroit à cet égard. En même tems il me paroit d'après mon foible jugement, que ce qu'on nous propose aujourdhui, ameneroit les choses à ce que d'après les ordres suprêmes dont Votre Majesté Imp^{le} m'a honoré le 17 décembre et 5 janvier, Elle regarde comme indispensable de s'assurer, que le maréchal Romanzow marchera avec son armée en Valachie et au Danube, ce qu'il veut faire à présent même avant la crue des herbes.

Telles sont les raisons qui me paroissent militer pour et contre la proposition de l'Impératrice, que je crois de mon devoir de soumettre au jugement suprême de Votre Majesté Impériale en attendant les instructions, qu'il Lui plaira de m'adresser à ce sujet.

Sur les affaires de Pologne n'ayant pu détourner l'Impératrice de l'idée de faire une déclaration contre le projet

d'alliance du Roi de Prusse, j'ai tâché du moins de la déterminer d'en rendre les termes aussi modérés que possible.

Il plaira à Votre Majesté Impériale de voir également par mes rapports à la Chancelerie de Cour et d'État, que je n'ai pas cessé de représenter ici, qu'il nous étoit absolument impossible de nous embarquer à la fois dans une double guerre avec la Porte, et avec la Prusse. L'Impératrice est toujours très irritée contre cette dernière puissance, mais tout son ministère ne désire pas moins que nous pouvoir également éviter cette double guerre, et cherche à y contribuer par tous les moyens qui sont en son pouvoir excepté celui d'une paix humiliante avec la Porte, à laquelle il est bien évident, qu'on ne déterminera jamais Catharine II. En même tems ils me demandent toujours que faudra-t-il donc faire, si les Turcs ne veuillent pas consentir à la paix ni générale ni particulière, et si malgré tous les ménagemens qu'on veut avoir pour le Roi de Prusse, il attaquoit l'une ou l'autre des deux Cours Impériales? ce qui est pourtant dans le nombre des choses possibles. Ne sera l'on pas obligé alors d'en venir à cette double guerre, ainsi que dès le commencement des affaires turques on en étoit tombé d'accord? Je borne mes réponses à représenter qu'il faut employer tous les moyens possibles, pour tâcher de prévenir une pareille extrémité.[1]

Il est très facheux que notre projet de paix particulière soit ébruité tant ici qu'à Berlin, ainsi que j'en rends compte dans mes rapports à la Chancelerie de Cour et d'État. Le premier moment d'humeur de l'Impératrice, avant qu'Elle eut mûrement reflèchi à cette proposition l'a fait ébruiter ici. A Berlin j'ignore par quel moyen on l'a appris, la nouvelle n'ayant pas pu y arriver d'ici lorsque Herzberg en parla à Nesselrode. Les mal intentionnés commencent déjà à vouloir comparer le cas actuel à celui de 1739, imputation que je cherche à détruire, en représentant, que si nous voulons faire la paix particulière avec la Porte, ce n'est que pour en imposer à un ennemi tout aussi acharné, et infiniment plus puissant, qui menace également la Russie. En général il n'est pas à douter, que toutes les puissances envieuses de l'union des deux Cours Im-

[1] Ueber die Beziehungen Russlands zu Preussen vergl. Martens, Recueil des Traités VI, p. 132 f.

périales ne cherchent à employer dans les circonstances actuelles tous les moyens possibles pour la rompre ou la refroidir.

Je supplie Votre Maj^{té} Imp^{le} de vouloir bien être persuadée, que les difficultés ne feront que rédoubler mon zèle, pour exécuter aussi bien qu'il pourra dépendre de moi, les ordres qu'il Lui plaira de m'adresser. Outre celles qui naissent de circonstances, ce qui pourra venir de la part du Prince Potemkin, s'il est vrai comme plusieurs indices semblent l'annoncer, qu'il soit dévenu anti-autrichien, mérite assurément une sérieuse attention d'autant plus, qu'il est aussi adroit en intrigues de Cour, qu'il est mal habile à la tête d'une armée. J'ai cherché à mettre l'Imp^{ce} en garde contre tout ce qui pourroit tenter à l'avantage de nos ennemis, et si elle tient ce qu'elle a promis à Besborodko, il paroit qu'on peut se flatter que ce que j'ai fait à cet égard, n'a pas été inutile. On attend le Prince d'un moment à l'autre sans savoir ce qui peut l'arrêter si long-tems. Je n'épargnerai rien de ce qui pourra dépendre de moi pour le ramener à de bons principes. Sa manière d'agir à mon égard, et à l'égard de Luchesini,[1] lorsqu'il sera ici (homme aussi dangereux que possible dans les circonstances actuelles) pourra bientôt me faire voir, à quoi on doit s'attendre de sa part, dont je ne manquerai pas de rendre compte avec exactitude.

Je n'ai rien à ajouter à ce que contiennent mes dernières très-humbles relations au sujet de la jeune Cour qui est toujours en bonne harmonie avec l'Impératrice. Un des effets de cette bonne harmonie c'est, qu'on a enfin donné à Madame de Benkendorff une terre en Livonie, qu'elle sollicitoit inutilement depuis la mort de sa belle mère.

Je ne manquerais pas conformément aux ordres suprêmes de Votre Majesté Imp^{le} de procurer au garde hongrois Gregorovich l'occasion de voir tout ce que cette capitale et les environs offrent d'intéressant.

Je prends la liberté de mettre aux pieds de Votre Majesté Impériale la musique d'un opera sérieux, que Cimarosa a fait ici depuis que par l'arrivée de la Pozzi la trouppe est complette.

---

[1] Girolamo Marchese Lucchesini, k. preussischer Minister; geb. in Lucca 1752, † 1825.

CCLXXI.

Kaunitz an Cobenzl.

à St Petersbourg le 22. Febr. 1789
par Gyarfar.

Vienne le 8. fevr. 1789.

Mon cher Comte. Je souhaite avoir répondu par la teneur de mon expédition à M^r le Comte de Choiseul Gouffier à la confiance, dont on a bien voulu m'honorer. Sur ce qui a trait à la campagne prochaine, je vous adresserai les directions nécessaires, dès qu'on me mettra en état de pouvoir le faire. Dieu veuille cependant qu'il puisse ne pas en être question, et pour cause : Vestigia terrent.

Je vous embrasse de tout mon coeur

Kaunitz m. p.

CCLXXII.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

8. Fevrier 1789.

— Votre lettre à l'Empereur est parfaitement bien, aussi a-t-elle fait effet du moins pour autant que j'en puis juger de quelques mots lachés par Salm envers moi, et qui m'ont fourni l'occasion de faire votre apologie. Je suppose que la replique, que l'Empereur vous fait, vous prouvera, *dass Er es nicht so übel gemeint;* ce ressentiment de votre part cependant étoit bien nécessaire. Ce Prince habitué à traiter de la façon la plus dure des gueux qui ont perdu toute sensibilité, ne pense pas que tous les hommes ne sont pas de la même trempe, et par conséquent il est nécessaire de lui rappeler dans l'occasion, que dans le nombre il se trouve encore par-ci par-là quelque honnet homme guidé par des sentimens d'honneur, et qui mérite d'être distingué de la canaille. — —

Vous trouverez peut-être que nous battons un peu la campagne sur les propositions touchant la Pologne, mais c'est que sur ce point l'Empereur ne veut pas s'engager plus loin qu'il n'est nécessaire de le faire, pour conserver la bonne amitié des Russes et éviter surtout de fournir au Roi de Prusse des prétextes plausibles à nous attaquer, la paix étant dans nos misérables circonstances seule à désirer. Les Russes se contenteront

probablement de nos assurances générales que nous serons fidèles à nos engagements avec eux envers et contre tous, sans avoir besoin dans ce moment-ci d'entrer dans des détails, sur lesquels on conviendra le cas échéant.

Moi et le Prince nous sommes certainement très contents de vos deux dernières depêches comme de toutes les précedentes, mais l'Empereur qui va toujours au galope m'a déjà fait sentir une couple de fois qu'il vous trouvoit trop prolixe, trop verbieux, et répétant souvent la même chose; pour le satisfaire et ne rien diminuer cependant des détails qui sont très nécessaires à nous autres qui devant méditer plus que l'Empereur sur tous les objets, vous pourriez faire votre rapport principal et les premiers P. S. un peu plus serrés, plus concis, et vous étendre d'avantage dans les derniers P. S. Alors je ne ferai passer sous ses yeux, que les premiers et garderai les derniers pour l'usage du bureau; avec que tout le monde sera content. —

CCLXXIII.

Joseph an Cobenzl.

A Pétersbourg le 22. Fevrier 1789
par Gyarfas.

Vienne ce 9. Février 1789.

Mon cher Comte Cobenzl! J'ai reçu votre lettre par le courrier, et je suis très faché que vous ayés pris tant au tragique les réflexions et les avis que je vous avois fait passer. Je n'ai certainement aucun doute sur votre zèle, et ce n'étoit que pour vous mettre en garde contre les chimères, dont on repaite continuellement l'Impératrice, que je vous ai donné cet avertissement. Je vous joins ici une lettre pour Elle,[1] que je vous prie de lui remettre.

Les dépêches du Prince de Kaunitz vous mettront au fait des circonstances du moment. Vous ferés valoir, comme de justice, la réponse que j'ai fait donner au Seraskier à l'occasion de la suspension d'armes, ainsi que j'ai préféré la convenance de mon allié à la mienne propre, en faisant voir par là aux Turcs, que nos intérêts étoient inséparables.

Je ne suis pas parfaitement persuadé que le parti prussien ne soit pas encore très considérable en Russie, et j'ai

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXVII.

toujours de violents soupçons qu'on ne peut guères compter sur le Prince Potemkin à ce sujet, au moins M[r] de Herzberg le compte très manifestement pour un de ceux qui sont du parti prussien. Seroit-ce peut-être pour nager entre deux eaux, et pour ménager la jeune Cour, dont les sentimens deviennent de jour en jour plus équivoques. Il est extraordinaire que la Grande Duchesse ne m'écrive plus du tout et infiniment rarement à l'Archiduchesse sa soeur, tandis qu'elle entretient une foule de correspondance dans tous les païs etrangers, où elle a été.

Il est très nécessaire que je sois averti le plutôt que possible des ordres que les commandans des armées russes auront pour les opérations de la campagne future. Ce n'est pas un plan de campagne combiné que je désire, mais uniquement de savoir, si les armées russes agiront ensembles ou séparément? Si le siège de Bender est pour toutes les deux ou pour l'une d'elles le premier objet? ou si l'on se propose de marcher au Danube? ou enfin si l'on pense peut-être ne rien faire de tout celà, mais de rester uniquement sur la défensive? pour être plus prês à se porter en Pologne s'il devenoit nécessaire; finalement vers quel tems, vu les magazins qu'on aura etablis, les armées pourront commencer leurs operations? C'est sur quoi je vous prie, mon cher Comte de me procurer les notions les plus exactes que possible, parcequ'il m'est de toute nécessité d'en être bien informé afin de pouvoir me régler en conséquence, car je ne crois jamais qu'aiant l'ouverture de la campagne on puisse parvenir à l'établir les articles preliminaires, mais qu'il faudra toujours en venir aux hostilités et à faire la campagne. J'avois déjà écrit ceci, lorsque je reçus votre rapport par le Garde Revitzky, de même que le Prince Galitzin remit copie de son rescript.

Je n'ajouterai plus rien à la dépêche de la Chancellerie d'État, si non que je vous laisse apprécier vous même, ce qu'on doit penser de l'incroyable réponse de l'Espagne, tant quant à la chose et à la forme, que surtout au stile.

Le projet de faire occuper des a présent la Vallachie par les armées russes conjointement avec mes trouppes commandées par le Prince Cobourg et le Prince Hohenlohe,[1] qui vient de

[1] Friedrich Wilhelm Fürst von Hohenlohe-Langenburg-Kirchberg, k. k. Feldmarschall-Lieutenant, später Reichs-General-Feldzeugmeister; † 1796.

succéder au General Fabris (que j'ai eu le malheur de perdre en Transilvanie par une maladie), seroit une très bonne idée si elle étoit faisable; mais elle est impossible, vu que les montagnes de la Transilvanie sont pleines de neige, et que dans cette saison une armée, sans de très grandes dispositions faites préalablement pour les vivres, ne trouvant ni du fourage ni de l'herbe, ne peut point subsister; surtout dans un païs comme celui là, où le manque d'habitations oblige à camper. Néanmoins il ne faut pas les contredire, et vous affirmerés, que j'ai donné les ordres à mes commandans de se régler en tout après les mouvemens et les marches que feroient les armées russes. Pour le commencement de la campagne cette idée est très bonne, quoiqu'elle sera difficile à exécuter, puisque les Russes ne pourront guères se porter en Vallachie sans bien couvrir leur flanc gauche, qui seroit tout ouvert et dont les communications seroient très exposées aux petites forteresses turques existantes encore en Moldavie et Bessarabie sur la rive gauche du Danube. Mais si les Russes pouvoient entièrement nettoyer celles-là, et avec une partie de leur flotte ou flotille occuper les embouchures du Danube, pourque les Turcs ne puissent plus se servir de cette rivière, alors je crois, que les derniers seroient fort embarassés.

La déclaration commune qu'on demande que je fasse en Pologne, exige encore une mure réflexion, parceque je ne voudrois pas me mettre dans le cas de me compromettre avec le Roi de Prusse.

Vous ne devés pas oublier qu'en ôtant du corps du Prince Cobourg ce qui doit rester en garnison à Chotym, et les postes intermédiaires pour tenir les communications ouvertes, il ne reste tout au plus que 6 ou 8 bataillons et deux régimens de cavalerie, l'un devant rester en arrière.

Le corps de la Transilvanie n'aura pas plus de bataillons et quelques régimens de cavalerie. Je vous laisse juger si avec cela on pourroit s'exposer dans un païs ainsi ouvert que la Vallachie au Grand Visir, qui passant à Widdin et sur les ponts qu'il a sur le Danube, viendroit chasser ces petits corps. Nous ne pouvons donc rien faire de ce coté la que combiné avec les Russes.

Les districts, que le Prince Cobourg occupe sont exactement ceux, qui sont nécessaires pour qu'il ait une communica-

tion directe avec la Buccowine et la Gallicie, qui est le païs d'où il tire ses vivres, ses recrues etc. etc. Je releve ceci uniquement pour vous faire sentir, combien il est indiscret aux Russes de se plaindre à ce sujet; mais c'est le Maréchal Romanzow qui fait naitre toutes ces difficultés, et qui fait aussi sonner si ridiculement haut cet armistice à dénoncer en 10 jours, et fait uniquement le long des frontières de la Servie, comme si en pleine hiver celà pourroit lui attirer sur les bras à Jassy toutes les forces du Grand Visir.

Adieu, mon cher Comte, croyés que je suis toujours avec la même amitié et estime

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCLXXIV.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 25. Mars 1789.

(In Chiffern.) Ce qu'on vous mande par la dépêche d'office, n'est pas le seul indice que nous ayons de l'astuce prussienne, tout plein d'autres petites découvertes encore nous prouvent par leur combinaison que les Prussiens ne souhaitent que d'être invités par les Polonois, pour entrer en danse, et qu'ils ne négligent par conséquent rien pour les faire donner dans le panneau bon grés, mal grés. Le huit du mois passé Diez et Heidenstamm se flattoient du plus grand espoir d'en venir incessament à des conclusions favorables avec la Porte. Les apprêts des Prussiens sont remarquables de tout coté, leurs manéges à Stockolm ont sorti l'effet le plus complet, il n'y a donc plus de doute que si les Turcs tiennent bon, nous verrons les trouppes prussiennes en Pologne et peut-être en Bohème et dans le Holstein. Vous voyez bien par là, et on doit le sentir également à Pétersbourg, que s'il est nécessaire qu'on fasse tous les apprêts pour commencer au cas de besoin la campagne contre les Turcs vigoureusement, il n'est pas moins désirable qu'on se débarasse même au prix de quelque petit sacrifice de cet ennemi-là, pour faire front à d'autres plus formidables, qui dès-lors se presseront à baisser de ton.

Une autre circonstance bien facheuse rend une prompte paix avec les Turcs encore plus désirable, c'est l'état de santé de l'Empereur, qui devient de jour en jour plus inquiétant. Que ce Prince succombe malheureusement à son mal, ou que seulement il fasse une longue et grave maladie, figurez-vous le désordre qui en doit naitre pour l'armée, pour le gouvernement interne, et même pour les négotiations dans un moment où tout est dessus dessous, toutes les affaires de la monarchie n'ayant point d'autre point de réunion que dans sa seule et unique personne. Je vous laisse la liberté de faire là-bas tel usage qu'il vous plaira de cette réflexion, qui est de la plus grande importance, mes craintes n'étant malheureusement que trop fondées. Une consulte des medecins du corps tenue en dernier lieu s'est terminée par des conclusions, qui malgrès les ménagements dans les expressions étoient au fond de funeste présage. Je L'ai trouvé moi-même passé deux jours plus accablé et plus affecté que je ne L'ai encore jamais vu, et il est au lit depuis hier au soir.

CCLXXV.

Cobenzl an Joseph.

à St Pétersbourg le 15. Avril 1789.

Avant que la présente trèshumble relation puisse parvenir aux pieds de Votre Majesté Impériale, le Prince Galitzin se sera sans doute acquitté des ordres, qui lui ont été envoyés de remettre la réponse de l'Imp^{ce} à la lettre jointe aux ordres suprêmes, que Votre Majesté Imp^{le} a daigné m'envoyer en date du 9 février,[1] ainsi que la copie d'un rescript par lequel la Cour de Russie répond aux différentes ouvertures, que j'ai été chargé de faire ici. Ce rescript ne m'ayant été communiqué qu'après son départ, toute réflexion que j'aurais faite à son sujet, devenoit inutile, et il ne me reste qu'à attendre les ordres suprêmes qu'il plaira à Votre Majesté Impériale de m'envoyer en conséquence.

Par mes trèshumbles rapports à la Chancellerie de Cour et d'État il Lui aura plu voir tout ce que j'ai fait ici pour ob-

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXVIII, p. 328.

tenir suivant Ses intentions, que les Russes agissent le plus que possible vers le haut Danube et l'Aluta. Deux choses ont croisé toutes mes démarches à cet égard. En premieur lieu la retraite du maréchal Romanzow et la résolution prise par l'Impératrice de confier le commandement général au seul Prince Potemkin, ce qui réunit les deux armées russes en une seule; en second lieu les nouvelles réitérées que les Turcs portent une partie considérable de leurs forces pour agir contre les Russes vers le bas Danube, ce qui a été même confirmé par les dernières communications, que nous avons faites ici de ce que nous ont appris les interceptes. Il en a résulté que l'on en est revenu au premier plan indiqué par Votre Majesté Impériale dans sa lettre au Prince de Ligne d'agir contre les Ottomans dans des points les plus éloignés, opération qu'on croit infiniment facilitée par la prise d'Oczakow. Qu'est ce qui peut vous engager, m'a dit le Prince Potemkin, à désirer, que nous nous approchions si fort de vous? n'est ce pas la crainte d'être seuls chargés de tout le poids de la guerre de terre? Or après la prise d'Oczakow la chose devient impossible, et il faut de toute nécessité que les Turcs se portent en force contre nous. Assurez Sa Majesté l'Empereur, que partout où je pourrai trouver l'ennemi, je tâcherai d'en venir à une bataille, et que je ne négligerai rien pour faire une puissante diversion. A cela il a ajouté les mêmes réflexions, qui se trouvent dans la lettre dont Votre Majesté Impériale m'a honorée en date du 9 février sur la nécessité de couvrir son flanc gauche.

Tels sont les discours qu'il m'a tenu sans cesse, et que je crois de mon devoir de rapporter aux pieds de Votre Majesté Impériale. Le Prince Potemkin m'a donné en même tems une note concernant les points qu'il désiroit voir occuper par le Prince de Cobourg et de Hohenlohe, et qui est jointe à mon P. S[tum] N° 1 à la Chancellerie de Cour et d'État. Mais cette demande n'a pas été avouée par le ministère, et il plaira à Votre Majesté Impériale de voir qu'il n'en est pas question dans le rescript au Prince Galitzin. Je ne puis à ce sujet que suspendre mon jugement jusqu'à l'arrivée des ordres qu'il plaira à Votre Majesté Impériale de m'adresser.

On me promet d'un moment à l'autre la nouvelle dislocation des trouppes russes, telles, qu'elle a été présentée par le Prince Potemkin à l'Impératrice. Mais je crois bien qu'elle ne

me soit pas encore remise pour la faire partir avec le présent courrier. Aussitôt que je l'aurai reçue, je ne manquerai pas de la transmettre aux pieds de Votre Majesté Impériale. En général les trouppes qui seront employés dans la Livonie et la Finlande doivent monter à 40/m hommes. Il y en aura 15/m dans la Russie blanche; l'armée du Prince Potemkin, sans compter les corps de la Crimée et du Cuban doit être de 80/m hommes. L'exactitude avec laquelle on m'assure qu'a été faite la dernière recrue devroit pourtant faire présumer que le déficit de ces armées ne sera pas considérable.

Le Prince Potemkin témoigne une très grande ardeur d'avoir des succès, si la paix ne peut pas avoir lieu. Il semble que la réussite d'Oczakow l'a mise en goût à cet égard, et il est persuadé qu'avec les Turcs la guerre de campagne est infiniment plus aisé que celle de siège. Malheureusement l'expérience n'a que trop prouvé qu'avec lui on ne peut tabler sur rien avec certitude. Sur le moment précis où il commencera ses opérations, il m'a été impossible de tirer de lui quelque chose de positif. On s'attend que d'abord après Paques il partira d'ici, sans que personne soit prévenu d'avance du jour de son départ.

Au sujet de l'armistice proposé par Monsieur de Choiseul, la Russie s'est rangée à notre avis à l'exception qu'elle ne veut pas charger cet ambassadeur de le signer, mais seulement donner par lui l'assurance formelle aux Turcs, si et lorsque Votre Majesté Imp[le] le jugera à propos.

Ce que je puis avoir l'honneur d'assurer à Votre Majesté Impériale, c'est qu'on désire ici vivement le rétablissement de la paix, il n'y a qu'une voix à ce sujet, depuis le Prince Potemkin jusqu'à toutes les personnes qui composent le ministère. Il n'est personne d'entre eux, qui ne fasse les voeux les plus ardens pour le succès de ce dont Monsieur le Comte de Choiseul est chargé, et rien assurément n'est plus à désirer.

Mais si contre toute attente l'obstination des Turcs forçoit à la continuation de la guerre pendant cette campagne, et mettoit obstacle à la paix soit commune soit séparée, il n'échappera pas à la haute pénétration de Votre Majesté Impériale, combien il est indispensable, que quelques succès éclatans réparent les impressions qu'ont fait en Europe les événemens de la dernière campagne. Tout le monde n'est pas assez juste pour en

attribuer la cause uniquement à la mauvaise conduite des Russes. On ne peut pas se dissimuler, que la considération politique en souffre beaucoup ce qui rend toujours les amis moins chauds, et les ennemis plus entreprenants. C'est lorsque on se trouve soi-même dans les pais étrangers et loin de sa patrie, qu'on est plus en état de juger des effets qui en résultent.

Par mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État il plaira à Votre Majesté Impériale de voir tout ce que j'ai fait pour observer de près le Prince Potemkin, et savoir ses véritables sentimens. Jusqu'ici la manière dont s'y est pris l'Impératrice vis-à-vis de lui, lui a ôté tout moyen de se livrer à son prussianisme s'il existe. Il est impossible de savoir, s'il est sincère dans les assurances qu'il me donne qu'il n'a nullement changé à nôtre égard, ou s'il ne fait, que céder si la volonté que l'Impératrice a montré si bien établie de sa part. Par la précaution qu'on a pris ici de ne pas lui communiquer les interceptes déchiffrées par nous, elles pourront nous fournir le moyen de controler sa conduite. Quant à la personne de l'Impératrice tout se réunit pour m'assurer qu'elle est toujours vivement irritée contre les Prussiens, et qu'il n'y a qu'une nécessité absolue qui l'empêche d'éclater. Il est assurément bien malheureux, que les circonstances n'ayent pas permis de profiter de ces dispositions, et qu'au contraire elles fournissent à nos ennemis des armes contre nous par la comparaison qu'ils font sans cesse des embarras où se trouve la Russie dans ce moment-ci avec sa situation dans sa dernière guerre avec la Porte.

Nous ne sommes vos ennemis disent sans cesse les Anglois et les Prussiens aux Russes, que parceque vous étes les alliés des Autrichiens, et parceque vous avez voulu le devenir des François, et voyez la différence de nous avoir pour amis ou pour ennemis. La dernière réponse de la France qui renvoit à la conclusion de la paix et à la fin de ses troubles internes la signature de son traité d'alliance ajoute encore du poids à ces arguments.

Jusqu'ici ils n'ont fait aucune impression sur l'esprit de l'Impératrice, mais ils n'en exigent pas moins la plus grande prévoyance et les plus grands soins pour continuer en annuler les effets.

Il seroit aisé à la vérité de répondre aux Russes, que la vraie cause de la différence de l'état actuel avec celui, où ils

étoient dans leur dernière guerre ne vient que de la mauvaise campagne qu'ils ont fait et qu'ils l'ont employé toute entière à la prise d'Oczakow, laissant toute l'armée du maréchal Romanzow dans l'inactivité la plus honteuse. C'est ce que je leur ai fait sentir plus d'une fois. Le ministère en convient, mais quant aux militaires, on se rend rarement assez de justice pour faire un pareil aveu.

Si dans les affaires politiques le parti fermement pris par l'Impératrice peut décider de l'opinion de Potemkin, en revanche en affaire militaire il est à présent tout puissant et personne n'appelle de ses décisions. Si ce que contient mon très humble P. S^{tum} est vrai, Votre Majesté Imp^{le} y trouvera la clef de l'ascendant qu'il a sur l'Impératrice, de l'indulgence avec laquelle elle traite tant des sujets de plainte, qu'il lui donne ainsi qu'un nouveau motif de le ménager.

Quant à la jeune Cour, qui est toujours dans la meilleure harmonie avec la grande; il m'a été répondu sur ce que j'ai dit à Madame de Benkendorff de la rareté des lettres qu'on n'en avoit pas laissé une seule de Votre Majesté Imp^{le} sans réponse, et qu'on craignoit de l'importance en lui écrivant plus souvent qu'Elle n'écrivoit Elle même. Madame la Grande Duchesse m'a parlé une fois à la Cour des reproches, que lui faisoit Madame l'Archiduchesse sur le peu de lettres qu'Elle recevoit de sa part, en m'assurant qu'elle seroit à l'avenir plus exacte. J'ai l'honneur de mettre trèshumblement aux pieds de Votre Majesté Impériale la lettre ci-jointe de la Grande Duchesse pour son Altesse Royale Madame l'Archiduchesse.

Malgré tout ce que l'Impératrice a dit à Votre Majesté Impériale sur le compte de la Grande Duchesse lors de sa dernière entrevue, c'est cependant cette Princesse qui s'est servi de son empire absolu sur le Grand-Duc pour opérer le rapprochement ci-dessus mentioné, et c'est elle dont Sa Majesté Imp^{le} est actuellement le plus contente; c'est une nouvelle preuve du pouvoir que la Grande Duchesse a sur son époux, et que ce n'est que par elle qu'on pourra le gagner.

Pour ne pas abuser du tems si précieux de Votre Maj^{té} Impériale, je prends la respectueuse liberté de m'en rapporter sur tout le reste à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État.

Qu'il me soit cependant permis de porter aux pieds de Votre Majté Imple la douleur dont je suis pénétré d'apprendre par toutes les nouvelles de Vienne, que Sa santé n'est pas encore aussi rétablie, que doivent le désirer à tant de titres Ses fidèles sujets, nous n'avons que trop des preuves réiterées, que notre auguste maître s'oublie Lui-même pour ne penser qu'au bien être de l'état et au bonheur de Ses peuples. Mais, Sire, daignez Vous dire dans ce moment critique, ce que Monsieur le Comte de Falkenstein diroit certainement à Joseph II s'il étoit un de ses ministres. Il lui représenteroit sans doute que le salut de l'état tient à la conservation de sa personne, et que par conséquent son premier devoir est de la ménager. Il n'est aucun intérêt qui ne marche bien loin après celui-là. Que les généraux de Votre Majesté Imple remportent sur l'ennemi les avantages qu'on doit attendre de cette seconde campagne, si elle a lieu, la gloire n'en réjaillira moins sur Elle, ce ne sera pas moins Joseph II qui aura dirigé les opérations et formé cette armée si faite pour cueillir des lauriers. Si même Votre Majesté veut commander à personne dans le moment le plus important, il est aisé de le prévoir d'avance, et de ne se rendre à l'armée qu'à l'époque nécessaire sans pour cela devoir passer tout l'été dans des climats aussi mal sains, et des fatigues aussi tuantes que celles qui nous ont fait tant gémir la campagne dernière, et que nous devons redouter si vivement pour celle-ci. C'est le zèle le plus pur et l'attachement le plus inviolable pour la personne de Votre Majesté Imple qui me dictent ces trèshumbles représentations, qui pourroient paroître téméraires, si on ne considéroit pas, que tout Autrichien a le droit d'élever la voix lorsque il s'agit de la conservation du meilleur des maîtres.

J'ai été un peu consolé lorsque j'ai vu par les très gracieux ordres de Votre Majté Imple qu'Elle rendoit justice à mon zèle. Daignez Sire être bien persuadé que pour exécuter avec la plus grande exactitude de tout ce qu'il vous plait de me prescrire, pour être en garde contre tout ce qui n'est pas conforme à vos intentions, je n'ai besoin que d'en être informé.

En me prosternant etc.

CCLXXVI.

Joseph an Cobenzl

Pétersbourg le 8. Mai 1789
par courrier Retschey.

Vienne ce 24. Avril 1789.

Mon cher Comte de Cobenzl. Les maux de poitrine dont je souffre depuis 9 mois ayant dégénéré en des vomissemens de sang, cet incident me mit en danger de vie au point que j'ai cru devoir me faire administrer. Mon état s'est amélioré du depuis, mais je serai obligé à un strict régime et à beaucoup de ménagemens; je vais donc me borner aujourdhui à ce peu de lignes et me referer à ce que le Prince de Kaunitz vous mandera sur nos affaires avec la Porte. Il n'y a qu'une remarque trop essentielle que je ne puis passer sous silence; c'est sur l'alliance offensive et défensive que la Prusse est prête à conclure avec les Turcs. Il est de tout nécessité de prendre à tems un parti propre à faire échouer les projets hostiles que le Roi de Prusse machine contre moi et la Russie, et dont l'exécution tend principalement à mes dépens. Le moyen le plus efficace de les prévenir est sans contredit celui de faire, s'il est possible une paix commune ou partielle avec les Turcs, pourque l'une de nos puissances alliées ayant les coudées franches puisse servir d'égide à l'autre. Vous aurés soin, mon cher Comte, de convaincre l'Impératrice et son ministère, combien il est de l'intérêt de nos deux Cours qu'on put parvenir à ce but salutaire et se ménager ainsi les moyens d'imposer au Roi de Prusse, notre ennemi commun. Je me flatte que vous réussirés à leur faire gouter cette verité.

Le Prince Potemkin étant à ce que je vois, l'être tout puissant en ce moment, il faut le ménager au possible et tâcher de toute façon à l'engager d'entrer dans nos intérêts. Quelque désirable qu'il soit de connoître au moins en gros ses idées de ce qu'il pense de faire cette campagne, il faut pourtant se garder de le tourmenter, mais piquer sa vanité en lui temoignant la plus grande confiance.

Il ne me reste, mon cher Comte, qu'à vous charger de faire passer cette lettre à l'Impératrice[1] à qui j'ai voulu écrire

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXIX, p. 330.

malgré mon état. Quant à Leurs Altesses Impériales il est bien singulier qu'elles ne me donnent le moindre signe de vie. Tachés de vous informer de ce qui peut en être la raison et comptés que je suis toujours avec les mêmes sentimens d'estime et d'amitié

Sig.: Joseph m. p.

CCLXXVII.

Kaunitz an Cobenzl.

Pétersbourg lé 8. Mai 1789
par Courrier Retschey.

Vienne le 24. Avril 1789.

Vous verrez par la lettre du comte Choiseul Gouffier au Marquis de Noailles, que pour vous seul, je vous communique in extenso,[1] en même tems que l'extrait mutilé que m'en a remis ce dernier, que le comte de Choiseul apprehende, que la peur des Turcs de voir débander leur armée pourra être un grand obstacle à la délivrance de Mr de Bulgakow, et beaucoup plus encore qu'ils ne se préteront point à consentir à l'Uti possidetis actuel en faveur de l'une et de l'autre des deux cours impériales conjointement. Je vous avoue que j'en serois peu étonné, si comme il semble, il leur a proposé l'un et l'autre, avant de leur avoir envoyé le mémoire, qu'il devoit leur faire remettre, ainsi que le mémoire anonyme,[2] d'après le contenu de ma lettre du 5. fevrier : chose presqu'incroyable, mais que pas moins la sécheresse de sa lettre fait appréhender. Mais comme nous ne pouvons pas tarder bien longtems à être tirés d'incertitude à cet égard, moyennant l'arrivée de l'exprès, qu'il se proposoit d'envoyer par la voye de Raguse, je veux bien jusques là regarder ce que je crains, comme douteux. En attendant néanmoins, j'ai cru devoir prendre le parti, que vous verrez que j'ai pris à tout événement, et je me flatte, que, réflexion faite, là où vous étes, on sentira qu'il le falloit pour ne pas rendre mal, pire. Au moins je le souhaite, car selon toutes nos notions, les armées russes sont fondues à tel point, que

---

[1] Das Schreiben im Anhange.

[2] Mémoire anonyme bei Arneth, Correspondance du Comte de Mercy II, p. 232.

tout au plus elles pourront suffire à une médiocre défensive; indépendemment de tant d'autres raisons, qui doivent faire désirer, ce me semble, le plus prompt rétablissement possible de la paix, plus désirable que vraisemblable cependant, si du plus parfait accord, et de la meilleure foi du monde les deux Cours Imp[les] ne font pas cette campagne de façon à rendre la paix nécessaire, où à moins désirable à la Porte, l'hyver prochain.

J'espère que vous me seconderez, comme louablement vous avez fait jusqu'ici. J'espère aussi que vous serez secondé par le C[te] de Segur, et dans cette doùble confiance, j'attendrai, comme vous pensez bien, de vos nouvelles avec impatience, mais en même tems avec la persévérance invariable de tous les sentimens que vous me connoissez pour vous, mon cher bon et brave homme.

CCLXXVIII.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 24. Avril 1789.

Je n'ai qu'un mot à ajouter à la lettre d'office, mais sur un objet qui nous importe beaucoup. Mr. de Mercy dans son dernier rapport en rendant compte de la conférence qu'il a eu avec Mr. de Montmorin sur les instructions qui ont été données en dernier lieu à Mr. de Segur pour le traité d'alliance à conclure avec la Russie, et sur le projet de traité que Mr. de Segur doit proposer, Mr. de Mercy, dis-je, n'entre aucunement en matière sur tout cela, mais se rapporte pur et simplement à la communication confidentielle que Mr. de Noailles a été chargé d'en faire à Mr. le Prince de Kaunitz. Or est-il, que Mr. l'Ambassadeur de France, en s'acquittant de sa commission envers le Prince lui a fait lecture d'une copie de ce projet de traité, en l'accompagnant de ses remarques, mais comme le Prince ne lui a pas démandé de lui laisser son papier, Mr. de Noailles l'a remis en poche, si bien que nous autres au bureau, qui devons travailler aux expéditions, non seulement nous n'avons pas vu cette pièce essentielle, mais ce qui pis est, nous ne savons pas le mot de son contenu ni de toutes les explications que l'Ambassadeur y a ajouté, le Prince nous disant tout uniment qu'il ne s'en souvient plus. Vous avouerez, que c'est une sin-

gulière manière de traiter les affaires, mais enfin les choses sont ainsi, et il n'y a point de remède à cela. J'espère qu'à vous, étant à Petersbourg, il n'en naitra pas un bien grand inconvénient, puisque quand la communication de cette pièce vous aura été faite, vous aurez sçu tout ce que vous avez à faire et à dire sans avoir besoin pour cela de nouvelles directions; comme cependant il est très essentiel, que nous sachions aussi un peu de quoi il est question, tâchez d'avoir une copie de ce projet de traité pour nous la communiquer avec tout ce qu'il se passera de relatif à ce point.[1]

CCLXXIX.

Joseph an Cobenzl.

Pétersbourg le 5. Juin 1789
par courrier Michalevsky.

Vienne ce 19. Mai 1789.

Mon cher Comte de Cobenzl. Vous verrés par la depêche de la Chancellerie d'État ce qui nous engage à expédier ce courrier. Je suis curieux d'apprendre, si les Russes pousseront l'insolence jusqu'à se faire tirer l'oreille pour renouveller notre alliance dont ils ont tiré seuls tant d'avantages.

Je vous envoye ci-joint deux lettres pour l'Impératrice, l'une cachetée, que vous aurés soin de Lui faire passer, et l'autre encore ouverte qui contient le renouvellement du traité d'alliance,[2] et que vous ne remettrés que lorsque vous serés sûr qu'on vous donnera la pareille. Cette dernière est sous cachet volant pourque vous puissiés mettre en chiffre le nombre d'années que cette alliance doit durer.

Je vous joins aussi une lettre pour Leurs Altesses Impériales. Il est singulier, combien je suis mal traité de leur part et même l'Archiduchesse.

Quant au projet de campagne que vous m'avés envoyé de la part de la Cour, et surtout pour ce qui concerne la note que le Prince Potemkin vous a donné, il n'y a autre chose à y répondre, si non que je m'arrangerai en conséquence, étant bien eloigné de gêner mon allié en tout ce qui est de sa con-

---

[1] Vgl. Recueil des Instructions données à l'ambassadeurs Russes II, p. 464.
[2] Arneth, l. c. Nr. CLXX und CLXXI, p. 331 und 333.

venance, si même cela n'est pas de la mienne. Je veux néanmoins vous communiquer ici à part quelques réflexions qui repandent du jour sur ce projet de campagne, et qui vous serviront à y conformer vos discours.

Les intrigues du Prince Potemkin avec l'Angleterre sont très vraies et très sûres, de même que je crois qu'il n'est pas tout à fait net du coté du Roi de Prusse. Faites bien sentir que la Prusse est le vrai ennemi de la Russie, que actuellement que les Turcs n'ont plus Oczakow ni Chotym, je lui deviens cent fois plus utile en contenant les Prussiens et les Polonois, que si je poursuis la guerre contre les Turcs en Bosnie et que je les tiens en échec en Servie.

Ma santé est encore bien loin d'etre remise; je viens d'avoir pendant 8 jours une fièvre continue remittente qui m'a fait maigri et affoibli; le pouls n'est pas encore net et la toux continue toujours avec expectoration.

Dans ces momens importans cette longue maladie me pèse doublement. L'ouvrage qui ne doit pas moins se faire, n'en est que plus difficile. Mais ce qui ajoute le plus à mes souffrances, c'est l'impossibilité de pouvoir me rendre à l'armée. Je vais aujourdhui à Laxenbourg pour changer d'air.

Adieu, mon cher Comte, sachant que vous vous interessés à ma santé j'ai voulu vous donner ces détails; croyés au reste que je ne suis pas moins avec tous les sentimens que vous me connoissés,

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

P. S. Il me reste à vous observer, mon cher Comte, que dans ma lettre à L. A. Imp., je leur ai mandé que vous les informerés de l'objet qui fait expédier ce courrier; ainsi je vous autorise à les instruire qu'il s'agit du renouvellement de notre alliance; car je crois que cette confidence ne peut que les flatter et faire bon effet. Vous vous en acquitterés cependant d'une manière à ne point choquer la vieille Cour.

CCLXXX.

Philipp Cobenzl an Ludwig Cobenzl.

Vienne le 20. May 1789.

Le courrier qui vous apporte la présente seroit parti trois semaines plutôt, si au moment de son départ il n'étoit venu dans l'esprit à l'Empereur de consulter préalablement le Grand-Duc sur le renouvellement de l'alliance,[1] c'est ce qui a occasioné l'expédition d'un courrier à Florence dont il a fallu attendre le retour. Ce sont des réflexions sur son état de santé qui ont determiné l'Empereur à faire cette démarche envers son successeur présomptif. J'espère que cette précaution se trouvera avoir été superflue; cependant je ne suis pas faché que cela se soit fait, puisque si un malheur possible arrivoit, du moins le Grand-Duc ne pourroit pas raisonnablement blamer un traité dont il auroit avoué l'excellence. Il semble que l'Empereur a voulu par là lier son frère plus étroitement aux nouvelles stipulations, puisqu'enfin, quelque raisonable que soit cette alliance, ne l'ayant pas consulté, il ne pourroit répondre absolument des sentiments futures de son frère, pas plus que l'Impératrice ne peut répondre de ceux de son fils. C'est donc de la part de l'Empereur une preuve surabondante de son attachement à l'alliance qu'il voudroit être éternelle, ce qu'il faudroit faire sentir là-bas au cas que l'Empereur en dise quelque chose dans sa lettre familière à l'Impératrice, ce que j'ignore; hors cela je crois qu'il vaut mieux lui laisser ignorer cette circonstance puisqu'elle pourroit trouver étrange que nous ayons seulement pu douter un instant des sentiments favorables du Grand-Duc de Toscane.

Ignorant toujours toutes les dispositions relatives à la campagne, que les plans d'opération que l'Empereur projette ou ne projette pas, nous avons demandé Sa Majesté ce qu'il falloit répondre à la communication faite par le Prince Galitzin du plan du Prince Potemkin, et quelles directions il falloit vous donner sur tout ce que vous pourriez dire à ce dernier sur la petite note, qu'il vous avoit remise. A cette demande l'Empereur

---

[1] Joseph an Leopold, 14. Mai 1789: Arneth, Joseph und Leopold II., p. 245, die Antwort Leopolds vom 18. Mai, l. c. II, 246.

nous répondit par l'envoye d'un mémoire qu'il prit la peine de dicter, avec ordre de vous le faire passer tel qu'il étoit. J'osois faire à Sa Majesté quelques humbles observations tant sur le fond de son raisonnement que sur le stile, le premier m'ayant paru n'être point à tous égards parfaitement analogue au plan communiqué par le Prince Galitzin, et l'autre en quelque endroit un peu mordant. Mais l'Empereur n'ayant pas trouvé mes réflexions fondées, le Prince vous envoit cette note telle qu'elle, jointe à un Postscriptum. Cependant depuis que votre pacquet est fait, l'Empereur vient de redemander l'original de cette note en nous marquant ,qu'il vous écriroit lui-même sur cet objet. Vous verrez donc par la comparaison s'il y a changé quelque chose, et si les ordres directes qu'il vous donne, seront combinables ou non avec les directions que le Prince vous avoit déjà donné.[1]

Vous vous plaigniez de ce qu'on vous laisse ignorer tout ce qui a rapport aux opérations de la guerre; mais la raison en est, que nous n'en savons rien nous mêmes. L'Empereur ne nous communique jamais rien de ses projets et dispositions pour l'avenir, et du passé nous n'apprenons que ce qu'on insère dans la gazette. Par exemple je ne sçaurais vous dire quand Mrs. les maréchaux de Haddick et Loudon feront sortir leurs trouppes des cantonnements, où ils les rassembleront et de quelle façon ils ont ordre d'agir; je ne sçais quels ordres ont les Princes de Coburg et Hohenlohe, soit pour la défensive ou l'offensive, soit pour eux-mêmes séparement, soit conjointement et de concert avec les trouppes Russes, qui leurs sont voisines. Peut-être que l'Empereur vous en dira quelque chose lui-même et alors vous en sçaurez peut-être pas assez, mais toujours beaucoup plus que Mr. le Chancelier.

La santé de l'Empereur ne va bien du tout, et Sa Majesté en est elle-même très-affectée. Ce que les médecins en disent

---

[1] Philipp Cobenzl übersendete dem Kaiser den russischen Operationsplan; Joseph bemerkte am Rande des Vortrages: Je vous joins ici une minute de note en réponse au plan d'opération communiqué par la Russie. Je l'ai couché encore assez poliment pour l'absurdité et l'impertinence qui règne dans ces deux plans. Les Russes ne feront rien, rendront la Moldavie gratis aux Turcs, et nous aurons toutes les armées Ottomanes, derechef sur les bras; et quand nous aurons seuls soutenu leur choc, et que les Turcs s'en iront, ils tâcheront peut-être envers l'automne d'entreprendre quelques choses sur Bender ou sur Ackermann.

est si obscur, si équivoque, qu'on n'y comprend rien. Le malade se plaint et souffre tantôt plus tantôt moins, et je crois que tout l'été passera avant qu'on puisse juger s'il y aura plus à craindre ou à espérer.

CCLXXXI.

Kaunitz an Cobenzl.

Vienne le 24 May 1789.

Notre courrier de retour de Florence vient d'arriver, et comme la délicatesse de l'Empereur, dont entre nous il auroit fort bien pu se passer, nous a déjà fait perdre 15 jours, je ne veux pas perdre un moment pour vous faire parvenir votre dépêche.[1] Vous allez moyennant cela renouveler notre traité, et ce sera toujours une bonne chose même nécessaire; parceque notre alliance avec la Russie sera toujours, conjointement avec ce que nous vaut la neutralité de la France, la meilleure des possibles, malgré tout ce que la Russie nous a laissé à désirer pendant la campagne dernière.

Je suis bien aise qu'on y désire le prompt rétablissement de la paix, mais ce qui est essentiel de leur faire sentir, c'est qu'il n'est qu'une façon d'en rapprocher le moment désirable, et que ce moyen et même l'unique moyen, ce sera de rendre la paix désirable aux Turcs en les attaquant et en les battant partout où on pourra les trouver; parcequ'il s'en suivra tout naturellement quelque nouvelle conquête, et qu'en ce cas Mr Selim, pas moins que son prédécesseur, sera obligé de faire la paix malgré qu'il en ait. Ce qui est essentiel par conséquent, c'est que les Russes tâchent de battre les Turcs, et pourvu que cela arrive, il n'importe comment, et que ce soit sur tel ou tel autre plan de campagne.

Proxime plura, et en attendant comme j'ai hâté, je me borne à vous renouveller les assurances de ma bonne et tendre amitié.

Kaunitz Rietberg m. p.

---

[1] Cobenzl erhielt am 24. Mai die Weisung, die Allianz auf einen längeren Zeitraum als acht Jahre abzuschliessen und mehr als 12.000 Mann Hilfeleistung zu fordern.

CCLXXXII.

Cobenzl an Joseph.

à St Pétersbourg le 28. mai 1789.

Après avoir passé quelques jours, les plus cruels de ma vie, dans la plus horrible inquiétude, après avoir eu à trembler pour la vie du meilleur des maîtres, j'ai été enfin tiré de ce triste état par l'arrivée du courrier Retschey et des ordres suprêmes que Votre Majesté Impériale a daigné m'envoyer par lui le 24. avril. J'ai rendu compte par mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État de la joie universelle que l'arrivée de ce courrier a causée ici, et de tout ce qu'a éprouvé l'Impératrice en apprennant par Votre Majesté Elle-même la nouvelle de son heureux rétablissement. Mais, Sire, ce qu'a senti dans ce moment-là un fidèle serviteur de Votre Majesté, comblé de Ses bontés, et qui joint aux devoirs de sujet l'attachement le plus vif, et le plus inviolable à Son auguste personne, c'est ce qu'aucune expression ne peut rendre. Outre la joie, que j'ai éprouvée de recevoir dans un moment, comme celui-là, une lettre de Votre Majesté Imp^le Elle-même, je n'ai pas été moins heureux d'y lire que Votre Majesté sent Elle-même, combien Elle a besoin, de régime et de ménagement. J'ose le dire, Sire, c'est un engagement que vous prenez envers Vos sujets, et vous n'étes point accoutumé à manquer à ce que Vous promettez.

Qu'il me soit permis de rappeler ici à Votre Majesté un de Ses actes des bontés, qui caractérise si bien Son âme. Lorsque passé quatre ans, j'ai fait une maladie qui m'a mis en assez grand danger, Votre Majesté n'a-t-Elle pas daigné me prescrire Elle-même de me ménager? Or qu'est ce qu'un individu tel que moi en comparaison de la personne sacrée de Votre Majesté, et puis-je faire autre chose dans ce moment-ci, que de me jetter à Ses pieds avec tous Ses fidèles sujets, et de La conjurer les larmes aux yeux d'avoir pitié de nous et de Se conserver.

Sa Majesté l'Impératrice ayant daigné me charger de la lettre ci-jointe pour Votre Majesté Impériale, c'est ce, qui fait l'objet principale de l'envoi du présent courrier. Je prends la liberté de mettre également à Ses pieds les lettres du Grand-

Duc et de la Grande Duchesse tant pour Votre Majesté que pour S. A. R. Madame l'Archiduchesse.

Pour ne pas importuner Votre Majesté d'une répétition tédieuse, je prends la respectueuse liberté de m'en rapporter à mes dépêches à la Chancellerie de Cour et d'État sur l'exécution des ordres que j'ai reçus, que sur tout ce qui m'a paru digne d'être porté à Sa connoissance. Il Lui plaira de voir par leur contenu qu'on est entièrement d'accord avec nous sur la nécessité et la sagesse des dernières instructions envoyées à Constantinople, et que l'Impératrice continue à donner les mains au projet de la paix particulière de Votre Majesté avec les Turcs dans l'espérance, que nous n'en serons pas moins fidèle à notre sistème d'alliance avec la Russie, et qu'ayant les bras libres elle trouvera dans l'amitié de Votre Majesté les moyens d'en imposer au Roi de Prusse.

Mais comme il est malheureusement dans le nombre de choses possibles, que les Turcs se refusent même à la paix particulière avec nous, c'est dans ce cas là, qu'on attend des forces respectables, que Votre Majesté emploie dans cette guerre, et de l'habillité des dispositions, qu'Elle a faites, les succès les plus éclatants pendant cette campagne de manière à forcer les Turcs à la paix l'hyver prochain. Pour me servir ici des expressions de Besborodko lui même, je conçois, m'a-t-il dit, que l'humeur qu'a du vous causer notre inaction pendant la campagne dernière a pu vous engager d'arrêter vos opérations, que vous aviez si brillant commencées, mais dans cette campagne-ci votre intérêt même autant et plus que le nôtre exige, que vous fassiez les plus grands efforts. D'après les nouvelles secrètes, que vous nous communiquez, il paroit que tout annonce que nous pouvons nous flatter, que pendant cette campagne-ci le Roi de Prusse nous laissera encore tranquiles. Nous avons suivi, et continuerons à suivre les sages conseils, que vous nous avez donnés de lui ôter jusqu'au moindre prétexte à une levée de bouclier, et cette conduite ne laisse pas de l'embarasser. Mais si jusqu'à l'hyver nous ne pouvons pas avoir la paix avec les Turcs, soit commune, soit séparée, soit par la voie de la négociation, soit par le succès de nos armes, qu'est ce qui pourra empêcher le Roi de Prusse de se rendre à l'invitation de Turcs pour un alliance offensive avec eux; et n'aimera-t-il pas mieux nous attaquer lorsque deux campagnes

inactives nous auront épuisé d'hommes et d'argent, que de s'exposer à notre juste ressentiment, lorsque quelques années de paix nous auront entièrement remis. L'Impératrice a employé tous les moyens, qu'elle a cru être en son pouvoir pour engager le Prince Potemkin à agir avec vigueur. Chez vous, où l'armée est en aussi bon état, et tout aussi en ordre, la chose ne tient absolument qu'à la volonté du maître. Par la position que nos armées ont déjà dans ce moment-ci, il est impossible, que comme l'année dernière, vous ayez toutes les forces de terre de l'ennemi sur les bras, et que la plus grande partie ne se tourne pas de notre côté. Il n'y a donc qu'a entreprendre de votre part pour être sûr de réussir. L'Impératrice est trop vivement attachée à la personne de Sa Majesté l'Empereur, pour ne pas désirer de préférence à tout, que cet auguste Prince ménage sa santé, et elle seroit par conséquent dans les plus vives inquiétudes, si elle apprenoit, que malgré Son état, Son intime allié s'exposoit au climat mal sain, et aux fatigues, qui ont pensées nous couter si cher. Mais la gloire de ce que fera l'Empereur par Ses généraux n'en réjaillera pas moins entièrement sur ce Prince, qui par Ses soins infatigables a mis l'armée autrichienne sur le pied respectable où elle est. J'ai cru de mon devoir de rapporter en détail tout ce que m'a dit Besborodko.

Il ne peut pas échapper à la haute pénétration de Votre Majesté Impériale, que si nous sommes obligés de continuer la guerre encore pendant cette campagne, notre considération politique, et la réputation de nos armées exigent indispensablement, que nous ayons des succès décisifs. Après les dernières avantages remportés par les Russes en Moldavie, on désire vivement ici que le Prince de Cobourg avance également avec son corps pour soutenir les trouppes de l'Impératrice.

J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté Impériale par mon dernier courrier de tout ce, que j'ai pu apprendre de relatif à la jeune Cour. Je ne doute pas, que la nouvelle démarche anglo-prussienne à Coppenhague n'ait fait effet sur le Grand-Duc. C'est aussi relativement à lui qu'il seroit bien important que les trouppes de V. M. I. puissent avoir un succès brillant pour le faire revenir de l'idée, qu'on a sçu lui inspirer de la supériorité du militaire prussien sur le nôtre.

En me prosternant etc.

CCLXXXIII.

Cobenzl an Joseph.

à St Pétersbourg le 13 juin 1789.

Le garde galizien Michalovsky arrivé ici le 5 de juin à 2 heures après-midi, m'a apporté les ordres suprêmes dont il a plu Votre Majesté Impériale de m'honorer en date du 19. mai. Je La supplie de vouloir bien recevoir à Ses pieds l'expression de ma très-humble reconnoissance de la bonté avec laquelle Elle daigne me donner Elle-même les détails relatifs à Sa santé. J'ose dire que je mérite cette grâce par mon attachement respectueux et sans bornes à l'auguste personne de Votre Majesté. Ce que j'ai souffert par toutes les inquiétudes, dont j'ai été accablé, ne peut s'exprimer. Je suis bien loin d'être tranquille et ne le serai, que lorsque j'apprendrai l'entier rétablissement de la santé de Votre Majesté. Ce moment, que j'attens avec la plus vive impatience, sera sans doute un de plus heureux de ma vie.

Votre Majesté Impériale se trouve dans ce moment-ci à Laxenbourg; mais Elle y est sans aucune dissipation, sans aucune société que celle de Ses secrétaires et par conséquent ne pensant, ne parlant et ne s'occupant que des affaires dans un moment, où cette tension continuelle, et non interrompue de l'esprit ne peut que retarder le moment si désiré de Son entière guérison. Qu'elle permette ces réflexions à une fidèle serviteur entièrement devoué à Son auguste personne.

Aussitôt après l'arrivée du courrier de Votre Majesté j'ai fait passer à l'Impératrice la lettre cachettée, dont Elle a daigné me charger. C'est avec la plus vive joie que l'Impératrice a reçu la proposition pour le renouvellement de l'alliance. Elle a témoigné à cet égard le plus vif empressement; elle a même tant d'impatience, que le présent courrier parvienne à Votre Majesté, que je suis obligé de mettre la plus grande hâte à mes dépêches.

L'échange des lettres respectives s'est fait entre Monsr le Vice-Chancelier et moi le 10. après dinée. L'Impératrice a désiré que la chose se fasse sous le plus grand secret, pour ne pas provoquer dans ce moment-ci les adversaires de l'union des deux Cours Impériales. Cette prévoyance étant conforme

aux sentimens, que Votre Majesté Impériale a adoptés relativement à la Cour de Berlin, j'ai cru devoir m'y prêter. L'Impératrice a désiré également s'en tenir au terme de 8 ans, et à la même stipulation générale de secours à 12.000 hommes. Ayant ordre de ne pas insister ni sur la proposition de 30.000 ni sur celle d'une prolongation plus étendue du traité, je m'y suis également conformé.

En conséquence j'ai l'honneur envoyer ci-joint aux pieds de Votre Majesté Impériale une lettre particulière de l'Impératrice cachetée, et sous cachet volant celle concernant la continuation des engagemens respectifs.[1] Nous avons collationné M^r le Vice-Chancelier et moi les lettres originales. L'Impératrice a oublié dans la première ligne de la sienne le mot d'alliance, ce qui ne change rien du tout au sens, ce mot se trouvant plus bas là où il est le plus signifiant; c'est à dire lorsqu'on stipule le renouvellement. Il eut été peu séant de ma part de différer l'échange, et de donner à l'Impératrice la peine de recommencer pour une ommission aussi peu essentielle là où elle se trouve. J'ai donc cru ne pas devoir m'y arrêter. A celà pris les deux lettres sont parfaitement conformes. Celle de l'Impératrice a été cachettée par moi en présence du Vice-Chancelier avec le cachet de Sa Maj^té Imp^le que Besborodko m'avoit confié dès le matin, et comme je suis assez maladroit de mon métier, c'est la raison pour laquelle ce cachet est si mal fait. Je dois me tenir très heureux d'avoir pu servir une seconde fois d'instrument à un acte aussi essentiel au bien être de la monarchie.

J'ai fait passer à Leurs Altesses Impériales les lettres dont Votre Majesté m'a chargé pour elles. Mais n'ayant pas d'occasion de les voir dans ce moment-ci, je n'ai pu m'acquitter envers elles de ce à quoi Votre Majesté avoit daigné m'autoriser. Entre tems l'intimité qui continue toujours entre la grande et la jeune Cour a été cause, que le Grand-Duc a envoyé la lettre de Votre Maj^té à l'Imp^ce. Cette Princesse n'a pas voulu le mettre au fait entièrement du secret de ce qui vient de se passer, non dans la crainte d'une indiscretion directe de sa part vis-à-vis de la Cour de Berlin, mais plutôt qu'il ne confie la chose à quelques uns de ses alentours, par où elle pourroit être

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXXI, p. 333 und Nr. CLXXII, p. 335.

trahie. En conséquence Sa Majesté Impériale s'est contenté de répondre à Leurs Altesses Imp[les] qu'elle venoit de recevoir des nouvelles assurances de l'amitié de Sa Majesté l'Empereur et de son désir d'être utile à la Russie dans les circonstances actuelles, à quoi cette Souveraine a joint des réflexions sur les avantages que la Russie avoit déjà tirés, et tiroit encore de son union avec l'Autriche. Sa Majesté l'Impératrice m'a fait prévenir de tout ceci par le comte Besborodko afin que si Leurs Altesses Imp[les] venoient à me parler à ce sujet, je règle mes réponses sur ce qu'elle avoit trouvé bon de leur faire connoître. C'est à quoi je n'ai pu me dispenser de promettre de me conformer entièrement.

Aussitôt après que le Vice-Chancelier m'eut remis la lettre de l'Impératrice, c'est à dire aussitôt que j'ai eu la certitude de l'expédition de mon courrier, j'ai écrit à M[r] de la Fermière pour demander les ordres de Leurs Altesses Impériales. Je viens d'en recevoir la réponse ci-jointe, qui me laisse encore dans l'incertitude, si je recevrai des lettres d'eux jusqu'au moment du départ de mon courrier.

Je n'ai pas manqué d'exécuter ponctuellement les ordres de Votre Majesté Impériale relativement aux réponses à faire touchant les opérations militaires de cette campagne. Je n'ai rien cru devoir ajouter par écrit au P. S. ostensible du Prince Kaunitz sur cet objet. Mais j'ai déjà fait usage verbalement de plusieures des observations contenues dans les deux pièces jointes aux ordres suprêmes dont il a plu à Votre Majesté Imp[le] de m'honorer récemment.

Relativement à la note, qui m'a été remise par le Prince Potemkin, dans laquelle il étoit question de combattre les Turcs entre le Bog et le Dniester, il m'a eté observé, qu'on n'avoit jamais entendu ici, que l'armée russe put abandonner Jassy ou la Moldavie, mais que si, soit un détachement de l'armée du Grand Vizir, soit des trouppes de débarquement de la flotte du Capudan Pacha, avoient parues dans ces contrées c'auroit été avec l'armée qui l'année dernière avoit été employée au siège d'Oczakow, qu'on auroit cherché à les battre. A présent les avantages, que le général Derfelden[1] a rapportés à Galaz, ont d'ailleurs changé l'état des choses, et assuré la demeure des

---

[1] Otto Derfelden, k. russischer Generallieutenant.

Russes en Moldavie. D'après le dernier rapport du Prince Potemkin envoyé au moment, où il étoit sur son départ de Krementschuk, il mande qu'il part pour Cherson, que de là il va se rendre à Olviopol, où il a rassemblé un corps de 30.000 hommes avec lequel il se réunira au Prince Repnin, et marchera ensuite sur Bender. L'ancien corps de Kamensky commandé ensuite par Derfelden, et à présent par Souvaroff[1] ayant ce lieutenant-général sous ses ordres, ce corps dis-je continuera d'agir entre le Pruth et le Seret. Le Prince ne mande pas, s'il se propose d'entreprendre le siège de Bender ou non? mais on croit ici, qu'il se contentera de masquer cette place, et qu'il marchera vers Ismail. En même temps un corps, qui probablement sera commandé par le général Müller,[2] marchera par la Besarabie vers Akermann. Le Prince mande aussi, que la flotte sur la Mer noire, ainsi que la flotille sont toutes prêtes. Le vaisseau qui porte le nom de Votre Maj^té^ Imp^le^ est de la partie, et il ne manque à l'union de tout ce qu'on a pu rassembler de forces sur la Mer noire, que le vaisseau qu'on a commencé lors du séjour de Votre Majesté à Cherson, qui n'est pas encore entièrement équippé. Le Comte Voinovich[3] a ordre de se tenir entre l'embouchure du Danube et Sevastopol et de protéger, s'il est possible, l'entrée de la flotille dans le Danube. Le Prince Repnin mande, que le Grand-Vizir est toujours à Rustschuk, que les trouppes turques se tiennent derrière Ismail, et que quelques préparatifs annoncent, que c'est de ce côté là, que doit se porter le Vizir. Si tout ce que promit le Prince Potemkin est exécuté, il me paroît impossible qu'une grande partie des forces ne se porte pas de ce côté là. Votre Maj^té^ Imp^le^ a pu voir avec quel zèle j'ai travaillé ici soit à inspirer de sentimens pacifiques, soit à faire goûter l'idée de notre paix particulière, et faire sentir les avantages qui en résultent pour la Russie. On m'en paroît aussi convaincu que possible, mais si cette paix particulière est impossible, ou qu'elle ne puisse

---

[1] Alexander Wasiljević Reichsgraf Suworow-Rymnikský, Fürst Italijsky, General en chef, dann Feldmarschall, Militärgouverneur von Riga, Generalgouverneur der Ostseeprovinzen, Reichsgraf seit 6. October 1789; geb. 24. November 1729, † 18. Mai 1800.

[2] Müller, General en chef, wurde als Stellvertreter des Generalfeldzeugmeisters zur Armee des Fürsten Potemkin geschickt.

[3] Graf Voinović, k. russischer Vice-Admiral, ein geborener Triester.

avoir lieu, que d'une manière incompatible avec la dignité de Votre Majesté Impériale, cette campagne, où probablement le Roi de Prusse nous laissera tranquille, seroit peut-être le moment de forcer les Turcs par la voie des armes à ce qu'on ne pourra obtenir d'eux par celle de la négociation.

Personne ne sent mieux que moi tout ce que nous perdons dans ce moment-ci à ce que Votre Majesté ne puisse pas commander l'armée en personne; mais entre deux maux il faut choisir le moindre, et faire de nécessité vertu. Rien au monde n'est plus prétieux à l'état que la santé de Votre Maj[té] Imp[le]; mais rien n'empêche en même tems, qu'Elle y donne tous Ses soins, que Ses généraux ne fassent les plus grands efforts, pour emporter sur l'ennemie des avantages assez décidés pour lui faire désirer la paix. Les considérations sur les avantages des armées autrichiennes et russes dans une guerre contre les Turcs, prouvent évidemment, qu'il faut être avec eux attaquant et non attaqué, marcher contre eux en force, et qu'alors on est presque sûr de les vaincre.

En un mot, Sire, on s'attend ici, et dans toute l'Europe de la part des trouppes de V. M. I[le] à des efforts dignes d'une armée formée par Joseph II. Il seroit affreux, et de la plus triste conséquence pour la monarchie, que cette attente ne fut pas remplie. La situation, dans laquelle nous nous trouvons est des plus critiques, et tout bien considéré, ce n'est que par des victoires, que nous pouvons nous en tirer.

Que Votre Majesté Impériale pardonne la liberté de ces réflexions à un serviteur pénétré de zèle pour les intérêts de sa patrie et un enthusiaste de la gloire et de la réputation de son maître.

Il n'échappera pas non plus à la haute pénétration de Votre Majesté Impériale qu'à présent, que le Prince Potemkin commande seul contre les Turcs, les secours qu'il pourra tirer du Prince de Cobourg pourront essentiellement influer sur lui. Rien n'est plus fait pour le ramener entièrement à nous, que les facilités qu'il pourra trouver de ce côté là; comme rien n'est plus propre à donner bon jeu à nos ennemis, que les contrariétés, qu'il éprouveroit de la part du corps autrichien le plus près de lui.

P. S. Je dois remarquer trèshumblement ici, que la note du Prince Potemkin, qui étoit jointe à mon P. S. 1 du 15. avril

a été envoyée par moi en original, telle que je l'ai reçue; ainsi que s'il y a une faute de copiste sur la rivière Bog ou lieu de celle de Pruth, c'est dans sa Chancelerie, et non dans la mienne, qu'elle a eu lieu.

CCLXXXIV.

Cobenzl an Joseph.

à St Pétersburg le 28 juillet 1789.

C'est à la requisition du Vice-Chancelier Comte Ostermann, que je expédie un de deux courriers, qui se trouvent chez moi. L'objet essentiel de cet envoi est de faire passer à Vienne un paquet assez considérable d'intercepts. Il a paru au ministère de Sa Majesté l'Impératrice que dans les circonstances critiques actuelles il étoit essentiel d'être informé le plutôt possible du contenu de ces pièces secrètes, et que ceci seul valoit la peine d'expédier un courrier. J'ai cru d'autant plus devoir me prêter à cette demande qu'il m'en reste encore un chez moi, et que les avant dernières dépêches, que j'ai reçues m'annoncent, que je ne tarderai pas d'en voir arriver un second.

J'ai profité de cette occasion sûre pour faire parvenir aux pieds de Votre Majesté Impériale tout ce qui m'a paru digne d'être porté à Sa connoissance, et que je ne pouvois confier à la poste; tel que le dernier mémoire donné ici par les Prussiens, et la réponse, qui va leur être faite, la dépêche à l'adresse de Monsieur de Simolin au sujet du projet d'alliance avec la France; les détails concernant le changement du favori arrivé récemment ici, les nouvelles militaires de Finlande etc.

Pour ne pas tomber dans une répétition tédieuse, je prends la liberté de me référer très-humblement à ce que contiennent mes rapports à la Chancelerie de Cour et d'État.

Il plaira à Votre Majesté Imp^le de voir que dans la réponse donnée à la Prusse on s'est conformé à ce que nous avons conseillé nous mêmes ici : de tâcher de ménager cette puissance, et de l'endormir jusqu'à ce qu'on soit débarassé des autres affaires, que nous avons sur les bras.

Les dernières nouvelles arrivées de Constantinople, et la lettre qu'en conséquence le Prince de Kaunitz a adressée à

Mr le Comte Choiseul, dont j'ai été chargé de faire communication prouvent évidemment, que ce n'est que par la force des armes, qu'on pourra avoir la paix avec les Turcs, soit commune, soit même séparée, on s'attend ici, que les généraux, auxquels Votre Majté Imple a daigné confier le commandement de Ses armées, agiront avec la vigueur et l'activité proportionnées au besoin extrême, où l'on est d'avoir des succès pour prévenir les plus grands embarras. En donnant à cet égard les assurances, aux quelles j'ai été autorisé par les derniers ordres, que j'ai reçus, j'ai représenté vivement, que c'étoit un évangile, que chacun de nous devoit se prêcher à soi même, et que par conséquent il étoit archiessentiel, que les armées russes se chargent au moins de la moitié de la besogne. Il n'est personne ici, qui ne soit convaincu de cette vérité; mais le refrain ordinaire à tout ce que je dis sur cela, c'est de me rappeler ce que malheureusement je sçais aussi bien qu'eux, que c'est le Prince Potemkin, entre les mains de qui tout réside, que c'est un personnage auquel on ne commande pas, et qu'a le pointiller pour l'exciter, on fait plus de mal que de bien. On ajoute en même tems qu'il est impossible même dans la position, que les armées russes ont dans ce moment-ci, qu'elles n'occupent pas une bonne partie des forces ottomannes, et ne donnent à nos généraux la facilité d'avoir des succès proportionnés à la bonté des trouppes, qu'ils commandent, et à la sagesse des ordres qu'ils reçoivent de Votre Majesté.

Quelques consolantes que soient les dernières nouvelles, que j'ai reçues de la santé de Votre Majesté Impériale, jusqu'à ce que j'apprenne, qu'Elle est entièrement quitte de la fièvre, et parfaitement rétablie, je ne puis être tout à fait tranquille; ce ne sera qu'alors, que je recommencerai à vivre. Les inquiétudes mortelles, auxquelles j'étois en proie, sont cause que je ne fais que végéter. C'est avec toute l'impatience, et la chaleur de l'amitié la plus vive que l'Impératrice reçoit les nouvelles de l'amélioration de santé de Votre Majesté, et attend celles de son entier rétablissement. Puissent nos voeux à cet égard être bientôt exaucés.

Qu'il me soit permis de rapporter ici un trait, qui prouve, combien la nation russe partage à cet égard les sentimens de leur souveraine, lors d'une petite course que ma femme a faite récemment à Moscau pour voir la Comtesse Rasoumovsky née

Thun,[1] dès son arrivée le Cloubbe des bourgeois a deputé vers elle pour s'informer de l'état de santé de Votre Majesté, et Mad[me] Cobenzl étant assez heureuse pour pouvoir leur donner des nouvelles consolantes, ils ont fait sur le champ chanter un Te-Deum.

Je prends la liberté de joindre ici trèshumblement une lettre et un paquet de Madame la Grande Duchesse pour S. A. R. Mad[me] l'Archi-Duchesse.

CCLXXXV.

Joseph an Cobenzl.

A S[t] Pétersbourg le 15. d'Octobre 1789 par Bersevitzy.

Hezendorf ce 2. Octobre 1789.

Mon cher Comte Cobenzl. La Chancelerie d'État vous informera des raisons de l'envoi de ce courrier, et la lettre ci-jointe pour l'Impératrice[2] que vous Lui remettrés, contient mes complimens sur l'heureuse réussite de ses armes par terre et par mer contre les Suédois et de batailles gagnées tant par le Prince Cobourg conjointement avec M[r] de Suwarow contre le Grand-Visir que par le Prince Repnin contre Hassan Pascha. Cependant tous ces événemens heureux ne sont rien, et même plutôt à regarder comme un malheur, s'il n'amènent point la paix pour cet hiver. J'y insiste beaucoup dans ma lettre à L'Impératrice, et j'aurai pour sûr le Roi de Prusse et les Polonois sur les bras, et L'Impératrice au moins une flotte angloise et hollandoise dans la Baltique, si nous ne faisons la paix à tout prix.

L'état de la France est tel, qu'il faut compter qu'elle n'existe plus pour nous, et l'esprit de ceux qui la gouvernent, savoir des État généraux, tel, que toute liaison avec moi leur paroisse contraire à leurs intérêts. Si la Russie peut dans ces circonstances se rapprocher de l'Angleterre, il n'y faut plus mettre d'obstacle, et si seulement on peut obtenir que le Roi de Prusse n'acquiert rien, sans vouloir sa destruction, je ne

---

[1] Elisabeth Gräfin von Thun, Gemahlin des Grafen Andreas Rasumowsky, k. russischer Gesandter in Wien; verm. 1788, † 1806.

[2] Arneth, l. c. Nr. CLXXIV, p. 338.

ferois aucune difficulté d'entrer conjointement avec la Russie dans les arrangemens et les liaisons qu'Elle contracteroit avec l'Angleterre. Je ne vous dis cela, que pour votre connoissance, et pour que vous puissiés vous régler en conséquence dans vos propos et démarches. Vous aurés cependant soin de ne point donner de soupçon à cet égard au ministre de France, car je ne veux point de mal à la France, ni entrer dans des liaisons contre elle, mais je veux me procurer aussi sureté contre mon ennemi naturel le Roi de Prusse, lorsqu'elle est hors d'état et non en volonté de pouvoir m'en procurer.

Adieu, mon cher Comte, relevés bien le plaisir que j'ai des succès russes, et faites bien sentir, que jamais allié n'a fait ce que je fais, et que mes armées et mes trouppes ne méritoient pas la petite opinion qu'on vouloit avoir d'elles la campagne passée.

Je ne suis pas encore content de ma santé et mes poumons sont cruellement affoiblis.

Croyés, mon cher Comte, que je suis avec les mêmes sentimens d'estime et d'amitié que vous me connoissés

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

P. S. Je vous joins encore une lettre pour Leurs Altesses Impériales que vous leur remettrés.

CCLXXXVI.

Joseph an Cobenzl.

A S[t] Pétersbourg le 24 Octobre 1789 par courrier russe.

Vienne ce 12. Octobre 1789.

Mon cher Comte de Cobenzl. J'espère que vous serés plus content de nous cette campagne-ci, que vous ne l'avés été l'année passée, puisque la lettre ci-joint pour l'Impératrice,[1] que je vous prie de lui remettre, contient la nouvelle de la prise de Belgrad par capitulation. Mais quoique je dispose toute

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXXV, p. 340.

chose pour pousser encore cette campagne nos avantages aussi loin que possible, et de nous emparer d'Orsowa, le principal objet reste cependant toujours celui de tâcher de faire une paix honorable le plutôt que possible, et à porter la Russie au même but, comme le seul qui puisse faire avorter les projets pernicieux du Roi de Prusse et de ses alliés.

Il y avoit 30/m ames en tout dans Belgrad, dont l'entretien et le logement nous auroient fort embarassé, si nous les avions fait prisonniers; mais nous leurs avons accordé la libre sortie, en les faisant transporter avec tous leurs effets par eau jusqu'à Orsowa; mais tout ce qui appartient au Sultan, savoir: 300 pieces de canons, une quantité de munition et de vivres, ainsi que la caisse nous reste. Adieu, mon cher Comte, croyés moi toujours

Sig.: Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCLXXXVII.

Kaunitz an Cobenzl.

à St Pétersbourg le 24. d'Octobre par Cr Russe. — Vienne le 12 Octobre 1789.

J'espère que Mr le Prince Potemkin nous fournira dans peu l'occasion de faire chanter un nouveau Te Deum, pour quelque grand succès de sa part, et nous le chanterons certainement avec la joie la plus sincère. Les succès de l'Impératrice nous étant aussi chers et aussi agréables que les nôtres.

Proxime plura.

Tout à Vous

Kaunitz R. m. p.

CCLXXXVIII.

Joseph an Cobenzl.

A St Pétersbourg le 4. Novembre 1789 par Jarfas. — Vienne ce 19. Octobre 1789.

Mon cher Comte de Cobenzl. Je vous joins ici une lettre pour l'Impératrice;[1] elle n'est pas bien longue, parceque je me

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXXVI, p. 341.

trouve justement un peu incommodé, mais ce sont de petites fièvres passagères auxquelles je commence déjà à me faire.

La prise de Belgrad vous aura fait grand plaisir; celle de Semendria s'en est suivie de même, et comme nous n'avons pas d'armée ennemie à combattre devant nous, on tâchera de faire quelque tentative sur Zwornik et même sur Orsowa; mais je ne puis répondre du succès, puisqu'il n'y a que des heureux hazard, qui pourroient nous mettre en possession de ces deux places, qui sont trop fortes pour pouvoir les assiéger formellement dans cette saison déjà trop avancée, je vous prie donc de rendre la chose dans ce sens là.

Pour la paix il nous la faut et cela le plus promptement possible; au pis aller plutôt que de faire la guerre aux Prussiens et aux Turcs en même tems, je m'arrangerois à toutes les conditions, qu'elles conviennent à la Russie ou non, hors que je ne rendrois jamais la Gallicie.

La France est nulle dans ce moment, car voilà le Roi avec toute la famille royale et l'assemblée nationale obligé de rester logé à Paris, et ce grand événement s'est fait principalement par les poissardes, qui étoient à la tête de 20 mille hommes armés avec du canon.

Si le Prince Potemkin a encore quelque succès dans cette campagne, si surtout il pouvoit par un de ses corps masquer Braila, et mettre le Prince Coburg en état d'occuper avec le corps de Transilvanie la Valachie, nous aurions de grands moyens en main pour faire mutuellement une paix telle qu'elle nous convient, et qui déjoueroit tout à fait les projets de nos ennemis. Adieu, mon cher Comte, je souhaite bien, qu'on se presse à Pétersbourg à amener les choses au but desiré, et que notre paix soit commune.

Je suis toujours avec les sentimens que vous me connoissés

Sig.: Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCLXXXIX.

Kaunitz an Cobenzl.

à St Pétersbourg le 4. Novbr. 1789
par Courrier Gacfes.

Vienne ce 19. Octobre 1789.

Mes lettres d'Office vous mettent au fait de toutes les raisons, qui nous ont determiné à l'expedition adressée au

Comte de Choiseul, qui est partie hier au soir;[1] et moyennant cela je ne m'étendrai pas d'avantage sur cet objet pour éviter des redites. Une observation ultérieure cependant, que je crois pouvoir me permettre, c'est, qu'au moyen de la communication en original, que je demande au Comte de Choiseul par un de mes poscrits, ainsi que de l'envoy de la réponse originale et par écrit, qui lui sera faite par la Porte, mon but a été de masquer possiblement vis-à-vis de lui le dessein de retirer de ses mains la négociation détaillée, et de m'assurer en même tems de son exactitude dans l'exécution de la commission, dont il est chargé, ainsi que dans le compte, qu'il aura à nous rendre, de la réponse quelconque, qui lui sera faite; et par conséquent de le priver de la possibilité de pouvoir se livrer à sa prédilection pour la Porte à nos dépens. En attendant poussez-les à la roue tant que vous pourrez à fin, que le Prince Potemkin soit encore pendant le reste de la campagne aussi entreprennant et aussi actif, que nous l'avons été de notre coté, s'il veut la paix, ainsi que j'ai tout lieu de croire, qu'il en a réellement envie.

Je vous embrasse en demeurant bien tendrement

Tout à Vous m. p.

---

[1] Das Schreiben an Choiseul Gouffier vom 15. October 1789 im Anhange. Kaunitz legt den Entwurf in zweierlei Fassungen vor. Die Resolution Josephs lautet:

Je vous renvoys ici mon cher Prince ces expéditions, j'ai moi-même racourci elle en A. qui me paroissait trop longue, et je crois que pour plus de sûreté, il faudroit la faire traduire et écrire en turque ici, pour que Choiseul n'ait qu'à la remettre telle qu'elle; car je ne me fie pas parfaitement à ses intentions, surtout pour une négociation directe avec la Porte, et je crois aussi qu'il faudra communiquer ceci tant à Pétersbourg qu'au Prince Potemkin; même il n'y auroit pas de mal, que Thugut se prépare à se rendre chez le Prince Coburg avec Herbert ou, au moins, un en attendant, puisque les distances sont grandes et ils devroient passer par Lemberg, les chemins de Transilvanie étant impracticables. Adieu.

Joseph m. p.

CCXC.

Cobenzl an Joseph.

à S[t] Pétersbourg le 21. octobre 1789.

Le garde hongrois Bersevitzy arrivé ici le 15. au soir m'a apporté les ordres suprêmes, dont il a plu à Votre Majesté Impériale de m'honorer en date du 2. octobre. Je n'ai pas manqué de les mettre à exécution dès le lendemain, et de faire passer à l'Impératrice la lettre, que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'envoyer. Venant de recevoir sa réponse, j'ai été mis dans le cas d'expédier le présent courrier pour la faire parvenir très-humblement ci-jointe à Votre Majesté Impériale.[1]

Qu'il soit permis en même tems à un fidèle serviteur de porter aux pieds de son maître l'expression de sa joie et sur le rétablissement de la santé si précieuse de Votre Majesté et sur les succès eclatants de ses armées pendant cette campagne. Après neuf mois que j'ai passé dans les plus horribles angoises, je puis enfin me flatter d'en être totalement délivré. Après tout ce que Votre Majesté à souffert, il est impossible que les forces reviennent tout d'un coup, et qu'il ne lui en reste quelque léger ressentiment. Vous avez certainement besoin, Sire, des plus grands ménagemens. J'ose dire, que ce Vous est un devoir pour le bien de la monarchie, et pour un peuple, qui vous adore, et dont vous faites le bonheur. Votre Majesté a éprouvé dans cette occasion la vérité du mot de Henri IV. que ce n'est que quand un Prince est bien malade qu'il peut savoir combien il est adoré de ses sujets.

La prospérité des armes de Votre Majesté Impériale étoit indispensablement nécessaire pour obtenir cette paix si désirable et si désirée. Tant que les armes auroient été égales avec l'ennemi du nom Chrétien, jamais il n'auroit perdu l'espoir de réparer ses anciennes pertes, et les deux Cours Impériales s'épuisant toujours en hommes, et en argent en auroient été d'autant plus à la merci de celle de Berlin. Il falloit donc des coups décisifs pour forcer les Turcs à la paix, et prévenir les desseins pernicieux du Cabinet de Potsdam.

Je n'ai pas discontinué et je continue sans cesse de représenter ici la nécessité indispensable de faire la paix cet

---

[1] Fehlt.

hiver. Il plaira à Votre Majesté Impériale de voir par mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État, qu'on partage ici bien vivement le désir d'obtenir cette paix, et j'ai tout lieu de croire, qu'à la cession d'Oczakow pris, sur laquelle l'Impératrice insistera irrevocablement, on y apportera de la part de Russie toutes les facilités possibles. Le Prince Potemkin à qui cette négociation est confiée, ne désire certainement pas la continuation de la guerre. Il en a déjà retiré tous les avantages, qu'il pouvoit désirer, et il craint plus que personne l'extension de cet embrassement. On croit, que le meilleur moyen d'en venir à la pacification, c'est en poussant pendant le reste de cette campagne les opérations aussi loin que possible, si Dieu nous accorde de succès décisifs, de faire ensuite proposer la paix directement par les généraux respectifs, qui pourront avoir avec eux des négociateurs propres à leur faciliter la besogne du cabinet; que chacune des deux Cours traite de son côté avec les Turcs, mais en se concertant et se communiquant réciproquement tout ce, que l'on fera. On croit ici, que cette manière d'offrir la paix en vainqueur est préferable à toute entremise d'une puissance étrangère quelconque.

Sur la nécessité de mettre fin à cette guerre le plutôt possible, l'avis de tous les ministres de l'Impératrice est unanime; mais il en est parmis eux qui doutent de la possibilité d'y réussir même après toutes les pertes que pourront faire les Turcs; leur traité avec la Suède étant déjà un obstacle, outre tout ce que feront les Anglois et les Prussiens pour l'empêcher. Ils croyent qu'il est au nombre des choses possibles que les deux Cours Impériales soient inévitablement obligées à cette double guerre, qu'il seroit si désirable d'éviter, et ils ajoutent que tout en travaillant par tous les moyens possibles à la paix, il seroit de la prudence de se concerter sans perte de tems en secret sur les mesures à prendre en cas pareil.

Ma réponse à cela est conformément aux ordres antérieurs de Votre Majesté Impériale de représenter l'impossibilité de suffir à cette double guerre, et même de prendre des mesures à cet égard, lorsque la Russie n'a aucune trouppe à portée d'agir contre le Roi de Prusse.

C'est précisement pour cela, me repliquent ces messieurs, qu'il faut en entamant un concert pareil, nous porter à employer nos plus grands efforts pour avoir des forces respectables

à portée d'en imposer à Frédéric Guillaume. N'est il pas dans le nombre des choses possibles, que ne voyant plus d'autres moyens d'empêcher les Turcs de faire la paix, ils ne tombent à l'improviste sur les possessions de Sa Majesté l'Empereur ou Le fassent attaquer par les Polonois? Un cas pareil arrivant, ne vaut il pas mieux qu'ils nous trouvent sur nos gardes, que s'ils nous prennent au dépourvu, et les moyens de défense, qu'il saura exister chez nous, ne sont ils pas peut-être la mesure la plus propre à l'empêcher de rien faire?

Sans jamais m'écarter du langage qu'il a plu à Votre Majesté Impériale de me prescrire, j'ai cru cependant de mon devoir de porter à Ses pieds un compte détaillé de tout ce qui m'a été dit à cet égard.

Il plaira à Votre Majesté Impériale de voir également par mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État, combien les succès de ses armes ont produit un excellent effet et sur l'Impératrice, et sur le ministère, et sur tout le public. Je me flatte même qu'ils contribueront à nous ramener le Prince Potemkin. On rend complètement justice à la valeur de nos trouppes et à l'excellence de notre armée qu'on regarde ici même comme bien supérieure à celle des Russes. On est persuadé que toutes les fois que nous voudrons combattre les Turcs de la manière qu'il faut agir avec eux, c'est à dire en les attaquant toujours, et en ne se laissant jamais attaquer par eux, nous serons immanquablement vainqueurs de forces même beaucoup supérieures aux nôtres. Tout le public ici est même convaincu que si nous n'avons pas fait l'année passée ce qui a eu lieu dans cette campagne, c'étoit par une suite du juste ressentiment de Votre Majesté Impériale de l'inaction des Russes.

Je me conformerai exactement aux ordres supérieurs de Votre Majesté Impériale relativement à l'Angleterre et à la France. Mais tant que George III. occupera le trône, et que le ministère britannique actuel sera en place, on doute ici, qu'il soit possible de le détacher de la Prusse, et même consiliable de le tenter.

Je rends compte à la Chancellerie de Cour et d'État dans l'Apostille N° 1 du parti que j'ai cru devoir tirer d'un nommé Barozzi[1]

---

[1] Geheimer österreichischer diplomatischer Agent, früher von Baron Herbert in Constantinopel verwendet.

tant pour les affaires actuellement sur le tapis, que pour effectuer par cette voie indirecte, que la Cour de Russie change de ton et de conduite à l'avenir vis-à-vis de Turcs, et ne se mette pas à chaqu'instant dans le cas d'avoir une nouvelle guerre avec eux par des chicanes continuelles. Je crois qu'on peut se flatter que les choses iront à cet égard mieux que par le passé.

J'ai fait parvenir à Leurs Altesses Impériales les lettres, dont il a plu à Votre Majesté Impériale de me charger pour elles, et j'ai l'honneur de mettre à ses pieds leur réponse, et la lettre de Madame la Grande Duchesse pour Son Altesse Royale Madame l'Archiduchesse. La jeune Cour est toujours à Gatschina à cause de l'inoculation de Madame la Grande Duchesse Marie, qui s'est passée fort heureusement. Les craintes qu'on a eues mêmes pour la Grande Duchesse Helène, qu'elle n'eut la rougeole, sont enterièrement dissipées, et tout s'est borné à une legère ebolution. Madame la Grande Duchesse mère semble un peu perdre de son ascendant sur le Grand-Duc, et plus encore ceux qui ont de l'empire sur cette Princesse telle que Mad^{e} de Benkendorff et la Fermière. Le Grand-Duc qui ne craint rien tant que d'être gouverné, semble ne donner dans ce moment-ci sa confiance à personne. Au retour de Leurs Altesses Impériales je pourrai peut-être savoir plus de particularités à cet égard.

P. S. Je suis au comble du bonheur. Au moment où j'allois fermer mes lettres et expédier mon courrier, je reçois les ordres suprêmes dont il a plu à Votre Majesté Impériale de m'honorer en date du 12. octobre, et l'importante nouvelle de la prise de Belgrad, qu'elle daigne en recevoir à Ses pieds mes trèshumbles félicitations; rien ne manque à mes voeux quand je vois Votre Majesté Impériale triomphante et couverte de la gloire, qu'Elle est si faite pour acquérir. Je n'ai pas besoin de dire ici combien l'Impératrice et son ministère est enchanté de cette grande nouvelle. Votre Maj^{té} Imp^{le} daignera voir par mes trèshumbles rapports d'aujourdhui, qu'on partage ici également avec Elle le désir de la paix, je n'épargnerai rien pour qu'on emploie ici tous les moyens imaginables àfin de rendre le Prince Potemkin aussi actif, que faire se peut; mais comme on fait toujours mieux ses affaires par soi-même,

que par les autres, rien ne pourroit m'être plus agréable que la nouvelle, que Votre Majesté Imp^{le} vient de me donner, que l'on va sur le champ attaquer Orsova. Tout ce qu'il sera absolument possible de faire dans cette campagne, est de la plus grande conséquence pour forcer les Turcs à la paix, et après des défaites telles qu'ils viennent d'en éprouver coup sur coup, et dans une saison ou leurs trouppes vont à la débandade, on ne peut s'attendre à une forte résistance. Que V. M. Imp^{le} pardonne ces réflexions au zèle le plus pur dont je suis animé pour Son service.

Ne voulant pas différer le départ du courrier, qu'Elle me permette que je me prosterne etc.

P. S. 2. Je prends la liberté d'envoyer aux pieds de Votre Maj^{té} Imp^{le} un nouvel opéra sérieux de Cimarosa. Quoiqu'en général la musique ne soit pas mauvaise, il ne s'y trouve cependant rien d'assez saillant pour avoir pu produire un grand effet tant à la Cour, qu'à la ville, en sorte que son succès a été assez médiocre. En revanche Martini a donné l'Arbre de Diane au public en langue russe, et cet opéra fait le plus grand plaisir. Il n'a pas encore été joué devant Sa Majesté. Le livre ci-joint m'a été remis par Jankovich, dont la besoigne continue à aller bien. En me prosternant etc.

CCXCI.

Cobenzl an Joseph.

à St Pétersbourg le 31. octobre 1789.

Sa Majesté l'Impératrice empressée de féliciter Votre Majesté Impériale sur l'heureuse et glorieuse prise de Belgrade, a ordonné qu'il soit expédié un courrier au Prince Galizin porteur de sa lettre à Votre Majesté.[1] Je profite de cette occasion pour faire parvenir à Ses pieds la présente trèshumble relation, et Lui remettre en même tems les lettres, que Leurs Altesses Impériales Monseigneur le Grand-Duc et Madame la Grande Duchesse viennent de m'envoyer de Gatschina.

Rien n'égale la joie, où l'on est ici de la prise de Belgrade, augmentée encore par la nouvelle de celle d'Akermann arrivée le même jour. Cette dernière place est appelée par

[1] Fehlt.

les Moldaves Bielgorod, et rien n'est plus analogue à l'intime union et à l'entière conformité des sentimens des deux Cours Impériales en toute chose que cette prise de deux forteresses du même nom, exécutée presque en même tems par les armes respectives. Je puis avoir l'honneur d'assurer Votre Majesté Impériale, que l'Impératrice a pris part à la conquête de Belgrade non seulement pour le bien, qui en resulte à la cause commune, mais en veritable amie de la gloire et de la personne de Joseph II.

Monsr de Solotouchin est arrivé hier matin comme courrier du Prince Potemkin porteur de la relation detaillée de la bataille de Rimnik. Sa Majesté l'Impératrice a décoré le général Comte de Souvorow de l'ordre de St George de la première classe. C'est le premier exemple, qui en existe, pour quelqu'un qui ne commande pas l'armée en chef. Il doit lui être envoyé en outre incessamment une plaque de l'ordre de St André en diamans, et une epée d'un prix très-considérable.

CCXCII.

Cobenzl an Joseph.

à St Pétersbourg le 14 Novembre 1789.

Sire!

J'ai reçu avec respect les ordres suprêmes dont il a plu à Votre Majesté Impériale de m'honorer en date du 19 octobre, et je n'ai pas manqué de les mettre sur le champ à exécution, en faisant passer à l'Impératrice la lettre que Votre Majesté a daigné m'envoyer pour cette Souveraine.

J'ai l'honneur de mettre ci-joint à Ses pieds celle qui vient de m'être rémise de sa part,[1] en même tems qu'on m'a chargé de faire parvenir au Prince Galitzin un recrit servant de réponse aux derniers ordres que j'ai reçus de la Chancellerie de Cour et d'État, et dont il m'a été donné une copie.

Il plaira à Votre Majesté Impériale de voir par le contenu de cette pièce, que l'Impératrice a été parfaitement satisfaite de ce qui a été adressé en dernier lieu au Comte de Choiseul Gouffier, qu'elle sent la nécessité et désire aussi vivement que nous, qu'on puisse parvenir promptement à une paix commune

[1] Fehlt.

avec la Porte par une négociation directe, et sans intervention d'aucune puissance étrangère; que pour y réussir, il est nécessaire d'employer toute la célérité, et tout le secret possible; que par conséquent elle espère, que sans attendre même la réponse de Monsieur de Choiseul, les deux maréchaux de Votre Majesté Impériale saisiront la première occasion favorable pour entrer en correspondance avec le principal commandant turc, et lui faire des ouvertures de paix, de même que le Prince Potemkin y est aussi pleinement autorisé de son côté; en même tems qu'il lui est enjoint de communiquer aux généraux de Votre Majesté et au Prince Galizin tout ce qu'il fera à cet égard.

L'Impératrice persiste en même tems dans ce qu'elle nous a fait connoître précédement relativement à notre paix séparée, et a reçu avec reconnoissance ce que j'ai été chargé de lui dire à ce sujet, assûrant Votre Majesté d'une parfaite réciprocité et analogie de dispositions et d'intentions.

Il m'a été témoigné en outre, que le choix de nos plénipotentiaires a été très agréable ici en tant que leur mission sera combinable avec le plus profond secret, que l'Impératrice regarde comme indispensablement nécessaire au succès de nos desseins communs.

La seule différence d'opinion qu'il y ait par conséquent relativement à l'ouvrage de la pacification consiste dans la publicité, que l'on vouloit donner chez nous à nos tentatives à cet égard, et la déclaration projettée aux principales Cours de l'Europe; l'Impératrice et tout son ministère craignent unanimement que, sans produire aucun bien, il n'en résulte un surcroit d'obstacles, et peut être même une levée de bouclier de la Cour de Berlin, et de ses adhérans.[1]

---

[1] Quelque preuve que l'on aye de la ferme Résolution du Roi de Prusse d'attaquer les deux Cours Imp. au printems prochain si la paix n'a pas lieu, l'Impératrice se flatte toujours qu'il n'osera pas en venir à cette extremité, tant elle est aveuglée sa Puissance et accoutumée à ne vouloir croire aux choses desagréables, que quand elles sont arrivées. Je sais qu'elle a dit dernièrement au Comte Ostermann: Vous verrez que le Roi de Prusse aura assez à faire avec la Hollande, qui lui donnera du fil à tordre, pour ne pouvoir rien contre nous. J'ai représenté au Comte d'Ostermann la nécessité de bien persuader l'Impératrice de la verité des choses. C'est ce que nous fesons autant que nous pouvons,

Quant à la Pologne, on a prévenu le désir de Votre Majesté, en cherchant à rassurer le Roi et les principaux de la nation sur les craintes du ressentiment des deux Cours Impériales. On est d'accord avec nous, qu'il importe fort peu quels réglemens intérieurs seront établis dans ce Royaume; mais on croit la succession au trône et l'alliance polonoise avec la Cour de Berlin des objets, qui méritent toute l'attention possible. Sans demander aucune déclaration de notre part, ce que j'ai cherché à écarter, l'Impératrice espère, que Votre Majesté voudra prémunir Ses sujets galliciens contre les tentatives, que la Cour de Berlin voudroit faire à cet égard.

Tel est le résumé des réponses, que je viens de reeevoir aux ordres dont j'avois été chargé.

D'après les dernières nouvelles, que l'on a du Prince Potemkin, on s'attend à un tentative très prochaine de sa part sur Bender. Si elle réussit, on espère d'après tout ce que l'on a fait indirectement pour l'y déterminer, qu'il continuera les opérations aussi long tems que possible, et qu'il facilitera au Prince de Cobourg l'occupation de la Valachie.

J'ai représenté conformément à Ses ordres les entreprises, que nous proposions sur Zwornik et Orsova comme ne pouvant avoir lieu par un siège régulier à cause de la saison actuelle, et par conséquent sujettes aux hazards. L'on regarde ici la prise d'Orsova comme très importante, et on y attache un très grand prix.

Il plaira à Votre Majesté Impériale de voir par mes très humbles rapports, que les succès de Ses armes pendant cette campagne, ont produit un très bon effet sur l'esprit du Grand-Duc. Les occupations que j'ai eues depuis le retour de Leurs Altesses Impériales, et l'indisposition de quelques unes des principales personnes, avec qui je suis en connexion, ne m'a pas permis de recueillir sur leur intérieur les notions, que j'aurois voulu me procurer. J'espère de pouvoir y suppléer par mon prochain courrier.

---

repondit ce ministre, mais quand nous lui disons des choses que ne lui conviennent pas, alors Elle devient toute ronge et la met en colère contre nous. Au reste ceci n'empêchera pas, j'espère, que la Cour de Pétersbourg ne fasse tout son possible pour la paix. Apost. 7. 14. November 1789.

J'ai l'honneur d'envoyer aux pieds de Votre Majesté une lettre de Madame la Grande Duchesse pour son Altesse Royale Madame l'Archiduchesse.

L'Impératrice prend la part la plus vive aux affaires de France, qui l'affligent sincèrement; c'est de quoi elle m'entretient presque tous les jours. C'est surtout ce qui concerne la Reine, qui affecte Cathérine II par une suite de son amitié pour Votre Majesté Impériale.

L'extrême joie que nous avons éprouvée ici de la prise de Belgrad a été troublée par ce que Votre Majesté Impériale a daigné écrire Elle-même sur sa santé, que nous croyons entièrement rétablie, et à l'abri de ces petites récidives fiévreuses. L'Impératrice en a été sensiblement peinée, et le Grand-Duc m'a témoigné y prendre également la part la plus vive. Que Votre Majesté Impériale juge de ce que je souffre, lorsque je ne La sais pas entièrement bien portante. Notre sort est entre Vos mains, Sire, il n'est pas douteux, qu'en observant pendant cet hiver les plus grands ménagemens, la bonne saison prochaine rétablira entièrement Votre santé si précieuse. Que Votre Majesté ajoute ce nouveau bienfait à tout ce qu'Elle a déjà fait pour le bonheur de Ses sujets.

En me prosternant etc.

CCXCII.

Cobenzl an Joseph.

par Courrier Giarfas. à St Pétersbourg le 2 décembre 1789.

Sire!

Par un malheureux hazard le chiffre qui m'avoit été envoyé pour ma correspondance avéc Mr le Comte de Ludolff[1] a été brulé dans ma Chancellerie avec des brouillons de dépêches déjà mises au net pour les archives. Cette perte m'oblige d'envoyer un courrier pour en demander une nouvelle copie.

Le ministère m'en a d'autant plus pressé que c'est le moment où il lui importe le plus d'avoir des nouvelles de ce

---

[1] Carl Graf Ludolf, k. k. Gesandter in Schweden (von 1789—1794), später in Dänemark (von 1795—1800).

qui se passe à Stokholm. Le malheureux auteur de cet incendie est au désespoir de sa méprise, j'ose d'autant plus réclamer très humblement l'indulgence de V. M. I. à son égard, que je n'ai qu'à me louer d'ailleurs de son zèle et de son exactitude.

Les Prussiens ayant fait courir en Pologne le bruit que l'Impératrice leur avoit fait insinuer qu'elle ne s'opposeroit pas à ce qu'ils s'emparent de Thorn et de Danzig, le ministère de S. M. I. a été le premier à m'en parler et à me donner les assurances les plus fortes de la fausseté de cette assertion. Comme le présent courrier est porteur de nouveaux interceptes prussiennes, dans lesquelles il doit probablement être fait mention de la mission d'Alopeus à Berlin, et de ce qu'il y aura dit, on pourra juger par là de la sincerité des assurances qui m'ont été faites.

Les ordres qu'il a plu à Votre Majesté Imp[le] d'envoyer à M[r] le maréchal Laudon pour entamer une correspondance directe avec le Grand-Vizir ont été apreciés ici comme ils le doivent, et Sa Majesté l'Impératrice a rendu pleine justice à la sagesse avec laquelle on a combiné de notre part tout ce qui pouvoit accélérer la pacification avec ce qu'exige la dignité des deux Cours Imp[les].

Le Grand-Duc me parle avec beaucoup d'intérêt des affaires de Païs-bas; à la manière dont il s'exprime, et dont il me traite en général, on devroit supposer, que les succès de cette campagne lui ont fait enfin sentir l'utilité si évidente de notre alliance pour la Russie. En public il est assez froidement avec le ministre de Prusse. Les nouvelles secrêtes nous apprendrons probablement s'il est sincèrement converti, et si ce n'est pas plutôt une nouvelle preuve de la dissimulation habituelle de ce Prince.

Je prends la liberté de joindre ici très humblement une lettre de Madame la Grande Duchesse pour S. A. R. Madame l'Archiduchesse.

N'ayant rien d'ailleurs à ajouter à ce que contiennent mes dernières relations, il ne me reste qu'à me prosterner aux pieds du thrône etc.

CCXCIII.

Joseph an Cobenzl.

A S[t] Pétersbourg le 20. Decembre 1789
par courrier Pogge.

Vienne ce 6. Decembre 1789.

Mon cher Comte de Cobenzl. J'ai reçu votre lettre par le courrier et j'ai lu vos dépêches volumineuses adressées à la Chancellerie d'État. Vous verés par les détails des instructions, qu'on vous envoye l'importance des objets, dont vous étes chargés. Les circonstances facheuses et critiques, dans lesquels la monarchie se trouve exigent des moyens aussi prompts qu'efficaces, pour devier un orage, qui menace la consistance et la considération. Il n'y a peut-être pas eu de situation plus critique que l'actuelle, depuis bien des années. La révolte aux Païs-bas excitée, fomentée et soutenue par la France, la Prusse, tacitement par Hollande et les sentimens de l'Angleterre étant encore douteux à cet égard; une guerre ruineuse en hommes et très couteuse en argent existant depuis deux ans contre la Porte, la certitude d'une aggression au printems de la part du Roi de Prusse, réunis avec les Polonois; des cabales découvertes tant en Gallicie qu'en Hongrie de la part du premier pour susciter une révolte, joint à cela deux année d'une assés mauvaise récolte, qui cause de très grandes difficultés pour la subsistance des armées; le même cas existant en Empire et rendant toute marche de trouppes d'ici aux Païs-bas presque impossible; nous ne pouvons nous tirer de cette situation pénible et calmer les esprits aux Païs-bas, chose dont je doute cependant très fort, qu'en réussissant dans notre négotiation avec l'Angleterre,[1] et en faisant la paix à tout prix avec la Porte, bien incertaine encore, puisque selon les dernières nouvelles, les revers qu'elle a essuiés, et dont elle savoit une partie, ont fait un effet contraire et excité le Sultan à continuer la guerre et à écouter les propositions insidieuses de l'alliance avec le Roi de Prusse et la Pologne. Si donc la troisième campagne ne peut pas être evitée c'est le moment ou jamais, que la Russie doit et peut nous rendre une partie des services essentiels que je lui ai rendus, en faisant tous les efforts, non de

---

[1] Vgl. Joseph an Kaunitz, 23. November 1789. Ranke, Die deutschen Mächte II, p. 361.

bouche mais de fait, dont elle a les moyens en se mettant vis-à-vis des Turcs sur une défensive, qui, en se portant sur le bas Danube vers Galaz, Ismail et Kilyanova lui sera fort aisée, ayant toutes les places déjà conquises sur les derrières; et en détachant en Pologne tout ce qu'elle pourra, ce qui sera d'autant plus nécessaire pour couvrir ses propres provinces et les communications de ses armées, de même que pour faire une diversion aux Polonois et aux Prussiens, qui attaqueroient la Gallicie, la Moravie et la Bohême, et un concert parfait entre nous dans ces circonstances devient plus nécessaire que jamais.

La cession de la Gallicie, que le Roi de Prusse veut à tout prix, je ne la ferai jamais, et il importe même à la Russie, qu'elle n'ait pas lieu. Si le Roi de Prusse, quelque mal volontiers que je le verrois, pouvoit obtenir quelqu'autre avantage et acquisition, sans que dommage m'en arrive, je m'y préterois sans difficulté vu les circonstances. Je vous prie de vous servir de toute votre rhétorique pour bien inculquer ces verités et me procurer des certitudes de la part de l'Impératrice et de son ministère pour le cas échéant, et surtout vous ferés, par les canaux que vous connoissés, mettre l'Impératrice au fait de l'incroyable instruction, donnée de la part de la France au Duc d'Orleans lors de son voyage en Angleterre, et que après tout ce que j'avois déjà toléré de la part de cet allié, cette dernière déloyauté avoit été la seule capable de m'engager à former des nouveaux liens, et cela encore avec la délicatesse que ces liens ne soient pas incompatibles avec ceux qui existent encore avec elle.

Je vous joins ici une lettre pour l'Impératrice[1] et une autre pour Leurs Altesses Impériales que vous leur remettrés. Il est impossible dans ces circonstances que ma santé, qui d'ailleurs n'est point encore affermie ne souffre des accrocs considérables.

Adieu, mon cher Comte, portés vous bien et croyés moi toujours

Sig.: Votre très affectioné

Joseph m. p.

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXXVII, p. 342.

1790.

CCXCIV.

Kaunitz an Cobenzl.

à S[t] Pétersbourg le 21. Janv. 1790
par Courrier Michalòwsky.

Vienne le 5 Janv. 1790.

Il est cruel assurément de devoir consentir à un armistice, lorsque, relativement à son ennemi, la continuation de la guerre seroit plus que jamais désirable sans compter tout le reste fait ou à faire. Cependant comment faire mieux ou même autrement? Quant à moi au moins, je n'en sais rien, et preuve que je n'en sais rien, c'est que si je le savois, je ferois autrement sans doute.

Comme disoit, ce me semble, le sage Bacon : Tempus omnium consiliariorum optimus; je n'ai plus d'autre espoir. Dieu veuille que le tems me fournisse des moyens! Je saurai en profiter, j'espère, et c'est tout ce, que je puis promettre. Je ne saurois douter qu'en bon citoyen vous ne partagiez ma peine, et moyennant cela, ainsi que je vous plains, plaignez moi, mais n'en aimez pas moins

Figlio mio

Votre bon ami

Kaunitz R. m. p.

CCXCV.

Joseph an Cobenzl.

à S[t] Pétersbourg le 21. Janvier 1790
par courrier Michalovsky.

Vienne ce 6. Janvier 1790.

Mon cher Comte de Cobenzl. Ma santé est depuis quelques tems si délabrée, que ce n'est que avec tous les efforts

que je puis encore veiller à mes affaires, ne pouvant faute de respiration, ni sortir, ni faire le moindre mouvement, et étant même obligé d'être toute la nuit assis dans mon lit, ne pouvant être couché; ayant de plus une toux violente, qui me rend le parler et le dicter très penible; tout celà fait, que malgré l'importance des circonstances je ne puis vous dire que peu de mots, me rapportant au reste à ce que la Chancellerie d'État vous communiquera.

Voici donc les Païs-bas perdus d'une façon aussi inouie qu'incroyable, et par un tas de sottises que les gens qui y dirigeoient et commandoient en chef ont commises. Vous sentirés vous même, mon cher Comte, toute la perte réelle, qu'il y a pour l'État et pour la considération. Pour moi je sens l'amertume mortelle d'être deshonoré et vilipendé en face de toute la terre, et chassé aussi indignement de mes États par une ramas de gens. Je crains beaucoup, que nous ne serons pas même en état de soutenir la province de Luxembourg; toute idée d'accommodement je le crois inutile; le parti des insurgés est lié, ils ont assuré par écrit le Roi de Prusse de ne vouloir entrer en aucun pourparler avec moi et de soutenir leur indépendance, qu'il leur garantit conjointement avec l'Angleterre et la Hollande. Je crois bien que la France, ou pour mieux dire les États généraux y sont pour beaucoup, et si l'esprit d'introduire la constitution françoise y prend, alors il pourra y naître une grande différence d'opinion entre le clergé, l'état noble et le tiers état, qui pourroit peutêtre encore amener quelques négotiations.

De l'autre coté il n'y a plus de doute que le Roi de Prusse ne nous attaque ce printems conjointement avec les Polonois, avec qui il vient de faire une alliance. Notre paix avec la Porte, quelque facilité que nous y mettions de notre coté, et quelque faciles que nous serions à adopter toutes les conditions, même celle de tout rendre plutôt que de la manquer, reste pourtant douteuse, ou au moins paroit vouloir trainer fort en longueur. C'est donc à cette heure le moment ou jamais que la Russie, si elle veut ne pas se prostituer comme déloyale en face de toute la terre, qu'elle doit prendre tous ses moyens et vouloir avec efficacité et franchise me rendre la pareille pour ma conservation de tout ce que j'ai fait pour son agrandissement.

Je vous joins ici une copie de la lettre que j'écris à L'Impératrice.[1] Si la paix ne se fait pas par les conquêtes que les Russes ont faites, ils pourront observer une défensive d'autant plus facile, qu'ils ont des forteresses pour appui, et employer une grande partie de leurs forces contre le Roi de Prusse.

Si la paix vient à se faire et qu'une agression du Roi de Prusse a néanmoins lieu, les Russes sont d'autant plus à même d'employer toutes leur forces contre lui, et de se venger en même tems des Polonois.

Si la paix se fait et que le Roi de Prusse ne nous attaque point, mais qu'il déclare seulement de vouloir soutenir l'indépendance des Païs-bas et m'empêcher de les reconquérir et d'y envoyer des trouppes, alors je désire, que la Russie fasse une forte déclaration à la Prusse, et envoye en même tems un corps de 40 à 50 mille hommes en Gallicie, pour que je puisse en envoyer à peu près un nombre égal aux Païs-bas.

Vous voilà informé, Monsieur le Comte, de mes idées. Jamais un moment plus critique n'a été pour la monarchie, jamais un plus malheureux, plus facheux pour moi, et c'est le moment ou vous devés mettre tous les ferres au feu, pourque ce ne soit point un étalage de belles paroles, mais des effets efficaces qui s'en suivent.

Adieu, je vous joins ici la lettre à L'Impératrice, et une autre pour LL. AA. I. étant

Sig.: Mon cher Comte

Votre très affectioné

Joseph m. p.

CCXCVI.

Cobenzl an Joseph.

par Courr. Pogyo. à S[t] Pétersbourg le 12 Janvier 1790.

J'ai reçu avec respect par le garde noble hongrois Pogyo les ordres suprêmes dont il a plu a V. M. I. de m'honorer le 6 décbre de l'année passée. Je n'ai pas manqué de faire parvenir sur le champ à S. M. l'Impératrice et à leurs Altesses Imp[les] les lettres dont Elle a daigné me charger. Par un cour-

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXXIX, p. 346.

rier expédié au Prince Galitzin il y a trois jours cet ambassadeur a reçu la réponse de l'Impératrice qu'il n'aura pas manqué de mettre aux pieds de V. M. I.[1] Il lui a été adressé en même tems un rescript ostensible et copie de ceux envoyés à Messieurs les Comtes Simon Woronzow et Nesselrode, qui m'ont également été communiqués ici. Toute cette expédition sert de réponse aux ordres dont j'ai été chargé.

V. M. I. aura vu par contenu que l'Impératrice apuye de tout son pouvoir notre négociation à Londres pour une alliance; qu'en cas d'attaque du Roi de Prusse,[2] elle promet de satisfaire à ses engagemens, en n'y admettant suivant son expression, d'autres bornes et règles que celles de la possibilité; Elle annonce qu'elle va mettre ses frontières en état de défense, mais en même tems elle témoigne son désir qu'on puisse prévenir cette explosion en fesant l'un ou l'autre par un coup fourré la paix avec les Turcs. Pour épuiser en même tems tous les moyens qui lui ont paru propres à empêcher s'il est possible l'extension de la guerre, l'Impératrice a pris le parti de communiquer aux Cours de Londres et de Berlin les conditions aux quelles elle veut faire la paix avec la Porte et avec la Suède dont la modération suivant son opinion doit ôter à ces Cours tout prétexte même apparent de nous attaquer. Sur l'article de l'indépendance de la Moldavie, du païs situé entre le Dniester, les côtes de la Mer noire, le Danube, la rivière d'Alouta et nos frontières, il m'a été assuré, que l'Impératrice n'insistoit nullement, et que ceci n'avoit été mis en avant, que pour avoir de quoi marchander avec les puissances susdites, et faire connoître aux Turcs qu'ils se tireront d'affaire à meilleur marché par une négociation directe avec les deux Cours Imp[les], que par l'entremise d'autres puissances.

Je me suis recrié comme de raison sur le procédé très singulier d'avoir proposé des conditions concernant la Valachie sans notre intervention, tandis que cette province a été conquise par les seules trouppes de V. M. I., et que par conséquent c'est à Elle seule à en disposer. A la surprise qu'a causé ici mon objection, il m'a paru que cette refléxion si naturelle avoit échappé tout uniment à Messieurs les ministres

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXV, p. 344.

[2] Vgl. Martens, Recueil des traités IX, p. 345.

quand ils ont redigé ces pièces; preuve nouvelle de la legèreté avec laquelle on traite ici les affaires.

On m'a répondu, que comme c'étoit une clause sur laquelle l'Impératrice n'insisteroit pas, il s'entendoit de soi-même que la restitution de cette province aux Turcs devoit avoir lieu à notre avantage. J'ai cru devoir témoigner également que je ne trouvois pas dans les conditions proposées de la Russie pour sa paix avec la Porte la modération dont on fesoit tant de parade, et qui devoit produire un si excellent effet, sur tout, le Comte Besborodko m'ayant fait dire que l'extension des frontières russes jusqu'au Dniester et la possession d'Akerman étoient des conditions sine qua non; mais toutes ces expéditions étant parties avant de m'être communiquées, mes remarques venoient trop tard, et aucun changement n'y étoit plus possible, je ne puis par conséquent qu'attendre ce qui plaira à Votre Majesté de me prescrire à ce sujet.

Malgré la réserve de la possibilité qui doit servir de bornes et de règles mise à l'assurance du secours contre le Roi de Prusse, à l'instar de ce que nous avons répondu lors des propositions qui nous ont été faites là dessus, l'Impératrice et tout son ministère me donnent des assurances réitérées de nous aider efficacement si la guerre avec la Prusse ne pouvoit pas être évitée.

Le Comte Besborodko m'a dit qu'on alloit rassembler une armée de 40/m hommes en Livonie non compris les trouppes irrégulières, et je sçais que les ordres sont déjà donnés pour la formation des magasins.

Ces trouppes doivent être prêtes à agir pour le mois de mai. On levera en Ukraine des corps des Cosaques qui mettront cette province à couvert de toute invasion polonoise, outre que l'on compte ici sur l'attachement des Polonois du rit grec envers la Russie. En outre on tâchera d'engager le Prince Potemkin, car on ne lui ordonne jamais d'employer contre la Cour de Berlin la partie de son armée connue sous le nom de l'armée d'Ukraine, laquelle se trouvant en Moldavie, est d'après ce qu'on m'assure aussi à porté d'entrer en Pologne et d'agir contre le Roi de Prusse, que si elle étoit en Russie blanche.

Le Prince Potemkin se propose d'ouvrir la campagne contre les Turcs, si elle doit avoir lieu, par faire entrer sa flottille dans le Danube, et attaquer ainsi Kilia, Ismail et Galatz

en fesant soutenir ces attaques par ses trouppes de terre. Il a dessein de faire agir vigoureusement sa grande flotte qui doit être considérablement accrue. Ces opérations lui donneront sans doute une grande facilité pour sa défensive contre les Turcs, et pour employer une grande partie de ses forces en Pologne et contre le Roi de Prusse.

L'Impératrice et son ministère employent toutes les voies de la persuasion pour l'y déterminer; il sera nécessaire d'après mon foible avis, que de notre part aussi on négocie directement avec lui sur tous ces objets importants, et qu'on profite de bonnes dispositions, où il paroit être pour nous.

Pour ne pas fatiguer V. M. I. de répétitions inutiles, je prends la liberté de me rapporter très humblement à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État. J'ose espérer qu'Elle daignera me rendre la justice, que je n'ai rien negligé absolument de tout ce qui pouvoit dépendre de moi pour redoubler de zèle et d'activité dans un moment aussi critique que celui-ci. Je n'ai pas cru devoir parler jusqu'ici de la possibilité que V. M. I. consente à laisser faire quelques acquisitions au Roi de Prusse; il m'a été ordonné par la Chancellerie de Cour et d'État de ne faire usage de ce moyen que lorsque tout espoir de faire la paix avec les Turcs seroit évanoui. Lorsque la cour de Berlin aura répondu à ce que vient de lui déclarer celle de Russie, ce sera le moment où d'après mon foible sentiment, on pourra juger, si un traité de partage seroit le moyen le plus propre à empêcher son explosion.

Personne n'est plus pénétré que moi du triste état des circonstances actuelles, personne au monde ne le sent plus vivement et n'en souffre d'avantage. Mon zèle, mon attachement aussi respectueux qu'inviolable pour la personne de V. M. I., mon patriotisme, tous ces sentimens, qui ne finiront qu'avec ma vie doivent en être garants, je n'ai pas un moment de repos dans ce cruel moment; la revolte des Païs-bas est de tous les événemens le plus fâcheux possible, et qui apporte une différence du tout au tout dans notre position. Sans cette funeste sédition je croirois d'après mon foible sentiment, que notre position ne seroit nullement désavantageuse. La France ne peut rien ni pour ni contre, il paroit d'après les nouvelles secrètes que l'Angleterre ne veut pas aider le Roi de Prusse dans ses mesures offensives, il sembleroit que les deux Cours Imp[les] à

elles seules en prenant de bonnes mesures devroient être en état de soutenir une double guerre contre la Porte et la Cour de Berlin; mais les ressources, que nous font perdre les Païs-bas changent entièrement l'état des choses, et on ne peut se dissimuler, que la Russie elle-même seroit plus hardie à faire tête à l'orage sans ce malheureux événement.

L'esprit de révolte, d'insubordination, et on peut dire d'anarchie, dont les François ont donné l'exemple, qui a malheureusement gagné leur voisins, c'est une chose à laquelle dans les païs du monde on ne peut apporter trop de précaution pour éviter que l'Europe ne tombe dans les horreurs et la confusion du moyen age. Un des tristes effets de cet esprit d'anarchie c'est que devant choisir de deux maux le moindre, il pourra peut-être mettre obstacle aux vues les plus bien faisantes pour le bonheur de sujets, mais dont leur aveuglement les empêche de sentir l'utilité, et obligera d'en retarder l'exécution.

Ce qui exigera peut-être le plus de soin dans tous les païs du monde, c'est le maintien de l'ordre, et le moyen d'empêcher l'esprit d'insubordination de faire de nouveaux progrès. Que V. M. I. pardonne ces réflexions au zèle le plus pure pour Son service, et à l'attachement le plus inviolable pour Sa personne, et pour Sa gloire; je puis me tromper, mais je ne puis risquer de déplaire au meilleur de maîtres, au Prince ami de la vérité en ne lui dissimulant rien de ce que je crois utile à Ses intérêts. Mais de toutes les craintes que nous devons avoir, la plus grande, celle qui doit le plus nous déchirer, c'est de voir que les malheureuses circonstances actuelles influent sur le physique de V. M. I. et empêchent Son rétablissement. Le recouvrement de la santé la plus précieuse pour tout Autrichien est ce que nous devons désirer plus que toute chose au monde; rien n'est désespéré, rien n'est sans remède, excepté ce que concerne Votre personne sacrée. A chaque fois que j'ai l'honneur de voir le Grand-Duc, il me parle avec beaucoup d'intérêt des affaires des Païs-bas, et se montre très sensible à leur malheureuse position. La duplicité de la conduite de la Cour de Berlin a fait également effet sur lui, et il paroît qu'il commence à revenir de ses anciens préjugés prussiens.

J'ai l'honneur de joindre trèshumblement ici une lettre de Mad[e] la Grande Duchesse pour S. A. R. Mad[e] l'Archiduchesse.

P. S. Un nouveau rescript au Prince Galitzin joint à mes rapports d'aujourd'hui et servant de réponse aux ordres, que j'ai reçu par Zaremba, contient, à ce que l'on me dit, des assurances encore plus positives des secours de l'Impératrice contre le Roi de Prusse.

CCXCVII.

Cobenzl an Joseph.

à St Pétersbourg le 1er fevrier 1790.

Sire!

Je ne saurois exprimer à V. M. I. tout ce que m'a fait éprouver le contenu de la lettre, dont Elle m'a fait la grâce de m'honorer le 6 du mois passé. J'ai été pénétré de la plus vive douleur de ce qu'Elle daigne me dire sur Sa santé. De tous les maux qui affligent dans ce triste moment la monarchie autrichienne, c'est sans doute le plus cruel; la grâce que nous ne pouvons trop demander à V. M. I. c'est de se ménager, de ne pas abuser de Son état par un travail excessif, c'est de nous conserver le meilleur des maîtres, et d'être persuadé, que pourvu qu'Elle se rétablisse, il n'est rien de tout ce qui s'est passé, qui ne puisse encore être réparé; je ne me dissimule pas sans doute la différence très considérable qu'apporte dans l'état des choses la perte momentanée de nos Païs-bas, mais enfin lorsque dans les anciens tems la monarchie autrichienne étoit en guerre avec la France, ces provinces, théatre continuel des opérations militaires ne pouvoient être d'aucune ressource à l'état; dans ce moment-ci outre les Turcs vis-à-vis desquels les deux Cours Imples par une campagne très heureuse sont dans une position avantageuse, nous n'avons d'ennemi véritablement à craindre, que le Roi de Prusse; or son agression, pour peu que la guerre turque dura, a été prévue de tout temps, et il étoit difficile de se flatter même de l'empêcher.

Je n'ai pas manqué de faire parvenir à S. M. l'Impératrice la lettre dont il a plu à V. M. I. de me charger pour cette souveraine, si la réponse, que j'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à Ses pieds[1] est conforme à ce que m'a dit le Vice-Chancellier,

---

[1] Fehlt.

elle doit contenir toutes les assurances des secours que nous pouvons désirer; n'ayant pas vu moi-même cette lettre, je ne puis que suspendre mon jugement jusqu'à ce qu'il plaira à V. M. I. de me faire savoir si Elle en est satisfaite. Mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État confirment les assurances verbales que m'ont donné les ministres de Sa Majesté l'Impératrice.

Ici on fait tous les préparatifs que l'on peut, on rassemble toutes les trouppes, que l'on a dans la Livonie, et dans la Russie blanche, on établit des magazins plus que suffisants pour celles qu'on y destine, mais quant à ces trouppes et surtout à l'infanterie nécessaire pour former le corps qu'on veut avoir en Livonie, quant à l'armée qui de Moldavie doit se rendre en Pologne pour agir directement contre le Roi de Prusse, tout est entre les mains du Prince Potemkin, et avant d'avoir reçu ses réponses, on ne peut rien dire de positif sur la manière dont ces forces seront employées. Il n'est au reste chose au monde, qu'on n'aye mis en oeuvre pour engager ce général à mettre aux nouveaux préparatifs qu'on demande de lui toute l'activité et la force nécessaire.

J'ai cru devoir m'attacher principalement à déterminer la Russie à tout préparer pour le cas d'une double guerre, si la paix ne se fait pas, et qu'en même tems le Roi de Prusse nous attaque. C'est ce qui m'a paru être pour le moment le point essentiel. Je me suis contenté de pressentir les ministres sur le parti qu'il y auroit à prendre dans le cas où on parviendroit à faire la paix avec les Turcs, et les ai trouvé favorablement disposés à cet égard. On est d'ailleurs si persuadé ici, qu'une fois debarassé de l'ennemi du nom chrétien, la supériorité des forces réunies des deux Cours Imp[les] est telle, qu'elle fera bientôt tout rentrer dans l'ancien ordre, que suivant toute vraisemblence il ne sera pas difficile d'amener les choses à tout ce que nous pouvons désirer.

Du moment où je serai assez heureux pour voir arriver les nouvelles de la paix, je ne perdrai pas un instant, et profiterai de la joie qui en résultera nécessairement ici pour demander formellement tout ce que V. M. I. daigne me prescrire à cet égard.

Il est assez simple que l'on désire ici autant que chez nous de pouvoir prévenir une double guerre aussi onéreuse

que celle avec la Porte et avec la Prusse à la fois; mais si malgré tout ce que tente la Russie pour cela, Fréderic Guillaume en vient cependant à une agression formelle, l'Impératrice n'en sera que d'autant plus irritée contre lui, et d'autant plus portée à faire les plus grands efforts. Il est essentiel de notre côté que nous revenions souvent à la charge pour représenter ce qu'on nous doit, et ce qu'il est de notre intérêt de demander. Rien ne peut faire plus d'effet pour cela, que des lettres pareilles à la dernière que V. M. I. a adressé à l'Impératrice.

Ce que V. M. I. vient d'éprouver dans les Païs-bas n'est autre chose, que ce qui est arrivé a tous les législateurs et réformateurs; que n'a pas dû souffrir Pierre le Grand de révoltes et de séditions? quelle auroit été sa position, si la trahison de Mazeppa n'avoit pas été découverte? s'il n'avoit pas gagné la bataille de Pultava? Dans quelle affreuse situation n'a-t-il pas été réduit à l'affaire de Prut? Les moments de contrarieté sont ceux, qui développent le plus les grands caractères, et qui jamais plus que V. M. I. a été donné des qualités les plus propre à vaincre les obstacles? pourvu que sa santé se retablisse pourvu que la masse de la monarchie soit préservée de tout événement pareil à celui dont la France a donné le malheureux exemple, rien n'est désespéré, et on peut se flatter encore de sortir avec gloire et avantage des circonstances, dans lesquelles nous nous trouvons. Que V. M. I. pardonne ces réflexions au zèle le plus pur et à l'attachement le plus inviolable pour Sa personne et pour Sa gloire, qu'Elle daigne être persuadée des efforts que je ferai sans cesse pour m'acquitter de tous les ordres, qu'il Lui plaira de m'envoyer, et pour La servir en toute chose aussi bien, que mes foibles talens peuvent le permettre.

Je n'ai pas manqué de faire parvenir à L. A. Imp[les] le paquet dont il a plu à V. M. I. de me charger, et j'ai l'honneur de joindre ici à Ses pieds une lettre de Madame la Grande Duchesse pour S. A. R. Madame l'Archiduchesse.

CCXCVIII.

Joseph an Cobenzl.

A S[t] Pétersbourg ce 6. Mars 1790
par courrier Revitzky.

Vienne ce 16. Fevrier 1790.

Mon cher Comte de Cobenzl. La lettre de l'Impératrice étoit on ne peut pas plus satisfaisante; pourvu que les autres fassent ce qu'Elle veut, on ne sauroit rien désirer davantage. Je vous joins ici pour Elle la réponse d'un mourant,[1] car tel est mon état et je suis perdu sans ressource. Faites bien valoir que la Monarchie Autrichienne ayant tant fait et tant souffert pour la Monarchie Russe, on ne croye point que par ma mort on soit quitte de sa dette.

J'attends ici dans peu mon frère le Grand-Duc; assurés bien qu'il est dans les mêmes principes. Adieu, mon cher Comte, servés le avec le même zèle et la même fidelité que moi. Je ne puis plus vous temoigner ici ma reconnaissance et ma parfaite satisfaction pour les services que vous m'avés rendus.

Joseph m. p.

CCXCIX.

Cobenzl an Joseph.

à S[t] Pétersbourg le 20. février 1790 st. n.

Sire!

Il a paru au ministère de Sa Majesté l'Impératrice, que dans un moment aussi critique que celui-ci il étoit important d'être informé le plutôt possible de tout ce qui regarde les ennemis de deux Cours Impériales. J'ai été requis en conséquence d'expédier le garde noble que j'avois chez moi avec un assez gros paquet d'interceptes, qui se sont accumulés depuis mon dernier courrier, et j'ai cru devoir d'autant plus me prêter à cette juste demande que je ne puis tarder d'en recevoir un nouveau chargé des ordres ultérieurs, qu'il plaira à Votre Majesté Impériale de m'envoyer.

---

[1] Arneth, l. c. Nr. CLXXXI, p. 349.

J'ai profité de cette occasion pour faire parvenir très-humblement aux pieds de Votre Majesté la réponse de la Prusse à la communication, que lui a donné la Russie de ses conditions de paix, ainsi que pour Lui rendre compte des différents entretiens, que le Vice-Chancellier Comte Ostermann a eu avec les ministres d'Espagne, d'Angleterre, et de Prusse; et enfin du contenu des dépêches d'un nouveau courrier expédié à Londres. Je prends la liberté de me rapporter sur tous ces détails à mes rapports à la Chancellerie de Cour et d'État.

Il plaira à Votre Majesté Impériale de voir par leur contenu, que le ministère russe fait connoître en toute occasion, combien la cause de l'Impératrice est inséparable de celle de Votre Majesté Impériale ce qui m'a paru d'autant plus important, que les Prussiens cherchent toujours d'insinuer, qu'ils en veuillent beaucoup plus à nous qu'aux Russes. On regarde en même tems comme la chose la plus importante d'empêcher l'Angleterre de seconder les vues hostiles de la Cour de Berlin; on employe par conséquent tous les moyens possibles pour l'en détourner. On désire que nous de notre côté, nous envisageons la réponse qu'elle nous a fait plutôt comme dilatoire que comme déclinatoire, que nous continuions à nous expliquer amicalement avec elle, et que nous n'épargnions rien pour lui faire sentir combien peu il est de son intérêt de se prêter aux desseins pernicieux de Fréderic Guillaume.

En même tems que par la voie de la négociation on cherche ainsi à rémédier au malheureux état des choses, et a empêcher ou du moins à retarder l'explosion qui nous menace, on continue dans le Nord avec la plus grande activité tous les préparatifs militaires que l'on peut y faire, tant pour le rassemblement des trouppes dans la Livonie, et la Russie blanche, que pour la formation des magazins, la livraison des recrues etc., mais à cet égard l'essentiel dépend toujours du Prince Potemkin, et on attend par conséquent avec la plus grande impatience le retour du courrier, qu'on lui a envoyé à cet égard.

N'ayant rien d'ailleurs à mander qui soit digne d'être porté à la connoissance de Votre Majeste Imp^{le}, il ne me reste qu'a me recommander à la continuation de ses bonnes grâces et en me prosternant etc.

ANHANG.



Joseph II. und das Grossfürstenpaar.

I.

Joseph an den Grossfürsten Paul und die Grossfürstin Marie.

ce 12. Novembre 1780.

Quand on ne mesure les choses qu'après le sentiment, les objets changent de forme et le tems s'approche ou se recule selon les circonstances; il me paroit donc qu'il y a un tems infini que je n'ai eu le plaisir de me rappeler au souvenir de Vos Altesses Impériales. Je Leur parle en commun, Leur heureuse et tendre union m'est trop chère, et Elles ont bien voulu en gouter l'idée, de façon que j'ose continuer de même et Les prier par ces lignes de vouloir bien se souvenir de la tendre amitié que je Leur ai vouée, tout comme les témoignages de la Leur sont gravés à jamais dans mon ame.

Nous voici enfin tous rentrés dans la tranquillité que l'hiver exige, je suis Vos Altesses avec bien de l'intérêt jour pour jour et par heures, dans la vie réglée en hiver, dont Elles ont bien voulu m'instruire. Je les vois aux diners, aux bals, aux spectacles, mais bien plus encore je m'occupe d'Elles quand Elles se trouvent en particulier, dans Leurs entresolles et sur le beau divan à se rappeler et repasser les objets qu'Elles ont vus et observés dans le courant de cette année avec la clairvoyance et l'équité que je leur connois, quand Elles viendront à repasser le mois de Juin, et qu'il s'agira du Comte de Falkenstein, pour lequel je suis décidément partial, je vous demande indulgence sur tout, hors sur la realité de ses sentimens et la verité de ses assurances, celles là, examinés, épluchés les, je vous en prie avec la plus grande sévérité, voyés si ses actions et ses faits les dementent; je suis tranquille sur cet article. Pour moi assis à ma cheminée je m'occupe infiniment à me rappeler les momens satisfaisans et agréables que j'ai passés à faire la connoissance de V. A. I. et à m'occuper de mériter la continuation de leur amitié.

Ce n'est que très imparfaitement que je me trouve encore en état de remplir ce que V. A. I. ont été curieuses de voir; le Comte Cobenzl Leur remettra une petite description du commencement qu'on a donné à une maison d'éducation pour des filles d'officiers, dont l'objet essentiel est d'en former des gouvernantes. J'ose aussi y joindre un petit livre de méditations écrites par ma première epouse que vous avés parues curieuses de voir. Elle les a écrites pour s'amuser et ce n'est qu'après sa mort qu'on les a imprimés. Quant aux plans de nos promenades publiques, je les avois commandés et expliqués fort en détail apparemment qu'on ne m'a pas compris, car on vient de me les apporter faits tout de travers, de façon qu'il faut les refaire entièrement à neuf, puisqu'elles ne pourroient point se faire une idée de leur situation, par où elles valent seulement. Ce sera donc pour une autrefois et je m'en servirai utilement pour ravoir un bon prétexte de me rappeler sans paroitre trop importun au souvenir de V. A. I. mais en les menaçant déjà d'avance de revoir de mon écriture, il me semble qu'il est tems que je termine celle-ci et j'ose les assurer de ma plus parfaite considération, de l'amitie sincère, avec laquelle je serai toujours

de Vos Altesses Impériales

le très devoué

Joseph.

P. S. Voudroient Elles avoir la bonté à leur petit soupé d'assurer tous les Messieurs et les Dames qui ont le bonheur de le composer que je voudrois qu'elles ne m'oublient pas, me rappelant avec grand plaisir leur connoissance.

P. S. C'est avec la confiance et la franchise que vous m'avés permise mes bons et aimables amis de vous parler et même de continuer à vous écrire, que je fais cette petite feuille à part, pour tout événement vous vous rappellerés encore la façon vague avec laquelle l'on parla entre nous un jour d'un mariage à arranger pour mon neveu, fils ainé du Grand-Duc de Toscane, son age et sa liberté qu'on doit à mon avis lui laisser de faire une choix selon son gout et qui puisse faire son bonheur, rend même le plus petit engagement à ce sujet impossible; c'est aussi en conséquence de ce principe que j'ai décliné un projet de double mariage que le Roi d'Espagne nous

a fait proposer entre ma nièce et son neveu et mon neveu et sa nièce infant et infante de Portugal. Néanmoins je sais très surement que la Cour de Berlin qui a appris nos propos les ébruite exprès et en deduit des conséquences des négotiations entamées et de fréquens courriers, elle les voit passer de Vienne à Montbeillard.

Je ne parle de ces fables à V. A. I. que pour les assurer, que ce n'est point de ma part certainement que ces propos ont pris leur origine, il est seulement singulier, qu'on représente cette idée sous la forme la plus dangereuse et qu'on veut en donner l'éveillé à tout le monde, pour empêcher, quelque eloignée et incertaine, que soit la chose, néanmoins sa réussite; voila le fait qui est tel que j'ai l'honneur de vous le marquer; les raisons, le pourquoi, m'en échappent, et je ne me permets point d'autres réflexions ni observations la dessus, V. A. I. les feront sans doute Elles mêmes; et je ne leur ai voulu dire ceci que pour Leur prouver mon exactitude à les informer avec confiance, franchise et bonne amitié, telle que Vos caractères le méritent de ce que je puis croire les intéresser. Je vous prie de n'en pas faire autrement usage et de vérifier si j'ai raison, je leur assure que de ma part tout ce qu'Elles voudront bien jamais me confier, sera gardé soigneusement dans mon ame, et qu'Elles ne me trouveront jamais agir differemment qu'Elles ne m'ont entendus parler, et que j'ai l'honneur de leur écrire en les assurant de ma plus sincère amitié et parfait attachement.

II.

Joseph an den Grossfürsten Paul und dessen Gemahlin.

24 Fevrier 1781.

Les lettres pleines d'amitié que V. A. I. ont bien voulu m'écrire, la part qu'Elles témoignent prendre et la justice qu'Elles rendent à la mémoire de mon auguste mère m'ont pénétré de la plus vive reconnaissance.

Vous voulés bien aussi m'encourager sur les difficultés de mon nouvel emploi. L'idée de pouvoir faire du bien et de rendre heureux ses sujets est sans doute le plus beau et le seul coté flatteur de la puissance, tout comme il est l'aiguillon le plus puissant pour tout ame sensible et honnête, mais quand en

même tems l'on sçait, que chaque fausse démarche occasionne le contraire, que le mal est si facile et si rapide à se faire, et que le bien est si difficile et tardif, et que même de sa nature il doit l'être, ne pouvant s'opposer que lentement pour être solide dans un vaste État, alors cette douce illusion se diminue de beaucoup, et il ne reste plus que la satisfaction, qu'on porte avec soi, et par laquelle on a la douceur incomparable de se savoir en bonne compagnie, quand on est seul, et de le chercher, toute considération personelle à part, et de ne faire que ce que le bien général de l'État et du grand nombre exige.

Du bonheur des individus on peut rarement s'occuper sans déranger souvent l'ensemble, et il paroît que sous de bonnes loix et une bonne institution fondée et reglée sur l'esprit et le caractère de la nation tout comme sur la situation topographique de l'État, chaque individu doit trouver de quoi être heureux dans son État, s'il en a le bon esprit, et s'il en veut prendre les moyens, le souverain étant le soutien des loix et l'égide qui les couvre de toute violence, en administrant seulement et uniquement dans cet objet les derniers que ses sujets lui confient.

S'il y a trop de philosophie à tout celà, si j'ai trop oté le manteau royal, la couronne et le sceptre, et que j'ai fait voir à V. A. I. le souverain tout deshabillé et devant son valet de chambre, qu'Elles me pardonnent aux principes que j'ai toujours eu, de remonter à la source primitive de chaque chose et de tacher de voir sans fard et sans apprêt chaque être et chaque chose dans son état naturel. Je ne m'en trouve pas pour cela plus malheureux, non, chaque être me dis-je est crée pour remplir une place pendant un certain interval d'années sur le globe, eh bien! je suis une de ces marionettes, que la providence, sans que j'aye pu choisir ni demander ni la rechercher, s'est plu à mettre à la place que j'occupe, afin que je fasse mon tems; elle ne m'a donné que l'esprit et les facultés qu'elle a voulu, elle ne me fournira que les occasions et les circonstances qu'il lui plaira, pour être ou paraitre quelque chose, et quand elle en aura assés, le rideau tombera et la farce sera jouée pour moi, comme pour tous ceux, qui m'ont précédés.

En attendant je lui rend pourtant grâces de ce qu'elle m'a choisi d'aussi aimables compagnons, comme le sont V. A. I.

et de m'avoir donné l'esprit, le courage et l'occasion de faire leur connoissance, de les apprécier et de leur vouer par conséquent une amitié et un attachement aussi sincère que mérité.

Ma lettre au Prince de Wurtemberg Votre père et beaupère n'etait qu'un temoignage très vrai de la considération et estime, qu'un militaire aussi distingué que Lui et que des parens aussi respectables, qui se vouent entièrement à l'education heureuse de leurs enfans doivent inspirer, toute occasion (et ce n'est point une phrase) qui pourra me fournir le moyen de leur être utile ou agréable me sera certainement très chère et c'est avec satisfaction que je remplirai en ce point tout ce que je dois à l'amitié precieuse de V. A. I. et à mes tendres et constants sentimens pour Elles.

J'ose envoyer au Comte de Cobenzl un mauvais plan représentant à peu près la situation de nos promenades publiques à Vienne et de mon petit Erémitage, on ne peut pas se faire une idée des points de vue, puisque les montagnes qu'on a dessiné en perspective dans ce plan paraissent très proches et par conséquent désagréables pendant qu'elles sont eloignées de quelques verstes et ne forment par conséquent qu'un amphitheatre très agréable et varié; que ne donnerais-je pas pour pouvoir Leurs en faire explicateur, mais actuellement il ne me reste que de prier V. A. I. qu'Elles veuillent bien être assurées de la plus parfaite amitié et haute considération avec lesquelles je ne cesserai d'être et que je Leur ai vouées pour la vie.

III.

Joseph an die Grossfürstin Marie.[1]

Madame.

Faire la connoissance de V. A. I. et désirer de lui être attaché pour la vie n'ont été qu'un même et unique sentiment en moi; tous les liens me sont précieux, tous les moyens me sont chers qui remplissent ce but; je pensoit aussi peu en voyageant en Russie de me trouver dans le cas de proposer mon neveu pour la soeur de V. A. I. autant que dès que j'eus le bonheur de faire sa connoissance, le désir ne m'en a quitté.

[1] Dem Schreiben an Cobenzl vom 17. März 1781 beiliegend.

Elle sait les propos appuyés sur l'équité que je m'étois fait avec mon frère à son sujet, savoir : de ne point l'engager avant qu'il puisse se décider par lui même; mais S. M. l'Impératrice, cette amie si respectable que precieuse, a bien voulu m'avertir des différens partis qui s'offroient pour Mad[e] Votre soeur. Manquer cette occasion unique de vous appartenir de plus près m'a engagé à me faire autoriser par le Grand-Duc mon frère a en assurer l'agréable événement et à remettre à cet effet entièrement les intérêts de mon neveu entre les mains de S. M. L'Impératrice à laquelle j'ose même joindre cette lettre à V. A. I., et c'est cette amie commune que j'ose prier d'arranger préalablement et de m'obtenir le consentement de la famille de V. A. I. C'est à la meilleure des filles et des soeurs certainement que je m'adresse en même tems, la priant de m'instruire des intentions, qu'elle n'ignorera point du Prince son père, afin que d'après ses directions je puisse m'adresser directement à lui, lorsque cela lui paroitra être convenable.

L'age du jeune homme ne permet point qu'on fixe une époque encore pour les arrangements définitifs de ce mariage; mais toujours cette demarche suffira à prouver à V. A. I. la sincerité de mes sentimens, la réalité de mes desirs et la verité des propos d'attachement et d'amitié pour Elle, et pour toute la famille, que j'ai eu l'honneur de lui réitérer de bouche et par écrit et que je désire de pouvoir lui prouver efficacement dans toutes les occassions et aussi indubitablement dans celle-ci. C'est avec une vraie satisfaction que je m'offre par cette lettre à donner à V. A. I. tout ce que j'ai de mieux et de plus solide pour consolider à jamais notre amitié, enseignés-moi d'autres moyens encore pour cela, et vous me les verrés saisir avec le même empressement et plaisir. Si les vrais sentimens de l'honneur et l'exemple continuel de vertueux parens et d'un bon menage peut et doit influer sur le caractère des enfans, certainement on ne peut augurer que bien avantageusement du bonheur social avenir de ces deux jeunes gens par les exemples qu'ils ont continuellement devant les yeux de leurs parens.

C'est avec bien de l'empressement que j'attends la réponse de V. A. I. et que j'ose la prier de vouloir me croire pour la vie etc.

IV.

Joseph an Grossfürsten Paul.[1]

L'heureuse et precieuse union, qui régne entre V. A. I. e sa charmante épouse lui fera connoitre par la lettre, que dans cette occasion je me suis vu dans le cas de lui écrire ce que je désire et à quoi je m'offre. Sa réussite doit intéresser V. A. I. puisqu'Elle veut bien se regarder comme mon ami, et qu'infiniment intéressans sont pour moi tous les liens, qui peuvent m'unir indissolublement de coeur et de raison de familles et d'État, tant à Son auguste mère, qu'à Sa chère épouse, et par consequent à Elle même. Sa pénétration et sa justice lui feront toujours distinguer les sentiments réels que les faits constants et essentiels seuls prouvent, de ceux, qui se bornent à de belles phrases et promesses. Je puis me rapporter hardiment à cette évaluation, elle sera toujours à mon avantage. J'ai l'honneur en l'embrassant tendrement de L'assurer de la plus haute consideration etc.

P. S. J'ose à la suite des propos, que j'eus l'honneur de lui tenir, faire mettre en route 6 chevaux de selle de mes trois différens harras, que le Comte Cobenzl aura l'honneur, si Elle le permet, de faire passer dans ses écuries. Je désire qu'ils puissent Lui plaire et convenir; que ne donnerois-je pas pour les Lui voir monter de la petite chaise anglaise, où j'étois si bien.

V.

Joseph an die Grossfürstin Marie.

Vienne le 8. Octobre 1781.

Votre Altesse Impériale permettera à ma franchise accoutumée de Lui dire un mot sur les intentions que j'avois fait manifester au Prince son père au sujet du séjour futur de Madame la Princesse Elisabeth. J'avois cru que cela auroit pu arranger et convenir à toute le monde, d'autant plus, que le logement et le genre de Cour qu'on Lui avoit destiné, n'avoit aucune ressemblance avec un couvent; du depuis toujours dans la même idée j'avois proposé à ses chers parens l'alternative

[1] Dem Schreiben vom 17. März an Cobenzl beiliegend.

de rediger et signer le contrat de mariage, ou même de procéder à l'acte du mariage par procuration. Je n'ai point là dessus encore de Leur nouvelles, mais dès que j'ai eu celles de Pétersbourg, que cette idée ne paroissoit point agréable à V. A. I. je l'ai tout de suite revoqué en faisant savoir à Montbélliard, qu'il ne seroit plus question de façon quelconque des propositions que j'avois avancées, et que par conséquent sa soeur retourneroit avec ses parens, comme V. A. I. a paru le désirer. Voilà très sincèrement toute la marche de la chose; il n'y a ni plus ni moins, et si j'ai rempli par cette dernière démarche ce que V. A. I. a souhaité, j'en serai enchanté et je La supplie de croire, que je n'avois certainement pas compté y manquer par la première, et que mes intentions ont toujours été bien simples, bien vraies et bien pures. C'est dans ces sentimens que je La prie de me croire avec la plus haute considération etc.

VI.

Die Grossfürstin Marie an Joseph.

Pétersbourg ce $\frac{\text{24 Fevrier}}{\text{4 Mars}}$ 1784.

L'amitié sincère qui me lie à mon frère Ferdinand me fait prendre la part la plus vive à tous les événemens qui marquent les jours. Vous venés, Sire, de combler ses voeux en l'avançant dans un moment, où il ne pouvoit s'y attendre, enchanté de cette marque de vos bontés, il n'a eu rien de plus pressé que de me faire part de cette bonne nouvelle, et c'est pour marquer ma gratitude à Votre Majesté Impériale que je Lui adresse ces lignes. La manière charmante dont Elle a fait donner cette nouvelle à mon frère y a ajouté un nouveau prix.

Ce sont tout autant de sujets de reconnoissance, qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Mon mari me charge de faire ses complimens à Votre Majesté Impériale se proposant de profiter du courrier qui sera expedié aux premiers jours pour répondre à la lettre qu'il vient de recevoir de Votre part. Je charge ma soeur de celle-ci, me flattant qu'elle sera en même tems l'interprête de mes sentimens, qui sont ceux d'une parfaite considération et d'une attachement sincère avec lesquels je suis . . .

VII.

Paul an Joseph.

Pétersbourg ce $\frac{\text{26 Fevrier}}{\text{6 Mars}}$ 1784.

Je suis infiniment sensible, Sire, à la marque de bonté, que Votre Majesté Impériale vient de donner à mon beaufrère en le faisant Colonel. Je n'ai pas été moins sensible à celle de son amitié qu'Elle m'a donné par sa lettre du 3 Fevrier.

Toute l'Europe et a plus forte raison qui sommes les interessés, devrons apprécier les sentimens de Votre Majesté et sa façon d'agir. Ce ne seroit point à moi certainement qui a eu l'avantage de vous connoitre, Sire, particulièrement à former des doutes quelconques; mais il m'appartient comme bon citoyen de désirer que nous reconnaissions les avantages dans toutes les occasions qu'Elle nous procure. Je La supplie de recevoir à son tour les assurances de la haute considération et sentimens distingués avec les quels je ne cesserai d'être...

VIII.

Joseph an das Grossfürstenpaar.

Vienne ce 4. Avril 1784.

Je profite du premier moment de mon retour pour témoigner à Vos Altesses Impériales le plaisir et la satisfaction que j'ai éprouvés en recevant leurs chères lettres, d'autant plus, qu'Elles m'avoient laissé tout le loisir d'en désirer. Qu'Elles ne voyent dans ce que j'ai été et que je serai encore dans le cas de faire pour le bienêtre de la Princesse Elisabeth et du Prince Ferdinand, que la conséquence indépendante de tout événement, de ma façon de penser à leur égard et qui n'est qu'une suite naturelle de sa loyalité, que je mets en tout à remplir avec usure ce à quoi je m'engage, et à obliger ceux que j'aime; je crois en avoir fait mes preuves, et j'ose prier VV. AA. I. d'en être persuadées, et de me croire pour la vie avec la plus haute considération et parfaite amitié etc.

IX.

Der Grossfürst Paul an Joseph.

St Pétersbourg ce 1/12 Novembre 1784.

Nous avons été très sensible à la lettre de V. M. I. du 25. du passé et à tout ce qu'Elle veut bien nous y dire d'amical. Je La prie de croire, que nos sentimens sont entièrement reciproques.

Les nouvelles, que vous nous donnez, Sire! de ma belle soeur et de l'Archiduc sont faites pour nous faire plaisir. Certainement V. M. permettra, que je Lui rende grâce pour la musique, qu'Elle nous a envoyé.

Craignant avec plus de raison, qu'Elle, que mon écriture ne Lui soit à charge, je finis en repetant, que je suis et serai

Son tout dévoué

Paul.

X.

Die Grossfürstin an Joseph.

St Pétersbourg ce 1/12 Novembre 1784.

Après le préambule, que je trouve au commencement de la lettre de V. M. I. elle nous impose la loix d'être aussi succinct que possible dans nos réponses. Je me bornerai donc uniquement, Sire! à vous assurer du plaisir, que m'a causé votre lettre.

Les bonnes nouvelles, que vous m'y donnez de ma soeur, me comblent de satisfaction, en me persuadant de son bonheur.

Je vous suis très obligée, Sire! de la musique que vous nous avéz envoyée. J'en ai essayée plusieurs morceaux sur le clavecin, qui m'ont paru très agréables.

De crainte d'abuser de Votre loisir, Sire! je finis ces lignes par vous assurer que je suis très sincèrement

Votre bien dévouée

Marie.

XI.

Die Grossfürstin Marie an Joseph.

S[t] Pétersbourg ce 16/27 Decembre 1784.

Permettez, Sire, qu'au jour qui fixera le bonheur de ma soeur, je vous adresse ces lignes pour vous témoigner ma reconnoissance des bontés dont vous l'avez comblé jusques a ce moment et pour vous conjurer de les lui continuer. Elle va vous apartenir de bien près, et en portant le nom de Votre nièce, je suis sûre qu'elle vous chérira et respectera comme un père bien aimé. Daignez, Sire, lui en accorder tous les tendres sentimens, et vous la rendrés heureuse en me comblant d'une satisfaction bien douce.

Recevez, Sire, mes sincères remercimens pour Votre dernière lettre, j'étois sûre que Votre Majesté Impériale aprouveroit la démarche de mon mari si conforme a sa gloire, et mes vives solicitudes; je sçai même me dire tout ce qu'elle pensera à ce sujet et qu'elle partage ma peine, vous sachant doué d'un coeur sensible et rempli d'amitié pour mon mari et pour moi. Je tâche d'éloigner dans ce moment le sentiment de peine qui me pénétre pour ne m'occuper que du bonheur d'une soeur chérie, qui me tient si vivement a coeur; nous nous flattons, Sire, que l'envoi de ce courrier en vous prouvant notre empressement à vous présenter nos voeux et félicitations vous fera quelque plaisir, en vous donnant une nouvelle preuve de l'attachement sincère avec lequel je suis pour la vie

Votre toute dévouée

Marie.

XII.

Joseph an das Grossfürstenpaar.

Vienne ce 28. Decembre 1784.

Mes chers amis. J'ai reçu par mon dernier courrier la lettre que vous avés bien voulu m'écrire. Si le préambule de la mienne vous a paru exiger de raccourcir encore vos reponses, certainement j'ai bien manqué mon but, mais laissons là cette petite guerre, et permettés qu'avec la franchise qui m'est natu-

relle, j'ose vous dire, qu'il y a déjà du tems, que non sans une vraie peine il m'a paru d'appercevoir du froid et du céremonieux dans vos lettres. J'ai commencé par m'examiner, si j'y avois donné lieu, et je me suis trouvé entièrement pur du coté de mes démarches et de mes intentions. Si j'ai manqué dans les formes ou si quelque mauvais conte ou tracasserie vous a été fait à mon sujet, explicons nous, ou pour mieux faire, tirons l'éponge sur le passé et partons derechef des bons momens où à Pawlowsky à des soupers et dans diverses autres occasions nous nous sommes promis avec autant de sincerité que de conviction et de satisfaction une amitié inviolable. J'ose vous la renouveller ici, et toutes mes démarches, mes pensées mêmes y sont conséquentes.

J'ai l'honneur de vous joindre ici une lettre et une caisse de Mad^{e} la Princesse Elisabeth, qui se porte parfaitement bien.

Je crois que VV. AA. I. seroient contentes de voir la façon naturelle, aisée et amicale avec laquelle les deux futurs époux sont ensemble.

Adieu, mes chers amis, après ce que je viens de vous marquer, j'espère qu'au moins il ne vous restera plus de doute du prix que j'attache à votre chère amitié, et combien je désire que vous soyés persuadés de celle que vous a voué votre etc.

XIII.

Paul an Joseph.

Pawlowskoe ce 12/23 Juin 1785.

Je profite, Sire, du départ du Lieutenant Colonel de Rieger pour remercier Votre Majesté Impériale de la grâce qu'Elle a fait à mon beaufrère en le faisant propriétaire d'un Regiment, et en même tems pour lui témoigner tout ma reconnaissance des bontés et de l'amitié, qu'Elle veut bien témoigner à celui ci et à ma bellesoeur dont ils ne cessent de se louer. Je m'y recommande pareillement de mon coté et suis

le tout dévoué ami

Paul.

XIV.

Die Grossfürstin an Joseph.

Pawlowske ce 12/23 Juin.

Je désirerais exprimer bien vivement à Votre Majesté Impériale, combien Elle a sçu exciter ma reconnoissance par les bontés qu'Elle vient de témoigner à un frère, qui m'est si extrémement cher. J'en suis extrémement touchée. Vous connoissés, Sire, l'attachement sincère que je porte à mon frère et à ma soeur, ainsi il vous sera facile de vous faire une idée du plaisir que je sens de les savoir heureux et contents. C'est vous, Sire, qui faites leur bonheur, par conséquent c'est m'imposer la loi de vous en avoir les plus grandes obligations. Je ne saurais m'en acquitter qu'en vous priant, Sire, de vous convaincre que je sais apprécier vos bontés que je vous supplie de continuer toujours à une famille qui vous porte un vrai attachement. Veuillés surtout vous persuader du mien et me croire à tout jamais

Votre bien dévouée amie

Marie.

XV.

Joseph an die Grossfürstin.

Vienne ce 26. Juillet 1785.

Le Lieutenant Colonel Rieger m'a surpris bien agréablement en m'apportant une lettre de Votre Altesse Impériale et surtout une, qui témoignoit la satisfaction sur ce que j'avois été dans le cas de faire pour le Prince Ferdinand et dans laquelle j'entrevoyois encore quelque foible étincelle d'amitié que j'avois tant desiré d'obtenir, que je croyois meriter, et dont je m'étois même fait illusion un moment de l'avoir obtenue. Je vous garantis, Madame, qu'il ne dependra que de Votre frère et de Madame Votre soeur d'être heureux et contents, car vous savés bien que le bonheur et la satisfaction ne peuvent se trouver que dans soi même; de mon coté il n'y manquera surement rien, tout aussi peu qu'au désir constant de la convaincre toujours de l'inviolabilité et loyalité de l'amitié avec laquelle je suis

Son très dévoué.

XVI.

Joseph an die Grossfürstin.

Vienne ce 26. Juillet 1785.

A mon retour d'Italie j'ai trouvé la lettre que Votre Altesse Impériale a bien voulu m'écrire par le Lieutenant Colonel de Rieger. La part qu'Elle prend à la satisfaction du Prince Ferdinand, son beau frère, me rend doublement cher et precieux le plaisir que j'ai eu de l'obliger et Elle voudra bien croire que ce même désir et celui de lui prouver en toute occasion mon amitié, seront le sentiment de celui qui pour la vie

son tout dévoué.

XVII.

Joseph an das Grossfürstenpaar.

Vienne ce 22. Decembre 1786.

La lettre pleine d'amitié que VV. AA. I. ont bien voulu m'écrire en commun, et l'intérêt qu'Elles ont témoigné prendre à moi par les questions qu'Elles ont fait à mon sujet au Comte de Cobenzl à son retour à Pétersbourg, m'ont comblé de satisfaction et de reconnoissance, car ce n'est qu'à mesure qu'on a accordé des sentimens qu'on est flatté d'en obtenir la reciprocité. C'est en leur donnant les meilleures nouvelles de la santé de Mad^e^ la Princesse Elisabeth, que j'ai l'honneur de leur en joindre ici une lettre et en même tems une caisse contenant son buste en porcelaine, qui n'a d'autre mérite que d'etre assés ressemblant. Je désire bien qu'il arrive à bon port, au moins je le recommande au courrier, qui, s'il n'est pas versé, ou toute attention cesse, en aura certainement bon soin. Les Viennois se souviennent toujours avec bien du plaisir de toutes les bontés, qu'Elles leur ont témoignées et de l'amabilité dont Elles ont voulu leur donner des preuves si réitérées. Pour moi je puis bien assurer que je ne cesserai jamais d'être etc.

Feuille separé.

Je vous écris cette feuille à part, mes chers amis, son contenu vous fera facilement juger de la raison. J'ai eu le bonheur de lire trop souvent dans vos coeurs, pour ne pas savoir

juger des événemens qui vous sont agréables, ou qui doivent vous faire de la peine; croyés que je les partage, quels qu'ils soient, bien sincèrement, et me mettant souvent à votre place et admirant votre conduite, je vous en aime et ne vous en estime que d'avantage; je ne sais faire le fin, quand de tels sentimens me guident, et je vous assure donc avec toute la franchise et sincérité que vous me connoissés, que vous ne pourriés m'obliger d'avantage ni plus sensiblement, que si vous me mettiés à même ou vous me trouviés capable de vous rendre quelque service, ou de pouvoir vous être bon à quelque chose, soit en effet, ou par des bons offices, disposés en cela de moi sans reserve, et soit directement ou indirectement faites moi connoitre vos intentions, et je vous réponds que vous serés servis de mon mieux, sur ma discretion vous pouvés également compter, ainsi que je compte sur la vôtre, que vous ne mesurerés pas de cette franche ouverture, et qu'en même tems vous ne l'attribuerés ni à jactance ni à curiosité deplacée de ma part, mais uniquement à une vraie et tendre amitié, et à l'intérêt, que vous avés sçu m'inspirer. Je m'étois flatté un instant que vous viendriés tous deux à Kiovie et alors vous sentés bien qu'il n'y auroit plus eu de doute sur l'endroit, que j'aurois preferé pour voir l'Impératrice, mais en me voyant detrompé non sans peine, et par conséquent privé de l'espérance de vous revoir, ce qui m'auroit fait tant de plaisir, je crois que si les chemins le permettent, je préfererai de me rendre en droiture à Cherson au lieu de passer par Kiovie.

Adieu! permettés que je vous embrasse de tout mon coeur.

XVIII.

Paul an Joseph.

St Pétersbourg ce 1/12 Mars 1787.

Je suis infiniment sensible à l'amitié, que Votre Majesté Impériale veut bien me témoigner dans sa dernière lettre du 10 du passé. Les réflexions, qu'Elle fait sur la manière de jouir des amusemens m'a souvent été confirmé par l'experience et c'est peut être faute oeconomie de ce genre que l'on voit tant de gens blasé et ennuyé. Je suis très sensible, Sire, à ce que Vous nous dites des ordres que Vous avez bien voulu

donner à M[r] de Seddeler, c'est une marque de l'intérêt, que vous voulez bien prendre à nous qui nous est precieuse. Je désire de tout mon coeur, que le voyage, que vous allez entreprendre soit heureux et qu'il contribue à Votre satisfaction. Votre Majesté est trop bonne de prendre part à la santé de Constantin, il ne sort que depuis trois jours. Recevez, Sire, les assurances des sentimens inviolables avec lesquels je serai toujours

Son bien dévoué ami

Paul.

Eigenhändig.

XIX.

Paul an Joseph.

S[t] Pétersbourg le 5/16 Janvier 1787.

J'ai été vivement touché des marques d'amitié, que Votre Majesté a bien voulu me donner par la dernière. Les sentimens, qu'elle contient me sont bien précieux et j'en sens tout le prix. Je sçais, Sire, la part, que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde et elle me sert et me servira d'une bien grande consolation dans les événemens de ma vie. Le C. de Cobenzl se charge de faire parvenir ma lettre à Votre Majesté Impériale par le courrier par lequel il l'informera des circonstances du depart de l'Impératrice. Permettés moi, Sire, de vous témoigner aussi ma reconnaissence sur ce que l'Ambassadeur m'a dit de Votre part. Rien moins, que dissimulé vous verés aisement, que je suis sensible à Vos procedé et que ce que j'ai l'honneur de vous dire est l'expression de mon coeur. C'est lui, qui me dicte les sentimens avec lesquels je suis

Son bien devoué ami

Paul m. p.

Eigenhändig.

XX.

Die Grossfürstin an Joseph.

S[t] Pétersbourg ce 5/16 Janvier 1787.

Je ne saurai assez vous exprimer, Sire, avec quel plaisir j'ai reçue Votre dernière lettre, qui contient les assurances flatteuses de Votre amitié pour nous; l'intérêt que vous prenez à tous les événements de nos jours nous en est un sûr garant;

je voudrai pouvoir vous en offrir de notre reconnoissance, mais je me flatte que Votre Majesté Impériale qui connoit assez nos caractères sera persuadée que nous sommes incapables de feindre un sentiment, et qu'ainsi la reconnoissance que nous devons vous porter est vraie et sincère. L'Ambassadeur qui vous fera parvenir nos lettres par courrier, Sire, vous informera des événements du voyage, une maladie survenue a mon fils cadet a empeché leur départ : nos enfans restent donc avec nous. Ils font notre consolation et nos espérances, car nous avons tout lieu d'en être content. Mon fils ainé devient très raisonnable, son caractère se developpe journellement à son avantage et s'il est permis de juger d'un enfant de neuf ans de ce qu'il fera à l'avenir, je me flatte qu'il remplira dignement la place que le ciel lui à destiné sur terre. Le petit est un bien bon enfant; mais beaucoup plus vif et plus étourdit que l'ainé, du reste son caractère est franc et loyal. Quant à mes trois petites filles, elles sont trop jeunes pour pouvoir en dire quelque chose de certain, mais je me flatte, qu'elles réusseront. Voila un détail bien vrai de mes enfans, du moins je vous dis comme ils paroissent a mes yeux, il est vrai qu'une mère s'aveugle facilement sur ses enfants, mais je les aime trop pour eux mêmes pour m'abuser sur leur compte.

Ma soeur me marque qu'elle est heureuse et contente. Son bonheur est intimement lié avec mien, Sire, ainsi j'ose vous le recommander avec instance. Votre Majesté Impériale travaillera au mien en faisant le sien. Pardonnez moi, Sire, l'ennui de cette lettre en faveur des sentimens qui me l'ont dictés et agréés les assurances de l'attachement sincer avec lequel je serai constamment

Votre bien dévouée amie

Marie.

Eigenhändig.

XXI.

Der Grossfürst an Joseph.

St Pétersbourg ce 1/12 Mars 1787.

Votre souvenir, Sire, nous fait toujours le plus grand plaisir, c'est une verité à laquelle j'espére que Votre Majesté Impériale ne doutera jamais, car Elle est du petit nombre de

celles qui ne sauroient être revoquer en doute. Les ordres que vous avez donnés à M[r] de Seddeler de vous parler de notre existence sont bien flatteurs pour nous, il vous marquera certainement que nos jours se distinguent par le calme et l'uniformité. La bonne santé de nous tous fait le sujet de notre satisfaction. Mon fils Constantin sort depuis trois jours, ainsi nous nous trouvons fort souvent en famille, et j'avoue que lorsque je me vois entouré de mon mari et de mes cinq enfans, je doute qu'il existe une felicité plus parfaite que celle que j'éprouve. Le souvenir de ceux qui nous témoignent de l'amitié est seule capable de l'augmenter. Je fais des voeux sincère pour le voyage que Votre Majesté Impériale va entreprendre : je désire qu'il soit heureux, et que vous y jouissiez de tout l'agrément possible. Les bonnes nouvelles de ma soeur m'enchantent, mon coeur sent si vivement le bonheur ou le malheur des miens, qu'il me semble souvent que j'existe plus pour eux que pour moi même.

Pendant le tems que Votre Majesté Impériale se trouvera à Cherson nous serons à Czarskoesello; je suis sûre qu'elle nous y accordera quelques instans de souvenir; c'est vous dire, Sire, combien nous comptons sur Votre amitié, qui Vous assure à tout jamais des sentimens inviolables avec lesquels je serai toujours

Votre bien dévouée amie

Marie.

Eigenhändig und auf demselben Blatte mit dem vorhergehenden Schreiben Pauls.

XXII.

Paul an Joseph.

Zarskoé-Selo ce $\frac{\text{20. Avril}}{\text{1. Mai}}$ 1787.

Je suis infiniment sensible à ce que Votre Majesté Impériale veut bien me dire dans sa lettre du 7. Je la supplie de croire que mes sentimens sont invariables et que je sçais le prix de Son amitié et en même tems l'intérêt qu'Elle veut et qu'Elle a bien voulu prendre à ce qui nous regarde. Je désire de tout mon coeur que son voyage de Cherson soit heureux et puisse contribuer à sa satisfaction, et dans ce moment-

ci je La crois déjà bien prés de cet endroit. La Princesse Elisabeth est bien heureuse de se trouver dans d'aussi bonne main et de réunir ainsi les sufrages. Nous allons, Sire, inoculer nos filles ainées le medecin n'ayant pas voulu entreprendre de le faire avec la petite que nous avons été obligé de laisser en ville. Je desiderais étre déjà par de là de cette besogne. Pardonnez, Sire, si je vous ai entretenu de ceci c'est la suite de ma confiance en vous effet naturel des sentimens avec lesquels je suis

Son

bien devoué

Paul.

Eigenhändig.

XXIII.

Die Grossfürstin an Joseph.

Czarskoecello ce $\frac{20 \text{ Avril}}{1 \text{ May}}$ 1787.

Recevez, Sire, les assurances de ma sincère et vive reconnaissance pour tout ce que vous nous dites de flatteur dans Votre dernière lettre qui nous a fait le plaisir le plus sensible. L'intérêt que Votre Majesté Impériale prend à nous, nous est un garant sur de Son amitié que nous devions conserver toujours en connaissant le prix. J'espère, Sire, que vous ne douterez jamais de nos sentimens et que vous étes persuadé de l'attachement que nous Vous portons. Je compte que cette lettre Vous trouvera heureusement arrivé à Cherson et je fais bien de voeux, pour que ce voyage ne nuise pas à Votre santé. Je viens de recevoir une lettre de ma soeur qui est très affligée de Votre départ, Sire, elle se loue infiniment de Vos bontés, et me marque que Vous agissez en père avec elle, et qu'elle Vous porte les sentiment d'une fille. Je ne saurez vous exprimer combien mon coeur eprouve de satisfaction en voyant ma soeur unique heureuse, et jugez après cela, Sire, de la reconnaissance que je Vous porte en pensant qu'elle Vous doit son bonheur. Mes enfans jouissent tous d'une bonne santé, nous allons faire inocculer mes deux filles ainées ces jours ci; le médecin a refusé d'inocculer la petite, puisqu'il l'a trouvé trop jeune; elle est donc restée en ville. Vous Vous représenterez facilement mes inquiétudes, Sire, pendant ce tems, le coeur

d'une mère est bien angoissé quand il s'attend à voir ses enfans malades.

Je suis sûre que vous joindrez Vos voeux aux notres pour que le ciel donne un heureux succès à notre entreprise. Cette persuasion est fondée sur la conviction de Votre amitié pour nous. Pardonnez moi, Sire, d'être entrée dans tous ces détails en faveur des sentimens avec lesquels je me nomme

Sire
De Votre Majesté Impériale
la bien dévouée Cousine
Marie.

Eigenhändig.

XXIV.

Die Grossfürstin an Joseph.

Gathschina ce 4/15 Juillet 1787.

Je me flatte que ces lignes trouveront Votre Majesté Impériale heureusement arrivée à Vienne. Nous avons attendu cet instant pour vous témoigner notre reconnoissance, Sire, des deux lettres que Vous avez eu la bonté de nous adresser et qui nous ont fait un plaisir sensible par l'amitié et le souvenir que Vous nous témoigner. Je vous felicite, Sire, d'avoir terminé heureusement Votre voyage et je suis enchantée de Vous en savoir satisfait. Le regret que vous témoignez de ne nous avoir pas vue pendant Votre séjour en Russie nous prouve que nous osons nous flatter de la continuation de Votre amitié. Je me flatte que Vous êtes persuadé que nos voeux auroient été comblé si nous avions joint de la satisfaction de revoir Votre Majesté Impériale, mais il paroit que c'est un avantage, auquel il faut renoncer : c'est une réflexion qui attriste.

Sa Majesté l'Impératrice a eu la bonté de me marquer tout le bien que Vous lui avez dit de ma soeur. Je ne saurai assez vous exprimer, Sire, combien le suffrage dont Vous l'honorez me rend heureuse. Continuez lui de grâce toujours Vos bontés et persuadez Vous, Sire, de la reconnoissance de celle qui a l'honneur de se nommer

Sire
de Votre Majesté Impériale
la bien dévouée
Marie.

Eigenhändig.

XXV.

Paul an Joseph.

Gatschina ce 5/16 Juillet 1787.

Je n'ai pas voulu encommoder Votre Majesté Impériale par ma réponse à ses lettres du 15. Mai et 16. Juin pendant son voyage et La croyant maintenant arrivée je m'empresse, Sire, de Vous en témoigner toute ma reconnaissence comme de gages nouveaux et toujours precieux de son amitié. Je vous supplie, Sire, de me la conserver à raison de celle que je vous ai voué. Si je n'ai pu, Sire, être à même de Vous rendre mes devoirs je n'ai pas moins pris part à la satisfaction que Vous pouvés avoir eu de Votre voyage. Recevés, Sire, de nouveau les assurences des sentimens vrais que je Vous porte et avec les quels je suis et serai constamment

Son bien dévoué

Paul.

Eigenhändig.

XXVI.

Die Grossfürstin an Joseph.

Gathschina ce 13/24 Septembre 1787.

J'ai reçue la lettre de Votre Majesté Impériale avec un sensible plaisir, les sentimens d'amitié et de confiance que Vous nous témoignez Vous assure notre reconnaissance. Votre manière d'agir dans le moment interessant ou nous nous trouvons, nous prouve, Sire, que Vous êtes aussi bon allié que bon ami. Je suis charmée de ce que vous nous dites, Sire, d'être à la veille de voir finir vos affaires aux Pays-bas, je sent tout ce qu'elles ont du vous faire souffrir, car il doit être affreux de se voir contraint à employer la force contre ses sujets.

Agrées, Sire, mes felicitations sur le mariage de Madame Votre nièce; j'attens l'epoque du mariage de ma soeur dont vous avez la bonté de me parler avec d'autant plus d'impatience que je suis sur que le bonheur dont ma soeur jouira sera d'autant plus grand, puisqu'elle aura celui de vous apartenir de si près. Je finis ces lignes par les assurances des sentimens avec lesquels je suis à jamais

Votre bien dévouée

Marie.

J'ose prier Votre Majesté Impériale de faire mes tendres complimens à ma soeur.

XXVII.

Paul an Joseph.

Gatschina ce 13/24 Septembre 1787.

La lettre, que Votre Majesté Impériale a bien voulu m'écrire par le dernier courrier est bien faite pour prouver ses sentimens et ses dispositions. Moi en mon particulier je compte sur leur énergie et leur efficacité. Je ne suis point juge en affaire je n'en parlerai point, mais j'ose me flatter, qu'on ne me refusera point l'agrément de me trouver comme volontaire à l'armée un fois qu'on se trouve engagé dans cette guerre. Je prens de bien bon coeur part à ce que Votre Majesté me dit de ses affaires aux Pays-bas ayant partagé les désagremens qu'elle ont du Lui causer. Elle voudra bien que je Lui fasse mon compliment aussi sur le mariage de sa nièce et Lui témoigne ma satisfaction sur ce qu'Elle me dit de celui de ma belle-soeur. Je finis, Sire, en vous priant de me conserver Votre amitié et rendre justice aux sentimens vrais avec les quels je suis

Son très dévoué

Paul m. p.

Eigenhändig.

XXVIII.

Paul an Joseph.

St Pétersbourg ce 16/27 Decembre 1787.

Votré Majesté Impériale voudra bien me permettre de recommander à Ses bontés et à Son amitié ma belle soeur au moment ou elle aura l'avantage de contracter des liens qui vous la feront appartenir de si près. Il seroit ingrat à moi de ne point sentir le prix de Votre amitié pour elle, Sire, et c'est un devoir bien doux pour moi à remplir vis-à-vis de Votre Majesté, que celui de Vous en témoigner toute ma reconnoissence.

Il m'est bien doux de sçavoir que Votre Majesté approuve mon dessein en partageant les sollicitudes de ma femme. À

cette occasion comme en toute autre je me recommande à son amitié et la prie de croire, que je suis pour la vie

Son bien devoué

Eigenhändig. Paul.

Die Herzogin von Würtemberg an Joseph.

Schwedt ce 29. Aout 1785.

Les témoignages réitérés de graces et de bontés dont Votre Majesté Impériale comble mes Enfans, sont autant de nouveaux droits, qu'Elle impose à ma reconnoissance et à mon attachement. Ces sentimens sont si puissants dans mon ame, que je hazarde de suivre l'impulsion qu'ils me donnent pour parler à V. M. I. sur un sujet qui afflige sensiblement le Prince et moi, c'est avec douleur que nous avons appris, que V. M. I. est dans le cas de se plaindre des procedés du Grand-Duc et de la Grande Duchesse, nous en sommes d'autant plus mortifiés, qu'il ne depend pas de nous, de ramener dans le moment même deux jeunes personnes imbues d'injustes preventions entourées jusqu'ici de personnes, qui par l'eclat qu'ils ont mis dans leur conduite, ont prouvé trop clairement combien leurs têtes étoient mauvaises, il est cruel à une mère d'accuser son fils pour excuser sa fille, mais je dois cette ouverture de Coeur à V. M. I. d'autant plus que la Grande Duchesse étant de son entousiasme pour son frère ainé je vous prie trèshumblement Sire d'avoir un peu de patience, et d'attendre avec cette douce qui lui est si naturelle l'effet que doivent produire les representations d'un père et d'une mère sur les enfans, qui malgré l'inconsequence de leur conduite nous prouvent encore toujours, que la nature et le sentiment ne peuvent s'etouffer dans des ames bien nées, nous avons lieux d'espérer, que nos representations ne resteront pas infructueuses et si V. M. I. veut bien les seconder en continuant de marquer la même amitié au Grand-Duc et à ma fille dans les lettres qu'Elle leur écrit j'ose me flatter que V. M. I. sera dans le cas de se convaincre de l'impression profonde qu'a fait sur nos coeurs les bontés personnelles, qu'Elle témoigne à ma fille et à mon fils. C'est dans ces sentimens que j'ai l'honneur de me nommer avec la plus profond respect et la plus vive reconnaissance etc.

Joseph an die Herzogin von Würtemberg.

Schwedt ce 26. Septbr. 1785.

Madame ma Cousine! La lettre que V. A. R. vient de m'écrire m'a penétré de reconnoissance, et ce seroit affoiblir ce sentiment que de vouloir en d'écrire l'étendue. La confiance, avec laquelle Elle veut bien me parler, m'autorise à Lui ouvrir également mes sentimens sur cette matière delicate, comme si j'avois encore la satisfaction de causer avec Elle à etuppes dans la chambre du coin, de laquelle on entre dans le jardin.

Dés le retour de LL. AA. I. à Pétersbourg je m'apperçus d'une différence notable dans le stile de leur correspondance à mon égard; je

la crus une de ces Ephemères, qu'on rencontre souvent dans les heritiers presomptifs et les jolies femmes, je diminuai un peu la frequence de mes lettres, mais je n'en changeai pas pour cela le stile franc, gai et amical, je me permis même de petites reproches au sujet de la froideur et de la briévete dont étoient conçues leurs réponses, mais n'ayant reçu à tout-cela, que peu de lignes de complimens froids, sans qu'on me marquat jamais ni raison, ni qu'on demandat des explications, ni qu'on voulut avoir ma justification, je vis bien, que c'étoit un parti pris, et un sistème, lequel même on vouloit pouvoir se glorifier de soutenir et de faire chef parti. Sur cela mes lettres devinrent également plus rares, et plus courtes, et c'est à peu-près de cette façon-là, que je continue encore, quand l'occasion se présente. Mais je ne puis en deviner quelqu'exact, qu'ait été mon examen, et je crois que l'esprit de contradiction y est pour beaucoup et qu'on veut contrebalancer l'amitié, que l'Impératrice me témoigne, et avoir l'air d'être d'un parti opposé. A cela peut-être se sont joints des contes, des rapports et de conséquences également fausses et calquées sur des calomnies, que le Roi de Prusse fait repandre par toutes sortes de moyens et dont il berce ses dupes, et échauffe ses enthousiastes. Il se peut donc que LL. AA. I. soient induites par-là en erreur au sujet de ma façon de penser et d'agir à leur égard, et par rapport à tous ceux, qui les intéressent; mais à tout cela je ne vois de reméde, que le tems qui éclaircit tout et la patience attend tout.

Je seus tout le prix et toute la force, que les conseils maternels de V. A. R. doivent avoir sur ses enfans, mais j'avoue, que de leur témoigner, qu'on peut attendre tranquillement qu'ils reconnoissent d'eux mêmes leurs erremens et les faussetés, avec lequels on leur a fasciné les yeux, me paroit un moyen bien plus sûr, et peut-être plus promptement efficace encore, que toutes les instances et raisons convaincantes même, qu'on pourroit leur dire à cet égard et qui peut-être ne les feroient, que renforcer dans leurs idées exaltées.

Ce n'est pas pourtant, que je ne veuille faire usage de ce que V. A. R. veut m'offrir si obligeamment, au contraire j'ose La prier de continuer à ses enfans ses tendres avis, et en même tems j'ose L'assurer, que ferme et inébranlable dans mes principes, je ne varierai jamais à lui prouver aussi qu'à sa chère famille toute la consideration, l'attachement et l'amitié qu'Elle a su m'inspirer et avec lesquels je serai toujours

Madame ma Cousine de V. A. R.

Le bon Cousin et
sincère Ami.

P. S. Oserois-je La prier de faire agréer mes Compliments au Prince son cher epoux. Je ne puis Lui donner que les meilleurs nouvelles du Physique aussi que des progrès que la Princesse sa chère fille fait de toute façon dans son moral. Je crois qu'elle fera toujours le bonheur de tous ceux à qui elle appartient et appartiendra.

--- ---

Maria Theresia und Catharina.

Maria Theresia an Catharina.[1]

Vienne le 21 août 1780.

Madame ma soeur et cousine. L'Empereur, heureusement rentré enfin dans le sein de sa famille, vient de me confirmer de vive voix, ce que souvent il m'avoit déjà appris pendant son absence de son admiration et de sa reconnoissance pour V. M. I. Ce sont des sentiments, que je partage sincèrement avec lui. Je n'ai attendu que l'occasion pour pouvoir les témoigner à V. M. I.; l'Empereur me la fournit par tout ce qu'il m'a dit d'elle; et je la saisis, par conséquent, avec empressement, pour assûrer V. M. I. de ma haute estime pour toutes ses éminentes qualités, et en même tems de ma plus vive gratitude pour la façon, dont elle a bien voulu accueillir l'Empereur pendant son séjour dans ses états. J'en suis pénétrée avec lui, j'en rémercie bien cordialement V. M. I. et je la prie d'être persuadée, qu'à tous les sentiments, qui nous sont communs, je joins en mon particulier ceux de l'amitié bien vraie, avec laquelle je ne cesserai jamais d'être,

Madame ma soeur et cousine,
de Votre Majesté Impériale
la bonne soeur et cousine . . . . .

Catharina an Maria Theresia.

A St Pétersbourg ce 26 d'août 1780.

Madame ma soeur et cousine. C'est avec les sentimens d'une reconnoissance sincère et ceux de la plus haute vénération, que je viens de recevoir la lettre rempli d'amitié et d'expression flatteuses pour moi, qu'il a plu à Votre Majesté Im-

[1] Vgl. Kaunitz an L. Cobenzl I, p. 45.

périale et Royale de m'écrire le jour même de l'heureuse arrivée de Sa Majesté l'Empereur près d'elle—événement, dont je partage l'allégresse. Celle que Monsieur le comte de Falkenstein nous a causé, seroit difficile à décrire à tout autre qu'à Votre Majesté Impériale et Royale, au coeur de laquelle il a tant de droit et a de si justes titres. Qu'il doit être doux pour le coeur sensible et tendre de Votre Majesté Impériale et Royale d'avoir mis au jour un prince, qui suit si parfaitement ses traces et dont les éminentes qualités assûrent les felicités de ses peuples et causent l'étonnement des étrangers! Qu'elle jouisse longues années d'un aussi grand bonheur due à ses vertus! Et qu'elle rende en toute occasion justice au sentimens, dont je suis pénétrées, tout comme à l'empressement, que j'ai eu à les témoigner à l'illustre voyageur, qui a honoré la Russie de sa présence pendant deux mois : ils sont les mêmes que ceux, avec lesquelles je ne cesserai d'être,

Madame ma soeur et cousine,
de Votre Majesté Impériale et Royale,
la bonne soeur et cousine
Cathérine.

Joseph II. und Kaunitz.

I.

Joseph an Kaunitz.

Futtak ce 27 mars 1788.

Mon cher Prince de Kaunitz. Vous avés parfaitement saisi l'objet principal du rapport du Comte de Cobenzl noyé dans un très long raisonnement. Je vous autorise pleinement d'instruire en conséquence et le Comte de Mercy et le Comte de Cobenzl.

Je vous joins ici deux lettres de l'Impératrice qui sont des réponses aux miennes, de façon que je ne crois pas avoir besoin d'y répondre.

Il est d'ailleurs très-essentiel de se faire donner tant de la Russie que de la France toutes les assurances possibles contre tout ce que le Roi de Prusse pourroit entreprendre à notre égard.

Quant à moi, mon cher Prince, je me porte à merveille malgré la tournée très fatigante que je viens d'achever. Je compte en faire une autre au Banat pour voir ma gauche.

Je désire bien que les inondations jointes à nombre d'arrangemens à prendre ne m'empêchent pas de commencer la campagne aussitôt que notre intérêt l'exige. Je compte néanmoins que vers le mi-avril nous camperons près de Semlin.

Adieu, mon cher Prince, croyés que je suis toujours avec une vraie amitié

Joseph m. p.

II.

Joseph an Kaunitz.

Semlin, den 7. Mai 1788.

Lieber Fürst Kaunitz! Die noch immer fortdauernde Unthätigkeit der Russischen Armée, welche nach allem dem, was von Seiten des petersburger Hofs und des Fürsten Potemkin sowohl vor als nach der Kriegserklärung gesagt worden, unmöglich vorzusehen war, setzt Mich in die unangenehme und be-

denkliche Lage, dem ganzen Aufbot der ottomanischen Völker allein widerstehen zu müssen und Meine angränzenden gesegneten Provinzen den unvermeidlichen Einfällen und Verwüstungen Preis zu geben, weil eine Strecke von 150 Meilen aller Orten hinlänglich zu decken platterdings unmöglich ist. Die von Mir entschlossene Offensive, welche ihren Anfang durch die Übersetzung der Sawe und durch die Belagerung von Belgrad nehmen hätte sollen, muss ungeachtet Meines eifrigsten Betreibens wegen der noch nicht ganz zu Stand gebrachten Dämme und wegen Abgang einiger unentbehrlichen Erfordernisse, die zu Meinem grössten Leidwesen noch nicht herbeygeschafft sind, bis jetzt verschoben bleiben.

Da nun von allen Seiten die Nachricht einlauft, dass der Grossvezir mit seiner ganzen Macht gegen Mich anzurücken bestimmt habe, welches ganz natürlich ist, weil ihn die Russen noch zu keiner Theilung seiner Stärke nöthigen: so wird die Zeit zu kurz und zu bedenklich für Mich in dieser Ungewissheit über die Flüsse zu setzen, Belgrad, das mit einer starken Garnison versehen ist, zu belagern, und Mir, bevor Ich vermuthlich damit fertig werden kann, die ganze türkische Armee übern Hals zu ziehen, wodurch Ich Mich in einer kritischern Lage, als in der Prinz Eugen war, finden würde, da seine Unternehmung schon damals von allen Kunstverständigen als sehr vermessen und von einem besondern Glück gekrönet angesehen worden. Die hier versammelte Armee ist auch viel schwächer als nach den vorhandenen Berichten jene des Prinz Eugen war, da Ich nicht mehr als 40.000 Mann habe.

Aus allem diesem folgt, dass Mir höchst wichtig und nothwendig ist, bey Zeiten zu wissen, ob und wann der Grossvezir wirklich mit seiner ganzen Armee in Servien anrückt, oder ob er selbe theilt? Ich ersuche Sie also hierüber alle mögliche Nachrichten einzuziehen. Meines Orts habe Ich ebenfalls hier, im Banat, in Siebenbürgen und Gallizien, Anstalten treffen lassen, damit Kundschafter ausgeschickt und verlässige Anzeigen von den Bewegungen der Türken erhalten werden, obschon man von diesen Leuten wenig zu erwarten hat. Sollten Sie Ihrerseits was sicheres durch ein oder andern Weg in Erfahrung bringen, so werden Sie Mir solches nach Maas der Erheblichkeit auch mittelst Kurier sogleich zu wissen machen.

Übrigens will ich Ihnen zu Ihrer Wissenschaft mittheilen, dass Ich dem Prinz Koburg aufgetragen habe, dem in unsere

Gefangenschaft übergangenen Fürsten Ypsilanti zu bedeuten, dass Ich ihn aus besonderer Rücksicht für die immer gegen uns bezeigte guten Gesinnungen nicht als einen Gefangenen betrachten, sondern vielmehr ihm und seinem Gefolge gestatten wolle, sich frey dahin zu begeben, wo es ihm gefällig seyn wird.

Leben Sie wohl und bleiben Sie Meiner Freundschaft versichert.

Joseph m. p.

III.

Kaunitz an Joseph.[1]

Vienne ce 9. Septembre 1788.

— — — J'ai déjà demontré que les interceptes en question ne fournissent nullement à toutes ces appréhensions, et qu'elles ne seroient pas même fondées, si tout ce qu'elles présupposent existoit; et pour ce qui est de l'Angleterre, il lui importe trop peu d'épargner aux Turcs quelques sacrifices de plus ou de moins, et de procurer à la Cour de Berlin un aggrandissement en Pologne, pour que l'on puisse supposer qu'elle voulut contribuer à allumer une guerre générale et s'en attirer une particulière en même tems de la part de la France et de l'Espagne; et cela est si évident, que Herzbergue compte nullement sur son assistence, comme il est prouvé par les expressions de sa lettre à Diez du 26 avril 1788, dans laquelle il dit: ‚La Ligue que vous proposez est impossible. La Pologne, la Suède sont des Puissances nulles. L'Angleterre n'est puissante que par mer, et elle ne se détermineroit jamais pour une guerre offensive. Seroit-il juste, que la Prusse seule s'embarque avec les deux Cours Impériales qui seroient à cet égard soutenues par la France? Peut-on compter sur la Porte, sur son assistance efficace, sistematique et continuée? Ne risqueroit-on pas de la perdre à tout moment par des revolutions du trône ou du ministère, et la Prusse ne risqueroit-elle pas son existence par Votre plan?' Mais quand même tous ces dangers supposés existeroient réellement, comme cependant bien certainement ils n'existent pas encore et vraisemblablement n'existeront pas, pourvu qu'on le veuille, comment pourroit-on même alors regarder la Monarchie comme perdue? Les glorieux Ancêtres de

[1] Vgl. Joseph an Kaunitz, 26. August 1788, bei Beer, p. 305.

V. M. ne l'ont pas envisagée comme telle, quoique avec des forces bien inférieures à celle de V. M. ils se soient trouvés dans le cas de devoir soutenir de longues guerres contre les Turcs, et en même tems contre la France et tous ses adhérants. L'Impératrice Marie Therèse n'a point regardé sa défense comme impossible et sa Monarchie comme perdue, lorsqu'à son avénement avec bien peu de trouppes et encore moins de moyens de finance, elle a été attaquée par un si grand nombre de Puissances ennemies. Feu le Roi de Prusse Fréderic II. même n'a pas regardé la sienne comme perdue, mais l'a même conservée en entier, quoiqu'il eut à combattre contre la Maison d'Autriche, la France, la Russie, la Suède, et l'armée de l'Émpire. Je suis bien éloigné néanmoins de vouloir me permettre un jugement décisif sur les opérations militaires. Mais il me semble cependant, qu'il est incontestable que si dans les tems passés on a pu faire des glorieuses campagnes offensives contre les Turcs avec 50—60 ou tout au plus 70 milles hommes, il doit être possible de nos jours de soutenir au moins vis-à-vis d'eux une guerre défensive avec 100 mille hommes, conjointement avec la Russie, et que comme dans cette supposition, il resteroit encore 200 mille hommes pour la défense de la Bohème, de la Moravie et de la Silèsie, il est vraisemblable, que si tant est que la Cour de Berlin eut réellement le projet d'attaquer directement V. M., il est vraisemblable, dis-je, qu'elle y penseroit plus d'une fois.

Ce langage ne seroit propre certainement qu'à offenser et à aigrir, et j'ai peur d'ailleurs que l'on y observeroit qu'à affirmer que l'Impératrice auroit tout perdu sans nous, et en même tems que seule et sans nous elle n'auroit rien à craindre et pourroit toujours faire une guerre défensive contre la Porte, étoient deux propositions, qui ne paroissoient pas trop combinables; attendu que si la Russie n'étoit nullement préparée au commencement de la guerre, les Turcs ne l'étoient pas davantage dans ce moment-là.

Il est aisé de prévoir, quelle sera la réponse à ces propositions, et que ce sera sans doute : Qu'il étoit déjà convenu et déterminé d'avance entre les deux Cours Impériales qu'au cas d'une diversion prussienne elles tâcheroient, s'il étoit possible, de faire la paix avec les Turcs, ou bien de convertir la guerre offensive en défensive vis-à-vis d'eux, et de réunir leurs

principales forces contre le Roi de Prusse. Mais que pour pouvoir se décider néanmoins dez à-présent sur l'un ou l'autre de ces deux partis, il étoit nécessaire de constater préalablement, si le danger imminent d'une aggression prussienne existoit effectivement; ce que les interceptes en question ne prouvoient en façon quelconque. Mais que, supposé même que ce danger existât réellement, et que l'on voulut se prêter à l'humiliation de demander et proposer la paix aux Turcs, il étoit question de savoir, s'il étoit vraisemblable qu'ils en accordassent une acceptable pour les deux Cours Impériales dans ce moment-ci. Que n'ayant perdu jusqu'ici ni bataille ni aucune de leurs possessions de quelque importance, rien n'étoit plus invraisemblable; et que par conséquent il seroit tout aussi inutile que peu honorable d'en faire la proposition, en supposant même qu'on ne leur proposât, que le retablissement de l'uti possidetis, tel, qu'il étoit avant la guerre; parceque certainement dans l'état actuel des circonstances la Porte persistera à exiger la restitution de la Crimée. L'Impératrice de Russie sans la plus pressante nécessité, infailliblement n'y consentira pas, et il s'ensuit moyennant cela, que d'une paix conjointement avec la Russie, il ne peut pas en être question; et que par conséquent l'Impératrice insistera à ce, que la guerre soit continuée défensivement contre la Porte, pendant que les deux Cours réuniront leurs principales forces contre le Roi de Prusse.

Il faut supposer qu'en ce cas la Russie ne pourra pas faire à la vérité tout ce que V. M. entend par l'expression de moyens satisfaisants et suffisants pour sa sureté contre le Roi de Prusse, mais qu'elle fera cependant tout ce qu'elle pourra pour pouvoir paroître avec une armée proportionnée vis-à-vis des Prussiens, en consentant cependant d'autant moins à ce que V. M. fasse sa paix particulière avec la Porte; et que si, qu'à Dieu ne plaise, Elle s'y déterminat malgré son opposition, ou s'en fesoit soupçonner seulement, elle renonceroit vraisemblablement tout de suite à son alliance et la remplaceroit incessamment par la Prusse, l'Angleterre, la Hollande et la Confédération Germanique, que naturellement elle sera reçue à bras ouverts par ces quatre Puissances, et qu'en comblant par là les voeux que font depuis longtems les Cours de Berlin et de Londres, la Maison d'Autriche se verroit tout d'un coup dans une situation qui mettroit son existence à venir dans le plus grand danger.

Ce seroit une illusion manifeste de vouloir se flatter que de pareilles assurances puissent faire la moindre impression sur l'esprit de l'Impératrice. Elle n'a point à craindre la perte de son influence en Pologne, et quand même elle pourroit diminuer pendant quelque tems contre toute apparence, sans aucune coopération étrangère, il lui sera toujours très-facile de la rétablir, quand elle voudra, dans toute son intégrité; et pour ce qui est du Roi de Prusse, quand même il augmenteroit sa puissance jusqu'à un certain point aux dépends de la Pologne, cela pourroit être assés indifférent à la Russie, ou au moins très certainement d'une bien moindre conséquence pour elle, que pour nous tout aggrandissement quelconque du Roi de Prusse.

En conformité de cet ordre de V. M. après avoir bien mûrement reflêchi, j'ai cru, qu'il étoit de mon devoir de lui exposer très humblement de point en point, et sans lui rien dissimuler, les réflexions, auxquelles m'a paru fournir le contenu du Billet dont Elle m'a honoré. Je suis intimement convaincu de la necessité absolue de reparer encore dans cette année, par les opérations les plus vigoureuses, tout ce qui n'a pas été fait jusqu'ici, et d'attendre la fin de la campagne avant de pouvoir se permettre une insistance pressante en Russie sur le retablissement de la paix; parceque elle ne pourroit être bonne à rien; outre l'humiliation de devoir proposer la paix aux Turcs, la demarche en seroit inutile, et en échange certainement très pernicieuse. Inutile, parceque dans l'état actuel des choses il est impossible que la Porte se prête à une paix acceptable pour les deux Cours Impériales, et en échange du plus grand préjudice pour le présent et pour l'avenir, si en insistant avec anxiété en Russie sur la necessité urgente du retablissement de la paix, sur l'allarme occasionnée par deux interceptes, dont le cas n'existe pas et ne peut pas même exister, dans la supposition de l'existence de toutes les suppositions qui en déterminent l'époque, on y témoigneroit du decouragement, au moment même, auquel pour la première fois on voit à sa portée une partie seulement de l'armée du Visir; et certainement on perdroit par une démarche de cette nature considération et confiance; et c'est tout perdre, ou au moins perdre beaucoup que perdre dans l'opinion de ses amis et de ses ennemis.

Si la campagne prenoit jusqu'à un certain point seulement une tournure plus favorable, si nous battions le corps d'armée turque au Bannat, si le Maréchal Loudon fesoit des progrès de quelque importance en Bosnie, si nous prenions Chotzim et nous remettions par là en possession de la Moldavie etc., tout cela fourniroit au moins quelque étoffe à la négociation d'une paix tel — quellement acceptable de part et d'autre, et alors il seroit plus practicable d'insister sur le retablissement d'une paix commune en Russie, ou de l'engager à s'expliquer amicalement avec nous sur les moyens qu'elle comptoit avoir pour continuer la guerre défensivement vis-à-vis de la Porte, et pour faire en même tems et conjointement avec nous des efforts suffisants contre le Roi de Prusse.

En attendant j'ai déjà fait tout ce qui a pu se faire dans l'état actuel des circonstances au moyen de la lettre, par laquelle j'ai donné des directions au Comte de Cobenzl sur les deux interceptes en question. Nous verrons par sa réponse ce qui en aura résulté, et alors nous serons à même de pouvoir prendre des mesures analogues aux circonstances. Mais en attendant il est certain et incontestable qu'il est de toute nécessité que nous fassions tous les efforts imaginables, et que nous employons le verd et le sec pour avoir encore pendant le reste de l'année des succès capables de rendre les Turcs plus souples et plus disposés à la paix; car il est indubitable, que si la campagne présente malheureusement devoit se terminer, comme elle a été commencée et conduite jusqu'ici, il n'est point à espérer que pendant l'hyver prochain la Porte puisse se prêter à une paix, qui fut, même en apparence seulement, acceptable par les deux Cours Impériales.

IV.

Joseph an Kaunitz.

Semlin, den 7. November 1788.

Lieber Fürst Kaunitz! Die politischen Umstände Europens sind Ihnen vollkommen bekannt. Die Gesinnungen des Königs von Preusen, welche den Hauptgegenstand unsrer Beobachtungen immer ausmachen müssen, sind sattsam aufgeklärt; den Ton, den er itzt in den Weltgeschäften annimmt, sehen Sie aus allen

seinen Declarationen und der Sprache seiner Minister. Das Ansehen Russlands und dessen Einfluss in die Weltgeschäfte wird geschwächt und herabgemacht, so wie jenes von Frankreich, und dass sie dieses durch ihre innerliche üble Verwaltung werden dulden müssen, dieses ist sehr wahrscheinlich. Frankreich ist schon in Holland zu Verlassung der patriotischen Parthey schändlich gezwungen — und diese Republick in die Hände seines Erbfeindes Englands geworfen worden. Seine Influenz bey der Pforte schwächet Preusen und England täglich. Schweden, den so alten Bundsgenossen Frankreichs, das ihm so viel Geld gekostet hat, werden sie vermuthlich demselben auch ganz entziehen, sogar fangen sie in Spanien gegen Frankreichs Absichten zu negociren an. Russland wird vermuthlich zu einem Frieden mit Schweden gezwungen werden, durch welchen es aller derjenigen Vortheile wird beraubet werden, die es sich hätte von der zu ändernden Form in Schweden durch diesen Krieg versprechen können. Dännemarck wird als sein Alliirter sogar gezwungen werden, durch die Preusische und Englische Drohungen von der tractatmässigen Hülfleistung an Russland abzustehen. Auch werden die Russen ihren so vorwiegenden Einfluss in Pohlen zum grösstentheil verlieren und solche Maasnehmungen zu Vermehrung der republikanischen Armée wohl getroffen werden, welche allerdings sowohl für jetzt als in künftigen Gelegenheiten für die übrigen Nachbarn Pohlens besonders auch für uns sehr bedenklich werden können. Wenn man über diess betrachtet, wie elend, wie schwach Frankreichs Sprache, wie schlecht der Krieg von Russland geführet worden ist, wo selbes doch der beleidigte Theil ware, alles dieses beweiset hinlänglich die traurige Wahrheit, dass eine wahre Schwäche und Unvermögenheit sowohl an Geld als allen anderen zum Kriegführen erforderlichen Bedürfnissen bey beeden unsern einzigen Alliirten bestehet, und wir also von selben im Nothfall gewiss nichts zu hoffen haben, da nach dem bekannten Karakter der Kaiserin, nach dem blinden Glück, das alle ihre Handlungen fortan begleitete, und nach dem Stolz und übermüthigen Tone der ganzen Russischen und vormals Französischen Nation sie beede ohne äusserste Noth diese Herabwürdigungen unmöglich so gelitten haben würden. Sollen also wirklich die Umstände so seyn, was hat man sich für die zukünftige Campagne zu versprechen, und was wird das Ende des Kriegs wohl seyn?

—

Unserer Seits ist die Lage folgende: Die Türken haben nicht das Geringste von meinen Landen mehr im Besitz, sondern sie sind aus dem Bannat, in welchem sie blosse Verwüstungen von Dörfern, Raubereyen von Vieh und Entführungen von Menschen, so mehrentheils von wallachischer Nation waren, gemacht haben, gänzlich verdrungen worden.

Wir besitzen davor mit dem Schluss der Campagne Chotym und die aus 150 Dörfern bestehende und dazu gehörige Raya, über der Saw Zabrest und Balesch an der Tomlawa, wir haben Sabacs und die dazu gehörigen Dörfer, dann Novi und Dubitza mit denjenigen Ortschaften, so zwischen diesen beeden durch das sogenannte Coseraner Gebürge eingeschlossen sind, dann das Schloss Dreschnik.

Aus diesem ersieht man, dass die Türken gar keine Vortheile erhalten, noch solche Verluste erlitten haben, welche sie noch mich zum Frieden zwingen könnten, und also um zu den Wünschen Hertzbergs zu gelangen noch auf die eine noch andere Art ein Mittel besteht.

Bey den Russen hat es die nämliche Beschaffenheit. Die Zurücknahme der Krimm so die Pforte zu diesem Krieg allein verleitete, nachdem der Capitan Pascha, der den Auftrag dazu hatte, nichts auf selbe Halbinsel unternommen, fällt von selbst hinweg. Die Festung Oczakow, so die Russen ihnen so lang unentbehrlich zu sein einsehen, wenn sie die Besitzung von Cherson, Kinburn und den Ausfluss des Dniepers ins schwarze Meer für den Handel und ihre Marine benutzen wollen, haben sie auch bis itzt nicht eingenommen und ist sehr zu zweiflen, dass sie selbe in dieser Campagne, da die Jahrszeit schon so weit vorgerukt ist, mehr einnehmen werden. Es kann also keine andere Ursache und kein anderes Mittel bey den bestehenden politischen Umständen ersonnen werden, um zu dem Frieden schleunig zu gelangen, als Russland, das ihn selber wünschen muss, zu bewegen, dass es sich in allen denjenigen Punkten, den Salzverkauf von Kinburn, der Visitation der Schiffe auf dem schwarzen Meere, dann Entsagung ihrer Unternehmungen in Cuban und Georgien und dergleichen Nebendingen etc. doch ohne weesentlicher Cession, sich höchst nachgiebig bezeige, die Pforte von der Zurukgabe der Krimm, so sie ohnedies nicht wegnehmen kann, abstehe, und mit Mir nebst Erneuerung der alten Bündnisse das uti possidetis zur Grundlage bestimmt

würde. Dieses ist das einzige Mittel um den König in Preusen und dessen Ministerium durch den Sinn zu fahren und diesen so wie dessen Anhänger und Übelgesinnten zuvorzukommen und sie von den widrigen Absichten, die sie gegen Mich vorhaben, abzuhalten, da diese so eingerichtet sind, dass sie solche, der Krieg falle glücklich oder unglücklich für Mich aus, immer erreichen würden. Also ist der jetzige Stand, wo nichts entschieden und alles in Statu quo ist, eben derjenige, welcher den preusischen Absichten am hinderlichsten ist, und bleibt ihm demnach nichts Anderes zu wünschen und zu intriguiren übrig als die Fortdauer des Kriegs, welche Mich mehrer schwächen und solche Fälle vorbringen können würde, welche seinen Absichten auf eine oder die andere Art vortheilhaft wären.

Sollte doch eine Campagne annoch unentbehrlich seyn, so ist es unfehlbar, dass, da Ich die Monarchie von Seiten Preusens von Truppen nicht ganz entblössen kann, ja wohl gar selbe stärker wie heuer werde besetzt lassen müssen, und wenn die Russen nicht thätiger agiren und in der ganz offenen Moldau und Wallachey gegen die Donau nicht vorrucken sollten, so wird neuerdings meinerseits nichts wesentliches geschehen und ohne unvermuthete Zufälle, die vielleicht zu benutzen wären, ganz gewis weder Belgrad noch Orsowa belagert, noch weitere wichtige Unternehmungen in Bosnien vor sich gehen können, da noch der weiters bedenkliche Umstand ganz sicher bestehen wird, dass der Grossvezier früher ins Feld mit seiner Macht ziehen und durch seine Aussöhnung mit dem Pascha von Scutari sich der, wegen der von uns aus Montenegro zurückgezogenen Leute, Albanesern und dortigen Truppen zur Unterstützung der Bosniaken wird gebrauchen können, welche heuer nicht ware.

Die grosse Ausdehnung unserer Gränze und die nothwendige Deckung des Heeres und der fruchtbarsten Gegenden sowie die vortheilhafte Lage der Türken, so ihnen Belgrad und Orsowa darbieten, dann die grossen zu übersetzen bedenkliche Flüsse machen die Defensive bey uns sehr beschwärlich und gegenüber der ganzen türkischen Macht, wann sie nicht durch eine mächtige Diversion an der unteren Donau geschwächet wird, die Offensive unmöglich in solang, als die Armée nicht ganz versammlet, Böhmen, Mähren, Schlesien und die Niederlande mit ihren Truppen besetzt bleiben müssen.

Joseph m. p.

V.

Joseph an Kaunitz.

Adoing den 24. November 1788.

Lieber Fürst Kaunitz! Das was Ich Ihnen von Semlin unter den 17. dieses in französischer Sprache, dann ferners von Essegg über das an Fürst Gallizin erlassene Russisch Kaiserliche Rescript überschrieben habe, giebt Ihnen Meine Gesinnung über diesen wichtigen Gegenstand schon vollkommen zu erkennen. Bey dieser hierwieder zurückgehenden und sehr wohl gewendeten Expedition an Grafen Cobenzl finde Ich jedoch für nöthig folgende drey Abänderungen zu machen, nämlich:

1tens dass, es mögen die Russen Oczakow erobern oder nicht, es für Mich immer eine vollkommene Unmöglichkeit verbleibet, zugleich einen Krieg gegen die Pforte und gegen den König von Preussen, auch selbst nur defensive auf beyden Seiten zu führen, besonders bey der elenden Verfassung, in welcher Russland ist, und bey der Stimmung, in der sich ganz Europa dermalen befindet.

2tens Ist es auf keine Weise als eine mögliche Sache anzugeben, dass Ich von dem uti possidetis abgehen und diejenigen wenigen Eroberungen, die Ich gemacht habe, zurückgeben wollte, somit diesen so lästigen Krieg ganz umsonst sollte geführt haben; da doch einige dieser Acquisitionen zu Deckung Meiner Länder und für künftige Fälle wesentlich nutzbar sind.

3tens Wäre Russland keine so bestimmte Versicherung zu geben, dass wenn es mit der Pforte einen Frieden schlösse, Ich in einen Krieg gegen den König von Preussen mit ihm eingehen wollte, sondern es wäre sich hierüber unbestimmterer Ausdrücke zu bedienen, welche sich blos auf die Tractat- und Allianzmässige Hilfe beschränkten.

Dann wäre Russland noch mehr zur Überlegung zu geben, welche von beyden Mächten, die Pforte oder Preussen, ein gefährlicherer Feind für selbes ist, und noch werden, und welche von beyden seinem politischen Ansehen mehr Schaden bringen kann. Über den bösen Willen Preussens kann der Petersburger Hof wohl keinen Zweifel mehr haben. Die Türken können Russland auf keine Weise mehr wesentlich schaden, die Krim werden sie wohl nicht mehr erobern, und also können sie in die Russischen Länder, die meistens an dieser Seite öde sind, nicht

wohl vordringen; der König in Preussen aber mit England verbunden, kann Russland nicht allein förmlich in seinen vornehmsten Besitzungen angreifen, sondern auch sein Ansehen schwächen und seinen ganzen Einfluss in die Europäische Angelegenheiten schier völlig vernichten. Was kann also Russland mehr daran liegen, als dieses zu verhindern, dem König in Preussen, ohne sich in einen wichtigen und unübersehlichen Krieg einzulassen, Schranken zu setzen und doch auch dabey seine Absichten gegen die Pforte und gegen Schweden auszuführen? Dieses kann es ganz sicher nicht besser erhalten, als wenn es Mich, als seinen treuesten Alliirten in Stand setzet, den König von Preussen mit Meiner ganzen Macht in echec zu halten. Hierzu aber muss es für gut finden, ja selbst wünschen, dass Ich mit der Pforte einen partielen Frieden so bald möglich schliesse, weil es sonst für Mich ganz unmöglich ist, etwas nutzbares auf beyden Seiten zugleich zu thun.

Dieses wird Russland nicht allein nicht schaden, sondern durch einen solchen Frieden würde Ich, sein Alliirter, bessere Bedingnisse erhalten, als wenn wir jetzo mitsammen Frieden machen, und auch Russland würde sich in der Folge vortheilhaftere Bedingnisse von der Pforte verschaffen können, wenn es von dem König in Preussen nichts zu besorgen hätte, und seine ganze Macht gegen die Türken allein verwenden könnte. Dieses würde zugleich die Vergrösserungs-Absichten Preussens in Pohlen, so Russland ebenso wie Mir gefährlich sind, vereiteln, und Russlands bisherigen Einfluss in diesem Reiche ferners aufrecht erhalten können, welcher auf dem Punkte stehet zu Grund zu gehen; auch wird es nicht genöthiget werden, mit Schweden einen unvortheilhaften Frieden zu schliessen, und in dieser Lage, nämlich wenn Frankreich versichert ist, dass ich mit der Pforte ausgesöhnt bin, und Meine ganze Macht gegen Preussen verwenden kann, wird es sich gleichfalls eher zu Schliessung einer Triple-Allianz herbeylassen, als wenn es vorsähe in die Nothwendigkeit gesetzt zu werden, einen hohen Ton gegen die Türken annehmen zu müssen und zugleich in einen Krieg in Deutschland verwickelt zu werden, der zweifelsohne auch einen Seekrieg mit England nach sich ziehen würde. Zu welcher Allianz sich Frankreich in diesem Fall ganz sicher nicht bequemen würde, und zwar um so weniger, als es keineswegs sicher ist, in diesem Kriege von Spanien unterstützt zu werden.

Das Mittel zu einem Frieden mit der Pforte zu gelangen, sey es, dass Russland zugleich sich selben zu schliessen einverstünde, oder dass es für gut fände, dass Ich allein solchen mit der Pforte schliesse, so scheinet Mir das kürzeste und beste zu seyn, wenn ohne Mediateur directe mit dem Grossvezier eine Negociation angestossen würde, welches auch Meines Erachtens der Pforte am liebsten wäre, weil sich ihr so viele Mediateurs angetragen haben, dass sie in der Auswahl derselben müsste verlegen seyn, und doch vielleicht keinen ausschliessen wollen.

Die Errichtung eines Waffenstillstandes an den Gränzen Serviens gegen einer vorläufigen 10tägigen Aufkündigung, und worüber man noch die weitere Bestättigung vom Grossvezier erwartet, der aber einstweilen durch den Seraskier von Rumelien, welcher in Belgrad commandiret, ist angenommen worden, könnte schon einen Anfang zu der weiteren Verhandlung abgeben; und wenn es auf diese Art durch directe Correspondenz angehen könnte, so würde es gar kein Aufsehen machen, der Frieden würde in der Stille geschlossen, oder wenigstens würde man über die wesentlichsten Punkten desselben übereinkommen, ohne dass andere Anhetzer oder falsche Rathgeber die Pforte irre machen könnten.

Graf Cobenzel aber muss auch belehrt werden, dass er nicht durch die kleinen Distinctionen, die man ihm mehr oder weniger erweiset, sich so von Wörtern und schönen Versprechungen der Russischen Minister und der Kaiserin selbst blenden lasse, um ihnen Sachen als ganz möglich einsehen zu machen, welche Meinem Staats-Interesse so sehr entgegen sind, als es die doppelte Kriegführung mit der Pforte und Preussen zugleich wäre; dass er auch besser den eigentlichen wenigen Willen der Russen mit Nachdruck zu agiren und die schlechte Verfassung sowohl ihrer Arméen als ihrer Finanzen wohl erwäge und sich nicht mit pralerischen Wörtern begnüge oder blenden lasse: wie dieses wirklich blos dergleiche Phrasen sind, die das an Fürst Gallizin erlassene Rescript enthält; noch mit kleinen Antichambreintriguen sich zu viel abgebe, die zwar in diesem Lande auf den innerlichen Umgang viele Influenz haben, und von ihm zu menagiren sind, aber auf die auswärtigen Angelegenheiten nicht viel wirken.

In dieser Gemässheit erachte Ich, dass Sie die Expedition abändern können. *Joseph m. p.*

VI.

Kaunitz an Joseph.

27. Novembre 1788.

J'ai bien reçu la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire d'Adoing et j'ai mis la main tout de suite a tous les changemens qu'Elle m'a témoigné dans ma lettre ostensible au Comte de Cobenzl.

Ils sont exécutés actuellement du mieux qu'il m'a été possible, je dépêcherai l'expedition des qu'elle sera mise au net ainsi que la lettre autographe de V. M., et il ne me reste qu'à désirer que d'une façon ou de l'autre elle puisse faire l'effet auquel elle est destinée; parceque je ne puis pas m'empêcher en galanthomme de répéter à V. M., que si elle se permettoit de se passer du consentement de la Russie en manière quelconque, c'est bien alors que je regarderois la Monarchie comme dans le cas de sa destruction la plus vraisemblable vis-à-vis de la Porte, de la puissance Prussienne et de celle de la Russie, laquelle en ce cas redeviendroit sans doute son alliée.

J'espère que la sagesse de V. M. ne laissera rien à désirer à mon zèle pour son service et dans cette entière confiance je lui baisse les mains avec la plus profonde soumission.

VII.

Joseph an Kaunitz.

Vienne ce 14 janvier 1789.

Mon cher Prince de Kaunitz. Après que la Russie a déterminé par son rescript au Prince Galitzin les articles principaux auxquels elle veut se prêter à la paix, il me paroît qu'il faut également se décider de notre côté sur les conditions que nous aurons à proposer. Elles doivent consister:

1° Dans l'Uti possidetis, c'est-à-dire que nous garderions Chotym avec la Raya, qui y appartient, et une petite partie de la Moldavie le long du Pruth et du Sereth jusqu'à Aschut, en sorte que les confins commenceroient au Dniestre audessous de Kalus le long du ruisseau Vazileutz jusqu'à sa source et join-

droient la source du ruisseau de Czugor, de là suivant le long de ce même ruisseau jusqu'au Pruth près de Stephanestie, et puis le long du Pruth jusqu'au dessous du village nommé Tabor à l'embouchure du ruisseau Valeberzy, d'où ils iroient le long de la crête des montagnes et de quelques petites rivières au Sereth près de Liteny, ils longeroient delà le Sereth même jusqu'à l'embouchure du ruisseau Trotussa auprès d'Aschut et le long de ce ruisseau jusqu'au Gymesser-Pass en Transilvanie.

Dans ce même article seroit compris Vieux-Orsowa, Zabres et Pales avec le territoire, tel que nous l'occupons, Sabacs avec les villages dont ce district est composé; Dubicza et Novi avec tous les villages que renferment les montagnes de Kosaras, qui sont également occupés; Dressnik avec tout le District et les villages qui le long de l'Unna et de l'Unacz sont occupés par nos troupes.

Voilà le veritable état de l'Uti possidetis à l'égard des parties turques dont nous sommes actuellement en possession.

2do Dans la confirmation de la paix de Belgrad en autant qu'elle ne regarde pas les païs ci-dessus nommés, et comme les forteresses qui doivent être rasées et ne l'ont point été au point où elles auroient dû l'être, comme Belgrad, ont été nommées dans ce traité de paix, il faudra y suppléer par un nouvel article. Celui qui concerne le commerce tant sur le Danube que sur la mer noir et à l'égard de la paix avec les Barbaresques devra être renouvellé et éclairci; de même qu'on assureroit de notre part qu'on ne hausseroit jamais les droits d'importation pour les marchandises turques andelà des 5$^0/_0$ stipulés par la paix de Belgrad.

3^{tio} Qu'on rendra mutuellement les prisonniers sans autre décompte. Ceux des nôtres qui se trouvent à Constantinople pourroient être transportés par mer à Trieste, tout comme nous rendrions les leurs à Belgrad.

On pourroit encore ajouter que la paix faite à ces conditions, on se prêteroit ensuite à un arrangement amical de limites et à des échanges qui conviendroient réciproquement et qui seroient trop longs d'être discutés lorsqu'on traitera de la paix même.

Joseph m. p.

VIII.

Kaunitz an den Kaiser.

Du Jardin à Mariehilff le 5. Octobre 1789.

Je crois devoir mettre sous les yeux de Votre Majesté la façon dont j'envisage l'état actuel des choses en supposant toutes fois la prise ou la reddition de Belgrade.

J'ai taché de rendre mes très-humbles idées avec toute la précision possible, et je les soumets aux hautes lumières de Votre Majesté. Avec la plus parfaite soumission.

Kaunitz-R. m. p.

La prise de Belgrad et d'Orsowa ont été dès le commencement de cette guerre les deux principaux objets qu'on s'est proposé. Quand on aura réussi vis-à-vis de Belgrad, on verra si la saison permettra d'entreprendre encore le siège d'Orsowa, et ce ne sera qu'alors qu'on pourra juger si en égard à la saison et aux circonstances, ainsi qu'à la suite des opérations des Russes il nous conviendra de porter des forces majeures en Valachie et d'occuper toute cette province, de même qu'une partie de la Moldavie, pour y prendre des quartiers d'hiver, si même les Russes ne se joignent pas à nous.

Il est d'autant plus difficile de prévoir ces choses dès à présent, qu'il ne subsiste aucun plan de campagne, ni combinaison d'opération entre nous et le Prince Potemkin dont nous ignorons constamment les vues et ne pouvons non plus prévoir les succès que ses vues pourront avoir, de sorte que nous ne pouvons régler nos mesures que d'après les événements de ce côté-là. Il faut donc remettre les propositions à faire à la Porte jusqu'à ce qu'on ait pris un parti la-dessus, et que les choses se developpent, ce qui ne peut pas être fort éloigné, puisqu'alors ces propositions seront plus analogues à l'état des choses qu'elles ne peuvent l'être avant la fin des opérations.

Néanmoins il sera toujours bon que vous préveniez le Comte de Choiseul que malgré les avantages emportés dans cette campagne nous nous trouverons toujours disposés à faire une paix raisonnable avec la Porte, sans cependant lui articuler la moindre chose à l'égard des conditions et particulièrement point sur l'uti possidetis et sur les 40 millions de Piastres

pour les fraix de la guerre qui les effrayeroient de façon à le faire probablement se jetter à l'aveugle entre les bras du Roi de Prusse et former avec lui une alliance, qui pour le présent et pour l'avenir seroit du plus grand désavantage pour nous.

Joseph m. p.

IX.

Kaunitz an den Kaiser.[1]

12. Octobre 1789.

J'ai été pénétré de la plus vive reconnoissance de la marque de bonté qu'a daigné me donner V. M. en voulant bien m'apprendre directement, promptement et de sa propre main l'importante nouvelle de la prise de Belgrade aussi glorieuse pour ses armes, qu'elle sera vraisemblablement avantageuse par les suites vraisemblables qu'elle pourra avoir encore, à ce que j'espère, pendant le reste de la Campagne; j'oserois même dire qu'elle aura certainement, si V. M. veut bien écrire au Maréchal Loudon dans le sens de l'admirable lettre qu'Elle lui écrivit lorsqu'Elle l'autorisât à passer la Save, et à investir Belgrade.

Multa, non quia difficilia sunt, non audemus, sed quia non audemus difficilia sunt, disoit Seneque, et l'expérience vient de le prouver encore tout récemment par l'heureux événement de la conquête de cette place. . . .

X.

Joseph an Kaunitz.

Vienne ce 12. Novembre 1789.

Mon cher Prince, en vous renvoyant les pièces ci-jointes, et en vous remerciant des idées que vous avés bien voulu me communiquer, je ne puis m'empêcher de vous relever, que je ne puis point envisager de la même façon et avec autant d'assurance les démarches futures de la Cour de Berlin; bien au contraire plusieurs pièces interceptées, que je n'ai point à la

[1] Antwort auf das Schreiben Josephs an Kaunitz vom 12. October 1789 bei Beer, l. c. p. 344.

main, vous les ayant envoyé, soit de Mr de Herzberg, soit des ministres d'Angleterre, ne laissent pas le moindre doute sur la resolution prise, arrive ce qui pourra, de profiter des circonstances de cette guerre, pour procurer au Roi de Prusse un accroissement de puissance et un arrondissement dans la Pologne avec Danzig et Thorn, et que vu ses liaisons avec la republique de Pologne, il n'a pu convenir avec elle d'aucun autre dédommagement, pour obtenir ceci de bon gré, que de lui faire ravoir la Galicie et une partie de la Bessarabie le long du Dniester avec Akermann. Ceci est connu même des Polonois, les nouvelles de Varsovie le constatent.

Dans les dernières expéditions du Comte de Cobenzl, les Russes bien informés même, nous conseillent de nous préparer à cet événement; d'ailleurs toutes les nouvelles particulières de Galicie et des frontières de la Pologne avec maintes autres de très bonnes sources confirment le fait et n'y mettent plus le moindre doute.

Il n'y a donc pour nous qu'une paix obtenu cet hiver de la Porte, qui puisse nous préserver de ce facheux événement, ou il faudroit se resoudre à renoncer à la Galicie, pour que le Roi de Prusse obtienne ce qu'il désire. Comme ceci n'est aucunement faisable, il paroit non seulement être de la prudence mais même de la necessité de se préparer dès à présent par toutes les resources possibles à prévenir cet événement, d'abord en employant tous les moyens et en ne négligeant aucun pour faire le plus promptement que possible la paix avec la Porte, même séparément des Russes et sous les conditions, je ne dis pas les moins avantageuses, car il n'y a sans cela rien à gagner, mais les moins mésavenantes en apparence qu'on pourra obtenir.

Cependant comme malgré cela on est éloigné d'être sûr d'obtenir cette paix et que je suis fermement decidé à ne point renoncer à la Galicie, il me paroit essentiel de songer dès à présent à tout préparer pour pouvoir faire face autant que possible dans tout le pourtour de la monarchie, qui se trouvera pour lors attaquée et environnée d'ennemis. Cela exigera des préparatifs qui ne pourront rester cachés; et je crois même essentiel d'exiger de la Russie pour le cas échéant une declaration et un plan de quel coté et avec quelle force elle pourra alors faire agir ses trouppes contre le Roi de Prusse et la Pologne, que je ne regarde que pour un, afin de diminuer les

forces du Roi de Prusse dont poids sans cela tomberoit sur moi tout seul.

Il sera de même très important de s'assurer du genre de liaison de la cour de Saxe avec le Roi de Prusse, et si dans ce cas entièrement héterogene à cette cour, elle observera cette neutralité parfaite qu'elle a toujours affichée de désirer dans de pareilles occasions, puisque cela changeroit entièrement notre ligue de défense, si nous n'avions rien à craindre par la Saxe et la Lusace.

J'ai déjà minuté quelques dispositions préalables à faire et je voulois justement vous prier, mon Prince, de me dire votre avis, si vous croyés que leur exécution, comme elle est nécessaire, pourroit faire quelque mauvais effet; je le crois d'autant moins, que dans ces mêmes interceptes le Comte de Herzberg et le Ministre d'Angleterre se rejouissent et regardent comme un événement très heureux la certitude et la tranquille confiance, que selon les rapports de Mr. de Jacobi je dois avoir de ne pas être attaqué le printems prochain par les Prussiens et les Polonois.

Joseph m. p.

XI.

Joseph an Kaunitz.[1]

Ich finde die hier wieder zurückfolgende Instruction sehr gut, und mit allen nur möglichen Vorsichten verfasst, jedoch kann ich nicht unerinnert lassen, dass nach den äusserlichen politischen Umständen und nach der innerlichen Lage der Monarchie, bey dessen Erschöpfung an Mannschaft und Geld, dann der herrschenden allerseitigen Gährung der Friede nicht allein erwünschlich, sondern unter was immer für Bedingnissen unentbehrlich zu erhalten nothwendig wird. Also erachte Ich, dass denen Bevollmächtigten sämmtliche Gradationen gleich mitgegeben, ja alle diejenigen, sonsten mit Nutzen gebräuchlichen Kunstgriffe eines geschikten Negotiateurs, durch welche Verzögerung oder gar Unsicherheit zum Schluss zu kommen veranlasset werden könnte, vermieden und im schlechtesten Fall alles ohne Ausnahme zurückgestellt und sogar auf den beschwerlichen Artikel

---

[1] Auf Vortrag vom 13. December 1789.

des Sineds wegen der Barbaresken auch nicht bestanden werde, da kein Besitz von allem Eroberten der Gefahr, den Frieden zu verfehlen oder dessen Zustandbringung nur zu verspäten, in Vergleich gesetzt werden kann. Es müssen also unsere Bevollmächtigte die erste Proposition der türkischen Bevollmächtigten anhören, um sich darnach zu richten, oder ihnen gleich eine solche machen, welche nicht auffallend unmöglich, diese wäre meines Erachtens, dass gleich simpliciter die Gränzen des Passarowitzer Friedens mit Zurückstellung Chotym, der Raja und alles, was in der Moldau und Wallachey über diese Gränzen in Besitz genommen worden ist, angetragen würden. Von dieser Passarowitzer Gränze wäre auch der in Bosnien jenseits der Unna liegende Theil, den wir nicht in Besitz haben, auszunehmen und von diesem Grunde aus wäre erst mit weiteren Nachgiebigkeiten fürzugehen, unter diesen könnte alleweil die Zurückgabe der sogenannten österreichischen Wallachey, welche ganz aus unserer Defensionslinie liegt, vor allen anderen zurückgegeben und so fortgefahren werden, bis das Friedensgeschäft ohne Auffenthalt zu Stand gebracht werde.

Joseph m. p.

Mémoire des Fürsten Kaunitz.[1]

Was nach den von dem Grafen Cobenzl einberichteten Aeusserungen besonders des Fürsten Potemkin unschwer voraus-

---

[1] Am 8. September 1782 machte Russland dem österreichischen Cabinet Mittheilungen über die Verhältnisse, Cobenzl wurde von Kaunitz am 4. October 1782 beauftragt, dem Grafen Ostermann zu sagen, die Czarin könne dem gegebenen Worte gemäss auf den Beistand Oesterreichs im Falle eines unvermeidlichen Krieges mit der Pforte zählen. Der Kaiser hatte Bedenken, sich an dem Kriege unbedingt zu betheiligen. Am 8. Mai 1783 übergab Galitzin dem Fürsten Kaunitz ein Rescript der Kaiserin vom 8./19. April. Nach einer Darstellung der Haltung Russlands gegen die Pforte erfolgte die Mittheilung, dass Potemkin den Auftrag erhalten habe, die Krim zu besetzen. Sodann heisst es wörtlich: Sa Majesté ne refusera pas à tenir vis-à-vis de la Porte le même language que nous, à l'effet de lui reprocher le procédé injuste par lequel elle nous a provoqué d'user de notre coté du droit des repressailles et à lui declarer en outre sans détour qu'elle est encore la maîtresse de choisir entre la guerre et la paix, mais que si elle devoit juger à propos d'opiner pour la première la cour de Vienne ne sçauroit alors se dispenser d'y prendre une part directe tant en vertu des engagemens qui la tiennent liée à la Russie que par une suite de ses propres droits et prétensions, de plus qu'en soumettant ainsi à notre Empire la Crimée avec l'isle de Taman et le Couban nous verrons sans le moindre envie, même avec une satisfaction vraie et sincère que Sa Majesté mette à profit un moment pareil de donner aux dépens de l'ennemi commun à ses propres états tel accroissement qu'elle jugera nécessaire et convenable, que dans ce cas-là nous ferons valoir pour l'appuyer le sens et la lettre de notre Alliance dans toute sa force, de la même façon comme nous nous promettons de ces mêmes stipulations une réciprocité égale de sa part en faveur de nos interets; que quand à notre voisin commun et au danger, qu'il y auroit si entrainé par la jalousie il s'avisoit de se jetter sur une partie des États de Sa Majesté, Elle doit être assurée que nous remplirons de bonne foi pour le detourner nos engagemens susmentionnés et principalement ceux dont il est parlé dans un article secret autant que nos forces pourront le permettre dans la continuation de la guerre, quand

zusehen war ist nunmehro laut der Anlage wirklich erfolget, und die Vermeidung eines abermaligen Krieges zwischen Rußland und der Pforte ist zwar an und für sich selbst noch möglich, keineswegs aber wahrscheinlich.

Die wichtige Frage, was Unserseits bey den vorliegenden Umständen zu thun sey, muß nach einem doppelten Gesichtspunkte nämlich nach dem Juridischen und nach dem politischen betrachtet werden.

In Ansehung des erstern sind Seine Kajs. Mat. nach der geheimen Verbindung ddo. 21. May 1781 den casum foederis alsdann anzuerkennen schuldig: si la Porte persiste dans son refus de satisfaire à ses engagements en partie ou entier, ou bien si elle se porte à une infraction manifeste de la Paix et à une invasion dans les possessions de S. M. I. de toutes les Russies.

In Ansehung der Insel Taman lautet die stipulation des Kaynardschyker Friedens Art. 3 folgendergestallt: la sublime Porte Ottomane s'engage pareillement de son cote à se desister de tout droit quelconque qu'elle pourroit avoir sur les forteresses, villes, habitations etc. en Crimée, au Kuban et dans l'isle de Taman, de ne tenir dans ces endroits aucune garnison, ni autres gens armés, cedant ces états au Tartares de la même maniere que la Cour de Russie c'est à dire en pleine proprieté et souveraineté absolue et independante. Pareillement la sublime Porte s'engage de la manière la plus solemnelle et promet de

---

même elle en devroit devenir defensive; que nous sommes pareillement assuré d'une reciprocité parfaite de la part de S. M. l'Empereur, si ce susdit voisin venoit à tourner ses forces contre nous mêmes; qu'au reste nous nous attendons à une ouverture confidentielle des sentimens de Sa Maj. à l'égard de tous les autres cas possibles pour autant que la prudence humaine peut les prévoir afin d'établir un plan de conduite uniforme; et qu'enfin nous préterons volontiers les mains à tout ce que selon la situation du reste de ses états Sa Maj. jugera nécessaire pour assurer leur tranquillité.

Kaunitz sprach sich in einem Vortrage vom 12. Mai 1783 entschieden für eine Betheiligung an dem Kampfe aus (vgl. Beer, Orientalische Politik, S. 64) und begründete seine Ansicht in dem Mémoire. In einem Briefe an den Kaiser vom 12. Mai fügte Kaunitz noch bei: Nach meinem Dafürhalten ist der Plan, welchen ich E. M. vorzulegen die Ehre habe, so wie er ist dasjenige, was ich bei einer so grossen Menge verwickelter und höchst kritischer Umstände am angemessensten halte, ja wenn ich es sagen darf, einzig und allein angemessen finde.

n'introduire, ni entretenir à l'avenir aucune garnison ou gens armés quelconques dans les susdites villes, forteresses, terres et habitations, ni dans l'interieur de ces etats aucun Intendant ou employé militaire de quelque denomination que ce soit.

Diese Stipulation vorausgesetzt, läßt sich nicht wohl in Abrede stellen, daß das in dem Schreiben der Russischen Kaiserin und in dem Rescript an den Fürsten Galiczin angezeigte factum, insoferne es von der Pforte nicht desavouirt, und die vollständigste Genugthuung verweigert werden sollte, une infraction manifeste de la Paix *ist. Woraus sich dann im strengen Sinne die Folge der Schuldigkeit wegen Anerkennung des Casus foederis von selbst ergiebt.*

Allein wenn auch diese Folge in sehr gegründete Zweifel gezogen werden könnte, wenn selbst keine Tractatmässige Verbindlichkeiten zwischen den zwey Kais. Höfen existirten, so würde es doch allemal auf die unverzügliche Ueberlegung und Entscheidung der Frage ankommen, was für eine Parthey zu ergreiffen für das diesseitige wesentliche Staats-Interesse räthlich und nothwendig sey?

Es sind hierinfalls nur drey mögliche Wege vorhanden.

Der erste ist, sich lediglich passive zu halten.

Der zweyte ist: sich den Russischen Absichten entgegen zu setzen, und solche mit Gewalt zu hindern.

Der dritte ist mit Rußland causam communem zu machen.

Wenn man den ersten Weg einschlagen sollte, so scheinen unter mehreren andern nachstehende folgen unvermeidlich zu seyn:

A) ist die Freundschaft der Russischen Kaiserinn um die man so mühsam gebuhlet hat, auf einmal und für beständig weg.

B) ihre erworbene Hochachtung wird und muß sich in Haß und Verachtung verwandeln, weil Sie aus dem diesseitigen blos passiven Betrag nichts anders schließen würde, als daß wir keineswegs Muth genug besitzen, weder thätige Feinde oder wirksame Freunde von ihr zu seyn, und entweder ihren Unternehmungen uns zu wiedersetzen, oder bey Gelegenheit derenselben auch uns selbst Vortheile zu verschaffen.

C) Eben dieses würde nun zugleich dem König in Preussen die so sehnlich gewünschte unmittelbare Gelegenheit eröfnen, zu dem vollen Besitz seines vorigen entscheidenden und ausschließenden Einflußes in Rußland für die jetzige und künftige Regie-

rung daselbst wieder zu gelangen, auch solchen zu Unserem Nachtheil auf alle nur immer mögliche Art zu mißbrauchen.

D) Wenn man aber auch wirklich auf einen Augenblick voraussetzen wollte, daß alles dieses zuletzt noch zu verschmerzen sein dürfte, so stehet doch einem diesseitigen blos passiven Betrag das in allem Anbetracht decisive Bedencken entgegen, daß sich Rußland ohne dem geringsten proportionirten Zuwachs Unserer gegenseitigen Vortheile so ansehnlich vergrössere, und wo nicht sein grosses Projekt schon dermalen ausführen, doch gewiß und sicher zu dessen Ausführung bey dem ersten günstigen Zeitpunkte sich in Stand setzen würde, ohne Unsere Mitwirkung nöthig, oder auch nur Unsere Gegenbearbeitungen sonderlich zu besorgen zu haben.

Es scheinet also nicht dem geringsten Zweifel zu unterliegen, daß die Einschlagung des ersten Weges sowohl dem Ansehen und der Glory Sr. Kais. Majt. als dem wahren und wesentlichsten Interesse des Staats gerade entgegenstehen würde.

Ganz anders verhält es sich mit dem zweyten Wege und würde es ganz unstreitig das erwünschlichste seyn, wenn der Vergrösserungssucht des Russischen Hofes hinlänglicher Einhalt geschehen, und die Pforte in statu quo aufrecht erhalten werden könnte. Allein hierzu ist beynahe keine Möglichkeit, vielweniger eine gegründete Wahrscheinlichkeit abzusehen.

In eben diesem Augenblicke als gegenwärtiges geschrieben wird, hat Rußland aller Vermuthung nach seinen Streich in der Krim, in Taman und in Kuban bereits ausgeführt, und allenthalben festen Fuß gefaßt. Auf die geringste feindliche Bewegung der Türken wird die Belagerung von Oczakow unfehlbar nachfolgen. Wie nun wir im Stande seyn sollten, Unsre Kriegsefforts mittel- oder unmittelbar bis in die Krimm, nach Taman und nach der Kuban zu erstrecken, und die Russen aus dem Besitze dieser Länder zu vertreiben, ist eben so wenig begreiflich, als anderer Seits gewiß, daß gerade diese Eroberungen dem Russischen Hofe die größte Leichtigkeit verschaffen, bey dem ersten günstigen Zeitpunkte Konstantinopel durch einen Coup de main wegzunehmen, sich der Dardanellen zu bemeistern, die ausschließende Herrschaft in dem schwarzen Meere zu behaupten, zugleich gegen das Mittelländische seine Operationen zu richten, eben dadurch aber dem Ottomanischen Reiche in Europa ein Ende zu machen.

Wenn wir aber auch Mittel und Wege finden könnten, uns den Russischen Vergrösserungs Absichten wirksam entgegenzusetzen, so würden Wir doch keinen Augenblick sicher seyn, von der ganzen Macht des Berliner Hofes überfallen zu werden, indem von desselben Fundamentalpolitik unmöglich zu supponiren ist, daß der König eine so vorzüglich günstige Gelegenheit aus Handen lassen sollte, um eines Theils Rußland sich wieder ganz eigen zu machen, andern Theils aber zugleich gegen uns in einem Zeitpunkte, wo wir eben in entfernten türkischen Provinzen mit einem ansehnlichen Theile Unserer Macht beschäftiget wären, einen entscheidenden Streich auszuführen. Hiebey mißkennet man zwar keineswegs, daß eine übermäßige Ruß. Vergrösserung den König in Preussen allemal sehr unangenehm seyn würde, allein man ist zugleich mathematisch gewiß überzeugt, daß ernannter König über diese Bedenklichkeit ohne allem Anstande in der einzigen Betrachtung hinausgehen wird, weil alle diesfällige Ruß. Vergrösserung auf Uns als die nächsten Nachbarn unmittelbar, und mit den nachtheiligsten Folgen wirken würde und müßte.

In einer solchen äusserst kritischen Lage würde es nun vorzüglich darauf ankommen, was für Efforts Frankreich sowohl unmittelbar für die Pforte, als auch zu Unsrer Mitvertheidigung gegen Preussen anzuwenden willens und im Stande seyn dürfte.

Wenn man sich auf das indolente Betragen dieses Hofes wehrend der letztern Kriege zwischen Rußland und der Pforte zurückerinnert, wenn man die Entkräftung betrachtet, die ihm der nun geendigte Krieg nothwendig hat zuziehen müssen, so gründet alles dieses eine sehr geringe Hofnung auf einen mächtigen und ausgiebigen Beystand von Seite Frankreichs. Diese Hofnung wird durch die lezte wichtige Unterredung noch mehr verringert, welche Graf Mercy der erhaltenen Anweisung zufolge mit dem Grafen Vergennes über die Türk. Angelegenheiten gehabt hat. Dieser Minister äusserte sich noch vor wenig Wochen in einem sehr hohen Tone, daß keine Macht in Europa sey, welche nicht ihren letzten Mann und ihren letzten Heller anwenden würde, um die Pforte aufrecht zu erhalten. Und nun da es in Ansehung Frankreichs weder von dem lezten Manne weder von dem lezten Heller die Frage war, sondern da man diesen Hof aufforderte, mit freundschaftlichem Ernst und Nach-

druck in Petersburg Vorstellungen zu machen, so suchte sich gedachter Minister ganz gelassen aus der Schlinge zu ziehen.

Seine lezten Aeusserungen bestättigen auch ferners ganz offenbar den Ungrund der von ihm bey Gelegenheit seiner Friedensunterhandlung vorgegebenen Einverständniß zwischen seinem und dem Großbrittanischen Hofe in Absicht auf die Türkischen Angelegenheiten, und gleichwie überhaupt die Vermuthung wenig wahrscheinlich ist, daß zwey in einer so äussersten Rivalität gespannte Mächte über irgend einen wichtigen complicirten Gegenstand ein wahres gemeinschaftliches Interesse finden, und in dessen Gemäßheit aufrichtig mit einander zu Werke gehen solten, so scheinet zugleich keinem Zweifel zu unterliegen, daß in Absicht auf die Türk. Angelegenheiten, Rußland allemal weit eher als Frankreich den Großbrittanischen Hof auf seine Parthey zu ziehen im Stande seyn wird, besonders in jenem Falle, wenn Frankreich zu Gunsten der Pforte sich in thätige Maßnehmungen einlassen, und solchergestallt anderweit beschäftigt, dem Londner Hofe einen günstigen Zeitpunkt eröfnen sollte gegen den lezten so sehr fatalen eben darum aber desto geringere Dauer versprechenden Frieden sich wieder so viel möglich zu erholen. Wenn man überhaupt das wenig erhebliche Commercial-Interesse Englands in Absicht auf die Levante betrachtet, wenn man ferners in Erwägung ziehet, wie wichtig es erwehntem Hofe besonders bey seinen dermaligen Umständen seyn muß, sich nutzbare Alliirte zu verschaffen, so dürfte die Assertion keineswegs gewagt seyn, daß wenn England Unsre und die Ruß. Allianz dadurch erkauffen könnte, daß es den Umsturz des Osmanischen Reiches und dessen Theilung zwischen Uns und Rußland nicht nur ruhig geschehen ließe, sondern selbst auch nach aller Thunlichkeit gegen etwaige fremde Diversionen begünstigte und unterstützte, daß sage ich gedachter Hof diesen Preiß nicht zu theuer und unannehmlich finden würde.

Da nun nach allem diesen und mehreren andern hieraus von selbst fliessenden Betrachtungen der erwehnte zweyte Weg einen zwar an sich sehr erwünschlichen Endzweck darstellet, dessen Erreichung aber mit ganz unübersehlichen Gefahren verbunden und beynahe unmöglich anzuhoffen ist, so bleibet nothwendig nur der dritte Weg, nämlich jener mit Rußland Causam Communem zu machen übrig, nicht als wenn solcher nicht ebenfalls seine Bedenken und Gefährlichkeiten hätte, sondern weil

dadurch alles üble, welches ein blos passiver Betrag zur unvermeidlichen Folge haben würde, ganz vermieden, das so unumgänglich nothwendige Gleichgewicht zwischen Uns und Rußland aufrecht erhalten, und alles wohl gegen einander abgewogen, der Kais. Königl. Hof gleichwohl keinen so grossen so mannichfaltigen und so imminenten Gefahren als durch den zweyten Weg ausgesetzet wird.

In dem supposito also, daß allerhöchsten Orts dieser dritte Weg vorgewählet, folglich an dem zwischen Rußland und der Pforte bevorstehenden Krieg Theil genommen werden sollte, so kömmt es zuförderst auf die Erörterung folgender Fragen an:

1mo Wie das Schreiben der Russischen Kaiserin zu beantworten sey?

2do Wie in Gemäßheit dieses Schreibens Graf Cobenzl zu instruiren sey?

3tio Was gegen Frankreich für eine Sprache zu führen sey?

Ad 1mum Die Haupt Substanz dasjenige, was der Rußischen Kaiserin zu sagen wäre, dürfte ungefähr in Folgendem bestehen: Man könne Ihr zwar nicht bergen, daß man bey Combinirung aller dermaligen Umstände, und derjenigen sehr bedencklichen Entdeckungen, welche Graf Cobenzl vertraulich mitzutheilen lezthin angewiesen worden sey, den gegenwärtigen Zeitpunkt zu Ausführung der vorliegenden Absichten noch fortan als wenig geeignet ansehe, und daß auch diese Beysorge ungeachtet des von der Ruß. Kaiserin festgesezten Plan moins etendu nicht sehr verringert werde, weil leicht vorzusehen sey, daß die Jalousie der respectiven Nachbarn auch einen solchen eingeschränktern Plan als den Vorbothen eines hieraus unvermeidlich bevorstehenden weit grössern betrachten würden.

Gleichwohl würden alle diese Bedenklichkeiten bei Sr Kajs. Majt. durch das einzige Verlangen überwogen, sich der Ruß. Kaiserin als einen innerst ergebenen, wahrhaft getreuen wirksamen Freund und Allijrten zu bezeigen.

Zu diesem Ende wären Se Kais. Majt. entschlossen, nicht nur dero Internuntius zu Konstantinopel mit den in dem Ruß. Kais. Rescripte an den Fürsten v. Galizin enthaltenen Anweisungen versehen zu lassen, sondern auch im Falle eines entstehenden Krieges dero geheimen engagemens auf das pünktlichste zu erfüllen.

Gleichwie es aber nach der von Ihrer Ruß. Kais. Majt. bereits selbst gemachten Bemerkung unumgänglich nothwendig ist, daß sich beyde Höfe in Ansehung des vorliegenden höchstwichtigen Gegenstandes und der hieraus sich ergeben können der Fälle auf das engste und mit aller möglichen precision einverstehen, so hätten S^e Kais. Majt. den Grafen Cobenzl mit den nöthigen Weisungen versehen lassen, um mit einem oder dem andern vertrautesten Minister Ihrer Ruß. Kais. Majt. hierüber die nähere Abrede zu pflegen, und solche zur beyderseitigen unverbrüchlichen Beobachtung in die Form einer Convention zu bringen.

Ernannter Minister würde auf nichts anders antragen, als was die von Ihrer Ruß. Kais. Majt. selbst erleuchtest anerkannte vorzügliche Häcklichkeit des diesseitigen Localis unumgänglich erfordert, und überhaupt den wesentlichsten Grundsätzen des geheimen Einverständnißes vom Jahre 1781 vollkommen gemäß ist. Desto zuversichtlicher hoften auch Seine Kais. Majt., daß alles diesfällige die vollständige Beangenehmung Ihrer Ruß. Kais. Majt. erhalten wird.

ad 2^{dum} Das wesentlichste, worauf Graf Cobenzl anzuweisen wäre, dürfte in folgenden Punkten bestehen:

1mo Ungeachtet der von Rußland geschehenen Besitznehmung der Krim, der Insel Taman und der Cuban ist es immer, obwohl keineswegs wahrscheinlich, dennoch möglich, daß kein Krieg entstehe, indem sowohl der Sultan bey seiner bekannten Abneigung vor allem Krieg, als sein Ministerium und ein grosser Theil der Ulema leicht bey sich selbst so raisonniren können: durch den Frieden von Kaidnarschick ist die Krim, Taman und Cuban für uns ohnehin so viel als ganz verloren. Ob diese Länder unter dem bisherigen Scheine der Oberherrschafft der von uns völlig unabhängigen und getrennten Tartarischen Nazion, oder unter der offenbaren Bottmässigkeit des Ruß. Hofes stehen, kann für Uns von keiner so grossen Wichtigkeit seyn, daß Wir uns hierwegen die vereinigte Macht beyder Kais. Höfe auf den Hals ziehen, und unsre ganze Existenz den unübersehlichsten Gefahren bloß stellen sollten.

In Voraussetzung dieses möglichen Falles würde also Rußland den Besitz der Krim, der Insel Taman, und der Cuban ohne allem Kriege erhalten. Da nun auch in diesem Falle die Conservation des Gleichgewichtes zwischen beyden Kais. Höfen

unumgänglich erfordert, daß dem Unsrigen ein proportionirtes Aequivalent ebenfalls zu Theil werde, so ist solches zuförderst zu bestimmen und auszuwählen.

Bey dieser Auswahl muß aber hauptsächlich die Absicht dahin gerichtet werden, sich in allen Stücken den Ruß. Hofe so viel nur immer möglich gleichzustellen, folglich erwehntes Aequivalent ebenfalls in keiner unmittelbaren Türkischen, sondern in einer solchen Besitzung zu suchen, die man gleichfalls sans coup ferir wegnehmen, und wobey man zugleich wenigstens die Möglichkeit einer Kriegsvermeidung offen erhalten kann.

Ein nach allen diesen Rücksichten abgemessenes aequivalent würde nun nicht wohl in etwas andern als in der Moldau und in der Wallachey bestehen können; indem, wenn man dieses Aequivalent auf was immer für einer andern Seite, wo Vestungen, Moscheen, und andere unmittelbare Türkische Besitzungen sind, vorwählen wollte, alsdann ein unmittelbarer Krieg absolute unvermeidlich seyn würde.

Sollte nun dieser Vorschlag allerhöchst beangnehmet werden, so wären

A) die unverzüglichen Anstallten zu treffen, daß die Besitznehmung mit einem hinlänglichen Corps Truppen je eher je besser bewerkstelliget werden könne.

B) Von dieser bevorstehenden Bewerkstelligung wäre der Ruß. Kaiserin entweder in dem Allerhöchst eigenhändigen Schreiben oder durch den Grafen Cobenzl Nachricht zu geben, und wären ihr zugleich die Ursache zu sagen, warum bey den vorliegenden Umständen eben diese und keine andere Besitznehmung gewählet worden und hat gewählet werden können.

C) dem Grafen Cobenzl wäre zugleich aufzutragen, die Conventionsmässige stipulation mit dem Petersburger Hofe dahin zu berichtigen, daß wenn wegen der Ruß. oder Unserer erwehnten Besitznehmung die Pforte zu den Waffen greiffen dürfte, von beyden Kays. Höfen der Casus foederis mit allen seinen Wirkungen zum voraus anerkannt seyn, auch zu diesem Ende von Rußland der Pforte die nämliche Declaration wegen Unsrer Besitznehmung gemacht werden soll, welche von Uns wegen der seinigen verlanget und gemacht werden wird.

D) Durch den Internuntius wäre zugleich unmittelbar nach der bewerkstelligten Besitzergreiffung im Allerhöchsten

Nahmen der Pforte die Declaration dahin zu machen, daß diese Besitznehmung keineswegs in einer feindseligen Absicht gegen sie sondern lediglich zu dem Endzweck geschehen sey, um sich einen bey den gegenwärtigen Umständen unvermeidlich nothwendig gewordenen einigermäßigen Ersatz für so viele wichtige und gegründete Ansprüche zu verschaffen, die man à charge der Pforte hätte, und über welche man sich mit ihr freundschaftlich einzuverstehen eben so sehr wünschte, als man bedauern würde, wenn man gezwungen werden sollte diese Ansprüche in ihrem weiteren Umfange durch andere Wege gelten zu machen.

2do ist dermalen in dem Rußischen Rescripte von der bestimmten Besitznehmung der Krimm, der Insel Taman, und der Cuban nur in dem Falle die Rede, wenn ungeachtet derselben der Friedensstand mit der Pforte aufrecht erhalten werden sollte. Allein bey dem erfolgenden Gegentheile wird bereits in dem Rescript an Bulgakoff gesagt que dès que les armes seront levées, le retablissement de la Paix pourra bien exiger de nouveaux sacrifices importans.

Ob nun gleich das Schreiben der Russischen Kaiserinn die ausdrückliche Stelle enthält: la position des affaires générales de l'Europe n'étant plus aussi favorable, qu'elle l'a été il y a un an pour l'execution des grandes vues, que j'avois proposées alors à V. Mté I. La prudence paroit devoir les borner dans le moment present à un Plan moins etendu, et par consequent moins susceptible à exciter la jalousie et l'activité de nos voisins respectifs; *so wird dadurch gleichwohl noch gar nichts eigentliches über die Gränzen dieses Plan moins étendu bestimmet. Da nun diese vorläufige nähere Bestimmung in allem Anbetracht, und besonders auch zu dem Ende nöthig ist, um hiernach verhältnismäßig auch das diesseitige Loos ausmessen zu können, so bestehet ein wesentlicher Punkt der Anweisung für den Grafen von Cobenzl darinn, daß er die Namhaftmachung des eigentlichen Russischer Seits in Absicht führenden Eroberungs Antheils zu dem Ende betreibe, damit auch der dießseitige hiernach proportionirt und durch ein förmliches Einverständnis beyder Theile festgesetzet werden könne.*

3tio Gleichwie es unvermeidlich nothwendig ist, daß man von Seite unsers Hofes gegen Frankreich zu einer kathegorischen Sprache komme, so ist noch dringender erforderlich, daß von Seite Rußlands das nämliche gegen Preussen, und zwar auf

eine solche Art geschehe, damit man eines Theils so viel nur immer möglich eine positiv bestimmte Aeußerung des Königs über das, was man von ihm zu erwarten hat, erhalte, andern Theils aber demselben, ohne Ihn durch eine Art von unzeitigen Drohungen zu reitzen, gleich wohl praecise zu erkennen gebe, daß sich beyde Kaiserl. Höfe nur für einen betrachteten, und dahero in allen Vorfallenheiten mit vollkommen vereinigten ganzen Kräften zu Werke gehen würden.

Daß nun eine solche Russische Insinuation in Berlin bald bewerckstelliget werde, hätte Graf Cobenzl gleichfalls sorgsam zu betreiben.

4to Nachdem jedoch zugleich auf die möglichsten übelsten Fälle, folglich auf einen wirklichen Preußischen Bruch fürgedacht werden muß, so ist unumgänglich nothwendig daß insonderheit auf den letztern Fall die Verbindlichkeiten des Russischen Hofes gegen uns so positiv, so deutlich, und so stringirend ausgedrücket werden, als es nur immer menschlicher Weise geschehen kann. Dieser Endzweck wird nun hauptsächlich durch folgende Stipulationen zu erreichen, und so viel thunlich sicherzustellen seyn:

A) Im Falle einer oder der andere der beyden Kaiserlichen Höfe von dem König in Preußen directe angegriffen, oder aber von demselben zu seiner eigenen Vergrößerung gegen den feyerlich garantirten dermaligen Besitzstand der Republick Polen etwas unternommen würde, so sollen und wollen alsdann beyde Kaiserl. Höfe den casum foederis unverzüglich anerkennen, und einander, wo möglich totis viribus, wenigstens aber mit dem ansehnlichsten und besten Theile ihrer Macht beystehen.

B) Um diese Verbindlichkeit sicher, vollständig und ohne Verzug erfüllen zu können, sollen und wollen beyde Kaiserl. Höfe sogleich bey Existirung der vorerwähnten Fälle mit der Pforte einen Frieden oder Waffenstillstand zu Stande zu bringen sich auf das wirksamste angelegen halten, und dabey auf nichts anders bestehen, als daß dem Ruß. kaiserlichen Hof der Besitz von der Krim, Taman und Cuban, dem Kaiserl. Königlichen aber sein dagegen stipulirtes Aequivalent verbleibe.

C) Wäre auf diese Bedingnis der Friede oder ein Waffenstillstand bey der Pforte unmöglich zu bewerkstelligen, so sollen und wollen beyde Kaiserl. Höfe inzwischen, und in so lange bis sich die Pforte zum Ziel legen dörfte, den Krieg gegen dieselbe

lediglich defensive und auf eine solche Art fortführen, daß sie einer Seits sich blos in dem Besitze ihres erwähnten Looses erhalten, und die anderweitigen Gränzen ihres Gebiethes gegen etwaige Türkische Einfälle decken, andern Theils aber zugleich ihre Hauptmacht gegen den König in Preussen, als den gefährlichsten gemeinsamen Feind verwenden können.

D) In eben diesem Falle sollen und wollen die zwey Kaiserl. Höfe einer ohne dem andern, und beyde in so lange keinen Frieden eingehen, als sie nicht die eclatanteste Genugthuung für das vergangene und die vollständigste Sicherheit für das Künftige erhalten, folglich die Preußische Macht auf ihre vorige Gränzen und extra Statum nocendi gesetzt haben. Ueber das dießfällige specificum der beyderseitigen Indemnisation und Convenienz behalten sich beyde Kaiserliche Höfe vor, nach den bereits überhaupt angenommenen Grundsätzen der vollkommensten Gleichheit und Reciprocität sich einzuverstehen.

E) Überhaupt setzen beyde Kaiserlichen Höfe zur unabweichlichen Richtschnur, daß sie mit dem vollkommensten Concert und mit vereinigten Bearbeitungen unausgesetzt bemüht sein werden, alle den vorerwähnten Endzweck erleichtern könnende Hülfsmittel, wo, und von welchem Hofe sie immer zu erhalten seyn dürften sich zu verschaffen und bestens gelten zu machen.

Ad tertium. Nach allem diesem bleibet noch die letzte Frage zu erörtern übrig, was nämlich gegen Frankreich für eine Sprache zu führen sey.

Hiebey kömmt es zuforderst auf die Praeliminar question an, ob gedachtem Hofe unsere geheime Verbindung mit Rußland nunmehro ohne weiterem zu eröffnen sey?

Vorausgesezt, daß der allerhöchste Entschluß gefasset wird, mit Rußland causam communem zu machen, kann unsere erwähnte Verbindung ohnehin um so weniger ein Geheimnis bleiben, weil wir widrigen Falls nicht einmahl den legalsten titulum öffentlich gelten machen könnten, gegen die Pforte die Waffen zu ergreifen.

Diese vertrauliche Eröffnung an Frankreich scheinet also nicht nur in Allem Anbetracht räthlich, sondern selbst unumgänglich nothwendig zu seyn, und dürfte solche einen im ersten Augenblicke zwar unangenehmen, doch in der Folge heilsamen Eindruck, und ein in mancher Rücksicht ersprießliches Nachdenken bei dem Versailler Ministerio veranlaßen.

Uebrigens muß man den vorzüglichen Bedacht hiebey dahin nehmen, dieser Eröffnung eine solche Wendung zu geben, damit einer Seits zwar der Wahrheit im Grunde nicht zu nahe getretten, anderer Seits aber gleichwohl weder die eigentliche Art, wie diese Verbindung zu Stande gekommen, noch ihr wesentlichster Inhalt entdecket werde.

Hieraus ergiebet sich zugleich die weitere Folge, daß das Russisch Kaisl. Rescript an den Fürsten Galitzin mit einigen wenigen Änderungen für Frankreich ostensible eingerichtet, und von dem Grafen Mercy zwar abschriftlich keineswegs hinausgegeben, aber dem Grafen Vergennes in der Gestalt eines unumschränkten freundschaftlichen Vertrauens nicht nur unbedenklich sondern selbst mit gutem Nutzen per extensum vorgelesen werden kann.

Alles dieses vorausgesetzt hätten also die Haupt substantialia der von dem Grafen Mercy gegen den Grafen Vergennes zu machenden Eröffnung in folgenden zu bestehen:

Was wir immer besorget und durch alle mit unseren Umständen nur immer vereinbarliche freundschaftliche Vorstellungen, wo nicht ganz abzuwenden, wenigstens auf weitere Zeiten verschieben zu machen, gesuchet, zu welcher gleichmäßiger Mitwirkung wir auch Frankreich aufgefordert haben, sey nunmehro wirklich erfolget, und dem Fürsten Galizin derjenige Auftrag, welchen er per extensum mitgetheilet, und hierauf Graf Mercy die unverzügliche Weisung erhalten hätte, solchen im engesten freundschaftlichen und allianzmäßigen Vertrauen dem Grafen von Vergennes gleichfalls per extensum vorzulesen.

Der eigentliche Stand der Sachen stelle sich hieraus ohne aller weiteren Erläuterung von selbst dar. Was aber hiebey zuförderst eine nähere Aufklärung nöthig hätte, wäre jenes in dem Rußischen Rescripte, was auf die Aufforderung unseres allianzmäßigen Beystandes sich beziehe.

Diese Aufklärung bestünde nun darin. Es seye dem Französischen Hofe ohnehin bekannt, daß von langen Zeiten her zwischen uns und Rußland traktatmäßige Verbindungen Theils gegen Preußen, und Theils insbesondere gegen die Pforte vorgewaltet hätten. Diese zu erfüllen seyen wir von der Rußischen Kaiserin bey dem Ausbruche des letzten Krieges aufgefordert worden, wir hätten aber den Bestand derenselben damals öffentlich und aus der Ursache wiedersprochen, weil die Russische

Kaiserin während des vorletzten Preußischen Krieges von ihren Verbindlichkeiten gegen uns selbst zuerst abgesprungen wäre, und sich sogar mit unserem Feinde alliirt habe. Mit dieser rechtmäßigen Ursache war damals noch die weitere wichtige Absicht verbunden, dem Rußischen Hofe zur ersten Gründung seiner weit aussehenden Absichten nicht nur nicht selbst verhülflich zu seyn, sondern vielmehr die Verhinderung derselben insoweit als möglich zu suchen. Was wir zu diesem Ende für oft wiederholte dringliche Vorstellungen und Anträge in Frankreich gemacht haben, hierüber könnte sich Graf Vergennes aus den ante actis leicht belehren. Alle unsere dießfällige Bemühungen waren aber ganz fruchtlos. Man hatte in Frankreich keine Ohren um zu hören, und keine Augen, um dasjenige vorzusehen, was nothwendig aus einem so indolenten Betrage und zwar auf eine nach der Zeit nicht mehr reparable Art erfolgen müßte. Der Kaynarschicker Friede war auch wirklich die Wirkung davon, und wurde durch denselben der unmittelbare Grund zu den dermaligen und allen weiteren unaufhältlichen Folgen gelegt.

Unter diesen war auch in Ansehung unsers Hofes zugleich auf einer andern Seite eine der wichtigsten, daß von dem Augenblicke unserer Erklärung über die Nichtgiltigkeit der vorigen Traktaten die allerengste Verbindung zwischen Rußland und Preußen entstanden, der Einfluß dieses letzteren zu Petersburg auf das höchste gestiegen, und gegen uns bey allen Gelegenheiten auf das äußerste mißbrauchet worden ist. Unter unzählichen dießfälligen Beweisen diene der lezte Krieg zum auffallenden Beyspiel, bey welchem wir, wenn er nicht so unverzüglich geendiget worden wäre, ganz unvermeidlich die ganze Rußische Macht zugleich auf den Hals bekommen haben würden, ohne daß wir so glücklich gewesen sind, von Frankreich nur die geringste ernstliche Demonstration zu unseren Gunsten zu erhalten.

In Erwägung aller dieser Umstände würden S^e^ Kaiserl. Majt. in Ansehung desjenigen, was die wesentlichste Wohlfahrt ihrer Monarchie erfordert auf eine ganz unverantwortliche Art sorglos gewesen seyn, wenn sie nicht eine für uns so lethale innerste Vereinigung zwischen Rußland und Preußen wo möglich zu zertrennen, und zwischen uns und Rußland das vorige Sistem wieder herzustellen sich bemühet hätten. Dieses sey nun bald nach der mit der Russischen Kaiserin gemachten persönlichen Bekanntschaft wirklich erfolget, und zwischen beyden Souverainen

die eigenhändige Versicherung ausgestellet worden, daß Sie die vorhinigen Tractaten und namentlich jene in Absicht auf die Pforte für künftige Zeiten als festbestehend unter Sich anerkennen und beobachten wollen.

Wenn aber auch diese Wiedererneuerung der Tractaten nicht geschehen wäre, oder von uns hierauf keine Rücksicht genommen, und bey einem wirklich entstehenden neuen Kriege die Anerkennung des Casus foederis verweigert werden wollte, so müßte doch allemal hiebey dasjenige von uns in vorzügliche Ueberlegung genommen und befolget werden, was nicht nur unser wesentlichstes Staats-Interesse, sondern selbst unsre gegenwärtige und künftige Conservation unumgänglich erfordert.

Da in dem gegenwärtigen Augenblicke sonder allem Zweifel der von Rußland angekündigte Streich bereits ausgeführet, und die Krim, die Cuban und die Insel Taman in versicherten Besitz genommen ist, so seheten Seine Kaiserl. Majt. Dero Orts nicht einmal eine physikalische Möglichkeit, wenn Sie auch wollten, dieses allschon geschehene Uebel zu repariren, die Russen aus dem Besitz dieser Länder zu vertreiben, und solche gegen eine abermalige Eroberung sicher zu stellen.

Wenn aber auch hiezu gegen alle ihre Erwartung und Begriffe wirklich hinlängliche Mittel ausgedacht werden könnten, so stehet Sr Kajs. Majt. eine andere moralische Unmöglichkeit entgegen, Sich wider Rußland feindlich an Laden zu legen, und in dem nämlichen Augenblicke die unmittelbare Gelegenheit zu der unvermeidlichen engsten Wiedervereinigung zwischen Rußland und Preußen selbst zu geben.

In dieser dringenden Collision erfordert zugleich Ihr wesentlichstes Staats-Intereße und selbst Ihre eigene Conservation das Gleichgewicht zwischen Ihnen und Rußland eben von dieser gefährlichsten Seite aufrecht zu erhalten, folglich eine so wichtige Acquisition dem Russischen Hofe nicht zuwachsen zu lassen, ohne sich wenigstens ein einig mäßiges Aequivalent dafür zu verschaffen.

Um nun eines Theils diesen Endzweck zu erreichen, andern Theils aber gleichwohl noch die Möglichkeit der Vermeidung eines wirklichen Krieges und der hieraus zu besorgenden weiteren Folgen offen zu erhalten, sehen Seine Kais. Majt. kein anderes Mittel als die Moldau und die Wallachey als ein nicht unmittelbares türkisches und solches Gebieth, wo keine Vestungen

keine Moscheen etc. sind, und welches zugleich für alle nicht vorzusehende mögliche evenemens eine vortheilhafte Lage in dem Rucken der Russischen Operationen darbiethet, in Besitz zu nehmen, und der Pforte dasjenige declariren zu lassen, was oben bey der zweyten Abtheilung ad 1^mum^ sub lit. D erwehnet worden.

Seine Kaiserl. Majt. wünschten nichts sehnlicher, als daß hieraus kein wirklicher Krieg entstehen, sondern Mittel gefunden werden möchten, die Pforte zu vermögen, daß sie in Rücksicht ihrer Umstände und der für sie zu besorgenden noch weit lethaleren Folgen, diese beyderseitige Besitznehmung wo nicht förmlich avouire, wenigstens passive connivire.

Sollte aber auch dieses zu erhalten keine Möglichkeit und der Krieg hierdurch schlechterdings unvermeidlich seyn, so könnten und wollten Seine Kaiserl. Majt. nicht bergen, daß alle vorerwehnte Betrachtungen, und besonders die Rücksicht, die Sie auf die Conservation des Gleichgewichts, und ihrer hievon unmittelbar abhangenden Selbsterhaltung unvermeidlich zu tragen hätten, Sie in die absolute Nothwendigkeit setzten, an dem Krieg Theil zu nehmen, um Sich nach Maaß der Russischen Acquisitionen bey ihren gerechten Ansprüchen gegen die Pforte ein proportionirtes Aequivalent gleichfalls zu verschaffen.

Was Seiner Kays. Maytt. in dieser nothgedrungenen Lage noch das tröstlichste sey, bestünde darin, daß, wie es zum Theil aus dem Rußischen Rescripte an den Fürsten Galizin und deßen Beylagen nicht undeutlich, aus einem zu gleicher Zeit von der Russischen Kaiserin erhaltenen kurzen eigenhändigen Schreiben noch viel positiver erhellet, die Absichten des Petersburger Hofes auf den Umsturz des Ottomanischen Reiches in Europa keineswegs gerichtet sind. Gleichwie es nun an Seiner Kais. Majt. ganz gewiß nicht fehlen wird, die Sache bey diesen Gränzen zu erhalten, so werden Allerhöchst Dieselben auch ganz gerne alles dasjenige geschehen lassen, was Frankreich hierzu auf eine oder die andere Art behilflich beyzutragen seinem Intereße und den Umständen angemessen finden dürfte.

Ob nun gleich Seine Kais. Majt. keineswegs zweifeln, daß sich der französische Hof durch eine unpartheyische Beherzigung aller vorerwehnten Umstände und Beweggründe, in die Stelle des unsrigen setzen, daß er in dieser Lage die diesseitigen Grundsätze und Maaßnehmungen als unvermeidlich nothwendige

Folgen unsrer äusserst complicirten Situation betrachten, daß er an unserm Platze selbst unmöglich anderst handeln, daß er endlich auch sein unmittelbares eigenes Intereße damit wesentlich verknüpft erkennen wird, daß sein so getreuer so nützlicher Alliirter das bisherige Gleichgewicht gegen Rußland nicht ganz verliere, die unschädlichste türkische mit der bedenklichsten Russischen Nachbarschaft nicht ohne Sicherstellung einer hinlänglichen Vormauer verwechsle, und solchergestalt auf einer Seite durch das unmittelbare Russische, auf der andern aber durch das Preussische Uebergewicht gedrückt, der imminentesten Gefahr in Ansehung seiner Selbsterhaltung Preis gegeben werde, so hätten doch Allerhöchst dieselben diesem allem ungeachtet dem Grafen Mercy den gemessenen Befehl gegeben, alles obige ohne dem geringsten Rückhalt dem französischen Hofe zu eröfnen, und sich von ihm eine aus gleicher freundschaftlicher Offenherzigkeit fließende deutliche bestimmte und kathegorische Äußerung zu erbitten, wie derselbe alles dieses ansehe, und was Seine Kais. Majestät von ihm hierinfalls zu erwarten oder nicht zu erwarten hätten. Wobey übrigens Graf von Mercy in Gemäßheit des ihm zugekommenen Auftrages nicht bergen könnte, daß Seine Kais. Majt. unter allen möglichen hieraus entstehen könnenden Folgen für das Fundamental-Interesse und selbst für die Aufrechterhaltung Dero Monarchie keine nachtheiligeren kennten, als der Russischen Vergrösserung mit den Händen in der Schooß ruhig zuzusehen, und daß Sie Sich zugleich in der absoluten Unmöglichkeit solche zu verhindern befänden, den einzigen Fall ausgenommen, wenn sich Frankreich nicht nur mit allen möglichen efforts unmittelbar gegen die Russischen Unternehmungen verwenden, sondern auch gegen den König in Preußen totis viribus Beystand leisten, und sich folglich einem Plane fügen wollte, der nach aller moralischen Gewißheit dahin führte, die Preussische Macht ein für allemahl auf ihre vorige Gränzen zurückzusetzen.

— — —

Denkschrift des Fürsten Kaunitz.

Considérations.[1]

1° Sur le Systéme de l'alliance des deux Cours Imp^les^,

2° Sur leur alliances respectives avec d'autres Puissances,

et 3^tio^ Sur ce qui est de leur intérêt relativement au systéme politique des autres Etats de l'Europe les plus considérables.

Alliance des deux Cours Imp^les^.

L'alliance des deux Cours Imp^les^ a des prérogatives, qui n'existent et ne peuvent se retrouver dans aucune autre.

Leur position topographique les met en état de pouvoir s'entresecourir au besoin avec bien plus de promptitude et d'efficacité que ne le pourroit tout autre allié; et cette même circonstance les mettant à portée des acquisitions reciproques qu'elles pourront vouloir se procurer, ainsi que des compensations à établir entre elles, il ne peut jamais arriver, que l'intérêt d'état de l'un puisse exiger qu'il mette obstacle aux avantages de l'autre. Bref, les deux cours Imp^les^ sont des alliés qu'aucune d'elles ne peut remplacer par un autre, et il est évident par conséquent, qu'il leur convient d'envisager leur alliance comme inséparable à jamais de l'intérêt essentiel des deux Monarchies.

La Porte Ottomanne, et la maison Roy^le^ de Brandebourg, depuis qu'elle est parvenue à s'élever au rang des principales Puissances de l'Europe, sont leurs ennemis naturels.

La première, par principe de fanatisme réligieux, et par ce qu'elle doit regarder comme tels deux Puissances voisines,

---

[1] Am 12. Februar 1787 übersendete Kaunitz dem Kaiser diese Denkschrift, welche der Czarin beim Abschied von Catharina überreicht werden sollte. (Kaunitz an Joseph bei Beer, S. 246.) Philipp Cobenzl theilte dieselbe am 10. April 1787 dem Grafen L. Cobenzl mit und bemerkte: Der Kaiser sei nicht gesonnen, dem Wunsche des Staatskanzlers zu entsprechen, da sie nur Allgemeinheiten enthalte.

lesquelles conjointement et même séparément doivent lui être très formidables. A la seconde, parce qu'elle ne peut pas se dissimuler que les deux cours Imp[les] dans leur état de puissance, peuvent la faire rentrer dans la classe d'où elle est sortie par la paix de Breslau et des suivantes, pour le malheur du systéme général de l'Europe, dont elle a derangé toute l'organisation; et qu'elle doit regarder par conséquent comme la base fondamentale de sa politique et un principe immuable de son intérêt, non seulement de ne concourir, ni même de consentir à jamais à rien de ce qui peut leur être avantageux; mais même de s'y opposer en toutes occasions, par tous les moyens, qu'elle sera dans le cas de pouvoir employer, de les attaquer même, lorsqu'elle croira pouvoir le faire avec vraisemblance de succès, ainsi qu'elle ne l'a déjà que trop fait par le passé; pour diminuer si elle le peut, leur puissance et ses propres dangers; tandis qu'en attendant elles les tient dans une gêne continuelle, et les oblige à s'épuiser par une dépense énorme pour l'entretien des armées considérables, que les siennes les forcent à avoir constamment sur pied.

Ces deux Puissances sont donc bien manifestement les ennemies naturelles des deux Cours Imp[les]; et ce qui s'en suit, c'est, qu'elles ont un intérêt bien parfaitement commun à les envisager constamment comme telles; à étre toujours parfaitement en mesure vis-à-vis d'elles, et à saisir la première occasion qui pourra se présenter, pour les mettre hors d'état de pouvoir l'être, ni ouvertement, ni sous le manteau.

La Puissance prussienne surtout, tant et aussi longtems qu'elle ne sera pas rentrée dans ses anciennes bornes, sera toujours un obstacle insurmontable à tout ce que l'on voudroit et seroit d'ailleurs dans le cas de pouvoir entreprendre avec vraisemblance de succès, et cela même dans le cas, auquel d'autres grandes Puissances se trouveroient en guerre, et par là hors d'état de pouvoir s'opposer à ce que pourroient vouloir exécuter les deux Cours Impériales; et il paroit s'en suivre nécessairement:

Qu'en pareille occurrence il faut qu'avant toute autre entreprise elles réunissent leurs forces pour faire rentrer la cour de Berlin dans ses anciennes bornes; après être convenues préalablement d'un Traité de partage équitable; et que ce ne soit qu'après que cela sera fait, qu'elles mettent la main à

l'exécution d'autres projets, qu'elles ne manqueront pas en ce cas, au lieu qu'Elles les manqueroient certainement dans le cas contraire, et qu'elles ne pourroient pas même les entreprendre, sans exposer non seulement leur Dignité mais même leur propre sureté.

Alliances des deux Cours Imp[les] avec d'autres Puissances.

La Maison d'Autriche est l'alliée de la France. Son Traité défensif avec elle se trouve avoir, indépendemment de l'utilité commune et inhérente à tous les traités de ce genre, de la défense mutuelle, de très grands avantages réciproques, que l'une et l'autre des parties contractantes ne pourroit retrouver dans aucun autre allié.

La France y retrouve tranquillité et sureté parfaite pour toutes ses possessions en Europe de la part de la Cour de Vienne, et elle peut moyennant cela, sans aucun risque, reverser sur la Marine une partie considérable des moyens, que ci-devant elle étoit obligée d'employer en paix et en guerre à l'entretien de ses forces de terre, qui devenoient moyennant cela insuffissants pour l'un et l'autre de ces objets, et qui en échange la mettent aujourd'huy en état de pouvoir soutenir un pied de marine qui peut faire face à celle de l'Angleterre.

La Maison d'Autriche retrouve de son coté, dans cette Alliance, égale sécurité de défense dans le cas du traité, égale tranquillité et sureté pour toutes ses possessions de la part de la France, et par là la faculté de pouvoir tenir toutes ses forces rassemblées, et de pouvoir les employer contre les ennemis qui lui sont communs avec l'Empire de Russie.

Des avantages réciproques aussi éminents paroissent devoir répondre, de l'indissolubilité de cette alliance, parce qu'il y auroit trop à perdre de part et d'autre en l'abandonnant. Elle est d'ailleurs en même tems, comme l'on vient de l'observer, de l'utilité la plus évidente aux liaisons des deux Cours Imp[les], et elle leur est moyennant cela presqu'aussi avantageuse à l'une qu'à l'autre.

La Russie de son coté est l'alliée du Roi de Prusse; et ce n'est pas à beaucoup près tout de même, à ce qu'il semble; le fait jugé avec la plus grande impartialité.

Elle pouvoit peut-être se justifier jusqu'à un certain point pendant l'interruption des anciennes liaisons entre les cours de Petersbourg et de Vienne; mais depuis leur heureuse réunion, non seulement elle n'est plus motivée, mais elle paroit même ne plus pouvoir avoir lieu dans l'état actuel des choses; par la raison qu'il n'est pas possible de pouvoir regarder et traiter comme son Allié celui, qui, par les raisons incontestables observées ci-dessus, on ne peut envisager que comme son ennemi, et même son ennemi naturel et nécessaire.

D'ailleurs la Russie ne peut retirer aucun avantage de cette alliance; parceque jamais le Roi de Prusse, retenu par la crainte fondée des forces de la Maison d'Autriche, ne hazardera ni ne peut hazarder de se dégarnir vis-à-vis d'elle et par conséquent d'employer jamais ses armées en faveur de la Russie, ni même pour sa défense.

Cette alliance lui est donc tout au moins parfaitement inutile; mais il y a plus: elle est manifestement contraire à l'objet, qui doit lui être commun avec la Maison d'Autriche, si elle veut ne pas se faire illusion sur l'accomplissement indispensable de cet objet, qui seul peut rendre possible ce qui ne le sera jamais sans cela; et il semble par conséquent, que, le terme du traité expiré, il est très fort de l'intérêt de la Russie de ne pas le renouveller; tout comme au contraire il est de l'intérêt commun des deux Cours Impériales de maintenir le Traité de Versailles.

Intérêts des deux Cours Imp[les] relativement au sistéme politique des autres Etats de l'Europe les plus considérables.

Le moment le plus propre à entreprendre ce qu'il y a de plus intéressant pour les deux Cours Imp[les], c'est à dire, de réduire leurs ennemis communs au point de ne plus pouvoir leur être formidables, ou au moins incommodes, ce sera sans doute celui, auquel la France et l'Angleterre pourront se retrouver engagées dans une nouvelle guerre.

Il seroit très-facheux par conséquent que ces deux Puissances revinssent de l'idée d'une opposition nécessaire et naturelle de leurs intérêts; et que sentant, comme elles paroissent l'entrevoir déjà, qu'elles se sont peut-être un peu trop

exagerée, elles ne se déterminent plus tôt ou plus tard, à se réunir par un traité d'alliance, ainsi qu'elles viennent de se rapprocher déjà considérablement par leur traité de commerce.

Il est trés intéressant par conséquent pour les deux Cours Imp[les] de ne rien faire au monde, qui pourroit y contribuer; mais au contraire de tâcher de fomenter et entretenir leur rivalité par tous les moyens qui peuvent être en elles.

Il est également que l'Empire de Russie s'assure autant qu'elle le pourra de la cour de Copenhague et qu'elle entretienne sa méfiance et sa jalousie contre la Cour de Stockholm et celle de Berlin.

Il l'est de même que l'Empereur Roi de Hongrie et de Boheme tâche de gagner et de s'attacher autant qu'il le pourra les plus considérables des Princes de l'Allemagne.

Et il l'est finalement que les deux Cours Impériales ne changent rien à leur façon d'être vis-à-vis de celle de Berlin, dont le systéme, ennemi à leur égard, ne peut jamais cesser tout au plus qu'en apparence, quelque soit le Prince sur le thrône prussien; et auquel il leur importe par conséquent de laisser accumuler ses torts vis-à-vis d'elles, pour se conserver et augmenter même le droit de s'en venger lorsque l'occasion pourra s'en présenter.

Et il est essentiel enfin que par leur finances, leur crédit et l'état de leurs armées, elles soient constamment à même de pouvoir se prévaloir des occasions d'un moment à l'autre.

On a taché devoir et d'exposer dans ce précis de considérations, avec une parfaite impartialité, ce que l'on a cru être de l'intérêt commun des deux Cours Impériales vû en grand; mais on ne les en soumet pas moins au jugement supérieur, auquel elles doivent l'être.

Vortrag des Fürsten Kaunitz

vom 29. December 1789.

Die Niederländische Rebellion, unsre Finanz- und sonstige innerliche Umstände, die dadurch sehr vergrösserte Gefahr eines Preussischen Angriffes müssen natürlicher Weise unsern Wunsch und unsre Bearbeitungen verdoppeln, uns von Seite der Türken Ruhe und Sicherheit zu verschaffen, damit wir in Stand gesetzt werden, wo nicht alle, doch unsre Hauptkräfte gegen Preußen und zwar für künftiges Jahr so zeitlich als möglich zu concentriren, und diesen Hof entweder von einem wirklichen Bruche abzuhalten, oder falls er sich gleichwohl hierzu entschließen sollte, ihm mit aller möglichen offensiven vigeur zu begegnen.

Die Verdopplung dieses Wunsches, und dieser Bearbeitungen gründet sich hauptsächlich auf die supponirte Unmöglichkeit, uns im künftigen ersten Frühjahre, in einem respectablen und nothdürftig hinlänglichen defensionsstand gegen Preussen zu setzen, zugleich aber ebenso zeitlich Orsova wenn es diesen Winter nicht fallen sollte, wegzunehmen, unmittelbar hierauf Vidin zu belagern, zu erobern, und uns dadurch in eine solche Lage zu setzen, in welcher wir sonder allem Zweifel im Stande seyn würden, den Frieden mit den Türken nicht zu unterhandlen, sondern binnen ganz kurzer Zeit nach dem Beyspiel zu Kajnartzik zu dictiren, und nach solchen alsogleich alle unsre Kräfte gegen Preussen allein zu verwenden.

Sollte diese supponirte Unmöglichkeit als ungezweifelt reell selbst in dem Falle gefunden werden, wenn wir hinlängliche Sicherheit erhielten, daß die Russen ebenso frühzeitig an der unteren Donau und über solche operiren eben dadurch aber die Türken in die absolute instantanische Nothwendigkeit eines Friedens zu versetzen mithelfen, und zugleich mit einem Truppen-Corps gegen Polen Fall machen werden, so bleibt nichts anders übrig, als keine Zeit für alle jene Einlei-

tungen zu verlieren, die uns Ruhe und Sicherheit gegen die Pforte verschaffen, folglich auch sobald als möglich uns in Stand setzen können, alle unsre Kräfte gegen Preußen zu vereinigen.

Ruhe und Sicherheit gegen die Pforte kann uns auf eine zweyfache Art verschaffet werden, entweder durch einen Frieden, oder durch einen Waffenstillstand.

Daß der Frieden in allem Anbetracht einem Waffenstillstande weit vorzuziehen seyn würde, wenn er auf eine anständige leidentliche Art bald zu erhalten wäre, unterlieget keinem Zweifel.

Der Frieden müßte aber wie gesagt bald erhalten werden können. Denn wenn er wirklich in re, aber zugleich nicht in tempore zu erhalten stünde, so wäre hieraus zu besorgen, daß wir nicht zeitlich genug gegen Preussen mit hinlänglichen activen Kräften würden operiren können.

Diese sonder Zweifel wichtige Betrachtung hat die einsweilige Sistirung der Uebergabe an den Belgrader Tefterdar des von Seiner Excellenz dem Commandirenden H. Feldmarschallen Freyh. v. Loudon erlassenen hier beyliegenden Antwortschreibens auf die nebenkommende Zuschrift des Groß-Veziers, und zugleich die weitere Deliberation veranlaßt, ob und wie solches abzuändern und der gegenwärtigen Lage unsrer Umstände anzupassen seyn dürfte.

Diese Lage von der übeln Seite ist bereits im Eingange kurz geschildert worden, sie hat aber auch eine wirklich gute, und wenigstens eine solche Seite, die entscheidend gut werden kann.

Die gute Seite bestehet darin, daß wegen der perfiden Wendung, welche Preussen mit seiner execution in Lüttich genommen, und mittels welcher es sein Kammergerichtliches Truppenexecutions-Corps in ein offenbares Auxiliar-Corps der Lütticher Rebellen verwandelt hat, nun das ganze Reich gegen gedachten Hof aufsichtig ist, und die angesehendsten Stände besonders Mainz, Trier, Kölln, Pfalz, Sachsen und Hannover gegen denselben den größten gehäßigsten Unwillen hegen.

Jene Seite die entscheidend gut werden kann, bestehet darin, daß sich Seine kaiserl. Majt. entschloßen haben, dem Großbrittanischen Hofe den Antrag einer defensiv Allianz machen zu lassen, und der nämliche Antrag auch ohne allem Zweifel

von dem Rußischen Hofe gleichfalls unverzüglich gemacht werden wird.

Sollte nun dieses offertum von England angenommen werden, welches man binnen 20 bis 24 Tagen sicher wissen wird, so ist nicht nur allein alle höchste Wahrscheinlichkeit sondern selbst alle vernünftige moralische Gewißheit vorhanden, daß unter den erwehnten vorausgesetzten Umständen Preußen keinen Bruch gegen uns wagen, oder doch wenigstens dieses Wagestück nicht sogleich, und mit plötzlichen Leichtsinn unternehmen wird.

Dieses vorausgesetzt kommen in Ansehung eines Waffenstillstandes mit der Pforte noch folgende wesentliche Betrachtungen in reiffe Ueberlegung zu ziehen.

Zuförderst unterlieget gar keinem Zweifel, daß uns ein Waffenstillstand auf wenige Monate oder allenfalls auf ein halbes Jahr gar nicht conveniren könne.

Ein unserm Endzwecke angemessener Waffenstillstand kann kein anderer seyn, als ein solcher der wenigstens auf ein volles Jahr, oder wo möglich auf zwey Jahre geschlossen wird.

Ein Beyspiel eines solchen zwischen Rußland und der Pforte auf zwey Jahre geschloßenen Waffenstillstandes mit Beybehaltung des interimistischen status uti possidetis ist in der Anlage enthalten.

Ferners muß dieser Waffenstillstand von einem oder 2 Jahren auf eine solche Art abgeschloßen werden, daß man sich keiner Gefahr eines Unterbruchs desselben aussetze.

Er kann also nicht auf jene Art abgeschloßen werden, wie es mit dem vorjährigen geschehen ist. Dieser ist von den Türken ohne Bedenken gebrochen, und noch dazu die Schuld des Bruchs auf uns geschoben worden.

Auch selbst ein zwischen zweyen von dem Prinzen Coburg und dem Groß-Vezir Gevollmächtigten Generalen geschlossener Waffenstillstand, ja nicht einmal ein zwischen dem Prinzen Coburg und dem Groß-Vezier unmittelbar zu Stande gebrachter Waffenstillstand könnte und würde uns hinlänglich sichern. Der jetzige Großvezier ist vielleicht schon jetzt abgeändert, oder kann alle Stunde abgesetzt werden; sein Nachfolger könnte und würde, wie er es nach den Umständen für gut findet, das factum seines Antecessoris gutheißen oder mißbilligen, und auf solche Art könnte es uns zu einem ganz unübersehbaren Unheyl gereichen, wenn wir den allergrößten Theil unsrer Macht von

den Türkischen Grenzen ab- und gegen die Preussen gezogen hätten, nachhin aber plötzlich aus einer leicht zu findenden von dem Zaun abgebrochenen Ursache von den Türken auf allen Seiten angegriffen würden.

Ein Waffenstillstand auf ein oder zwey Jahre der uns eine moralisch gewisse Sicherheit geben soll, muß nothwendig durch beyderseits ordentlich und legaliter Gevollmächtigte zu stande gebracht, und nicht nur von Seite des Prinzen Coburg und dem Großvezier ad interim ratificirt werden, sondern auch gleich einem Friedenstractat die förmliche Ratification von Seite Seiner k. Mtt. und des Großsultans erhalten, indem fast alle Friedenstractaten selbst, die man mit der Pforte bishero gehabt hat, im Grunde nichts anders als bloße Waffenstillstände auf eine festgesetzte Anzahl von Jahren sind.

Es erhellet also hieraus zur Genüge, daß alle requisita eines Friedenstractats auch zu einen solchen Waffenstillstand von einem oder zwei Jahre, dem man mit Zuversicht trauen kann, erfordert werden, und daß es im Grunde einerley ist, ob man einen Frieden selbst, oder aber einen Waffenstillstand von der Art, der uns einzig conveniren kann, einzuleiten suchet, nur waltet hiebey der Unterschied ob, daß natürlicher Weise ein solcher Waffenstillstand in kürzerer Zeit wird zu stande gebracht werden können, als der Frieden selbst sich bewirken lassen dürfte.

Nach Voraussetzung alles obigen, und um in einem den vorliegenden Umständen angemessenen Mittelwege zu Werke zu gehen, glaubte man das räthlichste zu seyn, das vorhin erwehnte Schreiben Seiner Excellenz des H. Feldmarschalls Freyh. v. Loudon an den Groß-Vezir mit Weglassung und Hinzusetzung desjenigen, was sich in gedachten Schreiben angemerkt findet, abzuändern, mit solchen den Hofdollmetsch Stürmer nach Belgrad abzuschiken, durch ihn den Defterdar unter dem äusserlichen Vorwand einer dem Groß-Vezier zu bezeigenden reciproquen Rücksicht begleiten zu lassen, und denselben mit einer geheimen Instruction zu versehen, deren Hauptendzweck darin bestünde:

Daß er zuförderst erforsche, ob es nicht möglich seyn dürfte zur unverzüglichen Einleitung und zum baldigsten Schluß eines anständigen Friedens zu gelangen.

Daß er den Groß-Vezier über die dießfälligen Bedingnisse zur Sprache zu bringen suche.

Daß er wenn er sehen sollte, mit dem Frieden selbst, und mit dessen baldigster Bewirkung sey nichts zu thun, einen Waffenstillstand von zwey Jahren nach dem vorallegirten Beyspiel sogleich in Proposition bringe.

Daß er, wenn der Groß-Vezier sich hierzu geneigt zeigen sollte, sogleich die Einleitung treffe, damit entweder der Groß-Vezier unverzüglich einen legaliter Bevollmächtigten in das Hauptquartier des Prinzen Coburg, oder dieser letztere einen gleichen in das Hauptquartier des Groß-Vezirs schicke.

Daß dieser Waffenstillstand von ihnen unter der Beybehaltung des uti possidetis und unter den von Seiner Excellenz dem Commandirenden Feldmarschallen Freyh. v. Loudon bestimmten modalitäten wegen Orsova ordentlich abgeschloßen, von dem Prinzen Coburg und dem Groß-Vezir ratificiret, und in dieser Ratification die unverzügliche Nachtragung der Ratification Sr Kays. Matt. und der Pforten ausdrücklich versicheret werde.

Sollte der Groß-Vezir gegen einen Waffenstillstand auf zwey Jahre Anstände machen, sich aber für einen Waffenstillstand auf Ein Jahr geneigt zeigen, so wäre solcher zwar nicht zu verweigern, aber auch nicht augenblicklich einzugestehen, sondern in Suspenso zu lassen, und mit der Unterhandlung eines zweyjährigen Waffenstillstandes nur in so lange fortzufahren, bis wir wissen, wie wir in England stehen, und hiernach abgemessene entscheidende Weisungen an den Prinzen Coburg nach Bucharest bringen können. Dieses wird keinen beträchtlichen und bedenklichen Zeitverlust verursachen, weil wir in der Zwischenzeit als Stürmer mit dem Defterdar in Schumla anlangen kann, ganz gewiß über den Erfolg unserer negotiation in London positive Nachrichten erhalten können und werden.

Auf diese Art scheinet alles sowohl in re und in tempore, als der Vereinbarung der vorliegenden Umstände gemäß eingeleitet, besonders aber die Haupterforderniß erfüllet zu seyn, daß wir zu einem solchen Waffenstillstand, welchen die Türken mit einem eigenen specifiquen Ausdrucke Muhadenet benennen, gelangen, dem man mit moralischer Gewißheit trauen kann, da jeder andere, ohne den angezeigten Requisiten so beschaffen seyn würde, daß man auf dessen gesicherten Bestand wenig oder nichts dürfte bauen können.

Denkschrift L. Cobenzl's.

Réflexions sur l'état présent des affaires.[1]

Une des règles principales en politique c'est pour juger sainement de la conduite, et des intérêts d'une Cour de se mettre à sa place avec la plus parfaite impartialité et d'examiner ainsi ce qui lui convient.

Qu'on se mette donc un instant à la place de la Russie, et qu'on examine sa position. On trouvera une Puissance, qui naguères avoit tout à craindre de l'irruption des Tartares, qui pour s'en defendre avoit été forcé de construire des lignes jusqu'a 300 verstes de Moscou, qui aujourdhui est maitresse de tout le pays, qu'habitoient ces mêmes Tartares, qui a une armée si non aussi en ordre, que la notre, et celle du Roi de Prusse, du moins bien supérieure à celle des Turcs, dont toutes les forces sont portées dans le midi de son Empire, à la quelle il ne manque de toutes les possessions, qu'elle s'étoit destinées que la seule ville d'Oczakow et son territoire, qui a à Cherson un train d'Artillerie de siege des plus respectables, à Sevastopol le plus beau port du monde sur la mer noire, une flotte qui n'a besoin, que d'un bon vent pour être en deux fois vingt quatre heures devant Constantinople, et qui n'a rien à craindre de ses ennemis d'aucun coté, ajoutés à cela un excédant de revenus sur sa depense de quelques milliones de roubles par an excédant, qu'en tems de guerre on peut augmenter considérablement avec un peu d'économie.

Je ne dis pas que les forces de la Russie soient suffisantes pour prendre Constantinople, et chasser les Turcs de l'Europe, opération toujours difficile, quand il faut attaquer un peuple dans ses foyers. Mais toujours est il sûr, que la Russie est

---

[1] Aus einem Schreiben Philipp Cobenzl's an Ludwig Cobenzl ist ersichtlich, dass diese Arbeit im August 1787 in Wien einlangte.

assez forte pour se présenter avec sa flotte devant Constantinople, bruler une parti de la ville, y répandre la consternation, prendre en même tems Oczakow avec ses trouppes de terre, et forcer les Turcs, à lui céder cette place et son territoire, en se croyant même très heureux d'en être quitte à si bon marché.

Examinons ensuite ce que raisonnablement on peut attendre de l'Allié le plus intime, et le plus loyal, en mettant de coté les grands mots de reconnoissance, d'attachement personnel, qu'on prononce sans cesse, mais qui en politique le cédent toujours à celui d'interêt.

1° Si vous étes attaqués, de faire cause commune avec vous contre vos ennemis.

2do Si vous avés quelque vue de conquête de vous aider également de ses services et de ses forces.

3° de vous offrir un équivalent convenable, et tel que vous pouvés le désirer pour le cas, où lui a quelque conquête en vue.

Voila je crois, à quoi se borne tout ce qu'on peut espérer d'une puissance amie. Mais d'imaginer que dans le moment, où elle peut faire une conquête qui lui convient, sans avoir rien à craindre de qui que ce soit, et avec toute probabilité de réussite, elle abandonnera cette idée uniquement parcequ'il ne convient pas à son Allié ou de prendre lui même ou de laisser prendre, c'est absolument se repaitre d'une chimère, qui ne sera jamais realisée.

Le ferions nous nous même en cas pareil, et dans le tems de notre plus grande intimité avec la France; s'il s'etoit présenté une occasion de ravoir la Silésie, l'aurions nous laissé échapper uniquement parcequ'il ne convient pas à la Cour de Versailles de prendre un équivalent et qu'elle ne pouvoit empêcher d'agir tous seuls. Or s'il est vrai de dire en morale, ne faites pas aux autres, ce que vous ne voudriés pas, qu'on vous fit, il l'est tout autant de dire en politique, ne pensés pas des autres, ce que vous ne feriés pas à leur place.

A toutes ces raisons se joint encore l'ambition du Prince Potemkin, auquel il ne manque, pour avoir tout ce, qu'il peut désirer, que des succès militaires, et le grand cordon de Saint George. Après la conquête facile d'Oczakow, si même la guerre traineroit en longueur, il lui seroit aisé de tirer son épingle du

jeu, et de charger quelqu'autre du commandement, afin de ne s'exposer lui même à aucun revers.

Je ferai sans doute de mon mieux pour qu'on s'en tienne le plus longtems possible aux principes de mon instruction, et jusqu'ici je n'ai éprouvé à cet égard aucune contradiction de la part de Besborodko, ni de Woronzow. Pour cette année la disette, et le manque de grains vient à notre secours, mais d'après ce qui est dit plus haut, et qui n'est autre chose que le fruit de mes réflexions pendant le voyage, et lorsque j'étois sur les lieux, je ne puis pas répondre de l'événement.

Quelques moyens, que je mette un usage, pour être instruit à tems des projets de la Russie, si on veut me les cacher, rien ne leur est plus aisé. Il faut bien moins d'attirail pour faire marcher l'armée Russe, qu'aucune autre. Toute est prêt sur les lieux. Lorsque le prince Potemkin est lui même dans ces contrées, il suffit d'un mot de lettre écrit de main propre, ou par Besborodko, au nom de l'Impératrice pour commencer la danse.

On craint que nous n'ayons donné aux Russes des verges pour nous fouetter dans l'affaires de la Crimée. Je crois la chose hors de tout doute, et c'est ce qui arrivera toujours, toute, et quante fois qu'une puissance quelquonque s'aggrandira sans que nous ayons d'équivalent; la seule différence qu'il y a dessus entre des puissances amies, et des puissances rivales, c'est qu'avec les premières on gagne à s'aggrandir en commun, tandis qu'avec les autres nous ne pouvons qu'y perdre.

Nous y perdrions bien d'avantage si les Russes devoient avoir Oczakow, sans que de notre côté il ne nous révint rien, qui vaille la peine. Maitres de tout ce qu'ils ont projetté de conquérir, si une fois ils abandonnoient l'idée de chasser les Turcs de l'Europe, qui dans le fait est contraire à leurs vrais interêts, quelle raison auroient ils de préférer notre alliance à celle de Fréderic Guillaume. Il-leur conviendroit au contraire d'entretenir le plus parfait équilibre entre l'Autriche et la Prusse, qui leur assureroit la plus grand influence sur les affaires de l'Europe.

Dans le cas, où malgré toutes nos représentations la Russie voudroit commencer la guerre, nous n'avons que le choix:

1° de nous y opposer à force ouverte.

2° de rester tranquilles spectateurs.

3° de profiter de l'occasion pour nous emparer de Belgrad et de la Bosnie.

Le premier parti entraineroit nécessairement la réunion des deux cours de Petersbourg et de Berlin et nous feroit perdre pour toujours l'alliance de Russie. Nous serions donc reduits à n'avoir jamais d'autre allié que la France, c'est à dire une puissance qui ne pourra voir notre aggrandissement que d'un oeil jaloux, et dont les intérêts doivent par la nature des choses être en opposition avec les notres. Quel secours pourrions nous en attendre même dans le cas présent, où nos intéréts reciproques seroient aussi réunis que possible, peut être les 24 m. hommes stipulés par les traités; le deficit, et une guerre avec l'Angleterre qui s'uniroit certainement à la Prusse, et à la Russie, ne lui permettroit pas d'en faire d'avantage. Notre position vis-a-vis de la France est telle, qu'elle peut beaucoup pour nous nuire, et très peu pour nous aider efficacement. Sa néutralité est toujours ce que nous pouvons en attendre de mieux.

S'il étoit possible de la faire marcher de nouveau avec 100 m. hommes en Allemagne, comme dans la guerre de 56 rien ne seroit préferable à cet état des choses, mais ou je me trompe fort, ou nous n'avons plus d'espoir de voir renaitre cette position unique que l'habileté du Prince de Kaunitz avoit sçû menager, mais dont les fautes de nos Généraux nous ont empêché de profiter.

Les inconveniens du second parti ont déjà été demontré plus haut, la France pourroit à la verité envoyer une flotte dans la mer noire au secours des Turcs. Mais dès lors la Russie mettroit tout en mouvement pour faire agir l'Angleterre, et qui sait si elle n'iroit pas même jusqu'à renouer pour cela, avec la Prusse amie intime de George III. D'ailleurs l'Impératrice ne nous demande aucun secours contre les Turcs seuls, mais si d'autres puissances interviennent, et que nous restons encore les bras croissés, il n'est pas douteux que l'alliance de deux Cours Impériales n'en soit très rafroidie.

Le troisieme parti est sans doute également sujet à des inconvéniens, qui ne sont pas legers. Il peut entrainer une guerre générale dans laquelle nous aurions contre nous la Prusse, la France, l'Espagne, la Turquie et peut-être la Sardaigne, et nous n'aurions pour nous que la Russie et l'Angleterre, cependant si l'on considère l'état actuel des Finances de le France, il faut croire, que dans ce moment-ci on peut compter

sur sa neutralité ou que jamais on n'ose s'en flatter. La Cour de Versailles nous a montré les dents toute et quante fois que nous avons formé quelque projet à notre avantage, parce qu'elle n'a jamais rencontré en nous de volonté bien soutenûe. Si dans le cas ou elle nous voyoit decidés à tout, elle voudroit cependant rompre l'Alliance, jusqu'ou ses moyens actuels lui permettroient de porter ses efforts. Tout ceci sont des données necessaires pour asseoir un jugement sur lesquels je ne puis prononcer n'en ayant aucune connoissance.

Ce qui seroit sans doute le plus conforme à nos intérêts seroit que la France entra dons les vues des deux Cours Impériales relativement à la Porte, ici on le désire vivement. Reste à voir dans le cas où on lui mettroit le marché à la main, et où on la convaincroit de l'impossibilité de soutenir les Turcs, si elle ne préféroit pas de prendre part au gâteau, à la perte de nôtre alliance et au risque d'une guerre incertaine.

Il est encore à remarquer, que malgré ce qu'on peut nous dire ici, qu'on est d'accord sur la necessité de mettre des bornes à la puissance prussienne. On agira bien plus efficacement à cet égard, si c'est en haine d'une guerre turque que nous en avons une avec le Roi de Prusse, que si elle est dans la nature des choses.

Au reste tout ce qui vient d'être dit prendroit une forme bien differente, si nous étions assés heureux, pour que les troubles d'Hollande fasse naître une guerre soit entre le Roi de Prusse et la France, soit entre les puissances maritimes. Ce seroit là le seul, le vrai moment à saisir pour agir tout à la fois contre Fréderic Guillaume et Abdul Hamid avec la certitude du secours de la Russie, et si non de l'aide de la France du moins de n'en avoir rien à craindre. Mais cet événement seroit si avantageux pour nous, et si contraire aux intérêts de la Cour de Berlin qu'on n'ose pas encore se flatter que tout ce qui se fait présentement, soit autre chose, que des demonstrations.

Mais, me dira-t-on, toujours la guerre, toujours de conquêtes, ce langage sent bien le politique de 34 ans, n'avons nous pas assés de ce que nous possedons, devons nous courrir les risques inévitables des entreprises même les mieux concertées et les plus avantageusement formées. Sans doute, que nous pourrions nous contenter de ce que nous avons si toutes les

autres puissances vouloient en faire autant. Mais on a déja fait voir les inconveniens de l'agrandissement de la Russie.

Qu'il survienne une nouvelle guerre entre la France et l'Angleterre, que celle-ci soit entièrement écrasée, sans qu'il en arrive autant au Roi de Prusse, et la maison d'Autriche n'est plus qu'une puissance du second ordre, entièrement dependant de la France et de la Russie, et n'ayant plus de sureté pour ses propres possessions.

Ostermann an Galitzin

le 15./26. Mai 1784.[1]

Je ne doute point, que le Comte de Cobenzl n'ait déjà informé sa Cour de l'audience, qu'il a eue de l'Impératrice en qualité d'Ambassadeur aussi bien que de l'accueil distingué que S. M. I. lui a fait à cette occasion, et qui a répondu à toute l'étendue de son amitié sincère pour l'Empereur. Sans entrer donc à ce sujet dans de plus grands détails je m'empresse plutôt de mettre V. E. au fait d'une demarche aussi importante qu'agréable pour notre Cour, par laquelle cet Ambassadeur a commencé ses nouvelles fonctions. Elle a consisté dans une communication confidentielle, qu'il a presentée par écrit pour reitérer d'un coté les sentimens invariables de l'Empereur son maitre pour l'Impératrice notre auguste Souveraine, et de l'autre dans une invitation à se concerter eventuellement sur toutes les voyes et moyens qui pourront être nécessaires pour renouveller le systéme politique établi entre les deux Cours Impériales sous feu les Impératrices Elisabeth et Marie Therèse, comme un préliminaire essentiel à l'acheminement de l'execution du Plan plus étendu, dont l'Impératrice et l'Empereur sont convenus dans Leur correspondence particulière. J'ai l'honneur de vous communiquer cy-joint la copie de cette pièce en m'empressant de vous informer, Monsieur, que l'Impératrice a reçu avec la plus vive satisfaction les ouvertures, qui viennent de Lui être faites par ordre de S. M. l'Empereur, et qu'en les regardant comme de nouvelles preuves de la confiance sans bornes, que ce Monarque met dans son amitié, Elle m'a expressement ordonné de vous charger, Monsieur, d'exprimer ces sentiments,

---

[1] Communication confidentielle, qui doit tenir lieu d'insinuation verbale pour soulager la memoire. Vgl. Cobenzl an Joseph, 30. Mai 1784.

ainsi que la satisfaction, avec laquelle S. M. I. a saisi une idée, qui en flattant son amitié personnelle pour S. M. l'Empereur est parfaitement analogue aux intérêts reciproques des deux Monarchies.

Mais en donnant ces assurances avec toute la conviction possible l'Impératrice juge qu'il est préalablement nécessaire d'inviter son allié à entrer avec Elle dans un examen detaillé des changemens que les événemens arrivés en Europe ont apporté au systéme politique des Puissances qui la composent. En consequence Elle désire, que S. M. l'Empereur veuille bien Lui communiquer ses idées sur les nouveaux rapports qui se sont établis entre les différens États de l'Europe par la revolution arrivée dans le gouvernement de la Suède; la foiblesse de l'administration Danoise, le traité de partage de la Pologne, les Colonies de l'Amerique soustraîtes à la domination de l'Angleterre, qui dans son état actuel ne sçauroit plus mettre un frein à la préponderance des différentes branches de la Maison de Bourbon, dont la force s'est encore accrue par le changement arrivé en Hollande depuis la rupture de l'Angleterre avec cette Puissance, qui malgré le dernier Traité de paix paroit s'être livrée maintenant toute entière à l'influence de la France.

Non que de tous ces resultats aucun puisse empiéter le moins du monde sur l'union intime qui doit subsister à jamais entre la Russie et la Monarchie Autrichienne; mais ces revolutions survenue dans la force intrinseque de ces différens États ont nécessairement introduit un autre ordre de choses, d'après lequel on doit calculer, afin de donner aux engagemens ultérieurs à contracter entre LL. MM. II. la solidité, la sanction et la reciprocité nécessaires.

Au reste l'Impératrice se fait un plaisir de reconnoitre que tous ces événemens sont autant de motifs qui La portent à cimenter de plus en plus les liens qui l'unissent avec son Allié; et si Elle désire d'entrer dans l'examen detaillé de tous ces objets, ce n'est qu'à fin de pouvoir seconder plus efficacement les vues de S. M. l'Empereur, en prenant d'avance toutes les précautions nécessaires pour parer aux événemens, que l'état des choses pourroit amener.

Voilà ce que V. E. représentera à Mons[r] le Prince de Kaunitz, à la penetration duquel on rend trop de justice pour douter que ce ministre ne sente lui-même, combien il importe

de combiner les nouveaux liens avec ce même état des choses. Et vous lui temoignerés par Votre empressement à entendre ses réflexions sur ces matières intéressantes le cas, que l'Impératrice fait de ses lumières aussi bien que de son experience consommée, et à quel point S. M. I. est disposée à s'ouvrir confidentiellement sur toutes ces circonstances avec S. M. l'Empereur son allié.

En attendant et jusqu'à ce que l'on parvienne à fixer definitivement les idées sur cet important objet, auquel l'Impératrice apportera toutes les facilités, les engagemens qui subsistent entre les deux Cours Impériales, etayés par les sentimens reciproques des Souverains habitués à ne pas separer Leurs intérêts, sont déjà suffisans pour parer à tous les événemens imprevus, et surtout pour tenir en bride de toute façon l'humeur inquiète et jalousie du Roi de Prusse.

L'Impératrice n'ignore point toutes les menées que ce Prince s'est permise pour contrecarrer et pour faire échouer, si cela avoit dependu de lui, les dernières negociations de Constantinople, et que sans la cooperation efficace de S. M. l'Empereur pour rendre ces même efforts infructueux, Elle ne seroit parvenue à un denouement aussi prompt et heureux de ses affaires. S. M. I. n'est pas moins persuadée que toute la politique du Roi de Prusse se concentre maintenant dans le seul et unique but de susciter des entraves à tout projet que l'intérêt commun de deux Cours Impériales pourroit Leur suggerer et qu'Elle ne se trompe point en supposant que dès à present il travaille déjà à la Cour de France pour reveiller son ancienne jalousie contre la Maison d'Autriche; que cette Cour n'est pas eloignée de s'y prêter et qu'Elle se croit foncièrement intéressée à ne pas le laisser tomber.

L'Impératrice connoit aussi toute l'inquietude que la France a manifestée avant l'arrangement definitif de ses affaires avec la Porte Ottomanne, et S. M. I. ne doute point que lorsqu'il sera question d'en venir à l'éxecution du grand projet concerté entre les deux Cours Impériales relativement à la Turquie, la Cour de France ne manquera pas de se joindre au Roi de Prusse, qui trouvera dans cette alliance un appuy d'autant plus considérable, que quoique l'Angleterre dût naturellement prendre dans de telles circonstances un parti opposé à celui de la Cour de Versailles, nous ne sçaurions en attendre des secours effi-

caces, vu l'État de decadence de ses forces et de ses ressources depuis la dernière guerre, l'instabilité de son Ministère et les vices de son administration.

L'évidence de ces verités demontre la necessité de saisir la première occasion favorable, que le tems et les circonstances ameneront pour ôter à la rivalité du Roi de Prusse son poids et son influence, mais en considerant ce même appui decisif de la France sur lequel ce Prince aura à se reposer, et que cette Puissance ne manqueroit peut-être pas, le cas y échéant, d'amener dans ses intérêts le Roi de Suède, le Roi de Sardaigne et quelques Souverains d'Allemagne, il paroit indispensable de se premunir contre ces differens événemens par un plan préalablement concerté entre les deux Cours Impériales, et dont la confection fera d'autant moins de tort au plan principal, que deux Monarchies comme celle de Russie et d'Autriche qui augmentent en force tous les jours, doivent continuellement prendre de l'ascendant sur une Puissance factice telle que la prussienne, dont tous les ressorts sont trop tendus, et qui en grande partie ne se soutient que par le Génie fertile en ressources de son Souverain, qui dès à present touche déjà à son declin. Votre Excellence trouvera dans cette suite d'observations assés de matière pour convaincre la Cour de Vienne, combien il nous importe respectivement de faire marcher dans cette occurrence toutes choses d'un pas égal; mais en vous expliquant avec Monsr le Prince de Kaunitz Vous ne manquerés pas de réitérer à ce Ministre les assurances les plus fortes et les plus précises sur la résolution constante et inebranlable dans laquelle S. M. I. persiste de donner dans toutes les occasions tout l'essor possible à son amitié pour S. M. l'Empereur et de cimenter de plus en plus une Alliance, qu'Elle envisage comme intimément liée à la gloire et à la prosperité de l'Empire de Russie, et que tous ses sentimens nommément celui de la reconnoissance, dont Elle est penetrée pour ce Monarque Lui rendent doublement précieux tout nouveau lien, qui peut servir à consolider de plus en plus les engagemens qui subsistent entre les deux Cours Impériales. Vous assurés en outre ce Ministre, que l'Impératrice n'a rien tant à coeur que de saisir toutes les occasions de rendre à son Allié des services equivalens à ceux qu'Elle en a reçu.

P. S. Je ne dois pas oublier d'observer à V. E. que Mr le Comte de Cobenzl n'a point remis la pièce cy-dessus mentionnée et ajoutée ici à titre de Note Ministerielle, mais simplement comme un écrit, qui doit tenir lieu d'insinuation verbale et destiné à soulager la mémoire.

Rapport du Drogman de la Porte

sur son entretien secret avec l'ambassadeur de France le 21. Novembre 1784.[1]

En nous trouvant à Terapia avec l'Ambassadeur de France après les cérémonies usitées, il commença à me parler de la sorte:

Les Ambassades qui se font auprès de la P. S. ont ordinairement pour objet l'intérêt de leur profit particulier pour gagner de l'Argent; le mien est tout opposé, car pour vous parler franchement, je suis bien riche, et je ne suis point venu pour gagner de l'argent du tout, mais pour gagner la gloire d'avoir rendu des services réels à une Cour amie et alliée depuis si longtems avec la Cour de France. Mon intérêt particulier et celui de ma Cour n'est autre chose, que de voir la prospérité de cet empire; car l'aggrandissement et le bonheur de l'empire de Turcquie est justement le véritable intérêt de la Cour de France. Ainsi, disoit-il, je suis prêt à tous les services de cette Cour avec tout le zèle que puisse avoir un musulman même; et s'il est nécessaire de verser mon sang encore pour avoir cette gloire, qui m'est si chère, et pour cette seule raison je suis envoyé ici de la part de ma Cour. En partant donc de France, Mr de Vergennes m'a recommandé de m'aboucher avec S. A. le Suprême, et de lui parler franchement sans aucun ménagement, sur les affaires des Russes, et sur leurs desseins nuisibles et ruineux à la S. P. qu'il ne faut jamais se fier à leur traité de paix, qu'ils ne pensent du tout de maintenir; au contraire leur veritable dessein est de trouver l'occasion favorable de faire une irruption sans aucune préalable

---

[1] Von Joseph an L. Cobenzl mitgetheilt. Vgl. das Schreiben vom 22. Januar 1785.

raison par la mer noire dans la capitale pour faire, Dieu préserve, ce qu'ils ont toujours en tête, et ce que l'Impératrice avec Potemkin médite toujours. En conséquence de leur dessein, ils ont fait peindre un Tableau allégorique, qui répresente la ville de Constantinople bloquée et prise par les Russes, et son petit fils Constantin couronné empereur, qui montre avec son doigt les aigles posées sur les tours des Mosquées. Ce tableau a été posé dans la salle de l'appartement de son petit fils publiquement; cela fait voir, qu'elle ne cache pas trop son dessein; ainsi il faut être sur ses gardes, et se mettre en état de défense, par ce que l'ennemi est trop près. L'Impératrice le printems prochain sans faute viendra en Crimée, et Mr Bulgakow ira la joindre pour quelque tems; elle a dessein de mettre ordre à sa marine en Crimée, et de construire des Vaisseaux. La première précaution qu'on doit faire, est d'avoir une flotte formidable pour pouvoir résister à tout événement, et je vois que l'Arsenal est bien depourvu de cela pour avoir une milice maritime. La Cour de France vouloit envoyer 200 Canoniers pour le service de la S. P. ici, mais craignant que le nombre n'en paroisse trop, elle se contenta en attendant de n'envoyer que dix, qui vont venir bientôt. La France est toujours prête de secourir la S. P. comme son amie et alliée, en tout ce qui est possible, et elle sera toujours prête à lui montrer ses sentimens sincères, elle doit cependant de son coté se précautionner toujours, et se mettre en état, comme il faut, de défense.

L'Empereur est en alliance avec la Russie; la France cependant tâchera, et il est à éspérer, de pouvoir détourner cette alliance; l'Empéreur est un homme ambitieux, il fait voir, qu'il aime la guerre, mais il n'a pas assés de courage pour se tenir ferme dans ses resolutions, et quand on lui montre des dens, il a cette bonté de s'appaiser, et à mon avis sur l'affaire de la Bosnie il ne poussera plus outre, et si la Porte se tient un peu ferme, je ne crois pas, qu'il déclare la guerre. Cette idée cependant que je donne à la S. Porte par mon zèle et dévouement véritable; je la recommande au plus grand mystère, et si ce que je vous dis par pure amitié et dévoument alloit être divulgué, vous me feriés le plus grand tort du monde. J'ai l'honneur encore de vous dire que l'alliance que nous paroissons avoir avec la Cour de Vienne, ne doit pas du tout vous effrayer, car l'intérêt général du ministère et du public

de France est le bonheur de la Turquie, et si la Reine de France est encore soeur de l'Empéreur, malgré bongré les François doivent prendre le parti des Turcs en cas de besoin. Il faut encore savoir, que M[r] de S[t] Priest est extrêmement exclu de la bonne opinion du public de France, et de la grace du Roi, pour avoir reçu des présens des Russes, et surtout le cordon et son portrait, tellement que le Roi et tout le ministère est indigné contre lui, et il sera la risée de tout le monde, quand il sera en France. Le Roi est d'autant plus indigné et en colère contre lui, par ce quand on lui a écrit de s'entremettre, ce n'etoit point pour presser tant les affaires et les finir si mal, et à l'avantage des Russes, en en lui reprochant cela, il avoit répondu à la Cour (j'ai la copie de la lettre qu'il avoit écrite, et je puis vous la montrer encore) que l'Impératrice de Russie est une souveraine bien gracieuse, qu'elle l'avoit comblé de politesse, comme après l'affaire finie elle l'a comblé aussi de bienfaits, et qu'il ne pouvoit agir autrement envers une souveraine gracieuse. Cette réponse a fait le comble d'indignation du Roi, et d'abord il a écrit son rappel. Sachés cela pour sûr. Il a écrit après pour corriger la chose, se faisant des excuses mais on n'a plus regardé à ses écrits.

L'Empereur s'occupe à présent de l'affaire de la Hollande, qui paroit être à l'entrée d'une guerre sanglante, je ne crois cependant que ce puisse avoir lieu, mon opinion est, que cela se arrangera. D'ailleurs j'ai reçu des lettres qui me marquent, que la France prépare toute sa marine avec toute la vigueur possible. On a donné ordre aux Amirautés de tenir prêts les Officiers de la marine et d'armer les vaisseaux de ligne, sans qu'on sache le motif; nous verrons ce, que le tems nous montrera.

Pour le Roi de Prusse de l'autre côté, c'est un homme, qui fait fort peu de cas de ses promesses, et c'est pour cette raison qu'il est difficile de conclure avec lui une Alliance; il seroit plus utile à la S. P. de faire une Alliance avec les Espagnols, qui dans un cas de besoin pourroit fermer l'entrée de Gibraltar aux Russes, ce qui est d'une grande utilité à la P. S.

Pour le Roi de Suède en partant de Paris, il m'a recommandé de dire à S. A. le Suprême, qu'on a mal expliqué à la P. S. l'entretien qu'il a eu avec l'Impératrice, comme si c'étoit

une alliance, qu'il auroit fait avec elle. C'est faux, disoit il, jamais je ne ferai alliance avec elle, je suis son ennemi mortel, et toujours ami de la S. P. Je ne souhaite que des occasions pour lui témoigner mon Amitié.

L'Ambassadeur de France en parlant de tout celà, il a commencé aussi d'ouvrir le discours de la navigation de la mer noire, en disant, que S. A. le Suprême est trop eclairé pour pénétrer la necessité de cette navigation par les François, et l'utilité de la chose; tandis que, disoit-il, deux ennemis mortels de la Porte naviguent librement la mer noire, à ses amis et alliés pourtant cette navigation est interdite; je ne presse cependant l'affaire; je prie seulement de refléchir mûrement sur cette affaire et d'agir en conséquence quand il les trouvera à propos.

Au reste je recommande un bon traitement pour les officiers françois, qui sont ici pour le service de la Porte, et pour ceux qui vont venir pour leur donner du courage.

J'ai écrit en Angleterre de me mander par le premier courrier le prix du vaisseau qui s'est vendu ici à Constantinople pour 145 bourses, combien d'argent a reçu le vendeur là pour prix de ce vaisseau, et encore pour les vaisseaux anglois, qui sont ici à présent, combien on a donné d'ordre pour se vendre, et plus encore combien de vaisseaux ont-ils là pour vendre, de quelle grandeur, de combien de Canons et de quel prix, aussi bien que le pris des munitions du guerre. J'espère par là de vous faire savoir bientôt, combien on vous trompe ici.

Rapporto della Conferenza secretta

avuta tra il Granvisirio e l'Ambasciatore di Francia a di 15. Decemb. 1784.

L'Ambasciatore di Francia scusandosi della libertà che si prende di esporre senza riguardo, ma con una certa libertà, in presenza del supremo Visirio le qui sotto specificate sue remarche e considerazioni; e doppo aver detto, che la di lui sincerità e candore non gli permettono di celare cio ch'é la pura verità, diede principio al discorso con dire:

E cosa di somma necessità ed importanza che la S. P. si metta in un buon ordine, stante che le cose sono molto confuse; lo stato delle sue truppe di terra, e specialmente la di lei flotta si ritrovano in gran disordine e confusione. E nel fargli la dimanda il G. V. riguardo a qual cosa lo Stato della flotta ritrovasi in disordine, riguardo alla sua quantità, o pure alla sua qualità e forma.

Rispose l'Ambasciatore: In tutte e due le maniere é in disordine. Le navi Russe (che Iddio ne guardi) in 24 ore possono venire nelle acque di Constantinopoli; si ha qualche mezzo a poterle impedire? In questo caso bisogna usar tutta l'attenzione e diligenza ai mezzi di preservarsi, comme pure fortificare da amendue le parti l'imboccatura, costruire dei propugnacoli nei luoghi, ove si puol sortir fuora dall'imboccatura al mar negro, e per non lasciarli passare piu in qua, costruire dei forni per aver pronto delle balle infuocale a poter perforare e sbucare le navi nemiche. In somma per poter resistere e far fronte al nemico in ogni modo possibile, bisogna ed é assolutamente necessarie di mettersi in un buon ordine. Bisogna far in circa una quarantia di quei scaffi o scialuppe che servano a tirar de'canoni, de'quali i giorni passati si ha fatto vedere

il modello. Sono per venire ora qui da Francia dieci Canonieri maestri con un loro Officiale; questi quando saranno qui pervenuti, fa duopo destinare cento geniceri, per essi istruitti à maneggiare li canoni dentro quelle scialuppe, e fargli essequire avanti la punta del Serraglio li loro esercicj. Questa specie di scaffi sono molto proprj ad apportare del gran danno al nemico: onde per la loro costruzione non conviene usar trascuragione, o negligenza.

Disse il Visirio: In quanto al legname, che fa duopo per la costruzione di una quarantia di quella specie di scialuppe, fu gia dato l'ordine che sia apparechiato, ed abbiamo intenzione di costruire ancora una gran quantità di quella specie di scaffi per servirci tanto sul Danubio, quanto in oltri luoghi. Non si manca ad accudire giorno e notte con tutti l'attenzione e diligenza per mettere ogni cosa in buon ordine. Sia lodato Iddio, avendo fatto provedere, e pervenire in tutte le fortezze e ne'confini delle prouisioni di bocca, e munizioni di guerra vi si trova presentamente una prodigiosa quantità, e più di quello, che fa bisogno. Non furono avviate poi molte truppe per evitare e schivare le dicerie e raggionamenti, in somma si accudisce, quanto sia possibile ai preparativi. Per altro li preparativi che si sono fatti nello spazio di quasi due anni di Viziriato, certamente che da un altro Visirio detro lo spazio di si poco tempo non sarebbe modo di farli. Oltra le altre spese, che sono andate per il buon ordine della Porta si sono spese dal Miri anche 17.500 borse; da cio vede si chiaramente, che non si ha mancato in niente.

Disse l'Ambasciatore: Le Truppe non hanno de schioppi, e quelli che usono non servano a niente, percio sarebbe necessario di provedere de buoni schioppi.

Gli fu risposto dal Visirio: Che per lo avanti veramente non avevano de buoni schioppi, ma in questo mentre si sono fatti espressamente fare dei schioppi, quali essendo stato provati, e veduto chiaramente essere divenuti perfetti, fu ordinato che siano politi ed adoperati, di maniera, che presentamente le truppe hanno de'buonissimi schioppi.

Ha risposto l'Ambasciatore: Va molto bene, però per non lasciar avvicinarvi il nemico, sarebbe necessario, che li schioppi siano colla Bajonetta, mentre la sciabla non serve a niente.

e perciò presentemente in Francia tanto li Soldati quanto li officiali servono affatto della sciabla, solamente de schioppi colla Bajonetta.

Disse il Visirio: Li schioppi colla Bajonetta non sono cattivi, ma si sa per esperienza, che le Truppe Ottomane non li possono adoperare ed ê impossibile di accostumarle a far uso di simili fucili colla Bajonetta. Per avanti nel tempo che vi era la guerra coi Russi avendo fatto portare 4000 schioppi colle Bajonette, non hanno potuto in veruna maniera servirsene di quei schioppi, avanti di levare le loro Bajonette.

Rispose l'Ambasciatore: Ancora in Francia li principianti e non ben anche instruiti Soldati non possono adoperare lo schioppo colla Bajonetta, pero tali principianti per forza e col bastone li accostumano ad adoperare tali schioppi colla Bajonetta, e con questo mezzo si accostumarebbero anche le truppe Ottomanne a maneggiare lo schioppo colla Bajonetta. Nel mentre che ero per partire di Francia nelle recommandazioni fatte mi dal nostro primo Ministro, mi ha detto che le virtù, l'accudezza d'ingegno, la perspicacità, e le rare lodevoli qualità che possiede S. E. il Gran Visirio sono di si compita perfezione, che certamente non si trova presso la Ser. Porta l'uguale alla nobilissima di lui persona; soggiugendomi, che entrando in materia e discorso sullo stato della Ser. Porta dirette alla preaccennata E. S. che in quanto al soccorso, ordini qualunque cosa che puotrebbero averne di bisogno dalla Francia, che noi siamo pronti à rendergli servizio in ogni cosa, stante che l'amicizia e la benevolonza della Corte di Francia e indubitabile, ed é cosa chiara anche con qual candore e benevolenza procede negli affari, che riguardano la Ser. Porta, mà che la S. P. anche impieghi ogni attenzione e diligenza per mettersi in buon ordine e regola.

Disse il Gran Visirio: In quante all'amicizia e benevolenza della Corte di Francia, certamente che la S. P. non ha dubbio veruno. Se la Corte di Francia facesse alcun mancamento nell'amicizia, commetterebbe del tradimento per la cagione, che l'amicizia, che sussiste frà le altre Corti, non é constante, stante che di tempo in tempo vien ad essere cangiata, per appunto nella stessa maniera che procede la Corte di Francia colle altre Corti, mà l'amicizia, che ha la S. Porte colla Corte di Francia, costantamente sussiste da tanti anni in quà, e fine il giorno

di oggidi con ogni sincerità e candore senza aver avuto mai verun scambiamento o alterazione, e non é accaduto mai anche veruna mancanza contro la sincerità, che professa la Ser. Porta alla Corte di Francia, ciò essendo così, la vincendevole sincera corrispondenza della Corte di Francia anche é indubitata appresso la Ser. Porta.

Disse l'Ambasciatore: Per comprobare il sincero procedere della Corte di Francia, dirò un contrasegno della di lei sincerità, prégando però che sia tenuto estremamente secretto; pocco tempo fà, che uno de'nostri officiali era espressamente partito da Versaglia con l'intenzione di andare in Vienna per indagare il comportamento, la fermezza e li andamenti dell' Imperatore, come pare osservare lo stato delle di lui truppe; questi doppo aver presso informazione delle cose, che bramava sapere, alienandosi da Vienna, si transfere nella fortezza di Orsova, ore ha preso piena cognizione dello stato di detta fortezza, in somma ha visitato tutti i luoghi, ove l'Imperadore forma pretenzione, ed ha notato e dissegnato tutto quelle, che ha veduto detto officiale, quatro giorni fà, che é arrivato in Costantinopoli ed é disceso nella mia casa, ora ritrovasi occupato col radunare in un trattato tutte quelle cose, che per lo avanti aveva notato e dissegnato, farne la loro discrizione e spiegazione, qual suo tratatto, terminato che sarà, non manchero certamente di transmetterlo alle E. V.

Gli domando il Visirio: Gia che non é possibile di acconsentire alla pretensione dell' Imperatore, questo affare della Bosnia ed Orsova in che maniera puotrebbe essere accommodato? In questo fatto qual è il sentimento ed opinione del So. Ambasciatore.

Rispose L'Ambasciatore: Secondo il mio debole parere, in queste fatte non vi é altro rimedio, se non da una parte procedere con procrastinazione, dall' altra parte usar tutta la diligenza per mettere in un buon ordine tanto per mare che per terra que che concerne lo Stato militare. Con questo mezzo vedendo, che la Porta si applica seriosamente ad un buon regolamento ed ordine, l'Imperadore prendra il partito di alquanto contenersi, perche infatti é una persona inconstante, e subito senza riflettere forma pretensione sopra una cosa, ma poi incontrando delle difficoltà nella cosa, desiste della sua pretensione, presentamente si trova occupato per altro coi

Ollandesi, avanti che questo affare venga terminato, abbiamo del Tempo fin allâ primavera.

Soggiunse il Visirio: L'inconstanza dell' Imperadore, e per natural volubilità, la sua leggerezza e cosa asserbata, ed é altresi nota l'estrema Sua emulazione e superbia, ciò essendo cosi, qualor egli persiste nella dimanda de' luoghi, che pretende, e le cose pervenissero à questo punto, bisogna che dalle due cose arrivi l'una, o bisogna che desista della sua pretensione, o pure bisogna che dichiari la guerra.

Dimandò l'Ambasciatore: Se per avventura cedendo una parte del Territorio del Gran' Signore ai Tedeschi potrebbe assopirsi questa contesta?

Rispose il Visirio: Non é possibile, che si dia ne pur un palmo di terreno. Si hà avuto l'aviso, che tempo fà, essendosi fatti vedere della parte de'Tedeschi 20 mila uomini sui confini, li Bosniachi tostoche hanno visto queste truppe tedesche, nell'intervallo di tré giorni si radunarono in circa 60 mila uomini, quali fatisi vedere sul confine, edessendo stato loro dimandato da canto de Tedeschi, se hanno la guerra, risposero: ogni qual volta da parte vostra non vi necesse qualche muovimento, noi non abbiamo ordine di far da parte nostra muovimento veruno, in somma non é possibile, che si ceda ne piu un atomo di Terreno. Nel resto l'affare de' Ollandesi à che sarà ridotto? in questo fatto cosa pensa il Sr. Ambasciatore?

Rispose l'Ambasciatore: Il primo Ministro di Francia ritrovasi occupato per accomodare questo affare, e mi pare, che riuscirà. La superiorità dell' Imperadore non conviene affatto allo stato politico della Francia, e per quanto la nazione francese porta dell' affetto per la S. Porta altretanto é nemica giurata de' Tedeschi. Ciò essendo così, quantochè i Ministri della Corte di Francia procurano di accomodare l'affare de' Ollandesi, altretanto sono obligati negli affari, che dipendono da loro, seccorrere anche la S. Porta stanteche ritrovandosi tutta la nazione francese contraria all' Imperadore, questo potrebbe influire anche al Ministéro di Francia. Prego per altro, che questa mia riflessione si abbia à tenere estremamente segreta.

Disse il Visirio: E cosa certa, che la nazione francese può influire molto sul ministéro, e farlo agire, però è cosa certa altresi, che può molto influire al ministéro anche la parola della Regina di Francia, e questa é sorella dell' Imperadore. Per

altro si puo ben rilevare dell' amicizia, che gli ottomani anche portano ai francesi, quella che la nazione francese porta alla S[ra] Porta.

Rispose l'Ambasciatore: Quantunque la Regina di Francia sia la sorella dell' Imperadore, ciò non ostante, essa non può a meno che secondare e sottomettersi al sistema politico della Corte di Francia. Essendo io in Francia nel proponermi l'ambasciata di Constantinopoli, riflettendo sulli affari della S. P. che attualmente corrono coll' Imperadore, temevo di questa commissione, ed ero in procinto di ricusarla, perche ritrovandomi appresso la S. P. in qualità di Ambasciatore, per soddisfare al mio dovere col dimostrare de' servizi alla mia Corte, dovendo necessariamente prendere sopra di me gli interessi politici della S. P. e perciò essere contrario all' Imperadore, con tutto che la sua Sorella sia la mia Sovrana, mi ritrovavo estremamente agitato e perturbato, per la tema d'incorrere nella disgrazia della suaccennata mia Sovrana; loche non hò mancato di farglielo pervenire per mezzo de' officiali ed impiegati al di lei servizio. Il secondo giorno la Regina mi fece venire presso di se, e mi disse: non abiate paura, andate et eseguite il vostro officio, accioche gli ottomani si sveglieno dal sonno dell' indolenza, ed in questo modo lo direte à loro medesimi.

Disse il Visirio: Quantunque la Regina sia la Sorella dell' Imperadore, nulla di meno per essere oggidi Regina di Francia, certamente che per la di lei accortezzà e sagacità rifletterà, che li duoi interessi sono quei della corte di Francia. Secondo il vostro parere gli affari degli Ollandesi veranno accomodati. Per altro pare, che la mediazione della Corte di Francia frà l'Imperadore e gli Ollandesi sia troppo debole, anzi abbiamo veduto qualche fu scritto della Corte di Francia all'Imperadore nell' offrirgli la sua mediazione. Due tre giorni fà che l'Interprete Imp[le] Testa diceva qui ad uno de suoi Amici: certamente che li Francesi sono alleati coi Tedeschi, con tutto ciò pare, che anche coi Ollandesi siano alleati, in questa maniera i Francesi devono essere riputati, come se fossero tra due moschere senza preghiera. Questo discorso dell' Interprete Testa le si fà amichevolmente sapere, afinche nascendo qualche discorso tra lei ed il Ministro di Germania, ne abbia preventiva la notizia. Siamo ben persuasi del zelo, che lei nudrisce per la S. Porta, ed abbiamo in lei intiera confidenza. Al di lei

predecessore non ne abbiamo avuto molto, il di lei predecessore colli suoi consiglj contrario all' amicizia, ci hà indotti di acconsentire ad affari, che non portavano premura. Forse che per le sue mire particolari cercava di far passare appresso la corte di Francia e di lui proprj consiglj come se fossero le brame della S. Porta.

Rispose l'ambasciatore: in fatti così è, il mio predecessore certamente che avrà da provare le consequenze di questo suo cattivo procedere, egli ha sacrificato l'amicizia della S. Porta e le sincere intenzioni della Corte di Francia alli rubli ed alli diamanti briglianti, io sono totalmente lontano da simili azioni, lodato sia Iddio, io hò del bene e delle facoltà, io per aver la gloria ed il merito di dimostrare reali serviggi alla S. Porta sincera amica ed alleata della corte di Francia, sono pronto di sagrificare ancora il mio proprio bene e facoltà per essa. Bramo se fosse possibili, di qua avanti ancora essere aggraziato dell'onore di avere delle Conferenze particolari con S. E. il Supremo Visirio.

Replico il Visirio: Ella sappia che non é di costumo presso la S. Porta che il supremo Visirio abbia delle conferenze particolari con li Ministri delle Corte cristiane. Una sola volta si ha accordata di avere la conferenza col di lui predecessore a Keathane, e ciò sulla considerazione di alcuni inconvenienti. Che si aveva riguardo di farlo venire alla Porta, e presentare formalmente una particolare Lettera del Ré di Francia, mà avanti questo quantunque egli avesse fatte più volte dell'istanze, ciò non ostante non gli fu accordato. Con tutto ciò per dare facilità alle emergenze, e coll' intenzione di veder io stesso gli affari, mettendo a parte le formalité proprie alla dignità visiriale, si ha questa volta acconsentito di avere con lei conferenze particolari e dainanzi ancora, ogni qual volta vorebbe, si puotra acconsentire à tal particolare conferenza, coll' espressa condizione per altro, che nel discorso, che teniremo relativamente agli affari politici, non abbia à scrivere al suo Ré ne par una Sillaba di più o di meno, e non solamente al di lei Ré, mà ancora se avesse qual che persona, con cui avesse da discorrere per consigliarsi, si guarderà bene anche ne pur colla medesima di non aggiungere ne pur una Sillaba più di quello che abbiamo parlato.

L'Ambasciatore di Francia doppo aver fatto i suoi ringraziamenti per questo favore, ha promesso di soddisfare piena-

mente alle sudette condizioni. Si ha oppigliato poi à dimostrare e comprobare, quanto sia convenevole e vantaggiosa agli interessi de la S. Porta la navigazione dei bastimenti francesi nel mare negro.

Disse il Visirio: L'Indugio usato relativamente alla navigazione de'bastimenti francesi sull'mare negro, non bisogna prenderlo nell senso, come non si volesse accordare, mà é solamente per ritrovar un'adequata e convenevole risposta à poter dare alle altri Corti, le quali potrebbero richiedere la navigazione anche de'proprj loro bastimenti nel mare negro. Per altro qual or si accordesse la navigazione nel mare negro, generalmente à tutti li bastimenti. Ella puotrebbe prendere sopra di se, e far cauzione, che oltre la Corte di Francia alcuna delle altre Corti, che la richiedono, non si farebbe mai nemica della Ser. Porta. Con tutto ciò pure non importa la Corte di Francia in questo particolare sarà favorita, ma si agisca con un poco di pazienza.

Disse l'Ambasciatore: Rimettendo alle leggi della discrezione questo affare, prégo il di lui regolamento, quando si stimerà essere il tempo opportuno.

Disse il Visirio: Sono alcuni giorni che sta riflettendo ai mezzi di rimuovere e levare le pretensioni, che à l'Imperadore della S. Porta mà non si ha potuto trovare verun proprio e bel mezzo da essere detto; L'Imperadore (come si ha parlato più sopra) essendo una persona senza riflessione estremamente persontuoso e superbo per secondare alla Sua alteriggia, mi e venuta una cosa alla mente la quale fuor di lei fin ora non si é svelata à nissuno. Per far desistere l'Imperadore dalle sue pretensioni, se la Corte di Francia scrivesse formalmente all'Imperadore, che la Ser. Porta abbia ricercata la mediazione della Corte di Francia, mediante un tal passo l'Imperadore potrebbe credere che la Ser. Porta in questo emergente abbia fatto ricorso alla Corte di Francia, e con ciò nel vedere Egli, che si é andato à seconda del suo orgoglio, forse che desisterebbe dalla sua pretensione. La prego di scrivere questa richiesta per parte dalla Ser. Porta alla Corte di Francia, e spedirla con espresso corriere. Tanto l'affare degli Algerini, quanto per lo avanti il territorio della Moldavia, come pure negli affari della navigazione de bastimenti Tedeschi sul mare negro, e nei fiumi, e tutto quello, che a dimandato fin à

quest'ora l'Imperadore, gli fu accordato. Lo stato della cosa però é che per essersi solamente insistito da canto degli Ollandesi nell'impedire la Navigazione de bastimenti Tedeschi sul Escaut, si risolvette adichiarare loro la guerra. Spero che il vostro primo Ministro riuscirà agiustare ed accomodare amichevolmente affare dell'Imperadore colla S. Porta. La prego per tanto di scrivere in questi sentimenti, e questa nostra richiesta alla Sua Corte; espedire tosto per questo oggetto un espresso corriere.

Rispose l'Ambasciatore: Sarebbe molto convenevole di aspettare prima l'arrivo di uno o due corrieri, per vedere lo stato degli Ollandesi, a che cosa sarà ridotto, alla pace o alla guerra. Che doppo aver pensato uno poco disse: Il corriere si puotrebbe spedire per mare a dirittura in Smirna, ove ritrovasi nel porto un bastimento francese pronto per mettersi alla vela, onde il console di Smirna puotrà spedire alla mia corte le mie lettere, stante che nel spedirle con un espresso corriere, non sono troppo sicuro ne tranquillo; mentre il ministro di Germania puotrebbe in ogni maniera concepire qualche sospetto, e puotrebbe essere, che le mie lettere, le quali necessariamente devono passare per Vienna, venghino ad essere apperte, mà per la strada indicata sono sicuro e quieto. Scriverò con tutta commodità ed in zifera l'affare col corriere che deve partire questa volta; Subito dimani spedirò un espresso corriere in Smirna, et se coll'ajuto e grazia di Dio riusciremo in questa brama, riusciremo anche di rompere l'alleanze che susiste tra li Russi ed i Tedeschi. Nel mentre che ero per partire di Francia, il Ré di Sueccia mi ha raccomandato con gran premura ed istanza di avvertire ed assicurare che la costante di lui sincerità per la Ser. Porta non vi é caso, che possa mai avere cangiamento veruno.

Disse il Visirio: Non vi ha dubbio alcuno dell'amicizia del Ré di Suecia, mentre in fatti il Ré di Suecia non sarebbe niente, se non avesse il soccorso per l'alleanza ed unione, che ha colla corte di Francia, e gia che ritrovasi essere alleato della corte di Francia deve per necessità esser amico anche della Ser. Porta, e nemico de' Russi. Se fosse mai possibile, che il Ré di Suecia, separatosi dalla corte di Francia, si elegesse alcun'altra corte, in quel caso si avrebbe del sospetto della sua amicizia.

E con cio l'Ambasciatore di Francia ha preso congedo, e se ne andò.

— —

Choiseul Gouffier au Marquis de Noailles.[1]

Constantinople le 14 Mars 1789.

Au moment, ou je faisois partir la dernière lettre, que j'ai eû l'honneur de vous écrire la nuit du 8 au 9 vos courriers étoient, sans que je le sçusse, arrivés à Constantinople. Les Ministres me furent avertir de grand matin de les envoyer chercher chez l'Agent du Pacha de Belgrade, où on les avoit fait descendre, malgré toutes les précautions, que j'avois prises, et quoique dans ma propre maison, on croit, qu'ils sont venus de France par Smyrne, pour être l'un valet de Chambre, et l'autre horloger. Cependant le public instruit, qu'il est arrivé deux Francs d'Allemagne, et qu'ils ont été traités avec beaucoup d'égard, et accompagnés de nombreuses escortes dans la route a supposé, que c'étoit deux Officiers Autrichiens de distinction, venus pour entamer une négociation. Le Reis Effendi a pensé avec raison, que le plus sûr moyen de faire tomber ce bruit dangereux, étoit de dire à peu près la verité, et il a répondu aux questions multipliées du Drogmann de Prusse déjà instruit par les espions, que c'étoit en effet de Courriers de Versailles, que l'Ambassadeur de cette Cour à Vienne avoit fort imprudemment fait passer jusqu'à Belgrade, qu'ils n'apportoient aucune nouvelle relative aux affaires actuelles, et que sans doute ils étoient expédiés pour des objets particuliers, et peut-être personnels à moi. Reschid-Effendi m'ayant fait part de cette réponse, j'ai adopté une marche, qui ne peut être que très favorable. Quoique je sois parvenu jusqu'à ce moment à cacher aux Ministres étrangers les demarches, que j'accumule depuis 3 mois pour disposer les esprits à un rapprochement, cependant je n'ai pû leur dissimuler entièrement mes rapports avec le

[1] Vgl. Kaunitz an Cobenzl 24. April 1789.

Reis Effendi, aussi ont-ils employé et recherchent-ils encore tous les moyens imaginables de calomnier et de perdre Reschid, le plus eclairé des Musulmans, et certainement l'un de plus devoués aux veritables intérêts de sa patrie. Pour diminuer en même tems la confiance, que la Porte paroissoit disposée à prendre en moi, Messieurs Dietz et Ainslie ont imaginé de repandre, que j'étois disgracié et que je ne tarderois pas à être rappelé, le dernier pour acrediter sa nouvelle s'étendoit longuement sur l'injustice de cette disgrace, et en assurant, que j'étois perdu sans ressource, il ne manquoit pas de faire de moi l'éloge le plus exageré, ils avoient donné cette assurance aux Ministres Ottomans, qui au reste n'ont pas été dans l'erreur un instant, et qui m'ont comblé des marques d'estime; mais en favorisant dans Péra cette supposition, je parviendrai sans doute plus facilement à masquer mes demarches, sur lesquelles tous les yeux sont ouverts. J'ai déjà commencé et bientôt nos adversaires ne douteront plus, que je ne doive bientot recevoir un successeur. Je conçois parfaitement M^r que l'une et l'autre Cour Imp^le exigent pour préalable nécessaire l'elargissement de Mr de Bulgakow. Les Turcs eux mêmes conviennent tacitement, qu'elles sont fondées dans cette demande, et ils sont seulement fort embarassés sur le moyen de donner cette satisfaction sans indisposer le peuple et surtout sans faire croire à leurs soldats, qui dans ce cas se debanderoient sur le champ, que la paix est conclue, ou au moins préte à l'être, un obstacle superieur encore à ces motifs c'est qu'il n'existe personne dans le Ministère, qui puisse ouvrir cet avis sans exposer sa tête, et se voir accablé par ceux, qui ne penseroient comme lui, aussi me suis-je adressé au seul homme, qui soit assés temeraire pour oser avoir une opinion en pareil cas, au Capudan Pacha, qui me promet d'agir, je suis d'accord avec Reschid-Effendi, mais ce M^r a déjà mis tous les fanatiques contre lui par la chaleur avec laquelle il opina pour le libre depart de Mr de Herbert, et par tout ce, qu'il tenta quelques mois après, pour obtenir l'elargissement de Mr de Bulgakow, qui m'avoit été si formellement promis par le Grand-Vizir; Rechid-Effendi se croit obligé de dissimuler ses sentimens, qu'il m'a prié de paroitre mécontent de lui et de m'en plaindre au Capudan Pacha, malgré tant de difficultés, je ne desespérerois cependant pas de réussir à obtenir ce préalable si la seconde condition n'étoit pas aussi decourageante. Les M^rs

Ottomans l'ont reçue avec tant d'étonnement et l'ont rejettée avec tant de hauteur, que j'ai été obligé d'apporter tous les menagemens possibles, pour qu'ils ne me sçussent pas mauvais gré de leur avoir fait une pareille proposition et qu'ils n'en conçussent pas de la méfiance contre notre Cour au nom de laquelle je parlois; Mr le Pce de Kaunitz après avoir exigé l'uti possidetis, c'est à dire: Oczakow et son territoire, Choczim, toute la Moldavie, Orsova, et les places de Bosnie, ajoute, qu'un uti possidetis aussi important doit être avidement saisi par les Turcs, s'ils entendent leurs vrais intérets, mais ceux-ci répondront, que dans la dernière guerre contre la Russie après 4 à 5 Campagnes malheureuses, lorsque leurs ennemis avoient passé le Danube, et brulé leur flotte en Morée, et qu'ils menaçoient la Capitale, on leur a rendu toute la Moldavie, Bender et Choczim, ils ajouteront, que malgré les pertes, qu'ils viennent d'éprouver, ils n'en ont pas moins fait une campagne funeste à l'Empereur, dont les trouppes n'ont osé nulle part les attendre; qu'ils peuvent espérer des succés, et qu'ils ont pour eux le Roy de Prusse qui leur promet d'attaquer leurs ennemis avant la fin de cette Campagne, s'ils veulent s'engager à ne faire la paix qu'avec Lui et par sa mediation; Mr Dietz les presse en effet plus que jamais d'accepter ces offres seduisantes; l'on attend l'opinion du Vizir, à qui l'on a expedié un Courrier, et les Ulemas n'auroient même pas permis de l'attendre sans la suite des subterfuges, que j'ai suggérés à Rechid-Effendi, mais je ne dissimule pas Mr que nous ne saurions plus resister longtemps, et que la Porte se jettera necessairement dans les bras de la Prusse, si on neglige et repousse les heureuses dispositions du moment par une trop forte exigence. Je regrette de ne pouvoir au cause de sa longeur vous envoyer aujourd'huy le rapport exact, que j'ai fait au Mre de Roy de la conférence du 15. du Mr Prussn; Mr de Kaunitz verroit à combien peu il a tenu, que Mr Diez ne remportât la victoire. J'espère bien, que Mr de Kaunitz a prévu, que les Turcs n'accepteroient pas la loi impérieuse qu'il leur a voulu imposer, et qu'il se reserve de leur faire des conditions plus supportables, mais les moments perdus à se faire reciproquement d'inutiles prétentions sont bien précieux dans la crise actuelle de l'Europe, et puisque ce Ministre si eclairé sent que tout depend du secret et de la promptitude, il me semble, qu'il eut été à désirer, que les circonstances lui

permissent de me donner un peu plus de latitude. J'ai demandé une conférence, et j'ai fait sentir en même tems combien il étoit nécessaire de me la donner pendant la nuit, et avec toutes le précautions, qui peuvent assurer le secret. J'ignore encore quand elle aura lieu, je ne negligerai rien assurément pour convaincre les Ministres Ottomans des vrais motifs, qui font agir la Prusse, et pour rapprocher leurs opinions des désirs de la Cour de Vienne. Mais je ne serai certainement chargé d'offrir cet Uti possidetis, dont la première annonce a paru si choquante, l'aspect des difficultés qui vont s'elever de toutes parts autour de moi, me decourageroit M^r^, si je ne savois bien, que je dois compter sur votre secours, et sur l'effet, que produiront vos représentations. Daignez rappeler la foule d'obstacles, que la forme de ce Gouvernement et la faiblesse du Souverain ajoutent encore à la difficulté déjà si grande des circonstances et veuillez bien M^r^ vous rendre l'interpréte et le garant de mon zèle. Vous seul pouvez faciliter cette grande affaire, dont dépend le repos de l'Europe. Je ne dois pas M^r^ vous laisser ignorer les dispositions particulières que me montrent les Turcs, et l'empressement avec lequel ils se prêtent à faire une paix particulière avec l'Empereur, peut-être ne seroit pas impossible dans cette supposition de les faire consentir à ce que l'Empereur fidèle à son Alliance en remplit la condition qu'il eût été le maître de choisir l'année dernière et qu'il fournit à la Russie le secours convenu de 30 m. hommes, condition d'après laquelle cette paix équivaudroit à une tréve partielle, assureroit les Confins et conserveroit en Valachie à l'Armée combinée toute son activité. Au reste cette idée n'est qu'un simple projet que je n'ai même pas été à portée de hazarder n'ayant voulu laisser aucune espérance de desunir les deux Cours Imp^les^; mais je dois M^r^ vous soumettre jusqu'à mes moindres soupçons afin que vous en fassiez l'usage qui vous paroitra convenable. Malgré les dispositions que le Grand Visir persiste à me faire montrer, je crains fort M^r^ qu'il ne dejoue en secret les sentimens pacifiques des autres Ministres Ottomans. Je ne puis croire qu'il désire la paix, parcequ'il sait bien qu'il ne peut en espérer une assés avantageuse, qui peut le sauver. Dans tous les cas il est perdu, mais en prolongeant la guerre, il recule cette fatale epoque; et les maux, qui en doivent resulter pour l'Empire Ottoman, ne font rien à ses yeux, en comparaison de son exi-

stance personnelle. C'est lui, qui a declaré la guerre; il ne sauroit se justifier, s'il en presentoit un resultat défavorable; et il me paroit impossible que Joussouff Pacha veuille hazarder de signer un traité, où l'on consentirait à des cessions importantes. Je ne pourrai parler avec plus de certitude et vous transmettre M^r une réponse à la lettre de M^r le P^ce de Kaunitz, qu'après la conférence projettée, et comme il seroit impossible de faire repartir un courrier sans confirmer les soupçons de l'envoyé de Prusse, je crois que je me déciderai à faire porter cette expedition par un Janissaire à Raguse, avec ordre de prendre sur le champ une felouque pour Fiume, où le paquet sera remis au commandant. Pour les paquets ultérieurs que vous seriez dans le cas de m'adresser M^r afin d'eviter la sensation, que fait le passage d'un courrier étranger au milieu des trouppes, il vaudroit mieux, si toutes fois vous le jugiez possible, ne les envoyer que jusqu'à Belgrade, avec ordre de remettre au Pacha le paquet, accompagné d'une lettre de vous, ainsi que je viens d'en prendre la précaution. Le paquet arriveroit ici beaucoup plus vite, les Tartares faisant une très-grande diligence, lorsqu'ils sont seuls, et par consequent sans bésoin d'escorte. Il est vrai qu'alors la prudence exigeroit, que vous voulussiez bien chiffrer tout ce qui ne pourroit être lu sans danger. Le Gouvernement est en général très fidèle à cet égard; mais on ne peut cependant confier aux hazards de si grands intérêts, et je sens que cette necessité entraineroit quelque embarras pour les dépêches de M^r le Prince de Kaunitz, mais peut-être pourriez vous M^r les faire recopier chez vous, en les chiffrant dans les Paragraphes, qui exigeroient cette précaution. Pour ne pas compromettre les Chiffres, nous pourrions employer aux seules lettres du P^ce de Kaunitz le Chiffre monté sur le Tableau que je vous ai préposé Excel. Enfin si vous croyez qu'il y ait des inconveniens dans ces moyens, et si vous jugez plus sûr de faire venir les courriers jusqu'ici, on pourra diminuer la sensation de leur passage, en leur ordonnant de prendre à la frontière des habits de Tartares. Je profite pour vous faire parvenir cette lettre, du retour de l'Officier d'Abdi Pacha, auquel le Reis-Effendi mande de l'envoyer au commandant de Semlin, et je prie celui-ci de vous l'expédier par Estafette.

Considérations

sur les avantages que les armées russes et celles de sa Majesté l'Empereur peuvent avoir les unes sur les autres dans leurs opérations respectives, agissantes comme alliés dans la guerre de 1788 contre la Porte ottomanne.[1]

Je n'entrerai en aucun paralelle relativement aux armées de ces deux puissances, leur reputation, quant à la bravoure, à l'ordre, à la discipline, aux manoevres, et à la composition de ces Armées est si bien établie, qu'il ne reste rien à y ajouter.

Cette égalité entre ces armées admise, et on peut même la supposer à peu de chose près, entre les armées de toutes les grandes puissances européennes; parceque de tout tems et surtout depuis les dernières guerres en Allemagne, elles se sont moulées les unes sur les autres; il s'agit ici d'examiner ce qui peut influer sur le succès des opérations des armées russes et de celles de l'Empereur, lorsque ces deux puissances sont conjointement en guerre contre la Porte.

Pour bien analiser cette recherche il faut faire attention:

1° à la nature des païs qui doivent presque toujours devenir le théatre de la guerre,

2do aux frontières de ces deux puissances avec la Porte,

3tio à l'espèce des ennemis auxquels chacunes d'elles a à faire, parceque dans les armées turques, à l'exception des trouppes d'Asie, celles d'Europe font ordinairement la guerre sur les frontières des païs d'où elles sont tirées.

Quant aux païs qui servent de théatre de la guerre, je regarde la rive gauche du Danube comme le théatre de la guerre des Russes, et la rive droite comme celui des Impériaux.

---

[1] Vgl. Joseph an Cobenzl, 19. Mai 1789.

La rive gauche du Danube sur l'étendu où les Russes sont dans le cas de déploier leurs opérations, étant un païs de plaine, est un théatre très avantageux pour les armées disciplinées, et manoeuvrières; parceque par des mouvemens prévus, elles prennent la figure qui leur convient; soit pour s'opposer de tout coté aux attaques d'un ennemi fort supérieur en nombre; soit pour protéger les cotés les plus faibles, par plus d'artillerie, ou par la facilité de fair agir la cavalerie à propos, et de la faire elle même protéger par de l'infanterie et l'artillerie, lorsque cette cavalerie seroit trop inférieure en nombre à celle de l'ennemi. Ainsi l'on peut dire que dans ces païs ouverts, avec une armée manoeuvrière un général, qui connoit les propriétés des différentes armes, sait les disposer de manière qu'elles se protégent reciproquement, et les faire agir selon occurence, s'il tient bien son monde ensemble, ne peut jamais être vaincu par des Turcs; fussent ils beaucoup plus nombreux que lui; quand même ils l'environneroient, c'est, à quoi il doit s'attendre; mais ces attaques environnantes que les Turcs réitèrent souvent plusieures fois et toujours avec une nouvelle ardeur, étant formées par un essaim de gens dispersées et n'étant pour la plupart point l'effet d'une disposition primitive, ni secondées par des occasionelles, ne doivent point effrayer ceux, qui en connoissant la valeur, ont sçu se précautionner contre leur effet; on se convaincra aisement, que celui-ci doit être nul, si l'on refléchit, que dans les armées turques, outre le manque d'ordre et de discipline, excepté la première disposition, chacun peut agir pour son compte; mais aussi peu qu'on a à craindre les suites de ces attaques environnantes, lorsqu'on se tient bien ensemble et de manière que les différentes armes puissent se protéger réciproquement, autant au contraire ces suites peuvent être funestes, si effrayée par les cris de cette cohue effrénée et par cette multitude de cavalerie qui se repande de toute part, l'armée vient à lacher le pied; alors on est sûr d'être entièrement defait; parceque la poursuite d'un ennemi qui fuit n'a besoin d'aucune disposition, cela est dans le coeur de chaque individu; chaqu'un dans cette poursuite agissant selon son propre mouvement, celui-ci étant le même, ils se trouvent agir de concert si même sans dessein.

J'ajouterai même que les suites d'une armée, qui lacheroit le pied en païs de plaine, seront encore plus funestes, car sa

defaite peut être totale; hors de ce cas, les avantages qu'offre un païs ouvert à une armée manoeuvrière, sont tels, que malgré une certaine superiorité de nombre dans l'ennemi dont il s'agit, la probabilité de la victoire sera toujours du coté de la première.

Les Turcs sentent cette vérité, et ils évitent autant qu'ils peuvent des païs ouverts, tels que ceux le long de la rive gauche du Danube.

Il n'en est pas de même du terrain ennemie le long de la rive droite, et encore moins de celui en Croatie et en Bosnie, où nos armées ne peuvent mettre un pied, sans entrer dans un païs de montagnes et couvert de bois; ce qui est très desavantageux aux grandes manoeuvres et obstacle à la facilité d'une protection réciproque des différentes armes.

En nous privant de ces avantages que les Turcs ne possédent point, ces païs fournissent au contraire à ceux-ci un terrain analogue au génie de leur nation et à la composition de leur armées, parceque comme je l'ai déjà relevé ailleurs, les Turcs n'étant pas assujettis à un ordre de formation, ils ne sont alors occupés qu'à profiter individuellement des moindres avantages que leur offrent les variations du terrain; soit rochers, buissons ou couverts quelconques; postés en des endroits d'un accès par soi-même difficile ou impossible et même quelques fois couchés sur le ventre pour mieux se couvrir; comme l'ordre n'y fait alors rien, plus ils s'éparpillent, plus ils s'etendent et embrassent de terrain; dans ce cas ils ne s'occupent qu'à ajouter leur coup, se servant à cet effet (au defaut d'autres choses) de leur couteau, qu'ils fichent en terre, et dont le manche est fait de manière à pouvoir y appuier le fusil, comme celui-ci est ordinairement raïé, ils chargent lentement à la verité, mais en revanche ils manquent rarement leur coup; ici l'homme naturel est préferable à l'homme exercé.

Cette manière de faire la guerre que les Turcs entendent très bien et qui est la bonne dans des païs de montagne, convient plus qu'aucune autre à l'espèce de leur militaire et à la composition de leur armée, parceque, exceptée la première disposition, chacun pouvant ensuite agir pour son compte, cela n'est pas dans ce cas sujet à de grands inconvéniens, tandis que cela l'est beaucoup dans un païs ouvert; ce qui paroitra étonnant est que ces païs de montagnes couverts de broussailles

soient même favorables à leur cavalerie; et c'est pourtant un fait, parceque les petits chevaux dont elle est montée, habitués à ces païs de buissons et de montagnes, vont par tout à travers de ces premiers, grimpent comme des chèvres au haute de ces montagnes et en descendent avec la même rapidité; ce que ne peut faire notre cavalerie, dont les chevaux en revanche alongeant beaucoup plus que ceux des Turcs, se trouvent par là avoir en plaine un très grand avantage sur ceux-ci.

Dans ces terrains montagueux il est connue on voit très difficile d'entamer les Turcs, surtout leur infanterie, parcequ'elle a toujours les montagnes et les bois pour retraite, c'est ce qui reduit le plus souvent à des affaires de poster ce, qui dans un païs ouvert eut du être des victoires complettes.

Outre les exemples que l'on peut tirer de l'histoire, tous ceux qui ont fait les dernières campagnes dans le Piemont, le Genois en Corce etc. quoique n'ayant à faire qu'à des païsans, gens ni disciplinés ni exercés comme le soldat, ont vu quelles difficultés il y a à faire de grands progrès dans ces contrées, et combien peu on pourroit y profiter de l'avantage de savoir manoeuvrer; qu'enfin à bien des égards, il convenoit d'adopter les principes de ces gens pour faire la guerre dans leur païs.

Outre cette différence dans le terrain qui est le théatre naturel de la guerre des Russes et celui qui l'est de la guerre des Impériaux contre les Turcs, une circonstance essentielle à observer est, que sur la rive gauche du Danube les Turcs ont peu de places fortes, en effet sur toute l'étendue depuis le Niester jusqu'au Boristene on ne compte que Choczim, Bender et Oczakow. Les deux premières étant sur le Niester empéchent à la verité que les Russes puissent profiter de la navigation de ce fleuve au moins en grande partie; mais en revanche elles sont trop distantes l'une de l'autre pour pouvoir étendre leur sphère d'activité jusqu'aux transports par charrois qui servent aux approvisionnemens des Russes en Moldavie. Ces transports étant possibles sans avoir besoin de prendre ces places et exigeant seulement qu'on en tienne les garnisons en respect avec un corps.

En échange la rive droite du Danube présente d'abord Belgrade au confluent de deux grands fleuves, la Save et le Danube; place qui nous interrompe la navigation sur le Danube et sa communication avec la Save; c'est la meilleure des forte-

resses turques, et une tête qu'il faut absolument abattre avant de penser à se soutenir, et encore moins à faire des progrès en service.

Après Belgrade vient Orsova, Viddin, Nissa, sans parler de Sabbatz sur la Save et des autres petites villes et postes que les Turcs ont fortifié le long de la rive droite du Danube, parcque cette rive par son élévation, leur a présenté plus de situations avantageuses pour y asservir des places, et que d'ailleurs c'est un païs où les Mahometans se sont effectivement établis.

Si ensuite on considère les opérations des armées impériales en Croatie et en Bosnie, elles présenteront encore de plus grandes difficultés. Ces pais sont semés de petites places et de chateaux qui ne peuvent contenir à la verité que de petites garnisons : dans un païs ouvert, où les Turcs seroient obligé d'abandonner eux mêmes ces petits endroits, ou on s'en detourneroit pour les laisser de coté, et ne pas perdre le tems et du monde, en s'en occupant; mais dans un païs montagneux couvert de bois et rempli de defilés, tel que la Croatie turque et la Bosnie, comme ces petites places barrent les passages et les communications, on est obligé de les attaquer et les prendre les unes après les autres, et ces soidisant places étant en maçonnerie, munies des fossés et de bonnes pallisades et quelque fois même d'un chemin couvert, ainsi à l'abri d'un coup de main, on est obligé de les attaquer en forme, et la campagne d'ailleurs très penible se passe en dispositif de siège.

On vient de présenter l'influence qu'a le local sur les opérations des armées de l'une et de l'autre puissance; voions maintenant celle qui resulte de la différente situation des frontières.

Les Russes n'ont point en Europe de frontières pour lesquelles ils aïent à craindre de la puissance ottomane.

La nouvelle Servie, la seule province qui soit dans ce cas, est presque déserte; d'ailleurs elle confine avec la Tartarie d'Oczakow, païs aussi presque désert, et dont elle est separée par un grand fleuve, qui est le Bog; l'eloignement auquel est Oczakow par terre des païs cultivés et les déserts de cette Tartarie rendent les entreprises des Turcs de ce coté là peu dangereuses; ainsi cette courte frontière exige peu pour être couverte, ce qui met la Russie à même de pouvoir en Europe

emploier toutes les forces à l'offensif à quelques détachemens près, nécessaires pour couvrir ses convois.

La perte d'une bataille peut lui faire perdre une campagne, mais elle n'expose pas ses possessions à des devastations de conséquence.

L'Empereur à cet égard se trouve dans une situation tout à fait contraire; non seulement les plus belles provinces de la Hongrie sont limitrophes aux possessions de la Porte, mais encore celles-ci, étant couvertes par les meilleurs places aussi propres à la defensive qu'à l'offensive, procurent aux Turcs la facilité de pouvoir mettre d'abord le pied dans le Bannat, la Sirmie et l'Esclavonie, où les places fortes que nous y avons se trouvent assés reculées dans l'interieur du païs, pour laisser exposée à leur devastation, la partie de ces provinces la plus habitée et la mieux cultivée, les villages les plus beaux et auxquels on a travaillé à grands fraix depuis plus d'un demi siècle.

La Transilvanie est aussi exposée aux incursions des Turcs, il en est de même de la Croatie, qui n'a pas même de confin naturel avec le Turc, sur presque tout son pourtour; pour empêcher l'ennemi de faire des incursions pour devaster ces païs, il faut donc être sur la defense dans une partie du pourtour de ces frontières, et cela empêche de pouvoir agir offensivement et avec vigueur partout.

De tout ce que l'on vient de dire, il resulte que les armées de l'Empereur ont partout une offensive lente et difficile et qu'elles doivent être sur la defensive en plusieurs endroits, ce qui est une situation entièrement opposée à celle où sont les Russes. Ce n'est pas malgré cela que je ne sois de l'avis de tout le monde, qu'on doit autant qu'il est possible agir offensivement contre cet ennemi, ainsi que je l'ai relevé ailleurs; mais il n'en reste pas moins vrai que la nature du terrain qui dans la guerre actuelle sert de théatre aux armées de l'Empereur ne soit obstacle à une brillante offensive, et que la situation actuelle de nos frontières ne rende en quelqu'endroit, sur tout au commencement d'une guerre, la defensive indispensable; ce qui rend les plans de campagne et encore plus leur execution sujettes à des revers d'autant plus sensibles, qu'on ne sauroit prendre sa revanche sur les païs ennemis.

Pour dernière considération reste à voir l'espèce d'ennemis que les armées des deux puissances ont ordinairement à combattre.

On a dit au commencement qu'a l'exception des trouppes asiatiques les Turcs emploioient les Européens sur leurs frontières respectives, par là les armées de l'Empereur se trouvent à combattre contre les Bosniaques, les Albanois, les Arnautes et les trouppes de la Servie; outre qu'il soit connu que ces trouppes sont les meilleurs de la Porte, ces gens et surtout les Bosniaques étant propriétaires du terrain, qu'ils habitent, sont poussées par l'intérêt, ce mobil si puissant; ainsi combattant pour défendre leur possessions, leurs femmes et enfans, cela leur donne une énergie bien superieure à celle qu'ils ont lorsqu'on les conduit hors de leur païs pour les opposer aux Russes, contre lesquels alors privés de cet aiguillon de l'intérêt personnel, ils n'agissent plus que comme de mercénaires, et dans le fait la Moldavie et la Vallachie n'étant que des provinces gouvernées par des Princes tributaires de la Porte, elles tiennent beaucoup moins à coeur aux Turcs, que la Bosnie, l'Albanie et la Servie, où ils sont effectivement possessionnés; quelle plus grande preuve peut on avoir de ces verités, que celle qu'a fourni la campagne de 1788. ‚La garnison de Novi aiant reçu un renfort des trouppes tirées d'une autre place, elle n'a pas voulu les recevoir dans son enceinte, et leur a seulement permis de se camper dans les fossés, persuadée que ces étrangers sans intérêt personnel, n'auroient pas autant d'opiniatreté qu'elle pour défendre la place, et en effet l'événement a verifié leur opinion, car les étrangers après quelques jours de tranchées ouvertes se sont rendues, et les assiégés ont même fait feu sur eux, lors de leur départ.'

Les désavantages que nous venons de faire voir qu'ont les armées de l'Empereur relativement à celles des Russes lors d'une guerre contre la Porte, sont si bien connus des Turcs, qu'ils s'enrolent préferablement pour servir contre Nous et que le grand Vizir qui est responsable des événemens de la guerre, cherche toujours à la faire du coté où il a le plus d'avantage et se porte toujours contre nous plutôt que contre les Russes; malgré que les vrais intérêts de la Porte eussent peutêtre exiger le contraire.

Un avantage qu'ont les armées impériales pour le transport de vivres est le Danube, tant que la guerre se fait à la

proximité de ce fleuve; mais les Russes ont aussi le Niper, le Bog et une partie du Dniester et d'autres rivières qui traversent la Moldavie.

De cet examen il resulte que dans une guerre contre les Turcs où l'Empereur est allié avec la Russie, les armées de celle-ci ont beaucoup d'avantage sur celles de l'Empereur, que les Russes avec moins de moyens peuvent produire de plus grands effets, qu'enfin la marche de leurs opérations doit necessairement être plus brillante et plus rapide que celle des armées de l'Empereur.

Réponse

au rescrit ostensible de Sa Majesté Imp[le] de toutes les Russies communiqué ici par Son Ambassadeur le Prince Gallizin, et à la Note postérieure donnée par le Prince Potemkin au Comte Cobenzl pour ce qui regarde les Opérations de la Campagne.[1]

Sa Majesté Imp[le] de toutes les Russies trouvant tout concert inutile, et croyant plus avantageux pour Elle que chacun agisse de son côté, et vers des points opposés, Sa Majesté l'Empereur toujours eloigné d'exiger de son Allié ce qui ne pourroit pas être de sa convenance et oubliant même ses propres interêts pour ceux de Impératrice, connoissant une fois ses intentions ne peut que Lui répondre qu'il se réglera en consequence; mais avec les sentimens de l'amitié, dont il a donné tant de preuves, et ne cesse d'en donner à Sa Majesté Imp[le] il croit néanmoins devoir se permettre quelques reflexions.

Le plan d'opérations, au quel on se rapporte, et que Sa Maj[té] l'Empereur projetta, fut envoyé en automne de l'année 1787. L'espace de tems, et les incidens imprévoyables alors de ce qui s'est fait et pas fait, et qui arrivérent du depuis, ont changé les circonstances, et exigeroient un plan d'opérations tout autre pour l'année 1789.

Il se trouve une différence si notable entre les opérations que l'on annonce, que l'Armée Russe fera sur la partie inferieure du Danube, et le champ de bataille pour battre l'ennemi, que le Prince Potemkin s'est choisi entre le Dniester et le Boug, que pour exécuter les premières les Armées Russes devroient marcher en avant; et pour le second elles doivent se retirer,

---

[1] Vgl. Joseph an Cobenzl, 19. Mai 1789.

et abandonner au debut d'une Campagne à l'ennemi toute une province qu'elles occupoient: savoir la Moldavie. Cela ne pourra naturellement qu'augmenter l'audace des Turcs, et certainement ne paroit point propre à accélérer qu'ils se soumettent à une paix convenable.

La retraite des Armées Russes derrière le Dniester, où probablement le Grand-Visir independement de la distance et de la difficulté des vivres, se portera d'autant moins, que ce seroit une témerité insensée, s'il vouloit passer le Dniester à la vue de toutes les forces Russes réunies, et qu'il n'en a pas besoin pouvant ravitailler Bender et Ackerman sans passer cette rivière. Cette retraite exige donc nécessairement, que le Prince de Coburg, loin de pouvoir se porter en avant pour occuper les positions de Lounka-Mare et de Lounka-Mandrestj qu'on lui conseille, ne pouvant pas même se soutenir à Roman, se retire à Choczym en même tems que les Russes se replieront vers le Dniester, et par conséquent, qu'il abandonne toute la partie de la Moldavie qu'il occupoit, et les passages de la Transilvanie qu'il couvroit. Un coup d'oeil sur la carte, et la connoissance de la force du Corps du Prince de Coburg, ne laissent aucun doute, que s'il s'avançoit, il seroit coupé de toutes ses communications et entouré avec les 8 Bataillons et les trois Regiments de Cavalerie qu'il a par tous les Turcs qui auroient passés le Danube.

Le corps de Transilvanie, se retrouvant comme la campagne passée, tout le long de sa frontière en but aux attaques de l'ennemie, sera encore moins dans le cas de pouvoir détacher quelque chose, ou de dépasser les défilés qu'il occupe.

On est parfaitement d'accord que les Turcs en rasante campagne ne sont point difficiles à vaincre, et il seroit à désirer qu'ils voulussent passer le haut Danube ou la Save, et fournissent aux Armées de S. M. l'Empereur l'occasion de marcher à eux quelques nombreux qu'ils pussent être; mais il faut remarquer, que l'entrée de Méhadia et toute cette partie du Bannat de Temesvar n'est point rasante campagne, comme le sont les steppes, ou la partie haut de Bannat, et la Syrmie, mais c'est un pays des grandes montagnes, couvertes des bois, et rempli de défilés; par conséquent le pays le plus propre pour la guerre des chicanes, pour agir eparpillés, et tourner ce qui est la force de Turcs!

Le passage du Danube ne peut pas leur être disputé, puisqu'ils établissent leurs ponts ou couverts par leur forteresse d'Orsowa, ou même au dessous d'Orsowa, ayant de très bons chemins, qui longent la rive gauche du Danube pour entrer au Bannat par Mehadia.

Ce sont là les peu d'observations que l'on croit à propos de faire, pour ne laisser aucune fausse idée sur ce que Sa Majesté l'Empereur se trouvera dans le cas de disposer.

Si le mot de Boug exprimé dans l'original n'est pas une faute du copiste, et qu'il ne devroit pas signifier le Pruth, en ce cas toutes les conséquences ici déduites sont justes; au lieu que si c'etoit le Pruth, ce seroit alors plus conforme à ce qui a été communiqué par le Prince Gallitzin des opérations, que les Russes se proposent de faire vers le bas Danube.

A M[r] le Comte de Choiseul-Gouffier.[1]

Monsieur l'Ambassadeur. Nous avous différé jusqu'ici le renvoy de votre courrier qui attend à Fiume, afin de ne pas nous priver sans nécessité de l'occasion la plus sûre et la plus expéditive que nous ayons depuis la prise de Belgrade, pour vous faire parvenir une expédition importante. Elle se présente actuellement et c'est ce qui nous engage à ne plus tarder à vous le renvoyer.

S'il ne falloit à la Porte que des revers et des pertes pour être engagée à donner les mains à une paix acceptable pour les deux cours impériales, il semble que le moment en est venu bien complétement.

Dans l'espace de trois mois environ de cette campagne, ses armées ont été battues en tous lieux. Elle a perdu presque toutes ses places principales, la Servie, la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie etc. Les deux rives de la Save sout en notre pouvoir, ainsi que la plus grande partie de celles du Danube; et moyennant toutes ces conquêtes, elle court risque de perdre une grande partie du reste en Europe, la campagne prochaine, en supposant la continuation de la guerre.

Les deux cours impériales devroient donc la désirer, si elles ne consultoient que leurs sentiments les plus légitimes sur l'aggression de la Porte, leur dignité offensée et leurs intérêts.

Mais bien loin de se livrer à aucun de ces sentiments, c'est dans ce moment même des plus grands succès et des perspectives favorables les plus fondées, que leur humanité les engage à témoigner qu'Elles ne sont pas irréconciliables. C'est dans ce moment même qu'elles offrent la paix à la Porte.

---

[1] Vgl. Kaunitz an Cobenzl, 15. October 1789.

Et c'est en conséquence des ces dispositions qu'elles vous autorisent, Mr. l'Ambassadeur, non pas à la proposer, mais à l'offrir de leur part, au moyen de la déclaration ci-jointe que vous voudrez bien accompagner par l'office pareillement ci-joint, en insistant néanmoins absolument de bouche à ce que, en réponse, la Porte nous déclare de son côté, sans délai et par écrit.

1° Si elle accepte l'offre que nous lui fesons?

2° Si elle est disposée à donner les mains à une paix conforme aux circonstances actuelles, et propre à assurer la tranquillité à venir des deux cours impériales? et enfin

3° Si en ce cas elle veut envoyer incessamment deux personnes munies des pleinpouvoirs nécessaires pour en traiter et signer même sur le champ les articles préliminaires, dont on pourra convenir, soit à Yassi, soit à Bukareste; afin que l'on puisse y envoyer en même tems un pareil nombre des personnes munies des pleinpouvoirs nécessaires de la part des deux cours impériales, qui y seront députées par les deux maréchaux commandants les armées impériales, munis en chef des pleinpouvoirs de leurs souverains respectifs.

C'est tout ce qu'il est possible d'articuler dans ce moment-ci, et ce ne sera que lorsque la contredéclaration de la Porte nous sera parvenue telle que nous la demandons, que l'on pourra s'expliquer plus particulièrement.

Vous voudrez donc bien, Monsieur l'Ambassadeur, vous employer à nous la faire avoir le plûtôt possible; chaque jour pouvant amener de nouvelles circonstances, et les circonstances ne pouvant naturellement qu'influer sur les gradations de la future pacification.

Je vous prie de vouloir bien vous y employer avec le zèle et la sagacité dont vous avez déjà donné tant de preuves, et je vous prie en même tems d'être persuadé de la plus haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être etc.

Personen-Register

zum I. und II. Bande.

[Die römischen Ziffern neben den Namen bedeuten den Band, die arabischen die Seiten. A = Anmerkung in den Fussnoten.]

Druckfehlerverzeichnis.

Seite 368 ist in der Ueberschrift statt CCXCII zu lesen: CCXCII*a*.
„ 371 „ „ „ „ „ CCXCII „ „ CCXCII*b*.
„ 402 „ „ „ „ „ Die Grossfürstin zu lesen den Grossfürsten.
„ 405 „ „ „ „ „ Der Grossfürst zu lesen: Die Grossfürstin.

